



Université de Bordeaux - 1441

Histoire des idées politiques

Éléments de bibliographie

Cours du Pr. Michel Bergès (2016)

Université de Bordeaux

©



Jacques-Louis David. Le Serment du jeu de paume, 20 juin 1789 (esquisse)

INTRODUCTION

Limites bibliographiques

Brèves remarques initiales concernant les références à des ouvrages multiples, qui, à la fois, accompagnent l'enseignement impliqué d'initiation et de découverte d'un savoir particulier, *l'histoire des idées politiques*, mais qui ont aussi une portée plus large de culture générale, ouverte à tous.

Précautions : une bibliographie n'est jamais exhaustive, mais indicative. Ce qui signifie qu'il faut sans cesse, à mesure des parutions, la réviser, chaque année, au gré des découvertes et des publications, en suivant le contenu des ouvrages, en tentant de la classer et de la hiérarchiser. Elle ne peut être non plus uniquement « française » – ce qui est pourtant le cas ici pour des raisons de réalisme pédagogique... –, vu la dimension internationale et interdisciplinaire de l'objet concerné, enrichi de surcroît par les apports des générations intellectuelles antérieures, que l'on ne doit point négliger, issus de tous les lieux et de tous les temps.

L'immensité de la tâche la rend provisoire. Il faut aussi proposer des choix, en déployant une typologie thématique des ouvrages, ce qui implique des « rejets », « des oublis », conscients ou inconscients, le tout étant lié à une réflexion concernant la matière considérée, principalement ses contenus, si diversifiés. Je livre ici, de façon inévitablement subjective, des éléments en l'état de la mienne, en répétant que j'ai choisi, sauf exception, une bibliographie francophone – ce qui la limite de par là même, même si nombre d'ouvrages cités sont des traductions de livres étrangers – ce qui compense relativement le problème. D'autant que la référence à des ouvrages de fond limite le problème, comme par exemple, l'œuvre de Marc Angenot, qui rend compte en français de toute la littérature internationale en la matière, essentielle pour le sujet.

Une précision : l'histoire des idées politiques ne peut être limitée à l'histoire des grandes œuvres ou à la « théorie politique », qu'elles peuvent sous-entendre. Il y a les théories, la philosophie politique, certes, mais il y a aussi les doctrines, les programmes, les projets, mais surtout encore, le monde des idées, des représentations, des mentalités, souvent couvert par le concept à définir (cf. le cours) : celui d'« idéologies ». La présente bibliographie, certes thématique, mélange parfois toutes ces données.

Il nous faut intégrer à ce propos les *niveaux individuels et collectifs* impliqués dans les circuits de *production*, de *diffusion* des idées, leur *impact* social, repérer les *acteurs* principaux, leurs *discours*, les *symboles*, les relais, les vecteurs et supports qu'ils utilisent, surtout en situation de « *propagande de masse* » et, aujourd'hui, de médiatisation échevelée sur le plan français et mondial. Autrement dit, nous voyons

surgir tout à coup une multitude d'objets qu'il faut à la fois distinguer, mais aussi hiérarchiser, classer, relier.

Par ailleurs, vu la matière considérée, il reste à relier les « idées politiques » aux systèmes institutionnalisés qui les portent, qu'elles légitiment ou qu'elles combattent, en mesurant leur poids dans le renforcement de ces « formes politiques » ou dans leur effacement historique.

Cela dit en sachant que peuvent « cohabiter » simultanément plusieurs formes politiques dans un même « espace-temps », que révèle l'évolution des « cités » qui se sont succédé, soutenues par des systèmes sociaux et culturels plus vastes (structure hiéocratique de l'Église occidentale, vastes empires, monarchies et républiques, entités spatiales plus réduites – Cités-États, formes féodales localisées...). Chacune de ces formes est bien rattachée à un système d'idées dominant un temps, les unes luttant contre les autres, ou tentant de les englober, à travers des pratiques de cohabitation, de concurrence, voire de violence politique.

Il faut donc classer les *contenus* de ces idées, dégager des cohérences temporelles, spatiales, comme des proximités et des filiations entre des « blocs », des « courants », des « familles », des « systèmes d'idées » cohérents. Sans parler des redoutables questions concernant le rapport entre religion et politique, dans les deux sens, bien sûr. Cela concerne en fait, non pas seulement la scène contemporaine franco-française, mais des scénarios plus larges, internationaux, déployés de façon « idéale », qui se chevauchent dans l'espace et dans le temps, cela dit en sachant que « les idées » circulent de façon large, à travers des « internationales », de pays à pays, au-delà des obstacles linguistiques.

De plus surgit la question difficile, sur le plan méthodologique, de « l'interprétation » des textes et des « intertextes », complexe, en fonction à la fois de ceux que nous savons d'eux et de leurs auteurs, de leurs contemporains, mais aussi du poids des commentaires ultérieurs qui se sont sédimentarisés sur eux *a posteriori*. Comment « interpréter », en respectant les grilles de pensée, les catégories des époques considérées, sans faire interférence en leur rajoutant des relectures postérieures ?

On ne peut confiner la matière en question, si dense, dans la seule étude de « penseurs » isolés ou de segments de leurs « œuvres » écrites, portant sur l'ordre politique, comme s'il s'agissait de dresser une sorte de galerie de portraits « immuables » – comme c'est souvent le cas en France et particulièrement dans les Facultés de Droit. Les « grandes œuvres », qui ont eu ou non un impact social et politique pendant ou après la vie de leur auteur, ne se trouvent pas enfermées dans des ouvrages à diffusion restreinte – en leur époque –, en fonction aussi de l'état d'alphabétisation et des capacités de lecture de la société environnante, de

l'influence effective ou non aussi des élites dans leur société d'émergence, et donc de la connaissance même desdites œuvres dans une période donnée ¹...

Au regard des avancées de ce savoir interdisciplinaire, il reste encore, à un niveau moins global, plus limité, à élargir le champ de saisie des idées à de « nouveaux objets », en intégrant le renouvellement méthodologique qu'a connu cette matière ², comme les changements épistémologiques qu'a permis dans tous les domaines le renouveau de « l'Histoire culturelle », ou encore celui de l'anthropologie et de la sociologie qualitative et phénoménologique, de façon décisive pour le renouvellement des problématiques de lecture et d'interprétation.

À un niveau plus modeste, moins « global » et « comparatif » concernant ces modes de saisie novateurs de l'histoire des idées, un *point de départ* peut être cité, à savoir cette remarque de Jean Touchard – qui a tenu la chaire d'Histoire des idées politiques à l'IEP de Paris pendant plusieurs années à la suite de Jean-Jacques Chevalier –, dans la préface du manuel collectif qu'il a dirigé (cité plus loin) :

« Une idée politique a une épaisseur, un poids social. Elle peut être comparée à une pyramide à plusieurs étages : l'étage de la doctrine, celui que les marxistes appellent la praxis, celui de la vulgarisation, celui des symboles et des représentations collectives ³. »

En effet, dans une conception consciente de la complexité dont il s'agit, revisitant ce champ de savoir, nous nous trouvons en présence de plusieurs strates et surtout d'objets imbriqués les uns dans les autres, qu'il faut à la fois traiter séparément, mais aussi de façon « systémique », relier et aussi, si l'on peut dire, plonger dans leur « contexte ».

Nous devons donc nous appuyer, pour cela, sur les apports des sciences humaines concernant des objets et des « sujets » humains larges, qui contiennent les idées politiques : notamment les « civilisations », ces gros personnages de l'histoire des hommes, qui passent par les codes religieux, celui aussi des cultures, plus étroites dans l'espace et dans le temps, là encore (« nationales », « urbaines », sociales multiples...). Nous sommes de faits confrontés à un ensemble de phénomènes humains, troublants, parfois, d'autant que surgit rapidement le problème, incontournable sur le plan de l'histoire de l'Art (fréquent en peinture et surtout en musique, ce langage qui produit des sons dont le sens est difficile à cerner), à savoir la question de l'interprétation.

¹ Sur ce sujet, en plus de l'œuvre de référence de l'historien Roger Chartier sur l'alphabétisation au XVIII^e siècle, cf. l'article important de Luciano Canfora, « Lire à Athènes et à Rome », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 4, 1989, p. 925-937, en libre accès sur le Site Internet « *Classiques des Sciences sociales*, de l'Université de Chicoutimi, au Québec, fondé et dirigé par le Pr. Jean-Marie Tremblay. Cf. également la contribution de Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, « Le Moyen Âge : de l'écriture monastique à la lecture scolastique », cf. sur le site : http://expositions.bnf.fr/lecture/arret/01_4.htm#htm. De ces deux auteurs, cf. *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Le Seuil, 1997.

² Cf. à ce propos la contribution de Michel Winock, « Le renouvellement méthodologique de l'histoire des idées », in René Rémond, (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 1988, p. 233-253.

³ Jean Touchard (dir.), *Histoire des Idées politiques*, Paris, PUF, col. « Thémis », 2 vol. 1993 (11^e édition), t. 1, p. VI.

Par ailleurs, les idées peuvent se matérialiser à travers divers supports (couleurs, œuvres d'arts, liturgies, rites, sons, gestes...) individuels et collectifs, difficiles à rassembler en termes de systèmes sémiotiques porteurs d'un sens global, qui posent des problèmes aussi de production, de circulation, de réception. J'ai fait le pari d'ouvrir ce savoir à l'interdiscipline des sciences humaines, et à l'histoire de l'art, voire à l'histoire des sciences et des techniques, de la théologie, car nous sommes de fait plongés au cœur de l'histoire si fragile et si difficile à interpréter de la pensée humaine, cela dit de façon raccourcie.

C'est là où surgissent les limites d'une bibliographie, dont chacun doit rester conscient. J'ai tenté le pari de cette ouverture à l'histoire des sciences humaines, en sachant les nouvelles limites que celle-ci impliquait. Le plan proposé de ces éléments bibliographiques est simple : il contient deux parties et deux sous-parties qu'indique le sommaire. Qu'il me soit possible d'améliorer encore les choses et de recevoir toute suggestion et critique complémentaires, si bienvenues. Les ouvrages sont classés autant que possible par date de parution, sauf dans le cas d'un seul auteur, où diverses dates se cumulent, sans parler des rééditions. Ceci est une règle générale, qui ne sera donc pas toujours respectée, d'autant qu'un seul auteur peut se retrouver, à travers ses divers ouvrages, dans plusieurs thématiques abordées*.

* Je dédie ce très modeste travail d'enseignant universitaire, entre autres à tous les étudiantes et étudiants qui n'ont plus le temps de lire... ainsi qu'à mes amis du Québec, autour des Sœurs Antonine de Marie, de l'Édition numérique « Classiques des Sciences sociales », fondée et dirigée par le Pr. de Sociologie, Jean-Marie Tremblay, entouré de ses proches et de ses bénévoles si fidèles, tous formidables en termes de « don » chrétien, dévoués, qui ont donné leur liberté, leur temps, leur passion en faveur des livres et de la Culture francophone, sur le plan du monde entier.



SOMMAIRE

Introduction : limites bibliographiques p. 2

Première Partie : Quelques ouvrages de référence en Histoire des idées politiques
(p. 11)

Première Sous-Partie : Ouvrages généralistes d'initiation (p. 11)

I. Deux auteurs d'excellence (Marc Angenot et Philippe Némó) peuvent être cités pour lancer des lectures de travail en la matière. Leurs ouvrages, profondément complémentaires, restent en langue française les plus performants et brillants, à tous les niveaux p. 11

I. 1. En premier lieu, il nous faut insister sur l'importance de dimension internationale (et de surcroît en langue française) de *l'œuvre majeure de Marc Angenot*. p. 11

I. 2. Second auteur de référence en langue française, plus classique dans sa démarche autour des « grands auteurs », mais très exhaustif : *Philippe Némó* p. 13

II. Ouvrages classiques francophones en histoire des idées politiques p. 17

I. 1. Sept manuels « historiques » français. p. 17

II. 2. Quelques ouvrages complémentaires p. 19

* *Ouvrages généraux* p. 19

* *Quelques références épistémologiques et de sociologie de la connaissance* p. 21

* *L'apport de l'historiographie anglo-saxonne* p. 23

* *Sur le Droit et les idées politiques* p. 23

Seconde Sous-Partie : ouvrages interdisciplinaires interprétatifs (p. 26)

I. Ouvrages sur l'histoire culturelle et des civilisations, d'anthropologie politique et de sociologie de la connaissance p. 26

I. 1. Quelques classiques concernant l'histoire culturelle et des civilisations p. 26

*** Autour du concept de « civilisation »** p. 26

– Généralités p. 27

– La « logique chinoise » et japonaise p. 39

– Sur l'orientalisme et la civilisation de l'Islam p. 41

*** Autour de l'histoire culturelle** p. 58

– Quelques ouvrages incontournables p. 58

– Sur l'Histoire culturelle de la France p. 59

– Histoire des politiques culturelles françaises p. 60

– Histoire culturelle d'un pays étranger, transferts culturels, études de cas p. 60

– Sur l'histoire et la crise actuelle de l'Université p. 61

I. 2. Ouvrages de base d'anthropologie politique et de sociologie p. 64

*** Autour de l'Anthropologie politique** p. 64

– Généralités p. 64

– Sur la saisie de l'Histoire des idées politiques par l'Anthropologie historique p. 67

– Anthropologie de la politique contemporaine p. 67

– Mort et politique p. 68

– Le bestiaire politique p. 69

*** Autour de l'histoire et de la sociologie des idées politiques** p. 71

– Généralités : les phénomènes de représentation repères sommaires p. 71

– Acteurs, lieux d'émission et de diffusion des idées politiques p. 74

– Formes politiques, types de régimes et idées réflexions théoriques p. 74

– <i>Partis, courants, familles politiques : brefs rappels</i>	p. 83
– <i>Les Villes comme vecteurs de culture politique, de construction de réseaux, d'idéologies collectives, de socialisation des différents intellectuels</i>	p. 85
– <i>Les intellectuels</i>	p. 88
– Généralités	p. 88
– Repères historiques	p. 92
– L'Antiquité et le Moyen-âge	p. 92
– De la Renaissance à la Révolution	p. 98
– XIX ^e -XX ^e siècle	p. 100
– Réseaux intellectuels	p. 102
– Générations intellectuelles	p. 103
– <i>Fonctions, supports complémentaires et relais de production des idées politiques</i>	p. 105
– <i>Les idéologies : indications</i>	p. 105
– <i>Propagande politique, médias, culture de masse</i>	p. 108
– <i>La propagande publicitaire</i>	p. 115
– <i>L'optique politique : panoptisme et synoptisme</i>	p. 116
– <i>Arts et politique</i>	p. 117
– (dont) <i>Musique et politique</i>	p. 122
– <i>Vecteurs et supports des idées politiques : discours, images, écriture, symboles</i>	p. 126
– <i>Le discours politique : éléments</i>	p. 126
– Généralités	p. 126
– Sur le discours antique	p. 128
– Sur le discours totalitaire	p. 136
– <i>Quelques références sur l'analyse des images</i>	p. 137
– <i>Pouvoir de l'écriture et scripturalité</i>	p. 147
– <i>Symbolique, mythologie, imaginaire, rites, « religions politiques »</i>	p. 148
– <i>Ouvrages classiques de référence</i>	p. 148
– <i>Essais divers</i>	p. 149
– <i>La question de « la modernité » et le mythe du « Progrès » en histoire des idées politiques</i>	p. 156
– <i>Article « Modernité », de Jean Baudrillard, de l'Encyclopaedia universalis, Corpus Tome 12, p. 424-426</i>	p. 176

**Seconde Partie : *Quelques ouvrages thématiques
en Histoire des idées politiques* (p. 182)**

**Première Sous-Partie : *Des idées qui tuent ? Histoire des violences extrêmes,
crimes de masses, démocides, génocides, massacres collectifs* (p. 182)**

- * *Généralités* p. 182
- * *Éléments d'anthropologie de la guerre* p. 186
- * *L'Inquisition et la « chasse aux sorcières »* p. 189
- * *La répression, la résistance des protestants de France
et le massacre de la Saint-Barthélémy* p. 190
- * *La violence sous la Révolution française* p. 192
- * *Sur le génocide arménien* p. 196
- * *Les crimes du Goulag, de la Kolima,
du Léninisme et du Stalinisme* p. 196
- * *Sur le Nazisme, la Shoah, les camps de concentration,
l'esclavage de travail...* p. 199
- * *Sur le nazisme et les savants* p. 205
- * *Le colonialisme et la Traite négrière* p. 208

**Seconde Sous-Partie : Patchworks idéologiques dans la France
de 2015-2016 : quelques repères (p. 212)**

* <i>Sur le conservatisme en général</i>	p. 212
* <i>Lecture « de gauche » des idéologies et quelques essais d'idéologues des droites contemporaines</i>	p. 215
– <i>Analyses critiques « de gauche » des mouvements « néos » des « nouveaux imposteurs », des « nouveaux réactionnaires », et des parangons d'extrême droite</i>	p. 216
– <i>Écrits de journalistes, d'éditorialistes, d'essayistes néoconservateurs</i>	p. 222
– <i>Journalistes, essayistes, éditeurs, militants de la « droite » radicale et/ou extrême</i>	p. 224
– <i>Sur la judéophobie et l'antisémitisme en France en général</i>	p. 231
– <i>Sur l'islamophobie et l'anti-islamisme contemporaine en France</i>	p. 234

**Conclusion
Quelques revues francophones de références (p. 237)**

I. Revues abordant plus ou moins directement le sujet	p. 237
II. Sommaire de quelques revues : trois exemples	p. 241
* <i>Raisons politiques, Presses de Science Po</i>	p. 241
* <i>Revue française d'histoire des idées politiques</i>	p. 246
* <i>Astérian : Philosophie, histoire des idées, pensée politique (revue en ligne)</i>	p. 268

Première Partie : Éléments de bibliographie spécialisée et élargie

Première Sous-Partie : ouvrages d'initiation en Histoire des idées politiques

I. Deux auteurs de référence (Marc Angenot et Philippe Némó) peuvent être cités pour lancer des lectures de travail en la matière ⁴. Leurs ouvrages restent en langue française les plus performants et brillants, à tous les niveaux.

I. 1. En premier lieu, il faut insister sur l'importance de dimension internationale (et de surcroît en langue française) de **l'œuvre majeure de Marc Angenot**.

Ce dernier est professeur émérite à l'Université Macgill de Montréal, mais originaire de Belgique, où on lui avait confié initialement la chaire « de rhétorique et d'histoire intellectuelle » à l'Université libre de Bruxelles.

L'effort entrepris part de cette constatation que Marc Angenot développe amplement en montrant le retard français, dans ce secteur comme dans d'autres :

« Je pars d'un constat : la quasi-absence en langue française de travaux de problématisation, de typologie, de confrontation des méthodes et des présupposés, de

⁴ Ceci dit, en tenant compte des difficultés de travailler des livres qu'éprouvent les étudiants d'aujourd'hui, qui lisent peu et de moins en moins, enserés qu'ils sont dans la camisole de force de « faux semestres » de dix à douze semaines, de plannings et d'examens totalement bousculés – véritable escroquerie pédagogique infligée dans des milieux réputés pour être « intelligents », dans la réforme dite du LMD.

Ces dispositifs paralysent et plombent l'Université vers le bas, depuis l'application du « processus de Bologne » de 1999, renforcé à Lisbonne en 2000, qui a prétendu « normalisé » les pays ? Hypocrisie complémentaire, car la France conserve son mille-feuilles irréductible, unique au monde, en apparence irréformable, comprenant au moins (le cours a abordé le sujet explicitement), huit systèmes différents empilés d'enseignement supérieur et de recherche. Ladite normalisation a voulu obéir aux principes d'utilitarisme et d'univocité européeniste, peu favorables au déploiement des sciences humaines et sociales, à leurs exigences épistémologiques et déontologiques, ainsi qu'au travail qualitatif que l'on pouvait effectuer antérieurement dans le cadre de l'annualisation par trimestre, valables dans toutes les universités mondiales. Sans parler de l'imposition d'un modèle emprunté aux sciences dures. Sur tous ces problèmes, cf. les deux ouvrages suivants :

– Olivier Beaud, *Les Libertés universitaires à l'abandon*, Paris, Dalloz, 2010 (important sur le plan de l'approche juridique du sujet).

– Olivier Beaud, Alain Caillé, Pierre Encrenaz, Marcel Gauchet, François Vatin, *Refonder l'Université*, Paris, La Découverte, 2010.

discussion des enjeux, de théorisation et de synthèse de la chose “Histoire des idées”, – discipline dont on peut dire que, d’une certaine manière, elle n’existe pas vraiment parce que sans identification ni statut académique en France et, quoique dans une moindre mesure, dans toute la Francophonie. »

C’est plausible, à ceci près qu’il faut intégrer dans la réflexion méthodologique considérée les apports inestimables de l’histoire culturelle en tant que telle, ainsi que diverses science humaines convoquées au programme du savoir concerné.

Voici la table des matières de « l’essai » publié en 2011, intitulés *L’histoire des idées : problématiques, objets, concepts, enjeux, débats, méthodes*, 790 pages en 2 vol., Montréal, « Discours social », Université McGill, 2011 (L’ouvrage viens de paraître de façon révisée aux Presses universitaires de Liège en 2015). On peut en citer les brefs sommaires :

Volume I

<i>Préambule</i>	3
<i>Une discipline illégitime</i>	4
<i>Des idées collectives</i>	67 (* p. 85)
<i>Une diversité d’objets de recherche</i>	171(*)
<i>Histoire de l’argumentation et des logiques persuasives</i>	267
<i>Les grands domaines : idéologies politiques et représentations du passé (L’histoire des idées et celle des idéologies politiques)</i>	319

Volume II

<i>Les idées sont des faits historiques</i>	3
<i>Le rôle des idées et leurs « responsabilités ». Origines intellectuelles</i>	69
<i>Esprit du temps et synchronies</i>	167
<i>Objections faites à l’histoire des idées (p. 253 / Science comme écartant les jugements de valeur).</i>	239
<i>Règles heuristiques. Éthos recommandé à l’historien des idées (p. 283 : La rhétorique comme science historique et sociale – plus que l’art de la persuasion ; 320 ; 321 ; 380-382... sur l’historiographie, p. 389 sur le tournant linguistique)</i>	283
<i>Épilogue sans conclusion</i>	323
<i>Choix bibliographique</i>	334
<i>Table</i>	365

Voici les principaux travaux, parmi d’autres accessibles également, de Marc Angenot (consultables en libre accès, – ce qui est formidable – sur le Site personnel de l’auteur : <http://marcangenot.com>) :

– *La Parole pamphlétaire, contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982 (réédition 1995).

– *1889, un état du discours social*, Guillaume Pinson éditeur, Médias 19, Laval, Département des littératures de l’Université Laval, Québec, 2011.

– *Ce que l'on dit des Juifs en 1889. Antisémitisme et discours social*, Préface de Madeleine Rébérioux, Paris, Saint-Denis, Presses de l'Université de Vincennes, col. « Culture et Société », 1989.

– *Gnose et millénarisme : deux concepts pour le 20^e siècle suivi de Modernité et sécularisation*, Montréal, « Discours social », Université McGill, 2008.

– *Fascisme, totalitarisme, religion séculière : trois concepts pour le XX^e siècle. Essai tiré d'un séminaire d'histoire conceptuelle*, 3 volumes, col. « Discours social », Université McGill, Montréal (2012-2015) :

– T. 1. *Fascisme* ;

– T. 2. *Le Siècle des Religions séculières* ;

- T. 3. *Totalitarisme*.

I. 2. Second auteur de référence en langue française, plus classique dans sa démarche autour des « grands auteurs », mais très exhaustif : **Philippe Némó** (professeur à ESCP Europe à Paris), *auteur du meilleur manuel en langue française traitant de toutes les périodes historiques*

Auteur libéral, philosophe catholique, voici un choix de ses ouvrages principaux en histoire des idées politiques, très stimulants par leur esprit critique et leur érudition, fondés sur une connaissance remarquable des références en matière de littérature politique proprement dite.

Histoire des idées politiques

Tome 1, *Histoire des idées politiques dans l'Antiquité et au Moyen-Âge*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 3^e édition, 2003 (ouvrage récompensé par le prix Kœnigswarter – histoire du droit – de l'Académie des sciences morales et politiques).

– Résumé et table des matières :

« Comment les Grecs ont-ils créé l'État laïc, la démocratie et le principe de la liberté individuelle garantie par la loi ?

Comment les juristes romains ont-ils inventé un droit civil protégeant la propriété et la liberté de la personne, condition d'émergence de l'humanisme ?

De quelle manière l'Europe du Moyen Âge a-t-elle articulé les apports civiques et juridiques gréco-romains avec l'éthique et l'eschatologie bibliques, préparant ainsi la naissance de l'État de droit moderne ?

Ce manuel retrace de façon claire et détaillée l'histoire des idées politiques dans l'Antiquité et au Moyen Âge en les inscrivant dans leur contexte historique précis. Il présente les idées d'un très grand nombre d'auteurs et, pour les plus importants, offre un exposé substantiel de leurs doctrines : Platon, Aristote, Xénophon, les stoïciens, Polybe, Cicéron, Sénèque, Tacite, Dion Chrysostome, saint Paul, saint Augustin, saint Thomas, Jean Gerson, Nicolas de Cues, etc.

*Table des matières**Avant-propos*

Introduction : Anthropologie et politique. Sociétés sans État, les monarchies sacrées du Proche-Orient ancien, la cité grecque

Première partie : La Grèce

1 – Les idées politiques en Grèce avant Platon

2 – Platon

3 – Aristote

4 – Xénophon, Isocrate, Démosthène

5 – Les idées politiques à l'époque hellénistique. Cynisme, stoïcisme, épicurisme

Deuxième partie : Rome

1 – Le cadre historique

2 – Les institutions politiques romaines

3 – Le droit privé

4 – Les idées politiques sous la République

5 – Les idées politiques sous l'Empire

Troisième partie : L'Occident chrétien Chapitre préliminaire : Les idées « politiques » de la Bible

1 – Christianisme et politique sous l'Empire romain

2 – Le Haut Moyen Âge (V^e-XI^e siècle)

3 – Féodalité et royauté sacrée

4 – Le Moyen Âge classique (XI^e-XIII^e siècle). La « Révolution papale »

5 – Saint Thomas d'Aquin

6 – La fin du Moyen Âge (XIV^e-XV^e siècles). Vers le concept moderne d'État

7 – Le millénarisme médiéval

Index »

Tome 2, *Histoire des idées politiques aux Temps modernes et contemporains*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 2^e édition, 2013.

« Par quels processus intellectuels les institutions de nos démocraties modernes ont-elles été forgées depuis cinq siècles ?

Comment se distinguent les trois grandes familles de théories que sont la droite, la démocratie libérale et la gauche, et pourquoi semblent-elles aujourd'hui encore irréconciliables ?

Pourquoi la liberté – intellectuelle, politique, économique – joue-t-elle un rôle fondamental dans la gestion des sociétés modernes ?

Le présent manuel, le plus complet actuellement disponible, précise le contexte historique où sont nées les idées politiques de la modernité. Il montre la genèse des notions qui nous sont devenues familières : État de droit, souveraineté, contrat social, droits de l'homme, constitutionnalisme, liberté de penser, justice sociale, révolution... Il offre des exposés détaillés des principales doctrines : Machiavel, Bodin, Grotius, Hobbes, Harrington, Locke,

Montesquieu, Rousseau, Sieyès, Kant, Bonald, de Maistre, Constant, Tocqueville, Hegel, Marx, Lénine, Maurras, Rawls, Hayek, etc.

Table des matières

Introduction : La droite, la gauche, la démocratie libérale

Première partie : L'absolutisme 1 – La montée de l'absolutisme dans les États-nations de la Renaissance 2 – Machiavel, l'émergence de la « raison d'État » 3 – Luther, un État national sans contre-pouvoir ecclésiastique 4 – Bodin, un théoricien de l'État souverain 5 – L'affermissement de l'absolutisme français aux XVII^e-XVIII^e siècles 6 – Hobbes, l'État illimité

Deuxième partie : La tradition démocratique et libérale 1 – Le XVI^e siècle, « Seconde scolastique », « Monarchomarques » et constitutionnalistes calvinistes 2 – Les idées politiques des républiques hollandaises 3 – Les idées politiques de la première révolution anglaise 4 – Locke et la doctrine de la rule of law 5 – La tradition de l'ordre spontané en Angleterre au XVIII^e siècle 6 – Les idées politiques de la révolution américaine 7 – Démocrates et libéraux en France aux XVII^e et XVIII^e siècles 8 – Démocrates et libéraux en Allemagne. Althusius, Pufendorf, Kant, Humboldt 9 – Démocrates et libéraux en Angleterre au XIX^e siècle. Bentham, J. S. Mill, le chartisme, Lord Acton, Spencer 10 – Démocrates et libéraux en France au XIX^e siècle. Constant, Bastiat, Prévost-Paradol

Introductions aux 3^e et 4^e parties : Les adversaires de la tradition démocratique et libérale – Hegel

Troisième partie : Les adversaires de la tradition démocratique et libérale – La Gauche. Le socialisme présente-t-il un progrès ou une régression dans l'évolution de l'humanité ? 1 – Les origines du socialisme 2 – Rousseau 3 – Jacobinisme et socialisme pendant la Révolution française 4 – Saint-Simon et le saint-simonisme 5 – Autres socialismes non marxistes 6 – Marx 7 – Lénine et le marxisme-léninisme 8 – Le socialisme démocratique 9 – La social-démocratie

Quatrième partie : Les adversaires de la tradition démocratique et libérale – La Droite 1 – La préhistoire de la Droite. Boulainvilliers, Saint-Simon 2 – Montesquieu, la nostalgie de la société féodale 3 – Les « théocrates ». Bonald et Maistre 4 – Les droites en France au XIX^e siècle 5 – Tocqueville, la liberté aristocratique 6 – La Tour-du-Pin, le corporatisme 7 – Barrès, Maurras et le nationalisme français 8 – Le nationalisme allemand avant le nazisme 9 – L'idéologie national-socialiste

Cinquième partie : La tradition démocratique et libérale au XX^e siècle 1 – État de droit et polycentricité : Popper – Polyani 2 – Hayek 3 – Le totalitarisme selon Hannah Arendt 4 – John Rawls

Épilogue – Index

Autres ouvrages choisis du même auteur :

- L'Homme structural, Paris, Grasset, 1975 ;*
- Job et l'excès du Mal, Paris, Grasset, 1978 ;*

- *Éthique et infini, Dialogue entre Emmanuel Lévinas et Philippe Néo*, Paris, Fayard, 1982, réédition, LGF/Le Livre de Poche, 2006 ;
- *La Société de Droit selon F. A. Hayek*, Paris, PUF, 1988 ;
- *Pourquoi ont-ils tué Jules Ferry? La dérive de l'École sous la V^{ème} République*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1991 ;
- *Le Chaos pédagogique. L'enseignement des collèges et des lycées de la République*, Paris, Albin Michel, 1993 ;
- *Job et l'excès du Mal* (nouvelle édition), et *Pour poursuivre le dialogue avec Lévinas*, Paris, Albin Michel, 1999 ;
- *Qu'est-ce que l'Occident ?*, Paris, PUF, « Quadrige », 2004 (cf. le texte complet et un débat sur le sujet concernant le concept de « civilisation » entre Philippe Néo et Bernard Nadoulek sur Internet) ;
- *Histoire du libéralisme en Europe*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 2006 ;
- *Un Chemin de musique*, Paris, PUF, 2010 ;
- *Les Deux Républiques françaises*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 2010 ;
- *La France aveuglée par le socialisme*, Paris, Bourin, 2011, rééditions Textis, 2014 ;
- *La Régression intellectuelle de la France*, Paris, Textis, 2011 ;
- *La Belle Mort de l'athéisme moderne*, Paris, PUF, 2012 ;
- *Esthétique de la liberté*, Paris, PUF, 2014.

II. Ouvrages classiques francophones en histoire des idées politiques

I. 1. Sept manuels « historiques » français.

– Citons côté français, en premier lieu, l'ouvrage « classique » de **Jean-Jacques Chevalier**, *Les Grandes Œuvres politiques de Machiavel à nos jours*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1970.

L'auteur, qui a inauguré la chaire d'Histoire des idées politiques à l'IEP de Paris, en 1948, a défini comme critère de choix des œuvres étudiées, l'impact que celles-ci ont eu en leur temps ou *a posteriori*.

Cet ouvrage, à l'ancienne, brillant, en soi, est divisé en quatre parties :

I. *Le service de l'absolutisme* (choix du *Prince* de Machiavel, des *Six livres de la République* de Jean Baudin, du *Léviathan* de Hobbes, de *La Politique tirée de l'Écriture Sainte* de Boussuet).

II. *L'assaut contre l'absolutisme* (choix de l'Essai sur le gouvernement civil de John Locke, *De l'Esprit des Lois* de Montesquieu, *Du Contrat social* de Rousseau, de *Qu'est-ce que le Tiers-États* de Siéyès).

III. *Suite de la Révolution (1790-1848)* (choix des *Réflexions sur la Révolution de France* d'Edmund Burke, du *Discours à la Nation allemande* de Fichte, *De la Démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville).

IV. *Socialisme et nationalisme (1848-1927)* (choix *Le Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels, *L'Enquête sur la monarchie* de Charles Maurras, *Les Réflexions sur la violence* de Georges Sorel, *L'État de la Révolution* de Lénine, *Mein Kampf*, d'Hitler).

Il y aurait beaucoup à dire sur ce découpage, à tous les niveaux. Mais c'est bien ce manuel qui a formé des générations d'étudiants à l'IEP de Paris, et qui reste remarquable, car ayant saisi l'objet de façon courageuse et très réaliste.

– Ensuite, celui collectif de **Jean Touchard** (direction), *Histoire des Idées politiques*, Paris, PUF, col. Thémis, 2 vol. 1993 (11^e édition) (cf. le plan des deux tomes, préface de Jean Touchard, complété par le colloque du Centre d'Études sur la Vie politique française de l'IEP de Paris, consacré à Jean Touchard, un des pères de l'enseignement de l'histoire des Idées politiques en France). Nous sommes en présence d'un ouvrage incontournable, qui a élargi la perspective de la matière en France.

– On peut se référer aussi, au travail très original, hélas inachevé de **Maurice Robin**, *Histoire comparative des idées politiques*, Tome 1, Paris, Economica, col. « Politique comparée », 1988.

Cf. également de **Roger-Pol Droit** (dir.), *Philosophies d'ailleurs*, volume 1 : *Les Pensées indiennes, chinoises et tibétaines*, volume 2 : *Les Pensées hébraïques, arabes, persanes et égyptiennes*, Paris, Hermann, col. « Hermann Philosophie », 2009.

Le manuel dirigé par Jean Touchard est donc collectif dans ses contenus. Celui de Maurice Robin, comparatiste, n'a pas été suivi d'un tome 2 annoncé. Il intègre de façon détaillée, jusqu'au XI^e siècle, la pensée politique non occidentale (celle de la Chine, de l'Inde, du Japon...), de façon très précieuse et rare. On peut lire utilement là l'introduction épistémologique de cet ouvrage, qui préfigure les remarques introductives du traité de Marc Angenot, à sa manière.

Ce manuel de Maurice Robin complète bien l'ouvrage déjà communiqué de Xu Zhen Zhou, *L'Art de la politique chez les légistes chinois*, préfacé longuement par Jean-Louis Martres, qui, du côté de la Chine, a toujours considéré comme importante l'œuvre à ce propos de François Julien (cf. l'Encyclopédie *Wikipedia* ainsi que le site *Internet* des Éditions Gallimard, concernant cet auteur). L'ouvrage de mon ami Xu Zhen Zhou est publié par le site « Classiques des Sciences sociales » du Québec (Université de Chicoutimi), et donc libre de droit en termes de téléchargement – ce qui est formidable, au-delà du concept discutable de « droit d'auteur », qui nuit parfois à nos fonctions pédagogiques, mais qui est respectable, commercialement parlant, en soi.

– Je citerai encore l'ouvrage collectif dirigé par **Pascal Ory**, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Postface de René Rémond, Paris, Hachette, col. « Pluriel », 1987. Cet ouvrage est le plus actuel et s'avère passionnant, car il élargit l'approche de l'histoire des idées à des questions très contemporaines, en termes de synthèse, en retenant des secteurs non européens concernant le sujet.

Manuel comparatiste de référence aussi sur le fond, **celui de Jean-Louis Martres**, *Les Grilles de la pensée politique* (Honk Kong, China Century Press Group Co, Limited China Social Science Documentation Press, 2012). L'ouvrage, qui a fait l'objet d'une publication d'hommage à l'auteur, mettant en perspective sa réflexion sur l'histoire des idées politiques, qui doit être d'ailleurs rééditée, aborde le sujet à la fois en termes structuraliste et transhistorique. Il déploie une typologie universaliste, confrontant la pensée politique occidentale à celle de la Chine ou de l'Islam. Cela, à partir de l'affirmation de trois « codes » qui ordonnent la pensée autour du Bien et du Mal (aux formes multiples), soit de façon manichéenne, soit relativiste, soit syncrétiste.

Dernier manuel à indiquer, en termes de référence : celui d'**Yves Roucaute**, de l'Université de Paris X-Nanterre, concernant l'histoire des Idées politiques, agrémenté d'ouvrages complémentaires recommandables, car ils révèlent profondément la dimension chrétienne de la matière considérée, incontournable, évidemment, au regard des siècles écoulés, qui ont fabriqué, en quelque sorte, *qu'on le veuille ou non*, notre histoire – cela dit sans parler bien sûr de celle des Arts, des Sciences et des Techniques, toutes confondues, qui ont honoré l'espèce humaine, plus que celle de la Stratégie et de la Guerre... – même si des « scientifiques » participèrent à ces dernières.

– cf. d'Yves Roucaute :

– *Histoire des Idées politiques : Volume I. Du Néolithique à l'Antiquité, Volume II, des grandes spiritualités à la fin du Moyen-Âge, Volume III, Petit traité sur les racines chrétiennes de la démocratie libérale en Europe*, Paris, Copyright © Contemporary Boosktore.

– *La Puissance d'humanité. Du néolithique aux temps contemporains. Le génie du christianisme*, Paris, Éditions François-Xavier de Guibert, 2011 (ouvrage fondamental en la matière).

II. 2. Quelques ouvrages complémentaires

* *Ouvrages généraux*

– Paul Janet, *La Science politique dans ses rapports avec la morale*, Paris, Félix Alcan, 1887 (3^e édition), 2 volumes, en libre accès sur le site numérique de la BNF, « Gallica ».

– Jean Rouvier, *Les Grandes idées politiques. Des origines à Jean Jacques Rousseau*, Paris, Bordas, 1973. Ouvrage très stimulant, et critique, de façon objective, notamment concernant les errements intellectuels de Jean-Jacques Rousseau...

– Évelyne Pisier, François Châtelet, *Les Conceptions politiques du XX^e siècle : histoire de la pensée politique*, Paris, PUF, 1981.

– Évelyne Pisier, François Châtelet, Olivier Duhamel, *Dictionnaire des œuvres politiques*, PUF, « Quadrige dicos poche », 2001.

– Géraldine Mulhmann, Évelyne Pisier, François Châtelet, Olivier Duhamel, *Histoire des idées politiques*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 2012.

– Roger Caratini, *Histoire critique de la pensée sociale*, Tome I (seul paru), *De la Cité antique à l'État-nation*, Paris, Seghers, 1986.

– Simone Goyard-Fabre, *Philosophie politique (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, PUF, 1987.

– Chantal Millon-Delsol, *Les Idées politiques au XX^e siècle*, Paris, PUF, 1991.

– Yves Guchet, *La Pensée politique*, Paris, Armand Colin, Cursus, 1992.

– Philippe Braud, François Burdeau, *Histoire des Idées politiques depuis la Révolution* Paris, Montchrestien, 1992 (6^e édition).

– Jean Gaudemet, *Les Institutions de l'Antiquité*, Paris, Montchrestien, 1994.

- Jacqueline Russ, *La Marche des idées contemporaines. Un panorama de la modernité*, Paris, Armand Colin, 1994.
- Marcel Prélot, Georges Lescuyer, *Histoire des idées politiques*, Paris, Dalloz, 1994.
- Dominique Colas, *Dictionnaire de la pensée politique*, Paris, Larousse, 1997.
- Antoine Leca, *Histoire des idées politiques*, Paris, Ellipses, 1997.
- Dmitri-Georges Lavroff, *Histoire des idées politiques depuis le XIX^e siècle*, Paris Dalloz, 1998, 7^e édition.
- Dmitri-Georges Lavroff, *Les Grandes Étapes de la pensée politique*, Paris, Dalloz 1999.
- Jean-Marc Ferry, Justine Lacroix, *La Pensée politique contemporaine*, Bruxelles, Bruylant, 2000.
- Jean-Luc Chabot, *Histoire de la pensée politique. Fin XVIII^e-début XXI^e siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2001.
- Jean Baudoin, *Les Idées politiques contemporaines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.
- Jean Leca, *Pour(quoi) la philosophie politique*, Paris, Presses de Science Po, 2003.

La science prétend dire tout le réel, physique et social, et ainsi le dominer. La philosophie prétend dire... le reste, « le sens de la vie ». Quant à « la politique », elle est mensonge. Vraiment ? Et si tout cela, et son reflet obligé (la « revanche » de la nature physique « violentée » par les hommes, et de la « société civile », violentée par l'État, la « déconstruction » des lois scientifiques, la « réduction » de la philosophie à une illusion) n'était que billevesée ? Et si l'unification de la science du génome humain, de l'intelligence artificielle, du marché et de la démocratie droit de l'Homme que n'était que le récent avatar du darwinisme social ? Et si l'on avait oublié que l'homme, parce qu'il est social, parle toujours du réel « politiquement » ? Et que la division « Nature »-« Société » est elle-même politique parce que seuls des humains peuvent la formuler à partir des organisations où ils sont situés ? Et si la philosophie était une partie du contexte de la découverte scientifique et la science, une partie du contexte de la découverte philosophique ? Et si la musique et les mathématiques nous signifiaient également que le *zoon politikon* use toujours de langages sociaux de part en part pour essayer de dire plus que le social ? Et si le politique, à la fois l'objet dont nous parlons et le lieu d'où nous parlons, révélait que le réel est à nos yeux irréductiblement pluriel et en désordre et que la science quelle qu'elle soit, loin de le réduire et l'épuiser (c'est-à-dire le dissoudre), le renouvelle en y trouvant toujours de nouvelles énigmes dont la résolution ne tombe jamais tout à fait juste ? Et s'il ne pouvait y avoir de « théorie de tout » parce que nous nous essayons toujours à théoriser « universellement » à partir du seul « univers » humain que nous connaissions parce que c'est le seul dans lequel nous vivions : le « plurivers » politique ?

- Hédi Dhifallah *et alii*, *Histoire des idées politiques*, 2 tomes, Paris, Armand Colin, col. « Circa », 2004.
- Olivier Nay, *Histoire des idées politiques*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Philippe Corcuff :
 - *Philosophie politique*, Paris, Nathan (collection « 128 »), 2000.
 - *Les Grands Penseurs de la politique. Trajets critiques en philosophie politique*, Paris, Armand Colin, collection « 128 », 2^e édition refondue de *Philosophie politique*, 2005.

* *Quelques références épistémologiques et de sociologie de la connaissance*

- Émile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1912, libre d'accès sur le Site *Internet* « Classiques des Sciences sociales ».
- Georges Gusdorf, *Les Origines de l'herméneutique*, Paris Payot, 1988, librement consultable sur le site Internet de l'Université de Chicoutimi, Classiques des Sciences sociales.
- Erwin Panofsky, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Éditions de Minuit, Paris 1967, Postface importante de Pierre Bourdieu.
- Lucien Goldman, *Le Dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Gallimard, col. « Tel », Paris, 1976.
- Michel Foucault :
 - *Les Mots et les choses*, Gallimard, col. « Tel », Paris, 1968.
 - *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col. « Tel », Paris, 1969.
 - *Résumé des cours au Collège de France, 1970-1982*, Julliard, Paris, 1989.
 - La plupart des ouvrages et des cours de Michel Foucault sont accessibles en format PDF sur le site, démarche renouvelable en indiquant le titre des ouvrages « Michel Foucault PDF » :
http://monoskop.org/images/9/99/Foucault_Michel_II_faut_defendre_la_societe.pdf
- Frédéric Gros, *Michel Foucault*, PUF, « Que-Sais-Je ? », Paris, 1996.
- Jean-Marc Mandosio, *Longévité d'une imposture. Michel Foucault, suivi de foucaultphiles et foucaulâtres*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2010.
- Pierre Bourdieu, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Éditions de Minuit, Paris 1988 (ouvrage fondamental).
- Marcel Gauchet (sélection parmi une œuvre importante) :
 - *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985.
 - *La Révolution des droits de l'homme*, Paris, Gallimard, 1989.
 - *La Révolution des pouvoirs : la souveraineté, le peuple et la représentation 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1995.
 - *La Religion dans la démocratie : parcours de la laïcité*, Paris, Gallimard, 1998.
 - *L'Avènement de la démocratie, t. 3, À l'épreuve des totalitarismes, 1914-1974*, Paris, Gallimard, 2010.
 - *Le Religieux et le politique, Douze réponses de Marcel Gauchet*, Paris, Desclée de Brouwer, collection « Religion et Politique », 2010.

- Pierre Manent :
 - *Naissance de la politique moderne : Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Paris, Payot, 1977.
 - *Histoire intellectuelle du libéralisme : dix leçons*, Paris, Calmann-Lévy/Hachette, col. « Pluriel », 1987-1997.
 - *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Paris, Julliard, 1982, rééd. Paris, Fayard, 1993.
 - *La Cité de l'homme*, Paris Fayard, 1994, rééd. Flammarion, col. « Champs », 1997.
 - *Cours familial de philosophie politique*, Paris, Fayard, 2001.
- Christian Descamps, *Les Idées philosophiques contemporaines en France*, Paris, Bordas, col. « Philosophie présente », 1986.
- Pier Paolo Ottonello, *Structure et formes du nihilisme européen. Essais introductifs*, Bordeaux, Éditions Bière, 1987.
- Jean-Marie Domenach, *Enquêtes sur les idées contemporaines*, Paris, Seuil, 1987.
- Jean-Michel Besnier, Jean-Paul Thomas, *Chronique des idées d'aujourd'hui. Éloge de la volonté*, Paris, PUF, col. « Recherches politiques », 1987.
- Guy Sorman, *Les Vrais Penseurs de notre temps*, Paris, Le Livre de Poche, 1989.
- Vincent Descombes, *Philosophie par gros temps*, Paris, Les Éditions de minuit, col. « Critique », 1989.
- Alain-Gérard Slama, *L'Angélisme exterminateur. Essai sur l'ordre moral contemporain*, Paris, Grasset, 1993.
- Michael Walzer :
 - *Traité sur la tolérance*, Paris, Gallimard, NRF, 1998.
 - *Guerres justes et injustes*, Paris, Belin, 1999.
- Claude Tresmontant, *Les Métaphysiques principales. Essai de typologie*, Paris, Éditions François-Xavier de Guibert, 1999.
- Rémi Brague, *La Sagesse du monde. Histoire de l'expérience humaine de l'Univers*, Paris, Fayard, col. « L'Esprit de la Cité », 1999.
- Christian Delacampagne, *La Philosophie politique aujourd'hui. Idées, débats, enjeux*, Paris, Le Seuil, 2000.

* *L'apport de l'historiographique anglo-saxonne* (notamment l'École de Cambridge) est important en matière d'analyse et de méthodologie de l'histoire des idées politiques. On peut citer parmi les ouvrages suivants traduits en français :

– John Dun, *Histoire de la théorie politique*, Paris, Mentha, 1992.

– Brian Tierney, *Religion et droit dans le développement de la pensée constitutionnelle*, Paris, PUF, col. « Léviathan », 1993.

– Léo Strauss, Joseph Cropsey, *Histoire de la philosophie politique*, Paris, PUF, col. Léviathan, 1994.

– James Henderson Burns :

– *Histoire de la pensée politique médiévale (350-1450)*, Paris, PUF, col. « Léviathan », 1988.

– *Histoire de la pensée politique moderne*, Paris, PUF, col. « Léviathan », 1997.

– Quentin Skinner, *Les Fondements de la pensée politique moderne (XIII^e-XVI^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2001.

* *Sur le Droit et les idées politiques*

– Harold J. Berman, *Droit et révolution*, Aix-en-Provence, Librairie de l'Université d'Aix-en Provence, 2002.

– Pierre Legendre :

– *La pénétration du droit romain dans le droit canonique classique*, thèse pour le doctorat, Paris, Imprimerie Jouve, 1964.

– *Histoire de l'Administration, de 1750 à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.

– *L'Amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.

– *Jouir du pouvoir. Traité de bureaucratie patriote*, Paris, Éditions de Minuit, col. « Critique », 1976.

– *LEÇONS :*

* *Leçons I. La 901^e conclusion. Étude sur le théâtre de la Raison*, Paris, Fayard, 1998.

* *Leçons II. L'Empire de la vérité. Introduction aux espaces dogmatiques industriels*, Paris, Fayard, 1983 ; nouvelle édition augmentée, 2001.

* *Leçons III. Dieu au miroir. Étude sur l'institution des images*, Paris, Fayard, 1997.

* *Leçons IV. L'Inestimable Objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985 ; nouvelle édition augmentée, 2004.

* *Leçons IV, suite 1. Le Dossier occidental de la parenté. Textes juridiques indésirables sur la généalogie*, traduits et présentés par Anton Schütz, Marc Smith, Yan Thomas, Paris, Fayard, 1988.

* *Leçons V, suite 2. Filiation. Fondement généalogique de la psychanalyse*, par Alexandra Papageorgiou-Legendre, Paris, Fayard, 1990.

* *Leçons VI. Les Enfants du texte. Étude sur la fonction parentale des États*, Paris, Fayard, 1992.

* *Leçons VII. Le Désir politique de Dieu. Étude sur les montages de l'État et du droit*, Paris, Fayard, 1988.

* *Leçons VIII. Le Crime du caporal Lortie. Traité sur le Père*, Paris, Fayard, 1994.

* *Leçons IX. L'Autre Bible de l'Occident : le monument romano-canonique. Étude sur l'architecture dogmatique des sociétés*, Paris, Fayard, 2009.

– *La Fabrique de l'homme occidental*, Paris, Fayard / Mille et une nuits, 1996.

– *De la société comme texte. Linéaments d'une anthropologie dogmatique*, Paris, Fayard, 2001.

– *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident. Conférences au Japon*, coll. « Les quarante piliers », Paris, Fayard / Mille et une nuits, 2004.

– *La Balafre. À la jeunesse désireuse... Discours à de jeunes étudiants sur la science et l'ignorance*, Paris, Fayard / Mille et une nuits, col. « Les quarante piliers », 2007.

– *Dominium mundi. L'Empire du management*, éd. Mille et une nuits, 2007 (traduction allemande : *Dominium mundi. Das Imperium des Managements*, traduit par Jörg Mirtl, éd. Turia + Kant, 2008).

– *Le Point fixe. Nouvelles conférences*, Paris, Fayard / Mille et une nuits, coll. Les quarante piliers, 2010.

– *Vues éparses*, Paris, Fayard / Mille et une nuit, 2009 (entretiens à France culture avec Philippe Périt).

– Jacques Chevalier, *L'État de Droit*, Paris, Montechrestien, col. « Clefs », 1994.

– Michèle Ducos, *Rome et le Droit*, Paris, Le Livre de Poche, inédit Histoire, 1996.

– Jean-Claude Eslin, *Dieu et le pouvoir. Théologie et politique en Occident*, Paris, le Seuil, 1999.

– Jacques Ellul, *Histoire des Institutions (II), Le Moyen Âge*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 1999, « Introduction. La fin de l'Empire romain et le legs romain à l'Occident », p. 11-28 (ouvrage-phare, en la matière).

- Albert Rigaudière, *Penser et construire l'État dans la France du Moyen-Âge (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2003.
- Alain Boureau, *La Religion de l'État. La construction de la République étatique dans le discours théologique de l'Occident médiéval (1250-1350)*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.
- Rémi Brague, *Europe, La Voie romaine*, Paris, Gallimard, col. « Folio Essais », 1992.
- Aldo Schiavone (immense historien italien de la culture) :
 - *L'Histoire brisée. La Rome antique et l'Occident moderne*, Paris, Belin, 2003 ;
 - *Ius. L'invention du Droit en Occident*, Paris, Belin, 2008. *Sur les Théories de l'État et du Droit dans leur rapport aux idées politiques.*
- Norbert Rouland (l'œuvre importante de ce juriste, ethnologue, politologue et historien se trouve en libre accès sur le Site *Internet* de l'Université de Chicoutimi au Québec, « Classiques des sciences sociales ») :
 - *Voyages aux confins du droit. Entretiens*, Marseille, Presses universitaires de Marseille, 2012.
 - *L'État français et le pluralisme. Histoire politique des institutions publiques de 476 à 1792*, Paris, Odile Jacob, 1995.
 - *Aux confins du droit. Anthropologie juridique de la modernité*, Paris, Odile Jacob, 1991.
 - *Anthropologie juridique*, Paris, PUF, col. « Que Sais-je ? », 1990.
 - *Anthropologie juridique*, Paris, PUF, 1988.
 - *Introduction historique au droit*, Paris, PUF, 1988.
 - *Rome démocratie impossible. Les acteurs du pouvoir dans la Cité romaine*, Aix-en-Provence, Actes Sud, 1981.
- David Cumin, *Carl Schmitt. Biographie politique et intellectuelle*, Paris, Cerf, 2005.

Signalons que le numéro 421 de la *Revue française d'histoire des idées politiques*, s'intitule « Doctrines publicistes et droit romain ». Si la culture romaniste de la doctrine privatiste classique est une évidence, elle semble l'être moins dans le monde des juristes de droit public. Pourtant, pour des raisons qui tiennent à leur formation, les publicistes sont tout autant redevables au droit romain. Les contributions réunies dans ce numéro tentent d'évaluer l'ampleur, le sens et la profondeur de l'empreinte du droit romain et des institutions romaines dans la doctrine du droit public.

– Jean-Philippe Genet (dir.), *Rome et l'État moderne européen*, Rome, École française de Rome, 2007 (ouvrage collectif de référence).

Seconde Sous-Partie : ouvrages interdisciplinaires interprétatifs

I. Ouvrages sur l'histoire culturelle et des civilisations, d'anthropologie politique et de sociologie

On peut citer ici, sans évidemment, sur un tel sujet, être exhaustif, les quelques travaux suivants qui abordent des analyses parfois monographiques et détaillées, des définitions, un historique de longue durée débouchant sur une réflexion plus théorique qui implique un effort de *synthèse historique*.

**** I. 1. Quelques classiques concernant l'histoire des civilisations et l'histoire culturelle***

Importants sont les essais qui tournent autour du *concept de « civilisation » et d'histoire globale, comparée ou croisée, de même que ceux qui ont développé le secteur assez complexe de l'histoire culturelle.*

**** Autour du concept de « civilisation »***

Retenons en premier lieu le concept de « civilisation » difficile à définir et toujours très controversé, car souvent empreint de projections idéologiques, moralisatrices, et téléologiques (cherchant souvent à « européocentrer » les analyses). Les anthropologues et les historiens mettent pour certains en avant trois concepts intéressants : l'enculturation (une culture maîtrise son propre univers intégralement, fermé sur lui-même), la « déculturation » (phénomènes de destructions culturelle, lié à des invasions, des guerres, une violence colonisatrice, l'imposition de modèles culturels...) et l'acculturation (phénomènes de résistance à l'envahisseur).

– Généralités

Il est possible de lire, téléchargeables gratuitement sur le site *Internet* précité « Classiques des Sciences sociales », fondé et dirigé par le professeur Jean-Marie Tremblay, les ouvrages d'Émile Bréhier (*Histoire de la philosophie*), de même que ceux de l'historien de la philosophie et des sciences humaines, Georges Gusdorf, dont l'œuvre reste fondamentale. Elle est téléchargeable gratuitement sur le Site « Classiques des Sciences sociales », préindiqué.

Ne pas oublier l'ouvrage qui a inspiré Bréhier, d'Émile-Alfred Weber, théologien et professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg, génial dans sa synthèse, *Histoire de la philosophie européenne*, Paris, Fischbacher, 1914, ouvrage que nous avons compulsé en long et en large...

Au-delà du Traité de Science politique paru aux PUF en 1985, en quatre volumes, déjà cité et fondamental, on peut se référer au manuel important de science politique, indépassable – concernant un auteur seul –, d'Yves Schemel, *Introduction à la science politique, objets méthodes, résultats*, Paris, Dalloz, Presses de Science Po, 2012.

* L'islam étant traité *infra*, concernant l'histoire de l'Église catholique de Rome (non de Byzance), matrice civilisationnelle de l'ensemble de l'Europe, on peut consulter, parmi des ouvrages innombrables :

- Dom Poulet, *Histoire de l'Église*, 2 tomes, Paris, Beauchesnes, 1959 (réédition).
- Fernand Mouret, *Histoire générale de l'Église*, Paris, Bloud et Gay, 9 tomes, 1914 (notre repère personnel, en la matière).
- François Lebrun, Élisabeth Antébi, *Les Jésuites ou la gloire de Dieu*, Paris, Stock-Antébi, 1990.
- Jean Lacouture, *Jésuites, une multibiographie*, deux tomes, T. 1. « Les conquérants », T. 2. « Les Revenants », Paris, Seuil, 2013, col. « Points Histoire ».
- Gabriel Lebras, Jean Gaudemet, *Histoire du droit et des institutions de l'Église en Occident*, 12 volumes, Paris, Sirey, 1955-1985.
- Jacques Le Goff, René Rémond (dir.) *et alii*, *Histoire de la France religieuse*, 4 volumes, Paris, le Seuil, 1988.
- René Rémond, *Religion et société en Europe*, Paris, Le Seuil, 1998.

Pour ce qui est de l'histoire du protestantisme, cf. *infra* les ouvrages indiqués dans la présente bibliographie.

En plus du Courrier de l'UNESCO (voire une visite du Musée du Quai Branly à Paris), on peut consulter utilement, pour une perspective très actuelle, les actes du colloque suivant, sous l'égide de l'UNESCO, tenu à Paris les 13 et 14 décembre 2001, téléchargeables gratuitement :

unesdoc.unesco.org/images/0012/001278/127888f.pdf

Sans parler de la lecture des *Cahiers* de l'UNESCO, si précieuse à tous les niveaux.

Peuvent être travaillés encore les ouvrages suivants.

De Smuhel Noah Eisenstadt, que j'ai rencontré avec bonheur à Bordeaux en 2001, cf. l'ouvrage inséré dans la collection que j'ai fondée et dirigée aux Éditions Complexe, « Théorie politique », *Le Retour des Juifs dans l'Histoire*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, 2002

– Max Weber : l'œuvre de cet historien reste incontournable au niveau international, les traductions en français étant récentes et quasiment ignorées de la science politique officielle en ce qui concerne les codes religieux qui irriguent fondamentalement les civilisations, les institutions, les idéologies, les idées, la pensée politique, et donc l'ensemble des comportements des individus :

- *Le Judaïsme antique*, Paris, Plon, 1970 (réédité en 2010, chez Flammarion).
- *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2003.
- *Économie et société dans l'Antiquité*, Paris, La Découverte, 1998.
- *Confucianisme et taoïsme*, Paris, Gallimard, 2000.
- *Hindouisme et Bouddhisme*, Paris, Flammarion, 2003.
- *Sociologie des religions*, Paris, Flammarion, col. « Champs ».
- *Économie et société*, t. 1, Paris, Plon, 1971 ; t. 2. Paris, La Découverte, *La Domination*, 2014.

– Jacob Buckhardt, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, Paris, Plon, 1958.

– Jacques Pirenne, *Les Grands Courants de l'Histoire universelle*, Neuchâtel, Paris, Éditions de la Baconnière / Albin Michel, col. « L'Évolution de l'humanité », 7 volumes, 1948-1950 (fondamental, par le comte Jacques Pirenne, spécialiste de l'Égypte antique, est de surcroît un des fils de l'historien Henri Pirenne, spécialiste du « Moyen-Âge »).

– Marcel Granet, *La Civilisation chinoise*, Paris, Albin Michel, 1968, texte téléchargeable librement sur le site *Internet* de l'Université de Chicoutimi au Québec, « Classiques des Sciences sociales » ; *La Pensée chinoise*, *ibidem*. Pour une connaissance des anciennes civilisations (Chine, Inde, Islam...), cf. dans Les Classiques la collection « Civilisations ».

- Lucien Febvre (le maître de thèse de Fernand Braudel !) *et alii*, *Civilisation, le mot et l'idée*, Paris, La Renaissance du livre, 1930, téléchargeable gratuitement sur le site *Internet* de la Bibliothèque numérique de l'Université de Chicoutimi au Québec, « Classiques des sciences sociales ».

 - *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1965.
 - *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, col. « L'évolution de l'humanité », 1971 (avec Henri-Jean Martin).
 - *L'Europe, genèse d'une civilisation*, Paris, Perrin, 1999 (cours sensationnel de Lucien Febvre au Collège de France).

- Fernand Braudel :
 - *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949. Deuxième édition révisée, 1966.
 - *Grammaire des civilisations*, Paris, Arthaud, 1987, réédition, Paris, Flammarion, col. Champs, 1999.
 - *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris Armand Colin, 3 tomes, 1979, réédité LGF, 2000).
 - *Le Modèle italien*, Paris, Arthaud, 1980, réédité chez Flammarion, 1974.
 - *Écrits sur l'histoire I*, Paris, Flammarion, col. « Science de l'histoire », 1969.
 - *Écrits sur l'histoire II*, Paris, Arthaud, 1990.
 - *Les Ambitions de l'Histoire*, Paris, Éditions de Fallois, 1997.
- Jean Delorme, *Chronologie des civilisations*, Paris, PUF, 1969.
- Arnold Toynbee :
 - *L'Histoire, un essai d'interprétation*, version abrégée de *A Study of History* traduit de l'anglais par Élisabeth Julia, Paris, Gallimard, 1951.
 - *Le Monde et l'Occident*, Paris, Paris, Gonthier, col. « Médiations », 1964.
- Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident* (traduit de l'allemand par M. Tazerout). Paris, 2 volumes, Gallimard, 1931-1933 (réédité).
- Shepard Bancroft Clough, *Grandeur et décadence des civilisations*, Clough, Paris, Payot, 1954.
- Bertrand Russel, *L'Aventure de la pensée occidentale*, Paris, Hachette, 1961.
- Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- Jean Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1967.
- Sir Gérald Barry, Dr. J. Bronowski, James Fisher, Sir Julian Huxley, Hans Erni, *Les Chemins de l'humanité. L'homme et sa pensée*, Paris, Tallandier, 1967.
- Pierre Chaunu (que j'ai connu personnellement dans son petit bureau, avec Maurice Agulhon, à la Salle Ernest Labrousse, au dernier étage, de la Sorbonne...) :

- *La Civilisation de l'Europe classique*, Paris, Arthaud, 1966, 1984.
- *La Civilisation des Lumières*, Paris, Arthaud, 1971, 1984.
- Nathan Vachtel, *La Vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971.
- Philippe Bénéton, *Histoire de mots. Culture et civilisation*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1975.
- Philip Bagby, *Culture and History, prolegomena to the comparative study of civilizations*, Westport, Conn., Greenwood Press, 1976.
- Jack Goody :
 - *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de minuit, 1979.
 - *La Logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Paris, Armand Colin, 1986.
 - *L'Orient en Occident*, Paris, Seuil, col. « La Librairie du XX^e siècle », 1999.
- Eric Havelock, *Aux origines de la civilisation écrite en Occident*, 1974, trad. Paris, Maspéro, 1981.
- René Étiemble :
 - *Six Essais sur trois tyrannies*, Paris, Éditions de la Revue Fontaine, 1947.
 - *L'Orient philosophique au XVIII^e siècle*, Centre de documentation universitaire, 3 volumes, 1961.
 - *Les Jésuites en Chine : la querelle des rites (1552-1773)*, Paris, Gallimard, 1966.
 - *L'Europe chinoise, I : de l'Empire romain à Leibniz*, Paris, Gallimard, 1988.
 - *L'Europe chinoise, II : De la sinophilie à la sinophobie*, Paris, Gallimard, 1989.
- Arno Mayer :
 - *La Persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1983.
 - *Les Furies : 1789-1917 Violence, Vengeance, Terreur*, Paris, Fayard, 2002.
- *Le Grand Atlas de l'Histoire du monde* (collectif), Préface d'Emmanuel Le Roy-Ladurie, Paris, *Encyclopaedia Universalis*, Albin Michel, 1985.
- Georges Steiner, *Les Antigones*, Paris, Gallimard, col. « Folio Essais », 1986.
- Eugen Weber, *Une Histoire de l'Europe*, Paris, Fayard-Le Livre de Poche, 1987.
- Paul Kennedy, *Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Paris, Payot, 1987 (fondamental).

- Jean-Baptiste Duroselle, *L'Europe. Histoire de ses peuples*, Paris, Hachette Pluriel 1990.
- Jean-François Mattéi (sous la dir. de), *La Naissance de la raison en Grèce*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 1990.
- Pierre Grimal, *Les Erreurs de la liberté dans l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, réédité en 1997, Paris, Hachette, col. « Pluriel ».
- Élisabeth L. Eisenstein, *La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La Découverte, 1991.
- André Akoun (dir.), *L'Occident contemporain. Mythes et traditions*, Brépols, 1991.
- Ninette Boothroyd, Muriel Détrie, *Le Voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen âge à la chute de l'empire chinois*, Paris, Robert Laffont, col. Bouquins, 1992.
- Michel Serres, *Les Origines de la géométrie*, Paris Flammarion, 1993.
- Pierre Lamaison (dir.) et Pierre Vidal-Naquet, *Généalogie de l'Europe, Atlas de la Civilisation occidentale*, Paris, Hachette, France-loisir, 1995.
- Lucien Israël, *Cerveau droit, cerveau gauche. Cultures et civilisations*, Paris, Plon, 1994.
- Jean Bottéro, *Babylone et la Bible. Entretiens avec Hélène Monsacré*, Paris, Les Belles Lettres, Poche Pluriel, 1994.
- Jacqueline Russ, *L'Aventure de la pensée européenne. Une histoire des idées occidentales*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1995.
- Marcel V. Locquin, *L'Invention de l'humanité. Petite histoire universelle de la planète, des techniques et des idées*, Strasbourg, La Nuée bleue, 1995 (ouvrage fondamental).
- Jean-Pierre Vernant, Jean Bottéro et alii :
 - *Divination et rationalité*, Paris, Le Seuil, 1974.
 - *L'Orient ancien et nous*, Paris, Albin Michel, 1996.
- Geoffrey Lloyd, *Pour en finir avec les mentalités*, Paris, La Découverte/Poche, 1996.
- Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1996.
- Wim Blockmans, *Histoire du pouvoir. Peuples, marchés, États*, Anvers, Fond Mercator Parisbas, 1997 (formidable synthèse !).
- Samuel Huntington, *Le Choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997.

– David R. Olson, *L'Univers de l'écrit. Comment la culture écrite donne forme à la pensée*, Paris, Retz, 1998.

– Martin Bernal, *Black Athena. Les Racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Paris, PUF, 1996 et 1999, 2 volumes.

– Yves Schemeil, *La Politique dans l'Orient ancien*, Paris, Presses de Science Po, 1999.

Égypte et Mésopotamie connaissaient les règles du débat public contradictoire, le vote, la représentation, le contrat social. Elles étaient déjà organisées par des hommes et des femmes qui se spécialisaient dans la direction des affaires communes. Justifiant leurs procédures par des considérations générales, personnes ordinaires ou fortes personnalités tentaient de rendre la vie privée compatible avec la construction d'États. Elles cherchaient à éviter la concentration durable du pouvoir tout en fondant la vie publique sur des bases solides. Cette archéologie de la politique montre que la manière dont ces questions ont été posées et résolues dans l'Ancien Orient est finalement assez proche de la nôtre.

– Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Le Seuil, 2000.

– Shmuel Noah Eisenstadt, *Le Retour des Juifs dans l'Histoire*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, 2002 (sur la pertinence du concept de « civilisation juive »).

– Jean Baechler, *Esquisse d'une Histoire universelle*, Paris, Fayard, 2002.

– Roger Caratini, *L'Égyptomanie : une imposture*, Paris, Albin Michel, 2002.

L'Égypte ancienne fait rêver et vendre. Depuis deux siècles, l'Occident en général et les Français en particulier sont fascinés et brodent sans fin sur le mystère des pyramides et les connaissances perdues que ce peuple aurait naguère possédées.

Isolée par les déserts et la Méditerranée, la vallée du Nil n'a connu, durant les deux mille ans de règne des pharaons, ni épopée guerrière ni civilisation flamboyante. Seule est réelle l'édification d'un nombre impressionnant de temples et complexes funéraires. Tout le reste n'est qu'imposture.

En se fondant sur les travaux et les sources des véritables égyptologues, Roger Caratini, authentique encyclopédiste contemporain, fait voler en éclats mythes et légendes du mirage des hiéroglyphes aux fables des mathématiques ou de la médecine égyptienne et de la prétendue grandeur des pharaons.

Voici enfin révélée l'authentique réalité historique dissimulée derrière le décor touristico-romanesque.

Pourquoi l'Égypte nous fascine-t-elle ? A vrai dire, l'auteur de ce libelle ne s'en pose pas la question. Son agacement à l'égard des « égyptomaniaques » ne lui autorise qu'une très contestable poussée d'adrénaline. L'Égypte, dépositaire d'une civilisation millénaire ? Allons donc : à ses yeux, « pendant deux mille ans, il ne s'est rien passé d'important, politiquement, socialement et militairement en Égypte »... Pris dans un vocabulaire médical, l'égyptomaniaque est un malade fasciné par « la vie et les prouesses de ces promoteurs immobiliers qu'étaient les pharaons »... Et l'auteur de s'employer à démontrer la médiocrité des figures de l'histoire égyptienne et la pauvreté de sa civilisation. Cléopâtre ? Une « grassouillette nymphomane »... Pas de mathématiques égyptiennes, pas d'astronomie, rien : la stagnation d'une culture « immobile » pendant deux mille ans... Mais quels sont les critères de la « mobilité » civilisationnelle qui nous permettraient de poser un pareil jugement ? L'auteur n'en dit rien, sinon par antithèse : Sumer apparaît en effet comme le nœud caché de sa colère. A ses yeux, les sumériens ont presque tout inventé, y compris les formes modernes du gouvernement de la cité : un parlement, un régime bicamériste, le pluralisme idéologique dans le respect de l'individualisme... Certes, on peut déplorer la méconnaissance d'une civilisation qui nous a légué la fabuleuse Épopée de Gilgamesh. Mais quel dommage, lorsqu'on se pose en érudit, de se laisser emporter par la diatribe...

– Roger Caratini, *Les Mathématiciens de Babylone*, Paris, Presses de la Renaissance, 2002.

En ces temps d'égyptologie triomphante, la conclusion du livre de Roger Caratini laisse entendre un autre son de cloche : "la mathématique égyptienne, n'en déplaît aux très compétents égyptologues, n'a jamais existé (...) les quelques mètres de papyrus qui ont été volés à Louxor ne peuvent être mis en comparaison avec

les milliers, voire les dizaines de milliers, de tablettes mathématiques cunéiformes qui ont été retrouvées en Mésopotamie".

Les mathématiques, en effet, ne sont pas nées sur les bords du Nil, mais plus à l'est, dans les plaines du Tigre et de l'Euphrate, où s'établirent il y a 6 000 ans les premières villes, et avec elles les notions de commerce et d'agriculture. Dès l'apparition des premières tablettes ornées de signes cunéiformes (en forme de clous), l'arithmétique, puis la géométrie sont au programme. Calculs de salaires des ouvriers et mesure des champs sont l'occasion de mettre en œuvre une numération en base 60 (dont nos unités de temps ont gardé la trace : il y a 60 minutes dans une heure). Un système fort proche de celui des logarithmes, des équations du premier et deuxième degrés, et tous les ingrédients de la géométrie du triangle, théorème de Pythagore y compris, verront aussi le jour en Mésopotamie. Les amateurs de mathématiques et d'histoire se réjouiront en outre de trouver la traduction de petites énigmes telles qu'elles se posaient à Ur il y a 4 000 ans : "J'ai trouvé une pierre, mais je ne l'ai pas pesée ; après lui avoir ajouté un septième de son poids, et avoir ajouté un onzième du résultat au résultat, j'ai pesé le tout et j'ai trouvé 1 mana." Combien pèse la pierre ? Un problème... vieux comme le monde !

Il y a six mille ans, alors qu'en Égypte – où il n'y avait encore ni pharaons, ni pyramides, ni hiéroglyphes – et partout ailleurs dans le monde les hommes vivaient les derniers âges de la préhistoire, un peuple venu d'on ne sait où vint se fixer aux abords du golfe Persique, dans l'Iraq actuel, entre le Tigre et l'Euphrate : le peuple des Sumériens. Il y bâtit les premières villes de l'histoire et inventa de toutes pièces la civilisation urbaine, l'écriture, la démocratie et la religion.

Ce que l'on sait moins, c'est que les Sumériens furent aussi les pères fondateurs de la science des nombres (qu'ont ignorée les Égyptiens à l'époque pharaonique). Leurs successeurs en Mésopotamie, les Akkadiens et les Babyloniens, à partir du XIX^e siècle avant notre ère, leur empruntèrent leur écriture et leur système abstrait de numération qui leur permit d'élaborer un étonnant savoir mathématique, dont le thème principal fut l'algèbre des équations du premier et du second degré.

Entraînés par Roger Caratini dans cette extraordinaire aventure de l'esprit et dans l'univers culturel qui là conditionna, les lecteurs prendront connaissance des principaux textes mathématiques cunéiformes découverts depuis 1842 jusqu'à nos jours, et ils pourront suivre les premiers pas scientifiques de l'humanité.

- Joël Guibert, Guy Jumel, *La Socio-histoire*, Paris, Armand Colin, col. « Coursus », 2002.
- Gilles Ferréol, Guy Jucquois (dir.), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin, 2003.
- Christopher A. Bayly, *La Naissance du monde moderne, 1780-1914*, Paris, L'Atelier, 2004.
- Jérôme Baschet, *La Civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004.
- *Le Courrier de l'Unesco*, numéro spécial, janvier 2004, *Dialogue entre les cultures et les civilisations*.
- Philippe Nemo, *Qu'est ce que l'Occident ?*, Paris, PUF, col. « Quadrige Essais, débats », 2004.
- Bernard Nadoulek, *L'Épopée des civilisations*, Paris, Eyrolles, 2005.
- Emilio La Parra, Thierry Fabre (sous la direction de), *Paix et guerres entre les cultures. Entre Europe et Méditerranée*, Actes Sud/MSH, 2005.
- Bertrand Binoche (sous la dir. de), *Les Équivoques de la civilisation*, Paris, Champ Vallon, col. « milieux », 2005.

- Théophile Obenga, *L'Égypte, La Grèce et l'École d'Alexandrie. Histoire interculturelle dans l'antiquité. Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque*, Paris L'Harmattan, 2005.
- Philippe Barbé, *L'Anti-choc des civilisations. Médiations méditerranéennes*, La Tour d'Aigues, 2006.
- Yves Déloye, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, col. Repères, 2006.
- Denis Touhard (éd.), *L'Interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2007.
- Clarisse Herrenschmidt, *Les Trois écritures. Langue nombre, code*, Paris, Gallimard, 2007.
- Éric J. Hobsbawm :
 - *L'Ère du capital, 1848-1873*, Paris, Hachette, 2002
 - *L'Ère des empires, 1875-1914*, Paris, Hachette, 2000.
 - *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XX^e siècle, 1914-1991*, Paris, André Versaille éditeur, 2008.
- Carlo Ginzburg :
 - *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001.
 - *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 2003.
 - *Mythes, Emblèmes, traces*, Paris, Flammarion, col. « Nouvelle Bibliothèque scientifique », Paris, 1989 ; édition augmentée, Grasse, Verdier, 2010.
 - *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, Paris, Verdier, Paris, 2010.
- Giovanni Sartori, *Pluralisme, multiculturalisme et étrangers. Essai sur la société multiethnique*, Paris, Éditions des Syrtes, 2003.
- Kenneth Pomerantz, *Une Grande Divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel, col. « L'Évolution de l'Humanité », 2010.
- Raphaël Liogier :
 - *Le Complexe de Suez. Le vrai déclin français (et du continent européen)*, Lormont, éditions du Bord de l'eau, 2015,

1956, la crise de Suez scelle le destin de l'Europe en mettant fin à sa domination sur le monde. Cinquante ans plus tard, au seuil du XXI^e siècle, le complexe de Suez est non seulement toujours prégnant, mais il a pris une ampleur inédite. Les nations européennes se perçoivent en état de siège : appel au réveil des peuples, rejet de l'étranger, angoisse de l'effacement identitaire, qui suscitent des politiques sécuritaires et de défense des souverainetés, au détriment des libertés publiques et des valeurs telles que la laïcité ou le progrès, étrangement mises au service d'un nouveau racisme culturel. La suspicion entre les communautés s'accroît et

l'antisémitisme fait système avec l'islamophobie. Accaparée par la recherche de son passé, l'Europe, France en tête, devient aveugle aux problèmes réels, et laisse le champ libre aux autres puissances.

Déconstruisant les prophéties auto-réalisatrices du déclinisme ambiant, Raphaël Liogier démontre que le véritable déclin ne provient pas de l'affaiblissement des Nations, mais du renfermement sur lui-même du vieux continent. Il bat en brèche les clichés sur les menaces de la globalisation, de l'immigration et de l'islamisation, en identifiant les ressorts idéologiques, psychologiques et politiques qui conduisent les Européens à s'exclure eux-mêmes de la marche du monde.

La Guerre des civilisations n'aura pas lieu. Coexistence et violence au XXI^e siècle, Paris, CNRS Éditions, 2016.

Pour le philosophe et sociologue, le terrorisme actuel est l'illustration d'une globalisation de la terreur : les religions ne s'opposent pas entre elles, mais ce sont différents courants, qui les traversent toutes, qui s'affrontent. Une thèse en contre-pied total de la lecture classique d'un « choc » entre Orient et Occident, entre islam et christianisme.

Le choc des civilisations ? La thèse fit fureur dans les années 90 quand le politiste américain Samuel Huntington publia son essai du même nom. Aujourd'hui, entre peur globalisée du terrorisme, vertige existentiel et histoire qui semble perdre sens, il est facile de recourir à cette analyse massive, quasi tripale. N'assiste-t-on pas à un affrontement entre Occident et Orient, entre islam et christianisme ? Philosophe et sociologue du fait religieux, mais aussi du jihadisme, Raphaël Liogier prend le contre-pied total de cette approche civilisationnelle. La guerre des civilisations n'aura pas lieu, affirme-t-il dans son dernier essai qui paraît aux éditions du CNRS. Raphaël Liogier estime même que « le religieux est de moins en moins un facteur d'oppositions de valeurs ». Le marché de la terreur est-il mondialisé ?

– *Pourquoi ne croyez-vous pas à la thèse du choc des civilisations ?*

– Parce qu'il n'y a pas plusieurs, mais une seule civilisation. Depuis plusieurs siècles, nous assistons au déploiement d'une civilisation globale, avec évidemment ses tensions, ses disparités, ses conflits et ces formes de violence radicale inédites. Il peut donc y avoir des guerres hautement destructrices, mais ce ne sont pas des guerres de civilisations. Le terrorisme actuel illustre cette civilisation globale avec ses méthodes transfrontières qui jouent de frustrations nées de la globalisation sur un marché mondial de la terreur.

Dans cette civilisation globale, notre désir de vivre ensemble est de moins en moins enraciné dans un territoire unique, mais voyage dans des espaces déterritorialisés. C'est ainsi que ma fille peut se sentir plus proche d'une Mexicaine ou d'une Japonaise rencontrée sur Internet, immergée comme elle dans la culture manga, que de notre voisine de palier. Les mangas constituent un espace de désir déterritorialisé. Ces espaces profitent de l'infinité d'Internet. Aucun des conflits actuels ne peut être analysé comme une guerre de civilisations, mais comme des conflits hybrides mêlant des Etats, des organisations terroristes, mafieuses, des réseaux économiques, des postures identitaires globalisées. L'idée d'une civilisation assiégée est plutôt caractéristique d'une Europe devenue fondamentaliste, c'est-à-dire en quête de son origine et de son hégémonie perdue.

– *Dans quelles circonstances est né le concept de « choc des civilisations » ?*

– L'expression a été lancée par l'orientaliste Bernard Lewis en 1957 à propos de la crise du canal de Suez. Tout commence lorsque Nasser le nationalise pour affirmer l'indépendance de l'Égypte. Les Européens occupent alors le canal, mais ils devront l'abandonner sous la pression internationale, ils réalisent alors qu'ils ne dominent plus le monde. Ce traumatisme va leur faire interpréter cet événement comme un complot arabo-musulman : l'Europe serait attaquée dans son être. Élève de Lewis, Samuel Huntington en fera plus tard, avec son livre *Le Choc des civilisations* paru en 1996, une théorie prônant le développement séparé des civilisations à l'échelle internationale, afin d'éviter tout choc. Cette vision découle d'un courant de l'anthropologie, le diffusionnisme, selon lequel toutes les cultures humaines ne passent pas par les mêmes stades d'évolution et ne sont donc pas assimilables.

– *Vous remettez aussi en cause la thèse selon laquelle nous assisterions à une guerre des religions ?*

– Voilà le cœur du préjugé. Les vraies oppositions ne sont pas entre les religions, mais souvent internes au sein d'une même religion. La violence actuelle entre chiites et sunnites l'illustre bien. La logique du choc des civilisations affirme pourtant l'existence d'oppositions de valeurs fondées sur des antagonismes religieux multiséculaires.

Il existe en fait aujourd'hui trois polarités religieuses majeures qui traversent toutes les religions : ce sont le spiritualisme, le charismatisme et le fondamentalisme. Ces tendances peuvent s'opposer, mais elles sont partagées par toutes les religions. À base de développement personnel, de bien-être, le spiritualisme est la religiosité phare des sociétés les plus riches dites post-industrielles. Elle est dominante dans le bouddhisme occidental, mais on la retrouve aussi en islam avec le néosoufisme. Le charismatisme promet, lui, la réussite matérielle dans l'effervescence collective, qui touche surtout les plus pauvres, que l'on trouve dans le christianisme avec le pentecôtisme, mais aussi dans le bouddhisme avec la Soka Gakkai. Enfin, le fondamentalisme touche ceux qui sont en déficit de reconnaissance de soi, qui rejettent le présent et s'accrochent à un passé idéal. Ce sont eux les partisans de la « guerre de civilisations », qu'ils soient chrétiens

ou musulmans fondamentalistes. Ils se détestent symétriquement, projetant mutuellement les mêmes fantasmes avec la même quête éperdue de l'origine. Si on a le sentiment qu'il y a parfois des oppositions entre religions, c'est parce que le fondamentalisme peut prendre une grande place dans certaines d'entre elles. C'est le cas de l'islam : le monde arabe a été le premier à être écrasé par le rouleau compresseur de l'occidentalisation, et donc à cultiver une rancœur anti-occidentale mêlée à la quête éperdue de l'origine alimentant plus qu'ailleurs le fondamentalisme.

– *Le déploiement d'une civilisation globale dans un espace géographique décloisonné entraîne aussi une nouvelle définition de l'autre...*

– La perméabilité des frontières a fait disparaître la figure de l'autre radical, l'étranger, le barbare, qui se situait jadis au-delà de notre horizon existentiel, séparé de notre espace de vie. Avec la globalisation, nous ne pouvons plus maintenir l'autre à distance. Il n'y a plus d'étranger radical. Aucun autre n'est complètement autre. Comment alors les identités peuvent-elles se définir ? Selon les théories différentialistes, porteuses du choc des civilisations, l'autre est toujours autre, qu'il soit admiré ou détesté. Il doit rester à distance. C'est un peu comme un zoologue fasciné par les gorilles qui n'imaginerait pas que sa fille puisse en épouser un. C'est ce qui préside à l'orientalisme comme au racisme. Le différentialiste redoute le mélange.

Au contraire, selon le relativisme, les cultures ne sont que des variations autour du même genre humain. Relativisme renvoie à relation, et donc à un noyau commun à partir duquel peuvent s'établir des relations. Le relativiste respecte l'autonomie des cultures, et il relativise la sienne propre, comme le faisait déjà Montaigne, il ne s'offusque pas des mélanges. Le relativisme n'est pas de la tolérance intégrale contrairement à ce que l'on croit. Autant un différentialiste peut tolérer l'excision ou la torture chez l'autre parce qu'elles lui sont parfaitement étrangères, autant un relativiste ne peut les tolérer parce qu'elles portent atteinte à l'intégrité humaine. Le différentialisme nourrit les idéologies ségrégationnistes, alors que le relativisme permet de critiquer la tendance hégémonique des cultures.

– *Mais cet autre globalisé suscite et nourrit de nombreuses frustrations et conflits ?*

– Dans des conditions de fragilité identitaire, comme en Europe aujourd'hui, l'autre qui vit parmi nous peut être rejeté parce qu'il « nous » agresse par sa présence. La « légitime défense » est invoquée pour justifier la stigmatisation de cet ennemi. C'est ce nouveau différentialisme guerrier qui est très présent dans les discours actuels pour fonder la réduction des libertés publiques ou la déchéance de la nationalité, mesures sans rapport avec la sécurité concrète. Qui pourrait croire qu'un jihadiste prêt à se faire sauter pourrait être dissuadé par la perspective de perdre sa nationalité ? Au contraire, ces discours belliqueux alimentent les délires des nouveaux terroristes qui sont le plus souvent des jeunes caïds ratés et frustrés, sans culture théologique, mais assoiffés de guerre.

– *Comment les nouvelles formes de terrorisme prospèrent-elles dans un cet univers mondialisé ?*

– Outre les flux humains et de marchandises, la globalisation se caractérise par des échanges d'informations, de loin les plus intenses. C'est à travers eux que circulent les désirs et les frustrations. Une bombe qui explose à Gaza retentit aussi pour un Français d'origine maghrébine de la banlieue de Lyon : il se sent « quelque part » palestinien, et il va peut-être voir son voisin juif comme un ennemi sioniste (et inversement). C'est ce que j'appelle le grand bain informationnel : les événements provoquent des remous immédiats d'un bout à l'autre du monde. Il y a aussi des effets de vitrine globale : *via Facebook*, ou *Youtube*, un habitant du Sahel peut voir comme s'il y était le mode de vie d'un New-Yorkais, mais il n'y est pas, il y a une vitre infranchissable. Loin des théologies, c'est dans ce vivier de frustration et de colère que puisent les organisations terroristes. C'est un marché global de la terreur.

– *L'État islamique en tire largement profit...*

– À la différence d'Al-Qaeda marqué par une démarche idéologique, l'État islamique (EI) est dans une logique de marché, avec un marketing à base de mises en scène d'exécutions parfaitement orchestrées, permettant de promouvoir un label de la terreur. N'importe quel groupe ou individu qui cherche à se rebeller, à se venger, peut se revendiquer de l'EI en adhérent à sa charte esthétique, à ses slogans. Il bénéficiera alors d'une publicité immédiate tout en démultipliant la présence de l'EI.

– *Vous appelez de vos vœux une gouvernance mondiale. Pourquoi ?*

– Les espaces de désirs déterritorialisés sont mondiaux. Les réseaux terroristes et mafieux sont mondiaux. L'économie est mondiale. Quand les grands problèmes sont mondiaux, on ne peut pas à long terme se passer d'une gouvernance mondiale. Comment faire ? Un parlement mondial serait un premier pas. Il ne serait pas, comme l'Assemblée générale des Nations unies, le reflet des exécutifs nationaux. Il faut réaliser que l'État-nation n'est qu'une forme politique parmi d'autres adaptée à un certain périmètre de gestion. On peut très bien protéger les identités locales, les langues, dans le cadre d'une gouvernance mondiale. On peut tout imaginer, plusieurs étages décisionnels, des domaines globaux comme l'écologie, d'autres domaines gérés régionalement, des ministères régionaux, des conseils des ministres mondiaux, continentaux et régionaux, qui pourraient se coordonner et cibler des problèmes spécifiques. Il y aurait des allers-retours entre le local et le global. Nous en sommes loin, mais il va bien falloir y penser si nous voulons survivre.

La Guerre des civilisations démontée par Raphaël Liogier

<https://www.letemps.ch/societe/2016/01/05/guerre-civilisations-demontee-raphael-liogier>

Le sociologue et philosophe français, spécialiste du religieux, invite dans ses deux nouveaux ouvrages à remiser les images aveuglantes et à renouer avec les faits

Raphaël Liogier a deux nouvelles pour nous. L'une est bonne : La guerre des civilisations n'aura pas lieu. L'autre est mauvaise : l'Europe souffre depuis soixante ans d'un *Complexe de Suez* dont l'aggravation actuelle cause «le vrai déclin français et du continent». Avec les deux ouvrages portant ces titres (et avec *Le Mythe de l'islamisation*. Essai sur une obsession collective, qui ressort en poche avec une nouvelle postface post-13 novembre), le sociologue et philosophe, professeur à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence et directeur de l'Observatoire du religieux, remonte le courant des croyances générales, en s'appuyant sur un travail empirique et sur l'épreuve des faits.

– Le Temps : La dégradation de l'image que l'Europe a d'elle-même remonterait à la crise de Suez...

– Raphaël Liogier : En 1956, le président égyptien Nasser, leader des pays «non-alignés» (qui ne se considéraient «alignés» ni avec les États-Unis ni avec l'Union soviétique), nationalise le canal de Suez. La France et le Royaume-Uni, avec Israël, réagissent en s'emparant militairement du canal pour protéger leurs avoirs. Les Soviétiques voient là une opportunité de faire passer l'ensemble des pays non-alignés de leur côté en défendant Nasser; ils vont jusqu'à menacer d'employer l'arme nucléaire. Les Américains entrent alors en scène et, pour la première fois, lâchent la France et le Royaume-Uni en leur disant, en gros: on arrête de jouer, on ne va pas risquer une guerre nucléaire pour quelques restes d'une puissance coloniale qui n'existe plus, rentrez chez vous...

L'Europe avait déjà vu s'effriter sa prééminence militaire face aux États-Unis lors de la Première Guerre mondiale. Suite à la Seconde Guerre, elle avait perdu sa prééminence économique avec les accords de Bretton Woods, qui instauraient le dollar comme monnaie mondiale, et avec le plan Marshall, qui reconstruisait le continent à travers le dollar. Le processus de la décolonisation s'était engagé juste après. L'affaire de Suez est à mon sens la manifestation la plus forte d'une nouvelle prise de conscience : les Européens ne sont plus ce qu'ils étaient sur le plan symbolique, c'est-à-dire dans le regard sur eux-mêmes.

– Un scénario semblable se déroule en 2003, lors de la guerre d'Irak.

– Le fait que l'humanité fonctionne en dollars permet aux États-Unis de se financer aux dépens du reste du monde, en produisant des billets et en créant de l'inflation. Le Gold Exchange Standard, mis en place en 1944, garantissait la convertibilité du dollar en or, mais il est abandonné en 1971. Les États-Unis trouvent dès lors une autre façon de garantir la puissance du dollar, en l'imposant comme monnaie d'échange pour tous les achats de pétrole. Ils obtiennent cette garantie de l'Arabie saoudite, leader des pays exportateurs, en lui offrant en échange une protection absolue. D'où cette alliance, qui a l'air contre nature, entre les États-Unis et un pays qui finance le terrorisme...

Les choses se gâtent en 2000, lorsque Saddam Hussein demande à échanger le pétrole irakien contre des euros, et que d'autres producteurs manifestent la velléité de faire pareil. Une augmentation importante de la part de l'euro dans les échanges mondiaux aurait mis la société américaine, la plus endettée du monde, face à un danger d'effondrement pire qu'en 1929. C'est ainsi que la première mesure prise par le gouverneur provisoire américain en Irak est le rétablissement de l'échange obligatoire du pétrole contre des dollars. Dans ce sens, il s'agissait là d'une guerre contre l'Europe...

C'est de cette époque que date le développement de la nouvelle mouvance populiste, qui touche tous les pays. Chez vous, en Suisse, une formation classique comme l'UDC devient progressivement un parti qui s'apparente au Front national en France, c'est-à-dire un parti réactif, fondamentaliste, qui affirme protéger les valeurs nationales des « vrais Suisses » face aux « faux ». Ces populismes n'ont plus de programme réel. Lorsque Marine Le Pen parle de sortir l'euro, par exemple, ce n'est pas pour des raisons économiques, mais pour retrouver le franc en tant qu'emblème national. C'est aussi de cette époque que date la diffusion de l'expression « islamisation rampante », alors qu'en réalité le pourcentage de musulmans en Europe n'a quasiment pas augmenté. On voit surgir une vision selon laquelle en l'espace de cinquante ans l'Europe deviendrait islamique; ce qui est impossible du point de vue démographique, comme je l'ai montré dans *Le Mythe de l'islamisation*.

– Plutôt que des différences inconciliables entre religions (ou civilisations), vous observez dans le monde actuel *trois postures religieuses qui traversent les frontières confessionnelles*. *Le spiritualisme* inclut un « New Age généralisé », devenu « imperceptible comme un bruit de fond », mais aussi le bouddhisme occidentalisé, le néo-soufisme des élites musulmanes marocaines et le néo-judaïsme de la Kabbale. *Le charismatisme*, avec ses incarnations catholiques, protestantes, musulmanes (les « télécoranistes » égyptiens) et bouddhistes (Sōka Gakkai), serait caractéristique des pays et des populations fragiles sur le plan socio-économique. La troisième posture est *le fondamentalisme*...

– Celui-ci prédomine chez ceux qui ont le sentiment de ne pas être reconnus, qui souffrent d'un déficit de ce que le sociologue Pierre Bourdieu appelait «capital symbolique». Si cette perception se retrouve plus fortement chez les musulmans, c'est parce que la zone maghrébine-proche-orientale a été la première à être

frustrée pas les effets de la colonisation: c'est donc dans ces espaces que se construit le fondamentalisme anti-occidental. Le fondamentalisme traverse par ailleurs toutes les religions, comme un champ magnétique : on le retrouve dans le christianisme (par exemple chez des protestants américains), le judaïsme (les ultra-orthodoxes) et le bouddhisme (par exemple au Sri Lanka). Ces postures sont liées à des frustrations qui se saisissent du religieux.

Aujourd'hui, il existe un fondamentalisme musulman qui est presque exclusivement axé sur les mœurs, qui rappelle un peu les Amish aux États-Unis. Il est régressif, oui, mais il est absolument opposé au terrorisme. Les mosquées qu'on veut fermer en France et les leaders musulmans auxquels qu'on attaque en tant que fondamentalistes sont d'ailleurs eux-mêmes dans le collimateur de Daech, qui les voit comme ses principaux ennemis, parce qu'ils opèrent sur le même marché des individus en déshérence. Je le sais, j'ai travaillé là-dessus depuis le 13 novembre avec mes étudiants... Ce fondamentalisme endoctrine les individus en les éloignant du djihadisme et en les axant sur le fait d'être un musulman pur, qui marche, se lave les dents, fait l'amour, mange et s'habille comme un musulman... Pour ces gens-là, le terrorisme est impur.

– Vous montrez en effet comment les djihadistes des années 2010 ont décroché du fondamentalisme.

– Dans le grand bain informationnel du monde globalisé, la frustration créée ce que j'appelle un marché global de la terreur. Al Quaida fonctionnait sur l'idéologie, les terroristes de 2001 étaient tous passés par des universités. Les terroristes des années 2010 sont, eux, dans une logique qui n'a quasiment plus rien à voir avec l'islam. Ils s'affilient à Daech, qui les accepte moyennant l'adhésion à un certain nombre de points, comme dans une filialisation hôtelière. En contrepartie, Daech leur fait de la publicité, leur donnant une visibilité mondiale...

Ayant dirigé le seul laboratoire qui avait travaillé sur les profils de ces nouveaux terroristes avant les attentats de janvier 2015, j'ai été le premier à être auditionné à l'Assemblée nationale par la Commission d'enquête sur la surveillance des filières et des individus djihadistes, avant même le ministre de l'Intérieur, qui n'avait pas l'information que nous avions. Je leur ai dit ce que je n'ai cessé de répéter : ce sont des individus pas éduqués, des voyous de quartier qui ont un désir de revanche, d'être des caïds. Ils ne parlent pas l'arabe et sont embrigadés sans être endoctrinés... Face à cela, quelqu'un comme Manuel Valls n'arrive pas à prendre des décisions efficaces parce qu'il est immergé dans l'idée de la guerre des civilisations. Il fait donc des choix qui sont mauvais pour notre sécurité à tous. En disant ça, je suis pas en train de défendre l'islam, mais de souligner que les décisions politiques sont inefficaces, que les responsables ont une mauvaise vision de la situation, qu'ils sont aveuglés.

– L'islam serait le vernis plutôt que le moteur du terrorisme...

– L'islam est une religion. Comme toutes les religions, il n'est pas un vecteur de guerre ou de paix, il n'est ni violent, ni pas violent. L'objet de la religion, c'est la transcendance: sortir de sa condition mortelle, sublimer la vie avec toutes ses difficultés. Ensuite, les religions s'écrivent dans l'histoire. Dès le début, on voit des débats au sein de l'islam, avec des théologiens qui disent: il y a des versets qui sont fondamentaux, d'autres qui relèvent uniquement de la période et qu'il faut donc dépasser. Il existe des fondamentalistes qui sont d'accord avec cette idée, et d'autres, les littéralistes wahhabites ou salafistes, qui disent: non, il faut tout prendre à la lettre. Relevons au passage que si on prenait tout à la lettre de la Bible hébraïque, ce serait bien pire : la polygamie, par exemple, est limitée par le Coran à quatre femmes, parce qu'elle était trop pratiquée auparavant, alors que dans la Bible, elle est illimitée ; pareil pour la violence commandée par le Tout-Puissant, qui dans la Bible est illimitée...

Il y a des conditions historiques, qui remontent à campagne d'Égypte de Napoléon en 1798 et au XIX^e siècle, dans lesquelles l'islam est devenu le porte-flambeau de l'anti-occidentalisme. Dans ce cadre, le Coran est réinterprété comme une incitation à guerroyer. C'est intrinsèque aux humains de justifier narrativement leurs actions. J'appelle cela « le désir d'être quelqu'un » : pas seulement le désir de survivre, le désir d'être. Ce désir, à un moment donné, a besoin de structures plus ou moins religieuses, du mythe de soi-même. L'islam a été utilisé pour ça.

– Vous relevez aussi que le fondamentalisme islamique s'est nourri des penseurs anti-modernes européens (Heidegger, Jünger...), donc, quelque part, du même bouillon de culture qui nourrit la pensée «différencialiste» occidentale, selon laquelle les cultures, comme les espèces animales, ne peuvent s'hybrider...

Ce discours différencialiste devient la couleur dominante du tableau intellectuel européen. Les ouvrages à teneur différencialiste – ceux d'Éric Zemmour, d'Alain Finkielkraut ou de Renaud Camus – sont tous des *best sellers*. C'est inquiétant, parce qu'à un moment donné, on ne va plus s'en rendre compte et on va élire des gens qui auront des politiques privatives de liberté... C'est le danger de ce que j'appelle « populisme liquide », sans programme, purement réactif, qui va user les rouages de la démocratie.

Il faut noter que c'est pas le cas dans le reste du monde. Au Canada – à part au Québec, qui se sent encerclé parce qu'il imite la France – et aux États-Unis, par exemple, ce n'est pas une ambiance générale comme en Europe. Il faut aussi dire qu'on se permet d'exprimer plus facilement ce discours au sujet des musulmans, mais en réalité il peut s'appliquer à tout le monde. Vous avez vu, dès qu'il y a eu les Roms, comment on leur est tombé dessus...

– Il faut, concluez-vous, instaurer une forme de gouvernance globale.

On peut l'imaginer multicentrique, avec une protection des intérêts locaux et un horizon global, car il s'agirait de gérer l'humanité. Je donne comme exemple la Suisse, qui protège les identités cantonales et régionales et en même temps assure une unité dans la diversité. Je ne veux pas dire qu'il faudrait faire du monde une gigantesque Suisse... Il faudra sans doute inventer quelque chose de nouveau.

- Tzvetan Todorov, *La Peur des Barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Biblio Essais, Le Livre de Poche, 2009.
- Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, Le Livre de Poche, 2015.
- John M. Roberts, *Histoire du monde*, 3 volumes, Paris, Perrin, 2016 ;

Présentation de l'éditeur

Raconter et décrypter l'histoire du monde, tel est le pari de cette œuvre majeure, divisée en trois volumes. Ce deuxième tome, qui couvre mille ans, du VI^e au XVI^e siècle, s'ouvre sur l'émergence des cultures nomades des grandes plaines, pour se conclure sur les prémices de la domination européenne du monde. Si toutes les cultures ont déjà des points communs – citons l'agriculture de subsistance ou la place centrale des animaux, chevaux ou bétail –, aucune n'est encore en mesure de s'imposer et de transformer en profondeur les autres. Partout, le poids de la tradition reste énorme.

Cette riche époque de diversité culturelle voit l'éveil de la sphère byzantine et du Japon, tandis que les carrefours de l'Eurasie centrale deviennent les principaux centres d'échanges mondiaux. La Chine des Qing et l'Inde moghole revitalisent quant à elles les anciens héritages. Mais ces dix siècles sont aussi marqués par l'apparition de deux acteurs majeurs : l'islam voit le jour et va bouleverser les équilibres régionaux, puis l'Europe, métamorphosée, lance ses vaisseaux sur tous les océans du globe.

Au-delà des immenses qualités d'écriture et de synthèse des auteurs, qui rendent la lecture particulièrement stimulante, la force du propos tient dans leur capacité à lier les cultures et les espaces entre eux. Roberts et Westad soulignent, par exemple, ce que Constantinople doit à l'hellénisme, ou expliquent le lien entre la naissance de la féodalité en Europe et les invasions barbares. À l'heure où les enjeux culturels, économiques, politiques, démographiques et environnementaux se structurent à l'échelle mondiale, ce livre, par sa hauteur de vue, son style et sa pertinence, donne les clés de compréhension de la passionnante histoire de l'humanité.

Biographie de l'auteur

Figure intellectuelle britannique, John M. Roberts enseigne aux États-Unis et au Royaume-Uni, notamment à Oxford, au *Merton College*, et fut vice-chancelier de l'université de Southampton. Auteur de nombreux ouvrages de référence, son maître livre reste cependant cette Histoire du Monde, acclamée par la critique et plébiscitée par le public dès sa première édition.

Historien norvégien, Odd Arne Westad et en charge de l'histoire des relations internationales à la prestigieuse London School of Economics. Son expertise sur l'espace asiatique et le monde post-Seconde Guerre mondiale est mondialement reconnue. Il est l'auteur d'une dizaine de livres de référence, dont une histoire globale de la guerre froide et une histoire de la Chine de 1750 à nos jours.

– La « Logique » chinoise et japonaise

– On peut consulter utilement le site *Internet* « Classiques des sciences sociales », qui permet de télécharger gratuitement les grands classiques à la rubrique, « Civilisation chinoise ». Cf. aussi *supra*, la bibliographie d'Étiemble.

– Un bon résumé se trouve dans les ouvrages de François Julien, au regard comparatiste de la pensée grecque (entre autre) et de sa lecture de la « *logique chinoise* », ou comment lire encore les conceptions du monde et du point de vue « occidental » « en creux », en comparant les façons de pensée au regard de la vision chinoise du monde :

– Lu Xun. *Écriture et révolution*, Presses de l'École normale supérieure, Paris, 1979

- *La Valeur allusive. Des catégories originales de l'interprétation poétique dans la tradition chinoise*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1985
- *La Chaîne et la trame. Du canonique, de l'imaginaire et de l'ordre du texte en Chine*, *Extrême-Orient/Extrême-Occident*, n° 5, 11 et 12, Presses Universitaires de Vincennes, rééd. Collection « Quadrige », Paris, PUF, 2004
- *Procès ou Création. Une introduction à la pensée des lettrés chinois*, Paris, Seuil, 1989
- *Éloge de la fadeur. À partir de la pensée et de l'esthétique de la Chine*, Paris, Philippe Picquier, 1991
- *La Propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Paris, Seuil, 1992
- *Figures de l'immanence. Pour une lecture philosophique du Yi king*, Paris, Grasset, 1993
- *Le Détour et l'Accès. Stratégies du sens en Chine, en Grèce*, Paris, Grasset, 1995
- *Fonder la morale. Dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières*, Paris, Grasset, 1995
- *Traité de l'efficacité*, Paris, Grasset, 1997
- *Un sage est sans idée ou L'Autre de la philosophie*, Paris, Seuil, 1998
- *De l'Essence ou du Nu*, Paris, Seuil, 2000
- *Du « temps ». Éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Grasset, 2001
- *La Grande image n'a pas de forme ou Du non-objet par la peinture*, Paris, Seuil, 2003
- *L'ombre au tableau. Du mal ou du négatif*, Paris, Seuil, 2004
- *Nourrir sa vie. À l'écart du bonheur*, Paris, Seuil, 2005
- *Conférence sur l'efficacité*, Paris, PUF, 2005
- *Si parler va sans dire. Du logos et d'autres ressources*, Paris, Seuil, 2006
- *Chemin faisant, connaître la Chine, relancer la philosophie. Réplique à ****, Paris, Seuil, 2006
- *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008
- *L'Invention de l'idéal et le destin de l'Europe*, Paris, Seuil, 2009
- *Les Transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009
- *Cette étrange idée du beau*, Paris, Grasset, 2010
- *Le Pont des singes (De la diversité à venir). Fécondité culturelle face à identité nationale*, Paris, Galilée, 2010
- *Philosophie du vivre*, Paris, Gallimard, 2011
- *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l'esprit*, Paris, Gallimard, 2012
- *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, Paris, Galilée, 2012
- *Cinq concepts proposés à la psychanalyse*, Paris, Grasset, 2012
- *De l'intime. Loin du bruyant Amour*, Paris, Grasset, 2013
- *Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison*, Paris, Gallimard, 2014
- *Nourrir sa vie*, Paris, Seuil, 2015.

– Masao Maruyama, *Essai sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, Paris, PUF, col. « Orientales » 1996.

– Yves-Marie Allieux, *Cent ans de pensée au Japon*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 1996, 2 tomes.

– Sur l'orientalisme et la civilisation de l'Islam

– On peut consulter le site *Internet* de l'Université de Chicoutimi au Québec, Classiques des Sciences sociales, le dossier concernant les références aux ouvrages sur la Civilisation islamiste), on peut aussi se référer utilement, cela dit sans exhaustivité, sur les ouvrages suivants.

– L'orientalisme imaginaire et esthétique

1244 entrées dans le site Gallica (BNF) à « orientalisme ».

Site *Internet* : sur les peintres orientalistes :

<http://orientaliste.free.fr/>

– Gustave Le Bon, *La Civilisation des Arabes*, Paris, Firmin Didot, 1884 (réédition, Paris, Le Sycomore, 1990) (consultable et téléchargeable sur le site « Classiques des Sciences sociales »).

– Jean-Noël Robert, *De Rome à la Chine. Sur les routes de la soie au temps des Césars*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

– Yurgis Baltrusaitis :

– *Le Moyen-âge fantastique*, Paris, Flammarion, col. « Champs », 1993.

– *La Quête d'Isis*, Paris, Flammarion, col. Champs, 1997.

– Claude Kappler, *Monstres, démons et merveilles la fin du Moyen-Âge*, Paris, Payot, 1980.

– Michel Mollat (1911-1996), *Grands voyages et connaissance du monde du milieu du XIII^e siècle à la fin du XV^e siècle*, Paris, Centre de Documentation universitaire, Les Cours de Sorbonne, 1966, Volume 1, première partie, l'Asie.

– Hervé Martin, *Mentalités médiévales (XI^e-XV^e siècle)*, Paris, PUF, col. « Nouvelle Clio », 1996.

– Raymond Schwab, *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950.

– Roger Botte, *Esclavage et abolition en terres d'Islam. Tunisie, Arabie saoudite, Maroc, Mauritanie, Soudan*, Paris, Bruxelles, André Versaille éditeur 2010.

Pourquoi Le Coran n'a-t-il pas interdit l'esclavage ?

Le Coran, ni les textes juridiques ultérieurs qui s'appuient sur lui n'ont envisagé la suppression de l'esclavage. Même après les premières abolitions juridiques. Il a fallu des astuces jurisprudentielles pour justifier cette suppression. Il vaut mieux parler de suppression de l'esclavage, ou d'affranchissement général et

sa disparition, à vitesse variable selon les États, que d'abolition. Celle-ci contredit le Coran, qui ne l'envisage pas (il représente la parole descendue de Dieu). Elle serait sacrilège.

Les astuces tournent autour de trois idées : la seule façon est le Jihad (s'il a disparu, toute mise en esclavage devient alors illégitime). Le traitement des esclaves ne correspond plus aux idées coraniques, à la réalité de l'époque, face aux actes dépassés des maîtres.

Cette situation a fait qu'on a assisté à des résistances nombreuses dans diverses institutions. L'esclavage était perçu comme venant de Dieu (cf. aujourd'hui le cas de la Mauritanie, le plus récent, avec la création d'un mouvement d'un mouvement antiesclavagiste interne dans les années 75, avec le Front Polissario, les mesures contre n'étant prises qu'en 1980), l'abolition n'ayant aucune valeur. Il faut la libération par un maître d'un esclave, de façon écrite et devant témoin. Au moment de l'écriture du Coran, l'esclavage était généralisé partout, notamment en Arabie saoudite.

Les Frères musulmans, contre Nasser, ont soulevé la question.

Dans la réalité, l'institution de l'esclavage aurait dû lentement disparaître. Il y a eu des pressions internes et externes pour supprimer l'esclavage (cf. la vive campagne très religieuse des britanniques dès le XVIII^e siècle contre l'esclavage, en Égypte, en Iran, dans le Golfe... + pression de l'ONU). Mais il y a eu aussi des circonstances internes (mouvement des princes « rouges », désireux d'abolir l'esclavage, appuyés par la population en Arabie saoudite + richesse pétrolière).

Consulter le site d'André Versaille éditeur. Roger Botte y a répondu à quelques questions sur son livre et sur la problématique de l'esclavage en terres d'islam :

– Pourquoi le Coran n'a-t-il pas interdit l'esclavage ? - Des esclaves partout dans la société musulmane jusque dans des fonctions prestigieuses.

– La traite négrière justifiée par la Bible.

– Comment se déroulait la vente d'esclaves ?

– Résurgence de l'esclavage au Soudan.

Argumentaire

Comment la malédiction biblique de Cham (condamnation à l'esclavage et châtement par la noirceur de l'épiderme de sa descendance) fut-elle détournée en terre d'islam afin de justifier l'esclavage des Noirs ?

Le Coran a-t-il vraiment programmé la fin de l'esclavage ? Pourquoi Muhammad qui aurait pu l'interdire, comme il a prohibé l'alcool, les jeux de hasard et l'usure, ne l'a-t-il pas fait ? La suppression de l'esclavage en islam ne se serait-elle accomplie que contrainte par de fermes pressions extérieures ? Voici quelques-unes des nombreuses questions soulevées par cet ouvrage.

L'auteur analyse et compare les situations en Tunisie (où le décret d'affranchissement, en 1846, précède de deux ans l'abolition en France) ; en Arabie saoudite (où la Mecque, territoire sacré, fut longtemps un marché d'esclaves) ; au Maroc (où l'esclavage ne fut jamais formellement aboli) ; en Mauritanie (où d'anciens esclaves doutent encore de l'efficacité de l'abolition étatique et ne jugent valide que la formule religieuse d'affranchissement prononcée par le maître) et au Soudan (où l'esclavage a connu une résurgence dans le cadre de la guerre civile de 1983 à 2005).

Il montre encore comment, au moment des abolitions, les juristes musulmans ont déployé subterfuges, fictions légales ou ruses jurisprudentielles pour faire concorder réalité sociale et légalité divine, et comment, partout, les maîtres d'esclaves résistèrent opiniâtrement à la disparition de ce « droit de Dieu », jusqu'à appeler au *jihad*.

Si l'on estime qu'aucune institution du droit musulman ne peut être considérée comme abrogée, quand bien même elle serait tombée en désuétude, on comprend qu'un peu partout dans le monde musulman, des juristes ou des islamistes continuent de soutenir que l'esclavage, sous certaines conditions, est toujours permis.

Loin des polémiques partisans, Roger Botte nous donne un livre indispensable pour saisir une question qui fait largement débat aujourd'hui.

– *La Question d'Orient, Articles et discours* (édition établie par Sophie Basch et Henry Laurens), Paris, André Versaille éditeur, 2011.

Figure majeure du romantisme, Lamartine fut aussi un des premiers acteurs de la vie politique française. La fameuse « question d'Orient », qui occupa toute l'Europe du XIX^e siècle, le mobilisera pendant près de trente ans. L'ensemble de ses discours et articles relatifs à cette question, réunis dans ce livre, révèle non seulement un grand orateur, mais un politique avisé, qui n'hésite pas à revenir sur ses erreurs.

Argumentaire

L'importance des discours et articles de Lamartine (1790-1869) est capitale pour comprendre non seulement l'enjeu supérieur que constitue la « question d'Orient » au XIX^e siècle, mais également la politique extérieure de la monarchie de juillet et des débuts de la Deuxième République (et bien sûr aussi pour l'histoire littéraire).

Le présent volume réunit tous les discours et articles relatifs à la « question d'Orient », qui occupa toute l'Europe du XIX^e siècle.

Figure majeure du romantisme, le poète fut aussi un des premiers acteurs de la vie politique française. Son parcours politique est étroitement lié à son voyage en Orient.

Élu à la Chambre en 1833, alors qu'il chevauchait entre Damas et Beyrouth, Lamartine inaugura sa carrière de député par un retentissant discours sur le démembrement de l'Empire ottoman, qui occupa les grandes puissances de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle.

La fameuse « question d'Orient » le mobilisera pendant près de trente ans. Son opinion évolue : lui qui pariait initialement sur un effondrement des Ottomans deviendra leur défenseur.

L'ensemble de ces discours et articles réunis dans ce volume révèle non seulement un grand orateur, mais aussi un politique avisé, qui n'hésite pas à revenir sur ses erreurs.

La « question d'Orient » s'est aujourd'hui déplacée. Ses enjeux demeurent cruciaux.

Les écrits de Lamartine, par l'éclairage historique qu'ils apportent sur les processus de modernisation des sociétés orientales, continuent d'éclairer le présent.

Cette édition critique prend en compte la triple dimension, historique, littéraire et politique, des discours et articles sur la « question d'Orient », qu'il faut situer à la fois dans l'œuvre de Lamartine, et dans le contexte de l'époque.

Cette publication fait suite à la parution chez Gallimard (coll. « Folio classique ») des *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient (1832-1833)* (édition établie par Sophie Basch). Cette édition apporte un éclairage qui modifie considérablement les préjugés relatifs à la position de Lamartine vis-à-vis de l'Empire ottoman.

– Leïla Hanoum (préface de Sophie Basch), *Le Harem impérial au XIX^e siècle*, Paris, André Versaille éditeur, 2011.

Peu de réalités exotiques ont frappé l'imaginaire occidental comme le Harem impérial ottoman. Aussi le témoignage de Leïla Hanoum, fille d'un haut dignitaire de l'empire, qui relate la vie au quotidien des femmes dans la partie la plus secrète du Sérail, est-il sans précédent. Par des anecdotes et des détails, ce livre nous fait pénétrer dans cet univers hermétique et fascinant.

Argumentaire

Peu de réalités exotiques ont frappé l'imaginaire occidental comme le Harem impérial ottoman.

Le vain acharnement des étrangers à forcer la partie la plus secrète du Sérail n'a d'égal que l'impassibilité de la Porte qui, jusqu'au déclin final de cette institution en 1909, n'autorisa presque aucune indiscretion.

Le Harem impérial est encore, à l'aube du XX^e siècle, un sanctuaire inviolé, malgré ce que l'on a pu en déduire à partir des harems privés plus perméables et des rares confidences d'un bailli de Venise ou d'une voyageuse anglaise.

Le témoignage de Leïla Hanoum, fille du médecin du Palais et conseiller du Sultan, qui relate la vie quotidienne du Harem impérial, apparaît dès lors comme une évocation sans précédent. À la valeur du document s'ajoute l'atmosphère rendue par les anecdotes et les détails minutieusement restitués par une femme qui a vécu sous six sultans et dont l'âge n'a pas entamé la prodigieuse mémoire.

Leïla Hanoum nous fait pénétrer dans un univers jusqu'alors hermétique, qui, un siècle seulement après sa disparition, semble aussi éloigné de nous, et aussi mythique, que la cour du roi Salomon.

Ce livre rapporte les *Souvenirs* de Leïla Hanoum, publiés dans les journaux turcs de Constantinople, en 1920-1921. Cette version, en français, a été établie par son fils, Youssouf Razi, en 1922.

On découvre dans ce récit : les appartements du Harem impérial, son ameublement, les jardins du Sérail, la classe de musique et de danse au Harem impérial, une fête intime, les esclaves, les eunuques, l'éducation et les distractions des petits princes, les repas, la visite du médecin, les fêtes, les noces des princesses impériales...

– François Pouillon (dir.), *Dictionnaire des orientalistes*, Paris, Karthala, 2008.

– Présentation de l'éditeur :

Du Maroc à la Chine, l'Orient n'a cessé de fasciner un Occident partagé à son égard entre la convoitise et la peur, l'enchantement et la répulsion, le désir de connaître et la volonté de conquête. Le terme d'« orientaliste » est d'abord attaché à une discipline savante qui s'est inscrite dans des cadres institutionnels solides. Il y eut aussi des cohortes de voyageurs qui ont parcouru l'Orient sous toutes ses latitudes et en ont rapporté quelque chose. Artistes et savants, hommes célèbres et modestes médiateurs, éminents professeurs et aventuriers ambitieux, auteurs de chefs d'œuvres reconnus ou de travaux obscurs : ils sont un millier regroupés dans ce dictionnaire par les soins d'une équipe pluridisciplinaire de spécialistes. Ce dictionnaire entend montrer que la population des agents et porteurs de ces savoirs est infiniment variée et qu'elle échappe aux simplifications réductrices. Elle nous offre un échantillon d'humanité qui, avec ses grandeurs et se travers, doit faire finalement la trame d'un certain humanisme.

– François Pouillon et Jean-Claude Vatin, *Après l'orientalisme. L'Orient créé par l'Orient*, Paris, Karthala, 2011.

Venant à la suite du *Dictionnaire des orientalistes de langue française* (Karthala, 2008), ce recueil de textes, issus d'un colloque réuni à l'EHESS et à l'IMA en juin 2011, en constitue tout à la fois la conclusion synthétique, l'épilogue et le complément.

– Présentation de l'éditeur :

Venant à la suite de *Dictionnaire des orientalistes de langue française* (Karthala, 2008), ce recueil de textes, issus d'un colloque réuni à l'EHESS et à l'IMA en juin 2011, en constitue tout à la fois la conclusion synthétique, l'épilogue et le complément. Après avoir tenté, à travers un millier de notices biographiques, de cartographier le vaste territoire de l'orientalisme par une approche dispersée de ses acteurs, de ses institutions et de ses réseaux, il nous fallait élaborer un bilan historique des débats qu'il a suscités, mais aussi inventorier les traces qu'il a laissées dans les sociétés actuelles.

Pour statuer sur les mises en cause et les déconstructions dont il a fait l'objet, de la décolonisation aux *postcolonial studies*, nous sommes allés chercher des pièces à conviction aussi bien dans l'orientalisme classique que dans ses métamorphoses les plus récentes. Il convenait également de procéder à un décentrement de la question ; à ce titre, l'examen des diverses formes qu'a prises l'orientalisme intérieur propre aux divers empires orientaux – ottoman, soviétique ou chinois par exemple – offre d'un renouvellement suggestif des approches. Il en va de même de l'analyse des réappropriations de l'orientalisme opérées par les « Orientaux », dont il nous importait de montrer qu'ils ont été, et sont encore, des acteurs dont les contributions ne sont pas seulement de l'ordre de la récusation, mais procèdent aussi de logiques d'acclimatation ou de patrimonialisation.

Les auteurs ont mis en place un site, sur lequel vous pouvez suivre l'actualité de leurs recherches : <http://dictionnairedesorientalistes.ehess.fr>

François Pouillon est anthropologue, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Études en Sciences sociales.

Jean-Claude Vatin est politologue, directeur de recherches honoraire au Centre national de la Recherche scientifique.

– Edward W. Saïd, *L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005.

Edward Saïd (1935-2003), palestino-américain, était professeur de littérature comparée à l'Université Columbia de New York. Voici le résumé de cet ouvrage de référence.

L'Orient n'existe pas. Sauf dans l'imaginaire occidental, son double et son contraire, qui l'a rêvé, pensé, recréé. Les récits des voyageurs découvrant de nouvelles cultures ont généré les scènes exotiques du temps du Romantisme ou les tableaux de genre des années suivantes. Puis l'orientaliste en a fait un matériau d'étude rationnelle et académique au sein d'une véritable école d'interprétation. De nos jours, un même système de pensée et ses clichés péjoratifs règnent encore sur la plupart des recherches.

L'orientalisme

D'Eschyle à Kissinger, de Marx à Barrès, l'Occident a tenu un discours sur l'Orient. Mais, puisque « l'Orient » n'existe pas, d'où vient ce discours et comment expliquer son étonnante stabilité à travers les âges et les idéologies ? « L'Orient » est une création de l'Occident, son double, son contraire, l'incarnation de ses craintes et de son sentiment de supériorité tout à la fois, la chair d'un corps dont il ne voudrait être que l'esprit. À étudier l'orientalisme, présent en politique et en littérature, dans les récits de voyage et dans la science, on apprend donc peu de choses sur l'Orient, et beaucoup sur l'Occident. Le portrait que nous prétendons taire de l'Autre est, en réalité, tantôt une caricature, tantôt un complément de notre propre image. L'idéologie orientaliste s'est échappée depuis longtemps déjà du cabinet des savants pour précéder Napoléon dans sa conquête de l'Égypte ou suivre la guerre du Liban. C'est de ce discours qu'on trouvera ici la magistrale archéologie, augmentée de la préface que l'auteur rédigea en 2003 pour le vingt-cinquième anniversaire de la publication originale de l'ouvrage.

– Victor Hugo, *Les Orientales*, Paris, Gallimard, « Le Livre de Poche classique », 1964.

– Pierre Loti, *Fantôme d'Orient*, Paris, Gallimard, col. « Folio », 1991.

– *La critique de l'orientalisme positiviste*

– Martin Bernal (Introduction T. 1.) *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Paris, PUF, 1996 (tome 1), 1999 (tome 2).

– Quelques ouvrages sur les islams

- *Le Coran*, Essai de traduction de Jacques Berque, Paris, Albin Michel, col. « Spiritualités vivantes », 2002.
- Henri Corbin (1903-1978, spécialiste de la pensée iranienne) :
- *Histoire de la pensée islamique*, Paris, Gallimard, 1964.
 - *En Islam iranien : aspects spirituels et philosophiques*, Paris, 2^e éd., Gallimard, 1978, 4 vol.
 - *Avicenne et le récit visionnaire*, Grasse, rééd. Verdier, 1999.
 - *L'Imam caché*, Paris, L'Herne, 2003.
 - *Le Paradoxe du monothéisme*, Paris, l'Herne, 1981.
 - *Temps cyclique et gnose ismaélienne*, Berg International, 1982.
 - *Face de Dieu, face de l'homme*, Paris, Flammarion, 1983.
 - *L'Alchimie comme art hiératique*, Paris, L'Herne, 1986.
 - *Philosophie iranienne et philosophie comparée*, Paris, Buchet-Chastel, 1979.
 - *Corps spirituel et Terre céleste : de L'Iran mazdéen à l'Iran shî'ite*, 2^e éd. entièrement révisée, Paris, Buchet/Chastel, 1979, 303 p.
 - *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn'Arabî*, Paris, 2^e éd., Flammarion, 1993.
 - *Temple et contemplation*, Paris, Flammarion, 1981.
 - *L'Homme de lumière dans le soufisme iranien*, Paris, 2^e éd., Éditions Présence, 1971.
 - *Le Jasmin des Fidèles d'Amour*, par traduit par Henry Corbin, Grasse, Verdier, 1991.
 - *L'Homme et son ange. Initiation et chevalerie spirituelle*, Paris, rééd. Fayard, 2003.
- *Cahier de l'Herne* consacré à Henri Corbin, Paris, L'Herne, 1981, sous la direction de Christian Jambet.
- Henry Laurens, historien, professeur au Collège de France, chaire d'histoire contemporaine du monde arabe :
- *Aux sources de l'orientalisme*, Paris, 1978
 - *Les Origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte : l'orientalisme islamisant en France (1698-1798)*, Paris, 1987.
 - *L'Expédition d'Égypte*, Paris, 1996.
 - *Lawrence d'Arabie*, Paris, 1992.
 - *L'Orient arabe : arabisme et islamisme de 1798 à 1945*, Paris, 1993, réédition 2000.
 - *La Question de Palestine*, 5 tomes, (T. 1, 1799-1921 ; T. 2, 1921-1947 ; T. 3 ; 1947-1967 ; T. 4, 1967-1982), Paris, Fayard, 1999, 2002, 2007.
 - *Orientales*, Paris, CNRS Éditions, 3 tomes, 2004.

- *L'Orient arabe à l'heure américaine*, Paris, Hachette Pluriel, 2008.
- *L'Orient arabe. Arabisme et islamisme de 1798 à 1945*, Paris, Armand Colin, 2002, col. « U ».

- Jacques Berque, *L'Islam au temps du monde*, Paris, Sindbad-Actes-Sud, 1984 (rééd. 2002).

- Jean-Pierre Filiu, *L'Apocalypse dans l'Islam*, Paris, Fayard, 2008.

- Anne-Marie Delcambre :
 - *Mahomet*, Paris, Desclée de Brouwer, 2008.
 - *La Schyzophrénie de l'islam*, Paris, Desclée de Bouwer, 2006.

Comme le souligne d'emblée Anne-Marie Delcambre, à la suite de Jacqueline Chabbi, professeur à l'Université Paris VIII, « l'Islam n'a pas accompli sa révolution critique et historique ». Il devient donc urgent de travailler à son histoire sans parti pris, car la vision du courant wahhabite qui tente de s'imposer aujourd'hui n'a rien à voir ni avec l'islam traditionnel ni tel qu'il s'est construit au cours des siècles ni a fortiori avec l'islam des origines.

Après avoir jeté un regard décapant et bien accueilli par le public sur la place problématique des interdits dans la religion musulmane, Anne-Marie Delcambre invite à découvrir que l'Islam des premiers temps est une croyance qui se cherche encore, bien éloignée d'une sorte d'âge d'or mythique, et qui va profondément évoluer au contact de multiples influences. De même que le christianisme des origines n'est pas lui non plus monolithique, l'Islam se constitue à travers le contact ou la confrontation avec d'autres, sensible à travers la question des conversions. Ainsi la conversion des populations au-delà du monde arabe, le choc culturel avec Byzance, la relation aux chrétiens de Syrie, les convertis espagnols de l'Andalousie, les liens au monde turc et mongol, puis plus tard avec le monde berbère ou l'Afrique... Plus généralement, l'auteur évoque aussi combien cette religion pose de nouveaux défis à travers sa dynamique d'inclusion des convertis.

Universitaire, docteur en droit, Anne-Marie Delcambre a notamment publié *L'Islam (La Découverte)*, *Mahomet, la parole d'Allah (Gallimard)*, *Mahomet, L'Islam des interdits et Enquêtes sur l'Islam*, avec Joseph Bosshard, ces trois derniers étant publiés chez Desclée de Brouwer.

- Bernard Lewis :
 - *Les Assassins. Terrorisme et politique dans l'Islam médiéval*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2001.
 - (dir.), *L'Islam d'hier à aujourd'hui*, Paris, Payot, 1994.
 - *L'Islam en crise*, Paris, Gallimard, 2003.
 - *Islam*, Paris, Gallimard, 2005.
 - *Religion et politique au Moyen-Orient*, Paris, Odile Jacob, 2011.

– Au moment même où toutes nos idées reçues sur les rapports entre Occident et Moyen-Orient sont en passe d'être bousculées par le vent de l'histoire, celui que le New York Times qualifiait de « doyen des études moyen-orientales » livre sa vision du rôle de la religion dans cette partie du monde. Quel est réellement le poids de l'islam dans la politique, par le passé et de nos jours ? La démocratie est-elle possible en terre d'islam ? Pourquoi les discours extrémistes ont-ils un tel impact ? Pourquoi la question de la place des femmes dans la société est-elle si sensible ? La paix et la liberté sont-elles vraiment possibles ? Les sociétés du Moyen-Orient s'occidentalisent-elles en profondeur ? Sur toutes ces questions que l'actualité nous incite à revisiter, l'un des plus grands spécialistes de l'islam présente le dernier état d'années de réflexion et d'étude. Considéré comme l'un des meilleurs interprètes de la culture et de l'histoire du Moyen-Orient, Bernard Lewis est historien, professeur émérite à l'Université de Princeton. Il a récemment publié *Que s'est-il passé ? L'islam, l'Occident et la modernité et L'Islam en crise*.

- Gilles Kepel :
 - *Le Prophète et Pharaon. Aux sources des mouvements islamistes*, Paris, Le Seuil, 1984.

– *Les Banlieues de l'Islam. Naissance d'une religion en France* Paris, Le Seuil, 1987.

– *La Revanche de Dieu : Chrétiens, juifs et musulmans à la reconquête du monde*, Paris, Le Seuil, 1991.

– *À l'Ouest d'Allah*, Paris, Le Seuil, 1994.

– *Jihad. Expansion et déclin de l'islamisme*, Paris, Gallimard, 2000.

– *Chronique d'une guerre d'Orient*, Paris, Gallimard, 2002.

– *Fitna. Guerre au cœur de l'Islam*, Paris, Gallimard, 2007.

– *Terreur et martyre*, Paris, Flammarion, 2008.

– *Banlieue de la République : Société, politique et religion à Clichy-sous-Bois et Montfermeil*, Paris, Gallimard, 2012.

– *Quatre-vingt-treize*, Paris, Gallimard, 2012.

Direction d'ouvrages collectifs :

– *Les Musulmans dans la société française* (avec R. Leveau), Presses de Sciences Po, 1988.

– *Intellectuels et militants de l'islam contemporain* (avec Y. Richard), ed. du Seuil, 1990.

– *Les Politiques de Dieu*, Le Seuil, 1992.

– *Exils et Royaume. Les appartenances au monde musulman*, Presses de Sciences Po, 1994.

– *Al-Qaïda dans le texte* (avec J-P. Milelli), aux Presses universitaires de France, 2005.

– Bertrand Badie :

– *Les Deux États*, Paris, Fayard, 1987, réédité au Seuil, col. « Points Essais », Paris, 1997 (ouvrage fondamental).

– *L'État importé. Essai sur l'occidentalisation de l'ordre politique*, Paris, Fayard, 1992.

– « Formes et transformations des communautés politiques », in *Traité de Science politique*, Paris, PUF, 1985, t. 1, p. 599-663.

– Essais divers

– Martin Lings, *Qu'est-ce que le soufisme ?*, Paris, Seuil, col. « Points », 1975.

– Henri Laoust, *Les Schismes dans l'islam*, Paris, Payot, 1977.

– Hichem Djaït, *La Grande discorde. Religion et politique dans l'islam des origines*, Paris, Gallimard, 1989.

– Bruno Étienne, *L'Islamisme radical*, Paris, Hachette, 1987 ; *L'islam en France*, Paris, Éditions du CNRS, 1990.

– Bernard Lewis, *Le Retour de l'islam*, trad. franç., Paris, Gallimard, 1993.

- Albert Hourami, *Histoire des peuples arabes*, Paris, Le Seuil, col. Points Histoire, 1993.
- Hussein Nasr Seyyed, *L’Islam traditionnel face au monde moderne*, Lausanne, Delphica, 1993.
- *Géopolitique des mouvements islamistes* (ouvrage collectif), Paris, L’Harmattan, 1994, Revue Confluences/Méditerranée, n° 12 (automne 94).
- Claude Cahen, *L’Islam (des origines au début de l’Empire ottoman)*, Paris, Hachette, 1995.
- C. E. Bosworth, *Les Dynasties islamiques*, Paris, Actes-Sud, Sindbad, 1995.
- François Burgat, *L’Islamisme en face*, Paris, La Découverte, 1995 (rééd. 2002)
- Anne-Marie Schimmel, *Le Soufisme ou les dimensions initiatiques de l’islam*, Paris, Cerf, 1996.
- Houchang Nohovandi, *La Révolution iranienne*, Lausanne, L’Âge d’Homme, 1999.
- Mushin Mahadi, *La Cité vertueuse d’Alfarabi. La fondation de la philosophie politique en Islam*, Paris, Albin Michel, col. « Bibliothèque Idées », Chaire de l’IMA, 2000.

Présentation de l’éditeur

Tenu par ses successeurs, notamment Avicenne, Averroès et Maïmonide, pour le plus grand philosophe de l’Islam, souvent appelé le « Second Aristote », Alfarabi est demeuré pourtant méconnu depuis le Moyen Âge. Si quelques-unes de ses oeuvres sont passées chez les Latins, ses écrits les plus importants sont restés inaccessibles, les textes arabes, enfouis dans les bibliothèques, ne circulant plus dans le monde musulman. Il y a cinquante ans, le grand historien de la philosophie politique, Leo Strauss, pressentant l’importance majeure d’Alfarabi pour la compréhension de la philosophie médiévale, préconisait déjà une étude attentive de ses oeuvres.

Cette tâche, Muhsin Mahdi (qui fut son étudiant avant de devenir son ami) allait la mener à bien. Au cours de ses recherches, il découvrit des manuscrits plus anciens que ceux qui étaient disponibles ou des ouvrages jusque-là inconnus, comme *Le livre des lettres*. C’est donc la substance de trente années d’études sur Alfarabi qui est présentée dans cet ouvrage. On y trouvera pour la première fois exposée une démarche et une oeuvre qui sont au point de départ de la philosophie médiévale dans ses trois courants : Musulman, hébraïque et latin. Car Alfarabi, prenant ses distances vis-à-vis de la tradition philosophique de Bagdad où dominaient les aristotéliens chrétiens, pose la question centrale de l’origine humaine ou divine des lois. De cette manière, il mettait la tradition philosophique en demeure de relever le défi posé par les religions révélées – en particulier la fondation de la cité par un prophète.

Il faut lire les grands philosophes arabes du Moyen Âge. Non pas pour céder aux charmes d’une érudition exotique, mais pour se défaire définitivement de l’idée que l’Occident chrétien serait l’unique digne héritier de la culture philosophique grecque. Non seulement les penseurs arabes n’ont jamais vraiment cessé de commenter avec beaucoup d’intelligence et de finesse les textes de l’antiquité païenne, mais c’est par eux qu’une philosophie aussi importante que celle d’Aristote sera transmise en terre chrétienne. Tenu par Avicenne et Averroès comme le fondateur de la philosophie musulmane, Alfarabi (870-950) est un auteur dont l’oeuvre, imprégnée de culture coranique et des traditions chrétiennes de son temps, tente de renouer le dialogue avec la philosophie politique platonicienne et aristotélienne. Quelle que soit la rive de la Méditerranée où il réside, le philosophe de cette époque se trouve confronté à la question de la conciliation entre sa pratique de libre réflexion, héritée des Anciens, et le respect d’une religion révélée. La loi est-elle d’origine humaine ou divine ? Doit-on seulement lui obéir ou peut-on la soumettre à l’examen de la libre raison ? La comparaison des positions d’Alfarabi à celles, par exemple, du juif Maïmonide

(Maïmonide, de Gérard Haddad) ou de Thomas d'Aquin (La Philosophie de Thomas d'Aquin, de Rudolf Steiner) aide à comprendre quelque chose à la fois de la spécificité de chacune des cultures monothéistes et du destin qui leur est commun.

On doit aux travaux de Muhsin Mahdi, élève de Léo Strauss et professeur à Harvard, la redécouverte d'un auteur majeur longtemps méconnu. – Emilio Balturi.

- Marwin Sabrina, *Histoire de l'islam. Fondements et doctrines*, Paris, Flammarion, col. « Champs Université », 2001.
- Alain Greab, *Israël/Palestine. Vérités sur un conflit*, Paris, Fayard, 2001.
- Bernard Lewis :
 - *Les Assassins. Terrorisme et politique dans l'islam médiéval*, Éditions Complexe, Bruxelles, 2001 (1982) ; préface de Maxime Rodinson
 - *Le Retour de l'Islam*, Paris, Gallimard, 1985 (recueil d'articles).
 - *Musulmans en Europe*, Arles, Actes Sud, 1992 (codirection avec Dominique Schnapper).
 - « La révolte de l'Islam », *Le Débat*, n° 119, 2002/2, p. 50-67.
 - *Que s'est-il passé ? L'Islam, l'Occident et la modernité*, Paris, Gallimard 2002.
- Ahmed Djebbar :
 - *Une histoire de la science arabe. Entretiens avec Jean Rosmorduc*, Paris, Le Seuil, col. « Sciences », 2001.
 - *L'Âge d'or des sciences arabes*, Éditions Le Pommier, Cité des Sciences et de l'Industrie, 2005.
- Bernard Hourcade, *Iran. Nouvelles identités d'une république*, Paris, Belin, 2002.
- Dominique Sourdel, *L'Islam*, Paris, PUF, 1949, coll. « Que Sais-Je ? », (rééd. 2002).
- Ghassan Finianos, *Islamistes, apologistes et libres penseurs*, Préface du Pr. Samaha Houry, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2002.
- François Thual, *Géopolitique du chiisme*, Paris, Arlea, 2002.
- André Miquel, *L'Islam et sa civilisation*, Paris, Armand Colin, col. Destins du monde, 2003.
- Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté (1956-2003)*, Paris, Folio, 2003.
- Pascal Buresi, *Géo-histoire de l'Islam*, Paris, Belin, coll. « Belin- Sup », 2005.
- Institut du Monde arabe, *L'Âge d'or des sciences arabes*, Arles, Actes-Sud, IMA, 2005
- Danièle Jacquart, *L'Épopée de la science arabe*, Paris, Gallimard, La Découverte, 2005

– Mohammed Arkoun (auteur de grande référence en la matière) :

On peut consulter le site de ce professeur à la Sorbonne, décédé, qui présente une partie de son héritage très important concernant la pensée islamique, dans ses relations avec les théologies.

<http://www.fondation-arkoun.org>

– *L'Humanisme arabe au IV-X^e siècle*, Paris, Vrin, 1970 (seconde édition, 1982).

– *Essais sur la pensée islamique*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1984.

– *L'Islam, religion et société*, Paris, CERF, 1982.

– *Religion et laïcité : une approche laïque de l'Islam*, L'Ar-Brelle, Centre Thomas More, 1989.

– *Pour une critique de la raison islamique*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1984.

– *L'Islam, morale et politique*, Paris, Unesco-Desclée, 1986

– *De Manhattan à Bagdad. Au-delà du Bien et du Mal*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.

– *Humanisme et islam. Combats et propositions*, Paris, Vrin, 2006.

– (Et alii), *Histoire de l'islam et des Musulmans en France du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Albin Michel, 2006.

– *La Question éthique et juridique dans la pensée islamique*, Paris, Vrin, 2010.

– *La Construction humaine de l'Islam*, Paris, Albin Michel, 2012.

– Sara Daniel, *Voyage au pays d'Al-Qaïda*, Paris, Seuil, 2006.

– Gérard Chaliand, *D'une guerre d'Irak à l'autre. Violence et politique au Moyen-Orient (1990-2004)*, Paris, Métailié, 2004 ; *L'Amérique en guerre (Irak, Afghanistan)*, Paris, Éd. Du Rocher, 2007.

– Efraïm Karsh, *Islamic imperialism. A history*, Yale University Press, 2007.

– Malek Chebel :

– *Dictionnaire encyclopédique du Coran*, Paris, Fayard, 2009.

– *Les Grandes Figures de l'islam*, Paris, Perrin, 2011.

– Sami Awad Aldeed Abu-Salieh, *Religion et droit dans les pays arabes*, Préface du Pr. Samaha Houry, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2009.

Présentation de l'éditeur

Cet ouvrage encyclopédique illustre la complexité des rapports entre l'islam et le droit dans les pays arabes. Après une présentation des fondements du droit musulman et de son application en tout temps et en tout lieu, il analyse l'impact de la religion musulmane sur : – le droit de la famille et des successions : absence d'unité juridique, inégalité entre homme et femme, inégalité entre musulmans et non-musulmans ; – le droit pénal : sanctions, apostasie, éthique sexuelle, limites du sport et de la liberté artistique, interdits alimentaires et abattage rituel ; – le droit médical : avortement, limitation des naissances et planification familiales, clonage, mutilations sexuelles ; le droit socio-économique : solidarité entre riches et pauvres, *zakat* et impôts, intérêts et banques, assurances, biens en commun, travail et éducation de la femme. Il explore en détail de multiples questions juridiques, morales et sociales qui préoccupent aujourd'hui non seulement les citoyens des pays arabes, mais aussi les musulmans vivant en Occident.

Biographie de l'auteur

Sami Awad Aldeeb Abu-Sahlieh est le responsable du droit musulman et arabe à l'Institut suisse de droit comparé à Lausanne. Il est également professeur invité aux Facultés de droit d'Aix-en-Provence et de Palerme. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et articles, dont une nouvelle traduction française du Coran par ordre chronologique (Aditions de l'Aire, Vevey, 2008).

– Samaha Khouri (dir.), *Palestine-Israël. Soixante ans de conflit*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2010.

– Mohamed Sifaoui :

– *La France, malade de l'islamisme : menaces terroristes sur l'Hexagone*, Préface de Jean-François Kahn, Paris, Le Cherche midi, 2002 ;

– *Mes "frères" assassins : comment j'ai infiltré une cellule d'Al-Qaïda*, Paris, Le Cherche midi, coll. « Documents », 2003 ;

– *Sur les traces de Ben Laden : le jeu trouble des Américains*, Paris, Le Cherche midi, coll. « Documents », 2004 ;

– *Lettre aux islamistes de France et de Navarre*, Paris, Le Cherche midi, coll. « Documents », 2004 ;

– *L'affaire des caricatures : dessins et manipulations*, Paris, Privé, 2006 ;

– *Combattre le terrorisme islamiste*, Paris, Grasset, 2007 ;

– *J'ai infiltré le milieu asiatique*, Paris, Le Cherche midi, coll. « Documents », 2007 ;

– *Ben Laden dévoilé*, Paris, 12 Bis, 2009 ;

– *Pourquoi l'islamisme séduit-il ?*, Paris, Armand Colin, coll. « Éléments de réponse », 2010 ;

– *Ahmadinejad atomisé*, Paris, 12 Bis, 2010 ;

– *Éric Zemmour, une supercherie française*, Paris, Armand Colin, 2010 ;

– *AQMI, Le groupe terroriste qui menace la France*, Encre d'Orient, 2010 ;

– *Bouteflika, ses parrains et ses larbins*, Encre d'Orient, 2011 ;

– *Histoire secrète de l'Algérie indépendante. L'État-DRS*, Nouveau Monde, 2012 ;

– avec Abdelghani Merah, *Mon frère, ce terroriste*, Paris, Calmann-Lévy, 2012 .

– François Géré (historien français, spécialiste en géostratégie, président fondateur de l'Institut français d'analyse stratégique – IFAS). Il est également chargé de mission auprès de l'Institut des hautes études de défense nationale et directeur de recherches à l'Université de Paris.

– *La prolifération nucléaire*, collection « Que sais-je ? », Paris, Presses universitaires de France, 1995, 127 p.

– *La guerre psychologique*, Paris, Économica, 1997, 423 p.

– *Demain la guerre : une visite guidée*, Calmann-Lévy, Paris, 1997, 257 p.

– *La société sans la guerre*, Paris, Ed. Desclée de Brouwer, 1998, 329 p.

– *La réserve et l'attente : l'avenir des armes nucléaires françaises*, avec le général Lucien Poirier, Paris, Économica, 2001, 329 p.

– *Les volontaires de la mort : l'arme du suicide*, Paris, Bayard Presse collection « Essais Bayard », 2003, 295 p.

– *Pourquoi les guerres ? Un siècle de géopolitique*, collection « 20/21, d'un siècle à l'autre », Ed. Larousse, Paris, 2002, 192 p.

– *Pourquoi le terrorisme ?*, collection « Pourquoi », Ed. Larousse, Paris, 2006, 160 p.

– *Iran, l'état de crise*, collection « Tropiques », Karthala, Paris, 2010, 252 p.

– *La nouvelle géopolitique – guerres et paix aujourd'hui*, Larousse, Paris, 2005, 127 p.

– « Pour une gouvernance mondiale du nucléaire civil et militaire », *Cahier de propositions*, Forum pour une Nouvelle Gouvernance mondiale, mars 2010.

Les « Cahiers de propositions », élaborés par des membres de la société civile dans toute sa diversité dans le cadre du Forum pour une nouvelle Gouvernance mondiale [archive], sont une collection de petits livres regroupant, dans chacun des domaines de la gouvernance mondiale, les propositions qui auront semblé les plus pertinentes pour mettre en œuvre les ruptures et les mutations nécessaires à la construction d'une nouvelle gouvernance mondiale, plus juste et plus soutenable. Situées à la frontière de la réflexion et de l'action, ces propositions doivent à la fois servir de catalyseur pour un débat collectif au niveau international et constituer un outil permettant de valoriser et renforcer l'action des groupes et des individus qui travaillent à la mise en œuvre de nouvelles idées et de pratiques innovantes, à la hauteur des enjeux de ce début de millénaire.

– Fatima Mernissi, *Islam et démocratie*, Paris, Albin Michel, col. « Espaces libres », 2010.

– Présentation de l'éditeur

Pourquoi le monde arabo-musulman a-t-il tant de mal à apprivoiser des acquis démocratiques comme l'égalité statutaire des individus, la reconnaissance du pluralisme, et la liberté de conscience ?

C'est cette énigme que la sociologue marocaine Fatema Mernissi tente ici de percer. Refusant le piège d'une prétendue incompatibilité entre Islam et démocratie, elle nous invite à pénétrer dans le territoire mental de la femme et de l'homme musulmans, pour comprendre leurs réseaux symboliques. Leur peur et leur fascination face aux défis de la démocratie venus d'Occident sont fatalement liés à l'usage que ce même Occident a fait et continue de faire de sa suprématie.

La femme comme creuset de l'identitaire est au confluent de tous ces sentiments contradictoires. Elle a toujours servi de bouc émissaire dans les crises, politiques, économiques et autres. Mais aujourd'hui, avec sa récente émergence dans un monde arabe dynamisé par l'internet et les télévisions satellites, elle est amenée à jouer un rôle décisif dans l'ouverture démocratique. Fatema Mernissi nous offre une vision tonique de ces bouleversements.

– Claude-Gilbert Dubois, *L'Orient islamique face à l'Occident. Histoire d'une coexistence tumultueuse*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2011.

– Jean-Pierre Filiu, *La Révolution arabe. Dix leçons sur le soulèvement démocratique*, Paris, Fayard, 2011.

– Abd-al-Haqq Guiderdoni, *Science et religion en Islam. Des musulmans parlent de la science contemporaine*, Paris, Éditions Albouraq, 2012.

Des scientifiques musulmans prennent la parole pour expliquer comment ils comprennent leur pratique de la science au plus haut niveau, dans le contexte de leur culture et de leur foi. Ils font part de leur enthousiasme,

de leurs interrogations, de leur perplexité. Qu'est-ce qui, dans leur lien à l'islam, les motive pour faire de la science ? Peut-il y avoir une « science islamique », ou la science n'est-elle pas plutôt un legs universel ? N'y a-t-il pas, quand même, une façon propre aux musulmans de pratiquer cette science universelle ? Ces mathématiciens, physiciens, biologistes et astrophysiciens nous présentent certains enjeux de la science contemporaine qui semblent en résonance avec la pensée islamique et qui, en cela, les intriguent particulièrement. Des islamologues nous rappellent alors la permanence de certains grands thèmes au sein de la pensée musulmane, et explorent leur degré de pertinence pour aborder les questions actuelles. Très tôt dans l'histoire de la pensée musulmane s'est posé le problème des relations entre raison et foi, dans une perspective qui est celle de l'unité de la connaissance. Les plus grands penseurs ont alors pris soin de montrer qu'il y a de la place pour l'une et pour l'autre. Un message, hélas ! largement oublié aujourd'hui. Philosophes et sociologues réfléchissent enfin sur l'importance de ces questions pour que le monde musulman puisse trouver en lui-même les chemins d'une réconciliation avec son avenir. Il faut en effet que l'islam trouve, dans son patrimoine intellectuel, les ressources pour penser aussi le devenir et le multiple qui caractérisent le monde global du XXI^e siècle. Ces scientifiques musulmans qui nous proposent leur façon de voir le monde, dans un esprit de dialogue et d'ouverture, viennent contribuer, de manière inédite, à rouvrir la question du sens à laquelle nos sociétés modernes se trouvent confrontées.

– Biographie de l'auteur

Abd al-Haqq Bruno Guiderdoni est astrophysicien, directeur de recherche au CNRS. Il est un spécialiste internationalement reconnu de la formation des galaxies, et travaille actuellement au Centre de Recherche astrophysique de Lyon, où il dirige l'Observatoire. Membre du Haut-Conseil de l'ISESCO à l'Éducation, aux Sciences et à la Culture pour l'Occident, il dirige par ailleurs, depuis 1994, l'Institut des Hautes Études islamiques qu'il a fondé, avec d'autres intellectuels musulmans, pour réfléchir sur la présence de l'islam en Europe. Ancien présentateur de l'émission islamique « Connaître l'islam » sur France 2 (1993-1999), auteur de nombreux articles et contributions à des ouvrages, conférencier invité en Europe, aux États-Unis et au Maghreb, il œuvre pour faire connaître la spiritualité musulmane et promouvoir le dialogue interreligieux. Il a également conduit plusieurs programmes internationaux de recherche sur le dialogue entre perspective scientifique et approche religieuse.

– Miryam Benraad (CERI, IEP DE PARIS, IREMAM – Institut de recherches et d'études sur le monde arabo-musulman) :

– *L'Irak*, Paris, Le Cavalier Bleu, coll. « Idées reçues / Histoire & civilisations » (n° 212), 2010, 128 p.

– *Tribus, tribalisme et transition(s) dans le monde arabo-musulman*, Paris, Maghreb-Machrek, 2012, 160 p. (lire en ligne)

– *Irak, la revanche de l'histoire : de l'occupation étrangère à l'État islamique*, Paris, Vendémiaire, coll. « Chroniques », 2015, 285 p.

– *Irak : de Babylone à l'État islamique : Idées reçues sur une nation complexe*, Paris, Le Cavalier Bleu, coll. « Idées reçues-Grand angl », 2015.

Chapitres dans des ouvrages collectifs

– « L'armée au cœur de l'impasse irakienne », dans *Les Armées dans les révolutions arabes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes., coll. « Essais », 2016, 144 p. (lire en ligne)

– « Da'esh a long decade of Sunni Arab alienation in Iraq and the Middle East », dans *Iraq at a Crossroads*, Madrid, Casa Arabe/Fondation Friedrich Ebert, 2015.

– « Irak : le double échec des Frères musulmans dans un pays en voie de partition », dans *Les Frères musulmans et le pouvoir (2011-2014)*, Paris, Galaade, 2014, 368 p.

– « L'Irak entre violence, dissensions politiques et enjeux de la réconciliation : le cas du Parti islamique irakien », dans *Justice, religion, réconciliation*, Paris, L'Harmattan, 2014, 206 p.

– « Dynamiques et recompositions identitaires en Irak (2003-2008) », dans *Quel avenir pour l'Irak ?*, Paris, L'Harmattan/Cahiers du GIPRI n°8, 2011, 138 p.

Articles

– « Pourquoi devrions-nous combattre Daech ? Ressources et dynamiques de la mobilisation des tribus sunnites d'Irak. », *Hérodote*, n° 160, 2016 (lire en ligne).

– « Les Arabes sunnites d'Irak face à Bagdad et l'État islamique : l'irréversible sécession ? », *Outre-Terre, L'Esprit du temps*, no 44, 2015, p. 237-249 (lire en ligne).

– « Défaire Daech : une guerre tant financière que militaire », *Politique étrangère*, n° 2, 2015, p. 125-135 (lire en ligne).

– « Les sunnites, l'Irak et l'État islamique », *Esprit*, n° 11, 2014, p. 89-98 (lire en ligne).

– « La justice transitionnelle dans le monde arabe : fortunes et infortunes », *Politique étrangère*, 2014, p. 151-161 (lire en ligne).

– « La Sahwa tribale irakienne : « réveil » de la tradition ou subversion ? », *Maghreb-Machrek*, n° 212, 2012, p. 27-46 (lire en ligne).

– « Fin de l'occupation et crise en Irak : la clef de voûte sunnite », *Politique étrangère*, n° 1, 2012, p. 161-172. (lire en ligne).

– « Iraq : The Long Road toward National Reconciliation », *The International Spectator*, vol. 46, n° 3, 2011, p. 25-33 (lire en ligne).

– « Iraq's Tribal "Sahwa": Its Rise and Fall », *Middle East Policy*, vol. 18, no 1, 2011, p. 121-131 (DOI 10.1111/j.1475-4967.2011.00477.x, lire en ligne).

– « Irak : turbulences politiques et retrait militaire », *Politique étrangère*, no 3, 2010, p. 35-46 (lire en ligne).

– « Une lecture critique de la Sahwa ou les mille et un visages du tribalisme irakien », *Études rurales*, Éditions de l'EHESS, no 184, 2009, p. 95-106 (lire en ligne).

— « De la tentation hégémonique au déclin de l'Organisation d'Al-Qa'ida en Irak, miroir des métamorphoses d'une insurrection », *Maghreb-Machrek*, n° 197, 2008, p. 87-101 (lire en ligne).

– « Du phénomène arabe sunnite irakien : recompositions sociales, paradoxes identitaires et bouleversements géopolitiques sous occupation (2003-2008) », *Hérodote*, n° 130, 2008, p. 59-75 (lire en ligne).

– « L'Irak dans l'abîme de la guerre civile », *Politique étrangère*, n° 1, 2007, p. 13-26 (lire en ligne).

– « Irak : avancées et écueils d'une transition (2005-2006) », *Afrique du Nord-Moyen-Orient, La Documentation française*, n° 5244-5245, « Le Moyen-Orient en crise », 2006, p. 95-120.

– Pierre Vermeren :

– *Le Choc des décolonisations, de la guerre d'Algérie aux printemps arabes*, Paris, Odile Jacob, novembre 2015.

– *Une histoire du Proche-Orient au temps présent. Études en hommage à Nadine Picaudou*, (sous la direction de Philippe Pétriat et Pierre Vermeren), Paris, Publications de la Sorbonne, 2015.

– *Autour des morts de guerre* (sous la direction de Raphaëlle Branche, Nadine Picaudou et Pierre Vermeren), Paris, Publications de la Sorbonne, 2013.

– *Idées reçues sur le Monde arabe* (sous la direction de Pierre Vermeren), Paris, Le Cavalier bleu, 2012.

– *Misère de l'historiographie du « Maghreb » postcolonial (1962-2012)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012.

– *Idées reçues sur le Maghreb*, Paris, Le Cavalier bleu Éditions, 2010.

– *Le Maroc de Mohammed VI, la transition inachevée*, Paris, La Découverte, 2009 (Poche 2011).

– *Idées reçues sur le Maroc*, Paris, Le Cavalier bleu Éditions, 2007 (rééd. 2010).

– *Maghreb : La démocratie impossible ?*, Paris, Fayard, 2004 (Poche Pluriel avec postface, Maghreb, aux origines de la révolution démocratique, 2011).

– *Histoire du Maroc depuis l'indépendance*, Repères, Paris, La Découverte, 2002 (rééd. 2006, 2010, 2016). Édition en arabe au Maroc.

– *Maroc, élite et pouvoir*, Rabat, Alizés, 2002. Coédité à La Découverte ;

La formation des élites au Maroc et en Tunisie. Des nationalistes aux islamistes, 1920-2000, Paris, Recherches, 2002.

– *Le Maroc en transition*, Paris, La Découverte, 2001 (Poche 2002). Traduit et publié en arabe (Tarek Édition, Casablanca) et en espagnol (Almed, Grenade).

– Xavier Rauffer, « L'État islamique, objet terroriste non identifié », *Outre-Terre, Revue européenne de géopolitique*, Paris Sorbonne, octobre 2015.

– Alberto Fabio Ambrosio, *Soufisme et Christianisme*, Paris, Cerf, 2013.

– Pierre Servent :

– *La Trahison des médias*, Paris, Bourin, 2007.

– *Extension du domaine de la guerre. Après les attentats, comment affronter l'avenir*, Paris, Robert Laffont, 2016.

– David Bénachou, Farhad Khosrokhavar, Philippe Migaux, *Le Jihadisme. Le comprendre pour mieux le combattre*, Paris, Plon, 2015.

– Farhad Khosrokhavar, *Radicalisation en prison*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2014.

- Myriam Benraad, « Peut-on vaincre Daesh ? », *Politique internationale*, été 2015.
- François Heisbourg, « De Quoi Daesh est-il le nom ? », *Politique internationale*, n° 147. Entretien avec Grégory Rayko.
- Alexandre del Valle, « La vraie nature de M. Erdogan », *Politique internationale*, n° 148, été 2015.
- Ari Shavit, *Ma terre promise. Israël, triomphe et tragédie*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2015.
- Éric Declémy, Emmanuel Creuzer, *Daesh, État islamique. D'où viennent les milliards des nouveaux barbares ?*, TV M6, émission « Capital », 14 juin 2015.
- Olivier Roy :
 - *L'Asie centrale contemporaine*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2010 ;
 - *L'Iran, la fin de la révolution islamique*, Paris, Éditions sonores De Vive Voix ;
 - *Le Moyen-Orient, du début du XX^e siècle à la guerre en Irak*, Paris, Éditions sonores De Vive Voix ;
 - *Islam et occident*, Paris, Éditions sonores De Vive Voix ;
 - *En quête de l'Orient perdu*, Le Seuil, 2014 ;
 - *La Peur de l'islam*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube ;
 - « Les jeunes djihadistes sont des suicidaires », *L'Express*, 3/11/2014.
 - « Le djihadisme est une révolte générationnelle et nihiliste », *Le Monde*, 24/11/2015. Consultable sur le site :
http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/11/24/le-djihadisme-une-revolte-generationnelle-et-nihiliste_4815992_3232.html
- Anna Erelle, *Dans la peau d'une djihadiste*, Paris, Robert Laffont, réédité J'ai Lu, 2015.
- Jean-Pierre Filiu, « L'expansion du cyberjihad », *Akfar/Idées*, décembre 2007.
- Michael Weiss, Hassan Hassan, *Au cœur de l'armée de la terreur*, Paris, Hugo et Cie, 2015.

Avec sa stratégie de communication imparable, ses amples moyens financiers, sa folie meurtrière et ses décapitations d'otages, l'État islamique s'est imposé aux yeux du monde entier comme l'organisation terroriste la plus dangereuse de ce début de siècle. À la fois surmédiatisé et sous-estimé, brutal et sophistiqué, L'EI a détruit les frontières des États-nations contemporains et s'est proclamé le restaurateur d'un Empire islamique perdu. Mais si la question de l'EI est aujourd'hui incontournable, omniprésente, l'ADN de cette organisation et ses objectifs restent encore difficiles à appréhender pour le grand public. Car derrière l'horreur, l'effroi – voire la fascination que génèrent les actions de ce djihadisme islamique inédit, s'installe parfois la confusion des analyses, sûrement hâtives, sans doute trop immédiates. Ce livre montre que des clés de compréhension résident dans la genèse de ce groupe terroriste. La question des origines permet d'apprécier la trajectoire fulgurante de cet islamisme radical, ou comment un groupuscule mineur d'insurgés irakiens s'est métamorphosé en une fédération internationale de djihadistes qui terrorise le monde et sème la terreur au Moyen-Orient ? L'EI naît en effet des cendres de l'Irak post Saddam Hussein. Vite affranchie d'Al-Qaeda, et soutenue par Al-Zarquawi, l'organisation se développe localement, forme ses réseaux (dans les prisons américaines notamment), fédère ses leaders. À la fin des années 2000, elle se renforce comme une résultante

paradoxale des manoeuvres des États-Unis en Irak, et auprès de l'Iran et de la Syrie. L'ouvrage retrace brillamment les conditions de formation de l'EI. L'analyse pointe du doigt les dysfonctionnements de l'administration Obama et l'instrumentalisation du terrorisme par la Syrie de Bachar Al Assad, coresponsables de la montée en puissance de ce groupe. L'ouvrage se penche également sur les modalités de communication de l'EI, sur ses financements. Il explique sa vision politique du Moyen-Orient, détaille ses objectifs, évoque ses concurrents, ses luttes intestines également. En outre, il livre des témoignages étonnants inédits. Les auteurs ont en effet réussi à pénétrer le coeur de cette " armée de Terreur " pour recueillir des témoignages précieux des djihadistes et des factions armées. Une lecture qui permet de mieux cerner cet ennemi, bien déterminé à prolonger une guerre qui a déjà trop duré.

– Michèle Tribalat, Jeanne-Hélène Kaltenbach, *La République et l'islam. Entre crainte et aveuglement*, Paris, Gallimard, 2002.

– Emmanuel Brenner (dir.), *Les Territoires perdus de la République*, Paris, Éditions Mille et Une Nuits, 2002.

– Dounia Bouzar :

– *Ils cherchent le paradis, ils ont trouvé l'enfer*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2014.

– *Comment sortir de l'emprise « djihadiste »*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2015.

– Jean Birnbaum, *Un Silence religieux. La gauche face au djihadisme*, Paris, Le Seuil, 2016.

– Signalons l'intérêt de la revue suivante :

<http://www.lesclesdumoyenorient.com/Pourquoi-ce-site.html>

* Autour de l'histoire culturelle

Quelques *contributions de référence* en termes d'initiation peuvent être citées sur des objets plus larges que les « idées », concernant l'« histoire culturelle », gros objet duquel on ne peut séparer les idées politiques, d'autant qu'est soulevée dans cette optique intellectuelle la question des *pouvoirs culturels*, de la différenciation des niveaux de culture, des *cultures dominantes* et des *cultures dominées*, de même que la question plus large concernant « l'histoire des mentalités » (rejetée par certains auteurs). On peut citer en premier lieu quelques ouvrages incontournables.

- Nicole Belmont, *Arnold Van Gennep, le créateur de l'ethnographie française*, Payot, Paris, 1974.
- Paul Gerbod, *L'Europe culturelle et religieuse de 1815 à nos jours*, Paris, PUF, col. « Nouvelle Clio. L'Histoire et ses problèmes », 1977.
- Michael D. Biddiss, *Histoire de la pensée européenne. L'ère des masses. Les idées et la société en Europe depuis 1870*, Paris, Le Seuil, col. « Points Histoire », 1977.
- Robert Muchembled, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Flammarion, 1978.
- Pierre Bourdieu, Roger Chartier, Robert Darnton, « Dialogue à propos de l'histoire culturelle », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, vol. 59, septembre 1985, « Stratégies de reproduction 2 », p. 86-93.
- René Rémond, (dir.), *Pour une histoire politique*, col. « L'Univers historique », Paris, le Seuil, 1988 (cf. la contribution de Michel Winock sur « les idées politiques », p. 233-253).
- Gérard Noiriel, « L'Histoire culturelle aujourd'hui. Entretiens avec Roger Chartier », *Genèses. Sciences sociales et Histoire*, 1994, vol. 15, n° 1, p. 115-129.
- Christian Topalov (dir.), *Histoire politique, histoire du politique*, n° spécial de la *Genèses. Sciences sociales et Histoire*, n° 20, 1995.
- Chartier (Roger), « L'histoire culturelle », in Revel (Jacques), Wachtel (Nathan), dir., *Une École pour les sciences sociales*, Paris, Le Cerf /EHESS, 1996, p.73-92.
- Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli, *Pour une histoire culturelle*, Paris, le Seuil, col. « L'Univers historique », 1997.
- Arnold Van Gennep :
 - *Les Rites de passage*, Paris, E. Nourry, réédition 1981 (ouvrage incontournable).
 - *Le Folklore français*, Paris, Robert Laffont, 4 volumes, col. « Bouquins », 1999.

– *Coutumes et croyances populaires en France*, Paris, Le Chemin vert, 1998.

– Serge Bernstein, Pierre Milza, *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Paris, PUF, col. « Politique d'aujourd'hui », 1998.

– Serge Bernstein (dir.), *Les Cultures politiques en France*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 1999.

– Pascal Ory, « L'histoire des politiques symboliques modernes : un questionnement », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, to. 47-3, juillet-septembre 2000, p. 525-536.

– Daniel Cefaï (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, « La Politique éclatée », 2001.

– Matthieu Béra, Yvon Lamy, *Sociologie de la culture*, Paris, Armand Colin, col. « Cursus », 2003.

– Philippe Poirrier, *Les Enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, col. « Points Histoire », 2004. Ce dernier ouvrage apporte une bibliographie complète des publications parues en « histoire culturelle » proprement dite. Ce secteur historique écarte cependant du concept de « culture », de façon tout à fait discutable, les phénomènes religieux.

– Christophe Charle, *La Dérégulation culturelle. Essai d'histoire des cultures en Europe au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2015 :

Contre les présentations habituelles qui envisagent le XIX^e siècle surtout comme le siècle des nations, la dérégulation culturelle propose une lecture originale de l'histoire des cultures en Europe. Grâce à tous les progrès dans l'alphabétisation, la scolarisation, l'unification des langues, l'amélioration des transports et l'élévation du niveau de vie, des publics de plus en plus larges accèdent dans toute l'Europe aux innovations culturelles qui marquent la période 1815-1914. Les frontières politiques et religieuses s'ouvrent, les censures s'atténuent, les héritages traditionnels laissent plus de place aux innovations et aux transgressions entre les genres, entre les arts, entre les pratiques. Des décalages subsistent bien entendu, des frontières mentales, linguistiques et religieuses freinent les échanges, des conditionnements sociaux ou économiques facilitent certaines productions au détriment d'autres, mais l'émulation entre les artistes et les écrivains, entre les entrepreneurs culturels et les pouvoirs qui veulent utiliser les pouvoirs symboliques des productions culturelles, fondent une dynamique dérégulatrice de plus en plus visible à mesure qu'on avance dans le XIX^e siècle. Fondé sur la synthèse de très nombreux travaux dans plusieurs langues et sur des enquêtes originales, ce livre sans équivalent en français restitue la dynamique sociale d'un moment capital de notre héritage culturel.

– *Sur l'Histoire culturelle de la France*

– Maurice Crubelier :

– *Histoire culturelle de la France*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1974 (ouvrage fondamental) ;

– *L'Enfance et la jeunesse dans la société française (1800-1950)*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1979.

– *La Mémoire des Français, Recherches d'histoire culturelle*, Paris, Henry Veyrier, col. « Kronos », 1991.

- *L'École républicaine, 1870-1940. Esquisse d'une histoire culturelle*, Paris, Éditions Christian, « Vivre ensemble », 1993.
- Burguière (André) (dir.), *Les Formes de la culture*, dernier tome paru de : Burguière (André), Revel (Jacques) dir., *Histoire de la France*, Paris, Le Seuil, 1993, 605 p.
- Rioux (Jean-Pierre), Sirinelli (Jean-François) dir., *Histoire culturelle de la France*, Paris, Le Seuil, quatre volumes, 1997-1998 (tome 1 : Moyen-Age ; tome 2, XVI^e-XVII^e ; tome 3, XVIII^e-XIX^e ; tome 4, XX^e).
- Charles Morazé, *Les Bourgeois conquérants*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, 2 tomes, 1999-2000 (cf. à ce propos le site suivant où peuvent être téléchargés librement divers écrits de l'auteur : <http://www.centre-charles-moraze.msh-paris.fr>).
- Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 5 tomes, 2002.
- Goetschel (Pascale), Loyer (Emmanuelle), *Histoire intellectuelle et culturelle de la France au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, collection « Coursus », 1994, 187 p.
- Pascal Ory :
 - *La Belle Illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire (1935-1938)*, Paris, Plon, 1994.
 - « L'histoire culturelle de la France contemporaine : question et questionnement », *XX^e siècle*, octobre-décembre 1987, p. 67-82 ; Pour une histoire culturelle du contemporain, numéro spécial de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 39-1, janvier-mars 1992.
 - *L'Aventure culturelle française 1945-1989*, Paris, Flammarion, 1989.
- Donnat (Olivier), *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, collection « Textes à l'appui / Sociologie », 1994, 372 p.
- *Histoire des politiques culturelles françaises*
- Poirrier (Philippe), *Histoire des politiques culturelles de la France contemporaine*, Dijon, Bibliest, 1996, 2^e éd. 1998, 128 p.
- *Histoire culturelle d'un pays étranger, transferts culturels, études de cas*
- David Schœnbaum, *La Révolution brune. La Société allemande sous le Troisième Reich*, Paris, Robert Laffont, 1979.
- Pierre Ayçoberry, *La Société allemande sous le III^e Reich, 1933-1945*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 1998.

- Michel Espagne (membre de l'UMR 8547, Pays Germaniques, Archives Husserl, Transferts culturels du CNRS) :
 - *Bordeaux-Baltique. La présence culturelle allemande à Bordeaux aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Éditions du CNRS, 1991.
 - *Le Paradigme de l'étranger. Les chaires de Littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, CERF, 1993.
 - *Les Juifs allemands de Paris à l'époque de Heine. La translation ashkénaze*, Paris, PUF, 1996.
 - *De l'archive au texte. Recherches d'histoire génétique*, Paris, PUF, 1998.
 - *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.
 - *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^e siècle*, Paris, CERF, 2004.
 - *L'Ambre et le fossile. Transferts germano-russes dans les sciences humaines XIX^e-XX^e siècle*, Paris,
 - (avec M. Werner), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988.
- Lemonnier (Bertrand), *L'Angleterre des Beatles*, Paris, Kimé, 1995.

– Sur l'histoire et la crise actuelle de l'Université

* Pour une vision sur les étapes antérieures des menaces du « Système » universitaire français, d'obédience napoléonienne :

– Georges Gusdorf : *Pourquoi des professeurs ? Pour une pédagogie de la pédagogie*, Paris, Payot, 1963 ; *L'Université en question*, Paris, Payot, 1964 ; (les deux ouvrages sont disponibles sur « Classiques des Sciences sociales », site numérique de l'Université de Chicoutimi au Québec).

– Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

– Christophe Charle, Jacques Verger, *L'Histoire des universités*, Paris, PUF, « Que-sais-je ? », 2007.

* Sur la destruction de l'ancienne Université, avec des publications critiques qui suivirent la fameuse Loi LRU (Loi N°2007-1199 du 10 août 2007 in *JORF*, N°185 du 11 août 2007, p.13 468 et suiv.).

– Philippe Muray, *L'Empire du bien*, Paris, Éditions les Belles lettres, 1998.

– Marc Angenot, « *La Grande pitié des universités québécoises* », Conférence pour *Cité libre*, 1999, consultable sur le site Internet de l'auteur : <http://marcangenot.com/wp-content/uploads/2012/04/pitié-des-universités.pdf>

– Michel Leter, *Lettre à Luc Ferry sur la liberté des universités*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

- Christophe Charle, *Les Ravages de la modernisation universitaire en Europe*, Paris, Éditions Syllepse, 2008.
- Christine Musselin, *Les Universitaires*, Paris, La Découverte, 2008.
- Hugo Coniez, *Faillite des universités françaises ?*, Paris, Éditions Ellipses Marketing, 2008.
- Alain Renault, *Quel avenir pour nos universités ? Essai de politique universitaire*, Paris, Timée-éditions, 2008.
- Marie-Laure Le Foulon, *L'Europe des universités*, Paris, Gallimard, La Découverte, 2008.
- Lindsay Waters, *L'Éclipse du savoir*, Éditions Allia, 2008.
- Sylvain Gouguenheim, *Aristote au Mont Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Paris, Seuil, 2008, Col. « Univers historiques ». Une pétition du 28 avril 2008 signée par 200 personnes. Jacques Le Goff et Remi Brague le soutiennent avec Alain Finkielkraut.
- *Revue du Mauss*, n° 33, « L'Université en crise, mort ou résurrection ? », Paris, La Découverte, 2009.
- Joss Tancerel, Michel Bergès, *École maternelle, cri d'alarme*, Toulouse, Édition Érès, 2009 :

L'école maternelle, fleuron de l'institution scolaire que nous envient de nombreux pays, est-elle en danger ? Quel est l'intérêt de la scolarisation dès 2 ans ? Les jardins d'éveil – privés – viendront-ils remplacer la petite section gratuite ? L'éducation doit-elle être rentable ? Quelle place réservons-nous à l'enfant dans notre société ? Au fil d'un dialogue informel, où s'entrecroisent leur expérience d'enseignants, des références historiques, des données chiffrées actuelles, les auteurs nous alertent sur ce qui menace aujourd'hui la scolarisation des enfants de 2 ans, et plus généralement l'école maternelle. Ils nous invitent à réfléchir sur les conséquences des choix politiques et économiques qui ne se soucient ni de l'intérêt supérieur de l'enfant ni de l'égalité des chances pour construire le monde de demain.
- Olivier Beaud :
 - *Refonder l'université : Pourquoi l'enseignement supérieur reste à reconstruire ?*, Paris, La Découverte, 2010 ;
 - *Les Libertés universitaires à l'abandon ? Pour une reconnaissance pleine et entière de la liberté académique*, Paris, Dalloz-Sirey, 2010.
- Louis Vogel, *L'Université, une chance pour la France*, Paris, PUF, col. « Quadrige, Essais, Débats », 2010.
- Michel Louis Martin, André Cabanis, *L'Universitaire dans tous ses états*, Paris, Klincksieck, 2010.
- Michel Leroy, *Université : enquête sur le grand chambardement*, Paris, Éditions Autrement, 2011.
- Michèle Tribalat, *Assimilation. La fin du modèle français*, Paris, Éditions du Toucan, 2013.

– Jean-François Dupeyron, Christophe Miqueu, *Éthique et déontologie dans l'Éducation nationale*, Paris, Armand Colin, 2013 (fondamental).

– Christophe Charle, Charles Soulié (coordonnateurs), *La Dérégulation académique. La construction étatisée des marchés universitaires dans le monde*, Paris, Éditions Syllepse, col. « La Politique au scalpel, 2015 :

Les auteurs ont sollicité des universitaires des quatre continents afin qu'ils portent un diagnostic sur les évolutions récentes de l'enseignement supérieur dans leurs pays. Comme tout voyage, ce détour par l'étranger offre au lecteur le moyen de se décentrer par rapport à un univers national qu'il croit bien connaître. Le modèle universitaire néolibéral est souvent présenté comme une panacée censée résoudre les problèmes structurels des vieilles universités européennes engoncées dans une logique de service public égalitaire jugée désuète par les modernisateurs. Le destin des universités du monde, même si celles-ci jouissent d'une certaine autonomie relative, est donc inséparable de celui des sociétés dans leur ensemble. On peut aussi dire qu'avec sa massification, l'enseignement supérieur offre une bonne image de la structure, et donc des inégalités et des hiérarchies sociales propres à chaque pays. C'est pourquoi, expliquent les auteurs, le salut des universités, et notamment de leur potentiel émancipateur et critique - qui passe notamment par le fait que chacun a le droit d'accéder librement au savoir et que la recherche ne soit pas asservie aux impératifs de la production marchande - dépend de la capacité du mouvement social et politique à se réapproprié un destin collectif confisqué par l'oligarchie financière et des experts autoproclamés.

Christophe Charle est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Panthéon-Sorbonne et membre de l'Institut universitaire de France. Il a notamment publié *Homo Historicus : Réflexions sur l'histoire, les historiens et les sciences sociales*, Armand Colin, 2013. *Charles Soulié* est maître de conférences à Paris 8. Il est l'auteur de *Un mythe à détruire ' Origines et destin du Centre universitaire expérimental de Vincennes*, Presses Universitaires de Vincennes, 2012. *Christophe Charle* et *Charles Soulié* ont publié *Les ravages de la modernisation universitaire en Europe*, Paris, Syllepse, 2007. Ils sont membres de l'Association de réflexion sur les enseignements supérieurs et la recherche qui parrainent cet ouvrage.

– Alain Deneault, *La Médiocratie*, Montréal, Lux éditeur, 2015.

– Gilles Kepel, avec Antoine Jardin, *Terreur dans l'hexagone. Genèse du djihad français*, Paris, Gallimard, col. « Nrf », 2015.

– Gilles Kepel, « Le 13 novembre ? Le résultat d'une faillite des élites politiques françaises », Entretien avec Frédéric Koller in *Le Temps* du 26 novembre 2015.

– Marcel Gauchet, avec Eric Conan et François Azouvi, *Comprendre le malheur français*, Paris, Stock, 2016.

– Patrice Bouffotot, « L'Université au centre des enjeux idéologiques et scientifiques en France : le cas des études relevant des relations internationales », in revue *Défense et Stratégie*, n° 39, printemps 2016.

– Henrik Breitenbauch, *International Relations in France : Writing between Discipline and State*, Londres, Routledge, 2013, 234 pages. compte-rendu in :

– Jean-Vincent Holeindre dans la revue *Critique internationale* 2016/1 (N°70), p. 185.

– A. John R. Groom, « Les relations internationales en France : un regard d'outre-manche », in *Revue internationale et stratégique*, 2002/3 N°47, p. 108-117.

– Patrice Buffotot, « De la misère des études stratégiques en France » in *Défense & Stratégie*, N°22, janvier 2008, p. 8-15 ;

- Matthieu Chillaud, « The profession international relations in France : The “usual suspects” in a French scientific field of study ?, in *European political science*, N° 8, 2009, p. 239-253.
- Matthieu Chillaud « Strategic Studies in France. Plus ça Change... », in *Res Militaris*, vol 3, N°1, Automn 2013, 26 p.
- Christophe Granger, *La Destruction de l’université française*, Paris, la Fabrique éditions, 2015.
- Chantal Delsol, *La Haine du monde. Totalitarismes et postmodernité*, Paris, éditions du Cerf, 2016.
- Gilles Kepel et Bernard Rougier, *Libération* du 14 mars 2016.

I. Ouvrages de base d’anthropologie politique et de sociologie

**** Autour de l’Anthropologie politique***

– Généralités

- M. Fortes, E. Evans-Pritchard, *Systèmes politiques africains*, Paris, PUF, 1964.
- Edmund R. Leach, *Critique de l’anthropologie*, Paris, PUF, col. « SUP Le sociologue », 1968.
- Pierre Clastres :
 - *La Société contre l’État*, Éditions de Minuit, Paris, 1974.
 - *Recherches d’anthropologie politique*, Paris, Le Seuil, 1980.
- Jean-William Lapierre, *Vivre sans État*, Paris, Le Seuil, 1977.
- Claude Lévi-Strauss :
 - *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1947.
 - *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955.
 - *Anthropologie structurale (I)*, Paris, Plon, 1958.
 - *Introduction à l’œuvre de Marcel Mauss*, Paris, PUF, 1960.
 - *Race et histoire*, Paris, Denoël, 1961.
 - *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
 - *Anthropologie structurale (2)*, Paris, Plon, 1964
 - *Les mythologiques*, Paris, Plon, 1964..., 4 volumes.
 - *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.
 - *Paroles données*, Paris, Plon, 1984.

– Emmanuelle Loyer, *Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2015,

Claude Lévi-Strauss est né en 1908 et mort centenaire, en 2009, tout près de nous, lecteurs du XXI^e siècle. Il grandit dans une famille juive, bourgeoise, mais qui a connu des jours meilleurs. Le père est peintre, bricoleur ; le fils choisit la voie de la philosophie et du militantisme socialiste. Le jeune agrégé part en 1935 enseigner la sociologie à Sao Paulo. Lors de rudes expéditions dans le Brésil intérieur, il se fait ethnologue, découvrant l'Autre indien. Les lois raciales de Vichy le contraignent à repartir : il gagne l'Amérique en 1941 et devient Prof. Claude Lévy-Strauss – pour ne pas qu'on le confonde avec le fabricant de jeans. Cette biographie décrit l'accouchement d'une pensée d'un type nouveau, au milieu d'un siècle chahuté par l'Histoire : l'énergie des commencements au Brésil et l'effervescence du monde de l'exil européen à New York, entre surréalisme et naissance du structuralisme. Le retour en France, après la guerre, sonne le temps de l'écriture de l'oeuvre : plusieurs décennies de labeur intense où Lévi-Strauss réinvente l'anthropologie, une discipline qui a désormais pignon sur rue et offre une nouvelle échelle pour le regard. En 1955, *Tristes Tropiques* en est la preuve éclatante, en France puis dans le monde entier. Au cours des années, Lévi-Strauss est devenu une gloire nationale, un monument pléiadié de son vivant. Mais il a sans cesse revendiqué un « regard éloigné » qui lui permet de poser un des diagnostics les plus affûtés et les plus subversifs sur notre modernité en berne. Cette biographie souligne l'excentricité politique et intellectuelle de l'anthropologue. Sa vie décentrée par rapport à l'Europe, ses allers-retours entre ancien et nouveau mondes. Son goût de l'ailleurs font de ce savant-écrivain, mélancolique et tonique, esthète à ses heures, une voix inoubliable qui nous invite à repenser les problèmes de l'homme et le sens du progrès. Lévi-Strauss est moins un moderne que notre grand contemporain inquiet.

Biographie de l'auteur :

Spécialiste d'histoire intellectuelle et culturelle, auteur *De Paris à New York* (Hachette-Pluriel, 2007), Emmanuelle Loyer est professeur à Sciences-Po (Centre d'histoire de Sciences-Po). Pour son enquête biographique, elle a eu accès aux archives personnelles de Claude Lévi-Strauss.

– Michel Izard, Pierre Smith, *La Fonction symbolique. Essais d'anthropologie*, Paris, Gallimard, 1979.

– Jack Goody :

– *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les Éditions de Minuit, col. « Le Sens commun », 1979.

– *La Logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Paris, Armand Colin, 1986.

– Georges Balandier :

– *Anthropologie politique*, Paris, PUF, 1967, réédition 1984.

– *Anthropo-logiques*, Paris, PUF, 1974, réédition Le Livre de Poche, col. « Biblio-Essais », 1985.

– Revue *L'Homme*, collectif, *Anthropologie. État des lieux*, Paris, Le Livre de Poche, col. « Biblio Essais », 1986.

– Marc Augé :

– (dir.), *La Construction du monde. Religion, représentations, idéologie*, Paris, Maspéro, 1974.

– *Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Paris, Flammarion, col. « Sciences », 1977.

– *Le Génie du paganisme*, Paris, Gallimard, 1982.

– Claude Rivière :

– *Les Liturgies politiques*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 1988.

- *Introduction à l'anthropologie*, Paris, Hachette, col. « Les fondamentaux », 1995.
- *Anthropologie politique*, Paris, Armand Colin, col. « Cursus », Paris, 2000.
- Philippe Descola *et alii*, *Les Idées de l'anthropologie*, Paris, Armand Colin, col. « L'Anthropologie du présent », Paris, 1988.
- Eugen Weber, *La Fin des terroirs*, Paris, Fayard, 1988.
- Maurice Godelier :
 - *L'Énigme du don*, Paris, Fayard, 1989.
 - *Le Big Man*, Paris, Fayard, 1995.
 - *Les Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004.
- Mindher Kilani, *L'Invention de l'autre. Essais sur le discours anthropologique*, Lausanne, Payot, col. « Sciences humaines », 1994.
- Paul Claval :
 - *Espace et pouvoir*, Paris, PUF, 1978.
 - *La Géographie culturelle*, Paris, Nathan Université, col. « Fac géographie », 1995.
- Jean Marie Adam *et alii*, *Le Discours anthropologique. Description, narration, savoir*, Lausanne, Payot, col. « Sciences humaines », 1995.
- François Laplantine :
 - *L'Anthropologie*, Paris, Payot, 1995.
 - *La Description ethnographique*, Paris, Nathan Université, col. « 128. Sciences sociales », 1996.
- Jean Copans, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*, Paris, Nathan Université, col. « 128 / Sciences sociales », 1996.
- Pierre Lantz, *L'Investissement symbolique*, Paris, PUF, col. « Le sociologue », 1996.
- David Olson, *L'Univers de l'écrit. Comment la culture écrite donne forme à la pensée*, Paris, Retz, 1998.
- Jean-René Trochet, *Géographie historique. Hommes et territoires dans les sociétés traditionnelles*, Paris, Nathan Université, col. « Fac géographie », 1998.
- Revue *Science humaines*, Hors Série, « Anthropologie. Nouveaux terrains, nouveaux objets », Décembre 1998, janvier 1999.
- Alain Testard :
 - *Pour les sciences sociales. Essai d'épistémologie*, Paris, Christian Bourgois, 1991.
 - *Des dons et des dieux. Anthropologie religieuse et sociologie comparative*, Paris, Armand Colin, col. « U Anthropologie », 1993, seconde édition révisée, Paris, Errance, 2006.
 - *Éléments de classification des sociétés*, Paris, Errance, 2005.

- *La Servitude volontaire*, Paris, Errance, 2004, 2 volumes, I, *Les Morts d'accompagnement*, II, *L'Origine de l'État*.
- Marcel Détienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Éditions du Seuil, col. « La Librairie du Vingtième siècle », 2000.
- Johannes Fabian, *Le Temps et les Autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, Toulouse, Anacharsis, 2006.
- *Sur la saisie de l'Histoire des idées politiques par l'Anthropologie historique*
- Arlette Jouanna, *Ordre social. Mythes et hiérarchies dans la France du XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1977.
- Louis Marin, *Le Portrait du roi*, Paris, Éditions de Minuit, 1981 (on peut consulter avec utilité le site des amis de Louis Marin sur Internet, qui permet de télécharger une partie importante de son œuvre incontournable).
- Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des Histoires », 1983 (ouvrage sensationnel).
- Jean-Marie Apostolidès :
 - *Le Roi machine. Spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Éditions de Minuit, 1981;
 - *Le Prince sacrifié. Théâtralité et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- Ernst Kantorowitz, *Les Deux corps du roi*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1989 (et sa critique stimulante, au niveau de l'histoire des idées politiques et de l'État, par Blandine Kriegel, in *La Politique de la raison*, Paris, Payot, 1994, p. XIII-XXXIV – émanant d'une philosophe politique engagée, qui ne se réfère jamais à l'anthropologie politique, donnant peut-être ainsi raison à Maine et à Morgan, mais extrêmement brillante et heuristique, dans ses écrits...).
- Jacques Le Goff, *Saint-Louis*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1996.
- Jean-Claude Schmitt :
 - *La Raison des gestes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1990
 - *Le Corps, les rites, le rêve, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 2001.
- *Anthropologie de la politique contemporaine* (cf. aussi, infra, le thème concernant les idéologies de la « modernité », complémentaire).
- F. G. Bailey, *Les Règles du jeu politique*, Paris PUF, 1971.
- Julian Pitt-Rivers, *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Hachette Pluriel, 1977.

- Claude Rivière et Albert Piette (sous la direction de), *Nouvelles idoles, nouveaux cultes. Dérives de la sacralité*, Paris, L'Harmattan, Mutations et complexité, 1990.
- Marc Abelès :
 - *Le Lieu du politique*, Paris, Société d'ethnographie, 1983.
 - *Jours tranquilles en 89. Ethnologie politique d'un département français*, Paris, Odile Jacob, 1989.
 - *Anthropologie de l'État*, Paris, Armand Colin, col. « Anthropologie au présent », Paris, 1990.
 - *La Vie quotidienne au Parlement européen*, Paris, Hachette, 1992.
 - *En attente d'Europe*, Paris, Hachette, 1996.
- Marc Abelès, Henri-Pierre Jeudy *et alii*, *Anthropologie du politique*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1997.
- Yves Deloye, Claudine Haroche, Olivier Hill *et alii*, *Le Protocole ou la mise en forme de l'ordre politique*, Paris, L'Harmattan, col. Logiques politiques, 1996.
- Alain Cotta, *L'Exercice du pouvoir*, Paris, Fayard, 2001.
- Annie et Laurent Chabry, *Le Pouvoir dans tous ses états. Pour une nouvelle science politique*, Paris, Imago, 2003.
- Philippe Braud, *Violences politiques*, Paris, Le Seuil, col. « Points », 2004.
- Nicolas Guéguen, *Psychologie de la manipulation et de la soumission*, Paris, Dunod, 2002.
- Georges Balandier, *Le Pouvoir sur scène*, Paris, Balland, 1992, réédité chez Fayard en 2006.
- Gérard Leclerc, *Le Regard et le pouvoir*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 2006.

Il est utile de consulter le site du Professeur Olivier Ihl, de l'IEP de Grenoble sur le *Net* concernant la symbolique politique, objet important de ses recherches et de son enseignement.

– *Mort et politique*

- Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1975.
- Michel Vovelle :
 - *La Mort et l'Occident, de 1300 à nos jours*, Paris, 1983, réédition, 2003.
 - *L'Heure du grand passage. Chronique de la mort*, Paris, Gallimard, col. « Découvertes », 1993.

– Présentation de l'éditeur :

Le dernier passage a toujours été entouré de rituels destinés à faciliter la séparation paisible des vivants et des morts. De l'agonie à la mise en terre, tout un réseau de gestes s'est tissé, depuis le lointain héritage de la

« mort magique ». L'Église médiévale puis celle de l'âge baroque ont investi le cérémonial funèbre, imposant une nouvelle image des fins dernières. L'âge classique, puis le XIX^e siècle ont introduit un nouveau regard et un nouveau culte des morts, survivant dans la mémoire familiale ou civique.

Aujourd'hui, à l'heure du tabou sur la mort, à l'heure où la mort solitaire a pris le pas sur la mort solidaire, Michel Vovelle retrace le parcours historique de l'expérience ultime : l'homme face à sa solitude native. L'homme face à sa mort.

– *Les Âmes du purgatoire ou Le travail du deuil*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 1996.

– Présentation de l'éditeur :

À partir de l'enchaînement des images, enluminures médiévales, tableaux et retables de l'âge baroque, images troubles que nous livrent aujourd'hui les médias, cet ouvrage reconstitue la façon dont les hommes, dans l'Occident chrétien, ont tenté d'imaginer et de gérer leurs rapports avec l'univers des morts, proches et lointains, en les enfermant dans la prison miséricordieuse du purgatoire. Inscrit dans l'histoire, avec un début, une apogée et une fin, le « troisième lieu » a offert pendant des siècles un support apaisant au travail du deuil.

– Jacques Julliard (dir.), *La Mort politique. Essai d'ethnographie politique comparé*, Paris Gallimard, 1999.

– Ernst Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi*, Paris, Gallimard, 1989.

– Delphine Dulong, « Mourir en politique. Le discours politique des éloges funèbres, » *Revue française de Science politique*, 1994, vol. 44, n° 4, p. 629-646.

– Jacques Julliard (sous la direction de), *La Mort du roi. Essai d'anthropologie politique comparée*, Paris, Gallimard, 1999.

– Alain Testar, *Les Morts d'accompagnement. La servitude volontaire I ; L'Origine de l'État. La servitude volontaire II*, Paris, Éditions Errance, 2004.

– Pierre-Yves Baudot, « Analyser les funérailles des présidents de la République en France (1877-1996) », Paris, Journée AFSP « Science politique-Histoire », 4-6 mars 2004.

– *Le bestiaire politique*

– Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique. Folie et déraison*, Paris, Gallimard, col. « Tel », 1972.

– Luc de Heusch, *Le Sacrifice dans les religions africaines*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines, 1986.

– Claudine Fabre-Vassas, *La Bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Sciences humaines », 1993.

– Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset, Le Livre de Poche, col. « Biblio Essais », 1992.

– Luc Ferry, Claudine Germé, *Des animaux et des hommes*, Paris, LGF, Le Livre de Poche, col. « Biblio Essais », 1994.

– Michel Bergès, *Machiavel, Un penseur masqué ?* (Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000, p. 214-222.

– Le thème plus spécifique du bestiaire, familier également aux moralistes (cf. les Fables d'Ésope et de Jean de La Fontaine) comme aux caricaturistes, compare donc, par métaphore, métamorphose ou anamorphose, les hommes de pouvoir à des animaux. D'abord, au niveau de la chasse, car, comme le montre *Le Prince* de Machiavel (1469-1527), fort comme un « lion » et rusé comme un « renard », la chasse permet au Prince de s'exercer virilement à l'art de la guerre. Et l'anthropologie politique des sociétés traditionnelles nous fait découvrir la redondance et l'importance de ce thème de la chasse et du chasseur qu'est souvent le roi sacré dans les épreuves que le pouvoir lui inflige, notamment lors de rites d'intronisation (cf. Luc de Heusch, *Le Sacrifice dans les religions africaines*). Du point de vue de l'anthropologie historique, il faut signaler que Machiavel a systématisé la métamorphose animalière au niveau du politique dans certains de ses textes. A été repéré ce procédé métaphorique dans cet ouvrage.

– Paul Bacot *et alii*, *L'Animal en politique*, Paris, L'Harmattan, 2003.

Signalons que le thème du bestiaire politique a été illustré par un colloque novateur tenu à Lyon en février 2001, réunissant, à l'initiative de Paul Bacot, politologues et historiens (dont Maurice Agulhon). Cet ouvrage rend compte des vingt-deux communications.

La démarche a écarté délibérément les politiques publiques animalières, mais s'intéresse aux connotations sociales de la chasse à courre au renard en Angleterre.

Sont analysées les fonctions des zoos et des ménageries du XVI^e du XIX^e siècles, exhibant des animaux lointains et étranges, sorte de mise en scène absolutiste détournée. Les politiques du cirque et des foires, des jardins des plantes, des musées d'histoire naturelle et des zoos, comme du monde des chasseurs et de la chasse, révélèrent au peuple des villes (issu de l'exode rural et des campagnes où le rapport à l'animalité était vécu différemment), un imaginaire et un fantastique nouveau de la monstruosité et des anormalités humaines, comme pour désigner et se protéger des fous ou des classes « dangereuses » des cités industrialisées et décalées.

Les politiques animalières eurent une fonction pédagogique (protéger le bas peuple de ses instincts) ou sécuritaire (notamment certaines campagnes contre les chiens errants). Mais aussi et surtout de stigmatisation idéologique et d'invectives, voire d'injures dans la production discursive et iconographique et dans le combat politique. Tels le lion, dans l'imagerie politique française, l'âne « démocrate » et l'éléphant « républicain » dans la caricature américaine, les bêtes féroces sous l'ère georgienne, domestiquées sous l'ère victorienne en Angleterre, le lion du Cameroun, les représentations politiques du cheval dressé, attribut aristocratique et royal, du mouton gras ou importé en Algérie, du bœuf noble et du taureau républicain français, de la vache réaliste et communarde caricaturant le peintre Courbet, du tigre (symbole de l'aristocratie de Java), du cochon (représentant les Allemands en guerre contre la France), ou l'usage des loups, des hyènes par le fascisme italien menaçant les ânes démocrates, sans oublier les coqs rouges de l'anarchisme, le bestiaire déformant de l'extrême droite du XIX^e siècle... ni les images faunistiques concernant François Mitterrand, animal politique par excellence.

Ce transfert dérivé du politique sur les animaux, devenus symboles, emblèmes, caricatures, métaphores, révèle un inconscient anthropomorphe inquiétant. Il était déjà, présent, nous l'avons vu, dans l'œuvre de Machiavel, à un tournant des représentations du XV^e siècle. En quoi ce type d'imaginaire est-il ou non constitutif de la politique moderne, voire des fantasmes démocratiques, qui encouragent une guerre permanente entre clans, partis et factions, marqués par la compétition et l'alternance endémique ?

– Jean-Luc Guichet, Thomas Bouchet, Élisabeth Hardouin-Fugier, *Usages politiques de l'animalité*, Paris, L'Harmattan, col. « La Librairie des humanités », 2008.

– Présentation de l'éditeur :

– Le propos de cet ouvrage est d'examiner les différentes manières dont le thème animal - c'est à dire aussi bien les animaux dans l'individualité de leurs espèces que la notion diffuse d'animalité - a pu être utilisé - réellement, symboliquement, idéologiquement, philosophiquement - dans l'argumentaire des pouvoirs et des pratiques et discours qui les soutiennent ou les interrogent. Déjà, les rois antiques sont de leurs chasses les emblèmes redoutables de leurs capacités de conducteurs d'hommes, les bêtes domestiques fournissant pour leur part de parfaits modèles d'obéissance. Après les bestiaires fantastiques du Moyen Âge et la rupture de la Renaissance, les temps modernes modifient la donne en faisant passer l'animalité devant l'animal et ses figures. Perdant l'évidence à la fois de son ancestrale sociabilité et de son essentielle rationalité, l'animal humain se révèle, avec Machiavel, Hobbes, Rousseau puis Nietzsche, Freud et les contemporains, de plus en plus rétif, se révélant d'une sauvagerie au fond définitivement irréductible. Alors, l'animalité reflue des

animaux vers l'homme et tend) constituer une naturalité problématisant profondément le politique et l'idée de droit naturel. Les XVIII^e et XIX^e siècles, et enfin les sciences humaines, l'ethnologie, la sociobiologie, l'émergence de biotechnologie et de biopouvoirs, prolongent et amplifient cette dimension animale tout en la chargeant d'une complexité nouvelle et parfois inattendue. Ainsi, loin de réduire de simples stratégies d'instrumentalisation, les usages politiques de l'animalité comportent une dimension d'interrogation critique prenant à partie l'ensemble de la pensée politique.

Jean-Luc Guichet est directeur de programme au Collège international de philosophie (Paris), membre de L'UMR-CNRS 5605, Georges Chevrier (Université de Bourgogne, Dijon), du groupe d'études du matérialisme rationnel (Paris) et du Comité régional d'éthique expérimentation animale (Paris 1 - Ile-de-France). Ses recherches portent essentiellement sur le XVIII^e siècle et le lien homme-animal de l'âge classique à nos jours. Il a publié *La Liberté*, Paris, Quintette, 1988 ; *Le Pouvoir*, Paris, Quintette, 1995 ; un commentaire du traité des animaux de Condillac, Paris, Ellipses, 2004 ; *Rousseau, l'animal et l'homme*, Paris, Éditions du Cerf, 2006.

– Table des matières :

LES ANIMAUX : USAGES DE L'IRONIE ET DE LA CRUAUTÉ

Face de roi, Assauts graphiques et crises de la représentation sous la monarchie de Juillet

Corrida, exécution capitale et pouvoir

LES ANIMAUX : USAGES ALLÉGORIQUES ET BESTIAIRES IMAGINAIRES

Bestiaire et animal politique chez Machiavel : une inscription paradoxale et polémique dans la philosophie politique

Usages de l'animalité et politiques de la Fable : la démarche d'écrevisse de La Fontaine

Variations politiques autour des chèvre-pieds de Diderot

PERSPECTIVES D'ANTHROPOLOGIE POLITIQUE I : L'ANIMALITÉ POLITIQUE DE L'HOMME

Figures politiques de l'animalité dans la Cité grecque antique

L'animal politique des Lumières – Mandeville, Meslier, Buffon, Diderot

Le devenir-animal et la question du politique chez Gilles Deleuze

PERSPECTIVES D'ANTHROPOLOGIE POLITIQUE II : ANIMALITÉ, « SOUS-HUMANITÉ », « SURHUMANITÉ »

Favoriser l'envol de la « bête blonde » (Nietzsche, l'homme, l'animal, et le surhumain)

Le loup, le monstre, le bourgeois – Trois interprétations de l'animalité humaine selon Hobbes (Arendt, Foucault, Agamben)

L'animalité comme limite et comme horizon pour la condition humaine selon Hannah Arendt

L'homme est-il le seul animal politique ?

– Georges Chapouthier, Frédéric Kaplan, *L'Homme, l'Animal, et la Machine. Perpétuelles redéfinitions*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

* *Autour de l'histoire et de la sociologie des idées politiques*

– Généralités : Les phénomènes de représentation, repères sommaires

– Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1963.

– Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, téléchargeable sur le site : ww.fichier-pdf.fr/2013/09/05/les-mots-et-les-choses-foucault-foucault-michel/

– Roland Barthes, *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1974.

– Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 44^e année, n° 6, 1989, p. 1505-1520.

– Carlo Ginzburg, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 46^e année, n° 6, 1991, p. 1219-1234.

– Roger Chartier, « Pouvoirs et limites de la représentation. Sur l'œuvre de Louis Marin », *Annales, Histoire Sciences sociales*, 49^e année, n° 2, 1994, p. 407-418.

– R. Chartier, « Le Sens de la représentation », *La Vie des idées*, mars 2013, téléchargeable sur le site :

<http://www.laviedesidees.fr/Le-sens-de-la-representation.html>

– Roger Chartier, Conférence sur le thème, « Défense et illustration de la notion de représentation », Berlin, Université Humboldt, Working Papers des Sonderforschungsbereichen 640, Nr. 2/2011 sur le site :

<http://edoc.hu-berlin.de/series/sfb-640-papers/2011-2/PDF/2.pdf>

– Relations entre le sociologue Pierre Bourdieu et l'historien de la culture, Roger Chartier

– « Comprendre les pratiques culturelles », *Dialogues* – 07/12/1982 – avec Pierre Bourdieu et Roger Chartier, débat enregistré à l'occasion d'un colloque sur la lecture au Collège d'Échanges Contemporains à Saint Maximin le 18.09.1982, voir également Pierre Bourdieu avec Roger Chartier, *La lecture : une pratique culturelle*, in *Pratiques de la lecture*, Rivages, 1985, p. 217-219

– Pierre Bourdieu, Roger Chartier, *Le Sociologue et l'historien*, Marseille, Paris, Éditions Agone, col. « Banc d'essais », 2010.

– Compte-rendu de Laurence Harang, sur le site :
<https://lectures.revues.org/938>

Les Éditions Agone ont pris l'heureuse initiative de publier les entretiens de Pierre Bourdieu avec Roger Chartier, qui avaient été réalisés dans le cadre d'une série d'émissions sur France-Culture en 1988. Dès la préface de cet ouvrage - intitulé sobrement *Le sociologue et l'historien* -, Roger Chartier rappelle que l'auteur de *La distinction* « avait été la cible de critiques féroces de certains historiens, qui l'avaient mal ou, plutôt, trop bien compris ». Or, il s'agit de confronter précisément la méthodologie de la sociologie avec celle de l'histoire : force est de reconnaître le caractère illégitime de la catégorisation opérée par l'historien qui semble ignorer « la construction sociale » de ses propres objets. La sociologie - d'après les propres mots de Bourdieu - doit assumer le fait d'être « insupportable » : en effet, cette discipline a pour caractéristique essentielle de situer le sujet de l'observation dans « le champ social » qu'il prétend explorer. C'est pourquoi le sociologue vit l'expérience douloureuse de la scission entre ses propres évidences et la nécessaire dénonciation des apparences trompeuses. Il est évident que la mission conjointe de l'historien et du sociologue est salvatrice en tant que la production de savoir peut à certains égards participer à l'émancipation d'une société à condition d'en reconnaître les principaux déterminismes.

À quoi sert la sociologie, pourrait-on se demander ? Doit-elle développer l'esprit critique ou aider à la prise de conscience collective ? D'emblée Bourdieu confirme le caractère « dérangement » de cette discipline. Elle ne bénéficie pas comme l'histoire d'un recul temporel qui a la vertu d'apaiser les conflits ; au contraire, le sociologue est « sur des terrains brûlants ». Pour autant, la sociologie est une science au sens précis d'une science « militante » à condition d'entendre par là qu'elle a « le devoir » de bien poser les questions. Cette science sociale dont se proclame Bourdieu est sérieuse puisque les théories, les critiques formulées tendent à être « vérifiables ou falsifiables » (p. 26). Car ce qui est admis sans examen exige au sens de Foucault « un écaillage des certitudes ». Un exemple suffit à éclairer le propos : le terme « politique » qui décrit une certaine réalité doit être reconstitué dans son « champ » sans quoi les mots ne font pas référence à un contexte précis. C'est pourquoi, il faut éviter le piège à la fois pour la sociologie et l'histoire de penser que de tels termes renvoient à une réalité universelle et invariante. Le travail de l'historien consiste alors à « traduire » une réalité c'est-à-dire à confronter un concept historiquement déterminé à d'autres réalités. C'est à cette unique

condition qu'une « réalité ancienne » pourra apparaître dans son sens originel. Il appartient en sociologie de délimiter des champs – scientifiques, politiques, sociaux, artistiques. Toutefois, le travail d'objectivation du sociologue risque de se confondre avec le propos du sociologue en tant que sujet. Bourdieu reconnaît avec une certaine ironie que son travail s'apparente à une attitude assez schizophrène. La description de la culture « dominante » n'implique pas que l'on partage les valeurs d'une société sans pour autant que l'on invalide son propre discours ; bref, il s'agit de distinguer des niveaux de discours qui peuvent conduire à de profonds malentendus. Autrement dit, la réalité décrite par le sociologue peut être « vraie » tout en étant dénoncée par son propre discours critique ! Il semble donc nécessaire de décrire des mécanismes politiques, sociaux afin de pouvoir les dénoncer, les éclairer.

Ce travail critique et réflexif s'impose pour l'individu dont le souci est de prendre « possession » de lui-même : en quelque sorte, il faut mettre en lumière les contraintes, les déterminismes qui pèsent sur l'individu. Bourdieu l'exprime clairement : « Nous naissons déterminés et nous avons une petite chance de finir libres ; nous naissons dans l'impensé et nous avons une petite chance de devenir des sujets » (p. 40).

Proche de l'éthique spinoziste, Bourdieu entend bien dénoncer les illusions dans lesquelles, sont plongés les individus et particulièrement les intellectuels : c'est ainsi que Sartre définit l'individu « sans attaches, ni racines », libre de sa propre vérité. Étrangement, Bourdieu voit en Socrate le premier sociologue : c'est par une méthode d'interrogation que le philosophe dénonce les évidences reconnues. Il devient possible de dénoncer les adversaires d'hier et d'aujourd'hui : les sophistes confondent l'apparence et la réalité ; les manipulateurs de l'opinion rendent le réel opaque. La faiblesse ou la force de la sociologie est en quelque sorte d'être dans une position défensive puisqu'elle doit sans cesse s'opposer aux discours des « demi-habiles », discours de l'apparence et du mensonge. En ce sens, la sociologie peut prétendre être comme « un instrument de transformation du monde social » (p. 53). Mais elle pourrait être porteuse d'espérance « rationnelle » si les intellectuels acceptaient de travailler pour dénoncer les « auto-mystifications ». C'est dire que la transformation du monde s'accompagne d'un savoir lucide condition de la liberté de l'individu et du bien-être des sociétés.

La difficulté de la méthode en sociologie est de comprendre sur quoi repose l'objectivation. En un sens - pour reprendre la formule de Durkheim - « il faut traiter les faits sociaux comme des choses ». D'après Bourdieu, cela rend vaines les oppositions traditionnelles - « objectivisme » / « subjectivisme » pour la bonne raison que le scientifique est engagé dans une sorte « d'expérimentation épistémologique » (p. 63). Il est intéressant de noter que Bourdieu évoque « une certaine propension à l'objectivisme ou au subjectivisme » : en terre étrangère par exemple, le sociologue a plus tendance à se montrer objectif à cause de sa situation « d'étrangeté » ; en revanche, dans une situation proche - analyse d'un village du Béarn, du milieu universitaire -, « des intérêts subjectifs » peuvent se manifester. Mais le vrai travail scientifique consiste à jouer sur deux types de représentation : « En tant qu'indigène, j'observe dans l'indignation des tas de pratique qui ont pour principe un travail collectif pour cacher ces évidences, pour nier ces hiérarchies que tout le monde connaît » (p. 66). Autrement dit, il y a bien une subjectivité éprouvée dans le sentiment d'indignation, mais en même temps une reconstruction objective des mécanismes de la réalité sociale que les puissants s'évertuent à ignorer (tout système, toute institution cherchant à se protéger). Dans cette mesure, il est pertinent de s'interroger sur la manière dont les individus intériorisent les valeurs à l'origine de leur choix (choix de l'orientation des enfants, choix des trajectoires sociales...).

« L'habitus » est précisément le concept majeur dans l'exploration des « champs » sociaux, scientifiques, économiques, artistiques. Cependant, on a souvent accusé Bourdieu de défendre une conception « fataliste » des trajectoires sociales, des choix des individus... Si « l'habitus » est proche de l'idée de « virtualité », cela n'implique pas que toutes les dispositions se réalisent. Tout au plus, faut-il admettre que l'individu est structuré à partir de sa propre histoire, de son propre milieu... L'originalité de Bourdieu consiste à relier l'idée de « champ » et celle de « l'habitus » : certains « habitus » vont délimiter des champs spécifiques ; c'est le cas de certaines trajectoires sociales ; d'autres au contraire vont produire des résultats inverses de l'habitus d'origine. L'habitus comporte une valeur explicative en tant que la situation de l'individu est définie à l'intérieur d'un « champ ». Notons bien que les habitus conduisent à des préférences, des valeurs... L'idée de Bourdieu, c'est de saisir la spécificité des structures pour mieux comprendre les sociétés, les trajectoires sociales...

Il en est de même de la spécificité d'un artiste comme Manet : la compréhension de sa trajectoire exige de pénétrer dans ses différents univers qui à leur tour définissent des champs précis (p. 91). L'intérêt de l'analyse de Bourdieu, c'est qu'elle permet de comprendre comment un artiste comme Manet est allé au-delà d'un certain académisme par la contestation d'une institution. On serait tenté de dire que cet artiste avait des ressources psychologiques alors que le travail de la sociologie consiste à mettre en lumière les différents espaces qui ont pu le constituer.

Au fond, une grande partie du travail de Bourdieu consiste à repérer les ordres de hiérarchie, les ordres de légitimité afin d'en saisir les mécanismes en jeu. Or ce travail réflexif exige une dénonciation des évidences admises par une critique des mystifications opérées à l'intérieur des champs (sociaux, artistiques, philosophiques...).

– Site d’hommage à Pierre Bourdieu :

<http://pierrebourdieunhommage.blogspot.fr/2012/05/en-ligne-pierre-bourdieu-autour-des.html>

– *Acteurs, lieux d’émission et de diffusion des idées politiques*

– Formes politiques, types de régimes et idées : quelques réflexions théoriques

– Ouvrages de référence :

– Madeleine Grawitz, Jean Leca (dir.), *Traité de Science politique*, Tome 2, « Les régimes politiques contemporains », Paris, PUF, 1985.

– Extrait de la table des matières :

Première Partie : Types de régimes

Chapitre II – La démocratie par Georges Lavau et Olivier Duhamel.

Introduction.

1. Délimitation et conception de l’étude.

2. L’histoire de l’emploi du mot « démocratie »

– A. Liberté et démocratie

– B. Démocratie, dictature et violence : anarchisme et marxisme

3. La démocratie désenchantée et les révisions de la théorie classiques.

Section 1. De la Cité grecque à la démocratie moderne

1. La cité grecque : la loi, l’éthique et la démocratie

2. La découverte de la démocratie moderne

Section 2. Les crises de la démocratie moderne

1. Les révisions limitées de la théorie classique

2. La démocratie par le détour de la philosophie politique

Chapitre III Le Totalitarisme

Section 1. Théorie du totalitarisme, par Luc Ferry et Èveline Pisier-Kouchner

Section 2. Sociologie du totalitarisme, par Pierre Ansart

Section 3. Tradition et révolution dans le national-socialisme, par K. D. Bracher

Section 4. L’URSS ou le totalitarisme exemplaire, par Hélène Carrère d’Encausse

Section 5. La Chine ou les tribulations du totalitarisme

Chapitre IV. L’autoritarisme par Guy Hermet.

– Alexis de Tocqueville (téléchargeable sur le site *Internet* « Classiques des sciences sociales » de l’Université de Chicoutimi au Québec) :

– *L’Ancien Régime et la Révolution*, Paris, Gallimard, col. « Idées », 2 tomes, 1954.

– *De la démocratie en Amérique*, Paris, Gallimard, col. « Idées », 2 tomes, 1992.

- Adrien Bavelier, *Essai historique sur le droit d'élection et sur les anciennes assemblées représentatives de la France*, Paris, 1874, réédition Genève, Mégariotis Reprint, 1979 (téléchargeable sur le site de la BNF Gallica).
- François-Tommy Perrens, *La Démocratie en France au Moyen-Âge. Histoire des tendances démocratiques dans les populations urbaines au XIV^e et au XV^e siècle*, 2 tomes, Paris, Librairie Académique Didiers et C^{ie}, 1875, Genève, Slatkine, Mégariotis Reprints 1975 (téléchargeable sur le site de la BNF Gallica).
- Sir Thomas Erskine May, *Histoire de la démocratie en Europe*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879 (téléchargeable sur le site de la BNF Gallica).
- A. Croiset, *Les Démocraties antiques*, Paris, Flammarion, 1909 (téléchargeable sur le site de la BNF Gallica).
- Louis Reynaud, *La Démocratie en France. Ses origines, ses luttes, sa philosophie*, Paris Flammarion, col. « Bibliothèque de Philosophie scientifique », 1938 par un auteur proche de l'Action française).
 - I. Une nouvelle Religion politique et philosophique
 - II. La Congrégation de la Religion nouvelle
 - III. Pourquoi l'Église et la Monarchie ont si mal résisté
 - IV. La première réalisation de la Démocratie. Échec triomphal
 - V. En marche de nouveau vers la Démocratie. Deux haltes monarchiques
 - VI. De la République perdue à la République retrouvée
 - VII. La Démocratie au pouvoir. L'application du programme
 - VIII. Démocratie et Tempérament français. Le nouveau Mysticisme antidémocratique.
 - Conclusion.
- Pierre Baral, *Les Fondateurs de la Troisième République. Textes choisis*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1968.
- Claude Mossé, *Histoire d'une démocratie : Athènes*, Paris, Le Seuil, col. « Points Histoire », 1971.
- Roger Bourderon, *Le Fascisme. Idéologie et pratiques. Essai d'analyse comparée*, Paris, Éditions sociales, 1979.
- Guy Hermet :
 - (dir.), *Totalitarismes*, Paris, Économica, col. « Politique comparée », 1984.
 - *Sociologie de la construction démocratique*, Paris, Économica, col. « Politique comparée », 1986.
- Ernst Nolte, *Le Fascisme dans son époque*, 3 tomes, Paris, Juliard, 1970 (ouvrage comparatiste fondamental).
- Zvi Yavetz, *César et son image, Du charisme en politique*, Paris, Le Belles Lettres, 1990.
 - Présentation de l'éditeur :
 Conquérant de génie, législateur visionnaire, orateur admirable ou bien arriviste sans scrupule, despote cruel, vaniteux, corrompu : derrière ces portraits si violemment contrastés, tracés de l'Antiquité à nos jours, qui fut le véritable César ?

Pour répondre, Zvi Yavetz examine les divers César de l'historiographie moderne – qui vit naître l'étrange et anachronique notion de « césarisme » – puis, pour découvrir la vérité de l'homme au-delà des jugements de valeur toujours partiels, il étudie exhaustivement l'œuvre législative de César.

Cette enquête révèle l'ampleur du fossé séparant les actes réellement accomplis des intentions prêtées à leur auteur, le décalage permanent entre l'action et sa perception, et montre l'importance cruciale du rôle que joue l'image d'un homme public.

Zvi Yavetz expose enfin comment César lui-même utilisa cette image (que les Romains appelaient « *fama* ») à ses propres fins, avec succès d'abord, pour en être finalement victime : ainsi ce livre apparaît-il aussi comme la plus moderne des leçons sur ce que peuvent être les limites du charisme en politique.

Zvi Yavetz, né en 1925, professeur d'histoire romaine à l'Université de Tel-Aviv, a également enseigné à Oxford, New York et Princeton.

– Yannis Thanassekos, Heinz Wismann, *Totalitarisme, crimes et génocides nazis*, Pars, Cerf, col. « Passages », 1990.

– Serge Bernstein, Ode Rudelle (dir.) *Le Modèle républicain*, Paris, PUF, col. « Politique d'aujourd'hui », 1992.

– Présentation de l'éditeur :

Si l'on met à part le bref intermède du gouvernement de Vichy, la France vit continûment en République depuis plus d'un siècle. Cette longévité du régime ne saurait seulement s'expliquer par l'ingénieux agencement institutionnel du régime républicain ; au demeurant, ce dernier a rarement fait l'objet d'un accord général et, en un siècle, trois constitutions successives ont tenté de l'assumer. Dès lors, la continuité de la République ne s'explique-t-elle pas du fait que celle-ci constitue non seulement un régime, mais un véritable modèle politique répondant aux aspirations des Français, à leur culture politique, à leurs représentations mentales et proposant sur tous ces points des solutions adéquates aux attentes de la population. C'est à explorer cette voie qu'est consacré le présent ouvrage dont les auteurs se sont efforcés de comprendre les conditions dans lesquelles s'est élaboré le modèle républicain, d'analyser son contenu lors de l'âge d'or que constituent les années 1900-1930, de scruter les promesses de promotion sociale qu'il implique avant d'examiner comment, après avoir subi une crise due au décalage qu'il présentait par rapport aux mutations que connaît la France à partir des années trente, il a su s'adapter aux conditions nouvelles nées de la croissance et trouver sous la V^e République un équilibre nouveau.

– Mogens Herman Hansen, *La Démocratie athénienne à l'époque de Démosthène. Structure, principes et idéologie*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

– Jean-Marie Donegani, Marc Sadoun, *La Démocratie imparfaite*, Paris, Gallimard, col. « Folio Essais », 1994.

– Hans Peter Kriesi, *Les Démocraties occidentales. Une approche comparée*, Paris, Économica, 1994.

– Présentation de l'éditeur

Cet ouvrage trace l'histoire de la formation des États-nations et de l'intégration de la population dans les systèmes politiques des démocraties occidentales. À partir de l'héritage historique spécifique à chaque pays, il décrit et analyse la diversité des institutions et du fonctionnement actuel d'un certain nombre de démocraties modèles – notamment l'Allemagne, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et les pays scandinaves. Tout en se référant aux théories des grands maîtres de la politique comparée, l'auteur présente une synthèse personnelle.

– Hanspeter Kriesi est professeur de science politique au Département de science politique de l'Université de Genève.

– Jean-Claude Carron, *La Nation, l'État et la démocratie en France de 1789 à 1914*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1995.

– Philippe Braud :

– *Le Jardin des délices démocratiques*, Paris, PFNSP, 1991.

– *L'Émotion en politique*, Paris, Presses de Science Po, 1996.

- *Science politique. La Démocratie*, Paris, Le Seuil, col. « Points Essais », 1997.
- *Histoire générale des Systèmes politiques*, trois volumes parus au PUF :
 - Yves-Marie Bercé *et alii*, *Les Monarchies*, Paris, PUF, 1997.
 - Jean Tulard *et alii*, *Les Empires occidentaux, de Rome à Berlin*, Paris, PUF, 1997.
 - Éric Bournazel, Jean-Pierre Poly *et alii*, *Les Féodalités*, Paris, PUF, 1998.
- Claudine Leleux, *La Démocratie moderne. Les grandes théories. Textes choisis*, Paris, Cerf, 1997.
- Simone Goyard-Fabre, *Qu'est-ce que la démocratie ? La généalogie philosophique d'une grande aventure humaine*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1998.
- Norberto Bobbio, *L'État et la démocratie internationale*, Bruxelles, Paris, Complexe, 1998.
- Yves Mény :
 - *Le Système politique français*, Paris, Moncrestien, col. « Clé », 1999 (4^{ème} édition).
 - (avec Yves Surel) *Politique comparée. Les démocraties (Allemagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie)*, Paris, Montchrestien, 2001.
- Élisabeth Brisson, Jean-Paul Brisson, Entretiens avec Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet, *Démocratie, citoyenneté et héritage gréco-romains*, Paris, Édition Liris, 2000.
- Jean Baudoin, Philippe Portier (dir.), *La Laïcité. Une valeur d'aujourd'hui ? Contestations et renégociations du modèle français*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001.
- Christophe Charle, *La Crise des sociétés impériales*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 2001 :

Voici le premier livre d'histoire du XXI^e siècle sur le XX^e siècle, c'est-à-dire qui prend véritablement en compte l'effet d'éloignement qu'inexorablement le temps effectue dans notre rapport aux années 1900-1940. Non content de constituer une histoire du XX^e siècle vue depuis le siècle nouveau, cet ouvrage est aussi une des rares tentatives françaises d'histoire comparée de l'Europe au XX^e siècle. Libéré d'un XX^e siècle familier et affranchi des histoires nationales, *La Crise des sociétés impériales* se révèle un ouvrage pionnier.
- Mario Tirchetti, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, PUF, col. « Fondements de la politique », 2001.
 - Présentation de l'éditeur :

Cet ouvrage, par l'ampleur des sources mises en œuvre, est une somme du savoir historique et philosophique sur la tyrannie de l'Antiquité à nos jours. Qu'est-ce que la tyrannie ? C'est la dégénérescence de tout pouvoir politique, qu'il soit détenu par un seul, par un petit nombre ou par le peuple. Visant essentiellement à l'asservissement de l'homme par l'homme, la tyrannie se manifeste sous les formes les plus disparates et, parfois, savamment déguisées. Que de métamorphoses, de renouvellements surprenants, à toutes les époques : autoritarisme, autocratie, césarisme, raison d'État, despotisme, absolutisme, dictature du prolétariat, totalitarisme, terrorisme, dictature et peut-être mondialisation...

Ce livre se veut la première histoire des réflexions sur la tyrannie (et sur son antidote radical, le tyrannicide), phénomène dont les auteurs de référence façonnent leur propre définition avec les mots de leur temps. Ce faisant, tel un négatif, ils ont dépeint en couleurs inverses la plus fascinante des histoires de la liberté.

Un manuel désormais indispensable pour tout lecteur, profane ou spécialiste, qui s'intéresse à l'histoire, aux idées et à la philosophie politiques.

– Biographie de l'auteur

Mario Turchetti, né en Italie, a enseigné l'Histoire des doctrines politiques à l'Université de Messine, la Philosophie de la Renaissance à l'Université de Tours et l'Histoire moderne aux Universités de Neuchâtel et de Genève. Il est aujourd'hui professeur d'Histoire moderne à l'Université de Fribourg. Il a écrit divers essais sur le problème de la concorde et de la tolérance en relation avec la liberté de conscience et avec la souveraineté de l'État à l'époque moderne et, en particulier, dans la France des guerres de religion.

– Serge Audier, *Les Théories de la République*, Paris, La Découverte, 2004.

– Pierre Rosanvallon :

– *Le Moment Guizot*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1985.

– *Le Peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des histoires », 1998.

– *Le Modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 à nos jours*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 2005.

– *La Contre-Démocratie. La politique à l'âge de la défiance*, Paris, Le Seuil, 2006.

– *La légitimité démocratique : impartialité, réflexivité, proximité*, Paris, Col. « Point essais », 2008.

Le peuple est la source de tout pouvoir démocratique. Mais l'élection ne garantit pas qu'un gouvernement soit au service de l'intérêt général ni qu'il y reste. C'est pourquoi un pouvoir n'est désormais considéré comme pleinement démocratique que s'il est soumis à des épreuves de contrôle et de validation à la fois concurrentes et complémentaires de l'expression électorale majoritaire. Il doit se plier à un triple impératif de mise à distance des positions partisans et des intérêts particuliers (légitimité d'impartialité), de prise en compte des expressions plurielles du bien commun (légitimité de réflexivité), et de reconnaissance de toutes les singularités (légitimité de proximité). D'où le développement d'institutions comme les autorités indépendantes et les cours constitutionnelles, ainsi que l'émergence d'un art de gouvernement toujours plus attentif aux individus et aux situations particulières. Après avoir publié *La Contre-démocratie* (« Points Essais », 2008), Pierre Rosanvallon propose, dans ce deuxième volet de son enquête sur les mutations de la démocratie au XXI^e siècle, une histoire et une théorie de cette révolution de la légitimité.

– *La Société des égaux*, Paris, Le Seuil, 2011.

– *Le Bon Gouvernement*, Paris, Le Seuil, 2015.

– Marcel Painchaud, *Idéologies et organisation du pouvoir politique*, Paris, Gaëtan Morin Éditeur, 2006.

Le but du présent ouvrage est de donner aux étudiants les instruments d'analyse nécessaires pour déchiffrer le monde politique dans lequel ils vivent. Ce livre leur permettra de comprendre et d'expliquer les différentes formes de gouvernements actuels et passés ; d'analyser les idéologies et de cerner les caractéristiques des régimes politiques qui en découlent ; d'établir des liens entre les idéaux politiques et leur concrétisation dans les institutions parlementaires, gouvernementales et partisans ; de demeurer critiques face à la diversité des valeurs politiques véhiculées par les médias, les acteurs politiques et les gouvernements ; d'appliquer leurs connaissances à l'analyse de régimes politiques actuels. L'introduction est consacrée à la présentation des grandes idéologies qui ont marqué l'évolution des régimes politiques : le libéralisme, le socialisme, le communisme, le fascisme, le nazisme, l'islamisme, le nationalisme, le féminisme, l'environnementalisme et l'altermondialisme.

La première partie analyse les régimes politiques multipartites, plus particulièrement les régimes du Royaume-Uni, du Canada, des États-Unis, de la France et du Japon.

La deuxième partie traite des régimes unipartites, principalement des gouvernements de l'ex-Union soviétique, de Cuba, de la Chine, de l'Italie fasciste, de l'Allemagne nazie et de l'Iran.

Dans chaque chapitre, l'auteur expose une vue d'ensemble du pays à l'étude sur les plans géographique, démographique et religieux, présente les valeurs politiques fondamentales de ce pays et décrit les caractéristiques du régime politique mis en place. Des citations de penseurs et de chefs politiques viennent enrichir la lecture. Une conclusion générale résume les principales caractéristiques des régimes politiques étudiés. Outil d'apprentissage pratique, cet ouvrage est agrémenté d'exercices, de tableaux, de cartes géographiques, de photographies, d'un glossaire, d'une bibliographie et d'un index.

– Thierry Menissier, Marie-Laure Desclos, Alain Fouchard, *L'Idée d'Empire dans la pensée politique, historique, juridique et philosophique*, Paris, L'Harmattan, 2006.

– Présentation de l'éditeur :

– L'idée d'empire, dont l'emploi semble aujourd'hui connaître un retour en force, a été utilisée pour désigner des contextes historiques très différents, et afin d'élucider des logiques politiques extrêmement variées. Le présent volume réunit les contributions de philosophes, d'historiens, de politistes et de juristes dans le double but de la clarifier et d'évaluer sa pertinence. Politique, l'idée d'empire paraît nécessairement se fonder sur la domination ; cependant, qu'est-ce qu'une politique d'empire ? Et tout empire est-il nécessairement impérialiste ? Si, du point de vue historiographique, la notion d'empire semble constituer un outil approprié pour penser certaines configurations et certains moments de civilisation, pourrait-on penser l'histoire du monde sans y faire référence ? Parce que sur le plan des relations internationales, elle désigne une unité qui coordonne des nations éventuellement antagonistes, la notion d'empire ne semble pas compatible avec les exigences démocratiques modernes. Mais juridiquement parlant, la souveraineté impériale du pays dominant est-elle définitivement négatrice des souverainetés nationales et des libertés de ceux qui lui sont soumis ? Ou bien, justement parce qu'elle fournit une unité à cette irréductible diversité, est-il possible de justifier certaines formes d'empire ? Enfin, de notables élaborations philosophiques ont, grâce à l'idée d'empire, lié la réflexion sur la civilisation, la prescription d'une spiritualité et la représentation du monde comme unité. Une telle conception de l'empire offre-t-elle une alternative à celle qui l'envisage en fonction de la seule puissance ? L'idée moderne d'universalité des Droits de l'homme est-elle cohérente ou contradictoire avec un tel modèle ? En examinant de nombreuses expériences impériales de référence, et en analysant les arguments qui furent régulièrement déployés en faveur ou en défaveur de l'empire, ce volume espère apporter des éléments de réponse à ces questions.

– Table des matières :

L'INVENTION DE L'IDÉE D'EMPIRE DANS LA PENSÉE GRÉCO-LATINE.

L'empire athénien et les mots pour le dire. L'idée d'empire appliquée à l'histoire grecque. L'Empire romain : le pluriel et le singulier.

L'IDEE D'EMPIRE DANS UN CONTEXTE THÉOLOGICO-POLITIQUE

Monarchia de Dante : de l'idée médiévale d'empire à la citoyenneté universelle. Signification et cause de la défense de l'empire chez Marsile de Padoue. Machiavel et la succession des Empires. L'idée d'empire à la lumière de l'impérialisme moderne. L'empire comme idée ou comme pratique : sur la « domination » vénitienne à l'époque de la Sérénissime République. Volney, ou l'Europe entre l'Orient et les États-Unis : un nouvel empire ? Empire, république mondiale et confédération dans la philosophie de Kant. L'empire : une politique de la volonté de puissance ? Nietzsche, la grandeur et le tragique. « Saluto al Duce, Fondatore del l'Impero » : l'idée d'empire dans l'Italie fasciste.

QUEL AVENIR POUR L'IDÉE D'EMPIRE ?

La question de l'empire aujourd'hui. Le temps de l'empire : travail, subjectivité, multitude. L'idée d'empire dans la représentation de la construction européenne. Citoyenneté globale ? Les droits politiques en régime impérial.

– Georges L. Mosse, *Les Racines intellectuelles du Troisième Reich : la crise de l'idéologie allemande*, Paris, Calmann-Lévy, col. « Mémorial de la Shoah », 2006.

– Luciano Canfora, Anna Colao, Paule Itoli, *La Démocratie, histoire d'une idéologie*, Préface de Jacques Le Goff, Paris, Le Seuil, 2006.

– Présentation de l'éditeur :

Voici un livre qui ne manquera pas de soulever des controverses. La Grèce, dit-on, a inventé la démocratie. Lieu commun, répond Luciano Canfora, et qui ignore totalement le fait qu'aucun auteur athénien ne célèbre la

démocratie... Dès lors, le lecteur est guidé dans un parcours de l'histoire européenne qui, de l'Antiquité à l'ère des révolutions, de la Troisième République à la révolution russe, de l'ère du fascisme à la chute du mur de Berlin, ne cesse d'interroger la démocratie, ses masques et ses dérives : le suffrage universel est-il aussi démocratique qu'on le croit ? Qui détient vraiment le pouvoir dans les démocraties ? Enfin, à l'ère des médias, n'est-il pas temps d'inventer une nouvelle forme de démocratie ?

– Stéphane Prézioso, Jean-François Fayet, Gianni Haver, *Le Totalitarisme en question*, Paris, L'Harmattan, 2008.

– Présentation de l'éditeur :

– La problématique du totalitarisme est revenue depuis quelques années au centre des préoccupations de la recherche historique. Cette notion multiforme, qui recouvre à la fois un concept, une théorie et des phénomènes historiques, pose néanmoins un certain nombre de problèmes liés à l'émergence du concept et à son instrumentalisation. Insaissable tout en étant incontournable, apte à caractériser l'apparition au vingtième siècle de phénomènes originaux sans pouvoir les expliquer de façon vraiment satisfaisante, le totalitarisme est un enjeu du débat actuel de nos sociétés, et cela bien au-delà de la division entre les régimes à prétention totalitaire et les autres. Le totalitarisme en question propose de déplacer la focale des analyses classiques de ce phénomène. Les diversités temporelle, géographique et méthodologique des contributions reflètent, bien que de façon non exhaustive, la richesse du débat autour du totalitarisme. L'originalité de l'optique choisie pour présenter les travaux récents sur la problématique du totalitarisme résulte également du mélange de contributeurs affirmés tels que Enzo Traverso et Bruno Bongiovanni et de jeunes chercheurs qui travaillent en ce moment sur le domaine.

– Roger-Gérard Schwarzenberg :

– *Sociologie politique*, Paris, Montchrestien, 1971, 5^e édition 1998 (fondamental).

– *L'État spectacle. Essai sur et contre le star-system en politique*, Paris, Flammarion, 1977.

– *1788. Essai sur la maldémocratie*, Paris, Fayard, 2006.

– *L'État spectacle 2. Politique, casting et médias*, Paris, Plon, 2009.

– C. Moatti, M. Riot Sarcey (éd.), *La République dans tous ses états*, Paris, Payot-Rivages, 2009.

– Frédérick Cooper, Jane Burbank, *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*, Paris, Payot, 2011 ;

Les empires, ces vastes États composés de territoires et de peuples assemblés par la force et l'ambition, ont dominé le paysage politique depuis plus de deux mille ans. Commenant leur histoire avec la Rome et la Chine anciennes, la continuant par l'Asie, l'Europe, les Amériques et l'Afrique, Burbank et Cooper étudient les conquêtes, les rivalités, les stratégies de domination, éclairant tout particulièrement la manière dont les empires s'adaptent aux différences entre les peuples, les créent ou les manipulent. Ils expliquent le monothéisme militant de Byzance, les califats islamiques, les Carolingiens, mais aussi les lois tolérantes des Mongols et des Ottomans, qui combinèrent protection religieuse et loyauté des sujets. Ils discutent également la question de l'influence des empires sur le capitalisme et la souveraineté populaire, les limites et l'instabilité des projets coloniaux européens, le répertoire de l'exploitation et de la différenciation en Russie, ou encore l'« empire de la liberté », qui fut la devise des révolutionnaires américains et qui s'étendit plus tard au-delà de ce continent.

Biographie de l'auteur

Frederick Cooper est l'un des meilleurs spécialistes actuels de l'histoire africaine au XX^e siècle et des questions de colonialisme et de décolonisation. Professeur d'histoire à New York University, il a été professeur invité à l'École des hautes études en sciences sociales, à l'École normale supérieure et à l'université Paris 7. Son premier livre, qui date de 1996, *Décolonisation et travail en Afrique, 1935-1960*, a été traduit en 2004 chez Karthala. Son dernier ouvrage, *Colonialism in Question : Theory, Knowledge, History*, a paru chez University of California Press en 2004.

– Michel Fortmann, Pierre Martin, *Le Système politique américain*, Montréal, Presses universitaires de Montréal, 2013 (5^e édition).

– Thomas Flichy (dir.), *Chine, Iran, Russie, Un Nouvel empire mongol ?*, Paris, Lavauzelle, 2013 ;

Introduction

Dans un dossier futuriste consacré à l'Europe en l'an 2000, le journal *Y Illustration* publiait en 1900 une gravure étrange montrant la cavalerie chinoise déferlant sur les plaines d'Europe. En réalité, la Chine pourrait fédérer demain de façon beaucoup plus pacifique le continent dont elle forme l'extrémité en nouant une alliance stratégique avec l'Iran tout en bénéficiant du soutien énergétique russe. À l'évidence, l'Iran, la Chine comme la Russie se présentent comme trois pôles de résistance à la mondialisation océanique. Le rapprochement entre ces vieilles civilisations signe-t-il pour autant la naissance d'un nouvel empire mongol au cœur de l'Asie centrale ?

Pour de multiples raisons, la Chine, l'Iran et la Russie ne risquent guère de reconstituer l'antique empire mongol qui les a fédérés hier. À l'inverse du XIII^e siècle, ces trois civilisations encerclent en effet aujourd'hui comme une île la civilisation turque qui les rassemblait jadis : la Chine poursuit sa politique de confinement des minorités turcophones au Xinjiang, la Russie a du mal à contrôler les peuples altaïques du Caucase. L'Iran, de son côté voit en la Turquie une puissance régionale rivale. En second lieu, ces trois pays souffrent d'une faiblesse démographique structurelle qui les empêchera d'exercer la puissance à long terme. Malgré ces faiblesses, ces États peuvent puiser dans leurs cultures une exceptionnelle capacité d'innovation. L'empire mongol pourrait par conséquent renaître aujourd'hui sous la forme d'une alliance très pragmatique entre trois puissances ayant intérêt à se prêter mutuellement appui. La cristallisation d'une telle alliance est la hantise des États-Unis dont le jeu consiste précisément à maintenir ces États divisés. Malgré ces tentatives, une alliance est née. En 2001, la Chine et la Russie fondent l'organisation de coopération de Shanghai dont l'un des objectifs principaux consiste à contrer l'influence américaine en Asie centrale. Le Tadjikistan fait partie des membres fondateurs. Il est rejoint par l'Iran en 2005 puis l'Afghanistan en 2012. Cela signifie que l'ensemble du monde persanophone fait désormais partie dans l'alliance. Rassemblant 1,5 milliards d'habitants sur 26 millions de kilomètres carrés, l'organisation de coopération de Shanghai dispose de 50 % de l'uranium et de 40 % du charbon mondial. C'est dans ce cadre qu'ont été menées des manoeuvres militaires communes ainsi que des échanges dans le domaine de la médecine et des nanotechnologies. Cette collusion entre l'Iran, la Chine et la Russie reste toutefois discrète pour des raisons propres à leurs cultures réciproques. Celle-ci ne transparait finalement qu'au détour de conflits périphériques comme ceux de Syrie ou de Corée du nord.

Le nouvel empire mongol, dont cet essai se propose d'esquisser les contours, ne saurait donc être perçu comme un angle mort dans la marche inéluctable vers une mondialisation pacificatrice : fondé sur la vieille alliance entre les civilisations persane et chinoise, cette alliance s'inscrit dans une généalogie commune, s'appuie sur des intérêts géopolitiques partagés et surtout diffuse une vision du monde allant à rebours de nos propres stéréotypes. Il importe, par conséquent de prendre la pleine mesure d'une conjonction d'intérêts constituant une clef de compréhension, souvent incomprise, du monde de demain.

Biographie de l'auteur

Cet essai a été rédigé par le laboratoire Mondes Futurs. Les rédacteurs en sont Thomas Flichy, Professeur à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, Jean-Marie Holtzinger, spécialiste des relations sino-russes, Jérôme Pâris, et Antoine-Louis de Prémonville, docteur ès Lettres & Civilisations.

– Georges Chaliand, *Vers un nouvel ordre du monde*, Paris, Points essais, 2014 ;

Revue de presse

Gérard Chaliand n'est ni un géopoliticien en chambre ni un stratège de salon ; il a parcouru tous les terrains des guerres irrégulières, de l'Afghanistan au Kurdistan, dont il est un spécialiste sans rival de l'histoire et de la culture. Fort de ses voyages, de ses études et de son expérience, il livre un ouvrage stimulant et déroutant sur « le nouvel ordre du monde ». Avec le sinologue Michel Jan, il dessine les contours des nouvelles puissances, des peuples autrefois colonisés et dépassés qui deviennent les nouveaux maîtres du monde, les nouvelles puissances de l'économie globale. (François Sergent - *Libération* du 30 mai 2013). *Ce texte fait référence à une édition épuisée ou non disponible de ce titre.*

Finalement, la domination absolue de l'Occident, européen puis américain, n'aura duré que deux siècles. Un nouvel ordre du monde s'élabore sous nos yeux, dont la crise actuelle, jointe à l'essor de l'Asie, révèle les traits. Deux facteurs majeurs expliquent la recomposition géopolitique actuelle : l'évolution de la démographie mondiale et la globalisation de l'économie. En analysant le parcours et les évolutions des grandes puissances, ce livre propose deux dimensions de lecture du monde contemporain, l'une dynamique, l'autre analytique. D'une part, un récit, vif et informé, des grands événements qui façonnent notre globe et déterminent son avenir ; d'autre part, une approche plus synthétique de la nouvelle puissance, la Chine. C'est dans la conjugaison de ces deux axes que se dessinent les contours du monde de demain. Cet ouvrage a reçu le prix Anteios 2014.

– Jean Baudoin, Bernard Bruneteau, *Le Totalitarisme : un concept et ses usages*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

Forgé dans les années 1920, le concept de « totalitarisme » fait partie intégrante de l'histoire du XX^e siècle et, à ce titre, ne saurait être exclu de son interprétation. Soumis à un usage social multiforme, au coeur des débats nourrissant antifascisme, anti-totalitarisme et anticomunisme, il est un concept « politique » devenant en lui-même un conflit. Destiné parallèlement à un usage savant transdisciplinaire où se côtoient philosophes, politistes, historiens et juristes, il en a hérité des significations parfois différentes. En raison de ces usages croisés et superposés, le concept a été jugé polémique (il l'obligerait à penser dans le cadre de la démocratie libérale), impuissant (à rendre compte de la réalité complexe et évolutive des régimes considérés comme « totalitaires »), voire banalisant (en estompant notamment la singularité du génocide perpétré par le nazisme). Les moments furent donc nombreux où il fut en passe d'être effacé de la critique publique et du lexique des sciences sociales. « Concept-symbole » de certaines conjonctures (guerre froide, intégration européenne, « fin de l'histoire » libérale...), son utilisation serait problématique dans le champ académique. Comment expliquer alors sa capacité de résistance au-delà des circonstances qui l'auraient fait prospérer ? Le fait qu'un concept ait été politiquement instrumentalisé devrait-il conduire à son excommunication scientifique ? Ne doit-on pas plutôt convenir que le concept de totalitarisme, si chargé soit-il, reste opératoire sous certaines conditions d'utilisation ? S'il est peu probable que le terme soit retiré du débat en dépit des plus rudes assauts, il est toujours utile de rappeler sa double nature : une représentation destinée à rendre le réel plus intelligible ; des formes historiques où le concept compose avec la réalité. Penser le et les totalitarismes. C'est au regard de cette nécessaire double approche qu'un colloque organisé en mars 2012 à l'université Rennes 1 a eu l'ambition de mobiliser des représentants de plusieurs disciplines. L'ouvrage présent qui en est issu rend compte du regard qu'elles posent sur le « totalitarisme » tant en ce qui concerne ses usages, son contenu, ses limites et les enjeux qu'il suscite toujours.

– Gérard Chaliand, Jean-Pierre Rageau, *Géopolitique des empires*, Paris, Fammarion, col. « Champs. Essais », 2015.

Une géopolitique des empires à travers six mille ans d'histoire n'avait jamais été tentée. C'est ce que réalise cet ouvrage, depuis le premier empire (celui de Sargon, en Mésopotamie) jusqu'à l'effondrement du dernier, l'Union soviétique. Forts de cette appréciation du temps long, les auteurs invitent à appréhender le monde de demain, celui qui suivra la crise majeure que nous traversons. Comment l'industrialisation, l'urbanisation et la réduction de l'espace-temps bouleversent les équilibres, quel rôle primordial joue la géographie dans l'histoire ? Quelle place les différentes nations occuperont dans le monde ? Faut-il croire à un amenuisement décisif du rôle des Etats ? Quel type de confrontation les États-Unis et la Chine vont-ils exercer étant donné leurs intérêts d'Etats, et leur souci de conserver ou de restaurer leur imperium ?...

– Thierry Lentz (dir.), *La Fin des empires*, Paris, Perrin, 2016,

L'histoire serait-elle vouée à n'être qu'un éternel recommencement ? Cette fameuse question mérite particulièrement d'être posée concernant la naissance et la chute des empires. Depuis l'Antiquité, et sur tous les continents, certaines contrées, par le fer, l'or et l'esprit, se hissent au rang de puissance prépondérante et dominant une large partie du monde. Or, selon l'adage de Jean-Baptiste Duroselle, « tout empire périra » pour des raisons multiples, même si un noyau dur d'explications peut être avancé : crises de croissance, notamment en matière d'assimilation des populations conquises, paupérisation économique, épuisement du modèle militaire ; enfin et naturellement, apparition et renforcement de rivaux intérieurs et extérieurs.

Sous la direction de Patrice Gueniffey et Thierry Lentz, des historiens de renom racontent et analysent le déclin et la chute des grands empires qui ont fait le monde. Ils nous entraînent dans le sillage d'Alexandre le Grand jusqu'au *soft power* de Washington, en passant par le modèle romain et son héritier byzantin, les empires des steppes, l'Empire ottoman, le binôme latino-continentale espagnol, précédant le siècle idéologique (1917-1991) qui voit tour à tour s'effondrer l'empire des Habsbourg, le III^e Reich, le Japon militariste, puis, après la guerre froide, le communisme soviétique, héritier de l'impérialisme séculaire des Romanov.

Brisés par les deux guerres mondiales, la faillite des totalitarismes et le déclin de l'Europe qui avait dominé le monde depuis le XVI^e siècle, les empires ont pu sembler, alors que l'on célébrait la fin de l'histoire, condamnés au bûcher des vanités. Seulement, si les empires trépassent, l'impérialisme ne meurt jamais, comme le prouvent les étonnantes métamorphoses de la Chine, l'éternel retour de la Russie, sans occulter le poids toujours majeur des États-Unis.

Au final, une grande leçon d'histoire, inédite et essentielle, pour connaître le monde d'hier et comprendre celui d'aujourd'hui.

– Gabriel Martinez-Gros, *Brève histoire des Empires. Comments ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Points, col. « Histoire », 2016 ;

Dans un style limpide et accessible, l'auteur traverse les siècles et les continents pour livrer une lecture surprenante, stimulante, de l'ascension et du déclin des empires depuis Rome jusqu'aux empires de Chine en passant par l'Islam, les Mongols et l'Inde des Moghols. Cette lecture audacieuse, qui place en son cœur les questions de la violence et de la paix, qui oppose le centre pacifique de l'empire et ses marges violentes, est inspirée de la pensée d'un grand théoricien de l'État et de l'Islam médiéval qui vécut au XIV^e siècle, Ibn Khaldûn. Cette pensée universelle, d'une portée équivalente à celle de Marx ou de Tocqueville, l'une des seules sans doute qui ne soit pas née en Occident, est, plus qu'un fil rouge, l'armature de ce texte qui nous fait voyager à travers l'histoire des âges impériaux et entend aussi pointer tout ce que notre monde démocratique, né de la révolution industrielle, a d'exceptionnel – peut-être d'éphémère.

– *Partis, courants, familles politiques : brefs rappels*

– Eugen Weber, *L'Action française*, Paris, Sotck, 1964.

– Maurice Duverger, *Les Partis politiques*, Paris, col. « Points Politique », 1976.

– S. Berstein, *Histoire du Parti Radical*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2 tomes, 1982.

– Ariane Chebel d'Appollonia, *L'Extrême-Droite en France. De Maurras à Le Pen*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, col. Questions au XX^e siècle, 1988.

– Pierre Avril, *Essais sur les Partis politiques*, Paris Petite Bibliothèque Payot, 1990.

– Paolo Pombeni, *Introduction à l'histoire des partis politiques*, Paris, PUF, col. « Recherches politiques », 1992.

– Jean-François Sirinelli, *Histoire des droites*, trois volumes (*Politique, Cultures, Sensibilités*), Paris, col. « Tel », 1992.

– Hans-Peter Kriesi, *La Démocratie occidentale. Une approche comparée*, Paris, Économica, 1994.

– Raymond Huard, *La Naissance du parti politique en France*, Paris, Presses de Science Po, 1996.

– Marc Sadoun, Jean-Marie Donegani, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Gallimard, col. « Folio », 1998.

– Daniel-Louis Seiler, *Les Partis politiques en Occident. Sociologie historique du phénomène partisan*, Paris, Ellipses, 2003.

– Philippe Braud, *La Démocratie politique*, Paris, Seuil, col. « Points », *Penser l'État*, Paris, Seuil, col. « Points », 2003, 2004.

– Collectif, Gilles Candar, Jean-Jacques Becker, Sylvie April, Jacqueline Lalouette, Frédéric Monier et alii, *Histoire des Gauches en France*, T. 1, *L'Héritage du XIX^e siècle*, T. 2, *XX^e siècle, à l'épreuve de l'histoire*, Paris, La Découverte, 2005.

Le couple droite-gauche est une donnée particulière de l'histoire française. Or, s'il existe des histoires de la droite, la gauche française n'avait pas suscité jusqu'à présent de grande synthèse. C'est ce défi que souhaite relever cette « somme » de plus de quatre-vingts contributions réparties en deux volumes. Historiens confirmés et jeunes chercheurs, sans exclusive d'opinion, d'institution ou de formation, se sont associés avec le seul souci de saisir cette invention française : la gauche, gauche politique, culturelle, sociale ou économique. Il s'agit autant de rendre compte de la diversité des courants et formations politiques qui se sont réclamés d'elle, parfois en quête d'unité, souvent en cultivant leurs différences, que d'analyser les valeurs, les traditions, les références, les comportements et les sociabilités des hommes et des femmes de gauche. Émerge alors une identité de gauche qui n'est pas figée ou définitivement établie, qui se construit, se déconstruit et se reconstruit sans cesse. Le second volume suit la gauche à l'épreuve de l'histoire depuis le début du XX^e siècle, qu'elle soit au pouvoir – rarement tout entière – ou qu'elle s'y oppose. Partis politiques, syndicats, associations, personnalités, forment ensemble un « peuple de gauche », multiple, divers et changeant, désormais affirmé et identifié, mais où l'on se déchire sur les questions de l'heure : la révolution, la réforme, la guerre, la colonisation et la décolonisation, l'évolution de la société, l'avenir de l'humanité. Le premier volume, L'héritage du XIX^e siècle, s'interroge sur les origines de la gauche et analyse l'émergence d'une notion à la fois issue des Lumières, de la Révolution et des habitudes parlementaires de la monarchie constitutionnelle. Siècle de mise en place, où se construit de manière complexe, parfois contradictoire, un héritage diversifié. Des courants politiques « de gauche » s'identifient, vivent en se transformant, disparaissent parfois ou s'intègrent à l'histoire nationale.

– Guillaume Bernard, Éric Duquesnoy (dir.), *Les Forces politiques françaises, Genèse, environnement, recomposition*, Paris, PUF, 2007.

– Claude Weil, *Les Droites en France (1789-2008)*, Préface de Jean Daniel, Paris, Éditions du CNRS, 2008 :

Pourquoi les droites ? - Parce que la Droite, ça n'existe pas.

En France comme ailleurs, plus qu'ailleurs, elle a toujours été composite. Plurielle. Il y a une droite qui exècre l'argent et une droite qui le vénère, une droite cléricale et une droite laïque, une droite étatiste et une droite libérale, une droite souverainiste et une droite européiste. Il faut donc revenir à leur matrice commune à l'histoire. De la Révolution de 1789, année zéro des temps politiques modernes jusqu'à l'avènement du sarkozysme en passant par l'Empire, la Commune, la proclamation de la République.

L'Affaire Dreyfus. L'Occupation. la guerre d'Algérie. Les meilleurs historiens renouent ici les fils de cette famille à la généalogie tourmentée. Un retour en arrière qui éclaire le présent.

– Alain Caillé, Roger Sue, *De Gauche ?*, Paris, Fayard, 2009.

– Jean-Louis Laville, José Luis Coraggio (dir.), *Les Gauches du XXI^e siècle. Un dialogue Nord-Sud*, Lormont, 2016.

La gauche paraît aujourd'hui perdue face à un « modernisme » que la plupart des citoyens ne différencient plus de la droite.

Mais au lieu de constater le délitement de la gauche, des voix de plus en plus nombreuses réclament l'ouverture d'un large débat. Nécessaire, indispensable même, il ne sera néanmoins innovateur que s'il sort d'un eurocentrisme prisonnier de son histoire productiviste et de son présent gestionnaire.

Le dialogue Nord-Sud entamé ici, en particulier à partir d'une coopération étroite avec l'Amérique latine, permet d'identifier des perspectives pour des gauches à venir : réinvention de l'État, redéfinition de la solidarité, rénovation de la social-démocratie, socialisme du XXI^e siècle, bien vivre, pluriversalisme, décolonialité, associationnisme populaire, post-développement, ...

28 auteurs de 4 continents présentent leurs réflexions de manière synthétique. Ces approches, pour certaines disponibles pour la première fois en français, se démarquent des conformismes et des résignations.

La voie n'est pas tracée, mais des concepts et pratiques reformulent aujourd'hui le projet d'égalité et d'émancipation.

Avec les contributions de : ALBERTO ACOSTA, GENEVIEVE AZAM, GUY BAJAIT, FRED BLOCK, ATILIO BORON, FABIENNE BRUGERE, JOSE LUIS CORAGGIO, PIERRE-NOËL DENIEUIL, ARTURO ESCOBAR, JORDI ESTIVILL, NANCY FRASER, KEITH HART, FRANZ HINKELAMMERT, LARS HULGÅRD, FLORENCE JANY CATRICE, ERNESTO LACLAU, HOUDA LAROUCI, JEAN-LOUIS LAVILLE, BENOIT LEVESQUE, JUAN CARLOS MONEDERO, YOSHIHIRO NAKANO, MATHIEU DE NANTEUIL, TONINO PERNA, PEDRO SANTANA RODRIGUEZ, RITA LAURA SEGATO, BOAVENTURA DE SOUSA SANTOS, ANNE SALMON, RAMÓN TORRES GALARZA, HILARY WAINWRIGHT, ELI ZARETSKY

– *Les Villes comme vecteurs de culture politique, de construction de réseaux, d'idéologies collectives, de socialisation des différents intellectuels*

- Revue *Critique*, *Vienne, début d'un siècle*, Paris, août-septembre 1975, n° 339-340.
- Michel Pollak, *Vienne 1900*, Paris, Gallimard/Julliard, col. « Archives », 1984.
- William M. Johnson, *L'Esprit viennois*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 1985.
- Georges Duby et alii, *Histoire de la France urbaine*, Paris, Le Seuil, 5 tomes, 1985.
- Jacques Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, Puf, col. « Perspectives critiques », 1990.
- Carl Schorske :
 - *Vienne, fin de siècle. Politique et culture*, Paris, Le Seuil, 1983.
 - « L'Histoire et l'étude de la culture », Paris, *Genèses. Sciences sociales et Histoire*, 1990, vol. 1, n° 1, p. 5-23.
 - *De Vienne et d'ailleurs. Figures culturelles de la modernité*, Paris, Fayard, 2000.
- Petr Wittlich, *Prague, fin de siècle, 1890-1914*, Paris, Taschen, 1999.
- Jacques Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, PUF, Col. « Quadrige », 2000.
- Georg Braun, Franz Hogenberg, *Les Villes du monde*, Paris, Taschen, 2011.
- Christophe Charles :
 - *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)*, Paris, Minit, 1990 :

Les « intellectuels » sont nés au moment de l'affaire Dreyfus et le néologisme désignait à l'origine une avant-garde culturelle et politique qui osait défier la raison d'État. Pourtant ce mot, qui aurait dû disparaître après la résolution de cette crise politique, s'est perpétué, tantôt pour désigner un groupe social, tantôt pour qualifier une manière d'envisager le monde social au nom des valeurs universelles allant contre les hiérarchies établies. Pour comprendre le paradoxe d'un événement qui structure durablement la vie sociale, culturelle et politique, il fallait montrer comment la crise des représentations anciennes, le nouvel état du champ intellectuel, et en particulier l'expansion sans précédent des professions intellectuelles, et le vide laissé par la crise des classes dirigeantes traditionnelles ou des nouvelles élites républicaines ont créé les conditions favorables à l'affirmation collective des « intellectuels ». Et il fallait aussi expliquer les raisons pour lesquelles les avant-gardes littéraire ou universitaire, traditionnellement à l'écart de l'engagement, se sont progressivement rapprochées des avant-gardes politiques et ont mis au point les nouvelles manières d'intervenir dans le champ du pouvoir, en dehors des voies de la politique classique, qui sont inséparables de l'émergence des « intellectuels » pendant l'affaire Dreyfus. La lecture méthodique des pétitions d'intellectuels conduits à renouveler l'interprétation de ce moment essentiel de la Troisième République et à proposer un modèle de compréhension des rapports que les différents groupes d'intellectuels ont entretenu avec la politique. Ce modèle qui peut sans doute s'appliquer à d'autres crises du XIX^e siècle, ne fait que mieux ressortir la singularité des intellectuels français au sein de l'Europe culturelle.

– *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Seuil, 1998.

– *Les Intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Le Seuil, col. Points Histoire, 2001

Une histoire comparée des intellectuels dans l'Europe du XIX^e siècle suppose une analyse des transformations sociales qui ont permis l'émergence de ce groupe. On assiste au XIX^e siècle à des bouleversements sans précédents des structures éducatives et d'enseignement, mais ce sont également les pratiques culturelles qui évoluent avec le développement de la presse et de l'édition. A la fois acteurs et produits de ces mutations, les intellectuels, d'abord surtout prophètes solitaires, ensuite membres de groupes et de réseaux, tentent de conquérir leur autonomie face aux institutions politiques et religieuses. Entre revendications nationales et universalisme européen, entre luttes pour les libertés de penser et d'écrire et défense de l'ordre symbolique établi, entre avant-gardisme et conservatisme culturel, les intellectuels qu'il s'agisse de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, de la Russie ou des fiefs britanniques jouent partout un rôle de plus en plus visible : figures de la modernité, porte-parole du peuple ou des peuples ou simples spectateurs critiques d'une société qui change.

– *Le Temps des capitales culturelles européennes (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, champ Vallon, col. « Époque », 2009 :

L'histoire culturelle de l'Europe entre le XVIII^e siècle et le milieu du XX^e siècle est marquée par l'émergence de nouveaux lieux centraux pour les échanges, le rayonnement et l'innovation en matière de culture. L'observation de ces capitales culturelles, d'État le plus souvent, permet de comprendre la dynamique du passage de la culture de cour ou d'élite à une culture de plus en plus largement partagée et pratiquée, ainsi que l'émulation entre les espaces nationaux et linguistiques. Les capitales culturelles anciennes ou dominantes (Londres, Rome, Paris) suscitent en effet des politiques de rattrapage dans les capitales culturelles plus récentes ou incertaines. Produit d'un travail collectif rassemblant des spécialistes de littérature, d'histoire, d'histoire des sciences, d'histoire des arts et de la musique, ce livre redresse bien des stéréotypes et images simplifiées d'une période qui voit l'apogée du rayonnement culturel européen, l'un de ses moments de créativité les plus féconds (de l'opéra aux avant-gardes picturales) et un moment d'interaction intense avec les combats politiques et sociaux les plus décisifs pour la transformation du continent.

– *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 1998.

Présentation de l'éditeur :

À travers une série d'analyses des principaux aspects de la culture fin de siècle, Christophe Charle démontre que Paris occupait une position hors pair dans la culture européenne d'avant-garde. Tant les témoignages des intellectuels étrangers, qui font le pèlerinage dans la ville des révolutions politiques et symboliques, qu'une comparaison systématique avec l'autre capitale rivale en plein essor, Berlin, soulignent cette fonction supranationale durable de la « capitale de l'Europe » (Hugo) qui favorise audaces et transgressions.

Combinant comparaisons et monographies approfondies, sociologie historique et étude de textes, biographie intellectuelle et histoire politique, l'ouvrage nous fait comprendre de l'intérieur la géographie sociale du champ littéraire. Il réinterprète aussi des figures d'intellectuels partagés entre leur idéal savant et littéraire et leurs passions politiques.

Période marquée par la montée en puissance des médias, par la concurrence acharnée entre tendances littéraires et artistiques, par l'essor du nationalisme et du racisme et par le désenchantement face aux errements démocratiques, la fin du siècle est aussi le moment où les intellectuels du temps se posent des questions toujours actuelles sur les rapports de la culture française aux cultures étrangères et sur la façon de concilier engagement scientifique ou littéraire et engagement militant.

– (Avec Alice Bravard), *Le Grand monde parisien, 1900-1959. La persistance du modèle aristocratique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013 :

Parce qu'il se trouvait au sommet de la hiérarchie d'une société, précocement entré dans un processus de démocratisation et converti aux idéaux républicains, le grand monde parisien, fine fleur de l'aristocratie française, eut à subir une mise en cause anticipée de ses positions. Pourtant, à la fin du XIX^e siècle, il conserve l'essentiel de ses pouvoirs et incarne toujours un idéal social et culturel prégnant. La Grande Guerre, rupture convenue dans l'histoire des élites anciennes, période butoir marquant « la fin d'un monde » et l'avènement d'un nouvel ordre social, ne semble pas même avoir atteint la vitalité du groupe autrement que dans sa chair. Les années 1920 poursuivent l'euphorie collective de la Belle Époque, que le premier conflit mondial n'avait fait qu'interrompre. Il faut attendre la fin des années 1930 pour voir ce monde dépassé sur les plans politique et idéologique, affaibli sur le plan économique et terni aux yeux des Français, par l'ascension d'élites nouvelles,

bourgeoises et républicaines. Ainsi, le lent déclin des élites anciennes, annoncé et largement fantasmé depuis la Révolution française, s'esquisse-t-il lentement dans l'entre-deux-guerres et n'aboutit-il, en fait, qu'après 1945.

– (dir.) *Capitales culturelles et rayonnement culturel (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Éditeur rue d'Ulm, 2004 :

Les études ici présentées explorent des questions jamais vraiment posées en histoire culturelle ou en histoire urbaine : Quel est le fondement du rayonnement culturel d'une capitale ? Pourquoi se renforce-t-il ou s'affaiblit-il ? Comment les nombreuses activités culturelles interagissent-elles pour attirer de nouveaux publics, de nouveaux acteurs ? À travers l'examen comparé de secteurs très divers de la vie culturelle (le théâtre, le musée, la mode, les concours artistiques, les événements sportifs, les célébrations religieuses ou « touristiques ») de plusieurs capitales (Paris, Rome, Londres, Weimar, Chicago...) sur une période importante, cet ouvrage propose à la fois des mises au point érudites et des programmes d'enquête à poursuivre. Les réussites ou les échecs de transferts de modèles culturels mettent en lumière les polarisations de longue durée des espaces nationaux et des champs de production culturelle en Europe, les rivalités entre villes et les captations d'héritage. Ainsi prend forme un autre regard historique sur les capitales culturelles, préservé du double défaut de la célébration naïve et de l'inventaire glacé.

– (dir. avec Daniel Roche), *Capitales culturelles. Capitales symboliques. Paris et les expériences européennes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne (2014) :

Pour la première fois en français, ce panorama comparatif de l'image symbolique et de l'histoire culturelle des principales capitales européennes est le fruit des recherches d'historien(ne)s, d'historien(ne)s d'art, de musicologues, d'historien(ne)s du livre et de la littérature. Dans une grande Europe de la France à la Russie et de l'Allemagne à l'Espagne ou l'Italie, l'analyse comparative s'étend sur plus de deux siècles. Elle permet de revisiter le cas parisien, exceptionnel certes, mais aussi modèle pour d'autres nations plus récentes ou repoussoir pour des espaces qui répondent à d'autres logiques urbaines. La confrontation des disciplines permet des liaisons nouvelles du politique à l'artistique, du symbolique au mémoriel, de l'échelle locale à l'échelle nationale, des institutions aux pratiques sociales et aux stratégies des créateurs. Ces deux siècles voient le passage d'une culture dominée par des élites restreintes à une société où les cultures s'ouvrent, se diversifient et se chevauchent. Ils sont marqués aussi par la concurrence croissante entre un modèle traditionnel encore vivace dans les arts élitistes (peinture, musique, etc.), fondé sur la dialectique de la Cour et de la Ville, et un modèle plus contemporain, où les métropoles sont, de plus en plus, des points de passage entre des réseaux, à la fois rivaux et interdépendants de production et de diffusion des biens culturels reproductibles et largement diffusés (livre, spectacles...).

– Jean-Pierre A. Bernard, *Les Deux Paris. Les représentations de Paris dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Paris, Champ Vallon, 2001.

– David Harvey, *Paris, capitale de la modernité*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2012.

– Les intellectuels

– Généralités

- Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Paris, Paris, Grasset, 1924, réédition 1975.
- Raymond Aron :
 - *L'Opium des intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.
 - *D'une Sainte Famille à l'autre, essai sur les marxismes imaginaires*, Paris, Gallimard, 1969.
- Jacques Ozouf, *Nous les maîtres d'école*, Paris, Julliard, 1967.
- Sébastien Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, Paris, Paul Hartmann, 1931, rééd., Paris, Médiations, 1965.
- Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-Conformistes des années 30*, Paris, Éd. du Seuil, 1969.
- Raoul Girardet, *L'Idée coloniale en France 1871-1962*, Paris, La Table ronde, 1972 ; rééd., Paris, Hachette, 1986, « Pluriel ».
- Claude Bellanger et alii, *Histoire générale de la presse, Paris*, PUF, 5 vol., 1975.
- Michel Winock, *Histoire politique de la revue « Esprit » 1930-1950*, Paris, Éd. du Seuil, 1975.
- Michaël Löwy :
 - *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires*, Paris, PUF col. « Sociologie d'aujourd'hui », 1976.
 - *Rédemption et utopie : Le Judaïsme libertaire en Europe centrale. Une étude d'affinité élective*, Paris, Éditions du Sandre, 2009.
 - Présentation de l'éditeur :

Vers la fin du XIX^e siècle apparaît en Europe centrale une génération d'intellectuels juifs dont l'œuvre allait marquer la culture moderne. Puisant en même temps à des sources allemandes (le romantisme) et juives (le messianisme), leur pensée s'organise autour de l'idée (kabbalistique) du Tikkoun : la rédemption. Quelques-uns parmi eux sont plus orientés vers la religion : Martin Buber, Gershom Scholem, Franz Rosenzweig. D'autres sont plus attirés par les utopies sociales : Ernst Bloch, Georg Lukàcs, Erich Fromm. Entre les deux, à la fois à l'écart de tous les courants et à la croisée des chemins: Walter Benjamin et Franz Kafka. Malgré leurs différences, il existe entre tous une étonnante communauté spirituelle, fondée sur l'affinité élective entre la rédemption messianique et l'utopie libertaire. Ce livre est la première tentative de retrouver le réseau occulte qui les relie.

 - Table des matières :
 - Sur le concept d'affinité élective
 - Messianisme juif et utopie libertaire : des « correspondances » à l'*attractio electiva*
 - Pariés, rebelles et romantiques: essai d'analyse sociologique de l'intelligentsia juive d'Europe centrale
 - Les Juifs religieux anarchisants : Martin Buber, Franz Rosenzweig, Gershom Scholem, Leo Löwenthal
 - *Theologia negativa* et *utopia negativa* : Frantz Kafka
 - À l'écart de tous les courants et à la croisée des chemins: Walter Benjamin
 - Les juifs assimilés, athées-religieux, libertaires : Gustav Landauer, Ernst Bloch, György Lukacs, Erich Fromm

- Carrefours, cercles et figures : quelques exemples
- Une exception française : Bernard Lazare
- *Juifs hétérodoxes*, Paris, Éditions de l'Éclat, col. « Philosophie imaginaire », 2010.

« Cet ouvrage est la continuation des recherches que j'avais initiées avec la publication en 1988 du livre *Rédemption et Utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale* (PUF), traduit en portugais, anglais, italien, suédois, allemand, espagnol et grec, et qui a été récemment réédité par les Éditions du Sandre. Mais alors que cet écrit était une tentative de cartographie de la culture juive/romantique en Europe centrale, avec ses différents pôles et ses courants souterrains, juifs hétérodoxes est plutôt un chantier, un recueil de travaux entrepris au cours de ces vingt dernières années, un ensemble d'études de cas sans volonté de systématisation. Le terrain est sensiblement le même, la culture juive de la Mitteleuropa du début du XXe siècle – à une exception près : Bernard Lazare, écrivain romantique et libertaire français – ainsi que l'approche qui tente de saisir les affinités électives entre romantisme, messianisme et utopie. Cependant, ici, l'axe principal structurant les recherches c'est la comparaison, les pensées croisées de deux auteurs, à la fois proches et séparés, convergents et divergents, semblables, mais néanmoins irréductiblement divers. » M. L.
- Nicole Racine-Furlaud, « Le comité de vigilance des intellectuels antifascistes 1934-1945 », *Le Mouvement social*, n° 101, oct.-décembre 1977.
- Robert Fossaert, *La Société*, t. III, *Les Appareils*, Paris, Éd. du Seuil, 1978. Téléchargeable sur le Site Internet « Classiques des sciences sociales.
- Jean-Noël Jeanneney, Jacques Julliard, « *Le Monde* » de Beuve-Méry ou le Métier d'Alceste, Paris, Éd. du Seuil, 1979.
- Jan Waclav Makhaiski, *Le Socialisme des intellectuels. Textes choisis*, Paris, col. Point Politique inédit, Paris, Le Seuil, 1979.
- Aline Coutrot, *Un Courant de la pensée catholique : l'hebdomadaire « Sept », mars 1934-août 1937*, Paris, Éd. Cana, 1980.
- Jean-Yves Moilier, *Michel et Calmann-Lévy ou la Naissance de l'édition moderne 1836-1891*, Paris, Calmann-Lévy, 1984.
- Pierre Assouline, *Gaston Gallimard. Un demi-siècle d'édition française*, Paris, Balland, 1984.
- Roger Chartier (sous la direction de), *Histoire de l'édition en France*, Paris, Promodis, 1985-1986, vol. 4.
- Régis Debray :
 - *Le Pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay, 1979.
 - *Le Scribe, Genèse du politique*, Paris, Grasset, 1980.
 - *Les Communions humaines, pour en finir avec « la religion »*, Paris, Fayard, 2005.
 - *Jeunesse du sacré*, Paris, Gallimard, 2015.
- Herbert R. Lottman, *La Rive gauche. Du Front populaire à la guerre froide*, Paris, Le Seuil, col. « Points », 1981.
- Anna Boschetti, *Sartre et « les Temps modernes »*, Paris, Éd. de Minuit, 1985.
- H. Hamon, P. Rotman, *Les Intellocrates. Expédition en haute intelligentsia*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, 1985.

– Jean-François Sirinelli :

– « Khâgneux et normaliens des années 20. Histoire politique d’une génération d’intellectuels 1920-1945 », thèse de doctorat d’État, 1986, publiée à Paris, Paris, PUF, col. « Quadrige », 1995.

– « La hasard ou la nécessité ? Une histoire en chantier : l’histoire des intellectuels », Paris, *Vingtième siècle, revue d’histoire*, n° 9, janvier-mars 1986, p. 97-108.

– (en collaboration avec Pascal Ory), *Les Intellectuels en France de l’affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 2004.

– *Dictionnaire historique de la vie politique française au XX^e siècle* (dir.), Paris, PUF, col. « Quadrige », nouvelle édition actualisée, 2003.

– *Aux marges de la République. Essai sur le métabolisme républicain*, Paris, PUF, coll. « Le Nœud gordien », 2001.

– *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1990, col. « Folio-Histoire », 1996.

– *La Guerre d’Algérie et les Intellectuels français*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe coll. « Questions au XX^e siècle » 1991.

– (avec Michel Leymarie), *Histoire des intellectuels aujourd’hui*, Paris, Puf, 2003.

– *Sartre et Aron, deux intellectuels dans le siècle*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999.

– Simonin (Anne), *Les Éditions de Minuit, 1942-1955. Le devoir d’insoumission*, Paris, IMEC, 1994.

– Jean Sévillia, *Le Terrorisme intellectuel de 1945 à nos jours*, Paris, Perrin, 2000.

– François Dosse, *La Marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2003.

– Signalons l’intérêt de la collection dirigée par Thierry Paquot aux éditions La Découverte, intitulé « l’aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle », qui a publié neuf ouvrages, ainsi présentés de façon symptomatique :

« Le XX^e siècle est un siècle débordant d’idées.

Le XX^e siècle est un siècle peuplé de mouvements artistiques et de penseurs hors du commun.

Le XX^e siècle est intellectuel, et les neuf essais de cette série en mesurent la nouveauté, en recensant les acteurs, en déchiffrent les secrets, en dénombrent les illusions, les faiblesses, les peurs et les erreurs comme ils en analysent les ambitions, les prétentions, les agacements.

Un siècle d’avant-gardes exubérantes et d’académismes triomphants. Un siècle d’espérance et de talents explosifs, de colères et d’engouements, de ressentiments et de désenchantements.

Un siècle de passions passionnées et passionnantes découpé pour la commodité de l’exposition en neuf périodes. Pour chaque période un auteur qui s’efforce d’en reconstituer l’atmosphère et d’en étudier les temps forts tout en étant attentif à ce qui, intellectuellement, se prépare. Des essais qui, pour penser la pensée française associent plusieurs histoires : culturelle, artistique, politique, religieuse, etc. Si les uns s’intéressent plus à de grandes figures, de “maître à penser” comme de “maître à contester”, d’autres à des lieux où le mouvement des idées s’élabore (salons, revues, grandes écoles, réseaux...), tous s’évertuent à montrer la diversité des œuvres produites et la richesse des créations. ». Voici les neuf études en question.

- Christophe Prochasson, *Les Années électriques (1880-1910)*, Paris, La Découverte, 1990.
 - Thierry Paquot et Christophe Prochasson, *Les Années brisées (1909-1919)*, Paris, La Découverte, 1990.
 - Michel Trebisch, *Les Années rapides (1919-1927)*, Paris, La Découverte, 1990.
 - Jean-Pierre Morel, *Les Années militantes (1927-1937)*, Paris, La Découverte, 1990.
 - Daniel Lindenberg, *Les Années souterraines (1937-1947)*, Paris, La Découverte, 1990.
 - Pascal Ory, *Les Années froides (1947-1956)*, Paris, La Découverte, 1990.
 - Jean-Pierre Rioux, *Les Années conquérantes (1956-1968)*, Paris, La Découverte, 1990.
 - Gil Delannoi, *Les Années utopiques (1968-1978)*, Paris, La Découverte, 1990.
 - Olivier Mongin, *Les Années médiatiques (1978-1988)*, Paris, La Découverte, 1990.
- François Chaubet, « Enjeu, histoire des intellectuels, histoire intellectuelle, Paris, *Vingtième siècle, revue d'histoire*, Presses de Science Po, 2009, 1, n° 101, p. 179-190.
- Frédéric Gugelot, *La Conversion des intellectuels au catholicisme en France*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- Daniel Lindenberg :
- *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Le Seuil, 2002.
 - *Y a-t-il un parti intellectuel en France ?*, Paris, Armand Colin, 2013.
- Présentation de l'éditeur :
- « Il y des partis intellectuels qui ont de véritables programmes », écrivait Charles Péguy en 1901. La remarque garde aujourd'hui toute sa pertinence, n'en déplaise à ceux qui déplorent la « fin » des intellectuels dans le pays même qui a vu naître ce glorieux substantif.
- Ce livre rappelle comment est née peu avant l'affaire Dreyfus l'idée d'une « insurrection permanente des Savants » au service de l'émancipation populaire. Il fait le récit de ses succès et de ses échecs, de Lucien Herr à Jean Cavaillès. Cette histoire n'avait jamais été racontée. Mais il convenait d'observer aussi que la leçon des normaliens socialistes n'a pas été perdue pour leurs adversaires. Cette rivalité mimétique éclaire d'autres courants intellectuels, de l'Action française aux « non-conformistes des années 1930 ». L'histoire se répète parfois sur le mode parodique notait Marx. Celle des intellectuels du demi-siècle écoulé n'a pas manqué de le vérifier, rue d'Ulm ou ailleurs, avant qu'un parti de la Restauration viennoise, sans doute provisoirement, occupe le devant de la scène politique et spirituelle.

– Repères historiques

– « L'Antiquité » et le « Moyen-Âge »

- Jean-Pierre Vernant, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 1962.
- Jean-Pierre Vernant, Jean Bottéro *et alii*, *Divination et rationalité*, Paris, Le Seuil, 1974.
- Benjamin Farrington, *La Science dans l'Antiquité. Grèce, Rome*, Paris, Payot, 1967.
- Brice Parain (dir.), *Histoire de la Philosophie*, Paris, Gallimard, col. « La Pléiade », 1969, t. 1, Orient, Antiquité, Moyen-Âge, cf. Jean Yoyotte, « La Pensée préphilosophique en Égypte », p. 1-23 ; Paul Garelli, « La Pensée préphilosophique en Mésopotamie », p. 23-47.
- Gilbert Romeyer-Dherbey, *Les Sophistes*, Paris, PUF, col. « QSJ », n° 2223, 1985.
- Jacqueline de Romilly, *Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio Essais, 1988.
- Marcel Detienne :
 - *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Paris, Maspero, 1967, réédition Presses Pocket, coll. « Agora », 1994.
 - *Les Savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, en collaboration, Lyon, PUL, 1988.
 - *Les Ruses de l'intelligence. La métis chez les Grecs*, en collaboration avec Jean-Pierre Vernant, Paris, Flammarions, 1989.
- Jean Lévi, *Les Fonctionnaires divins. Politique, Despotisme et mystique en Chine ancienne*, Paris, Seuil, col. « La Librairie du XX^e siècle », 1989.
- Michel Banniard, *Genèse culturelle de l'Europe (V^e-VIII^e siècle)*, Paris, Le Seuil, col. « Points Histoire », 1989.
- Jean-François Mattéi (sous la dir. de), *La Naissance de la raison en Grèce*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 1990.
- Christian Delacampagne, *Immortelle Égypte*, Paris, Nathan, 1990.
- Geoffrey E. R. Lloyd :
 - *Une Histoire de la science grecque*, Paris, Seuil, La Découverte, 1990.
 - *Origines et développement de la science grecque*, Paris, Flammarion, col. « Champs », 1990.

- *Pour en finir avec les mentalités*, Paris, La Découverte Poche, 1996.
- Joseph Needham :
 - *La Science chinoise et l'Occident*, Paris, Seuil, col. « Points Sciences », 1977.
 - *Dialogue des civilisations Chine-Occident : pour une histoire œcuménique des sciences*, Paris, La Découverte, 1991.
 - *Science et civilisation en Chine. Une introduction*, Paris, Éditions Philippe Piquier, 1995.
- Michel Serres, *Les Origines de la géométrie*, Paris Flammarion, 1993.
- Adolf Erman, Hermann Ranke, *La Civilisation égyptienne*, Paris Payot, 1994.
- Jean Bottéro, *Babylone et la Bible. Entretiens avec Hélène Monsacré*, Paris, Les Belles Lettres, Pluriel, 1994.
- Marcel V. Locquin, *L'Invention de l'humanité. Petite histoire universelle de la planète, des techniques et des idées*, Strasbourg, La Nuée bleue, 1995 (ouvrage fondamental).
- Martin Bernal, *Black Athena. Les Racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Paris, PUF, 1996.
- Claudia Moatti, *La Raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République*, Paris, Le Seuil, 1997.
- Pascalle Ballet, *La Vie quotidienne à Alexandrie (331-30 avant J. C.)*, Paris, Hachette, col. « La Vie quotidienne », 1999.
- Nicole Loraux, Carles Miralles (dir.), *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Belin, 2000.
- Luciano Canfora :
 - *La Véritable Histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie*, Paris, Desjonquères, 1988.
 - *Une Profession dangereuse. Les penseurs grecs dans la Cité*, Paris, Desjonquère, 2000.
- Jean Bottéro et alii, *L'Orient ancien et nous*, Paris, Albin Michel, 1996.
- France Farago, *Les Grands Courants de la pensée antique*, Paris, Armand Colin, col. « Synthèse », 1998.
- Roger Caratini, *Les Mathématiciens de Babylone*, Paris, Presses de la Renaissance, 2002.

– Théophile Obenga, *L'Égypte, La Grèce et l'École d'Alexandrie. Histoire interculturelle dans l'Antiquité. Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque*, Paris L'Harmattan, 2005.

– Le « Moyen Âge »

– Erwin Panofski, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Éditions de Minuit, « Le sens commun », Postface de Pierre Bourdieu, 1967.

– Jeannine Quillet, *Les Clefs du pouvoir au Moyen-Âge*, Paris, Flammarion, Questions d'histoire, 1972.

– Alain de Libera, professeur au Collège de France. Cf. sa leçon inaugurale, sensationnelle, et ses cours sur le site suivant :

<http://www.college-de-france.fr/site/alain-de-libera/course-2013-2014.htm>

et ses ouvrages illuminateurs :

– *La Philosophie médiévale*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1989.

– *Penser au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 199, coll. « Points », 1996.

– *La Philosophie médiévale*, Paris, PUF, coll. « Premier cycle », 1993.

– *La Querelle des universaux, de Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 1996.

– *Archéologie du sujet. I. Naissance du sujet*, Paris, Vrin, 2007.

– *Archéologie du sujet. II. La Quête de l'identité*, Paris, Vrin, 2008.

– *Archéologie du sujet III. La double révolution. L'acte de penser*, 1, Paris, Vrin, 2014.

– *Les Latins parlent aux Latins*, in Ph. Büttgen, A. de Libera, M. Rashed & I. Rosier-Catach, éd., 2009.

– *Les Grecs, les Arabes et nous : Enquête sur l'islamophobie savante*, Paris, Fayard, 2009.

– *L'Invention du sujet moderne*, Paris, Vrin 2015.

– Hervé Martin, *Mentalités médiévales, XI^e-XV^e siècle*, Paris, PUF, col. « Nouvelle Clio, l'Histoire et ses problèmes », 1996.

– Jacques Verger :

– *Les Universités au Moyen-Âge*, Paris, PUF, « Quadrige », 1973.

– *L'Essor des universités au XIII^e siècle*, Paris, Cerf, 1997.

– *La Renaissance du XII^e siècle*, Paris, Cerf, 1996.

– Michel Lemoine, *Théologie et platonisme au XII^e siècle*, Paris, Cerf, 1998.

– Jacques Paul, *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1998.

– Peter Brown :

– *La Société et le sacré dans l'Antiquité tardive*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1985.

– *Pouvoir et persuasion dans l'Antiquité tardive. Vers un Empire chrétien*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1998.

– Michel Lemoine, *Théologie et platonisme au XII^e siècle*, Paris, Cerf, col. « Initiation au Moyen-Âge », 1998.

– Luca Bianchi, *Censure et liberté intellectuelle à l'Université de Paris (XIII^e-XIV^e siècle)*, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

– Jean-Claude Eslin, *Dieu et le pouvoir. Théologie et politique en Occident*, Paris, Seuil, 1999.

– Jean Rocchi, *Giordano Bruno après le bûcher*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000.

– Jean Gimpel, *La Révolution industrielle du Moyen-Âge*, Paris, le Seuil, col. « Points. Histoire », 1975, réédition 2002, avec une préface de Nicolas Reveyron).

– Harold J. Berman, *Droit et révolution*, Aix-en-Provence, Librairie de l'Université d'Aix-en-Provence, 2002.

– Danielle Jacquart, *L'Épopée de la science arabe*, Paris, Gallimard, col. « La découverte », n° 479, 2005.

– Ahmed Djebbar *et alii*, *L'Âge d'or des sciences arabes*, Arles, Actes Sud, 2005.

– Sylvain Gougenheim, *Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Paris, Le Seuil, 2008.

– Jacques Le Goff, *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 1985.

Cet ouvrage, riche d'une très belle iconographie, retrace la généalogie d'une figure sociale originale, que le grand médiéviste décide de nommer au risque de l'anachronisme : « intellectuel ». Sur fond de révolution urbaine, se détache à partir du XII^e siècle un clerc inédit, à la fois penseur et enseignant, qui se fait « vendeur de mots ». Le grand mouvement des traductions, qui fait remonter en Occident, par l'intermédiaire des Arabes, toute une série de textes antiques méconnus jusqu'alors, et l'essor des universités, ces « cathédrales du savoir », stimulent la pensée occidentale. Le XIII^e siècle devient le siècle de la maturité scolastique, avant que le type de l'universitaire médiéval ne décline au profit de l'intellectuel humaniste qui s'affirme contre lui durant les deux derniers siècles du Moyen Âge. Ce livre passionnant nous plonge ainsi au cœur de la pensée médiévale, dans une galerie de portraits finement analysés où l'on croise tour à tour Abélard, Saint Bernard, Saint Thomas, Ockham et tant d'autres.

Le clerc, qui ne se confond pas avec le prêtre ou le moine, est le descendant d'une lignée originale dans l'Occident urbain du Moyen Âge : celle des intellectuels. Le mot est moderne, il a l'avantage de désigner à la fois le penseur et l'enseignant, et de ne pas être équivoque. L'enquête de Jacques Le Goff est une introduction à la sociologie historique de l'intellectuel occidental. Mais elle fait aussi la part du singulier et du divers, et devient ainsi une galerie de caractères finement analysés. La première édition de cet ouvrage devenu classique a paru aux Éditions du Seuil en 1957. Elle reparait aujourd'hui augmentée d'une préface et d'une longue bibliographie critique dans lesquelles Jacques Le Goff fait droit aux travaux parus depuis la première publication, et bien souvent inspirés par elle.

– Numéro spécial de la *Revue de Synthèse*, t. 129, 6^e série, n° 4, Paris, 2008, *Le Travail intellectuel au Moyen Âge. Institutions et circulations* (diverses contributions : Étienne Anheim, Sylvain Piron, Constant J. Mews, Alain Boureau, Irène Rosier-Catach, Catherine König-Pralong, Emmanuele Coccia).

– Présentation : Le travail intellectuel au Moyen Âge. Institutions et circulations

- Articles
- Constant J. Mews, « Communautés de savoirs. Écoles et collèges à Paris au XIII^e siècle ».
- Alain Boureau et Irène Rosier-Catach, « Droit et théologie dans la pensée scolastique. Le cas de l'obligation et du serment ».
- Catherine König-Pralong, « Aspects de la fatigue dans l'anthropologie médiévale ».
- Emanuele Coccia et Sylvain Piron, « Poésie, sciences et politique. Une génération d'intellectuels italiens (1290-1330) ».
- Étienne Anheim, « Pétrarque : l'écriture comme philosophie ».
- Présentation de ce numéro spécial :
- Étienne Anheim et Sylvain Piron, « Le travail intellectuel au Moyen Âge. Institutions et circulations »

Des recherches menées depuis une vingtaine d'années contribuent à renouveler en profondeur l'image que l'on pouvait se faire de la production intellectuelle du Moyen Âge occidental. De façon inédite, le regard s'est porté sur les conditions de cette production, en s'interrogeant notamment sur la place des laïcs¹ ou l'impact des censures et du contrôle doctrinal² ; des auteurs autrefois négligés ou tenus pour secondaires ont été mis en lumière et occupent désormais des places de choix dans les panoramas de la pensée médiévale³ ; des questionnements originaux adressés à la scolastique médiévale ont par exemple conduit à proposer des rapprochements structuraux entre musique polyphonique et philosophie⁴ ou entre pensée économique et sciences naturelles⁵ ou, encore, à s'intéresser à l'appréhension des questions d'ordre démographique⁶. Ce renouvellement, multiple et épars, a suivi des voies et des cheminements divers. Pris dans son ensemble, le cœur du mouvement tient à une convergence des investigations historique et philosophique, sous forme de synthèse ou de dialogue, suivant des pistes déjà ouvertes, dans des styles et à des moments différents, par de prestigieux éclaireurs tels que Marie-Dominique Chenu, Richard Southern, Alexander Murray ou Kurt Flasch⁷. Dans ce rapprochement entre la sociologie des intellectuels médiévaux inaugurée par Jacques Le Goff et poursuivie par Jacques Verger⁸ et l'analyse interne des oeuvres, William Courtenay offre le cas exemplaire d'un chercheur capable d'articuler les deux démarches⁹. Il ne s'agira pas ici de dresser un palmarès, ni de tenter un bilan de ce qui commence à apparaître comme l'un des grands chantiers historiographiques du moment, mais plutôt d'exposer quelques manières de faire, à l'aide de contributions d'historiens et de philosophes ; signe de cet effort de convergence, deux d'entre elles sont écrites à quatre mains, avec un représentant de chaque discipline académique.

La notion de « travail intellectuel » permet de rassembler ces perspectives en montrant que l'œuvre de pensée, les conditions de sa production et les instruments dont elle fait usage peuvent être saisis de façon solidaire. Ainsi, plutôt que de considérer des objets constitués par avance, correspondant à des types déterminés de discours, l'accent peut se porter sur le processus de production des idées et sur les modalités de l'action savante durant le Moyen Âge. En ce sens, il importe autant d'analyser les doctrines produites que de décrire les méthodes de réflexion, les techniques d'écriture et l'usage des notions, dimensions par lesquelles se créent des traditions problématiques dont l'unité et la cohérence, trop souvent essentialisées, sont le résultat, précisément, d'un travail, historique de part en part.

Cette notion rappelle également que la production d'idées n'est pas une activité hors du monde : si les penseurs médiévaux appartiennent souvent à des univers sociaux spécifiques, leur activité intellectuelle est étroitement liée à leur statut. Entre le moine, le clerc universitaire et le laïc serviteur du prince, se distinguent des modes de vie qui sont aussi des façons de penser et d'écrire, en un mot de s'inscrire dans un espace social du savoir, qui constitue un ensemble de normes, de contraintes et de conditions concrètes indissociables de l'exercice intellectuel lui-même. Poser la question du travail intellectuel au Moyen Âge, c'est donc montrer que la pensée au travail est une activité sociale à part entière, et que la manière dont un auteur travaille, au sens intellectuel, n'est pas sans lien avec sa position sociale.

Pour échapper à l'opposition caricaturale entre une figure de penseur libre de toute contrainte extérieure et l'oppression monolithique d'une Église qui pèse certes d'un poids prépondérant dans le monde du savoir, on a ainsi tenté de dépeindre un monde intellectuel médiéval diversifié en mettant l'accent sur les institutions et leurs liens avec la production savante. Elles ne sont pas seulement le cadre dans lequel se déroule l'activité intellectuelle, elles appartiennent pleinement à l'histoire de la production intellectuelle en délimitant des espaces sociaux de la connaissance qui ne sont pas sans conséquence sur la manière dont les acteurs se représentent leurs propres pratiques et orientent leur production.

Ainsi, l'article de Constant Mews souligne la genèse très progressive des institutions scolaires à Paris au XII^e et au XIII^e siècle, montrant que la création du cadre universitaire n'efface pas la pluralité de « communautés de savoir » qui sont le creuset de styles de pensée différents, qu'une conception rétrospective dominée par la théologie a tendance à écraser. Le texte de Sylvain Piron et Emanuele Coccia, en contrepoint, montre que les institutions médiévales prenant en charge le savoir ne doivent pas

être réduites au modèle universitaire, surtout parisien, qui est souvent dominant dans l'historiographie : l'Italie du tournant des XIII^e et XIV^e siècles permet de dépeindre des configurations institutionnelles et des articulations disciplinaires très différentes de celles de l'Europe septentrionale. Enfin, le texte d'Étienne Anheim pose la question de l'alternative institutionnelle entre le monde scolaire et d'autres mondes sociaux,

comme celui de la cour, à partir de l'exemple de Pétrarque, formé à l'université de Bologne, mais qui effectue sa carrière dans les cours pontificales et princières du milieu du XIV^e siècle.

Se dessinent alors des circulations, celles de hommes qui passent de lieu en lieu, mais aussi celles des savoirs qui se lient, s'opposent ou se complètent selon une logique qu'il faut entièrement reconstruire. En soit, rappeler que les savoirs médiévaux sont organisés selon une logique différente de la nôtre est trivial : le mot *scientia* désigne d'abord une connaissance certaine, celle de la déduction, du syllogisme, donc de la logique, du droit, et surtout de la théologie, et non celle de nos sciences naturelles expérimentales. Mais ce ne sont pas seulement les hiérarchies qui se sont modifiées : c'est le fonctionnement même d'un monde intellectuel qui ne connaît pas nos « disciplines » qui doit être patiemment reconstitué – ce qui est sans doute l'un des enjeux majeurs de cette histoire renouvelée de la pensée médiévale.

L'article d'Alain Boureau et Irène Rosier-Catach s'efforce de cette manière de poser le problème des liens entre les deux disciplines dominantes du Moyen Âge, le droit et la théologie, pour dégager à partir d'un exemple précis, la question du serment et de l'obligation, un dispositif intellectuel commun forgé au cours de multiples échanges conceptuels lors des XII^e et XIII^e siècles. Catherine König-Pralong choisit pour sa part le fil conducteur d'une notion, la fatigue, dont elle montre les interprétations médiévales, au carrefour de la théologie, de la philosophie et des sciences naturelles et médicales, depuis Augustin jusqu'à Thomas d'Aquin et Raymond Lulle. Sylvain Piron et Emanuele Coccia montrent comment, dans l'Italie des années 1300, se construit un univers intellectuel spécifique d'une génération nourrie de la confrontation du droit, des sciences de la nature, de la médecine et de la poésie. Enfin Étienne Anheim, dans le prolongement de cette réflexion, décrit la manière dont les lettres et la philosophie peuvent se combiner l'une à l'autre au XIV^e siècle dans l'oeuvre de Pétrarque alors que les habitudes historiographiques les opposent traditionnellement. Ces contributions plaident ainsi pour une pleine réintégration de la littérature au sein de l'histoire intellectuelle médiévale.

L'histoire des savoirs médiévaux souffre encore beaucoup d'être abordée en fonction de clivages disciplinaires contemporains, qui séparent et opposent littérature, philosophie et sciences. Les divisions scolaires médiévales s'en trouvent accentuées, alors que les mêmes hommes et les mêmes livres passaient aisément d'une institution à l'autre. Sans doute l'anachronisme est-il inhérent à toute démarche historique, encore faut-il en contrôler les effets. On ne parviendra pas, avec nos mots et nos méthodes, à ressusciter à l'identique l'architecture médiévale des savoirs. Mais en associant une démarche érudite d'analyse intellectuelle et sociale de la production savante médiévale à un effort pour construire un objet selon les exigences propres aux sciences sociales, à distance des héritages disciplinaires et des clivages institutionnels, passés comme présents, on peut espérer parvenir à une reconstruction plausible et cohérente, dans laquelle les lettres, la philosophie, la théologie, le droit et les sciences naturelles ne seraient que des dénominations commodes pour nous aider à comprendre la pensée à l'œuvre, dans l'histoire.

Notes :

1. IMBACH, 1989, peut être pris comme repère de ce tournant historiographique.
2. DE LIBERA, 1991 ; BIANCHI, 1999 ; BOUREAU, 1999.
3. L'une des réévaluations les plus notables est celle du franciscain Pierre de Jean Olivi, dont traite l'article d'Alain Boureau et Irène Rosier-Catach, voir *infra*, p. 509-528.
4. RANDI, 1990.
5. KAYE, 1998.
6. BILLER, 2000.
7. CHENU, 1957 ; MURRAY, 1978 ; FLASCH, 1987 ; SOUTHERN, 1995-2001.
8. LE GOFF, 1957 ; VERGER, 197
9. Voir par exemple COURTENAY, 1987.

– Liste des références

– BIANCHI (Luca), 1999, *Censure et liberté intellectuelle à l'Université de Paris (XIII^e-XIV^e siècle)*, Paris, Les Belles Lettres.

– BILLER (Peter), 2000, *The Measure of Multitude : Population in Medieval Thought*, Oxford, Oxford University Press.

– BOUREAU (Alain), 1999, *Théologie, science et censure au XIII^e siècle. Le cas de Jean Peckham*, Paris, Les Belles Lettres.

– CHENU (Marie-Dominique), 1957, *La Théologie au XII^e siècle*, Paris, Vrin.

– COURTENAY (William J.), 1987, *Schools and Scholars in Fourteenth-Century England*, Princeton, Princeton University Press.

- FLASCH (Kurt), 1987, *Einführung in die Philosophie des Mittelalters*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft ; *Introduction à la philosophie médiévale*, trad. franç.
- Janine de BOURGKNECHT, *Fribourg-Paris*, Le Cerf/Éditions universitaires, 1992, Paris, Flammarion (Champs), 1998.
- IMBACH (Ruedi), 1989, *Laien in der Philosophie des Mittelalters. Hinweise und Anregungen zu einem vernachlässigten Thema*, Amsterdam, Grüner.
- KAYE (Joel), 1998, *Economy and Nature in the Fourteenth Century : Money, Market Exchange, and the Emergence of Scientific Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LE GOFF (Jacques), 1957, *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil.
- LIBERA (Alain de), 1991, *Penser au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil.
- MURRAY (Alexander), 1978, *Reason and Society in the Middle Ages*, Oxford, Clarendon Press.
- RANDI (Eugenio), 1990, « Harmonie, musique et théodicée entre le XIII^e et le XIV^e siècle », dans BIANCHI (Luca) et RANDI (Eugenio), *Le Verità dissonanti. Aristotele alla fine del Medioevo*, Bari, Laterza ; *Vérités dissonantes. Aristote à la fin du Moyen Âge*, trad. franç. Claude POTTIER, Fribourg/Paris, Le Cerf/Éditions universitaires, 1993, p. 195-235.
- SOUTHERN (Richard), 1995-2001, *Scholastic Humanism and the Unification of Europe*, Oxford, Blackwell, 2 vol.
- VERGER (Jacques), 1973, *Les Universités au Moyen Âge*, Paris, PUF.

– De la Renaissance à la Révolution

- Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938.
- Paul Hazard (en libre accès sur le Site « Les classiques des sciences sociales) :
 - *La Crise de la conscience européenne*, Paris, Boivin, 1935, 3 tomes.
 - *La Pensée européenne au XVIII^e siècle*, Paris, Paris, Fayard, Pluriel, 1963.
- Jean Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris Arthaud, 1967.
- Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, col. « L'évolution de l'humanité », 1971.
- Georges Gusdorf, *La Conscience révolutionnaire. Les idéologues*, Paris, Payot, 1978 (en libre accès sur le Site « Les classiques des sciences sociales).
- Serge Bianchi, *La Révolution culturelle de l'An II*, Paris, Aubier, 1982.
- Denis Guedj, *La Révolution des savants*, Paris, Gallimard, col. « Découvertes », 1988.
- Roshid Rashed (dir.), *Sciences à l'époque de la Révolution française*, Paris, Albert Blanchard, 1988.
- *Science et Vie*, « Deux cents ans de science (1789-1989) », Hors Série n° 166, mars 1989.
- Elisabeth L. Eisenstein, *La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La Découverte, 1991.
- Paolo Rossi, *Les Philosophes et les machines (1499-1700)*, Paris, PUF, 1996.

– Pierre Chaunu :

- *La Civilisation de l'Europe classique*, Paris, Arthaud, 1966, 1984.
- *La Civilisation des Lumières*, Paris, Arthaud, 1971, 1984.
- *L'Axe du temps*, Paris, Julliard, 1994.
- *L'instant éclaté*, Paris, Aubier, 1994.
- *Danse avec l'Histoire*, Paris, Éditions de Fallois, 1998.

– France-Amelia Yates :

- *Fragments autobiographiques*, Paris, Allia, 2009.
- *Les Académies en France au XVI^e siècle* (1947), Paris, PUF, 1996.
- *Giordano Bruno et la Tradition hermétique* (1962), Dervy, 1997.
- *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1987.
- *La Philosophie occulte à l'époque élisabéthaine* (1979), Paris, Dervy, 1987.
- *Raymond Lulle, Giordano Bruno*, Paris, PUF, 1999.
- *Science et tradition hermétique* (1967-1977), Paris, Allia, 2009. Extraits de *Collected Essays*, t. III (*Ideas and Ideals in the North European Renaissance*), 1984.

– Robert Darnton :

- *La Grande Aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800. Un best-seller des Lumières*, Paris, Le Seuil, col. « Points histoire », Paris, 1982.
- *La Fin des Lumières. Le Mesmérisme et la Révolution*, Paris, Perrin, 1984.
- *Le Grand Massacre des chats : attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Hachette, 1989.

– Daniel Ménager, *L'Ange et l'Ambassadeur. Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris, Puf, col. « Perspectives littéraires », 2001, réédition aux Classiques Garnier, col. « Études et essais sur la Renaissance », 2013.

« Quoi de commun entre la diplomatie et la théologie ? En apparence, rien. L'une est à l'oeuvre dans les tumultes de l'histoire, tandis que l'autre aspire à la sérénité divine. Le rapprochement sera moins surprenant si l'on évoque deux figures emblématiques : celles de l'ambassadeur et de l'ange. Car ils sont l'un et l'autre des êtres de mission. Les anges de la Renaissance échappent aux hiérarchies rigides où les a enfermés une tradition séculaire et maintenant dépassée. Ils vont et viennent sur les routes qui relient le ciel et la terre. Dans les Annonciations baroques, leur robe est gonflée de vent. Et les ambassadeurs cheminent sans se lasser sur la surface du globe. Missionnaires de Dieu et missionnaires du prince ne pouvaient pas s'ignorer plus longtemps. Ils dialoguent donc dans ce livre consacré à leur plus haute recherche : celle de la paix. L'ange et l'ambassadeur veulent l'établir ou la rétablir. C'est à la Renaissance que l'envoyé du prince devient parfois un médiateur. Des traités aux missives diplomatiques, des tableaux aux prières, nous avons croisé et recroisé les destins exemplaires de ces deux figures qui ont passionné la Renaissance et l'âge baroque. »

– XIX^e-XX^e siècle

– Christophe Charle :

– *Naissance des intellectuels, 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, col. « Le sens commun », 1990 :

Les « intellectuels » sont nés au moment de l'affaire Dreyfus et le néologisme désignait à l'origine une avant-garde culturelle et politique qui osait défier la raison d'État. Pourtant ce mot, qui aurait dû disparaître après la résolution de cette crise politique, s'est perpétué, tantôt pour désigner un groupe social, tantôt pour qualifier une manière d'envisager le monde social au nom des valeurs universelles allant contre les hiérarchies établies. Pour comprendre le paradoxe d'un événement qui structure durablement la vie sociale, culturelle et politique, il fallait montrer comment la crise des représentations anciennes, le nouvel état du champ intellectuel, et en particulier l'expansion sans précédent des professions intellectuelles, et le vide laissé par la crise des classes dirigeantes traditionnelles ou des nouvelles élites républicaines ont créé les conditions favorables à l'affirmation collective des « intellectuels ». Et il fallait aussi expliquer les raisons pour lesquelles les avant-gardes littéraire ou universitaire, traditionnellement à l'écart de l'engagement, se sont progressivement rapprochées des avant-gardes politiques et ont mis au point les nouvelles manières d'intervenir dans le champ du pouvoir, en dehors des voies de la politique classique, qui sont inséparables de l'émergence des « intellectuels » pendant l'affaire Dreyfus. La lecture méthodique des pétitions d'intellectuels conduits à renouveler l'interprétation de ce moment essentiel de la Troisième République et à proposer un modèle de compréhension des rapports que les différents groupes d'intellectuels ont entretenu avec la politique. Ce modèle qui peut sans doute s'appliquer à d'autres crises du XIX^e siècle, ne fait que mieux ressortir la singularité des intellectuels français au sein de l'Europe culturelle.

– *Les Intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Le Seuil, col. Points Histoire, 2001

Quatrième de couverture

Une histoire comparée des intellectuels dans l'Europe du XIX^e siècle suppose une analyse des transformations sociales qui ont permis l'émergence de ce groupe. On assiste au XIX^e siècle à des bouleversements sans précédents des structures éducatives et d'enseignement, mais ce sont également les pratiques culturelles qui évoluent avec le développement de la presse et de l'édition. A la fois acteurs et produits de ces mutations, les intellectuels, d'abord surtout prophètes solitaires, ensuite membres de groupes et de réseaux, tentent de conquérir leur autonomie face aux institutions politiques et religieuses. Entre revendications nationales et universalisme européen, entre luttes pour les libertés de penser et d'écrire et défense de l'ordre symbolique établi, entre avant-gardisme et conservatisme culturel, les intellectuels qu'il s'agisse de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, de la Russie ou des fies britanniques jouent partout un rôle de plus en plus visible : figures de la modernité, porte-parole du peuple ou des peuples ou simples spectateurs critiques d'une société qui change.

– *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, le Seuil, col. « L'Univers historique » :

– *Les Élités de la République (1880-1900)*, Paris, Fayard, col. « L'espace du politique », 2006 :

Les élites de la troisième République sont demeurées longtemps des inconnues de l'histoire. Pourtant quelques-unes de leurs principales figures ornent, statues muettes, les places publiques, leurs noms baptisent les grandes artères des villes, leurs bustes ou leurs portraits trônent tristement dans les salles solennelles ou les couloirs des institutions. Elles ne sont plus que les prétextes de rituels académiques commémoratifs, victimes du tri de la mémoire qui isole les grands hommes de leurs catégories d'origine et instaure cette perspective tronquée qui rend incompréhensibles les uns comme les autres. Pour rompre le cercle magique de la piété que les élites se vouent à elles-mêmes, il fallait donc transformer ces listes d'inconnus ou ces héros éponymes en groupes vivants et agissants, puisque, après tout, ces quelques milliers de personnes détenaient l'essentiel des leviers de commande de la société française ou élaboraient les tendances dominantes de la culture de l'époque. 1880 : alors que Gambetta a annoncé dès 1872 l'arrivée des « nouvelles couches », la conquête définitive du pouvoir par les républicains fait penser aux contemporains qu'on a rompu avec le monde des notables et des classes dirigeantes. 1900: les nouvelles élites occupent les sommets de l'État, pénètrent dans les grandes affaires, ont épuré l'administration et réformé les universités et l'enseignement primaire. Pourtant, les crises se succèdent, l'affaire Dreyfus en dernier lieu, qui montrent la fragilité et les divisions de ces nouvelles élites contestées par les « intellectuels », mais aussi par de nouvelles forces politiques: anarchisme, socialisme,

nationalisme qui contestent la « République bourgeoise ». La biographie collective qui reconstitue les itinéraires publics et privés, les alliances, les styles de vie, les stratégies familiales et les rivalités de corps permet de comprendre les ruptures et les continuités des élites de la République, pourquoi elles ont su redonner à la France son élan après la plus grande crise du XIX^e siècle, celle de 1870-1871, mais pourquoi aussi, trop timides dans certaines réformes, elles restent traversées par de nouvelles tensions et fractures, grosses de l'effondrement de 1940. Cette nouvelle édition d'un ouvrage de référence tient compte des travaux des deux dernières décennies et propose une postface qui le réinsère dans la lecture politique, sociale et comparative de la France contemporaine élaborée au fil des travaux ultérieurs de l'auteur : *Naissance des intellectuels* (1990), *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle* (1991), *La République des universitaires* (1994), et *La Crise des sociétés impériales* (2001).

– Michel Winock :

– *Édouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1982 ;

– *La Fièvre hexagonale : les grandes crises politiques, 1871-1968*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1986 ;

– *1789. L'année sans pareille*, Paris, Hachette, « Pluriel », 1989 (rééd. Perrin, « Tempus », 2004) ;

– *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1990 ;

– *Le Socialisme en France et en Europe : XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1992 ;

– *Histoire de l'extrême droite en France* (dir.), Paris, Seuil, « Points Histoire », 1994 ;

– *Le Socialisme en France et en Europe : XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1992 ;

– *La Droite depuis 1789 : les hommes, les idées, les réseaux* (dir.), Paris, Seuil, « Points Histoire », 1995 ;

– *Histoire de l'extrême droite en France* (dir.), Paris, Seuil, « Points Histoire », 1994 ;

– *« Esprit » : des intellectuels dans la cité*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1996 ;

– *L'Affaire Dreyfus, vérités et mensonges* (dir.), Paris, Seuil, « Points Histoire », 1998 ;

– *Dictionnaire des intellectuels français* (dir.), Paris, Seuil, « Histoire », 1996 (avec Jacques Julliard) ;

– *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, « Essais », 1997 (rééd. Seuil, « Points » 1999) Prix Medicis essai 1997 ;

– *Les Voix de la liberté : les écrivains engagés au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, « Essais », 2001 (rééd. Seuil, « Points » 2002) ;

– *Le XX^e siècle idéologique et politique*, Paris, Perrin, « Tempus », 2009 ;

– *L'Effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français*, éditions Thierry Marchaise, 2011.

– « Réseaux intellectuels »

– Philippe Dujardin (dir.), *Du groupe au réseau*, Paris, Presses universitaires de Lyon-Éditions du CNRS, 1988.

– Nicole Racine, Michel Trebitsch, *Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux*, Cahier n° 20 de l'Institut d'histoire du temps présent, mars 1992.

- Présentation par Nicole Racine.
- Avant-propos par Michel Trebitsch.
- De l'histoire à la sociologie : tours, détours, retours ? par Philippe Dujardin.
- Lectures :
 - Maurice Agulhon : sociabilité et modernité politique (Nicole Racine).
 - Georg Simmel : la sociabilité « forme ludique des forces éthiques de la société concrète » (Denis Pelletier).
 - Régis Debray : le pouvoir intellectuel (Michel Trebitsch).
 - Le concept d'affinité élective (Michael Löwy).
- Structures de sociabilité des intellectuels et normes de conduite politique par Philippe Bradfer.
- Professionnalisation et institutionnalisation : Artistes et État aux XIX^e et XX^e siècles par Marie-Claude Genet-Delacroix.
- La franc-maçonnerie et les intellectuels (1880-1940) par André Combes.
- Correspondances d'intellectuels. Le cas des lettres d'Henri Lefebvre à Norbert Guterman (1935-1947) par Michel Trebitsch.
- La mondanité littéraire à la Belle Époque par Géraldi Leroy.
- Quelques hypothèses sur les cafés littéraires par Frédérique Matonti.
- L'usage surréaliste des cafés (1924-1929) par Norbert Bandier.
- Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues par Jacqueline Pluet-Despatin.
- Un « citoyen téléphoniste » : Charles Péguy par Géraldi Leroy.
- Jacques Robertfrance, homme de revue et homme d'édition par Nicole Racine.
- Le milieu Maritain par Philippe Chenaux.
- Utopie communautaire et sociabilité d'intellectuels en milieu catholique dans les années quarante par Denis Pelletier.
- Appartenance et engagement politique. À propos du Manifeste des intellectuels français (1960) par Anne-Marie Duranton-Crabol.
- Les avant-gardes et la répétition : l'Internationale situationniste et *Tel Quel* face au surréalisme par Susan Rubin Suleiman.
- Bibliographie

En voici le plan de ce cahier, instructif en soi concernant le mode de saisie de l'objet « intellectuels » traité par l'histoire et la sociologie :

I. *Généralités*

- Histoire des intellectuels
- La notion de sociabilité
 - Approches théoriques
 - L'école de Pierre Bourdieu
 - Sociologie des réseaux

II. *Lieux, milieux et réseaux intellectuels*

1. Institutions de la vie intellectuelle
 - Académie française
 - Grands corps universitaires
 - Congrès, colloques, rencontres
2. Manifestes et pétitions
3. Correspondances
4. Salons

- Études d'ensemble
- Études particulières
- 5. Cafés littéraires
- 6. Milieux de l'édition
- 7. Revues

– Génération intellectuelle

- Yves Renouard, « La notion de génération en histoire », *Revue historique*, t. CCIX, 1953, 1, p. 1-23.
- Jean Touchard, « L'esprit des années 1930 : une tentative de renouvellement de la pensée politique française », in *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, 1960, p. 89.
- Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-Conformistes des années trente*, Paris, Le Seuil, 1969 (consultable et téléchargeable sur le site *Internet* « Classiques des sciences sociales » de l'Université de Chicoutimi au Québec).
- Paul Sérant, *Les Dissidents de l'Action française : Georges Valois*, Paris, Copernic, 1978.
- Henri-Irénée Marrou, *Crise de notre temps et réflexion chrétienne (de 1930 à 1975)*, introduction de Jean-Marie Mayeur, préface de Charles Piétri, Paris, Éditions Beauchesne, 1978.
- Annie Kriegel, « Le concept politique de génération : apogée et déclin », *Commentaire*, automne 1979, vol. 2, n° 7, p. 390-399.
- J. J. Becker et G. Colin, « Les écrivains, la guerre de 1914 et l'opinion publique », *Relations Internationales*, n° 24, 1980.
- Raoul Girardet, « Du concept de génération à la notion de contemporanéité », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXX, avril-juin 1983, p. 257-270.
- Serge Bernstein :
 - « La France des années trente allergique au fascisme », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 2, avril-juillet 1984.
 - « L'affrontement simulé des années 1930 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°5, janvier-mars 1985.
- M. Winock, « Les intellectuels dans le siècle », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 2, avril-juillet 1984.
- J. F. Sirinelli, Note sur « Révolution Constructive » : des “non-conformistes” des années vingt ? », *Bulletin du Centre d'Histoire de la France Contemporaine*, n° 6, 1985.

- Antoine Prost, « Jeunesse et société dans la France de l’entre-deux-guerres », *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*, n° 13, janvier-mars 1987.
- Jean François Sirinelli (dir.), *Génération intellectuelle*, Cahier n° 6 de l’Institut d’Histoire du Temps présent (IHTP), novembre 1987 :
 - Jean-François Sirinelli, « Effets d’âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français ».
 - Nicole Racine-Furlaud, « Du mouvement à la revue *Clarté* : jeunes intellectuels “révolutionnaires” de la guerre et de l’après-guerre (1916-1925) ».
 - Michel Trebisch, « Le groupe “Philosophies”, de Max Jacob aux Surréalistes (1924-1925) ».
 - Jean-François Sirinelli, « Les Khâgneux et Normaliens des années 1920 : un rameau de la “génération de 1905” ? ».
 - Pascal Balmand, « Les jeunes intellectuels de l’“Esprit des années Trente” : un phénomène de génération ? ».
 - Danièle Voldman, « Les architectes reconstructeurs forment-ils une génération ? »
 - Denis Pelletier, « Sociabilité catholique et générations intellectuelles : l’exemple du mouvement Économie et humanisme ».
 - Marie-France Raflin, « Socialisme ou barbarie ».
 - Anne-Marie Duranton-Crabol, « Le GRECE dans le chantier de l’histoire des intellectuels (1968-1984) ».
 - « Pas de clercs dans le siècle ? », *Vingtième siècle. Revue d’histoire*, n° 13, janvier-mars 1987.
 - « Les intellectuels et Pierre Mendès France », in François Bédarida et Jean-Pierre Rioux (dir.), *Pierre Mendès France et le mendésisme*, Paris, Fayard, 1985, p. 87-100
- Pascal Balmand, « “Intellectuel” dans *L’Ordre Nouveau* : une aristocratie de prophètes », in *Intellectuel dans les années trente. Aperçus sur l’histoire du terme*, ouvrage collectif, Paris, 1988.
- Marc Simard, « Intellectuels, fascisme et antimodernité dans la France des années trente », *Vingtième siècle. Revue d’histoire*, 1988 ; vol. 18, p. 55-76.
- Michel Bergès, *Vichy contre Mounier. Les non-conformistes des années quarante*, Paris, Économica, 1997 (consultable et téléchargeable sur le site *Internet* « Classiques des Sciences sociales » de l’Université de Chicoutimi au Québec).

- *Fonctions, supports complémentaires et relais de production des idées politiques*

- Les idéologies : indications

- Karl Manheim, *Idéologie et utopie* (1929), traduit en français à Paris, Éditions Rivière, 1956 (en libre accès sur le site Internet de l'Université de Chicoutimi au Québec, « les classiques des Sciences sociales »).

- Bertrand J. De Clercq, *Religion, idéologie et politique*, Bruxelles, Casterman, 1968.

- Marc Augé, *Théorie des pouvoirs et idéologie*, Paris, Hermann, 1975.

- Alain Caillé, « Idéologie et régimes des idées. Repères pour une théorie de l'idéologie », *L'Homme et la société*, n° 51-54, janvier-décembre 1979, Paris, p. 203-218, en libre accès sur le site Internet de l'Université de Chicoutimi au Québec, « Classiques des Sciences sociales ».

- Gérard Duprat (dir.), *Analyse de l'idéologie*, Centre d'Étude de la pensée politique, Paris, Galilée, 1980, to. 1, *Problématiques*, tome 2, *Thématiques*.

- Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Paris, François Maspéro, 1982.

- Jean-Pierre Faye :
 - *Langages totalitaires, La Raison critique de l'économie narrative*, Paris, Hermann, 1972.
 - *La Raison narrative. Langages totalitaires. Critique de l'économie narrative, II*, Paris, Balland, 1990.
 - *Le Siècle des idéologies*, Paris, Armand Colin, 1996.

- Jean Baechler, *Qu'est-ce que l'idéologie*, Paris, Gallimard, col. « Idées », 1976.

- Michel Vadée, *L'Idéologie*, PUF, Dossiers Logos, 1973.

- Fernand Dumont, *Les Idéologies*, Paris, PUF, col. « SUP », 1974.

- Pierre Ansart, *Idéologies, conflits et pouvoir*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 1977.

- Eliseo Véron, « Semiosis de l'idéologie et du pouvoir », *Communications*, 28, 1978, numéro spécial, « Idéologies, discours, pouvoirs », p. 7-20.

- François Bourricaud, *Le Bricolage idéologique*, Paris, Puf, 1980.

- François Rangeon, *L'Idéologie de l'intérêt général*, Préface de Georges Vedel, Paris, Economica, 1986.

– Yves Mény (dir.), *Idéologies, partis politiques et groupes sociaux. Pour Georges Lavau*, Paris, Presses de Science Po, 1991.

– Serge Bernstein, Odile Rudelle, *Le Modèle républicain*, Paris PUF, 1992.

– Maxime Rodinson, *De Pythagore à Lénine : des activismes idéologiques*, Paris, Fayard, 1993.

– Raymond Boudon :

– *L'Idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986, « Points » Seuil, 1992.

Présentation de l'éditeur :

« Le sociologue Raymond Boudon propose dans cet essai décapant une histoire critique du concept d'idéologie ; puis, à travers des études de cas, il entreprend une analyse rigoureuse de l'origine des idées reçues, pour tenter de comprendre comment et pourquoi l'acteur social banalisé peut adhérer facilement à des idées fausses ou douteuses. Il oppose à la conception de l'idéologie comme irrationalisme (celle de Marx, de Pareto, mais aussi de Popper ou d'Aron) une théorie rationaliste qui prend en compte trois catégories d'effets : de position et de disposition, de communication, ainsi que les effets épistémologiques. Il montre que certaines idéologies peuvent s'appuyer sur des théories authentiquement scientifiques, mais dont on a mal perçu les limites étroites de validité. Marx et Popper sont renvoyés dos à dos pour avoir présenté comme généraux des cas particuliers et Foucault est descendu de son piédestal pour faute de rigueur logique. »

– *L'Art de se persuader, des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard, 1990.

– *Le Juste et le vrai : études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris, Fayard, 1995.

– *Le sens des valeurs*, Paris, PUF, Quadrige, 1999.

– *Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?*, Paris, PUF, 2002.

– *Pourquoi les intellectuels n'aiment pas le libéralisme*, Paris, Odile Jacob, 2004.

– *Croire et savoir : penser le politique, le moral et le religieux*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2012

– *Le Rouet de Montaigne : une théorie du croire*, Paris, Hermann, 2013.

– Dominique Reynié, *Le Triomphe de l'opinion publique. L'espace public français du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 1998.

– Vyes Lacoste, *Vive la Nation. Destin d'une idéologie politique*, Paris, Fayard, 1998.

– Robert Conquest, *Le Féroce XX^e siècle. Réflexions sur les ravages des idéologies*, Paris, Éditions des Syrtes, col ; « Histoire et documents », 2001.

– Présentation de l'éditeur :

– Le XX^e siècle fut par excellence celui des idéologies. Avec une rare érudition et un vrai bonheur d'écriture, Robert Conquest démontre ici que la cause des cataclysmes politiques qui ont ravagé la planète se trouve moins dans les pressions économiques ou les conflits sociaux que dans les déformations mentales provoquées par le marxisme d'une part et le national-socialisme de l'autre. Pour l'auteur, l'étude du passé n'est pourtant pas une fin en soi. Il voit par exemple dans la construction européenne, telle qu'elle se déroule sous nos yeux, la dernière grande utopie du XX^e siècle.

Comme le dit Guy Sorman, dans sa préface, « Robert Conquest perçoit dans la passion excessive pour les idées, ou plutôt pour l'Idée, la semence de la violence politique ».

L'historien britannique de réputation mondiale Robert Conquest est notamment l'auteur de deux ouvrages devenus des classiques : *La Grande Terreur* et *Sanglantes Moissons*.

– Colette Guillaumin, *L'Idéologie raciste*, Paris, Gallimard, 2002.

– Benedict Anderson, Pierre-Emmanuel Dauzat, *L'Imaginaire national. Réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2006.

Présentation de l'éditeur :

« Qu'est-ce qu'une nation, et qu'est-ce que le sentiment national qui fait que des individus s'identifient corps et âme à d'autres individus qu'ils ne connaissent pas et ne connaîtront jamais ? Dans ce classique de l'historiographie anglo-saxonne, Benedict Anderson montre que l'adhésion à l'idée de souveraineté nationale n'a rien de naturel. Les sociétés traditionnelles étaient bien incapables de la concevoir, quelle que fût la force de leurs attachements ethniques ou territoriaux. L'auteur analyse les facteurs historiques dont la conjonction – comme celle de l'émergence du capitalisme marchand et de l'invention de l'imprimerie – a permis la naissance de ces singulières « communautés imaginées » que sont les nations. Convoquant une riche gamme d'exemples, du Brésil à la Thaïlande, en passant par l'Europe centrale et l'Amérique latine, l'auteur étudie l'interaction complexe entre la logique populiste et démocratique du nationalisme et les stratégies des régimes impériaux et dynastiques à la fin du XIX^e siècle. Écrit dans un style élégant teinté d'une ironie typiquement britannique, l'ouvrage d'Anderson – traduit dans toutes les grandes langues européennes – offre à la fois le plaisir d'un certain raffinement intellectuel et l'utilité d'une introduction originale à un thème trop souvent traité de façon superficielle. »

– Danic Parenteau, Ian Parenteau, *Les Idéologies politiques. Le clivage gauche-droite*, Montréal, Les Presses universitaires du Québec, 2008.

– Présentation de l'éditeur

L'idéologie dominante nous enjoint de tolérer l'Autre. Il est question dans ce livre de divers Autres, de groupes opprimés et stigmatisés, les femmes, les homos, les Arabes, les Noirs... Leurs modes d'oppression ont un point commun : leur statut inférieur s'explique par leur altérité. S'ils sont là où ils sont – en bas – c'est parce qu'ils sont différents. L'injonction humaniste à les tolérer émane des Uns, ceux qui ont le pouvoir de nommer, de classer, d'envoyer des groupes entiers dans une catégorie idéologique et matérielle, celle qui englobe tous les Autres. La révolte des Autres est tenue pour une menace contre l'universel que les Uns – les hommes blancs hétérosexuels – prétendent incarner, en fondant par là leur pouvoir : l'opprimé n'est tolérable que s'il sait se montrer discret. Parité, combats des féministes et des homosexuels, Afghanistan, Guantanamo, loi sur le voile, Indigènes dans la société postcoloniale : autant de marqueurs de la domination, que ce livre décrypte à rebrousse-poil des interprétations convenues.

Biographie de l'auteur

Christine Delphy milite contre le patriarcat et le racisme depuis longtemps. Elle est directrice de recherche émérite au CNRS, docteure en sociologie et en philosophie - et aussi éditrice, entre autres de la revue *Nouvelles Questions féministes*.

– Christine Delphy, *Classer, Dominer, Qui sont les autres ?*, Paris, Éditions La Fabrique, 2008.

– Claude Morilhat, *Pouvoir, servitude et idéologie*, Paris, Le Temps des cerises, col. « Matière à penser », 2013.

– Présentation de l'éditeur :

– L'effondrement de nombre d'illusions sociales et politiques se traduit au sein de l'univers idéologique, plus particulièrement dans le champ de la philosophie politique, entre autres par la réapparition insistante de l'idée de « servitude volontaire ». Du constat désabusé de l'échec final des révolutions survenues au cours de l'histoire humaine, de la persistance dans toutes les sociétés inégalitaires de la domination de la majorité par une petite minorité, certains aujourd'hui concluent à la pertinence de la notion développée au milieu du XVI^e siècle par l'ami de Montaigne, Étienne de la Boétie. Au premier abord, la notion marxienne d'idéologie semble offrir l'instrument conceptuel majeur susceptible d'éclairer l'acceptation de la domination sociale et politique. Il se trouve toutefois que sa consistance théorique est souvent mise en cause, de façon plus ou moins radicale. Si la notion chez Marx même n'est pas dépourvue d'incertitudes, elle a donné lieu depuis à des tentatives d'élaborations novatrices ou à des essais de contournement originaux, par exemple dans les travaux de Gramsci, d'Althusser ou encore de Rancière. Au principe de ces renouvellements se conjoignent des logiques propres à divers champs de recherches et les questions plus ou moins brutales imposées par le mouvement même de l'histoire.

– Propagande politique, culture de masse

- Anton Ciliga, *Au pays du mensonge déconcertant*, Paris, Gallimard, 10-18, 1938.
- Serge Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1952.
- Jacques Ellul :
 - *Histoire de la propagande*, Paris, PUF, col. « Que sais-je ? », n° 1271, 1^{ère} édition, 1967, 2^e édition, 1976.
 - *Propagandes*, Paris, Économica, 1990 ;
 - *La Parole humiliée*, Paris, Le Seuil, 1981.
- Lucien Sfez :
 - *L'Enfer et le paradis. Critique de la théologie politique*, Paris, PUF, col. « La politique éclatée », 1978.
 - *La Symbolique politique*, Paris, PUF, col. « Que sais-je ? », n° 2400, 1988.
- Jean-Marie Piemme, *La Propagande inavouée*, Paris, UGE, 1975.
- Collectif, *La Mémoire murale politique des Français de la Renaissance à nos jours*.
- Anonyme, *concernant une exposition, Le Dessin d'humour du XV^e siècle à nos jours*.
- Michael D. Biddiss, *Histoire de la pensée européenne. L'ère des masses. Les idées et la société en Europe depuis 1870*, Paris, Le Seuil, col. « Points Histoire », 1977.
 - Alain Gesgon, *Sur les murs de France. Deux siècles d'affiches politiques*, Paris Éditions du Sorbier 1979.
- Anthony Rhodes, *Histoire mondiale de la propagande de 1933 à 1945*, Paris, Bruxelles, Elsevier Sequoia, 1980.
- John Bradlez, *Histoire illustrée du III^e Reich*, Paris, Édition Princesse, 1980.
- Jean-Claude Simoen, *Le Rire. La « Belle Époque » dans toute sa vérité*, Paris, Robert Laffont, 1981.
- Jacques Lethève, *La Caricature sous la III^e République*, Paris, Armand Colin, 1986.
- Philippe Burin, « Poings levés et bras tendus. La contagion des symboles au temps du Front populaire », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 11, 1986, p. 5-20.
- *Images de la Révolution. L'imagerie républicaine de 1789 à nos jours*, Préface de René Rémond, Paris, Édition du May/BDIC, 1988.

– Régine Robin, dir., *Masses et cultures de masse dans les années trente*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1991 (en libre accès et téléchargeable sur *Gallica*).

– Julie Lazar, *Sociologie de la communication de masse*, Paris, Armand Colin, col. « U. Sociologie », 1991.

– Dominique Rossignol, *Histoire de la propagande en France de 1940 à 1944*, Paris, PUF, 1991.

- Table des matières :
- La propagande en France de 1940 à 1944
- La propagande de Vichy
- La propagande allemande en France
- Le mythe Pétain
- Le mythe
- La révolution nationale
- La France européenne
- La France européenne
- Le travail en Allemagne
- Les ennemis désignés
- Les Juifs
- Les francs-maçons
- Les communistes-bolcheviques
- Les anglo-US

– Gérard Chalian (dir.), *La Persécution de masse*, Paris, Robert Laffont, col. « Agora Pocket », 1992.

– Alain Mons, *La Métaphore sociale. Image, territoire, communication*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui » 1992.

– « Les manipulations de l'image et du son, Rencontres internationales Media-défense 95 », *Imagena*, Paris, Hachette, 1996.

– Philippe Breton, *La Parole manipulatoire*, Paris, La Découverte, 1997.

– Jean-Pierre Rioux, et Jean-François Sirinelli (dir.), *La Culture de masse en France, de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.

– Christophe Charle, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 2004 :

De la révolution de 1830, suscitée par la défense de la liberté de la presse, au début de la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle cette liberté va quasiment disparaître, la France traverse en un siècle un cycle historique complet. L'essor, l'apogée et le déclin des journaux accompagnent les différents aspects de la vie française. Au terme de ce cycle, Françaises et Français, de tous les milieux et de tous âges, de la capitale comme des départements, disposent pour la première fois d'un média de masse bon marché et de plus en plus illustré. Il leur sert de miroir, de lien social et culturel, d'instrument de divertissement, mais aussi parfois de mobilisation politique et de réflexion critique. Le Siècle de la presse ambitionne de comprendre cette révolution culturelle et mobilise, à cette fin, tous les types d'histoire – culturelle, sociale, politique, et même technique et économique. L'auteur entend faire revivre, à travers cet « âge du papier », les passions, les ambitions, les rêves ou les faiblesses d'une époque. Il revisite aussi le débat sur les responsabilités des journaux, lesquels n'ont pas été en mesure de faire face aux défis d'un siècle de crises, dont la plus grave fut celle de l'effondrement de 1940.

* Commentaire de Béatrice Joyeux-Prunel, dans la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 2006/3, n° 53-3, p. 195 sq : <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2006-3-page-195.htm>

Nombreuses sont les histoires de la presse française aux XIX^e et XX^e siècle : l'ouvrage de Christophe Charle n'est pas qu'un titre de plus. La richesse de ce travail, les méthodes qui le structurent et les problématiques qu'il interroge, en font une approche novatrice tant pour l'étudiant, que pour le chercheur en histoire politique, culturelle et intellectuelle. C'est aussi un livre passionnant pour qui s'interroge, simplement, sur les origines de la situation de notre presse actuelle. C. Charle a choisi, à rebours des chronologies habituelles, de se pencher sur la période 1830-1939, entre la Révolution de 1830 et la Seconde Guerre mondiale. Cette chronologie a la pertinence d'un cycle : celui de la construction d'une presse française plus ou moins indépendante du pouvoir politique, de l'extension de son lectorat, de sa crise et de son premier déclin. Ce siècle est aussi celui d'une presse quasi exclusivement écrite : la fin de la période voit apparaître la radio, les actualités cinématographiques tandis que l'image conquiert la presse écrite, préparant les triomphes actuels de l'information « rapide », télévisée ou informatique. Le choix de la période 1830-1939, enfin, défie les habitudes de la communauté historique. C. Charle propose, en effet, un chamboulement réel des modes de penser l'histoire : pourquoi ne pas ouvrir la période contemporaine sur 1830 et l'apparition d'une presse dotée d'un réel pouvoir sur les masses ? (p. 10). Cette période serait celle de la réflexivité, époque où les contemporains se lisent, celle de l'unification d'une communauté dispersée et de sa prise de conscience de soi. Autant de pistes pour aborder l'histoire de la presse mais aussi l'histoire de France, de façon inédite.

L'écriture de l'histoire de la presse, entamée à l'époque même où se développaient les journaux imprimés, est lourdement lestée par une tradition politique dont les questions varient peu : rapports de la presse au pouvoir, existence ou non d'une liberté de la presse, rôle des journalistes dans la défense de la démocratie. C. Charle prend du recul avec cette histoire partisane. Il ne tombe pas non plus dans le piège inverse du catalogue descriptif, nécessaire mais fourni par l'Histoire générale de la presse française publiée voici trente ans. Sa question de fond est celle du rôle de la presse dans la fabrique de l'opinion, des « jeux de miroir brisés entre réel et médias » (p. 9). Comment comprendre que la presse de nos ancêtres, avec de faibles tirages, ait pu mobiliser un public qui, aujourd'hui, reste chez lui, bercé par l'illusion de sa participation à la vie publique ? Cette interrogation s'ouvre d'un regard aigu sur la réalité contemporaine, nourri par un dialogue avec les critiques, contemporains comme historiques, du pouvoir productif de la presse. Lecteur de Karl Kraus, ce journaliste viennois très critique envers la presse, comme de ses successeurs Patrick Champagne, Pierre Bourdieu ou Jacques Bouveresse, C. Charle propose d'étudier l'histoire pour tenter de mieux comprendre les facteurs et les enjeux de la crise de la presse contemporaine.

L'auteur a choisi dans ce but une approche synthétique : le questionnement social, économique et culturel doit y précéder l'analyse politique. Suivant ses intérêts de longue date, C. Charle y ajoute une dimension comparatiste, si absente jusqu'ici de l'histoire des médias. Le résultat donne un ouvrage qui met en évidence la spécificité de la presse française, définie par l'extension de son lectorat, ses possibilités de financement, ses journalistes et ses patrons devant arbitrer sans cesse avec la question, centrale, du financement. C. Charle alterne les chapitres structurels, les analyses de contenu, et les études plus chronologiques. De judicieuses typologies épargnent au lecteur des descriptions interminables et lui permettent de mieux comprendre la répartition des organes de presse, du quotidien grand public aux petites revues élitistes. L'ouvrage, ponctué de nombreux graphiques, de cartes, de tableaux synthétiques et d'illustrations, a en outre l'avantage d'être très pédagogique. Il reflète enfin les apports les plus récents de la recherche en histoire en mettant notamment en valeur les travaux de jeunes chercheurs encore non publiés. On retiendra ici, pour une présentation plus détaillée, plusieurs angles essentiels à son analyse.

La question des publics de la presse ouvre le premier chapitre (*Les cadres et les limites de l'activité de la presse vers 1830*). Du « public réel », celui des abonnés, des acheteurs et des lecteurs effectifs de la presse, au « public potentiel », la distance est grande. Analysant la répartition du lectorat et l'alphabétisation de l'époque, C. Charle montre l'importance des réseaux socialisés (clubs de lecture) et des « circuits invisibles de diffusion », dont les directeurs de journaux et les journalistes devaient tenir compte à l'époque. L'atteinte d'un public élargi supposait également des possibilités de diffusion largement tributaires de conditions techniques : la modernisation des presses et l'extension des voies ferroviaires ont contribué au désenclavement des petites villes françaises et à une meilleure diffusion des organes de presse les mieux dotés financièrement. On peut suivre, au long de l'ouvrage, comment la presse devient, surtout au début du XX^e siècle, un produit de large diffusion. Les techniques de captage du public se multiplient, modifiant sensiblement les contenus des journaux les plus soumis à leur lectorat : entrée en force du fait divers, du roman feuilleton, des articles à publics spécifiques (sport, questions féminines), et diminution conséquente des articles politiques partisans. Contrairement aux apparences et aux conclusions que peut suggérer l'histoire politique, les années 1930 sont ainsi une période où la presse politique perd beaucoup de terrain, préfigurant le désengagement public des masses dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Autre constat parallèle, et peu habituel : la diminution de l'influence de Paris, au profit de journaux de province, donc de l'attention publique aux grandes questions nationales. Réfugiée dans les lectures « frivoles » ou dans les questions locales, la population lectrice a laissé place aux ligues minoritaires et à l'action de rue, dans un Paris lointain qui ne la concernait plus – au plus grand péril de la démocratie.

Les relations entre le pouvoir et la presse constituent une deuxième question centrale. Après une présentation synthétique des lois sur la presse, des techniques de pression sur elle, des rébellions et de la

répression politique, la conclusion, presque désespérante, des chapitres consacrés à la question, est que le muselage politique de la presse se fit d'autant mieux que la liberté de la presse était plus forte. Derrière ce constat, C. Charle met en évidence comme une loi d'airain : celle de l'argent. L'argent s'avère en effet le facteur primordial des disparitions et des créations de journaux, quotidiens, périodiques et revues, et surtout de l'évolution de leurs contenus. L'étude de plusieurs cas, du lancement du *Petit Journal* en 1863, aux grands journaux populaires des années 1930 (comme *Paris-Soir*, ou *Le Petit Parisien*), met en évidence l'importance de la publicité pour garder une indépendance relative – encore un constat peu habituel. Les chapitres 11 (*Déclin de la presse d'opinion et essor de la presse commerciale dans l'entre-deux guerres*) et 13 (*La presse et l'argent*) montrent comment la spécificité de la presse française, et son malheur, est de n'avoir pas su développer le recours à la publicité de manière transparente et systématique. S'y ajoute la faiblesse chronique et structurelle du marché français — petites entreprises frileuses ou trop provinciales pour s'intéresser à une publicité journalistique d'horizon national, demande insuffisante également pour encourager les pratiques publicitaires, sans oublier une peur française de l'argent et un dédain du commercial largement en cause dans l'échec relatif de la publicité. D'où la soumission de nombreux titres, quotidiens ou hebdomadaires, à des groupes d'intérêts financiers. Les affaires frauduleuses se multiplient dès les années 1880 et mettent à mal la réputation de la presse française. C. Charle déroule ainsi l'histoire peu glorieuse des scandales médiatico-financiers, pour en tirer le constat le plus important : la mauvaise presse, si l'on peut dire, grandissante, de la presse depuis sa libéralisation.

Cette mauvaise presse s'étend à mesure que s'accroît une prise de conscience collective, au moins chez les élites lectrices : la presse fabrique les événements. C. Charle propose ainsi une réflexion de fond sur le phénomène de création de l'événement, et sur la responsabilité de la presse dans les grandes crises, sociales, culturelles, économiques ou politiques, qui ont jalonné le siècle 1830-1939. Pour étudier la question en détails, il propose plusieurs analyses de cas. L'Affaire Dreyfus est l'occasion de prendre conscience du rôle nouveau de la presse dans la société et la politique de la Troisième République. Les journaux permettent de mettre en scène l'affaire, de mobiliser l'opinion. C. Charle montre aussi comment les intérêts financiers ont pesé sur l'orientation des journaux de l'époque. Utilisant la presse de manière intelligente, le camp dreyfusiste réussit finalement à renverser un rapport de forces extrêmement défavorable au départ.

La presse sort de l'Affaire durablement déconsidérée, cependant, en particulier auprès du nouveau groupe des « intellectuels ». Le décalage s'accroît, entre une presse d'élite et les organes non quotidiens d'une part, capables de jouer le rôle de critiques, et la presse quotidienne d'autre part, incapable d'éduquer ses lecteurs. D'où l'apparition de nouvelles préoccupations chez les « intellectuels » : former l'esprit critique des journalistes, dans des écoles susceptibles de faire du journalisme une profession et non plus une activité secondaire, ni l'aboutissement d'une sélection par l'échec.

La formation de la profession des journalistes fait ainsi l'objet d'une étude sur le temps long. Le modèle de l'homme de lettres, qui demeure, à la fin du XIX^e siècle, le critère de définition des journalistes, cède cependant du terrain au profit d'une conception nouvelle, professionnelle, entretenue par l'évolution sociale interne des profils des journalistes des années 1890. La part de la bourgeoisie traditionnelle diminue au profit de publicistes issus des classes moyennes, si bien que la profession de journaliste devient une « voie de rattrapage » pour des individus dont le capital scolaire, économique ou social est trop insuffisant pour s'engager dans les voies plus sélectives. Plus dépendants, en conséquence, de leurs revenus, les journalistes commencent à s'organiser. Ce début d'identité collective n'empêche pas de fortes différenciations internes, du grand écrivain gagnant, par ses chroniques, plus qu'un conseiller d'État, au pigiste sans le sou, payé à la ligne et dont la signature n'a aucune valeur. Après la Première Guerre mondiale, les journalistes s'organisent davantage. La fondation de syndicats permet l'obtention d'avantages substantiels auprès des autorités. Ces évolutions s'accompagnent d'une désaffection croissante des journalistes pour le modèle français de l'intellectuel. La montée en puissance du « grand » reportage en est un indice. La presse fait voyager son public, crée de nouvelles vedettes, à l'aune de valeurs éloignées de celles du champ littéraire. Le « reporter » se définit presque en négatif de l'intellectuel : « s'immerger dans le sujet au lieu de le mettre à distance, émouvoir au lieu de raisonner, faire parler les témoins au lieu de prendre à témoin le public, être une plaque sensible et non une belle âme » (p.276). La crise politique du modèle de l'intellectuel, attaqué de toute part dans les années 1930, participe du phénomène.

Le siècle de la presse est ainsi le prolongement logique des recherches de C. Charle sur les élites, politiques, littéraires, intellectuelles. Derrière cette curiosité, on décèle un questionnement civique permanent : comment expliquer la crise chronique, et si actuelle, de la démocratie française ? Le livre illustre une fois de plus le décalage de fond entre ces élites et l'« opinion ». Si les intellectuels ont échoué à gagner la presse, fabrique de l'opinion, les journalistes n'ont pas davantage joué le rôle de médiateurs qu'ils auraient pu remplir. L'accusation est forte, d'autant plus qu'elle repose sur une démonstration rigoureuse et objective, renforcée par des comparaisons internationales :

« Si la presse des autres grandes puissances n'a guère aidé non plus à éclairer ses lecteurs face aux drames des années 1930, la presse française, forte de son image symbolique héritée du XIX^e siècle, a certainement plus encore failli dans son exercice du contre-pouvoir conquis un siècle auparavant. » (p. 357) L'analyse mériterait d'être prolongée jusqu'au début du XXI^e siècle. Les constats de l'auteur, il ne s'en cachera pas, sont ceux d'un

universitaire engagé dans la cité, lui-même conscient d'être de ces « intellectuels » vieille mode, attachés à une démocratie intelligente, et dont la parole résonne trop peu. Son livre, en même temps qu'il est une histoire de la presse et une analyse de la démocratie française, est ainsi une réflexion sur sa propre situation dans le champ politique et médiatique. En le fermant, on en vient à souhaiter qu'il soit lu par... les journalistes. »

* Marc Martin, commentaire de l'ouvrage dans *Le Mouvement social*, n° 214, janvier-mars 2006, p. 182-184. Sur le site : <http://mouvement-social.univ-paris1.fr/document.php?id=528>

Enfin un livre, visiblement destiné aux étudiants et à un public intéressé par l'histoire, qui place la presse au cœur de notre histoire sociale et culturelle, car le XIXe siècle et le début du XXe sont bien Le siècle de la presse. L'ouvrage sort l'histoire de la presse du petit enclos où si longtemps on l'avait enfermée, d'une auxiliaire de l'histoire politique utile seulement à fournir aux praticiens de cette discipline noble ce qu'ils avaient besoin de savoir sur qui inspirait un titre, sur les liens que ses rédacteurs entretenaient avec tel ou tel leader politique, sur les lecteurs qu'il était susceptible de toucher. Non pas que l'auteur néglige les liens des journaux avec la politique. Il les met en valeur, en particulier au temps de la presse des notables, où le journal était le lieu d'élaboration des programmes politiques, souvent même d'organisation des campagnes électorales, en l'absence de véritables partis politiques. Il montre comment les rédactions des grands journaux parisiens ont fourni de ce fait, tout au long du XIXe siècle, les états-majors des régimes nouveaux, en 1830, en 1848 et encore avec l'arrivée du personnel républicain après la chute du second Empire. Chemin faisant, il corrige maintes idées inexactes, par exemple qu'en 1830 toute la presse ne s'est pas faite le héraut de la liberté puisque les journaux les plus lus n'ont pas publié la protestation des journalistes qui a déclenché la Révolution, il distingue en 1848, à côté des journaux d'opinion clairement engagés, « les journaux de personnalité », Le Bien public de Lamartine ou Le Peuple constituant de Lamennais. Deux développements sont particulièrement réussis, la mise au point précise sur la politique de Thiers et de l'Ordre moral à l'égard de la presse après la chute de Napoléon III, et le chapitre sur la presse et l'affaire Dreyfus, dont l'auteur, en raison de ses travaux personnels et de sa familiarité avec le monde des intellectuels, est un des meilleurs connaisseurs. Encore que l'on puisse trouver un peu sévère son jugement final sur la presse à cette occasion, car les grands titres anti-dreyfusards ne font que reproduire les positions du personnel politique et c'est avec l'aide de quelques-uns de ces titres qu'a réussi la campagne pour la révision du procès.

Le plan de l'ouvrage est chronologique : cinq chapitres sur la presse de 1830 à la fin du second Empire, cinq sur celle de la Troisième République jusqu'en 1918, le dernier sur la Grande Guerre, et cinq sur celle de l'entre-deux-guerres. Un seul traite entièrement d'un quotidien, celui sur Le Petit Parisien, considéré comme « le plus grand journal de la Troisième République », qualification que justifient ses tirages, mais qui témoigne aussi de la volonté de l'auteur de s'intéresser à la presse du dernier demi-siècle comme le véhicule d'une culture nouvelle de masse. L'auteur a préféré traiter du Petit Parisien plutôt que de Paris-Soir, ce qui est parfaitement légitime, car dans un ouvrage de synthèse il faut choisir, toutefois les quotidiens régionaux, dont les tirages sont devenus aussi importants que l'ensemble de ceux de la capitale, auraient mérité plus de deux pages. Si la presse quotidienne bénéficie de la plus belle place, les périodiques ne sont pas négligés, tout en évitant l'écueil d'une énumération qui serait devenue fastidieuse : ceux du milieu du XIXe siècle, d'abord inspirés du modèle anglais, puis les revues et les journaux spécialisés, auxquels sont consacrés deux chapitres entiers, un aux publications de 1880-1914, où prend place un développement neuf et excellent sur Le Petit Écho de la mode, et un second à celles de l'entre-deux-guerres. Des graphiques, des tableaux et de nombreuses cartes en partie établies par l'auteur – les cartes notamment de la géographie de la diffusion du Petit Parisien dressées à partir des chiffres de la thèse de Francine Amaury – visualisent l'état, l'évolution et la distribution géographique de la diffusion.

Trente-cinq ans après l'Histoire générale de la presse française et notamment après le volume dû à Pierre Albert sur la presse de la Troisième République, Le Siècle de la presse aborde des domaines qui n'apparaissent pas ou à peine dans l'Histoire générale. Certains, qui ont fait l'objet de publications récentes, sont abondamment traités. Les journalistes, que l'on n'entrevoit pas il y a trente ans qu'au travers de destins individuels et comme les ornements d'une rédaction, ont droit à deux chapitres. Le premier décrit ce nouveau milieu quand les conditions économiques, culturelles et politiques – la liberté – assurent l'essor d'une presse bon marché, vendue au numéro, une presse de masse, aux débuts de la Troisième République et qu'il prend les traits d'une profession, sous l'influence d'une floraison d'associations de presse qui entreprennent d'en limiter l'accès et d'en assurer la cohésion. Le second présente cette profession, complètement établie, quand elle est enfin reconnue pour sa fonction d'auxiliaire du régime parlementaire jusqu'à se voir reconnaître en 1935 un statut particulier par la loi.

Les liens de la grande presse et de l'argent au cours des années 1920 et 1930 occupent l'un des derniers chapitres, avec l'emprise de quelques patrons et financiers sur plusieurs des grands titres parisiens, celle du consortium que mène François de Wendel au Temps, celle du banquier Horace Finaly au Journal, de Jean Prouvost à Paris-Soir, celle de François Coty à L'Ami du Peuple, qui nous vaut un développement neuf. Ces pages s'achèvent sur l'évocation de la corruption et des scandales qui entachent alors de nombreux titres. C'est ici que les interprétations peuvent diverger. Les liens de la presse et de l'argent peuvent-ils se réduire à cet aspect ? Christophe Charle choisit celle qui reste dominante dans l'historiographie française et qui semble perpétuer une vision forgée à partir de la publication par L'Humanité en 1923 et 1924 de documents fournis

par les bolcheviks. Ceux-ci, qui provenaient de l'administration tsariste d'avant 1914, trop heureuse de dénoncer la corruption d'une presse républicaine, révélaient quelles sommes avaient été versées aux journaux français à l'époque des emprunts russes mais les assimilaient systématiquement à des entreprises de corruption, alors que la plus grande partie correspondait à des annonces rendues obligatoires par le code du commerce de 1807. Les conditions et les modes de lecture du journal apparaissent, mais fugitivement, et l'on mesure à ce constat le retard sur ce point de l'histoire de la presse sur celle du livre, bien que les travaux d'Anne-Marie Thiesse aient montré l'originalité de la lecture des femmes, et que ceux entamés à l'Institut français de Presse aient mis en évidence les liens entre les formes de la diffusion et les usages du journal. Ce décalage n'est pas l'effet du hasard, mais bien celui des difficultés à connaître des comportements qu'on ne peut saisir qu'au fil d'allusions et de notations éparses et rares dans les journaux ou les sources littéraires.

En résumé Christophe Charle a réussi une synthèse claire et informée, la première depuis l'Histoire générale de la presse française, tenant compte des derniers travaux des historiens de la presse et de l'ouverture du champ nouveau de l'histoire culturelle. Ces travaux, auxquels il faut ajouter une série de mémoires de maîtrise réalisés par des étudiants de Paris I sous sa direction, tous abondamment cités, se sont en effet multipliés depuis une quinzaine d'années. La riche bibliographie de la fin du volume permet d'en recenser plus d'une trentaine, contre la moitié seulement durant les quinze années précédentes. Il est curieux de constater que cet intérêt renforcé pour le passé de la presse écrite coïncide avec sa crise actuelle qui affecte surtout les quotidiens et qui justement s'est accélérée dans ces années-là, comme si un effacement contribuait autant qu'une nouveauté à la constitution d'un objet d'histoire. »

– Vincent Platini, *Lire, s'évader, résister : Essai sur la culture de masse sous le Troisième Reich*, Paros, La Découverte, 2014.

– Pierre Serna (dir.), *La Politique du rire. Satires, caricatures et blasphèmes (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Champ Vallon, « La Chose publique », 2015.

« En hommage aux victimes de la tuerie de Charlie Hebdo, une journée d'études sur le rire politique s'est tenue à Paris le 6 février 2015, à l'initiative de Pierre Serna, directeur de l'Institut d'histoire de la Révolution française. Les actes ont été publiés dans des délais record. À lire les contributions, on mesure la complexité de la question et la nécessité d'opérer une plongée historique sur la longue durée.

Dessin versus kalachnikov

Pierre Serna dans « Ou, morts... d'en rire ! » s'interroge sur l'idée que des religieux ont pu se sentir bafoués par des caricatures blasphématoires (de leur point de vue tout au moins), car ils ignoraient la dimension caricaturale du journal Charlie Hebdo.

Poser la question ainsi ouvre toutes grandes les dimensions philosophico-politiques du rire.

Citant quelques-unes des réactions à chaud de plusieurs écrivains (dont Nancy Huston et Denis Tillinac) qui associaient « la culture du dessin satirique à une élite de gauche et plutôt parisienne », il s'insurge contre les constats moralisateurs de certains, l'esprit victimaire des autres, les revendications libertaires des derniers. Face à un sujet complexe, il nous exhorte à ne pas tout mettre sur le même plan, à refuser le relativisme consistant à dire qu'un dessin tue plus qu'une kalachnikov et réaffirme que, face à une moquerie, trois attitudes sont possibles, aucune ne devant être imposée comme une conduite supérieure : ignorer ; répondre en employant les mêmes armes ; ne pas répondre, mais élever le débat par la pédagogie et l'érudition.

Serna rapporte plusieurs exemples tirés du passé, comme celui de ces Amérindiens évitant des combats fratricides en organisant des défis de parole pour tourner l'autre en ridicule. Que la vie en société soit fondée sur un échange ne signifie pas qu'il soit pacifique. La solidité de la démocratie doit permettre de surmonter la dureté des rapports entre citoyens. Enfin, Serna rappelle le désarroi de Tignous dans la revue *Société et représentations* (2000), lorsqu'il constatait les limites de la caricature qui n'est souvent qu'un défouloir.

Isabelle Pantin se consacre à une étude de la violence antireligieuse, contre toutes les religions, chez Rabelais, dont le rire scatologique est assumé. Elle rappelle que dans le *Quart Livre*, composé un an avant sa mort, Rabelais avait mis une dédicace au cardinal Odet de Chatillon où il se plaignait d'être harcelé et calomnié par « certains Canibales, misanthropes, agélastes ». En effet, tous ses livres sont censurés et interdits par la Faculté de théologie de Paris et, sans le privilège royal dont il jouit de la part de François Ier et d'Henri II, il ne pourrait plus écrire. Elle rapporte l'épisode de la quête de l'oracle de la Dive Bouteille, le séjour de Panurge et de ses compagnons dans l'île des Papimanes. Si la puissance pontificale est attaquée, c'est, pour l'auteure, à cause des mauvaises relations de la France avec Rome, à une époque où le roi Henri II tentait de desserrer le carcan imposé par le concordat de Bologne.

Rire et religion

Jean-Marie Le Gall (« Rire et violences religieuses à la Renaissance ») s'inscrit dans la même thématique, mais traite le sujet très différemment, en nous offrant un article nourri de références bibliographiques et historiographiques. Le rire est associé à la critique, mais pas toujours, car il relève aussi de l'urbanité, de

l'otium (voir les fêtes et jeux de fin de banquet). Il faudrait différencier le rire enjoué, la plaisanterie, du rire gras et bas.

L'affaire est complexe : dans son *De Oratore*, Cicéron explique que le rire sert à déstabiliser l'adversaire, Skinner soutient qu'à la Renaissance le rire est une marque de supériorité et donc de mépris, tandis que les réformateurs tentent une pédagogie du rire (Érasme dans *Éloge de la folie*, Pierre Viret et Calvin dans *Disputations chrétiennes* en 1544).

Hervé Drévilleon (« Le rire du sergent ») explore le milieu des armées à l'époque de Louis XIV. Cet article cite beaucoup de références bibliographiques dans un champ chronologique dépassant le XVII^e siècle, puisqu'il mobilise Montaigne et Marie de Gournay, sa nièce et « fille d'alliance ». Drévilleon fait une incursion chez le Brantôme des Rodomontades et gentilles rencontres espagnoles (vers 1590-1600), dont il reprend les figures drolatiques et les ridicules des chefs de guerre. Il y distingue des « rodomontades de parole » et des « rodomontades d'effet », autre manière de démontrer l'impact de la critique satirique.

Avec Isabelle Brian, retour au registre de la religion avec une interrogation sur « le rire du prédicateur » et le rire dans la prédication. Une tradition serait de constater qu'il serait blasphématoire, mais on peut aussi lire les *Predicatoriana* de Gabriel Peignot (1841), qui a collecté les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, ainsi que des textes inédits.

Le pouvoir soporifique des prédicateurs est aussi épinglé par Hogarth dans *The Sleeping Congrégation* (1728). Une autre gravure de Hogarth, *Credulity, superstition and fanaticism* (1761) montre un prédicateur agitant des marionnettes – une sorcière, un diable – tandis qu'un terrible désordre règne parmi les fidèles dans l'église.

Rires nerveux, rires généreux

Antoine De Baecque (« Rires contemporains ») dédie son article à Christian-Marc Bosséno son ami récemment disparu, fondateur de la revue de cinéma *Vertigo*. Bergson, l'auteur du *Rire*, a été enseignant à Clermont-Ferrand où il donnait des conférences en 1884, dont l'auteur donne plusieurs exemples. En 1899, dans la *Revue de Paris*, il explique sa façon de travailler à plusieurs : c'est l'originalité de cet article que de présenter davantage l'homme Bergson que ses écrits sur le rire. De Baecque s'interroge sur « une connexion possible entre Bergson et le cinéma » et parcourt les procédés du cinéma burlesque, de Méliès à Buster Keaton, sans oublier des incursions dans les textes théoriques de Deleuze à Rohmer.

« Pince ou pique sans rire », par Laurent Bihl, est un article très illustré portant sur la question de la prostitution dans les caricatures et les dessins de presse de la fin du XIX^e siècle. Analysant une couverture du *Courrier français* du 23 août 1891, il y trouve l'exacerbation d'un sentiment anti-anglais dans cet homme pratiquant des sévices sur une prostituée. Il y a volonté de faire un contrepoint aux images anglaises antifrançaises des années antérieures, qui tournaient en dérision la Révolution française et en montraient la cruauté.

Ces dessins ne subissent pas les foudres de la censure, mais sont-ils plutôt drôles ou plutôt dénonciateurs ? Posant la question, Laurent Bihl n'exclut pas un rire nerveux, voire un rire pervers provoqué par la sensation d'avoir transgressé un interdit. Citant Michèle Haddad [1], il conclut au rapport singulier du spectateur avec la caricature.

Très originale est la contribution de Pierre Verschueren, « Le rire de la vieille dame. Humour, science et politique rue d'Ulm (1945-1971) », l'ENS étant réputée pour les farces et canulars de ses étudiants. En 1971, anniversaire du Centenaire de la Commune, un cortège de célébrations drolatiques marque, selon l'auteur, un autre registre. Il y a des canulars bon enfant (faux étudiants devant un vrai jury ou vrais étudiants devant un faux jury) et d'autres plus virulents (en particulier à cause de la rivalité avec l'École polytechnique).

Article riche en histoires drôles révélant le sens de la dérision et de l'humour des jeunes normaliens, mais aussi leur inventivité. La fin des années 1950 et la décennie 1960 montrent le déclin de ces pratiques légères et drôles : est-ce la conséquence de la toute-puissance idéologique du Parti communiste, comme le suggère l'auteur ? Le maoïsme qui triomphe rue d'Ulm entre 1966 et 1971 augmente l'esprit de sérieux dans la vénérable École.

Le rire est-il révolutionnaire ?

L'article de Leslie Vuillaume, « *Street art* et révolution en Égypte », très illustré par des photos prises sur place s'intéresse à l'art du graffiti depuis 2011. Faisant référence au livre collectif *Graffiti baladi. Street art et révolution en Égypte* (2014), au film portant le même titre et à ses propres pérégrinations, elle nous apprend comment une Mona Lisa transformée (borgne), devenue la signature d'un groupe de graffeurs, les « Mona Lisa brigades », regarde les passants qui comprennent qu'elle ne peut pas jouir d'une totale liberté d'expression.

Les principales revendications contre les régimes en place en cette période instable de révolution et de post-révolution sont la liberté, le rejet de la corruption, la dénonciation de la violence. L'humour est aussi présent dans le réemploi de l'art de l'Égypte antique, préislamique.

Alain Cabantous reprend le dossier du blasphème qu'il connaît bien. Plaçant son exposé sous l'égide de Bayle (« Le blasphème n'est scandaleux qu'aux yeux de celui qui vénère la réalité blasphémée »), il brosse un

tableau historique sur le blasphème nourri de références bibliographiques dans lesquelles le rire est assez peu présent.

Observant que les fêtes blasphématoires ne sont suivies d'aucune colère divine, il propose de s'interroger : alors « Dieu n'existe pas ? » Mais si Dieu n'existe pas, quid du blasphème ? L'insulte faite au divin serait-elle une offense faite aux croyants ?

Le rire attaqué

Revenons, pour conclure, sur le titre *La Politique du rire*. Au fil de la lecture, on mesure la prégnance des questions religieuses dans la satire et la caricature, quelles que soient les sociétés (la France laïque croyait avoir échappé aux crispations cléricales jusqu'à il y a peu ; pensons aux manifestations organisées contre la photographie d'Andres Serrano, *Immersion* ou *Piss Christ* pour ses contempteurs).

Si l'ouvrage, grâce à Alain Cabantous, ouvre des pistes de réflexion sur la question du blasphème, il oublie cependant le second concile de Nicée (787), qui a mis un terme – fragile – à la querelle de l'iconoclasme dans l'Empire byzantin, autorisant le christianisme à reconnaître et à exalter l'iconographie religieuse. Notons qu'une des origines de l'iconoclasme byzantin était le premier contact avec l'islam. Par ailleurs, plusieurs articles, au premier chef celui d'Isabelle Brian, révèlent la puissance comique des propos, satires et caricatures. Mais personne ne mentionne que la fonction de ces documents n'est pas seulement l'humour, mais aussi – et sans doute souvent – l'attaque et le combat.

Enfin, rappelons, à la suite de Pierre Serna, qu'un crayon n'est pas une arme de même statut qu'une Kalachnikov, et que des êtres humains ne sont pas des « symboles », de quelque cause que ce soit, mais de simples êtres humains. Abasourdis par le crime du 7 janvier 2015, les caricaturistes, qui se croyaient protégés par la liberté d'expression, ont compris qu'ils étaient devenus des cibles parce qu'ils étaient transformés en symboles de cultures différentes et areligieuses.

– Propagande publicitaire

* Pour une large bibliographie, consulter l'excellent site de Stéphanie Cunert :

<https://sites.google.com/site/stephaniekunert/bibliographies-thematiques/analyse-de-l-image-et-du-discours-publicitaire>

– Roland Barthes, *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1974

– « *Les Mythes de la publicité* », numéro spécial de la revue *Communication*, n° 17, 1971.

– Laurence Bardin, *Les Mécanismes idéologiques de la publicité*, Paris, Delarge, 1975.

– Anne Sauvageot, *Figures de la publicité, figures du monde*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 1987.

– Armand Mattelart :

– *L'Internationale publicitaire*, Paris, La Découverte, 1989.

– *La Publicité*, Paris, La Découverte, 1994.

– Blanche Grunig, *Les Mots de la publicité*, Paris, Presses du CNRS, 1990.

– Marc Martin, *Trois siècles de publicité en France*, Paris, Odile Jacob, 1992.

– Philippe Breton, *L'Argumentation dans la communication*, Paris, La Découverte, 1996.

– Jean-Michel Adam, Marc Bonhomme, *L'Argumentation publicitaire : rhétorique de l'éloge et de la persuasion*, Paris, Nathan 1997.

– Dominique Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, Paris, Armand Colin, 2007.

– *L'optique politique : panoptisme et synoptisme*

– Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, téléchargeable sur le site : ww.fichier-pdf.fr/2013/09/05/les-mots-et-les-choses-foucault-foucault-michel/. Cf. aussi, notamment, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, col. « Tel », 1975.

– Michèle Fogel, *Les Cérémonies de l'information dans la France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989.

– Régis Debray :

– *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard, 1991.

– *Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.

– Christian Jacob, *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, « Histoire », 1992.

– Yves Déloye et alii, *Le Protocole ou la mise en forme de l'ordre politique*, Paris, L'Harmattan, 1996.

– Carl Havelange. *De l'œil et du monde. Une histoire du regard occidental au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998.

– Gérard Leclerc :

– *L'Observation de l'homme*, Paris, Le Seuil, 1979 ;

– *Le Regard et le pouvoir*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 2006.

– Georges Balandier, *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Fayard, 2006.

– Mona Ozouf, *La Fête révolutionnaire (1789-1799)*, Paris, Gallimard, 1976.

– Pierre Vallin, « Fête, mémoire et politique : les 14 juillet en Limousin (1880-1914) », *Revue française de science politique*, 1982, vol. 32, n° 6, p. 949-972.

– Roy Strong, *Les Fêtes de la Renaissance. Art et pouvoir*, Arles, Solin, 1991.

– Olivier Ihl, *La Fête républicaine*, Paris, Gallimard, 1996.

– Alain Corbin et alii, *Les Usages politiques des fêtes au XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994.

– Louis Marin, *Le Portrait du roi*, Paris, Éditions de minuit, 1981.

– Jean-Marie Apostolidès :

– *Le Roi-machine. Spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Les Éditions de minuit, « Arguments », 1981 ;

– *Le Prince sacrifié. Théâtre et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Les Éditions de minuit, « Arguments », 1985.

– Arts et politique

– Benoit François, *Art français sous la Révolution et l'Empire : les doctrines, les idées, les genres*, Paris, Librairie G. Baranger, 1897.

– Palmier, Jean-Michel, *Lénine, l'art et la révolution*, Paris, Payot, Col. « Bibliothèque historique », 1975.

– Michaël Löwy :

– *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de Lukacs 1909-1929*, Paris, PUF, 1976.

– Avec Robert Sayre, *Révolte et mélancolie. Le Romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, « Critique de la politique », 1992.

– Maurice Agulhon :

– *Marianne au combat. Imagerie et symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979.

– *Marianne au pouvoir. Imagerie et symbolique républicaines de 1880 à 1914*, Paris, Flammarion, 1989.

– Jean Baudrillard :

– *Le Système des objets, la consommation des signes*, Paris, Gallimard, 1968.

– *De la séduction*, Paris, Gallimard, 1979.

– *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972.

– Miguel Benasayag, *Le Mythe de l'individu*, Paris, La Découverte, 1998.

– Daniel Bensaïd, *Le Spectacle, stade ultime du fétichisme de la marchandise, Marx, Marcuse, Debord, Lefebvre, Baudrillard...*, Paris, Nouvelles éditions ligne, 2011.

– Hannah Arendt, *La Crise de la culture* (1954), Paris, Gallimard, col. « Folio essais », 1972.

– Christophe Charle :

– « Champ littéraire et champ du pouvoir : les écrivains et l'affaire Dreyfus », *Annales E.S.C.*, n° 32, 1977, p. 240-264.

– *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme. Roman, théâtre et politique*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1979.

– *Théâtres en capitales. Naissance de la société du spectacle à Paris*, Berlin, Londres et Vienne, Paris, Albin Michel, 2008 :

Théâtre, café-concert, music-hall hier, cinéma, télévision, internet aujourd'hui : le spectacle est le propre des sociétés ouvertes à l'âge démocratique. C'est à travers lui que nous mettons en scène nos passions, nos plaisirs, nos humeurs, nos soifs d'ailleurs et d'autrement. Tout commence donc avec le théâtre, dont Paris est la capitale entre 1860 et 1914, à l'époque où la scène est le principal divertissement des milieux urbains, au moment aussi où, dans toute l'Europe, se mettent en place les structures de la libre entreprise culturelle. Paris, Berlin, Londres et Vienne : l'approche comparative du monde des auteurs, des directeurs de théâtre, des actrices, des acteurs, des publics fait ici merveille. Car si la logique à l'œuvre est partout la même, chaque représentation, dans chacune des quatre capitales, met en mouvement une culture et une société propres – société fictive sur scène, société réelle dans la salle et après le spectacle. Pourquoi le succès, pourquoi le scandale, pourquoi l'indifférence, pourquoi l'oubli ? Telles sont quelques-unes des questions vives qu'éclaire cette étude magistrale, aussi instructive pour comprendre le monde d'hier que celui d'aujourd'hui.

– Jeannine Verdès-Leroux :

– « L'art de Parti », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, n° 28, p. 33-55.

– *Au service du Parti. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, Fayard/Minuit, 1983.

– *Le Réveil des somnambules. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985)*, Paris, Fayard/Minuit, 1987.

– Jean-Pierre Bernard :

– *Le Parti communiste français et la question littéraire, 1921-1939*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1972.

– *Paris-Rouge. 1944-1964. Les communistes français dans la capitale*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1991.

– *Les Deux Paris. Les représentations de Paris dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Paris, Champ Vallon, 2001.

– Svirski (Grigori), *Écrivains de la liberté. La résistance littéraire en Union soviétique depuis la guerre*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1981.

– Jeanne Laurent, *Arts et pouvoirs en France de 1793 à 1981 : histoire d'une démission artistique*, Saint-Étienne, Travaux de l'Université de St-Etienne, Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'expression contemporaine, 1982.

– Robert Darnton :

– *L'Aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800, un best-seller au Siècle des Lumières*, Paris, 1982.

– *Bohème littéraire et révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Hautes Études / Gallimard / Le Seuil, 1983.

– *La Fin des Lumières : le mesmérisme et la Révolution*, 1984.

– *Le Grand Massacre des chats : attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, 1984 (réédition 1986).

– *Édition et Sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1991.

– Faure (Michel), *Musique et société du Second Empire aux années vingt*, Paris, Flammarion, 1985.

- Viala (Alain), *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985.
- Jouhaud (Christian), *Mazarinades. La Fronde des mots*, Paris, Aubier-Montaigne, 1985.
- Georgel (Pierre) dir., *La Gloire de Victor Hugo*, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1985.
- Lazar (Marc) :
 - « Les “Batailles du livre” du Parti communiste français », *XX^e siècle. Revue d'histoire*, n° 10, avril-juin 1986, p. 37-51.
 - « Le Parti communiste français et la culture », *Cahiers de l'animation*, 1986, n° 57-58, p. 57-72.
- Robin (Régine), *Le Réalisme socialiste. Une esthétique impossible*, Paris, Payot, 1986.
- Mainardi (Patricia), *Art and Politics of the Second Empire. The Universal expositions of 1855 & 1867*, New Haven, Yale University Press, 1987.
- Richard (Lionel), *Le Nazisme et la Culture*, Bruxelles, Complexe, 1988.
- Haskell (Francis), Penny (Nicolas), *Pour l'amour de l'antique : la statuaire gréco-romaine et le goût européen, 1500-1900*, Paris, Hachette, 1988.
- Fulcher (Jane F), *Le Grand Opéra en France, un art politique : 1820-1870*, Paris, Belin, 1988.
- Pierre Arizzoli-Clémentel, Philippe Bordes, Marie-Claude Chaudonneret, Régis Michel (et al.), *Aux armes et aux arts ! Les arts de la Révolution (1789- 1799)*, Paris, A. Biro, 1988.
- Gérard Legrand, *Art romantique : l'âge des révolutions*, Paris, Bordas, Col. : « Connaissances artistiques », 1989.
- Pierre Milza, Fanette Roche-Pézard (dir.), *Art et Fascisme. Totalitarisme et résistance dans les arts en Italie, Allemagne et France des années 30 à la défaite de l'Axe*, Paris, Bruxelles, Complexe, 1989.
- Warnke (Martin), *L'Artiste et la cour. Aux origines de l'artiste moderne*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1989.
- Chartier (Roger), *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990.
- Hugues Dufour, Joël-Marie Fauquet, (dir.), *La Musique : du théorique au politique*, Paris, Aux Amateurs de Livres-Klincksieck, 1990.

- Pommier (Édouard), *L'Art de la liberté. Doctrines et débats de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1991.
- Verger (Annie), « Le champ des avant-gardes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1991, n° 88, p. 2-40.
- Steel (James), *Littérature de l'ombre : récits et nouvelles de la Résistance 1940-1944*, Paris, Presses de la FNSP, 1991.
- Silver (Kenneth), *Vers le retour à l'ordre. L'avant-garde parisienne et la Première Guerre mondiale*, Paris, Flammarion, 1991.
- Elias (Norbert), *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991.
- Fourcaut (Annie), *Banlieue rouge 1920-1960. Années Thorez, années Gabin : archétype du populaire, banc d'essai des modernités*, Paris, Autrement, Série Mémoires, n° 18, 1992.
- Clark (Timothy J.), *Le Bourgeois absolu. Les artistes et la politique en France 1848-1851*, Villeurbanne, 1992.
- Laurence Bertrand-Dorléac, *L'Art de la défaite, 1940-1944*, Paris, Seuil, 1993.
- Silverman (Debora), *L'Art nouveau en France. Politique, psychologie et style fin-de-siècle*, Paris, Flammarion, 1994.
- Mainardi (Patricia), *The End of the Salon. Art and the State in the early Third Republic*, New York, Cambridge University Press, 1994.
- Hemmings (F.W.J.), *Theatre and State in France 1760-1905*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- Gleizal, Jean-Jacques, *Art et le politique : essai sur la médiation*, Paris, PUF, 1994
- Roche (Gérard), « Les avant-gardes dans l'entre-deux-guerres : de la révolte à l'engagement », *Cahiers de l'IHTP*, dossier « Intellectuels engagés d'une guerre à l'autre », 1994.
- Fulcher (Jane F.), « Style musical et enjeux politiques en France à la veille de la Seconde Guerre mondiale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 110, déc. 1995, p. 22-35.
- Vaisse (Pierre), *La Troisième République et les peintres*, Paris, Flammarion, 1995.
- Monnier, Gérard, *L'Art et ses institutions en France : de la Révolution à nos jours*, Paris, Gallimard, Col. « Folio Histoire », 1995.
- Nochlin (Linda), *Les Politiques de la vision : art, société et politique au XIX^e siècle*, Paris, Chambon, 1995.

- Braud (Philippe), *L'Émotion en politique, problèmes d'analyse*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996.
- Dagen (Philippe), *Le Silence des peintres. Les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996.
- Darré (Alain), dir., *Musique et politique. Les répertoires de l'identité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996.
- Veitl (Anne), *Politiques de la musique contemporaine. Le compositeur, la « recherche musicale » et l'État en France de 1958 à 1991*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Gobille (Boris), « La parabole du Fils retrouvé. Remarques sur le “deuil de 68” et “la génération 68” », *Mots/Les langages du politique*, n° 54 « Le roman politique », mars 1998, p. 27-41.
- Jourdan (Annie), *Napoléon, héros, imperator et mécène*, Paris, Aubier, 1998.
- Sapiro (Gisèle), *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.
- Fulcher (Jane F.), *French Cultural Politics and Music. From the Dreyfus Affair to the First World War*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1999.
- Guilbert (Laure), *Danser avec le III^e Reich. Les danseurs modernes sous le nazisme*, Bruxelles, Complexe, 2000.
- Collectif, *Art, pouvoir et politique*, Paris, APAHAU, *Revue Histoire de l'art*, n°55, octobre 2004
- Louis Marin, *Politiques de la représentation*, Paris, Éditions Kimè, 2005.
- Peter Burke, *Louis XIV : Les stratégies de la gloire*, Paris, Le Seuil, col. « Points Histoire », 2007.
- Hélène Dufournet, Loïc Lafargue de Grangeneuve, Agathe Schwartz, Agathe Voisin, « Art et politique sous le regard des sciences sociales », *Terrains et travaux*, 2007/2 (n° 13).
- Michel Jeanneret, *Versailles, ordre et chaos*, Paris, Gallimard, 2012.
 - Présentation de l'éditeur :
L'esthétique du Grand Siècle est d'ordinaire associée aux valeurs d'harmonie, de rationalité, de bon goût. Elle incarne aussi, dit-on, le triomphe de la culture sur la nature. En réalité, ces clichés ne font que momifier le classicisme et affadir des œuvres plus tourmentées qu'il n'y paraît.
 - Michel Jeanneret prend le contre-pied de la vision officielle pour restituer le visage anxieux de l'art classique, son face-à-face avec la violence et l'animalité. Arpentant le parc de Versailles au moment de sa genèse, il découvre les traces d'une nature rebelle : monstres, matière en gestation, drame cosmogonique. Observant les spectacles de cour, il montre qu'eux aussi visitent le monde d'en bas : fantasmagories, faune grotesque, instincts primitifs.
 - L'auteur interroge les « grands classiques », témoins d'une crise profonde dans les comportements, pour déceler les causes de cette inquiétude. L'avènement d'une société libérale, fondée sur la défense des intérêts personnels, menace de déstabiliser l'ordre traditionnel et de plonger la collectivité dans le chaos. En révélant la

part d'ombre de la culture du Grand Siècle, ce livre lui rend toute son envergure et montre que si elle peut encore nous toucher, c'est qu'elle mène un combat vital contre l'horreur.

– Nicolas Martin, Éloi Rousseau, *Art et politique*, Paris, Palette, 2013.

– Antoine-Schnapper, *David, la politique et la Révolution*, Paris Gallimard, col. « Bibliothèque des Histoires », 2013.

– Présentation de l'éditeur :

Les recherches menées par Antoine Schnapper sur David et la politique ont marqué les études historiques comme l'histoire de l'art de la fin du XX^e siècle. Le moment était venu de les revisiter. Au cœur de ces travaux, les contributions au catalogue de l'exposition « David » de 1989 et trois études brèves, mais percutantes, qui balisent les segments capitaux de la vie de l'artiste : l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire.

Les analyses d'Antoine Schnapper encadrent et illustrent un moment essentiel de l'histoire de l'art. Au tournant des années 1980, l'analyse formaliste qui dominait les études sur l'art « néoclassique » cède le pas devant un regain d'intérêt pour le contexte historico-politique, et pour la traduction visuelle d'un message politique.

David était le personnage idéal à étudier selon cette nouvelle perspective : grand peintre, chef d'école, c'est un des fondateurs de la modernité, qui pense la peinture comme un outil politique au service du peuple. À ses yeux, l'artiste doit mettre en forme l'imaginaire collectif avec les moyens qui lui sont propres. Dès l'époque des Lumières, il s'emploie à la représentation d'idéaux majeurs, qu'il n'aura de cesse, après la Révolution, de mettre en œuvre, non seulement par son art, mais par son engagement politique.

– Maria Adriana Giusti, *Art et Dictature au XX^e siècle*, Préface de Philippe Sers 2014, Paris, Place des Victoires, 2014.

– Présentation de l'éditeur :

– Le XX^e siècle, marqué par deux conflits mondiaux sanglants, mais aussi par la période de « paix » de l'entre-deux-guerres, a vu naître trois dictateurs puissants et funestes : Mussolini en Italie, Hitler en Allemagne et Staline en Union soviétique. Ces despotes, aux idéologies fondées sur le racisme ou la délation, se sont tous trois appuyés sur des campagnes de propagande massives, sans précédent dans l'histoire de l'humanité, et ont ainsi détourné l'art à leurs propres fins : Mussolini a séduit puis menacé un large éventail d'intellectuels, avant de jeter en prison les plus récalcitrants d'entre eux ; Hitler n'a utilisé qu'un architecte et un photographe, condamnant les protestataires au mieux à la fuite et l'exil, au pire à un sort horrible dans ses camps de la mort. Staline, quant à lui, n'a souffert aucune concession, préférant déporter les dissidents en Sibérie ou les éliminer en masse. L'iconographie exceptionnelle et encore méconnue de cet ouvrage – plus de 200 « œuvres » –, laisse percevoir au lecteur, par son caractère officiel et son rôle d'endoctrinement, une violence physique et morale inouïe. Elle évoque ainsi les grands noms de l'architecture de cette période, tels que Piacentini, Speer et Tchoussév, des artistes comme Sironi et Deïneka, ou encore des photographes tels que Riefenstahl ou Rodtchenko. Un témoignage historico-artistique saisissant et grave, qui donne à réfléchir, encore aujourd'hui !

– Daniel Vander Gucht, *L'Expérience politique de l'Art. Retour sur la définition de l'Art engagé*, Paris, Les Impressions nouvelles, 2014.

– Centre Georges Pompidou, *Paris-Berlin (1900-1933)*, Paris, 1978, Catalogue de l'Exposition parisienne de juillet à novembre 1978, Éditions du Centre Georges Pompidou.

– Centre Georges Pompidou, *Paris-Moscou (1900-1930)*, Paris, 1979, Catalogue de l'Expositions parisienne de 1979, Éditions du Centre Georges Pompidou.

– Musique et politique

– Théodor W. Adorno :

– *Philosophie de la nouvelle musique*, Paris, Gallimard, 1962.

– *Le Caractère fétiche dans la musique*, Paris, Allia, 2001.

- Jacques Roland de Renéville, « Qu'est-ce que la musique ? », *Revue de métaphysique et de morale*, 72^e année, 1, janvier-mars 1967, p. 68-75.
- Aiphonse Silbermann, *Les Principes de la sociologie de la musique*, Genève-Paris, Droz, 1968.
- Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, Paris, Gallimard, Tome III, 1976.
- Ivo Supicic, *Musique et société, perspectives pour une sociologie de la musique*, Zagreb, Institut de musicologie, 1971.
- Roger Bastide, *Art et société*, Paris, Payot, 1977.
- Jacques Attali, *Bruits*, Paris, PUF, 1977, réédition, Paris, Fayard, 2001.
- John Blacking, *Le Sens musical*, Paris, Minuit, 1980.
- André Shaeffner, *Essais de musicologie et autres fantaisies*, Paris, le Sycomore, 1980.
- *Révoltes logiques*, « Esthétiques du peuple », Paris, La Découverte, 1985.
- René Leibowitz, *Le Compositeur et son double*, Paris, Gallimard, 1986.
- Hughes Dufourt, *La Musique et le pouvoir*, Paris, Aux amateurs de livres, 1987.
- Gilles Deleuze, *Péicléès et Verdi*, Paris, Minuit, 1988.
- *Musique et société. Hommages à Robert Wangerlie*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1988.
- Gilbert Rouget, *La Musique et la transe*, Paris, Gallimard, 1990.
- Laurent Bayle, *Musique et institution*, Paris, Séguier, 1990.
- Hughes Dufourt, *Musique, pouvoir, écriture*, Paris, C. Bourgeois, 1991.
- François-Bernard Mâche, *Musique, mythe, nature, ou les dauphins d'Arion*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.
- Norbert Elias, *Mozart, sociologie d'un génie*, Paris, Le Seuil, 1991.
- Ministère de la Culture, *La Musique*, Paris, La Documentation française, 1992.
- Pierre Bouretz, « *Prima la musica* : les puissances de l'expérience musicale », *Esprit*, 193, juillet 1993, p. 13 et sq.
- Bruno Péquignot, *Pour une sociologie esthétique*, L'Harmattan, Paris, 1993.
- Jocelyn Godwin, *Les Harmonies du Ciel et de la Terre. La dimension spirituelle en musique*, Paris, Albin Michel, 1994.

- Alain Corbin, *Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994.
- Bernard Shaw, *Écrits sur la musique. 1876-1950*, Paris, Laffont, 1994.
- Alain Darré, *Musique et politique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996.
- Jamie James, *La Musique des sphères*, Paris Éditions du Rocher (faondamnetal), 1997.
- Udo Bermbach, *Wo Macht ganz auf Verbrechen ruht. Politik un Gesellschaft in der Oper*, Hamburg, Europäische Verlansanstalt, 1997.
- Françoise Escal, Michel Imberty, *La Musique au regard des sciences humaines et des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- *L'Homme et la Société*, « Musique et société », Paris, L'Harmattan, n° 126, 1997/4.
- Max Weber, *Sociologie de la musique*, Paris, Métailié, Trad., 1998.
- Edgar de Bruyne, *Études d'esthétique médiévale*, Paris, Albin Michel, l'Évolution de l'Humanité, 2 vol. 1998.
- Charles Rosen, *Aux confins du sens*, Paris, Seuil, 1998.
- De Nora (Tia), *Beethoven ou la construction du génie, 1792-1803*, Paris, Fayard, 1998.
- Herman Sabbe, *La Musique et l'Occident*, Liège, Mardaga, 1998.
- Alessandro Barrico :
 - *L'Âme de Hegel et les vaches du Wisconsin*, Paris, Albin Michel, 1998.
 - *Constellations. Mozart, Rossini, Benjamin, Adorno*, Paris, Folio, 1999.
- « La Musique et ses relations au politique » in Edgar Morin (dir.), *Relier les connaissances*, Paris, Seuil, 1999.
- Buch (Esteban), *La Neuvième de Beethoven, une histoire politique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1999.
- Fauquet (Joël-Marie), Hennion (Antoine), *La Grandeur de Bach. L'amour de la musique en France au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2000.
- Anne-Marie Green, *Musique et sociologie*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Jean-Pierre Gutton, *Bruits et sons dans notre histoire*, Paris, PUF, col. Le nœud gordien, 2000.
- Marc Péna, Emmanuel Putman, *Droit et musique*, Aix-Marseille, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 2001.

- Michel Schneider, *Musiques de nuit*, Paris, Odile Jacob, 2001.
- Jacques Cheyronnaud, *Musique, politique, religion : de quelques menus objets de culture*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- Aux presses de Science Po, en mai 2004, un numéro de *Raisons politiques, Études de pensée politique*, a été consacré au thème *Musique et politique*.
- Pierre-André Taguieff, *Wagner contre les Juifs*, Paris, Berg International, 2012.
- Jann-Pasler, *La République, la musique et le citoyen (1871-1914)*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des histoires », 2015.

– Présentation de l'éditeur :

Cette étude, fruit d'une vie de travail dans les archives, s'attache à un sujet profondément original : la dimension musicale de l'identité française et républicaine. Jann Pasler fait remonter cette culture politique qui lie étroitement musique et utilité publique aux fêtes révolutionnaires, mais c'est sur le moment fort des débuts de la III^e République qu'elle se concentre.

Après la défaite de 1871 devant la Prusse, la France confie à la musique comme à l'histoire le soin d'inspirer la fierté nationale et de projeter un avenir partagé. Dans les divertissements populaires (chorales, harmonies, orphéons, sociétés de musique) comme chez les élites (avec notamment l'essor du modernisme), les pratiques musicales sont censées exprimer les différences et aider à les surmonter.

Pour les Français, la musique revêt une importance à la fois personnelle et sociale. Elle n'enregistre pas seulement souvenirs et traditions, elle contribue à l'être-ensemble. En mettant l'accent sur les tensions fécondes qui se nouent entre esthétique et politique, Jann Pasler apporte une contribution aussi vivante que savante au rôle de la musique en démocratie et au sens qu'elle prend dans la vie de la nation.

- *Vecteurs et supports des idées politiques : discours, images, écriture, symboles*

- *Le discours politique : éléments*

- Généralités
- Pierre Bourdieu :
 - *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.
 - « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982, vol. 43, n° 1, p. 58-63.
- Marc Angenot :
 - *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.
 - *1889, un état du discours social*, consultable et téléchargeable sur le site de l'Université McGill, Montréal.
- Rodolphe Ghiglione, Alain Blanchot, *Analyse de contenu et contenus d'analyse*, Paris, Dunod, 1991 (sur l'analyse du discours).
- Frédéric Bon, *Les Discours de la politique*, Préface d'Yves Schemeil, Paris, Économica, 1991.
- Jean-Michel Adam, Françoise Revaz, *L'Analyse des récits*, Paris, Le Seuil, col. « Mémo », 1996.
- Christian Le Bart, *Le Discours politique*, Paris, PUF, col. « Que-sais-je ? », 1998.

Table des matières :

Introduction

Chapitre I - Les déterminants macro-sociaux du discours politique

I. Systèmes politiques, systèmes sociaux

II. Le poids des modes de communication : l'exemple de la télévision

Chapitre II - Logiques de position et stratégies discursives

I. Les logiques de position

II. L'activité discursive

Chapitre III - Les contenus des discours politiques

I. Le discours politique au pluriel : singularités, écarts, différences

II. Le discours politique au singulier : les invariants d'un récit

Chapitre IV - Les effets sociaux du discours politique

I. L'autorité du discours politique

II. Les problématiques de la réception

III. La construction discursive de la réalité

Conclusion

Bibliographie

– Claire Oger, Caroline Ollivier-Yaniv, « Conjurer le désordre discursif. Les procédés de “lissage” dans la fabrication du discours institutionnel », Paris, revue *Mots. Les langages du politique*, n° 81, 2006.

– Christian Loubier, *Langues au pouvoir : politique et symbolique*, Paris, L’Harmattan, col. « Sociolinguistique », 2008.

– Présentation de l’éditeur :

L’emploi d’une langue de préférence à une autre, ou à toute autre, ne relève pas d’un choix innocent à l’intérieur des sociétés. Cela se vérifie particulièrement dans un contexte où deux ou plusieurs langues se partagent le même espace sociolinguistique. De ces langues en coexistence, laquelle aura le pouvoir d’imposer son plein emploi ? Et pourquoi ? Divers rapports de forces régissent les situations sociolinguistiques. Il est possible d’analyser la dynamique de ces rapports qui favorise le maintien et l’expansion des langues, ou, dans un processus inverse, qui accélère leur déclin dans l’espace et le temps des sociétés. Cet ouvrage le démontre d’une manière rigoureuse et convaincante. Rompant avec les études qui se cantonnent trop souvent dans des théories linguistiques ou sociolinguistiques traditionnelles, Christiane Loubier propose ici un cadre d’analyse permettant d’appréhender la langue comme un objet social et politique. Elle nous incite également à revoir la conception même de l’aménagement linguistique, particulièrement des politiques et des stratégies d’intervention sociolinguistique.

– Table des matières :

L’AMÉNAGEMENT LINGUISTIQUE : CONCEPTIONS ET DÉFINITIONS

Une conception linguistique

Une conception sociopolitique

Une conception technico-administrative

Problèmes de définition

Proposition d’une définition

Un double processus de régulation sociolinguistique

UNE CONCEPTION DYNAMISTE DE LA SOCIÉTÉ

LANGUE ET SOCIÉTÉ : UNE RELATION DYNAMIQUE

La relation langue/société : un dynamisme structurel

La relation langue/société : un dynamisme temporel

La relation langue/société : un dynamisme symbolique

Langue et société : un dynamisme fonctionnel

APPROCHE DYNAMISTE

ET CADRES D’ANALYSE DES SITUATIONS SOCIOLINGUISTIQUES

Situation sociolinguistique : présentation et définition

L’objet d’analyse : la reconnaissance d’une configuration sociolinguistique

La dynamique d’autorégulation sociolinguistique : quatre catégories de forces

La dynamique de régulation sociolinguistique officielle : la force de l’intervention sociolinguistique

Analyse des situations sociolinguistiques et principes de régulation

– Revue *Mots*, Presses de Science Po, *Vingt ans d’analyse des discours racistes et d’extrême-droite*, col. à l’ENS de Fontenay/Saint-Cloud, 1998. La revue, qui analyse le langage, est en libre accès sur le site portail de revues scientifiques *Persée*, pour la période de 1980 à 2009.

– Cécile Alduy, Stéphanie Wahnich, *Marine Le Pen prise aux mots*, Paris, Le Seuil, 2015.

– Sur le discours antique

– Sophie Gotteland, *Mythe et rhétorique. Les exemples mythiques dans le discours politique de l'Athènes classique*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

–Présentation de l'éditeur :

« Le discours politique de l'Athènes classique multiplie les allusions au passé légendaire. Faut-il voir dans ces rappels de simples ornements destinés à distraire ou à charmer l'auditoire ? Cette étude propose de montrer que les orateurs, bien au contraire, considèrent l'exemple mythique comme un élément essentiel de l'argumentation, et qu'ils ne cessent de réaffirmer sa crédibilité et son pouvoir de persuasion. Exaltant quelques figures héroïques emblématiques, s'appuyant sur quelques épisodes soigneusement sélectionnés, les orateurs retravaillent indéfiniment le passé légendaire pour le centrer autour de la figure d'Athènes. À l'instar de l'exemple historique, la parole mythique leur sert à fonder en droit les valeurs de la cité classique, à légitimer des revendications territoriales ou à orienter des choix politiques.

Ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée de lettres et docteur, Sophie Gotteland est maître de conférences à l'Université Michel de Montaigne –Bordeaux 3. »

– Nicole Loraux (principaux travaux) :

– *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris, Payot, 1993 (édition revue et augmentée de celle de 1981).

– *Les Enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Maspero, 1981 (nouvelle édition augmentée d'une postface, Paris, Le Seuil, 1990).

– *Les Mères en deuil*, Paris, Seuil, 1990.

– *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris, Seuil, 1996

– *La Cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot, 1997.

– *La Voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Paris, Gallimard, 1999.

– *La Tragédie d'Athènes. La politique entre l'ombre et l'utopie*, Paris, Seuil, 2005.

Voici une présentation en hommage à Nicole Loreaux, publiée par Paulin Isnard, dans « laviedesidees.fr », le 9 septembre 2014, concernant une œuvre interdisciplinaire exemplaire, qui montre l'importance des discours, des images, de représentations, des mythes dans la Grèce ancienne, comme éléments de la construction du politique.

« Plus de dix ans après sa disparition, Nicole Loraux occupe une place unique au sein de l'historiographie française de la Grèce ancienne. Qu'ils portent sur l'expérience démocratique athénienne, réinterrogent les sources anciennes selon la perspective du genre ou se consacrent plus spécifiquement à l'étude de la littérature tragique, il est peu de travaux sur la cité grecque qui ne discutent ses hypothèses et ne portent l'empreinte de son œuvre. Cette reconnaissance dépasse même amplement les frontières étroites du champ des études grecques. Les livres de l'historienne n'ont cessé en effet de rassembler autour d'eux une communauté de lecteurs venus de différents horizons disciplinaires – anthropologues, politistes, historiens du contemporain – qui savent immédiatement reconnaître son écriture inimitable, à mille lieues des conventions ordinaires de la langue académique.

Cette œuvre s'inscrit bien sûr dans un héritage, celui de l'« école de Paris », nom commode pour rassembler l'ensemble des travaux menés sous l'égide de l'enseignement de Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet ou Marcel Detienne, pour ne citer que quelques noms prestigieux du foyer théorique que fut, à partir de 1965, le Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes Louis Gernet. Dans leur sillage puis à leurs côtés, Nicole Loraux a largement contribué à éclairer les différents aspects de l'expérience grecque en montrant la solidarité étroite qui y unit le champ du politique, du religieux et du social. À leur suite, elle s'est montrée attentive à inscrire l'étude de l'antiquité grecque dans le champ des sciences sociales au sens large, en

nourrissant un dialogue constant avec les anthropologues (tels Pierre Clastres, Emmanuel Terray ou Maurice Godelier), mais aussi en y important des questionnements plus inattendus, ceux de la philosophie contemporaine (inspirés de la lecture de Derrida ou de Rancière) ou, plus encore, de la psychanalyse. Mais l'« école de Paris » n'a jamais prétendu constituer un corps de doctrine ou un ensemble de positions théoriques fermement établies au sujet du monde grec, si bien qu'assigner l'œuvre de Loraux à un tel héritage consiste en réalité à ne pas en dire grand-chose. Surtout, cela ne rend guère compte du farouche esprit d'indépendance qui animait l'historienne. Rétive à toute logique disciplinaire, Nicole Loraux n'a jamais cessé de revendiquer un positionnement singulier dans le champ des études sur la Grèce antique, et ceci non sans polémiques et sans injustices, comme si un positionnement scientifique ne devait se conquérir que dans l'adversité : philologue de formation, mais ne se reconnaissant guère dans les études classiques « marquées par un conservatisme de l'homme éternel » ; historienne des discours et des mythes, et à ce titre n'ayant guère d'affinités avec les historiens positivistes, « férus de réel » et « chéri(ssant) l'étude des institutions » ; inscrivant son travail dans la tradition de l'anthropologie historique, mais s'en prenant aux anthropologues du monde grec, accusés d'immobiliser le politique dans le temps répétitif du rituel.

C'est principalement sous la forme d'articles que l'écriture de Nicole Loraux préférait s'exprimer, et huit des neuf livres qu'elle a publiés, d'ores et déjà devenus pour la plupart des classiques de l'histoire grecque, sont le plus souvent des recueils d'articles rassemblés et remaniés autour d'un thème unique (le mythe d'autochtonie, le féminin, le conflit et sa mémoire). Cette dispersion apparente est pourtant trompeuse au regard de l'extrême cohérence de l'ensemble d'un parcours intellectuel qui s'est construit sur un laps de temps exceptionnellement court, du début des années 1970 au milieu des années 1990. Il est en effet à peine exagéré d'affirmer que celui-ci ne s'est déployé qu'autour d'un seul et même objet : le discours que la cité démocratique athénienne a construit à son propre sujet. En ce sens, comme elle le reconnaissait elle-même, Nicole Loraux s'est moins intéressée à « la réalité institutionnelle de la cité [qu'aux] représentations qui donnent au politique son assise », qu'elle a appréhendées en termes d'idéologie ou d'imaginaire civique. Le politique athénien comme discours et, réciproquement, les discours et les représentations comme « théorie et pratique » de la démocratie : une telle approche implique que dans ses fondements mêmes, le politique puisse être analysé comme tout acte de langage en termes d'évitements, de lapsus ou de dénégations puisque « la cité, dans le discours politique des Grecs, pense la cité sur fond de déni, de refoulement, d'oubli, plus volontiers que de conscience ».

L'idéologie civique athénienne à la lumière de l'oraison funèbre

Après avoir obtenu l'agrégation de lettres classiques en 1965, Nicole Loraux choisit de réaliser une thèse de troisième cycle sous la direction de Pierre Vidal-Naquet. Soutenue en 1977 sous le titre *Athènes imaginaire. Histoire de l'oraison funèbre et de sa fonction dans la cité classique*, cette dernière était consacrée à une « institution de parole » au centre de la vie civique athénienne de l'époque classique : l'oraison funèbre (*epitaphios logos*) qu'un orateur choisi par peuple devait chaque année prononcer en l'honneur des soldats morts à la guerre. Prononcés devant le tombeau public sur lequel étaient gravés les noms des défunts, destinés à mobiliser les vivants en exaltant le souvenir des citoyens morts pour la patrie, de tels discours — dont la célèbre oraison prononcée par Périclès en 430 et retranscrite, ou réinventée par Thucydide au livre II de *La Guerre du Péloponnèse* offre le modèle le plus célèbre — n'étaient pas simple prose d'apparat destinée à orner un cérémonial sans âme, comme l'a montré Loraux. Composés d'une série de lieux communs (*topoi*) célébrant la gloire d'Athènes, ils auraient surtout été le lieu d'élaboration d'une « idéalité » de la polis démocratique, par laquelle « les Athéniens inventèrent Athènes ». À suivre l'historienne, l'oraison funèbre donne ainsi à voir « la configuration politico-intellectuelle qui propose la cité, c'est-à-dire l'idée d'une cité, une, indivisible et en paix avec elle-même, comme un modèle historiquement incarné de l'Athènes démocratique, à l'usage des Athéniens et des modernes ». Pour caractériser l'écart entre la représentation de la polis construite par de tels discours et la réalité de la société civique athénienne, faite de multiples exclusions depuis celle des esclaves jusqu'à celle des femmes, Loraux justifiait l'emploi du terme d'idéologie « au plus près de sa rigueur marxienne » ; c'est bien en tant qu'idéologie, en effet, que « l'oraison funèbre s'emploie à nier l'existence de toute division au sein de la cité ».

L'étude insistait en outre sur la façon dont l'idéologie civique du Ve siècle, dans sa mise en scène de la cohésion et de la grandeur de la polis, avait hérité des valeurs propres à l'aristocratie de l'époque archaïque. Ainsi, l'immortalité civique promise aux citoyens-soldats défunts héritait du modèle de la belle mort aristocratique célébrée par la poésie d'époque archaïque. De même, c'est l'excellence (*l'arété*) collective des citoyens que les oraisons funèbres célébraient, bien davantage que le pouvoir (*kratos*) du peuple, que celui-ci exerçait pourtant bel et bien désormais dans la cité du Ve siècle. La cité démocratique, montrait Loraux, ne pouvait se penser elle-même qu'en empruntant les valeurs traditionnelles de l'aristocratie archaïque, désormais offertes en modèle à l'ensemble de la communauté civique. Cette « démocratisation de la parole de gloire » avait pour conséquence l'impossible avènement d'un discours civique en phase avec la démocratisation des institutions politiques, la cité se pensant à contretemps de sa propre histoire. Nicole Loraux en concluait ainsi qu'à Athènes « la démocratie ne conquiert jamais son propre langage ».

L'historienne, les mythes, la cité

Publié à la même date que l'Invention d'Athènes, *Les Enfants d'Athéna* regroupe un ensemble d'articles consacrés à un des récits fondateurs de la cité démocratique, le mythe d'autochtonie. De fait, ce travail s'inscrit dans la lignée de l'étude de l'oraison funèbre athénienne, en particulier si l'on admet que « rien ne ressemble plus à l'idéologie que le mythe, lorsqu'il devient politique ». Le mythe tel un « discours à la cité, pour la cité », constituant « l'une des voix intérieures de l'imaginaire politique » : sur ce plan, le travail de l'historienne était très éloigné de l'approche pragmatiste des mythes, devenu depuis dominante, qui insiste sur leur articulation à un contexte rituel spécifique, et leur variabilité en fonction de leurs contextes d'énonciation.

Dans *Les Enfants d'Athéna*, Nicole Loraux interrogeait l'ensemble des récits liés à la naissance du premier des Athéniens, Erichthonios. Remontant aux premiers temps de l'époque archaïque, ces récits n'ont cessé d'être réélaborés au cours du Ve siècle et leur réécriture portent l'empreinte du régime démocratique. Rappelons brièvement ses principaux éléments. Le point de départ en est le désir violent qu'Héphaïstos éprouve pour Athéna. Poursuivie par le dieu forgeron, qui tente de la violer, Athéna lui échappe, mais dans sa fuite, elle abandonne le flocon de laine avec lequel elle avait essuyé le sperme d'Héphaïstos sur sa jambe, qui tombe au sol. De la fécondation de cette semence divine dans la terre serait né le premier des Athéniens, Erichthonios, qui sera recueilli et élevé par Athéna. Si ce dernier descend de la vierge Athéna, ce n'est donc que par l'intermédiaire de cette étrange instance que représente Gê. Or, à partir du Ve siècle, ce mythe acquiert le statut de mythe de fondation pour la communauté des Athéniens qui, en tant qu'Erechthéides, peuvent se dire les fils de la terre d'Athènes.

Invoqué dans les oraisons funèbres de l'époque classique, le mythe d'autochtonie était déjà au cœur de l'Invention d'Athènes. Nicole Loraux avait alors éclairé les fonctions idéologiques assurées par ce récit des origines. En faisant des Athéniens les fils de la terre même (littéralement auto-chthôn) de l'Attique, il légitimait tout d'abord le contrôle que la cité exerçait sur son propre territoire. En annulant le temps « dans une incessante recréation de l'origine », le mythe célébrait en outre l'intemporalité du renouvellement de la communauté civique et des lignées qui la composent. La cité était même pensée comme une seule et même lignée, placée sous la dépendance du héros fondateur Erichthonios. Dotés d'une égale naissance (isogonia), l'ensemble des citoyens athéniens, parés collectivement de la noblesse de la bonne naissance (l'eugeneia), pouvaient dès lors se penser « tous frères nés d'une même mère », comme l'écrivait ironiquement Platon [1].

S'il se situe dans le prolongement de cette première enquête, *Les Enfants d'Athéna* en déplace substantiellement les enjeux. C'est en effet une autre dimension du mythe d'autochtonie qui retient ici l'attention de l'historienne, celle qui voit le premier des Athéniens naître non pas d'une femme, en la personne d'Athéna, mais de la terre attique, à travers la figure mystérieuse de Gê. « Histoire de l'origine athénienne, où les hommes sortent de la terre pour se donner à la déesse vierge », le mythe d'autochtonie fait signe en ce sens vers une reproduction de la communauté civique qui puisse se passer des femmes, l'intervention de Gê débarrassant « à point nommé les Athéniens de l'autre sexe et de sa fonction reproductrice ». Le mythe paraît ainsi légitimer l'exclusion des femmes du politique dans la cité : en se proclamant fils de la terre-mère de l'Attique, « les descendants d'Erichthonios atteignent une double visée, dire leur identité de citoyens interchangeables, exclure symboliquement les mères athéniennes de la cité modèle et du discours officiel ». Le déni de la part féminine dans la reproduction de la communauté civique offrirait en ce sens la clé de lecture de l'inexistence des femmes en tant que sujet politique dans la cité classique : « Ainsi, toutes les instances imaginaires de la cité s'accordent à réduire tendanciellement la place faite à la femme dans la polis : la langue lui refuse un nom, les institutions la cantonnent dans la maternité, les représentations officielles lui retireraient volontiers jusqu'au titre de mère ».

Loin d'être reléguée dans le champ infra-politique du domestique ou du privé, la division des sexes apparaît dès lors au fondement même du politique grec : « la stricte séparation du masculin et du féminin n'a vraiment d'autre lieu, d'autres frontières que le politique. Ou plus exactement, l'idéologie du politique », écrit Loraux. Le politique athénien ne pourrait ainsi se comprendre qu'à l'aune de la césure entre féminin et masculin, considérée comme la plus fondamentale des opérations de division sociale. Les études de genre conduites depuis une quinzaine d'années ont contribué à complexifier cette représentation absolutiste de la différence des sexes qui, au sein même du travail de Nicole Loraux, a connu des formulations diverses. De fait, la division des sexes n'opère pas de façon homologique dans tous les domaines de la vie sociale (institutions, pratiques sociales, vie rituelle). La construction sociale de la différence des sexes dans la cité classique laisse en réalité entrevoir des espaces de participation des femmes à la vie communautaire, variables selon les contextes et les époques [2].

L'opérateur féminin

Une telle démarche plaçait en tout cas Nicole Loraux dans une position marginale au sein du champ de l'histoire des femmes du début des années 1980. En travaillant non pas sur les femmes comme catégorie, dont l'étude pourrait relever de l'histoire sociale [3], mais sur le féminin comme construction, son travail ouvrait en effet la voie à une histoire culturelle du féminin et du masculin, et c'est à ce titre qu'elle constitue une référence obligée de tous les travaux portant sur le genre dans l'Antiquité. L'historienne n'a pas manqué de

souligner, en effet, d'une part, que la différence des sexes ne saurait être recouverte par la division sociale des rôles, d'autre part, que « les formulations grecques de la différence des sexes » ne se réduisait pas à une table d'opposition, selon une répartition binaire qui opposerait une masculinité idéale à une féminité pure. S'intéresser aux formulations grecques de la différence des sexes impliquerait en effet « d'en passer par le registre de l'échange », étant entendu que l'imaginaire n'est « pas un système fixe d'oppositions pour baliser le réel, mais l'ensemble des circuits qui, dans la pensée d'un Athénien, font et défont les oppositions toutes prêtes ».

C'est « l'opérateur féminin », qui dès lors s'impose peu à peu au cœur du travail de l'historienne. Il s'agit bien ici de poser à nouveau, quoique sous un autre angle, la question des fondements du politique athénien. Par « opérateur féminin », Loraux entend en effet le féminin tel qu'il subvertit l'ordre de la cité dominé par le masculin et dont la négation est constitutive du politique athénien. Son analyse prend place au sein de plusieurs études consacrées à l'épopée homérique et à Platon, mais aussi et surtout à la tragédie, qui, à partir des années 1980, prend une part croissante dans la réflexion de l'historienne sur le politique grec. L'espace tragique fait en effet voir, et surtout entendre, des voix traditionnellement exclues du champ de la parole civique. Ainsi en est-il en premier lieu de la parole féminine, présente au cœur de nombreuses tragédies, même si c'est sous un masque tragique revêtu par des hommes. Loraux isole en particulier, dans *La voix endeuillée*, la figure de la femme chargée de porter le deuil de ceux qui sont morts, telle Électre. La représentation tragique de la voix endeuillée des personnages féminins laisserait ainsi apparaître une voix alternative à celle de la communauté politique, donnant à entendre ce qui serait rien moins qu'un « politique au féminin ». Sous la dimension du féminin, l'univers de la tragédie apparaît alors comme une expression de l'antipolitique, que Loraux définit comme « tout comportement qui détourne, refuse ou met en danger, consciemment ou non, les réquisits et les interdits constitutifs de l'idéologie de la cité, laquelle fonde et nourrit l'idéologie civique » [4].

L'analyse débouche sur une réappréciation de la dimension proprement politique du genre tragique, sensiblement différente de ce qu'avait mis en évidence les études fondatrices de Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet dans *Mythe et tragédie* [5]. Ces derniers avaient entrepris de lire la tragédie comme un des lieux par lequel des interrogations politiques étaient formulées par la communauté civique. Représentées chaque année sous le contrôle des magistrats de la cité, dans le cadre des fêtes en l'honneur de Dionysos, les œuvres tragiques auraient mises en scène, non sans l'écart que constitue le recours au mythe, les questions politiques fondamentales auxquelles la cité athénienne était confrontée. Dans le sanctuaire de Dionysos, « la cité se fait théâtre », et « se prend comme objet de représentation », écrivait Jean-Pierre Vernant [6]. Nicole Loraux en vient à défendre une lecture bien différente, qui invite à penser en même temps « la référence civique et ce qui, dans la tragédie, résiste à la mainmise de la cité ».

Ainsi ne faudrait-il pas penser le public du théâtre athénien sous l'angle d'une pure collectivité civique. « Les spectateurs de la tragédie grecque étaient (...) sollicités individuellement ou collectivement moins comme membres de la collectivité politique que comme appartenant à cette collectivité nullement politique qu'est le genre humain, ou pour lui donner son nom tragique, la « race des mortels » ». Si la tragédie se présente comme le « dilemme du propre et de l'autre », alors sa visée tient dans l'abolition des limites soigneusement tracées par l'ordre politique entre les citoyens et les exclus de la communauté civique. Dans l'enceinte de Dionysos, le spectateur dépossédé vivrait alors « l'expérience d'une altérité constitutive » qu'il ne maîtrise pas. Les Perses d'Eschyle, qui met en scène l'annonce, à la cour du roi perse, de la victoire des Grecs à la bataille de Salamine, serait ainsi moins une ode triomphale à la gloire des Grecs qu'un chant funéraire par lequel les spectateurs athéniens pouvaient participer, à bonne distance, à la douleur de leurs ennemis défaits : « dans les plaintes de l'ennemi abattu, la tragédie leur apprendait à reconnaître quelque chose qui les concernait par-delà leur identité d'Athéniens ».

Mais si la tragédie est « antipolitique », c'est aussi qu'elle met en scène ce que le politique exige de taire, l'expérience du deuil et le souvenir du conflit dans la cité. L'air du cri de lamentation de deuil sur la scène tragique répond en ce sens à l'aei — le « toujours » — qui fait signe vers le renouvellement continu des institutions civiques et la reproduction des lignées dans la cité. Le deuil tragique se présente en ce sens comme le refus d'une dénégarion au cœur du politique, celui du conflit.

Le conflit et son refoulement

L'imaginaire démocratique du conflit, tel est justement le thème central du dernier opus paru du vivant de Nicole Loraux, *La cité divisée* — « son livre par excellence », comme elle l'écrit. Consacré à l'analyse de l'imaginaire du conflit dans la cité démocratique, l'ouvrage abordait dans toute sa généralité une question qui n'avait jamais cessé d'habiter ses précédents travaux. Elle traversait notamment, on l'a vu, l'ensemble de son approche du féminin dans le monde grec, appréhendé comme une des modalités de la pensée de la division et du conflit dans la cité démocratique.

« Repolitiser la cité » : sous ce mot d'ordre énoncé dès 1986, l'historienne entendait rompre avec l'approche du politique qu'elle jugeait alors prédominante parmi les anthropologues de la Grèce classique. Ces derniers auraient en effet évacué la question du conflit ou du dissensus de leur analyse de la société civique athénienne. En concentrant leur analyse sur les pratiques ritualisées — banquet, sacrifice, procession etc. — analysés dans leur périodicité répétitive, ils auraient immobilisé le politique dans la cité, et dessiné par-là

même une « Athènes hors du temps des batailles et des assemblées, hors de l'espace civique ». En appréhendant le politique comme la ritualisation d'un ordre civique harmonieux, les anthropologues auraient adopté la représentation que les Grecs eux-mêmes souhaitaient donner de leur cité – celle d'une communauté unie, au fonctionnement irénique et harmonieux, et dont tout conflit serait évacué. En revendiquant un « retour à la cité des historiens », Nicole Loraux entreprend au contraire de replacer le conflit, et tout particulièrement le conflit intérieur, au centre de la définition grecque du politique, proposant même de « déchiffrer la parenté de la stasis (la guerre civile) avec la généralité du politique ».

Dans *La Cité divisée*, Loraux se confronte plus explicitement que dans ses précédents ouvrages à l'histoire politique de l'époque classique. Un moment-clé de l'histoire athénienne est au cœur de l'analyse, celui de la guerre civile (stasis) qui oppose oligarques et démocrates à la fin de la guerre du Péloponnèse, en 404/403. Loraux examine en particulier les conditions de la restauration démocratique de 403, qui fait suite au bref (mais sanguinaire) épisode oligarchique connu sous le nom de « gouvernement des Trente ». En rétablissant les institutions démocratiques, les Athéniens proclamèrent une loi d'amnistie, la première de l'histoire comme on l'a souvent avancé, qui faisait devoir à chacun des citoyens de ne pas rappeler (*mémnêsikakeîn*) le conflit de 403. Dans la cité du début du IV^e siècle, il était désormais légalement interdit de poursuivre un Athénien en raison de ses agissements contre la démocratie lors des épisodes sanglants de la guerre civile. L'historienne a magnifiquement éclairé la façon dont ce « devoir d'oubli » engageait une modification du sens même attaché au nom de démocratie dont la dimension polémique était désormais neutralisée. Ainsi, le *kratos* — la force ou le pouvoir de contrainte entre les mains du peuple — passait désormais au second plan dans la définition même du terme de *démokratia*, de nombreux auteurs du IV^e siècle en faisant avant tout un régime « juste qui puisse garantir l'ordre » [7] dans la cité.

Lorsqu'elle aborde dans toute sa généralité la question du conflit intérieur, Loraux développe conjointement deux lignes d'argumentation, qui peuvent paraître à première vue contradictoires. S'en prenant cette fois aux historiens qui feraient du consensus l'horizon nécessaire de la politique, elle insiste tout d'abord sur le « lien de la division » toujours à l'œuvre dans la cité. Le commun, dans la cité, n'a rien de statique et se construirait sur l'équilibre, ou l'ajointement, des forces opposées dans la cité. Ainsi, pour les Grecs, « le conflit produi(rai)t de l'unité beaucoup plus sûrement et plus solidement que toutes les procédures consensuelles » ; la stasis serait comme le « ciment de la communauté ».

Mais Loraux ne s'en tient pas là et propose dans le même temps de placer le déni du conflit au cœur de la définition athénienne du politique, au point d'en faire la « loi de la politique et de la vie en cité ». Le politique dans son essence procéderait en ce sens d'un double processus, l'affirmation de la stasis et son refoulement. Un tel paradigme suppose dès lors la construction de la cité comme sujet, et l'historienne de revendiquer l'exploration d'une « métapsychologie de la cité » qui puisse emprunter ses outils à la psychanalyse. De fait, c'est dans *La Cité divisée* que le compagnonnage de l'historienne avec la psychanalyse, engagé depuis le début des années 1980, conduit à une authentique relecture de l'expérience politique athénienne [8], Loraux affirmant même que « s'agissant des opérations qui, à l'insu des sociétés humaines, définissent le politique, il en [est] comme de l'inconscient ».

Pour suggestive qu'elle soit, une telle lecture du politique athénien pose néanmoins problème. La difficulté tient en grande partie au poids de la référence platonicienne, qui en constitue l'arrière-plan et autorise Loraux à doter la cité d'une âme et d'un inconscient. « Bien sûr, je platonise », écrit l'historienne, ce qui la conduit naturellement à identifier la pluralité au conflit en considérant que « lorsqu'ils pensent le politique — jusqu'à Aristote —, les Grecs le pensent sous la catégorie du deux ». Or, on peut douter que « s'agissant de la nature du politique, la Grèce classique [soit] platonicienne dans sa conviction la plus partagée » et l'ignorance volontaire dans laquelle son analyse tient, aussi bien la pensée sophistique du Ve siècle, que l'ensemble des plaidoyers athéniens du IV^e siècle, la conduit à considérer que les Athéniens ne pensaient le conflit que sur le mode de la catastrophe et de la déchirure irréparable. La limite d'une telle approche est particulièrement sensible dans son analyse du procès athénien, qui serait intimement associé à la stasis. Les historiens du droit athénien ont en effet montré que les procès, si nombreux dans la cité classique, caractérisée par une véritable frénésie procédurière, s'ils se présentent formellement comme un affrontement tranché entre deux camps, constituaient en réalité un instrument essentiel de régulation et de médiatisation du conflit, au cœur du fonctionnement de la vie démocratique athénienne [9].

L'audace d'être historien(ne)

Nicole Loraux n'a pas manqué de relever les résonances que le thème du conflit intérieur et de l'amnistie trouvait dans le contexte intellectuel et politique français des années 1990, marqué notamment par une relecture des années noires de l'occupation. Dès sa parution en 1997, *La cité divisée* a d'ailleurs suscité un vif intérêt chez les historiens des époques moderne et contemporaine, qu'ils travaillent sur les guerres de religion, la Révolution française ou la France occupée. Que les questions posées dans une petite cité du monde grec, aussi prestigieuse soit-elle, puisse résonner intacte dans la France de 1572, de 1871 ou de 1944, comme d'ailleurs dans l'Espagne de 1936, Nicole Loraux n'a jamais cessé de l'envisager au cœur de sa pratique d'historienne. Sur le mode du « court-circuit », selon ses propres mots, elle n'hésita pas ainsi à poser la question du sort fait aux étrangers dans la France des années 1990 au regard de la position des métèques dans

l'Athènes classique, de même qu'elle suggéra de lire la Commune de Paris à l'aune de la guerre civile de Corcyre de 427. Ces rapprochements fulgurants n'épargnaient pas d'ailleurs les auteurs canoniques de la littérature grecque, tel Thucydide, l'historien par excellence, qui n'a cessé d'habiter les travaux de N. Loraux depuis son premier livre. Tout en considérant que Thucydide ne saurait être un collègue pour l'historien du monde grec, et critiquant de la sorte ceux qui croient pouvoir lire en transparence l'histoire du Ve siècle dans la Guerre du Péloponnèse, elle n'hésita pas, par exemple, à relire certaines parties de son œuvre à la lumière de Freud. Le récit thucydidéen du meurtre du dernier tyran d'Athènes en 514, trouverait ainsi des échos dans le Moïse et le monothéisme de Freud, dans lequel le fondateur de la psychanalyse s'autorise du « devoir de vérité » pour destituer de sa position symbolique le libérateur du peuple juif.

Nicole Loraux a livré le manifeste de ce geste théorique dans un article magnifique : « Éloge de l'anachronisme en histoire » [10]. L'historienne est bien consciente du caractère provocateur d'un éloge en l'honneur de cette « bête noire » de l'historien professionnel qu'est l'anachronisme, le « plus impardonnable des péchés » à en croire Marc Bloch. La proposition ne peut en réalité se comprendre qu'à la lumière du propre parcours intellectuel de Nicole Loraux dans le sillage de l'anthropologie ouverte par les travaux de Jean-Pierre Vernant, ce dont elle s'explique dans un de ses derniers textes. Pour les pionniers des études anthropologiques, rendre les Grecs à leur altérité impliquait en effet que l'historien suspende son propre outillage intellectuel pour mieux révéler les catégories mentales propres au monde grec. En cherchant à saisir les Grecs dans leur différence irréductible, la psychologie historique de Venant laissait entendre qu'il fallait d'une certaine façon pouvoir les penser dans les mots qui furent les leurs. C'est précisément avec une telle perspective que Loraux dit vouloir rompre, autre manière de s'arracher « aux séductions de l'altérité » qui l'ont longtemps bercée.

En faisant l'éloge de l'anachronisme, Loraux entend au contraire que l'injonction du présent, bien souvent à l'œuvre dans la formulation d'une recherche ou d'un problème, soit assumée, et dès lors contrôlée, par l'historien. Puisque le « présent est le plus efficace des moteurs de la pulsion de comprendre », il faut admettre que l'historien puisse poser des questions au passé grec dans des termes qui ne soient pas grecs, pourvu que cette opération soit soumise à une démarche réfléchie et contrôlée : « il importe moins d'avoir sa conscience pour soi que d'avoir « l'audace d'être historien(ne) », ce qui revient peut-être à assumer le risque de l'anachronisme (ou, du moins, d'une certaine dose d'anachronisme), à condition que ce soit en toute connaissance de cause et en choisissant les modalités de l'opération ».

Rien n'est plus éloigné d'un tel propos que l'ambition naïve de lire en transparence les questions du présent dans le passé, par exemple en se lançant à la recherche de ce que seraient les « aspects modernes de la démocratie grecque ». Loraux ne propose pas non plus d'identifier dans le lointain passé les origines d'une question du présent, telle qu'elle pourrait donner lieu à une archéologie, ou une généalogie du contemporain ; encore moins de procéder par comparaison entre l'ancien et le moderne, selon un jeu de miroir assez courant depuis les fondations des sciences politiques. Travailler « en régime d'anachronisme » consisterait plutôt à procéder par court-circuit, « chevauchements de frontières », débouchant sur l'éclairage conjoint et réciproque de l'ancien et du moderne, « car si distante soit de nous la Grèce ancienne, dès lors que nous n'avons renoncé ni à comprendre les faits grecs ni à en être encore et toujours affectés, c'est peut-être (...) qu'il est dans l'histoire des moments où le temps, à force d'être hors de ses gonds, se conjugue au présent plus que l'historien ne l'aurait pensé et, à coup sûr, ne le voudrait ». Le propre de l'opération historique tiendrait ainsi au choix d'un positionnement intermédiaire entre passé et présent, l'anachronisme se présentant comme une « méthode qui consiste à aller vers le passé avec les questions du présent pour revenir vers le présent, lesté de ce que l'on a compris du passé ».

Mais il est une autre dimension essentielle à une telle opération, seulement partiellement esquissée par l'historienne, qui concerne l'analyse des formes du temps historique ou, bien que le terme, proposé par François Hartog dès 1993 [11], ne soit pas employé par Loraux, les « régimes d'historicité ». L'éloge de l'anachronisme invite en effet à abandonner « le temps chronologique de l'histoire », c'est-à-dire l'homogénéité linéaire du temps qui semble constituer le cadre a priori d'une écriture historique encore largement habitée par les conventions romanesques du XIXe siècle. Au contraire, en introduisant des turbulences dans l'ordre du temps, en étant sensible aux phénomènes de répétitions, de suspens ou de renversements, il s'agirait de rendre l'histoire à sa discontinuité, mais aussi d'être sensible à la rencontre de régimes de temporalités différents au sein d'une même séquence historique.

À la mort de Nicole Loraux, en avril 2003, ses disciples et amis ont rappelé le charisme de l'historienne, l'éclat de sa présence, son inventivité et sa passion communicative lorsqu'elle s'emparait d'un texte ou discutait une hypothèse. Pour ceux qui n'ont pas eu la chance de la connaître et ont découvert quelques années plus tard, émerveillés, *L'invention d'Athènes* ou *La cité divisée*, seul demeure le dialogue continu avec l'œuvre, qu'ils se plaisent à lire et relire tant elle contient de tracés souterrains, lignes de fuite et intuitions fulgurantes, qui sont autant de sources d'inspirations pour qui souhaite réfléchir sur l'expérience démocratique athénienne. Ils y lisent aussi une exigence, celle de la pleine appartenance de l'étude de la cité antique aux sciences sociales, et la promesse d'une écriture de l'histoire qui soit libérée de ses conformismes académiques. Il est peu d'écriture scientifique qui, en effet, comme celle de Nicole Loraux, toute rigoureuse qu'elle soit, par son rythme, ses ellipses et ses répétitions, donne à entendre, plus qu'un raisonnement, une véritable présence et puisque celle-ci pensait son écriture au prisme de la voix et de la parole – « je ne peux pas écrire autre chose

que ce qui, à mon oreille intérieure, me semble audible », car « écrire c'est faire entendre à un lecteur » – ils savent que sa voix est bien là, et que pour longtemps encore elle les accompagnera.

Notes

- 1 N. Loraux, *La Tragédie d'Athènes. La politique entre l'ombre et l'utopie*, Paris, Seuil, 2005, p. 177.
- 2 N. Loraux, *Les Enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Maspero, 1981 p. 8.
- 3 N. Loraux, *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la "cité classique"*, Paris, Mouton/EHESS, 1981 (nouvelle édition abrégée et augmentée d'une préface sous le même titre, chez Payot, Paris, 1993); N. Loraux, *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Maspero, 1981 (nouvelle édition augmentée d'une postface, Le Seuil, Paris, 1990) ; N. Loraux, *Façons tragiques de tuer une femme*, Paris, Hachette, 1985 ; N. Loraux, *Les Expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, Paris, Gallimard, 1989 ; N. Loraux, *Les Mères en deuil*, Paris, Seuil, 1990 ; N. Loraux, *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris, Seuil, 1996 ; N. Loraux, *La Cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot, 1997 ; N. Loraux, *La Voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Paris, Gallimard, 1999 ; N. Loraux, *La Tragédie d'Athènes. La politique entre l'ombre et l'utopie*, Paris, Seuil, 2005. Parmi ces neuf livres, seul *L'Invention d'Athènes* était pensé en son origine comme un livre unique. *Les Enfants d'Athéna* regroupe plusieurs articles rédigés de 1978 à 1980, auxquels furent adjoints trois études inédites. *Les expériences de Tirésias*, *Né de la terre*, *La cité divisée* et *La tragédie d'Athènes*, regroupent chacun des articles déjà parus (et le plus souvent remaniés dans le contexte de leur publication sous forme de livre). Livre unitaire, *Les Mères en deuil*, est le résultat de plusieurs conférences prononcées lors de séminaires et colloques. *La Voix endeuillée* correspond à la publication de sept conférences prononcées à l'université de Cornell en 1993 (et encore une fois largement remaniées). *La Tragédie d'Athènes* fut publié à titre posthume deux ans après la mort de Nicole Loraux, en 2003, mais la composition de l'ouvrage, ainsi que son titre, ont été élaborés par l'historienne. Il faut par ailleurs mentionner deux ouvrages collectifs dont Nicole Loraux a assuré la direction : avec C. Miralles, *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 1998 ; *La Grèce au féminin*, Paris, Belles Lettres, 2003 (1^{ère} éd. italienne 1993). Pour une bibliographie complète de l'oeuvre de Loraux, à la date de 2005, qui comprend bien sûr de très nombreux articles jamais réunis sous la forme de livres, voir le numéro que les revues *Espace-Temps* et *Clio* ont conjointement consacré à son oeuvre : *Les Voies traversières de Nicole Loraux. Une helléniste à la croisée des sciences sociales*, *EspaceTemps / Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, 2005, p. 21-27.
- 4 N. Loraux, *Les Expériences de Tirésias...*, *op. cit.*, p. 7.
- 5 N. Loraux, *La Tragédie d'Athènes...*, *op. cit.*, p. 143.
- 6 La thèse donna lieu à une double publication, en 1980, aux éditions de l'EHESS, puis, agrémentée d'une préface, chez Payot, en 1993 (voir note 3).
- 7 Voir N. Loraux, *L'invention d'Athènes...*, *op. cit.* (1981), p. 333-343.
- 8 N. Loraux, *L'Invention d'Athènes...*, *op. cit.* (1993), p. 19.
- 9 N. Loraux, *L'Invention d'Athènes...*, *op. cit.* (1981), p. 335-342, revendiqué encore en 1993, p. 19-20.
- 10 Voir N. Loraux, *L'Invention d'Athènes...*, *op. cit.* (1981), p. 336.
- 11 N. Loraux, *L'Invention d'Athènes...* (1981), p. 340, repris en 1993, p. 16.
- 12 N. Loraux, *Les Enfants d'Athéna...*, *op. cit.*
- 13 N. Loraux, *Né de la terre...*, *op. cit.*, p. 63.
- 14 N. Loraux, *Les Enfants d'Athéna...*, *op. cit.*, p. 35.
- 15 Voir en ce sens les travaux de Claude Calame : *Thésée et l'imaginaire athénien. Légende et culte en Grèce antique*, Paris, Payot, 1992 ; *Masques d'autorité. Fiction et pragmatique dans la poésie grecque antique*, Paris, Belles Lettres, 2005 ; *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque : la création d'une colonie*, Paris, Belles Lettres, 2011.
- 16 N. Loraux, *Né de la terre...*, *op. cit.*, p. 33.
- 17 Platon, *Ménexène*, 238 e.
- 18 N. Loraux, *Né de la terre...*, *op. cit.*, p. 44.
- 19 *Ibid.*, p. 44.
- 20 N. Loraux, *Les Enfants d'Athéna...*, *op. cit.*, p. 131.
- 21 N. Loraux, *Les Expériences de Tirésias...*, *op. cit.*, p. 22.
- 22 Voir la mise au point récente de V. Sébillotte, « Régimes de genre et antiquité grecque classique (V^e-IV^e siècles av. J.-C.) », *Annales HSC* 2012. 3, p. 573-603.

- 23 « Je ne sais toujours pas si la notion d' « histoire des femmes » est en soi pertinente et je ne la crois pas possible en toute période de l'histoire » écrit-elle dans « Qu'est-ce qu'une déesse ? », contribution à P. Schmitt Pantel éd., *L'histoire des femmes en occident. Vol. 1 : l'Antiquité* (sous la direction de G. Duby et M. Perrot), Paris, Plon, 1991, p. 62.
- 24 N. Loraux, *Les Expériences de Tirésias....op. cit.*, p. 10.
- 25 *Ibid.*, p. 12.
- 26 N. Loraux, *Les Enfants d'Athènes...op. cit.*, p. 18.
- 27 N. Loraux a aussi collaboré à la création de deux tragédies avec Bernard Sobel et l'Ensemble théâtral de Gennevilliers, en traduisant, avec François Rey, *Hécube* et le *Cyclope* d'Euripide, ainsi que l'*Orestie* d'Eschyle, pour une mise en scène télévisée réalisée par Bernard Sobel en 1990.
- 28 N. Loraux, *Façons tragiques de tuer une femme*, Paris, Hachette, 1985 ; *Les Mères en deuil*, Paris, Seuil, 1990, et surtout, *La Voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Paris, Gallimard, 1999.
- 29 N. Loraux, *La Voix endeuillée...., op. cit.*, p. 40.
- 30 *Ibid.*, p. 45-46.
- 31 J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, 2 vols., Paris, La Découverte, 2001 (1^{ère} éd. F. Maspero, 1972).
- 32 J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie...., op. cit.*, t. I, p. 24.
- 33 N. Loraux, *La Voix endeuillée...., op. cit.*, p. 122.
- 34 *Ibid.*, p. 131.
- 35 *Ibid.*, p. 66.
- 36 N. Loraux, *La Voix endeuillée...., op. cit.*, p. 132.
- 37 *Ibid.*, p. 76.
- 38 N. Loraux, *La Cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot, 1997.
- 39 N. Loraux, *La Tragédie d'Athènes...., op. cit.*, p. 28.
- 40 Isocrate, *Aréopagitique*, 7, 70.
- 41 N. Loraux, *La Voix endeuillée...., op. cit.*, p. 121.
- 42 *Ibid.*, p. 63.
- 43 *Ibid.*, p. 67.
- 44 *Ibid.*, p. 83.
- 45 Dès le début des années 1980, Nicole Loraux avait fondé avec les psychanalystes Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière le « groupe du 30 juin », autour duquel s'organisa un séminaire mensuel fédérant psychanalystes, historiens et littéraires. Dans ce cadre, Nicole Loraux organisa durant un temps un programme de recherches intitulé « Usages modernes de l'Antiquité ». Il faudrait aussi mentionner sa collaboration régulière au début des années 1980 à la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* puis à la revue *L'Inactuel*. Sur le groupe du 30 juin et l'usage de la psychanalyse dans l'oeuvre de Loraux, voir J.-M. Gaudillière, « De la « métaphore sans métaphore » à l'expression du silence tragique », *EspaceTemps / Clio, Histoire, Femmes et Sociétés* 87-88/2004, p. 74-79, ainsi que l'entretien éclairant réalisé avec Nathalie Ernout en 1991 : « Histoire, psychanalyse et philologie. À propos du féminin en Grèce ancienne », *Sources. Travaux historiques* 25, 1991, p. 49-58.
- 46 N. Loraux, *La Cité divisée...., op. cit.*, p. 82.
- 47 *Ibid.*, p. 82.
- 48 N. Loraux, *La Tragédie d'Athènes...., op. cit.*, p. 131.
- 49 N. Loraux, *La Cité divisée...., op. cit.*, p. 91.
- 50 Voir par exemple, au sein d'une bibliographie abondante, D. Cohen, *Law, Violence and Community in classical Athens*, Cambridge, 1995 ; M. R. Christ, *The Litigious Athenian*, Baltimore, 1998 ; S. Johnstone, *Disputes and Democracy : the Consequences of Litigation in Ancient Athens*, Austin, 1999 ; A. Lanni, *Law and Justice in the courts of classical Athens*, Cambridge, 2006.
- 51 N. Loraux, « La démocratie grecque à l'épreuve de l'étranger (Athènes-Paris) », [1^{ère} édition 1988, repris dans *Né de la terre, op. cit.*, p. 190-215] ; N. Loraux, « Corcyre, 427-Paris, 1871. La « guerre civile grecque » entre deux temps » [1^{ère} édition 1993, repris dans *La tragédie d'Athènes...., op. cit.*, p. 31-60].
- 52 N. Loraux, « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di Storia* 12, 1980, p. 55-81 et N. Loraux, « Thucydide a écrit la guerre du Péloponnèse », *Mètis* 1, 1986, p. 139-161.

- 53 N. Loraux, « Enquête sur la construction d'un meurtre en histoire » [1^{ère} éd. 1985, repris dans *Né de la terre...*, *op. cit.*, p. 102-127]
- 54 Publié pour la première fois dans *L'ancien et le nouveau. Le Genre humain* n° 27, Paris, 1993, p. 23-39, l'article clôt désormais *La tragédie d'Athènes...*, *op. cit.*, p. 173-190. Il n'est pas anodin d'observer que son écriture est quasiment contemporaine, d'une part, de la fondation, avec Yan Thomas, de la collection *L'Antiquité au présent* chez Belin, d'autre part, de la constitution, au sein de l'EHESS, du programme « Histoires, Temporalités, Turbulences ».
- 55 N. Loraux, « *Back to the Greeks ?* Chronique d'une expédition lointaine en terre connue [1^{ère} publication en 1996, repris dans *La tragédie d'Athènes...*, *op. cit.*, p. 9-29].
- 56 N. Loraux, *La Tragédie d'Athènes...*, *op. cit.*, p. 175.
- 57 *Ibid.*, p. 35.
- 58 N. Loraux, *La Tragédie d'Athènes...*, *op. cit.*, p. 179.
- 59 F. Hartog et G. Lenclud, « Régimes d'historicité », dans A. Dutu et N. Dodille éd. *L'État des lieux des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 18-38, et F. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.
- 60 N. Loraux, « Histoire, psychanalyse et philologie. À propos du féminin en Grèce ancienne », entretien réalisé par N. Ernoult, *Sources. Travaux historiques*, 25, 1991, p. 49-58, p. 57.

– Sur le discours totalitaire

- Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Éditions Coopération, 1939, réédité à Paris par Hachette, préface de Raoul Girardet, 2005 (téléchargeable gratuitement sur *Internet*).
- Jean-Pierre Faye :
- *Langages totalitaires, La Raison critique de l'économie narrative*, Paris, Hermann, 1972.
 - *La Raison narrative. Langages totalitaires. Critique de l'économie narrative, II*, Paris, Balland, 1990.
 - *Le Siècle des idéologies*, Paris, Armand Colin, 1996.
- Victor Klemperer, *LTI. La langue du Troisième Reich*, Paris, Albin Michel, 1996 (« LTI signifiant la « Langue du Troisième Imperium, c'est-à-dire Empire, Reich »).
- Odile Scheider-Mizony, *Rhétorique du pouvoir en Allemagne au XX^e siècle*, mars 2013, sur le site de L'ENS de Lyon suivant :
<http://cle.ens-lyon.fr/allemand/rhetoriques-du-pouvoir-en-allemande-au-xxe-siecle-134241.kjsp>
- Laurence Aubry, Béatrice Turpin *et alii*, *Victor Klemperer : repenser le langage totalitaire*, Paris, Éditions du CNRS, 2012.
- Serge Cosseron, *Les Mensonges du Troisième Reich*, Paris, Perrin, 2007.
- Présentation de l'éditeur :
 - Que ce soit pour préparer l'ascension du régime nazi, le maintenir au pouvoir, perpétuer sa gloire ou cacher ses crimes atroces, les architectes du III^e Reich ont eu recours à une multitude de mensonges dont certains perdurent encore aujourd'hui. Des raisons de la défaite de l'Allemagne lors de la Première Guerre mondiale aux prétendus bienfaits du régime hitlérien (les autoroutes, la baisse de la criminalité), des mœurs de ses dirigeants (morphinomanes, occultistes) jusqu'à la " solution finale " qui cachait l'extermination de

millions de Juifs et autres " ennemis du régime " : l'auteur passe au crible les mensonges connus et méconnus qui ont marqué cette période sombre. Un constat effrayant.

- Table des matières :
- Mensonge et vérité du national-socialisme
- Quelques mensonges de Hitler
- Les grands mensonges du national-socialisme
- Les mensonges de l'Alma Mater, la nazification des sciences
- Des menteurs en tout genre
- Les mensonges commémoratifs : les deuils maquillés

– Quelques références sur l'analyse des images

- Pierre Bourdieu, *Un Art moyen. La Photographie*, Paris, Éditions de Minuit, 1965.
- Gisèle Freund, *Photographie et société*, Paris, Le Seuil, 1974.
- Enrico Fulchignoni, *La Civilisation de l'image*, Paris, Payot, 1975.
- Jacques Leenhardt, « La Photographie, miroir des sciences humaines », *Communications*, 36, 1982, p. 107-118.
- B. Coculat, C., Peyrouet, *Sémantique de l'image. Pour une approche méthodique des messages visuels*, Paris, Delagrave, 1986.
- Michel Pastoureau, *Figures et couleurs. Étude sur la symbolique et la sensibilité médiévale*, Paris, Le Léopard d'Or, 1986.
- « *Image et histoire* », Actes du Colloque de Paris Censier, mai 1986, Paris Publisud, 1987.
- Maurice Mourier (dir.), *Comment vivre avec l'image*, Paris, PUF, 1989.
- Rodolphe Ghiglione, Alain Blanchot, *Analyse de contenu et contenus d'analyse*, Paris, Dunod, 1991 (sur l'analyse du discours).
- Christian Raynaud, *Images et pouvoirs au Moyen-Âge*, Paris, Le Léopard d'or, 1993.
- Martine Joly, *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Nathan, 1993.
- Régis Debray :
 - *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard, col. « Folio », réédition, 2001.
 - *L'État séducteur : les révolutions médiologiques du pouvoir*, Gallimard, 1993.
 - *Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident*, Paris, Gallimard, col. « Folio », 1995 :

L'image a toujours eu barre sur les hommes, mais l'œil occidental a une histoire et chaque époque son inconscient optique. Notre regard fut magique avant d'être artistique. Il devient à présent économique. Il n'y a pas d'image en soi. Son statut et ses pouvoirs ont varié au gré des révolutions techniques et des croyances collectives. C'est la logique de cette évolution surprenante qu'on a voulu ici suivre à la trace, depuis les grottes ornées jusqu'à l'écran d'ordinateur. En réconciliant, par une démarche médiologique, les approches matérielle et spirituelle du monde de l'art, trop souvent exclusives. L'ère des images n'aura-t-elle été qu'une brève parenthèse entre le temps des « idoles » et celui du « visuel » où nous sommes entrés ? La mise au jour des codes

invisibles du visible dissipe en tout cas quelques mythes tenaces, tels que « l'histoire de l'Art » ou « la Civilisation de l'image ». En entrant dans la vidéosphère, avec le saut décisif du cinéma à la télévision et bientôt avec la révolution numérique, c'est sans doute aussi à « la société du spectacle » qu'il nous faut dire adieu.

– Laurent Gervereau, *Voir et comprendre. Analyser les images*, Paris, La Découverte, col. « Guides. Repères », 1994.

– Rocher Chartier, « Pouvoirs et limites de la représentation. Sur l'œuvre de Louis Marin », *Annales, Histoire et sciences sociales*, mars-avril 1994, n° 2, p. 407-418.

– Jean-Claude Fozza, Anne-Marie Garat, François Parfait, *Petite Fabrique de l'image*, Paris, Magnard, 1995.

– Éric Michaud, *Un Art de l'éternité. L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 1996.

– Présentation de l'éditeur

L'art ne fut pas sous le III^e Reich un instrument de propagande au service d'un programme politique. Parce que le nazisme fondait sa conception du monde sur le mythe de la race supérieure, seule créatrice de culture, l'art fut au contraire la raison d'être et la fin d'un régime qui se présentait comme « la dictature du génie ».

Le réveil du peuple allemand à l'art de son passé prit la forme d'un réveil religieux, l'art devint l'objet d'un culte national et tout travail fut assimilé à l'activité artistique. Guidé par un Führer artiste, le peuple « aryen » modelait sa propre figure, en dessinait les contours, éliminant son fond « parasite » pour atteindre l'éternité promise.

– Michal Camille, *Images dans les marges. Aux limites de l'art médiéval*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 1997.

– Présentation de l'éditeur :

Que peuvent-ils bien signifier, tous ces singes lascifs, ces dragons qui se dévorent la queue, ces singes musiciens qui jouent de la harpe, ces prêtres qui se baisent le cul et tous ces jongleurs qui font la culbute sur les corniches des églises et dans les marges des manuscrits enluminés ?

Michael Camille explore l'envers du monde sacré qui s'exhibe dans les marges, où trop souvent n'ont été vues que de simples décorations ou des fantaisies dépourvues de sens. Il montre que la puissance d'innovation des images de cette époque se manifeste moins dans le centre, dominé par les conventions, que dans les marges, qui exaltent la résistance aux contraintes de la société.

Les imagiers du Moyen Âge se sont passionnés pour l'envers du décor, pour les exclus et les bannis. Ce livre nous aide à comprendre le rôle de la marginalité dans le fonctionnement de la société et ses représentations, et pourquoi l'art, à certaines époques, se charge d'une puissance de scandale et de subversion qui n'a pas fini de nous surprendre.

– Revue *Mots*, Presses de Science Po, *Vingt ans d'analyse des discours racistes et d'extrême-droite*, colloque à l'ENS de Fontenay/Saint-Cloud, 1998.

– Melot, Michel. Le temps des images. *Bulletin des bibliothèques de France* [en ligne], n° 5, 2001.

– Laurence Dorléac *et alii*, numéro spécial de *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, sur le thème, « Image et histoire », 2001/4 – n° 72, dont :

– Marie-Anne Matard-Bonucci, « L'image figure majeure du discours antisémite ? », p. 27-39.

– Éric Michaud, « La construction de l'image comme matrice de l'histoire », p. 41-52.

– André Gunthert, « Culturelle visuelle et propagande en Allemagne nazie », p. 53-62.

– Christian Delage, « L'image comme preuve. L'expérience du procès de Nüremberg », p. 63-78.

– Olivier Christin, « Du culte chrétien au culte de l'art : la transformation du statut de l'image (XV^e-XVIII^e siècles) », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 49, 2002/3.

– Jean-Claude Schmitt :

– *La Raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des histoires, 1990.

Charlemagne se tord la barbe et pleure ; devant Guillaume le Conquérant, Harold prête serment les mains posées sur des reliques ; les bras tendus, le prêtre élève l'hostie que les fidèles, à genoux et les mains jointes, fixent du regard ; tous font des signes de croix. Qu'ils nous surprennent ou nous paraissent aujourd'hui encore familiers, tous ces gestes sont liés à une culture et à son histoire. Car il n'existe pas de gestes « naturels », mais des usages sociaux du corps, propres à chaque civilisation et qui changent au cours du temps.

Ce livre explore l'histoire des gestes en Occident, depuis l'Antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge central. D'entrée de jeu, il souligne un problème crucial : l'historien, à l'inverse de l'ethnologue ou du sociologue, n'atteint pas directement les gestes du passé, mais toujours dans des écrits ou des images, des représentations des gestes qui en sont aussi des interprétations données par la culture du temps. Ce qui déplace et enrichit le questionnaire de l'historien : qu'est-ce que « faire un geste » dans la société chrétienne du Moyen Âge ? Comment juge-t-on à cette époque le corps, son mouvement et ses attitudes ? Existe-t-il alors une ou des théories du geste ?

– *Les Revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale*, Paris, Gallimard, col. « La Bibliothèque des Histoires », 1994.

– Présentation de l'éditeur :

La croyance aux revenants semble de tous les temps ; elle a pourtant aussi son histoire. Que signifiait au Moyen Âge cette « croyance » et comment la saisir ?

Les dix siècles qui vont de l'Antiquité tardive à la veille de la Renaissance ont vu se succéder et se combiner les vieilles croyances païennes et les rituels lentement christianisés. Ils sont contenus dans la notion de memoria, de « mémoire des morts », faite de liturgie, de larmes et de prières ; une mémoire en réalité destinée à aider la séparation des vivants et du défunt, à régler le fonctionnement social de l'oubli.

Les revenants médiévaux, c'étaient les rares morts qui, obstinément, pendant une durée assez brève, tenaient en échec le fonctionnement réglé de la memoria chrétienne, faisant obstacle au déroulement nécessaire du « travail du deuil ». Revenants pitoyables ou terrifiants, le plus souvent solitaires, surgissant de leur tombe pour hanter la conscience des proches et des parents, coupable ou douloureuse.

On saisit immédiatement l'ampleur des problèmes que fait surgir l'analyse rigoureuse de cette moisson de textes et d'images qui racontent l'apparition des morts, et où le spirituel se mêle au corporel, l'individuel au collectif, la personne à la parenté, le jour à la nuit, le merveilleux à l'ordre social. Ce livre ouvre à l'histoire sociale un secteur nouveau : la science des rêves.

– *Le Corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des histoires », 2001.

– Présentation de l'éditeur :

Qui veut comprendre le Moyen Âge doit le tenir à distance : poser sur lui le regard de l'anthropologue étudiant une société étrangère à sa propre culture et à ses habitudes de pensée. C'est la première ambition de ce livre : mettre en garde contre l'usage de catégories - la « religion » par exemple, ou l'« individu », - dont il convient de saisir la relativité historique. Voilà qui peut sembler paradoxal, mais il n'y a pas, au Moyen Âge, de « religion », au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Toute une « culture », en revanche, complexe, foisonnante, originale, se déploie selon les différents pôles constitutifs de cette société : les clercs et les laïcs, la cathédrale et le château, la communauté paysanne et la ville. S'en dégagent des conceptions irréductibles aux nôtres, du corps et de la personne, de la croyance et des rêves, des rites et du temps, à l'articulation de l'homme et du divin (ou du démoniaque), de l'ici-bas et de l'au-delà, des images et de l'invisible, de la memoria et des futura.

Ce livre retrace le parcours sinueux d'une recherche de plus de vingt ans à travers les textes et les images issues de la culture médiévale. Il tente de répondre aux questions que pose la construction d'une anthropologie historique du Moyen Âge : qu'est-ce qu'une « personne » dans la société médiévale ? Qu'en est-il de la notion du « sacré » ? L'idée d'« aveni r » est-elle compatible avec la conception eschatologique du temps chrétien ?

– *Le Corps des images. Essais sur la culture visuelle au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 2002.

– Présentation de l'éditeur :

Il est devenu banal de dire que nous sommes entrés dans la «civilisation de l'image». Les images animées, numériques, virtuelles façonnent notre monde avec une force sans précédent. Mais elles s'enracinent aussi dans une longue histoire, où la chrétienté médiévale a joué un rôle décisif : en osant - contre le vieil interdit biblique - faire et «adorer» les images, et même donner figure humaine au Dieu incarné, le Moyen Âge a ouvert d'immenses possibilités à la création plastique et à l'imaginaire individuel et social.

Ce livre s'attache à saisir ensemble, dans leur développement historique, les conceptions de l'imaginaire médiévale et les pratiques rituelles (religieuses ou politiques) et fantasmatiques dont les images furent l'objet depuis le Haut Moyen Âge jusqu'à la Renaissance et la Réforme. Aux images matérielles, en deux ou trois dimensions, l'auteur associe les images visionnaires et oniriques qui permettaient de les légitimer et de se les approprier, comme s'il s'agissait de personnes vivantes, douées de corps et de sang, de parole et de mouvement...

L'image est l'une des manières par lesquelles une société se re-présente le monde, c'est-à-dire se le rend à nouveau présent pour le penser et agir sur lui.

– Françoise Frontisi-Ducroux, *L'homme-cerf et la femme-araignée. Figures grecques de la métamorphose*, Paris, Gallimard, coll. « Le temps des images », 2003.

Compte rendu réalisé par Meli B., étudiante en hypokhâgne au lycée Claude-Fauriel en 2012-2013

Le phénomène de métamorphose n'a pas été pensé unitairement par les Anciens. Il semble même que ce terme n'apparaisse pour la première fois que dans le poème d'Ovide, *Metamorphoseon, Liber Primus* (I^{er} siècle av. J.-C.) qui a rassemblé sous un même nom toutes ces manifestations du divin qui peuplent les récits et l'imaginaire collectif des Grecs de l'Antiquité. Françoise Frontisi-Ducroux a sélectionné certains de ces récits en langue grecque qui ont fait à l'époque l'objet d'un traitement figuratif, comportant une ou plusieurs métamorphoses, pour les analyser. Son but, elle le précise, n'est pas de donner une explication globale du phénomène, ce qui serait trahir cet imaginaire grec, mais au contraire, tenter de comprendre plus précisément celui-ci d'après plusieurs problématiques touchant à la métamorphose.

Ainsi, on retrouve sans cesse la thématique du regard, à la fois comme élément déclencheur ou comme premier témoin de la métamorphose. Mais l'on se rend surtout compte que dans son traitement ce phénomène, bien que lié exclusivement au divin, nous éclaire surtout sur les rapports qu'entretenaient les hommes avec l'Autre de manière très générale, la femme, voire la sexualité, notamment à travers le sort des nombreuses conquêtes de Zeus. Mis en relation avec les documents iconographiques annexes étudiés dans l'œuvre, les mythes font aussi apparaître une conception différente du temps que celle que nous en avons aujourd'hui : moins continu, plus statique.

Ce sujet pose aux peintres le problème de la représentation. Pour traduire spatialement la succession chronologique des métamorphoses, ils ont recours à plusieurs procédés : la juxtaposition, en représentant autour des personnages les formes différentes qu'il prend, la fusion ou hybridation, qui représente deux étapes successives, comme la figure d'une créature mixte, mi-poisson mi-lion ; l'image peut aussi s'expliquer par le contexte (par exemple, les Grecs reconnaissaient tout de suite Io changée en vache et Zeus la caressant). Se pose en outre la question de la narrativité : on est habitués à ce qu'un récit oral ou écrit comporte des analepses et des prolepses. Mais c'est aussi le cas d'une peinture sur une coupe attique où est représenté l'épisode de l'Odyssée d'Homère où les compagnons d'Ulysse sont changés en porcs par Circé, qu'analyse Françoise Frontisi-Ducroux. Elle représente à la fois Circé tendant la potion aux compagnons d'Ulysse - dont la métamorphose est pourtant amorcée puisqu'ils ont des têtes d'animaux divers (représentant sans doute aussi les victimes antérieures), Euryloque s'enfuyant prévenir Ulysse et le voyageur lui-même arrivant pour les délivrer. L'auteur s'interroge : faut-il y voir une référence aux constants allez-retours faits par le poète dans le récit de l'Odyssée ? Mais ce bouleversement des étapes du récit fait irrévocablement penser au chaos qui règne sur l'île de Circé, en marge du monde des hommes, du temps. Pour l'auteur, le peintre s'est aussi attaché à représenter différents types de « passerelles » entre les hommes et les animaux.

Les dieux usent de métamorphoses sur eux-mêmes ou sur les autres selon leur bon vouloir. Dans le cas des Gorgones par exemple, le mode d'action n'est pas le même. Qu'on les imagine trop belles ou trop hideuses pour que ce soit supportable au regard, il suffit que leurs yeux se posent sur un mortel ou qu'un mortel pose les yeux sur elles pour qu'il soit pétrifié instantanément. Pour les représenter, les artistes recourent à des procédés d'hybridation monstrueux : ils représentent par du « jamais-vu » ce que l'on doit surtout ne jamais voir. Les trois Gorgones rassemblent toutes les problématiques liées à la métamorphose de manière paroxystique : le passage de la vie à la mort instantanément, le danger et l'interdit du regard, la mince frontière entre les catégories et un excessif mélange d'espèces qui forme l'hybridité de leurs corps.

Dans cet ouvrage, Françoise Frontisi-Ducroux s'interroge sur les schémas mentaux des Grecs de l'Antiquité à travers les récits et les représentations figuratives des mythes. Elle cite de nombreux auteurs comme Apollonios de Rhodes, Euripide, et surtout Ovide, dont elle admire la poésie et fait l'éloge. En plus d'être (sans doute) le créateur du terme « métamorphose », ce qui place son récit presque au centre de l'étude en tant que source de précisions ou outils de comparaisons avec les auteurs grecs, Ovide est admiré pour sa capacité à rendre visible, inviter à imaginer le processus de métamorphose en lui-même, que les Grecs ne concevaient que par étapes ou dans son instantanéité.

L'auteur s'appuie aussi sur l'étude d'un grand nombre d'amphores, hydries ou autres objets sur lesquelles sont peintes les métamorphoses qu'elle étudie – elle a d'ailleurs sélectionné de cette manière les récits qu'elle développe et analyse. Son œuvre offre de nombreuses clés pour comprendre l'imaginaire des Grecs qui comporte en fond une large toile de légendes, où tous les fils se croisent à un moment ou à un autre. Les différentes problématiques liées à la métamorphose dans tous ses états révèlent une conception du monde complexe, mais pourtant très droite, très ordonnée, monde dans lequel un pas de travers ne reste pas impuni des dieux – ou des autres. Un monde qui s'inscrit dans la continuité autour de l'homme, dans lequel chacun a sa place, du minéral au divin, mais dont les frontières ne sont jamais définitives et pas si difficiles à franchir. Même si les Grecs ne croyaient pas tous à leurs mythes, ceux-ci sont fondateurs, ont influencé au cours des générations leur manière de penser et d'appréhender le monde, et il serait inconcevable d'éluder la dimension mythologique de leur culture si l'on souhaite s'approprier cette façon de penser

– Annie Duprat :

– *Image et Histoire. Outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques*, Paris, Belin 2007.

L'extrême diversité des images (peinture, dessin et gravure, mais aussi sculpture, architecture et numismatique par exemple) permet qu'on les étudie sous différents points de vue. Objet concret, l'image contribue à forger des imaginaires mentaux dont la connaissance et la compréhension sont essentielles au travail de l'historien. Ce manuel, à destination des étudiants et des enseignants, développe une réflexion sur l'histoire des images et propose quelques clés pour leur analyse scientifique proposant l'étude de plusieurs dossiers thématiques (l'événement, la guerre, la mort, le pouvoir...) et des analyses de genres (la caricature, l'imagerie populaire, l'image publicitaire...).

– « Le roi, la chasse et le parapluie ou comment l'historien fait parler les images », *Genèses. Sciences sociales et Histoire*, vol. 27, n° 1, p. 109-123.

– Delage, V. Guigueno, A. Gunthert, *La Fabrique des images contemporaines*, Paris, Éditions Cercle d'art, 2007.

– C. Chrérourx, *Diplopie. L'image photographique à l'ère des médias globalisés. Essai sur le 11 septembre 2001*, Cherbourg, Point du jour, 2009.

– Hans Belting :

Ce professeur allemand, historien, anthropologue et épistémologue des sciences de l'art, a été convié à la Chaire européenne au Collège de France en 2002-2003. Voici comment il résume lui-même sa problématique lors de cette invitation :

Collège de France (2002-2003)

Chaire européenne

M. Hans Belting, professeur

« Dans le cadre de mon enseignement au Collège de France, j'ai travaillé à un nouveau projet volontairement interdisciplinaire, lié directement à l'anthropologie de l'image telle que je l'ai développée dans mes travaux précédents. L'anthropologie de l'image se propose de réfléchir sur une définition nouvelle et étendue de l'image, tant au sens interculturel qu'historique. C'était là le thème de mon séminaire, « *Corps et image. Pour une iconologie anthropologique* », qui s'est tenu à intervalles irréguliers, le mercredi, de janvier à avril, et avec la participation d'un public nombreux. Au cours de la première séance, le 8 janvier 2003, j'ai introduit les thèmes « image, corps, médium », qui sont au centre de mon livre, à paraître en février 2004 chez Gallimard dans la collection « le temps des images ». Mes invités au séminaire étaient des historiens, des philosophes, des psychanalystes et des historiens de l'Antiquité. Jean-Claude Schmitt (École des hautes études

en sciences sociales) aborda les thèmes : « le temps et l'image ». Le sinologue François Jullien (Paris VII), traita de la notion d'image dans la Chine ancienne. Le psychanalyste Serge Tisseron (Paris VII) captiva lui aussi le public, mais d'une manière différente : il envisagea la question du « pouvoir des images », en analysant plus précisément la notion d'image chez la petite enfance, et en distinguant surtout deux situations désignées l'une par « l'être dans l'image », et l'autre par « l'être devant l'image ». Le philosophe Jean-Luc Nancy (Université de Strasbourg) explora quant à lui la notion d'image du point de vue de la « mimesis » et de la « méthexis ». Le séminaire s'acheva avec l'intervention de deux historiens de l'Antiquité bien connus au Collège de France. Françoise Frontisi-Ducroux exposa au public le thème de son nouveau livre : la métamorphose. Le point d'orgue de ce cycle fut l'entrée en scène de Jean-Pierre Vernant, qui synthétisa ses longues recherches historiques et anthropologiques sur l'image dans la culture de la Grèce antique, d'une façon qui suscita l'enthousiasme général du public. Je ne pouvais que rappeler, dans ma conclusion, que j'avais ici présenté mon propre maître, qui me faisait l'honneur de revenir au Collège à l'occasion de mon séminaire. Quant à moi, je me limitais lors des séances au rôle de modérateur et cherchais à apporter une contribution aux vives discussions. L'affluence du public se fit telle que nous dûmes transférer le séminaire à l'amphithéâtre Marguerite de Navarre, où je donnais également mon cours. Le public a pour ainsi dire réagi avec étonnement et satisfaction à la mise en rapport, à propos de la notion d'image, de méthodes et de perspectives si différentes.

Mes cours étaient annoncés sous le titre « L'histoire du regard. Représentation et vision en Occident ». En effet, il s'agissait non de discuter du regard au sens universel, mais de le placer dans la culture occidentale. Les conférences eurent lieu d'abord le mardi à 17 heures et durent être avancées au lundi, seul jour où l'amphithéâtre Marguerite de Navarre était libre. Les cours commencèrent le 7 janvier 2003 et s'achevèrent avec la double conférence du 31 mars 2003. Ici aussi j'eus l'occasion d'une heureuse expérience, car les nombreuses interventions, lettres et discussions issues de tous les horizons de ce public divers me renforcèrent dans mon projet. Il me paraissait logique, après avoir travaillé sur l'image, de mettre l'accent sur le regard, pour envisager le rapport entre image et regard. L'histoire des images en Occident fournit à ce projet une documentation riche, car nous ne pouvons trouver les regards d'hier que dans les images qui, dans l'histoire, les ont attirés. Mon programme comprend donc, outre des textes philosophiques, littéraires et autres, des images anciennes et contemporaines, peu étudiées sous l'angle du regard. Sans doute le livre que je prépare paraîtra-t-il sous le titre « image et regard ». Ce qu'est le regard occidental peut être révélé par la comparaison des cultures d'une part et à travers l'histoire des représentations et de la culture occidentales d'autre part. Pour la comparaison des cultures, il s'est avéré particulièrement probant d'aborder la culture asiatique, car elle possède une tout autre notion de l'image et obéit aussi à une autre idée du sujet. Au premier plan de mes préoccupations, il y avait la tentative de distinguer le regard de la perception. La plupart des études sur l'histoire du regard se limitent à la perception, tandis que le regard se trouve rejeté à la marge ou confondu avec la perception. Loin de moi l'intention de faire l'histoire linéaire du regard occidental. Une telle histoire ne serait possible que pour les média visuels. Au contraire, j'ai pour ainsi dire progressé de manière topologique, dans la mesure où j'ai étudié l'évolution du regard dans des situations telles que la fenêtre ou le miroir, pour en donner deux exemples. Au début des cours, il s'agissait de distinguer et de classer les notions « vision, vue et regard dans la culture occidentale ». Dans la culture occidentale, le regard tombe toujours rapidement sur les corps, dont il fixe les silhouettes. Dans les cours suivants, il s'agissait d'une part du regard des images, que l'on peut désigner comme un échange de regards avec des images, et d'autre part de son pendant, les images comme représentations de notre regard. Une attention particulière fut accordée à la perspective, qui se montra bien plus équivoque que ne le souligne l'histoire des techniques. Il fut particulièrement intéressant pour moi de tenter de rapprocher le regard occidental et l'optique arabe. Il m'apparut ainsi que les méthodes optiques étaient issues de la culture arabe aniconique et qu'elles étaient bien connues au Moyen Âge, avant que la Renaissance ne les iconise. Mes autres cours portaient sur le théâtre, le trompe l'œil, l'imagination et la question de l'horizon sous le double aspect de la vision de Dieu et de la vision télescopique du ciel. Il était impossible d'en développer tous les aspects, mais j'ai pu esquisser un livre dont les chapitres reprennent les thèmes de mes cours au Collège de France.

À l'occasion de mon séjour au Collège de France, j'ai également publié dans *Le Monde* du 27 février 2003 un texte, « Images réelles et corps fictifs », visant à introduire la question de l'image dans le débat sur les technologies génétiques. Au cours des trois mois de mon séjour à Paris, j'ai tenu différentes conférences, notamment au séminaire de la « filière images » de l'École des hautes études en sciences sociales et au Centre allemand d'histoire de l'art. À l'EHESS, on projeta un film que la collection « La Palette », sous l'égide du Louvre, a consacré à mes travaux. Je tiens à remercier infiniment le Collège de France pour cette prestigieuse invitation, qui m'a permis d'investir toute mon énergie dans ce projet. Je tiens aussi à témoigner ma reconnaissance toute particulière à mon assistant Christian Joschke et au personnel du Collège de France, qui sont venus au devant de mes besoins avec une serviabilité et une amabilité toujours très vives. »

– *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 2004.

Dans l'histoire humaine, la fabrication des images atteste une persistance et une continuité au moins égales à celles de la « question de soi », que l'homme n'a jamais cessé de se poser. Pourtant, une science générale de

l'image nous fait encore défaut, qui saurait rendre compte de cette unité symbolique fondamentale de l'activité humaine.

Parallèlement à l'histoire de l'art et aux disciplines intéressées par les dispositifs techniques de production et de transmission des images, la perspective anthropologique en est une vision ouverte, qui met au jour des correspondances dans le temps et l'espace, révèle des affinités inaperçues entre les productions iconiques les plus anciennes du genre humain et celles qu'on s'est peut-être empressé trop vite de dire «nouvelles», images numériques ou représentations élaborées par l'imagerie scientifique.

Hans Belting met ici ses réflexions à l'épreuve de divers types d'images, prélevées au fil de l'histoire humaine, depuis les images du culte des morts de l'Antiquité jusqu'aux images «virtuelles» contemporaines, en passant par la photographie, la théorie de l'ombre chez Dante ou l'analyse de la rivalité qui opposa quelque temps, à l'aube de l'humanisme et de l'émergence du sujet, blason et portrait.

– Commentaire de Bruno Péquignot, in *Sociologie de l'Art*, Paris, L'Harmattan, 2006/2, p. 203-208.

« Le projet de Hans Belting est bien indiqué par son titre : il s'agit de construire une théorie de la perception, mais aussi de la production des images comme pratique humaine inscrite dans ce qui définit les êtres humains, leur existence toujours-déjà collective : La perception, on le sait, écrit-il, est une opération analytique par laquelle nous recevons des données visuelles et des stimuli extérieurs. Mais elle aboutit à une synthèse, qui seule est en mesure de faire apparaître dans un deuxième temps l'image comme Gestalt, comme forme. Aussi, l'image ne saurait être autre chose qu'une notion anthropologique et c'est en tant que telle qu'elle doit s'imposer aujourd'hui contre les concepts de nature esthétique ou technique (p. 80) Il n'y a d'image que par l'opération culturellement déterminée qui transforme un ensemble de stimuli physiques en une représentation douée de signification. Pour établir sa thèse générale, l'auteur va convoquer un certain nombre de concepts théoriques (mémoire par exemple) et analyser à travers une série de problèmes concrets (le corps, l'ombre, la mort, l'emblème etc.) le fonctionnement de ces concepts. Nous vivons avec des images et nous comprenons le monde en images. Ce rapport vivant à l'image se poursuit en quelque sorte dans la production extérieure et concrète d'images qui s'effectue dans l'espace social et qui agit, à l'égard des représentations mentales, à la fois comme question et réponse, pour employer une formulation toute provisoire. (p. 18) La distinction ici supposée entre l'existence d'images «intérieures» et extérieures va fonctionner de façon permanente tout au long de l'ouvrage. Dans son analyse, l'auteur montre bien que ces images, produites par l'homme, il en est dépossédé par un processus complexe qui fait penser à ce que nous dit Karl Marx dans *Le Capital* à propos du fétichisme de la marchandise. De fait l'image n'appartient pas à l'individu parce qu'elle dépend toujours ou plus ou moins directement de l'existence d'images antérieures à la production des images qu'elles soient intérieures ou extérieures. Aux yeux de l'anthropologue, l'homme n'apparaît pas comme le maître de ses images, mais – ce qui est tout différent – comme le « lieu des images » qui occupent son corps ; il est livré aux images qu'il produit, encore qu'il n'ait de cesse de vouloir les dominer. (p. 18) C'est le fait que toute production d'image ne peut avoir de sens que d'être inscrite dans un espace toujours-déjà social, où l'histoire, le souvenir, les systèmes symboliques lui donnent du sens qui fait que la maîtrise échappe au producteur. Il est le « lieu » où les images se font à partir d'un processus qui non seulement rend cette production possible, mais lui donne un sens pour celui qui fait comme pour celui qui reçoit.

Ainsi, dans le débat suscité par l'apparition des images de synthèses, et de leur nouveauté supposée, Hans Belting, citant Bernard Stiegler souligne à la fois leur « nouveauté » et leur inscription dans une histoire : Dans son essai sur « l'image discrète » Bernard Stiegler a frayé une voie dans ce sens. « L'image en général n'existe pas...L'image mentale est toujours le retour de quelque image-objet, sa rémanence, elle est « trace et inscription » des images que nous transmettent les médiums contemporains. (p. 57) Outre cette inscription « rémanente » des images de synthèse dans une histoire, on peut ajouter si l'on suit la thèse de Pierre Barboza, que les images de synthèse ont ceci de commun avec les images d'avant la photographie d'être produites directement par la main de l'homme, et non d'être saisies par un appareil de prise de vue, c'est ce qu'il désigne par l'expression de la « parenthèse indicelle » dans l'histoire des images., (in *Du photographique au numérique*. La parenthèse indicelle dans l'histoire des images L'Harmattan coll. « Champs Visuels », Paris, 1996)

L'image s'inscrit donc toujours dans une mémoire : Dès lors, on ne saurait établir de concept de l'image qui ne soit le reflet et l'expression de son expérience et de sa pratique dans une culture donnée. À ce titre, discourir sur les images n'est qu'une autre façon de jeter un regard sur les images qu'on a déjà intériorisées. (p. 74) Ce qui donne à l'image une place très particulière dans la définition même d'une culture. Les modes de représentation, les codes, les règles de sa construction plastique sont toujours spécifiques à une société ou à une culture donnée. S'appuyant sur diverses expériences de confrontation des images entre des cultures différentes, Hans Belting montre bien que ce qui en est compris est fonction de ce que la culture de chacun lui permet d'y reconnaître, ce qui permet d'établir qu'il y a des images « invisibles » pour certaines sociétés et que, quand une image est visible, ne serait-ce que partiellement, pour les individus culturellement différents, le sens ou la signification qui lui est alors accordé diffère aussi. La question de l'image a trouvé, ainsi, dans la colonisation une fonction particulière d'imposition idéologique, comme l'a bien montré Serge Gruzinski, cité par l'auteur,

dans « La guerre des images. De Christophe Colomb à « Blade Runner » 1492-2019 » (Fayard Paris 1996) à propos de la colonisation des Amériques et du rôle entre autres de l'iconographie religieuse. Le contact avec des conceptions iconiques qui différaient de notre manière de voir, devait rapidement affecter notre propre compréhension de l'image, en tant que manifestation de l'identité collective. (p. 74) et même si la plupart du temps les occidentaux ont méprisé, voire détruit, ces images autres pour imposer les leurs et sans doute préserver par là la « maîtrise » de l'interprétation du monde que l'image permet, le choc de ces images n'est pas resté sans effets, et la modernité a permis une sorte de « retour du refoulé » par exemple dans la ré-appropriation de ce qui avait été rejeté comme « primitif » des productions plastiques africaines dans le Cubisme ou de ce qui relevait du ghetto de l'exotisme pour les images venues du Japon dont on sait l'influence qu'elles ont eu sur Matisse par exemple.

Cette « guerre des images » trouve sa raison d'être, si ce n'est bien sûr sa justification (qui relèverait de la morale et non de l'analyse scientifique) dans la fonction fondamentale que Hans Belting lui attribue dans la production même des communautés humaines. Si les images réclamaient une visibilité corporelle, c'est d'abord, ne l'oublions pas, qu'elles accueillent dans l'espace public les rituels nécessaires à la fondation d'une communauté. Pour cela, il fallait qu'on pût les disposer dans un endroit où les individus se rassemblaient en instituant un espace public. La matérialité des images leur conférait non seulement une visibilité, mais aussi une présence officielle dans l'espace social. (p. 39). L'image ainsi est par essence collective, inscrite dans sa nécessité même dans un espace public. D'une certaine manière, mais ici sans doute je force un peu la pensée de l'auteur, il n'y a d'image qu'inscrite sur un support matériel, l'image mentale, si elle existe, n'est image que par métaphore. L'auteur montre que cette fonction perdure des cavernes à nos jours et note avec humour : Au reste, il n'en va guère différemment aujourd'hui : le téléviseur qui reçoit les images de l'espace public, ne le voyons-nous pas régulièrement installé, dans certains hôtels, comme sur un autel domestique ? (p. 39) et on pourrait citer de ce point de vue une réplique de la série télévisée Friends où l'un des personnages, Joey rencontrant une jeune femme qui lui dit n'avoir pas de télévision, lui dit Comment ? Vous n'avez pas la télé, mais dans quelle direction sont dirigés vos meubles ?

Le rapport aux images implique donc toujours leur inscription dans un collectif pour pouvoir recevoir un sens. Hans Belting montre bien que l'opposition entre image mentale (individuelle) et image extérieure (publique) est une construction culturelle spécifique à notre système culturel et a à voir avec la distinction, voire l'opposition, entre l'esprit et la matière, si structurante de la pensée occidentale. Il souligne ainsi, pour tenter de dépasser cette opposition : Les images mentales et physiques d'une époque (les rêves et les icônes) se règlent pourtant de manière si complexe les unes des autres qu'on ne peut guère les dissocier nettement, si ce n'est dans un sens positivement matériel. Si la production d'images a toujours induit une homogénéisation des images individuelles, à l'inverse elle puise elle-même dans une réserve iconique commune aux spectateurs d'une époque donnée, car elle ne pourrait avoir autrement d'effet collectif. (p. 31) C'est en effet leur accroche à ce stock commun de représentations qui permet aux individus appartenant à une même culture d'appréhender des images produites par d'autres. C'est en ce qu'elles ont toutes en commun d'être issues, avec les transformations qui ne sont appréhensibles et compréhensibles qu'à partir de là, d'une même « réserve iconique ». C'est ce fond commun iconique qui non seulement participe de la spécificité d'une société donnée, mais également permet de construire pour chacun des instruments d'appréhension et de compréhension des images et au-delà du monde lui-même. À rebours, c'est l'existence de ce fond commun de réserve, qui s'enrichit chaque jour des productions iconiques « nouvelles », qui permet de reconstruire le processus qui va de l'image produite à ses conditions de production et permet d'établir un lien entre production, contenu de l'image et réception. Il y a un lien fort entre ce que peut comprendre d'une image un spectateur et son appartenance à la société dans laquelle le producteur a puisé pour produire une image, singulière. C'est ce sur quoi insiste Hans Belting un peu plus loin : Les images collectives conduisent donc à penser que nous ne percevons pas seulement le monde à titre individuel, mais que nous le faisons d'une manière collective qui assujettit notre regard à une perception historique donnée. Tout ce qui, dans l'agencement d'une image, relève de son médium est la conséquence directe de ce processus. À chaque fois que s'accomplit un changement dans la perception collective, on assiste à une transformation qualitative d'images-objets, même si les thèmes qui les suscitent demeurent intemporels. (p. 32) Et j'ajouterai pour ma part « inversement », toute transformation qualitative dans la forme que l'on donne à la structure ou à l'agencement des images suscite des transformations dans notre capacité de perception, c'est en tout cas, ce que me semble avoir établi Pierre Francastel, autour de l'idée de « pensée plastique » et qui fonde à mon sens la légitimité scientifique d'une analyse interne des œuvres d'art ou des images en général dans le travail des sociologues.

Les capacités modernes de stockage des images qui ont succédé à la possibilité technique de leur reproduction de masse (phénomène bien analysé par Walter Benjamin, même si on peut, ce qui est mon cas, ne pas partager ses conclusions concernant la perte de « l'aura ») se fait sur fond de cette réserve iconique, ré-appropriée de façon continue depuis des siècles, au point comme l'auteur le note avec pertinence que les « premières » images sont souvent oubliées. Aujourd'hui les dispositifs de stockage sont en train de constituer une mémoire d'images latentes dont certaines ont une origine très lointaine. Il arrive régulièrement que les

nouveaux médiums ne soient rien d'autre que des miroirs du souvenir fraîchement nettoyés, dans lesquels les anciennes images se perpétuent sur un autre mode que dans les musées, les églises ou les livres. Ainsi voit-on naître, dans l'espace liminaire entre les médiums iconiques traditionnels et ceux d'aujourd'hui, une nouvelle dynamique, susceptible de battre le rappel d'images, dont notre époque a oublié l'existence (p. 66), ce que j'ai désigné plus haut de « retour du refoulé » qui surgit au cours des productions artistiques certes, mais aussi dans la publicité, la photographie d'information etc. Une telle idée implique qu'il existe une sorte d'enchaînement entre les images, et comme tout signifiant en appelle toujours un autre, il n'y a pas d'images solitaires. C'est ce qui est au fondement de la conception de l'anthropologie des images que nous propose Hans Belting qui souligne : Toute anthropologie de l'image devra rapidement constater que de tout temps les images ont convoqué d'autres images ou de nouvelles images, parce qu'elles ne pouvaient être que des réponses provisoires et toujours déjà inadaptées aux questions que se posait la génération qui lui succédait. Chaque image conduit ainsi, dès lors qu'elle a rempli son rôle, à une autre image (p. 76).

L'ensemble ainsi constitué permet à Hans Belting de donner une cohérence anthropologique à des pratiques très différentes de l'image dans nos sociétés : que ce soit les représentations successivement très diverses du corps de l'homme, l'usage des blasons et leur rapport à la naissance du portrait, le rapport à la mort dont l'image cherche à en atténuer, voire en nier, l'irréversibilité, la question de l'ombre, comme origine et comme métaphore de l'image – ici l'analyse de la Divine Comédie de Dante est tout à fait saisissante et passionnante, enfin la photographie où l'auteur reprend certaines analyses précédentes sur les rapports entre médium et image. Il ne saurait ici être question d'entrer dans le détail de ces analyses, pour un compte rendu sans doute déjà trop long, mais il faut insister sur la richesse heuristique de cet ouvrage, qui ouvre tant de pistes essentielles pour une sociologie ou une anthropologie qui prendrait avec sérieux la question de l'image comme instrument d'investigation, ce que la définition que Hans Belting donne en introduction justifie pleinement : De plus, la perception et la fabrication des images sont comme les deux faces d'une même pièce, car non seulement la perception fonctionne sur le mode symbolique (symbolique dans la mesure où une image ne se laisse pas identifier de la même façon qu'un corps ou une chose saisis par notre vision naturelle), mais la fabrication des images est elle-même un acte symbolique, puisqu'elle influe et façonne en retour notre regard et notre perception iconique (p. 8). »

– *Image et culte : histoire de l'image avant l'époque de l'art*, Paris, Cerf, col. « Histoire », 2007.

– Présentation de l'éditeur :

– Avant la Renaissance, ce que nous appelons aujourd'hui « art » n'était pas regardé comme tel, mais comme « image » de caractère sacré. En quoi la place accordée à ces images est-elle révélatrice des idéaux et des problèmes spécifiques aux civilisations qui se sont succédé, depuis la Rome impériale jusqu'à la Réforme ? Comment est-on passé du statut de symbole de la religion chrétienne au statut de bel objet ? C'est à ces questions, et à bien d'autres, que répond cet ouvrage, première histoire méthodique de l'image sacrée. Cette synthèse, rigoureuse et fort bien documentée, accompagnée d'une iconographie abondante et d'une bibliothèque de textes clés, couvre plus d'un millénaire. Un ouvrage de référence en matière d'histoire de l'art.

– *La vraie image. Croire aux images ?*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 2007.

– Présentation de l'éditeur :

Qu'est-ce qu'une vraie image ? Poursuivant son étude de la signification de l'image dans la culture occidentale, Hans Belting interroge ici notre besoin fondamental d'images vraies et authentiques, susceptibles de rendre compte et de reproduire la réalité telle qu'elle est. Il montre que notre compréhension de l'image est marquée, aujourd'hui encore, par une survivance de notions religieuses : la foi chrétienne a joué en Occident un rôle formateur de l'identité et de la conscience et nous avons intériorisé les tentatives sans cesse recommencées d'une définition de l'image qui se sont accomplies dans son orbe.

Plutôt que de dérouler une histoire linéaire, l'auteur procède ici par sondages, en pointant son attention sur deux moments clés, deux accélérations critiques où la culture européenne franchit à chaque fois un seuil : la fin de l'Antiquité d'abord, où la question de l'image est l'enjeu de débats philosophiques autour de la double nature du Christ ; la période de la Réforme ensuite, où la traduction de la Bible en langue vulgaire et sa diffusion par l'imprimerie entraînent comme une dévalorisation ontologique de l'image, contrainte de se replier désormais du côté de l'art et des théories esthétiques.

La tradition religieuse des images, avec la part irréductible faite à la croyance, est donc bien davantage qu'un simple prélude naïf de leur complexité moderne. Dans *La vraie image*, Hans Belting tend magistralement l'arc qui relie l'aube des Temps nouveaux à notre époque contemporaine, en tissant des rapports inaperçus entre histoire de la religion, des images et des idées.

– *Florence et Bagdad. Une histoire du regard entre Orient et Occident*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 2012 :

Présentation de l'éditeur

Né dans la Florence de la Renaissance, le regard occidental a suscité un genre d'images absolument neuf, dont Hans Belting montre ici le caractère inédit, en le comparant au regard du monde islamique tel qu'il s'exprime dans son art et son rapport aux images.

Quatrième de couverture

Né dans la Florence de la Renaissance, le regard occidental a suscité un genre d'images absolument neuf, dont Hans Belting montre ici le caractère inédit, en le comparant au regard du monde islamique tel qu'il s'exprime dans son art et son rapport aux images. Il expose comment, à l'époque moderne, l'image occidentale dominante s'est constituée à travers un échange intensif avec la science et la culture arabes. Le regard perspectif, une des inventions majeures de la Renaissance, est à l'origine d'une rupture sans précédent dans l'histoire de l'art occidental. Le regard qu'exprime l'art islamique est tout différent ; il n'est pas lié à un spectateur et à la place qu'il occupe dans le monde, mais il vise à se rapprocher du non-représentable en soi. Hans Belting ne se contente pas d'expliquer l'attitude critique de l'islam envers les images par l'interdit religieux, mais il fait intervenir les spécificités esthétiques, sociales et scientifiques de cette culture. Il parvient à proposer une interprétation neuve et fascinante de leurs arts respectifs en déplaçant continuellement son regard entre les mondes occidental et islamique. Sa comparaison magistrale place sous un jour nouveau, et surprenant, les parentés et les différences entre les modes de pensée occidental et oriental. Une iconographie remarquable illustre ces propos.

– Georges Didi-Huberman, *L'image ouverte. Motifs de l'incarnation dans les arts visuels*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 2007.

– Présentation de l'éditeur :

Ce livre interroge les relations anthropologiques cruciales que les images entretiennent avec le corps et la chair, au-delà des notions usuelles d'anthropomorphisme ou de représentation figurative. Y sont analysées les diverses façons dont les images visent la chair, que ce soit la chair d'Aphrodite formée de l'écume ou celle du Christ sacrifiée sur la croix. Paganisme et christianisme, chacun avec ses propres cadres de pensée, auront, en effet, tous deux cherché à atteindre, voire à transgresser, les limites de l'imitation : là où les métaphores deviennent métamorphoses, là où les signes qui représentent deviennent des symptômes qui incarnent. On découvrira cette puissance extraordinaire des corps lorsqu'en eux la chair vise l'image, par exemple dans la stigmatisation de saint François au XIII^e siècle, les crucifiements des Convulsionnaires de Saint-Médard au XVIII^e siècle ou les « clous » hystériques de la Salpêtrière au XIX^e siècle.

Une traversée impressionnante d'images qui ne sont pas faites pour décorer, simuler ou consoler, mais pour agir, nous bouleverser et nous donner accès à quelque chose comme une profondeur.

– Emmanuelle Santinelli-Folz, Christian-Georges Schwentzel, *La Puissance royale. Image et pouvoir de l'Antiquité au Moyen-Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

Comment le pouvoir monarchique orchestre-t-il un programme iconographique ? Cet ouvrage propose des éléments de réponse en prenant en compte non seulement les représentations figurées, stylisées, idéalisées ou réalistes des souverains, mais aussi les attributs du pouvoir monarchique, les symboles et logotypes. L'analyse porte également sur les espaces liés au pouvoir, les lieux choisis par celui-ci et leur architecture (palais, places, voies processionnelles, parvis, etc.) et sur les rituels qui mettent en scène la puissance monarchique. Ces diverses images sont appréhendées comme langages du pouvoir, dans le sens où elles permettent de saisir l'idéologie royale et les institutions monarchiques.

– Horst Bredekamp, *Théorie de l'acte d'image*, Paris, La Découverte, 2015,

Dans ce livre, Horst Bredekamp tente de comprendre un paradoxe qui hante la pensée de l'image depuis toujours : l'image, en tant qu'artefact créé par les humains, ne possède pas de vie propre, et pourtant elle développe une présence, une puissance, qui emporte celui qui la regarde – comme en témoigne la longue controverse sur la force des images, de l'iconoclasme byzantin ou protestant jusqu'à la destruction des bouddhas de Bâmiyân. Platon, Léonard de Vinci, Lacan, Heidegger, Warburg : nombreux sont ceux qui ont tenté de percer ce mystère de la puissance effective de l'image.

De la statuaire grecque jusqu'aux performances scéniques de Michael Jackson en passant par les automates, les tableaux vivants et l'œuvre de Niki de Saint-Phalle, Horst Bredekamp analyse plus de deux cents images afin de déployer une théorie originale et ambitieuse, celle de l'acte d'image. Conçue pour faire écho et contrepoint à la célèbre théorie de l'acte de langage, initiée par Searle et Austin, elle analyse la puissance

spécifique recelée par l'image. Il n'y a alors pas d'autre choix que de replacer l'image au même niveau que le langage (et l'écriture) dans notre pensée de l'humain et de son histoire, de ses origines à nos jours.

Traduit dans plusieurs langues, le livre de Horst Bredekamp est déjà une référence incontournable dans des disciplines aussi variées que la philosophie, l'esthétique, l'histoire de l'art et les études culturelles, l'histoire et la théorie politiques.

– *Pouvoir de l'écriture et scripturalité*

– Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955, réédité en 1993.

– Jack Goody :

– *La Raison graphique*, Paris, Les Éditions de minuit, 1979.

– *La Logique de l'écriture*, Paris, Armand Colin, 1986.

– Régis Debray, *Le Scribe, Genèse du politique*, Paris, Grasset, 1980.

– Luciano Canfora, « Lire à Athènes et à Rome », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 44^e année, n° 4, 1989. p. 925-937 (en libre accès sur le style Internet de l'Université de Chicoutimi au Québec, « Classiques des Sciences sociales »).

– Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Le Seuil, 1997.

De ces deux auteurs, cf. « Le Moyen Âge : de l'écriture monastique à la lecture scolastique », sur le site :

http://expositions.bnf.fr/lecture/arret/01_4.htm#.htm.

– David R. Olson, *L'Univers de l'écrit*, Paris, Retz, 1998.

– Marcel Détiéne, « L'écriture et ses nouveaux objets intellectuels en Grèce », in *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, Vol. 1, n° 2, p. 309-324.

– Joseph Morsel, « Ce qu'écrire veut dire au Moyen Âge. Observations préliminaires à une étude de la scripturalité médiévale », article en ligne in *Écrire, compter mesurer. Vers une histoire des rationalités pratiques*, Natacha Coquery, François Menant, Florence Weber, dir., Paris, Éditions Rue d'Ulm, Presses de l'École normale supérieure, 2006.

– Jacques Dalarun (dir.), *Le Moyen Âge en lumière : Manuscrits enluminés des bibliothèques de France*, Paris, Fayard, 2002. Patrick Boucheron, « Signes et formes du pouvoir », p. 173-205 (importance des « dons de livres » aux Rois et Princes, des bibliothèques royales).

– Jacques Le Goff, *L'Imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985.

– Jacques Le Goff (dir.) et alii, *L'État et les pouvoirs*, Paris, Seuil, 1989. Sur la symbolique monarchique et la constitution d'archives écrites, mémoire du royaume (Le Trésor des Chartres, placé dans l'enceinte de la Sainte-Chapelle, p. 49) : « progrès de la mémoire écrite dans une société qui attache de plus en plus de poids

à l'écrit comme preuve, comme argument ». Cf. les p. 53-101 (« L'imaginaire politique : mémoire et idéologie »), Jacques Le Goff.

– *Symbolique, mythologie, imaginaire, rites, « religions politiques »...*

– Ouvrages classiques de référence

– Ernst Cassirer :

– *La Philosophie des Formes symboliques*, to. 2, *La Pensée mythique*, Paris, Éditions de minuit, col. « Le Sens commun », 1972.

– *Langage et mythe*, Paris, Éditions de minuit, col. « Le Sens commun », 1973.

– *Essai sur l'homme*, Paris, Éditions de minuit, col. « Le Sens commun », 1975.

– *Le Mythe de l'État*, Paris, Gallimard, col. Bibliothèque de philosophie, 1993.

– Ouvrages sur Cassirer :

– Jean Seidengart, *Ernst Cassirer. De Marbourg à New-York, L'itinéraire philosophique*, Actes du colloque de Nanterre, 12-14 octobre 1988, Paris, Cerf, col. « Passages », 1990.

– Bertrand Vergeley, *Cassirer. La Politique du juste*, Paris, Michalon, col. « Le Bien commun », 1998.

– Jean-Pierre Vernant, *Religions, rationalités, politiques, Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 2007.

– Présentation de l'éditeur :

– Religions, rationalités, politique contient *L'Univers, les Dieux, les Hommes* ; *Les Origines de la pensée grecque* ; *Mythe et pensée chez les Grecs* ; *Mythe et société en Grèce ancienne* ; *Mythe et religion en Grèce ancienne* ; *L'Individu, la Mort, l'Amour* ; *La Mort dans les yeux* ; *Religions, histoires, raisons* ; *Entre mythe et politique* et *La Traversée des frontières*, mais aussi les écrits issus d'ouvrages collectifs, notamment *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* et *Les Ruses de l'intelligence. La mêtis des grecs*. Plusieurs index – index des notions et figures mythiques, index des noms anciens, index des noms d'auteurs modernes – viennent compléter cet ouvrage de référence.

– Claude Lévi-Strauss, *Œuvres*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque La Pléiade », 2008.

– Présentation de l'éditeur :

– Alliant le classicisme du style et la modernité de la méthode, l'œuvre de Claude Lévi-Strauss est à la fois pensée du monde, expérience de soi, et expérience sur soi. « Pourquoi et comment devient-on ethnologue ? » « Qu'est-ce qu'un style ? » « Que peut-il y avoir de commun entre un oiseau – l'Engoulevent –, l'art de la poterie, et la jalousie conjugale ? » En quoi la mythologie indienne a-t-elle favorisé la conquête de l'Amérique par l'homme blanc ?... Questions surprenantes, mais qui sont pourtant à la source des enquêtes menées par Lévi-Strauss. Le ton est donné. Son œuvre relève à la fois de la science et de la littérature, dirait-on, si de telles catégories pouvaient rendre compte de la singularité de son propos. Mais chez Lévi-Strauss, le cloisonnement n'est pas de mise, et le penseur fait « flèche de tout bois ». Ainsi le souvenir d'un tableau de la Renaissance sert-il de point de départ à une théorie de la structuration du sensible. Ainsi peut-on retrouver *Totem et tabou* dans un mythe jivaro. Ainsi la métaphysique bororo éclaire-t-elle d'un jour nouveau la figure de notre Père

Noël. Lévi-Strauss est à la recherche des correspondances, au sens baudelairien du terme, entre l'esprit et sa manifestation matérielle. Il met en scène les affinités qu'il perçoit entre les différents objets, le fil caché qui les relie. L'objet de l'analyse se dérobe ; il ne contient aucun message qui soit immédiatement communicable. Car un objet, mythe ou autre, n'existe pas en soi, mais dans le rapport, les correspondances, qu'il entretient avec les autres objets. Passerelles, rapprochements inattendus, résurgences, tels sont les jeux d'esprit auxquels invite la lecture de ces œuvres, qui ébranlent notre vision du monde.

La présente édition réunit sept ouvrages choisis par l'auteur : *Tristes tropiques*, remémoration des expériences de terrain de la fin des années 1930 qui resurgiront dans toute l'œuvre à venir ; *Le Totémisme aujourd'hui* et *La Pensée sauvage*, charnières entre la réflexion sur la parenté et l'étude des mythes ; *La Voie des masques*, *La Potière jalouse* et *Histoire de Lynx*, les trois « *Petites mythologiques* » qui, sur le ton de l'énigme, proposent une version accessible de l'analyse structurale ; *Regarder écouter lire*, enfin, poursuite de la réflexion anthropologique sur le terrain esthétique. Des textes inédits sont proposés en appendice. Au-delà de leur fonction figurative et documentaire, les illustrations, environ deux cents, en noir et blanc et en couleurs, donnent une forme visuelle à la pensée.

– Georges Dumézil :

– *Mythe et Épopée, L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Gallimard, 1968.

– *Mythe et Épopée, Types épiques indo-européens : un héros, un sorcier, un roi*, Gallimard, 1971.

– *Mythe et Épopée, Histoires romaines*, Gallimard, 1973.

– *Les Dieux souverains des Indo-européens*, Paris, Gallimard, 1977.

– *L'Oubli de l'homme et l'honneur des dieux*, Paris, Gallimard, 1985.

– *Entretiens avec Didier Éribon*, Paris, Gallimard, col. Folio, 1987.

– Hervé Coutau-Bégarie, *L'Œuvre de Georges Dumézil. Catalogue raisonné*, Paris, Économica, 1998.

– Essais divers

– Gustave Le Bon – longtemps directeur de la collection « Bibliothèque de Philosophie scientifique » aux Éditions Flammarion à Paris (en libre accès et ouvrages téléchargeables sur le site *Internet* de l'Université de Chicoutimi au Québec, « Classiques des Sciences sociales ») :

– *Psychologie des Foules*, Paris, Alcan, 1895 (1905, 9^e édition).

– *Les Opinions et les croyances*, Paris, Flammarion, 1911 (Classiques des Sciences sociales).

– *Psychologie du socialisme*, Paris, Alcan, 1898

– *Psychologie politique*, Paris, Flammarion, 1910.

– *Les Opinions et les croyances*, Paris, Alcan, 1911.

– *La Révolution française et la psychologie des révolutions*, Paris, Alcan, 1912.

– *Psychologie des temps nouveaux*, Paris, Alcan, 1920.

– *Bases scientifiques d'une philosophie de l'histoire*, Paris, Alcan, 1931.

– H. Monnier, *Le Paradis socialiste et le ciel*, Paris, Fischbacher, 1907.

– Éric Vœgelin, *Les Religions politiques*, Paris, Cerf, 1994 (écrit en 1938)

- Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, Paris, Marcel Rivière, 1908 (téléchargeable sur le site Internet de l'université de Chicoutimi au Québec, « classiques des sciences sociales »).
- Louis Auguste Rougier :
 - *La Mystique soviétique*, Bruxelles, Équilibres, 1934.
 - *Les Mystiques politiques et leurs incidences internationales*, Paris, Sirey, 1935.
- Edmond Seillière (important auteur d'histoire des idées politiques, négligé généralement aujourd'hui par les divers historiens des idées) :
 - *Ferdinand Lassalle* (1897) ;
 - *Le Parti socialiste allemand* (1898) ;
 - *La Philosophie de l'impérialisme (morale qui prône la domination)*, t.1. *Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique* (1903) ; t.2. *L'Impérialisme démocratique* (1907) ;
 - *Le Mal romantique. Essai sur l'impérialisme irrationnel* (1908) ;
 - *Mysticisme et domination, essais de critique impérialiste* (1913) ;
 - *Houston-Stewart Chamberlain, le plus récent philosophe du pangermanisme mystique* (1917) ;
 - *Les Étapes du mysticisme passionnel* (1919) ;
 - *Les Pangermanistes d'après-guerre* (1924) ;
 - *Un précurseur du national-socialisme. L'actualité de Carlyle* (1939).
- *Sur Edmond Seillière* :
 - Compte-rendu d'Albert Mathiez, *Annales Révolutionnaires*, t. 10, n° 4, juillet-septembre 1918, p. 564-566, publiées par Armand Colin, de l'ouvrage d'Ernest Seillière, *Le Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines* (Baron Seillière de l'Institut) ;
 - Louis Estève, *Une Nouvelle Psychologie de l'impérialisme*, Ernest Seillière, Paris, Alcan, 1913 ;
 - Paul Teltcharoff, *La Philosophie de l'histoire d'Ernest Seillière*, Paris, Madara, 1936 ;
 - Lucien Rudrauf :
 - *Le Mysticisme : Esthétique selon la doctrine d'Ernest Seillière*, Paris, Sirey, 1960 ;
 - Ernest Seillière et la philosophie de l'impérialisme ;
 - Jean Seillière, *Ernest Seillière (1866-1966). Centenaire de La Naissance*. 1966 ;
 - Hommage à Edmond Seillière, *Radio France Culture*, émission en deux parties / 08/et 09/05/2015/ *Les Nuits de France Culture*. Première diffusion : 1/12/1978 ;

- Cazanove, Laetitia de, *Ernest Seillière (1866-1955), théoricien de l'impérialisme et père du fascisme ?*, Université de Paris-Nanterre, 2001 (Dir. Didier Musiedlak).
- Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, col. « Idées », 1963.
- *Esprit*, numéro spécial sur « Le Mythe aujourd'hui », Paris, avril 1971, n° 4.
- Frances A. Yates, *Astrée. Le symbolisme impérial au XVI^e siècle*, Paris, Belin, 1989
- Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1960 (il a été mon professeur de philosophie à l'Université de Grenoble... de 1974) 1978). Mais aussi, *Introduction à la mythologie. Mythes et sociétés*, Paris, Albin Michel, 1996. Cf. le site codirigé par Michel Maffesoli, son élève fidèle et si brillant,
- Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, Presses Pocket, 1974, notamment le chapitre XI « La structure des mythes ».
- Marc Augé :
 - *Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Paris, Flammarion, 1977.
 - *Symbole, fonction, histoire*, Paris, Hachette, 1979.
 - *Génie du Paganisme*, Paris, Gallimard, 1982 (rééd. en « Folio Essais », Paris, Gallimard, 2008) (sur le concept de mythe...).
- Jean Tulard, *Le Mythe napoléon*, Paris, Armand Colin, col. « U », 1971.
- Léon Poliakov, *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1971 ; dernière éd. de poche, Paris, Presses Pocket, 1994.
- Pierre Servent, *Le Mythe Pétain, Verdun ou les tranchées de la mémoire*, Paris, Payot, 1972, Préface de Jean-Pierre Azéma.
- Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religion politique*, Paris, La Haye, Mouton, 1982 (ouvrage fondamental sur les religions séculières).
- Luc Brisson, *Platon, les mots et les mythes. Comment et pourquoi Platon nomma le mythe ?*, Paris, La Découverte, 1982.
 - Présentation de l'éditeur :

« Dire « mythe », c'est parler le grec ancien ou plus précisément le grec de Platon qui le premier employa de façon systématique, dans le sens de « mythe », le mot *mûthos*, dont l'acceptation habituelle était auparavant « pensée qui s'exprime, avis ». Lorsqu'il fait usage du mot *mûthos*, Platon décrit et critique. À l'aide de ce mot, il décrit un discours d'un certain type, tout en le situant par rapport à un autre discours, celui qui dit le vrai. La première partie de ce livre analyse le témoignage de Platon sur ce qu'est le mythe. En l'occurrence, le mythe apparaît comme le discours par lequel est communiqué tout ce qu'une collectivité donnée conserve en mémoire de son passé et tout ce qu'elle transmet oralement d'une génération à l'autre, que ce discours ait ou non été élaboré par un technicien de la communication (le poète, par exemple). Dans une seconde partie sont passées en revue les critiques faites par Platon à ce type de discours qu'est le mythe. Le mythe n'est ni un discours vérifiable ni un discours argumentateur. Cela n'empêche pas Platon de reconnaître une utilité au mythe qui s'intègre ainsi à l'exposé philosophique. Cet ouvrage, où interviennent ethnologie et philosophie, se fonde sur

une enquête lexicologique qui débusque toutes les apparitions de *mûthos*, c'est à dire tous les dérivés et tous les composés dont *mûthos* constitue le premier terme. D'où son titre : Platon les mots et les mythes. »

– Normann Cohn :

– *Histoire d'un mythe. La « conspiration » juive et les Protocoles des sages de Sion*, Paris, Gallimard, 1967 (réédition, 1992).

– Présentation de l'éditeur :

« Hitler ne fut pas le seul à être fasciné par les « protocoles des sages de Sion », le prétendu plan secret d'une poignée de juifs conjurés pour dominer le monde et ruiner l'Univers. Cet incroyable document, dont la réédition est presque partout désormais interdite, connu, après la Bible, les plus gros tirages de l'entre-deux-guerres.

C'est d'abord la prodigieuse fortune historique du plus grand faux politique des temps modernes qu'analyse Norman Cohn. Version définitive, et presque innocente, à l'origine, de toute une série d'élucubrations obscures, la petite machine de guerre fabriquée à Paris, à la fin du XIX^e siècle, par la police tsariste pour justifier les pogrommes allait, au lendemain de la Première Guerre, enflammer la propagande d'un monde en délire pour devenir la pièce maîtresse d'une idéologie exterminatrice et, entre des mains expertes au maniement des mythes, un chèque en blanc pour le génocide.

L'Histoire d'un mythe explore ainsi, par-delà le roman policier, quelques-uns des aspects les plus ignorés, mais les plus passionnants, de la psychologie collective de notre siècle. »

– *Démonolâtrie et sorcellerie au Moyen Âge : fantasmes et réalités*, traduction de Sylvie Laroche et Maurice Angeno, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1982.

– *Les Fanatiques de l'Apocalypse : millénaristes révolutionnaires et anarchistes mystiques au Moyen Âge*, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1983, réédité par les Éditions Aden, col. « Opium du peuple », 2010 (sans l'appareil de notes).

– Présentation de l'éditeur :

– De la fin du XI^e jusqu'à la première moitié du XVI^e siècle, l'Europe fut le foyer de nombreux soulèvements dont les chefs nourrissaient leurs doctrines des grandes prophéties traditionnelles de l'Ancien Testament. Aux pauvres et aux exploités des villes et des campagnes, ils prédisaient l'avènement prochain d'un Millénaire – pratiquement illimité –, sorte d'âge d'or où, libérée du mal et de la souffrance, la terre se transformerait en un nouveau Paradis terrestre. Le contenu révolutionnaire de ces mouvements ne tardait pas à mettre en péril l'ordre établi, l'exaltation mystique venant renforcer la violence des revendications sociales. Aussi furent-ils sauvagement persécutés et anéantis tant par l'Église que par le pouvoir temporel. Le messianisme révolutionnaire, qui, pendant près de quatre siècles et demi, cristallisa les aspirations et les rancœurs sociales des couches les plus pauvres d'une partie de l'Europe, est un phénomène mal connu. Norman Cohn, disposant d'une très vaste documentation, décrit avec bonheur l'histoire de ces courants messianiques, depuis les premières croisades des pauvres jusqu'aux prophètes du Millénaire égalitaire, Thomas Müntzer et Jean de Leyde (roi éphémère de la ville de Münster devenue la « Nouvelle Jérusalem » communiste), en passant par le mouvement des « flagellants », les hussites, les anabaptistes, etc. Mais l'auteur va plus loin. Il affirme que les chimères millénaristes n'ont rien perdu aujourd'hui de leur pouvoir de fascination. Les grandes idéologies du monde moderne doivent beaucoup à la tradition apocalyptique des masses du Moyen Âge...

Né à Londres en 1915 et mort en 2007, Norman Cohn a enseigné dans plusieurs universités d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Il est le spécialiste incontesté de l'histoire du millénarisme.

– Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion, Faux et Usages d'un faux*, t. I, *Introduction à l'étude des « Protocoles » : un faux et ses usages dans le siècle* ; (dir.) t. II *Études et Documents*, Paris, Berg International, *Faits et représentations* », 1992 ; rééd. revue corrigée et augmentée, Berg International et Paris, Fayard, 2004.

– Jan Waclav Makhaïski, *Le Socialisme des intellectuels*, Paris, Le Seuil, 1979.

- Régis Debray, *Critique de la raison politique (ou l'Inconscient religieux)*, Paris, Gallimard, 1981.
- Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, 1985.
- Yves Chalas, *Vichy et l'imaginaire totalitaire*, Préface du philosophe-anthropologue Pierre Sansot, Arles, Actes Sud, 1985.
- Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Le Seuil, 1986.
- Guy Hermet, *Sociologie de la construction démocratique*, Paris, Économica, col. « Politique comparée », 1986.
- Michel Pastoureau, *Figures et couleurs. Étude sur la symbolique et la sensibilité médiévale*, Paris, Le Léopard d'Or, 1986.
- Claude Rivière, *Les Liturgies politiques*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 1988.
- Pierre Birnbaum, *Un Mythe politique : La « République juive » de Léon Blum à Pierre Mendès-France*, Paris, Fayard, 1988.
- Frances Amélia Yates, *Astrée. Le Symbolisme impérial au XVI^e siècle*, Paris Belin, 1989.
- Ernst Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi*, Paris, Gallimard, 1989.
- Yves Bercé, *Le Roi caché. Sauveurs et imposteurs. Mythes politiques populaires dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 1990.
- Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, *Le Mythe nazi*, La Tour d'Aigues, 1991.
- Michel Plessin, *Le Mythe du peuple et la société française du XIX^e siècle*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 1992.
- Georges Guille-Escuret, « Le mythe ne se discute pas (pour ne pas faire d'histoire) », in *L'Homme*, 1995, t. 35, n° 133, p. 135-142.
- Pierre Somville, « Compte-rendu de l'ouvrage de Stella Georgoudi et Jean-Pierre Vernant, *Mythes grecs au figuré, de l'Antiquité au Baroque* », in *L'Antiquité classique*, t. 66, 1997, p. 525-526.
- Jacques Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Paris, Le Seuil, col. « Points. Histoire », 1991.

Dès les premiers siècles, les chrétiens ont cru confusément en la possibilité de racheter certains péchés après la mort. Mais dans le système dualiste de l'au-delà, entre Enfer et Paradis, il n'y avait pas de lieu pour l'accomplissement des peines purgatoires. Il fallut attendre la fin du XII^e siècle pour qu'apparaisse le mot Purgatoire, pour que le Purgatoire devienne un troisième lieu de l'au-delà dans une nouvelle géographie de l'autre monde. Le Purgatoire s'inscrit dans une révolution mentale et sociale qui remplace les systèmes dualistes par des systèmes faisant intervenir la notion d'intermédiaire et qui arithmétisent la vie spirituelle. Ce

Purgatoire, c'est aussi le triomphe du jugement individuel au sein des nouvelles relations entre les vivants et les morts. Cette enquête suit les avatars de la naissance du Purgatoire de l'Antiquité à La Divine Comédie de Dante. Cette naissance est un des grands épisodes de l'histoire spirituelle et sociale de l'Occident.

– *L'Imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1996.

Après avoir défini l'imaginaire et les moyens de son exploration, l'auteur évoque les représentations dont se sont servis les hommes du Moyen-âge pour penser le monde et la société : images de l'espace et du temps, codes symboliques, métaphores littéraires...

– *Un Autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, col. « Quarto », 1999.

Comprend : *Pour un autre Moyen-âge, L'Occident médiéval et le temps, L'Imaginaire médiéval, La Naissance du Purgatoire, Les Limbes, La Bourse et la vie, Le Rire dans la société médiévale.*

Un autre Moyen-âge c'est un Moyen-âge total qui s'élabore aussi bien à partir des sources littéraires, archéologiques, artistiques, juridiques, qu'avec les seuls documents naguère concédés aux seuls médiévistes.

– *Saint François d'Assise* », Paris, Gallimard, 1999.

Jacques Le Goff confie sa fascination pour saint François d'Assise, personnage historique qui, au cœur du tournant décisif du XII^e au XIII^e siècle, fait bouger la religion, la civilisation et la société. Il publie ici l'ensemble des textes qu'il a consacrés au saint.

– *Un Moyen Âge en images*, Paris, Ed. Hazan, 2000.

Fruit de quarante années de fréquentation des images du Moyen Âge, à travers la collection personnelle de l'auteur, cet ouvrage cherche à expliquer et à insérer ces images dans une évocation raisonnée et structurée de la société et de la civilisation de l'Occident médiéval dans son ensemble.

– *Le Dieu du Moyen Âge*, Entretien avec Jean-Luc Pouthier, Paris, Bayard, 2003.

De quel Dieu est-il question au Moyen Âge ? Que représentent l'Esprit saint et la Vierge Marie pour les médiévaux ? Quel rapport entre Dieu et la société médiévale ? Que croient les hommes du Moyen Âge ? Quelle est la place de Dieu et de la théologie dans la culture du Moyen Âge ? Telles sont les questions auxquelles s'efforce de répondre l'historien.

– *Héros du Moyen-âge, Le roi, le saint, au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004.

Présente des textes qui étudient le personnage du roi et du saint en Europe médiévale, à travers les figures du roi Saint Louis et de saint François d'Assise.

– *À la recherche du temps sacré. Jacques de Voragine et la Légende sacrée*, Paris, Perrin, Tempus, 2014.

Jacques de Voragine, dominicain mort en 1298 archevêque de Gênes, est l'auteur du plus grand best-seller médiéval après la Bible, la Légende dorée. Jacques Le Goff montre comment, au-delà du récit de vie des saints du calendrier, l'auteur s'est attaché à penser ensemble le temps humain et le temps divin, et donc la relation entre Dieu et sa créature. Cette extraordinaire entreprise de christianisation du temps représente un moment essentiel dans l'élaboration de la culture européenne.

– Jean-Claude Bonne, Jacques Le Goff, Éric Palazzo, Marie-Noël Colette, Pierre Vernant, *Le Sacre royal à l'époque de Saint-Louis*, Paris, Gallimard, col. « Le Temps des images », 2001.

– Yves Sassier, *Royauté et idéologie au Moyen-Âge. Bas-Empire, monde franc, France (IV^e-XII^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 2002.

– Présentation de l'éditeur :

La longue période de l'histoire médiévale qui s'étend du IV^e au XII^e siècle est dominée par une certaine vision du monde : celle d'une humanité pécheresse en marche vers Dieu, dont le séjour terrestre n'est qu'une étape douloureuse dans l'attente de son Salut. Or, très tôt, les clercs ont développé l'idée que le pouvoir terrestre avait un rôle à jouer au regard de cette destinée spirituelle de l'humanité et qu'une étroite collaboration s'imposait entre puissance royale et puissance sacerdotale. Mais sur quelles bases établir cette collaboration et quelle place y assigner au prince ? Ce dernier serait-il perçu comme le médiateur entre Dieu et les hommes, nécessairement placé dans une position de " suréminence " et donc d'irresponsabilité devant ses sujets ? Ou bien le gouvernant ne serait-il qu'un homme parmi d'autres, soumis comme eux à la médiation des

prêtres ? Comment, enfin, définir le bon roi et quelles devraient être les formes de son action ? Ces questions ont fait l'objet, dès la fin de l'Antiquité, de grands débats que l'on suit ici, au sein du monde franc et en France, jusqu'au seuil du XIII^e siècle. À travers les cas très concrets des souverains romano-barbares, puis des Carolingiens, au pouvoir hégémonique de plus en plus critiqué, cet ouvrage permet de comprendre comment s'est constituée, autour de la royauté, l'idéologie qui l'a portée, inspirée, et contestée.

- Table des matières :
 - L'héritage idéologique de l'Antiquité
 - La royauté romano-barbare
 - Les Carolingiens et l'enrichissement de l'idéologie royale
 - Le modèle carolingien dans la tourmente (fin IX^e-fin XI^e siècle)
 - Le tournant du XII^e siècle (v.1100-v.1180).
- Karl Löwith, *Histoire et salut. Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2002.
- Esther Cohen, *Le Corps du Diable. Philosophes et sorcières à la Renaissance*, Paris, Lignes, Éditions Léo Scheer, 2004.
- Nicole Hochner, *Louis XII. Les dérèglements de l'image royale (1498-1515)*, Paris, Champs Vallon, 2006.
- Claude-Gilbert Dubois, *Mythologies de l'Occident. Les bases religieuses de la culture occidentale*, Paris, Ellipses, 2007.
- Pascal Bouvier, *Millénarisme, messianisme, fondamentalisme : permanence d'un imaginaire*, Paris, L'Harmattan, col. « Utopies », 2008.
- Marc Angenot (fondamental) :
- *Gnose et millénarisme : deux conceptions pour le XX^e siècle*, Montréal, Discours social, vol. XXIX, Université Mac Gill, 2008.
 - *Le Siècle des religions séculières*, Montréal, Discours social, vol. XXXVIII, Université Mac Gill, 2014.
- Frédéric Monneyron, Antigone Mouchtouris (dir.), *Des Mythes politiques*, Paris, Imago, 2010.
- Présentation de l'éditeur :
 - À l'âge des médias où abondent les conseillers en communication, à l'ère d'Internet où s'affolent les rumeurs plus ou moins manipulées, une évidence s'impose : loin de s'ancrer toujours dans le réel, le domaine politique est constitué d'un immense réservoir d'images, et ce qui était naguère si manifeste pour l'idéologie fasciste ou l'utopie bolchevique n'est pas vraiment différent pour nos sociétés rationalistes et individualistes. Guerres, conflits, réveils nationalistes et même signatures de traités cristallisent autour d'eux nombre de représentations collectives : mythes de fondation ou d'identité nationale, mythologies de la chute, du paradis perdu ou de l'âge d'or... Et l'homme « providentiel », dans les moments cruciaux de l'Histoire, revêt les habits du héros-sauveur, séduisant les peuples désorientés qui, pour le meilleur ou pour le pire, lui vouent un culte irrationnel. Dans le présent ouvrage, s'appuyant sur plusieurs exemples, spécialistes de littérature, philosophes, sociologues et anthropologues décryptent, à travers ce transfert sauvage du sacré sur le lien social, l'élaboration des mythes politiques, de l'Antiquité à nos jours. Leurs brillantes analyses nous permettent ainsi de porter, sur un monde saturé d'informations et constamment traversé d'émotions, un regard averti et lucide.
 - Table des matières :
 - FONDATEURS ET IDENTITÉS MYTHIQUES
 - Le rôle d'Antigone dans la construction de la Polis chez Sophocle
 - Mythes d'identité et institutions politiques : le Grütli et la Confédération helvétique
 - La Rome antique et l'Europe : un héritage et des malentendus

- Un mythe fondateur et mobilisateur : le traité de l'Élysée en France et en Allemagne
- Mobilisations nationalistes et mythes politiques dans les guerres de l'ex-Yougoslavie

PERSONNAGES MYTHIQUES ET SYMBOLES

- Existe-t-il un mythe gaullien ?
- Le mythe du retour du héros : des légendes surnaturelles aux rumeurs de survie
- La fonction mythopoïétique de la couleur dans la symbolique du politique
- L'art de la défiguration symbolique : le duel entre Sarkozy et Chirac

Jean-François Gautier, *Le Sens de l'histoire. Une histoire du messianisme en politique*, Paris, Ellipses, 2013.

– *La question de « la modernité » et le mythe du « Progrès » en histoire des idées politiques*

La question de l'analyse du concept de « modernité » recouvre une immense bibliographie, infinie, en soi, chaque période ayant eu son mot à dire sur les précédentes, sur son présent et sur l'avenir telle qu'elle le voyait. J'ai écarté ici, toutes références au thème, qui me passionne aussi, « Cités idéales et utopies ». Les ouvrages retenus ci-dessous ne sont qu'indicatifs et évidemment non exhaustifs.

– *Émile Durkheim, La Division du travail social*, (édité en 1893), Paris, PUF, col. « Quadrige », 1986. Une précision importante : *la quasi-totalité de l'œuvre d'Émile Durkheim est librement accessible et téléchargeable sur le site Internet de l'Université de Chicoutimi au Québec, « Classiques des Sciences sociales », fondé en 1993 et dirigé par le Pr. Jean-Marie Tremblay, sociologue québécois.*

– Matthieu Béra, *Émile Durkheim à Bordeaux (1887-1902)*, Bordeaux, Éditions Confluences, 2014.

– Marcel Fournier, *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, col. « Histoire de la pensée », 2007.

Fils et petit-fils de rabbin, né à Épinal en 1858, Émile Durkheim refuse de suivre la voie familiale. Agrégé de philosophie, il devient professeur de sciences sociales à Bordeaux et commence la rédaction de ses ouvrages de sociologie. Sachant s'entourer des collaborateurs les plus zélés (Célestin Bouglé, Paul Fauconnet, Maurice Halbwachs, Robert Hertz, Henri Hubert, Paul Lapie, Emmanuel Lévy, Marcel Mauss, Paul Richard, François Simiand, etc.), il crée avec eux en 1896 une revue, *L'Année sociologique*, et forme ce qu'il est convenu d'appeler l'école française de sociologie. Voilà pourquoi Marcel Fournier s'intéresse non seulement à l'homme, mais aussi à tous ceux qui l'ont entouré et ont participé avec lui à la fondation de cette nouvelle école de pensée, souvent qualifiée à l'époque de « réalisme social ». Dans cette biographie, à la fois intellectuelle et collective, l'auteur ne laisse rien au hasard de la vie et de l'œuvre considérable du fondateur de la sociologie en France. De *De La Division du travail social* (1893) aux *Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), en passant par *Les Règles de la méthode sociologique* (1895) et *Le Suicide* (1897), les préoccupations majeures de Durkheim (l'individu, la famille, le travail, la politique, la morale, la religion, la maladie, la guerre, la mort) résonnent aujourd'hui avec autant d'acuité. Si c'est une vie avant tout consacrée à la recherche et à l'enseignement que l'on découvre ici, c'est aussi une existence qui, sans être partisane, est sincèrement engagée : dans l'affaire Dreyfus, dans la séparation de l'Église et de l'État, dans la montée du socialisme en France. Enfin, profondément marqué par la mélancolie et la tragédie, Durkheim parviendra difficilement à supporter les malheurs d'une vie – la perte de son fils à la guerre –, d'une société et d'une époque.

- Georg Simmel :
 - *Les Problèmes de la philosophie de l'histoire*, Paris, PUF, 1984.
 - *Philosophie de l'Argent*, Paris, PUF, 1988 ;
 - *La Tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Éditions Rivages, 1988 ;
 - *Secret et sociétés secrètes*, Strasbourg, Circé, 1991 ;
 - *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1991 ;
 - *Le Conflit*, Saulxures, Circé, 1992 ;
- *Sur Georges Simmel*
- Ottheim Rammstedt, Patrick Watier, *G. Simmel et les sciences humaines*, Paris, Meridien Klincksieck, 1992.
- François Léger, *La Pensée de Georg Simmel*, Paris, Kimé, 1989.
- Max Weber :
 - *Économie et Société*, Préface de Rayon Aron, traduction de Julien Freund, Paris, Plon, 1959 ; nouvelle traduction, par Catherine Colliot-Thélène, Paris, La Découverte / Poche, 2003 ;
 - *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, traduction de Jean-Pierre Grossein, Gallimard, 2003 ;
 - *La Bourse*, traduction Pierre de Larminat, Allia, 2010 ;
 - *Sur le Travail Industriel*, traduction inédite par Paul-Louis van Berg, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2012 ;
 - *La Domination*, traduction inédite par Isabelle Kalinowski, Paris, La Découverte, 2014.
- *Sur Max Weber* :
 - Julien Freund, *Sociologie de Max Weber*, PUF, col. « Le sociologue », Paris, 1966.
 - Philippe Besnard, *Protestantisme et capitalisme*, Paris, Armand Colin, col. « U2 », 1970.
 - Philippe Raynaud, *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*, Paris, PUF, col. Quadrige, 1987.
 - Pierre Bouretz, *Les Promesses du Monde. Philosophie de Max Weber*, Paris, Gallimard, 1996.
 - Wilhelm Hennis, *La Problématique de Max Weber*, Paris, PUF, solo. Sociologies, 1996.
 - Wolfgang Mommsen, *Max Weber et la politique allemande (1890-1920)*, Paris, PUF, col. Sociologies, 1985.
 - Michaël Pollak, *Max Weber en France, l'itinéraire d'une œuvre*, Les Cahiers de l'IHTP, juillet 1986.

- Catherine Colliot-Thélène, *Max Weber et l'Histoire*, PUF, col. « Philosophies », Paris, 1990.
 - Monique Hirschhorn *et alii*, *Durkheim, Weber. Vers la fin des malentendus*, Paris, L'Harmattan, col. « Théories sociologiques », 1994.
 - Jean-Pierre Olivier de Sardan, « L'espace wébérien des sciences sociales », *Genèses. Sciences sociales et Histoire*, n° 10, janvier 1993, p. 146-160.
 - Pierre Million *et alii*, « Max Weber et le destin des sociétés modernes », *Recherches sur la philosophie et le langage*, n° 17, 1995.
 - Pierre Lascoumes *et alii*, *Actualité de Max Weber pour la sociologie du Droit*, Paris, LGDJ, 1995.
 - Carsten Klingemann, « Les sociologues nazis et Max Weber (1933-1945) », *Genèses. Sciences sociales et Histoire*, 21, 1995, p. 53-74.
 - Monique Hirschhorn, *Max Weber et la sociologie française*, Paris, L'Harmattan, col. « Logiques sociales », 2000.
 - Jean-Pierre Grossein, *Max Weber, Concepts fondamentaux de sociologie, textes choisis*, Paris, Gallimard, col. « Tel », 2016.
- Talcott Parsons, *Le Système des sociétés modernes* (1951), Dunod, 1973.
- Shmuel Noah Eisenstadt, *Approche comparative de la civilisation européenne, trad.*, PUF, 1994.
- Histoire du temps
- Gehrard Dhorn-van Rossum, *L'Histoire de l'heure. L'horlogerie et l'organisation moderne du temps*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1997.
- Pierre Chaunu, *Danse avec l'Histoire*, Entretiens avec Éric Mension-Rigau, Paris, De Fallois, 1998.
- Kristen Lippincott, *L'Histoire du temps*, Paris, Larousse, 2000.
- Nicole Aubert, *Le Culte de l'urgence. La société malade du temps*, Paris, Flammarion, col. « Champs », 2003.
- Jean-Pierre Boutinet, *Vers une société des agendas. Une mutation des temporalités*, Paris, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 2004.
- Jacques André, Sylvie Dreyfus-Asséo, François Hartog (dir.), *Les Récits du temps*, Paris, PUF, 2010.
- François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, col. « La Librairie du XXI^e siècle », 2003, rééd. 2012.

– Ouvrages divers sur l'objet et le concept de « modernité »

– Henri Lefebvre :

– *Introduction à la modernité*, Paris, Les Éditions de minuit, 1962.

– *Critique de la Vie quotidienne*, Paris, L'Arche, 2 Tomes, 1958, 1961.

– Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, Paris, Gallimard, 2 tomes, 1948.

– Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société* (1975), Seuil « Points », 1999.

– Fernand Braudel, Ernest Labrousse (dir.), *Histoire économique et sociale de la France*, Paris, PUF, 1977.

– Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1979.

– Lewis Mumford :

– *Technique et civilisation*, Paris, Le Seuil, 1950 ;

– *Le Mythe de la machine*, Paris, Fayard, 2 vol., 1973, 1974.

– Theodor Adorno, Max Horkheimer, *La Dialectique de la Raison*, Gallimard, col. « Tel », 1974.

– Daniel Bell :

– *Vers la société post-industrielle* (1973), Laffont, 1976.

– *Les Contradictions culturelles du capitalisme* (1976), PUF, 1979.

– Jürgen Habermas :

– *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

– *Théorie de l'agir communicationnel. Tome 1, Rationalité de l'agir et rationalisation de la société ; Tome 2, Pour une critique de la raison fonctionnaliste*, Fayard, 1987.

– *Le Discours philosophique de la modernité : Douze conférences*, Gallimard, 1988.

– *L'Intégration républicaine. Essais de théorie politique*, Paris, Fayard, 1998 ;

– *Après l'État-nation: Une nouvelle constellation politique*, Paris, Fayard, 2000.

– Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*, Minuit, 1979.

– Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien : Arts de faire*, Paris, Union générale d'Édition, col. « 10/18 », 1980.

- Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 2 vols., Garnier-Flammarion, 1981.
- Claude Nicolet, *L'Idée républicaine en France : Essai d'histoire critique (1789-1924)*, Paris, Gallimard, 1982.
- David S. Landes, *L'Heure qu'il est*, Paris, Gallimard, 1987.
- Jacques Le Goff, *Mémoire et histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 1988.
- Raymond Aron :
 - *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, Paris, Gallimard, 1963 ;
 - *Trois essais sur l'âge industriel*, Paris, Plon, 1966 ;
 - *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967 ;
 - *Les Désillusions du progrès*, Paris, Calmann-Lévy, 1969 ;
 - *La Sociologie allemande contemporaine*, Paris, PUF, col. Quadrige, 1981 ;
 - *Mémoires. 50 ans de réflexion politique*, 2 volumes, Paris, Julliard, 1983.
- Pierre Ansart, *Les Sociologies contemporaines*, Paris, Le Seuil, col. « Points. Essais », 1990.
- Alexis Nouss, *La Modernité*, Paris, Jacques Grancher, 1991.
- Modris Eksteins, *Le Sacre du printemps. La Grande Guerre et la naissance de la modernité*, Paris, Plon, 1991.
- Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, trad., Paris, Flammarion, col. « Champs », 1992.
- Hélène Vérin, *La Gloire des ingénieurs. L'intelligence technique du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, col. « L'Évolution de l'Humanité », 1993 :

Bâtisseur du progrès ou homme d'artifices, l'ingénieur est une figure centrale du mythe de la modernité. Hérald du génie à la Renaissance, il triomphe dans l'organisation industrielle au temps de Jules Verne.

Ce livre nous invite, à travers une abondante littérature, peu connue ou inédite, à délaisser le mythe pour pénétrer dans l'histoire profuse et vivante des ingénieurs. Ouvrant l'espace de la technique, dans la société comme dans la connaissance, au confluent d'intérêts contraires et à la rencontre du savoir et du faire, de l'esprit et de la matière, les ingénieurs sont en quête d'un autre « Discours de la méthode ». Dès le XVI^e siècle, ils s'appliquent à anticiper par le calcul les effets de leurs artifices, pour en augmenter les avantages. Soucieux d'instrumenter au plus juste les mathématiques, ils réfléchissent sur les vertus de la modélisation, de la normalisation de la science des systèmes et sont, à la fin du XVIII^e siècle, au cœur du débat sur les avantages et les inconvénients de l'industrialisation.

Hélène Vérin est philosophe et chargée de recherche en économie au CNRS. Elle a déjà publié *Entrepreneurs, entreprises. Histoire d'une idée*.
- Henri Meschonnic, *Modernité Modernité*, Paris, Gallimard, 1993
- Pierre Bourdieu :
 - *La distinction*, Paris, Éditions de minuit, 1979.
 - *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de minuit, 1980.

- *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de minuit, 1980.
- *Choses dites*, Paris, Éditions de minuit, Paris, 1987.
- *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- *L'Homo academicus*, Paris, Éditions de minuit, 1984.
- *Noblesse d'État*, Paris, Éditions de minuit, 1989.
- Alain Accardo, *Initiation à la sociologie de l'illusionnisme social*, Bordeaux, Le Mascaret, 1983.
- Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme : une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Seuil, 1983.
- Claude Lefort, « Esquisse d'une genèse de l'idéologie dans les sociétés modernes », in *Les Formes de l'histoire : Essais d'anthropologie politique*, Gallimard, 1978, p. 278-329.
- Michel Foucault :
 - *Les Mots et les choses*, Gallimard, col. « Tel », Paris, 1968.
 - *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
 - *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
 - *Naissance de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.
 - *Résumé des cours au Collège de France, 1970-1982*, Julliard, Paris, 1989.
 - *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France, 1976*, Paris, Gallimard, Seuil, col. « Hautes études », 1997.
 - *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France, 1976*, Paris, Gallimard, Seuil, col. « Hautes études », 2004.
 - *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France, 1976*, Paris, Gallimard, Seuil, col. « Hautes études », 1997.
 - *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, 3 t.
 - *Théories et institutions pénales, Cours au Collège de France, 1976*, Paris, Gallimard, Seuil, col. « Hautes études »,

« Ce qui caractérise l'acte de justice, ce n'est pas le recours à un tribunal et à des juges ; ce n'est pas l'intervention des magistrats (même s'ils devaient être de simples médiateurs ou arbitres). Ce qui caractérise l'acte juridique, le processus ou la procédure au sens large, c'est le développement réglé d'un litige. Et dans ce développement, l'intervention des juges, leur avis ou leur décision n'est jamais qu'un épisode. C'est la manière dont on s'affronte, la manière dont on lutte qui définit l'ordre juridique. La règle et la lutte, la règle dans la lutte, c'est cela le juridique. »

Michel Foucault

Théories et Institutions pénales est le titre donné par Michel Foucault au cours qu'il prononce au Collège de France de novembre 1971 à mars 1972. Dans ces leçons, Michel Foucault théorise, pour la première fois, la question du pouvoir qui va l'occuper jusqu'à la rédaction de *Surveiller et punir* (1975) et au-delà, d'abord à travers la relation minutieuse de la répression par Richelieu de la révolte des Nu-pieds (1639-1640), puis en montrant comment le dispositif de pouvoir élaboré à cette occasion par la monarchie rompt avec l'économie des institutions juridiques et

judiciaires du Moyen Âge et ouvre sur un « appareil judiciaire d'État », un « système répressif » dont la fonction va se centrer sur l'enfermement de ceux qui défient son ordre. Michel Foucault systématise l'approche d'une histoire de la vérité à partir de l'étude des « matrices juridico-politiques », étude qu'il avait commencée dans le cours de l'année précédente (Leçons sur la volonté de savoir), et qui est au coeur de la notion de «

relation de savoir-pouvoir ». Ce cours développe sa théorie de la justice et du droit pénal. La parution de ce volume marque la fin de la publication de la série des Cours de Michel Foucault au Collège de France (dont le premier volume a été publié en 1997).

– *Sur Michel Foucault* :

- Gilles Deleuze, *Foucault*, Paris, Les Éditions de minuit, 1986.
- Didier Éribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, col. « Champs », 1991.
- Frédéric Gros, *Michel Foucault*, Paris, PUF, col. « Que Sais-je ? », 1996.
- Hubert Dreyfus, Paul Rabinow, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984.

– Jean Baudrillard :

- *Le Système des objets. La consommation des signes*, Paris, Denoël/Gonthier, col. « Médiations », 1968 ;
- *La Société de consommation*, Paris, Gallimard, col. « Idées », 1970 ;
- *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, col. « Tel », 1972 ;
- *Le Miroir de la production*, Paris, Casterman poche, 1973 ;
- *À l'ombre des majorités silencieuses. La fin du social*, Paris, Denoël/Gonthier, col. « Médiations », 1982 ;
- *Les Stratégies fatales*, Paris, Grasset/Le Livre de poche, 1983 ;
- *Le Paroxyste indifférent. Entretiens avec Philippe Petit*, Paris, Grasset, 1997.

– Jean Chesneaux :

- *De la modernité*, Paris, La Découverte, 1983 ;
- *Modernité-monde*, Paris, La Découverte, 1989 ;
- *Habiter le Temps*, Paris, Bayard Éditions, 1996.
- « Le Temps et l'histoire. Entretien de Gérard Noiriel et Alban Bensa avec Jean Chesneaux », *Genèses. Sciences sociales et Histoire*, n° 29, p. 123-140.

– Georges Balandier :

- *Le Détour : pouvoir et modernité*, Fayard, 1985 ;
- *Le Désordre : éloge du mouvement*, Fayard, 1988 ;
- *Le Grand système*, Paris, Fayard 2001.

– Gianni Vattimo, *La fin de la modernité : nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne*, Seuil, 1987.

– Michel Winock, *La Fièvre hexagonale : les grandes crises politiques, 1871-1968*, Seuil, « Points Histoire », 1986.

– Reinhart Koselleck, *Le Futur passé : Contribution à la sémantique des temps historiques* (1979), Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990.

- Pierre Sansot (professeur de philosophie à l'Université de Grenoble, tenant d'une sociologie qualitative, « phénoménologique ») :
 - *Poétique de la ville*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988 (réédition chez Armand Colin, col. « U », 2002) ;
 - *Les Formes sensibles de la vie sociale*, PUF, 1986 ;
 - *Cahiers d'enfrance*, Seyssel, Champ Vallon, 1989 ;
 - *Les Gens de peu*, PUF, col. « Sociologie d'aujourd'hui », 1991 ;
 - *Le Rugby est une fête*, Paris, Plon, 1990 ;
 - *Papiers rêvés, papiers enfuis*, Saint-Clément de Rivière, Fata Morgana, 1992...
 - *Les Pilleurs d'ombres*, Paris, Payot, 1994 ;
 - *Jardins publics*, Paris, Payot, 1995 ;
 - *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot, 1998 ;
 - *Chemins aux vents*, Paris, Payot, 2000.

- Antoine Compagnon, *Les Cinq paradoxes de la modernité*, Seuil, 1990.

- Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, 1991.

- Marc Augé, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

- Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, col. « Références », 1986 ; rééd. 1992.

- Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992 (en libre accès téléchargeable sur le site *Internet* de l'Université de Chicoutimi, « Classiques des Sciences sociales »).

- Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Cerf, 1992.

- Alain Ehrenberg :
 - *L'Individu incertain*, Paris, Hachette Littérature, 1995 ;
 - *Le Culte de la performance*, Paris, Hachette Littérature, 1991 ;
 - *La Fatigue d'être soi : dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 2000.

- Michel Audet, Michel, Hamide Bouchikhi (dir.), *Structuration du social et modernité avancée. autour des travaux d'Anthony Giddens*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 1993.

- Ronald Inglehardt, *La Transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées*, Paris, Économica, 1993.

- Anthony Giddens, *Les Conséquences de la modernité* (1990), Paris, L'Harmattan, 1994.

- Karl Polanyi, *La Grande Transformation*, Gallimard, 1994.
- Dominique Schnapper, *La Communauté des citoyens : sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 1994.
- Anthony Giddens, *Les Conséquences de la modernité* (1990), L'Harmattan, 1994.
- Henri Mendras, *La Seconde Révolution française : 1965-1984*, Paris, nouvelle édition, Gallimard, col. « Folio/Essais », 1994.
- Daniel Bensaïd, *La Discordance des temps. Essais sur les crises, les classes, l'histoire*, Paris, Éditions de la passion, 1995.
- Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Fayard, 1995.
- Peter Wagner, *Liberté et discipline : les deux crises de la modernité*, Paris, Métailié, 1996.
- Jean-François Bayart, *L'Illusion identitaire*, Fayard, 1996.
- Yves Boisvert :
 - *Le monde postmoderne : Analyse du discours sur la postmodernité*, L'Harmattan, 1996.
 - *L'Analyse postmoderniste : Une nouvelle grille d'analyse socio-politique*, L'Harmattan, 1997.
- Shmuel Eisenstadt, *Les Antinomies de la modernité : Les composantes jacobines de la modernité et du fondamentalisme*, Paris, L'Arche, 1997.
- François Dubet, Danilo Martucelli, *Dans quelle société vivons-nous?*, Paris, Le Seuil, 1998.
- Charles Taylor, *Les Sources du moi : La formation de l'identité moderne* (1989), Seuil, 1998.
- Carl Havelange, *De l'œil et du monde. Une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998.
- Gilles Lazuech, *L'Exception française : Le modèle des grandes écoles à l'épreuve de la mondialisation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999.
- Jean-Pierre Le Goff :
 - *Les Illusions du management : Pour le retour du bon sens*, La Découverte, 1996.
 - *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte, 1998.
 - *La Barbarie douce : La modernisation aveugle des entreprises et de l'école*, La Découverte, 1999.
 - *La Démocratie post-totalitaire*, Paris, La Découverte, 2002.

– Manuel Castells, *L'Ère de l'information*, t. 1, *La Société en réseaux* (1996), t. 2, *Le Pouvoir de l'identité* (1997), Paris, Fayard, 1998-1999.

– Paul Ricœur :

– *Temps et récits*, 3 tomes, Paris, Le Seuil, col. « Points, Essais », 1991 :

« Temps et Récit explore, après La Métaphore vive, le phénomène central de l'innovation sémantique. Avec la métaphore, celle-ci consistait à produire une nouvelle pertinence de sens par le moyen d'une attribution impertinente. Avec le récit, l'innovation consiste dans l'invention d'une intrigue : des buts, des causes, des hasards, relevant à des titres divers du champ pratique, sont alors rassemblés dans l'unité temporelle d'une action totale et complète. La question philosophique posée par ce travail de composition narrative est celui des rapports entre le temps du récit et celui de la vie et de l'action affective. Plusieurs disciplines sont convoquées à la barre de ce grand débat entre temps et récit, principalement la phénoménologie du temps, l'historiographie, et la théorie littéraire du récit de fiction. *Temps et Récit* 1 met en place, dans une première partie, la thèse de Paul Ricœur, qui se précise tout au long des trois tomes, selon laquelle le récit comporte trois rapports " mimétiques " : au temps agi et vécu, au temps propre de la mise en intrigue, au temps de la lecture. Dans une deuxième partie, l'ouvrage met ce schéma à l'épreuve sur l'histoire.

– *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, col. « Points », 2000, rééd. 2003 :

« L'ouvrage comporte trois parties nettement délimitées par leur thème et leur méthode. La première, consacrée à la mémoire et aux phénomènes mnémoniques, est placée sous l'égide de la phénoménologie au sens husserlien du terme. La deuxième, dédiée à l'histoire, relève d'une épistémologie des sciences historiques. La troisième, culminant dans une méditation sur l'oubli, s'encadre dans une herméneutique de la condition historique des humains que nous sommes.

Mais ces trois parties ne font pas trois livres. Bien que les trois mâts portent des voilures enchevêtrées mais distinctes, ils appartiennent à la même embarcation, destinée à une même et unique navigation. Une problématique commune court en effet à travers la phénoménologie de la mémoire, l'épistémologie de l'histoire, l'herméneutique de la condition historique : celle de la représentation du passé.

Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donne le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire – et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués. » Paul Ricœur

– Gilles Lipovetsky :

– *L'Ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983 ;

– *L'Empire de l'éphémère : la mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987 ;

– *Le Crépuscule du devoir : l'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Paris Gallimard, 1992 ;

– *Les Temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004.

– Vincent Descombes, « Une question de chronologie », in Françoise Gaillard, Jacques Poulain, Richard Schusterman (dir.), *La modernité en questions: De Richard Rorty à Jurgen Habermas*, Cerf, 1998.

– Luc Boltanski, Eve Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

– Hand Blumenberg, *La légitimité des Temps modernes* (1966), Gallimard, 1999.

– Danilo Martucelli, *Sociologie de la modernité*, Paris, Gallimard, col. Folio-Essais, inédits, n° 348, 1999.

- Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975; rééd. poche coll. « Points », 1999.
- Edward W. Saïd, *Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard et *Le Monde diplomatique*, 2000.
- Claude Fischler, *L'Homnivore*, Paris, Poche Jacob, 2001.
- Michel Callon, Pierre Lascoumes, Yannick Barthe, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil, 2001.
- Dominique Schnapper, *La Démocratie providentielle : Essai sur l'égalité contemporaine*, Gallimard, 2002.
- Danilo Martucelli, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, Folio-Essais, inédits, n° 407, 2002.
- Henri Meschonic, Shiguehiko Hasumi (dir.), *La Modernité après le postmoderne*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2002.
- David Le Breton :
 - *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 1990 ;
 - *Signes d'identité, Tatouages, percings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.
- Michel Freitag, Yves Bonny, *L'Oubli de la société : Pour une théorie critique de la postmodernité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.
- Charles Melman, *L'Homme sans gravité : Jouir à tout prix*, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun, Denoël, 2002.
- François Cusset, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, La Découverte, 2003.
- Céline Lafontaine, *L'Empire cybernétique: Des machines à penser à la pensée machine*, Seuil, 2004.
- Yves Bonny, *Sociologie du temps présent, Modernité avancée ou postmodernité ?*, Paris, Armand Colin, Col. « U », 2004.
- Ulrich Beck :
 - *La Société du risque : Sur la voie d'une autre modernité* (1986), Paris, Aubier col. « Alto », 2001 ;
 - *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Aubier col. « Alto », 2002 ;
 - *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier col. « Alto », 2006.
- Olivier Rey, *Une Folle Solitude. Le fantasme de l'homme auto-construit*, Paris, Seuil, 2006.

Tout au long du XX^e siècle, les enfants, dans leurs poussettes, ont fait face à l'adulte qui les promenait. Jusqu'aux années 70, où un retournement massif est intervenu : brusquement, on s'est mis à orienter les enfants vers l'avant. Pourquoi cette inversion ?

La question, sous ses apparences anodines, nous entraîne dans une enquête inattendue et passionnante au cœur du monde contemporain. La démocratie et la science, nos références cardinales, ont contribué conjointement au retournement : l'une et l'autre privilégiant un sujet libéré du poids du passé, des entraves traditionnelles, un sujet regardant d'emblée vers l'avant et auto-construit.

Sommes-nous pour autant devenus des surhommes qui tirent leur être d'eux-mêmes et élaborent de façon autonome leurs valeurs ? Ou bien sommes-nous restés des hommes qui, à récuser toutes les autorités, risquent de s'abandonner aux déterminismes aveugles et aux fantasmes régressifs que, vaille que vaille, les civilisations s'efforçaient d'appriivoiser ?

Pour Olivier Rey, les récits inventés depuis un demi-siècle par la science-fiction sont moins fantaisistes qu'on ne le pense : ils nous instruisent sur un réel qui, sous des dehors rationnels, est plus que jamais gouverné par l'inconscient. Ses analyses éclairent les orientations actuelles de la biologie qui, s'emparant de la reproduction humaine, a entrepris de matérialiser des théories infantiles, de nous affranchir des chaînes généalogiques et de l'obscurité de l'origine sexuelle. L'examen des doctrines éducatives en usage, promouvant un enfant délivré de la tutelle des adultes, constructeur de ses savoirs et de lui-même, nous permet de mesurer à quel point l'utopie de l'autofondation a pénétré notre monde.

Olivier Rey est chercheur au CNRS, enseignant à l'École polytechnique et à l'université Panthéon-Sorbonne. Il a publié au Seuil, en 2003, un essai, *Itinéraire de l'égarement*, analysant les origines de la science moderne et son statut dans la pensée contemporaine.

– Frédéric Rouvillois, *L'Invention du progrès. Aux origines de la pensée totalitaire*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

– Philippe Corcuff :

– *La Société de verre. Pour une éthique de la fragilité*, Paris, Armand Colin, col. « Individu et société », 2002 ;

– *La Question individualiste. Stirner, Marx, Durkheim, Proudhon, Latresne*, Éditions Le Bord de l'Eau, col. « Jaune & Noir. Politique », 2003 ;

– *B.A.-BA philosophique de la politique pour ceux qui ne sont ni énarques, ni politiciens, ni patrons*, Paris, Les Éditions Textuel, collection « Petite Encyclopédie Critique », 2011.

– *Les Nouvelles Sociologies*, Paris, Nathan, col. « 128 », 1989, 3^e édition (revue et augmentée), 2011.

– *Où est passée la critique sociale ? Penser le global au croisement des savoirs*, Paris, La Découverte, col. « Bibliothèque du MAUSS », 2012 ;

– Michel Maffesoli : cf. site Internet :

<http://www.michelmaffesoli.org/seminaires/rencontre-debat-helene-strohl-michel-maffesoli>

Cf. également le site des *Cahiers européens de l'Imaginaire* que Michel Maffesoli a créé avec Gilbert Durand : <http://www.lescahiers.eu/contributeurs/michel-maffesoli>

– *La Violence totalitaire*, Paris, PUF, 1979 ; rééd. 1994 *La Violence totalitaire. Essai d'anthropologie politique*, Paris, Méridiens-Klincksieck ;

– *La Conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, PUF, 1979 ;

– *Le Temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Le Livre de poche, La Table Ronde, 2001 ;

– *La Part du diable : Précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion, 2002 ;

– *Notes sur la postmodernité : le lieu fait lien*, Paris, Éditions du félin, Institut du monde arabe, 2003 ;

– *L'Instant éternel. Le retour du tragique dans les sociétés postmodernes*, Paris, La Table Ronde, 2003 ;

– *Le Rythme de vie. Variation sur l'imaginaire post-moderne*, Paris, éd. Table Ronde, coll. « Contretemps », 2004 ;

– *Le Réenchantement du monde. Morales, éthiques, déontologies*, Paris, éd. Table Ronde, 2007 ;

– *Apocalypse*, Paris, CNRS éditions, 2009 ;

– *Imaginaire et Postmodernité*, Paris, Manucius, 2014 ;

– *L'ordre des choses : Penser la postmodernité*, Paris, CNRS Éditions, 2014.

– *Le Trésor caché. Lettre ouverte aux francs-maçons et à quelques autres*, Paris, Léo Scheer, 2015.

– *La France étroite. Face à l'intégrisme laïc, l'idéal communautaire* (avec Hélène Strohl), Paris, Éditions du Moment, 2015.

– Christophe Charle, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, col. « Le Temps des idées », 2011 :

Ce premier essai sur la modernité nous montre comment les hommes et les femmes perçoivent, depuis le XIX^e siècle, leur rapport à l'avenir, au présent et donc au passé. À travers les principaux événements historiques, l'auteur donne une approche à la fois chronologique et thématique de la modernité. Il nous montre également comment les écrivains, les penseurs, les savants et les artistes ont voulu penser et réfléchir l'avenir à l'inverse de leurs prédécesseurs.

* Article de Michèle Riot-Sarcey, in *Revue d'Histoire du XIX^e siècle*, n° 47, 2013, p. 193-197 : <https://rh19.revues.org/4578>

L'épithète pourrait laisser planer un doute sur la pertinence d'une réflexion autour de la notion de modernité à laquelle tous les historiens du XIX^e siècle se réfèrent sans vraiment permettre au lecteur d'en saisir la force motrice. Indissociable d'un siècle qui se nomme, selon Claude Duchet, pour la première fois lui-même, la modernité tire sa nouveauté d'une rupture : celle de la révolution de 1789.

L'étude de Christophe Charle se déploie de 1830 à 1930. 1830, après le temps de la Restauration, la monarchie de Juillet renoue le fil du sens de l'histoire en retrouvant sa source (moderne) : la Révolution. 1930, des révolutions d'un type nouveau remettent en cause l'unicité de l'origine. La révolution russe, les révoltes coloniales, le fascisme même s'imposent comme références ; parallèlement, l'apparition du modernisme qui se veut distinct de la modernité, renvoie celle-ci à l'âge classique.

Sous forme d'une analyse englobant tous les domaines de la pensée – y compris la pensée en acte : de l'économie à l'art pictural –, l'ouvrage ne néglige aucune sorte de créativité. Dans une écriture limpide, attentive à l'historicité des expressions du temps, Christophe Charle donne à comprendre le sens, non pas d'un mot, mais d'une idée qui traverse le siècle et dont les contemporains se réclament en se situant dans une temporalité nouvelle. Au cours du siècle, le mouvement s'accélère. À l'intérieur des espaces nationaux, néanmoins, comme au sein de l'ensemble des territoires européens, nombre de populations restent à l'écart d'un processus que les esprits les plus « avancés » jugent incontournable. Comme si les vaincus de l'histoire étaient aussi les exclus de la modernité. La discordance des temps, dans une tension continue entre passé, présent et futur, patente pour l'observateur à distance du présent, est une préoccupation constante des contemporains. Mais, située au soubassement des manifestations visibles des contemporains, l'idée demeure quelque peu dans l'ombre de l'histoire. À l'écart de l'innovation, la majorité du monde rural, les femmes et les prolétaires sont maintenus à distance des temps nouveaux dont le contrôle dépend des plus « habiles », capables de relier harmonieusement passé, présent et avenir. À la manière d'Auguste Comte, en quelque sorte qui, très tôt, attribue à celui qui détient les clés du passé la puissance de maîtriser le devenir humain. En associant modernité et discordance des temps, Christophe Charle nous ouvre les portes d'un XIX^e siècle tourné vers le futur en position d'annexer, au présent, et bien sûr subjectivement, l'entièreté du passé. « Toute histoire

du XIX^e siècle, et d'une partie du XX^e siècle, revient ainsi souvent par inadvertance, à écrire une histoire de la modernité » (p. 18). La modernité permet ainsi au XIX^e siècle de se penser en tant que siècle à part. Un siècle qui tient sa source d'un bouleversement radical.

« Si nous définissons la modernité et le XIX^e siècle d'abord par la rupture, il faut s'interroger sur leurs rapports à la Révolution française, la cassure initiale, par excellence » (p. 19). Une révolution qui fait évoluer le sens du mot, lequel désigne non plus un retour sur le point de départ mais une rupture dans la temporalité. Une révolution tellement présente au XIX^e siècle qu'elle désigne, au-delà des manifestations politiques et sociales, les spécificités du siècle : révolution industrielle, bancaire ; révolution scientifique, révolution artistique, etc.

Trois grands domaines étayent le siècle : les révolutions dans tous leurs états ; le rapport au temps, radicalement nouveau ; la certitude d'une évolution progressiste des techniques et des choses avec, comme corollaire, l'amélioration du sort des hommes. Autrement dit : le progrès. Modernité, progrès et révolutions « pacifiques » sont donc étroitement liés.

Une discordance apparente cependant : le sens du mot qu'en donne Baudelaire. La mise en relation entre l'œuvre et le monde permet au lecteur/spectateur d'atteindre l'artiste dans l'acte de dépassement du réel au cœur duquel il puise sa créativité. Selon le poète, qui n'a cessé de tourner en dérision l'évolution des choses et des hommes en révélant l'éternel retour du même, il y aurait une modernité pour chaque peintre ancien. À propos de Constantin Guy pour lequel il éprouvait une profonde admiration, il écrit : « Il cherche quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité ; car il ne se présente pas de meilleur mot pour exprimer l'idée en question. Il s'agit pour lui de dégager de la mode, ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire... ». Selon Christophe Charle, très tôt l'idée de modernité s'affranchit de ce domaine esthétique « pour ne plus garder que l'idée permanente de la discordance des temps et de la tension continue, entre passé, présent et futur à dessiner » (p. 30-31).

L'ouvrage s'ouvre en 1830 : temps de l'incertitude et du doute, paradoxalement associé à l'espoir des temps nouveaux vécu comme une ouverture vers tous les possibles. Dans ce grand mouvement de résurrection du passé, Victor Hugo « prophète majeur des temps modernes » (p. 45) joue son atout maître, persuadé avec ses contemporains que le XIX^e siècle va tout reconstruire. La génération de 1820, Eugène Delacroix, Jules Michelet, Honoré de Balzac, Victor Hugo, semblent, malgré les différences, œuvrer dans le même esprit de rupture, même si, en dernière instance le classicisme l'emporte dans l'opinion commune. C'est l'occasion pour Christophe Charle de saisir, en historien soucieux d'actualiser l'inventivité de l'artiste, l'inscription de l'œuvre dans le temps. La liberté guidant le peuple est ainsi mise à la portée non seulement du lecteur mais du spectateur sensible à l'esthétique et au talent d'un peintre, dont il ignore souvent, non pas le contexte, mais les conditions de possibilité de l'œuvre. Amplement et diversement commenté par les historiens classiques autant que par les historiens de l'art, La liberté guidant le peuple a trop longtemps perdu sa pertinence historique et critique. La justesse du commentaire de Christophe Charle n'a d'égal que le long développement qu'il consacre, dans le chapitre suivant, à L'atelier du peintre de Gustave Courbet. Sans asséner le moindre avis péremptoire, l'auteur nous fait pénétrer dans l'« allégorie réelle » de Courbet.

Ces révolutions artistiques sont accompagnées de révolution dans la pensée des doctrines utopiques de Saint-Simon, de Fourier et de Cabet notamment et dont les effets durables ne seront perceptibles qu'après coup. « Paris est alors capitale de la discordance des temps » (p. 127) avec ses intellectuels combattants et ses grandes figures, comme Mickiewicz, prophète des peuples, qui conçoit le projet d'une légion polonaise.

Dès 1850, la modernité classique correspond au retour à l'ordre et à la confiance des possédants (p. 142). La révolution haussmannienne précède et prépare le triomphe de « la marchandise » à travers les expositions universelles et la rivalité des grands pays européens. La France et l'Angleterre, dominantes sur la scène du monde, seront bientôt talonnées par les États-Unis, tout juste sortis de la guerre de Sécession. La modernité est alors synonyme de civilisation et de liberté selon l'expression du Prince Albert (p. 153). Comme si l'idée de modernité se réduisait à l'extension géographique du commerce et des échanges d'une marchandise toujours plus attractive. Le traité de libre-échange, signé le 23 janvier 1860, participe de cette deuxième modernité entièrement tournée sur « l'ouverture du monde extérieur » (p. 169). Michel Chevalier, ancien saint-simonien, conseiller d'État de Napoléon III, et Richard Cobden, pour l'Angleterre, en sont les artisans. Paradoxalement, les classes populaires, qui ne profitent guère de cette ouverture, sont invitées aux expositions : les ouvriers, français et anglais, bénéficient alors de la protection des autorités politiques en vue de favoriser la défense de leurs intérêts et de constituer les premières organisations internationales. L'ouverture au monde extérieur est favorisée par la multiplication des réseaux de communications : du chemin de fer au télégraphe, du timbre poste à la radio. Enfin les innovations techniques parachèvent cette forme de modernité entièrement tournée vers un futur ou la vitesse semble sans limites.

Dans le troisième temps de la modernité, ce ne sont plus seulement les techniques, les réseaux qui triomphent, mais la science. Les penseurs de la Troisième République en font la référence, par excellence, du présent de l'avenir. Le progrès dispose désormais d'un outil incontestable, qui, au même titre que les lois de l'histoire, détient, en vérité, les clés du devenir humain. Émile Littré actualise Auguste Comte en éradiquant les aspects utopiques et messianiques d'un penseur encore dominé par le doute et les incertitudes de son temps. Les acquis de la modernité semblent avoir effacé les incertitudes. « La Troisième République, dont Littré est

l'un des pères fondateurs, assumera ce programme (initié par A. Comte), avec la réforme de l'enseignement supérieur à partir de la fin des années 1870, la modernisation de l'enseignement secondaire, le rejet de l'Église, hors du système scolaire primaire, l'institutionnalisation de la sociologie comme nouvelle discipline, aux côtés de l'histoire des religions et de l'histoire des sciences, dans les années 1890 » (p. 221).

Les savants sont mobilisés, de Claude Bernard à Louis Pasteur, mais ce sont les écrivains qui sont les médiateurs des nouvelles découvertes auprès d'un public, familier ou non de la presse à gros tirages. La science et ses applications deviennent l'horizon des nouveaux possibles. Émile Zola, homme du siècle, médecin de la société, attentif à ce qu'il croit être le réel et Jules Verne qui, par la fiction romanesque, permet à la science et à la modernité technologique de « surmonter l'impossible » (p. 241). Paradoxalement, la modernité fabrique le pauvre bougre et le misérable, Picasso s'en souviendra, au début du XX^e siècle, en peignant le couple, certes vaincu mais non soumis, à la différence de Victor Hugo qui donne à voir une fresque de misérables dont le sort dépend toujours d'un autre et de sa puissance élective divine qui garantit la force du bien. C'est pourquoi, je ne pense pas, contrairement à ce qu'affirme Christophe Charle, que Victor Hugo « redonne souffle aux aspirations des années 1840 » (p. 216). L'écrivain avait oublié, à mon sens, ce que signifiait, dans les années 1840, l'expérience de la liberté.

Christophe Charle cependant met bien en valeur l'impasse de l'héritage des « Lumières » à travers les certitudes du temps. « Telle est la modernité paradoxale du projet républicain de 1880 : la politique n'est plus conçue comme un programme idéal, mais comme la réponse aux attentes du centre de gravité de l'électorat pour l'attirer dans le camp du progrès » (p. 285). Bientôt, du côté de la création artistique, philosophique et littéraire, les critiques se font entendre à l'encontre de ce positivisme triomphant. Et la crise économique ne fait qu'accentuer le scepticisme de « ces nouvelles avant-gardes (qui) tentent, elles, d'échapper au temps et à l'histoire, quand elles ne recherchent pas des arrières mondes mythiques » (p. 310). Arthur Schopenhauer, traduit en français en 1877, commence à être cité dans de larges cercles. La discordance des temps, les écarts entre les classes, les races, les peuples s'accroissent. La modernité n'est décidément plus heureuse. « Ce n'est pas par hasard si cette époque s'interroge selon des modalités multiformes sur le sens du temps et ses formes personnelles et impersonnelles, pensons à Bergson (*Matière et mémoire*, 1896), à Proust... » (p. 335). À l'horizon se dessinent de nouveaux mondes, dont les contre utopies révèlent les dangers, où les nouvelles technologies se retournent contre les humains ; le cinéma, avec *Metropolis*, en est l'illustration la plus patente. Le peuple devient foule, fascinée par la marchandise en étant assujettie aux maîtres pour qui la science n'a plus de secrets. Pendant ce temps, la poésie s'isole à travers les poètes « maudits », héritiers de Charles Baudelaire : Arthur Rimbaud, Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé. « Au fond, écrit ce dernier, en 1885, je considère l'époque contemporaine comme un interrègne pour le poète, qui n'a point à s'y mêler » (p. 312).

Et pourtant, malgré ce pessimisme qui entoure la nouvelle modernité, d'immenses créateurs éclairent les contemporains, Sigmund Freud, d'abord, un des plus grands penseurs du siècle, avec la découverte de l'inconscient dont les politiques n'ont pas encore tiré les enseignements les plus « modernes ». Les peintres ensuite, inventeurs de l'art abstrait qui ouvre à la connaissance l'horizon de l'invisible, au-delà des apparences, selon les termes de Paul Klee ; puis encore les musiciens, allemands et russes en particulier, que l'on écoute aujourd'hui en en appréciant l'extrême modernité, je pense à Alban Berg, Anton Webern et à Arnold Schönberg. Cette modernité malheureuse est aussi le temps de Tristan Tzara et du dadaïsme plus inventif, à mon sens, que le surréalisme.

Enfin pour clore cette critique par une note dissonante, je regrette que Christophe Charle n'ait perçu la modernité du premier XIX^e siècle qu'en fonction des incertitudes et des doctrines utopiques du temps. Dans la logique du progrès, la lecture linéaire et continue d'un processus innovant, la modernité est, de fait, identifiée à la force des choses. Or, l'ouvrage de Christophe Charle, bien différent et bien plus pertinent que l'étude tardivement traduite de David Harvey [cf. *Paris, capitale de la modernité*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2012], inscrit cette première moitié du siècle dans un moment inachevé, parsemé d'illusions. Si l'auteur acceptait de considérer ce moment si singulier comme l'expression d'une modernité fulgurante, éphémère, tendue vers « l'éternel » à la manière d'un Baudelaire et, d'une certaine façon à la manière d'Édouard Manet dont l'humanité irradie les toiles, sans doute aurait-il appréhendé les fulgurances d'un Fourier ou les affirmations d'un Constantin Pecqueur comme autant de visions de l'avenir. Notre actualité devrait, à mon sens, s'en emparer. Critiques à l'égard de la philosophie du progrès, Charles Fourier, avec nombre de ses contemporains, ne pouvait concevoir de bonheur humain sous la contrainte et, à ses yeux, le progrès était incompatible avec l'exploitation de l'homme par l'homme. L'exploitation de la nature y anticipait les excès. Aujourd'hui, nous en subissons les effets. Impossible d'accéder à l'historicité et à l'actualité de ces visions d'avenir, si l'historien refuse de se défaire d'une lecture linéaire et continue de l'histoire. Reste que le travail de Christophe Charle est un éclairage nuancé et subtil d'une période sensée avoir été largement dévoilée par toutes les générations d'historiens, hélas davantage attentifs à la deuxième moitié du siècle qu'à la première. »

* Commentaire de Ludvine Bantigny, in *La Vie des idées*, 1^{er} février 2013 : <http://www.laviedesidees.fr/Les-temps-desaccordes-de-la.html>

Comment, et à quels rythmes, la modernité s'est-elle imposée comme un nouvelle ère historique ? Pour répondre à cette question classique, Christophe Charle met en œuvre une véritable fresque sociale.

Ce livre de Christophe Charle est une véritable fresque. On peut le lire tout à la fois comme une synthèse historique et comme une stimulante réflexion historiographique. L'ouvrage entend montrer comment, progressivement, avec des rythmes variés et désynchronisés, la modernité s'est imposée tel un nouveau régime d'historicité. Il s'agit là, bel et bien, d'une « discordance des temps » : l'expression, déjà travaillée par le philosophe marxiste Daniel Bensaid [1 : Daniel Bensaid, *La Discordance des temps. Essais sur les crises, les classes, l'histoire*, Paris, Éditions de la passion, 1995] ou évoquée par l'historien François Hartog [2 : François Hartog, « La temporalisation du temps : une longue marche », in Jacques André, Sylvie Dreyfus-Asséo, François Hartog (dir.), *Les Récits du temps*, Paris, PUF, 2010, p. 12.], est ici explorée à nouveaux frais. De fait, Christophe Charle démontre que, selon les lieux et les moments, cette modernité ne s'impose qu'à pas lents, parfois aussi avec de fulgurantes accélérations, non sans réticences et résistances, contestations et rébellions.

La force du livre, outre son érudition, sa précision et son regard transnational, tient dans son parti-pris historiographique, celui auquel l'auteur tient depuis toujours : l'approche par le social, opposée à tout intellectualisme, contre une histoire faite par « le haut ». Si les élites du savoir et de la politique sont évidemment présentes dans le livre, c'est toujours dans la volonté déterminée de faire saisir les abîmes sociaux qui les séparent des catégories populaires, quant à leurs souhaits, leurs projets et leurs stratégies. S'il est bien sûr ici question de culture et d'économie, c'est donc toujours au prisme d'une histoire sociale avant tout, soucieuse d'examiner comment cette modernité infuse dans l'ensemble de la société selon des effets de rupture marqués et des oppositions plus ou moins affirmées.

Christophe Charle fait sienne la réflexion élaborée par François Hartog, à la suite entre autres de Claude Lévi-Strauss, Claude Lefort et Reinhart Koselleck, sur les « régimes d'historicité » [3 : François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, rééd. 2012].

C'est d'ailleurs une notion qu'il ne souhaite pas discuter. L'intéresse bien davantage sa mise en œuvre au cours du long XIX^e siècle, dont il prolonge les confins jusqu'aux années 1920. Il avait déjà montré, dans *La Crise des sociétés impériales*, comment les élites avaient adopté le goût de la modernité [4 : Christophe Charle, *La Crise des sociétés impériales essai d'histoire sociale comparée de l'Allemagne, de la France et de la Grande-Bretagne 1900-1940*, Paris, Le Seuil, 2001, 2^e éd., 2008]. Ici, il s'agit de mieux cerner les manières dont elles ont tenté de l'imposer, non sans mal et non sans écarts.

Concurrence des temps

Paul Ricœur, lorsqu'il réfléchissait à la « discordance » des temps, désignait par là « l'absence de contemporanéité des contemporains » [5 : Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, rééd. 2003, p. 250. »].

Certains penseurs comme Ernst Bloch, dans les années 1930, avaient été frappés par cette non-contemporanéité qui rend toute période hétérogène quant à ses rapports au temps, par là même pluriels et coexistants. Christophe Charle contribue à en faire l'analyse historique [6 : Nous nous permettons de renvoyer à Ludivine Bantigny et Quentin Deluermoz, « Entretien avec Christophe Charle autour de *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité* », numéro spécial « Historicités du XX^e siècle. Coexistences et concurrences des temps », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, janvier-mars 2013, à paraître].

À le lire en effet, on a le sentiment que les révolutionnaires du premier XIX^e siècle, jusqu'à l'effervescence de 1848-1849 incluse, vont trop vite et voient trop loin : la modernité politique qu'ils déploient est trop en avance sur les traditions vivaces de leur temps ; leurs contemporains ne leur sont finalement pas contemporains ; en somme, leur « impatience des limites » les marginalise. En revanche, avec les accélérations initiées au milieu du siècle qui ouvrent bien davantage sur l'avenir, avec les progrès qui s'accomplissent alors dans de nombreux domaines (les transports, l'urbanisme, la presse, les échanges économiques) et « rend[ent] l'impossible possible », la modernité devient hégémonique. En somme, une « première modernité », entre 1830 et 1850, constitue au fond un rapport au temps dominé, concurrencé par la tradition et le poids du passé, quand la « modernité classique » (1850-1890) devient pour sa part dominante. Un brouillage s'opère enfin au tournant des deux siècles, la modernité devenant tout à la fois tolérée, critiquée et dépassée par l'antimodernité comme, déjà, par une sorte de postmodernité « [remettant] en cause le "sens de l'histoire" ».

Partant, c'est une histoire sensible que propose Christophe Charle, rappelant par certains traits l'approche concrète et sensorielle d'Alain Corbin. À le lire, on peut mieux mesurer, de manière effective et pratique, le temps des communications et des transmissions, le passage du pas des chevaux à la vitesse des chemins de fer et des lignes télégraphiques, jusqu'à la fougue de l'auto. Un nouvel espace-temps s'impose, faisant par là même advenir le rythme de la presse et de l'actualité, qui change radicalement, notamment, la temporalité du politique. Pendant une bonne partie du XIX^e siècle cependant, la marche à pied demeure le moyen de locomotion le plus utilisé par la grande masse des acteurs sociaux. Les déplacements de troupes se font quant à eux au trot du cheval, en particulier lorsqu'il s'agit de contenir des soulèvements.

Concordance des peuples ?

L'occasion est ainsi donnée de retracer les processus révolutionnaires des années 1848, quand toute l'Europe est en ébullition. Et c'est bien l'Europe entière qui est ici étudiée, grâce à la maîtrise d'une bibliographie plurilingue qui a toujours été l'une des qualités de l'auteur. En l'occurrence, Christophe Charle entend laisser à l'événement toutes ses potentialités, ses avenir ouverts quoi que trop vite refermés par l'histoire, respecter, donc, leurs futurs possibles et alors imaginés. Par là, il rejette toute vision téléologique de leur déroulement. Il y voit tout à la fois « un passé qui résiste, un présent insaisissable, un futur conflictuel ».

Le livre montre bien les circulations des pensées et pratiques démocratiques. Il relate les journées révolutionnaires à Paris et en province, mais aussi à Francfort, à Cologne, à Pest, en Roumanie et en Transylvanie. Il explique notamment comment le mouvement national tchèque use paradoxalement des idées de l'Allemand Herder pour s'affranchir du nationalisme germanique oppressif. Il rappelle la Commune de Vienne, violemment écrasée – la répression fit quelque 2000 morts –, relate l'exécution d'une quinzaine de leaders, parmi lesquels Robert Blum, un député démocrate du Parlement de Francfort venu à Vienne pour apporter son soutien au soulèvement.

Mais ces révolutionnaires n'ont rien, sociologiquement et politiquement, d'un groupe homogène. Leurs stratégies, par là même, divergent. Pour autant, Christophe Charle ne retient pas la thèse des « intellectuels frustrés » pour expliquer leur mobilisation au cœur de ces événements, une thèse qu'il voit comme une « sociologie conservatrice réductrice ». Il lui préfère une prosopographie différentielle distinguant les « combattants » et les « prophètes » qui, comme Michelet, sont demeurés plus spectateurs qu'acteurs. D'où l'amertume de ce dernier lorsqu'il reconnaît, en 1852 : « je m'en veux du Deux-Décembre ».

Plus tard, et avant même que ne s'impose un esprit « fin-de-siècle » qu'on imagine propice aux grandes remises en cause, commencera à naître une « historicité malheureuse », qui ne fera que s'accroître avec la guerre et la montée des fascismes – Christophe Charle parle aussi d'une « modernité malheureuse ». Un certain pessimisme philosophique s'imprègne avec Schopenhauer dès la première moitié du XIX^e siècle. Plus avant, une partie de la littérature s'imprègne de ce pessimisme face à la modernité, à rebours d'une vision purement positive voire positiviste dominante dans la seconde moitié du siècle. Au crépuscule du XIX^e siècle, Zola imagine déjà la conflagration que sera la prochaine guerre, annonçant un million de morts dès les premières semaines de combats, entre gaz asphyxiants, bombes lancées du ciel et destructions de récoltes.

L'art et le temps

Comme on l'aperçoit avec l'exemple de Zola, Christophe Charle consacre de magnifiques pages aux œuvres littéraires, picturales et cinématographiques de l'époque à laquelle son livre est consacré. On admire ici sa manière et sa méthode : loin des propos illustratifs ou prétextes à dissenter, ce sont là bien davantage des analyses fines, précises, courant sous une plume passionnée et un regard acéré.

Le théâtre en particulier apparaît comme le « lieu d'émergence de la conscience moderne ». Celui de la Restauration et plus encore de la Monarchie de Juillet démontre tout l'art de faire entrer le passé dans le présent. Balzac pour sa part « peint en accéléré la course désespérée de sa génération ». Au-delà, on retrouve tour à tour Chateaubriand, Nodier, Mérimée et leur « vision du temps océanique », la puissance hugolienne et la sagacité de son « ceci tuera cela », mais aussi le scepticisme de Baudelaire. Celui-ci, pour autant, ne rejette pas toute modernité ; il la définit à sa manière, en louant chez le peintre Constantin Guys cette capacité à ses yeux vraiment moderne « de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire ». Quant à Courbet, il met en scène, dans *L'Atelier du peintre*, un « théâtre du monde » où sont représentés les vaincus de l'histoire : l'ouvrier, le républicain, l'Irlandaise misérable, le faucheur... Plus tard viendront les « inventions d'inconnu de Rimbaud » ; on pourrait cependant discuter avec l'auteur de l'injonction rimbaldienne « il faut être absolument moderne ». Chr. Charle ne paraît pas l'analyser comme ce qu'elle semble pourtant bien être, une antiphrase, un rejet : « loin qu'elle claironne une proclamation de modernisme poétique, elle dit la dérision » « l'acceptation, amère, du monde moderne », écrit Henri Meschonnic dans son essai *Modernité Modernité*, que Christophe Charle ne cite pas [7 : Henri Meschonnic, *Modernité Modernité* (1988), Paris, Gallimard, 1993, p. 127].

Mais l'art et les artistes ne sont pas posés sur un coussin d'air a-sociologique. Les œuvres examinées ne valent que resituées non pas seulement dans « leur temps », mais en fonction des positions occupées, des légitimités à conquérir, des institutions à braver. Fidèle en cela aux travaux de Pierre Bourdieu, dont il a été proche et dont il revendique pleinement l'héritage, l'auteur examine les stratégies déployées, sans illusion aucune sur toute forme d'« art pour l'art ».

Le futur du passé

Cette nouvelle modernité est définie ici comme « le futur au présent ». Or, la difficulté pour ces nouveaux hérauts de la modernité est de la promouvoir dans une société où dominent la tradition et par là même un certain culte du

passé. Il y a lieu dès lors pour eux de s'appuyer sur ce passé pour imaginer y lire les ferments du nouveau monde auquel ils aspirent.

Les « utopistes », en particulier, évidemment pris en compte dans le livre, ont cette faille essentielle qu'ils ne parviennent pas à décrire les modalités de la transition qui pourraient mener à la société qu'ils l'imaginent. Et dès lors, leur futur se mêle à un certain passé : pour Christophe Charle, « socialement révolutionnaires, leurs projets sont en même temps politiquement conservateurs ». Mais une fois de plus, par-delà l'étude de leurs desseins, ce sont les « échos sociaux des utopies » qu'il entreprend de commenter.

De la même manière, ce sont les conséquences concrètes des grandes rénovations urbaines du second demi-siècle qui sont inventoriées. Si de tels projets s'expliquent par le souci moderne de l'hygiène, c'est aussi par volonté de contrôler la population et de canaliser les troubles sociaux, voire d'empêcher de nouvelles révolutions. Les nouveautés architecturales, cependant, ne répondent nullement à un pur goût du présent comme projection dans le futur ; au contraire, mélanges, pastiches, éclectisme ou masquage d'éléments contemporains créent des liens de reconnaissance entre cette modernité urbaine et l'héritage assumé du passé. On le sait, ces grands travaux se mènent non seulement à grand train mais aussi à grands crédits. D'où les formules de cassandra qu'adopte un Jules Ferry lorsqu'il dénonce les « comptes fantastiques d'Hausmann » : « Si le présent repose sur une base fragile, l'avenir est mangé d'avance et nos successeurs les plus prochains auront peine à y faire face ». C'est plus encore dans les expositions universelles que « la modernité s'expose ». Christophe Charle revient par exemple sur la prouesse architecturale du Crystal Palace et la modernité sidérante qu'il représente.

La matrice républicaine est également examinée au prisme de sa modernité, ou tout du moins de son aspiration à la modernité. Le même Jules Ferry peut ainsi évoquer « l'ancien régime avec son édifice de regrets » et en dire : « il y a parmi nous un ancien régime toujours persistant, actif ». Les républicains de gouvernement estiment que les expériences politiques et institutionnelles antérieures ne sont pas mobilisatrices pour l'avenir, là où la république serait par essence porteuse d'un futur singulier. Cependant, comme le montre avec force Christophe Charle, cette modernité du projet républicain est en réalité « paradoxale » ; à la différence des programmes utopistes – un terme à prendre dans son sens non péjoratif –, celui-ci n'a rien d'un idéal ; il doit bien plutôt répondre aux attentes du « centre de gravité », peu soucieux dès lors de vraiment combattre une société d'inégalités.

Sociétés d'inégalités

Tout au long de ce parcours sur les chemins d'une modernité contrastée, le lecteur est convié à redécouvrir ces sociétés d'inégalités. Car on ne peut comprendre les décalages évidents dans l'acceptation ou non de ce régime d'historicité sans prendre la mesure des contrastes sociaux, souvent abyssaux, qui innervent les mondes étudiés. Pour exemple, au printemps 1832, l'effroyable épidémie de choléra qui ravage Paris suit aussi les contours des positions sociales, les classes populaires étant bien plus touchées par la maladie que les catégories les plus aisées qui parviennent à s'en protéger. Discordance des temps nous offre par là même une promenade exploratoire dans le « circuit pathogène de la Seine » entre eaux consommées et eaux usées, le tout au prisme de ces inégalités face à l'espace autant que face au temps. Le livre invite aussi à revisiter les passages parisiens qui permettent aux classes moyennes et supérieures de se protéger de la boue, des bruits, des odeurs, des ordures et des intempéries. Curieusement, les pages sur ce thème se mènent sans allusion à l'œuvre de Walter Benjamin, dont l'œuvre, plus généralement, aurait pu être précieuse au vu des réflexions benjaminienne sur les possibles d'un futur hanté par un passé à sauver.

Christophe Charle travaille incessamment à montrer les distances spatiales mais aussi temporelles qui séparent les centres de leurs périphéries. C'est pourquoi il insiste, contre toute vision mécaniste d'une imposition linéaire de la modernité, sur le fait que « les populations rurales et les classes plus pauvres [...] ne se sentent pas directement concernées par cette modernité ».

Pour une histoire-monde des historicités

Il faudrait un autre livre pour examiner plus avant ces contrastes sociaux hors du seul champ de l'Europe, en raison notamment des méfaits des impérialismes européens sur le monde colonisé. Christophe Charle mentionne certes les « génocides coloniaux », mais son livre, déjà très dense, ne lui permet pas de poursuivre plus avant sur ce terrain.

Son regard toutefois n'est nullement européo-centriste, même si le vieux continent est pris ici pour objet et si, en son sein, l'étude de la France y est privilégiée. C'est toutefois au cœur d'une « première mondialisation » qu'il place son récit, dans une « nouvelle configuration multipolaire » où le libre-échange un temps prôné par ses thuriféraires comme le parangon de la modernité, afin d'instaurer la paix entre les nations, n'a pas eu ces effets désirés. L'auteur souligne de ce fait le contraste qui ne cesse de se creuser entre le présent américain et le présent européen ; l'Amérique apparaît plus que jamais comme le « continent du futur ». Le livre insiste en particulier sur cette « obsession allemande de l'Amérique », qui conduit par exemple Fritz Lang à s'en inspirer pour *Metropolis*. Là encore, cette œuvre est méticuleusement analysée : l'étude montre que, quand bien même l'action se situerait au cœur d'une temporalité projetée dans une incertaine année 2026, son atmosphère est toute faustienne et médiévale, puisant

une nouvelle fois aux sources d'un passé comme architecture du futur. Chr. Charle relate bien aussi les concessions que fait Lang à la logique capitaliste du nouveau marché cinématographique, en exonérant finalement de ses responsabilités l'industriel et dirigeant de *Metropolis*, Joh Fredersen : tel était le prix à payer pour que la UFA puisse exporter son film, notamment vers les États-Unis. Aussi cette fin, que Lang reniera, prône-t-elle la réconciliation des classes et un retour à l'ordre, sans plus de discordance.

In fine, le film de Fritz Lang peut nous apparaître comme la synthèse des enjeux déployés dans ce beau livre : une ultramodernité fantasmée quoique non dépourvue d'un héritage prélevé au passé, la charge d'une double temporalité – celle des cadences du travail et l'historicité de la modernité – que les classes dominantes cherchent à imposer, les formes de résistance opposées aux puissants, témoignant de l'éclatant contraste entre l'exaltation de la modernité et les ravages qu'elle peut engendrer sur les plus exploités. Ces laissés pour compte de l'histoire, Christophe Charle ne les oublie quant à lui jamais.

« L'historien n'a qu'un privilège, pour le meilleur et pour le pire, celui de participer par son travail et par sa vie à deux temporalités, d'être donc tout entier traversé par la discordance des temps. » Ainsi s'achève *Discordance des temps*, en faisant place à une réflexion non seulement sur l'importance des historicités, mais aussi sur celle de l'historien lui-même, qui non seulement subit celles de son temps mais contribue également, un tant soit peu, à les forger. »

* Commentaire d'Antoine de Baecque, du *Monde des Livres* du 17. 11. 2011

« Être moderne, c'est penser le futur au présent : telle est l'idée directrice de l'essai de Christophe Charle. Cette modernité peut être heureuse ou malheureuse selon le rapport que le présent entretient avec son idée de l'avenir. Celle des « trente glorieuses », par exemple, fut heureuse, parfois même aveugle, animée par l'idée de progrès et de science, renaissant intacte tel un phénix paradoxal des décombres de la seconde guerre mondiale. Tandis que notre modernité actuelle semble plus mélancolique, persuadée de la nature précaire, voire catastrophique, du monde qui nous attend, ce « monde en route vers le pire ».

L'enquête de Charle est exemplaire dans sa méthode, combinant approche synthétique et études de cas, s'efforçant de transgresser les frontières entre spécialités, mêlant l'histoire des idées, l'histoire culturelle, l'histoire des représentations dans le creuset d'une histoire sociale où ces débats sur la nature des temporalités historiques prennent tout leur sens. C'est, de plus, un ouvrage rare dans son appréhension d'un espace européen à géométrie variable, puisqu'il confronte à l'échelle de l'Occident ces sentiments multiples de la discordance des temps, notamment à l'horizon des révolutions de 1848, puis à celui de la crise de confiance des années 1900, en les ramenant toutefois à la ville « capitale de la modernité », le Paris de Victor Hugo, d'Haussmann, de Zola, du théâtre et du cinématographe.

Esprit baudelairien

Seul un historien-sociologue en pleine maturité pouvait étendre à nouveaux frais la question du moderne à ces terrains d'enquête aussi divers que multiples, tout en proposant une synthèse d'esprit baudelairien, mêlant ainsi l'ampleur érudite de la recherche à un rendu ferme, fin et nuancé. Christophe Charle, qui a déjà travaillé sur les intellectuels, les artistes au XIX^e siècle et sur les capitales culturelles européennes, a trouvé, dans cet essai, son objet et son ton.

La génération intellectuelle et artiste qui invente la question du moderne est celle des années 1820. Elle possède un rapport aussi filial que critique avec la Révolution française, origine du politique constamment présent au XIX^e siècle, tout en réinterrogeant le passé, notamment le patrimoine, idée phare du moment, en fonction du présent et de l'avenir. Cette génération cherche constamment à transmettre le sentiment du temps historique, que ce soit sur la scène du drame romantique ou dans la rue de l'insurrection politique. C'est également l'époque de la floraison des écrits prophétiques, de Saint-Simon, de Cabet, de Fourier, façonnant une pensée de l'avenir dont les effets sociaux ne sont pas négligeables. Christophe Charle démontre que les années 1820-1850 sont le seuil de la première modernité, ce qui représente un basculement vers l'amont dans la chronologie du débat sur les temps historiques en France.

Le livre souligne ensuite comment, par l'intermédiaire de la politique urbaine, de l'affirmation économique, des expositions universelles, la question de la modernité est comme confisquée, voire positivement assumée, par les pouvoirs conservateurs. Napoléon III et son volontarisme économique, le baron Haussmann et la rénovation urbaine parisienne, sont les fers de lance d'une modernisation qui est aussi un projet intellectuel et moral. Christophe Charle en arrive à cette conclusion iconoclaste : seul un pouvoir autoritaire et bonapartiste pouvait être aussi radical. L'autre espace de la modernité, plus subversif cette fois, ce sont les scènes de théâtre, lieu par excellence de l'art du présent et de sa confrontation politique à l'histoire et aux rêves du futur. La République héritera des deux, sachant façonner des rituels, des habitudes et des cérémonies civiques où s'affichent aussi bien une croyance forcenée dans le progrès qu'un projet national et culturel de démocratisation de la connaissance, ce savoir qui indexe le futur sur le passé.

Enfin, un troisième temps remet partiellement en cause cette modernité heureuse, quand apparaît une perte de la foi dans la mission civilisatrice de l'Occident, contemporaine de la crise mélancolique propre à l'esprit fin de siècle et au traumatisme de la Grande Guerre, lorsque la mort prend d'un coup une dimension industrielle. L'homme

occidental est dès lors entré dans ce rapport malheureux à l'historicité, dans cette épidémie de désenchantements qui caractérisent le XX^e siècle.

C'est ainsi notre propre rapport au temps, celui du déchirement profond d'aujourd'hui, qu'éclaire cette dense histoire de la modernité. En ce sens, il s'agit aussi d'un livre politique, puisqu'il nous apparaît comme une puissante invitation à sortir du cycle sans fin de la croyance au progrès, à cette fatalité du toujours plus moderne. »

– Christophe Charle, « Entretien avec Ludivine Bantigny et Quentin Deluermoz », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, 2013, /1 n° 117, p. 231-146 : Autour de Discordance des temps : une brève histoire de la modernité

Ce numéro consacré à la notion d'historicité vise certes à en cerner les contours théoriques mais surtout à en tester la validité empirique. Il porte ainsi sur sa mise en œuvre, à partir d'études de cas s'attellant à l'exploration pratique de la notion et de ses déclinaisons. L'historicité est ici conçue comme capacité des acteurs sociaux à inscrire leur présent dans une histoire, à le situer dans un temps non pas neutre mais signifiant, par la conception qu'ils s'en font, les interprétations qu'ils s'en donnent et les récits qu'ils en forgent. Il y a donc lieu de reprendre à nouveaux frais la discussion qui se mène en sciences sociales sur le sujet, mais en adoptant un point de vue historiographique. Il s'avère de surcroît que le thème répond à une demande sociale, dont le succès des thèmes de la « crise de l'avenir » et de « présentisme » rend compte ; les contributions de ce numéro espèrent permettre au lecteur de réfléchir à ces interrogations de plus en plus vives. Enfin, il s'agit de replacer la production historique dans son propre rapport au temps et de considérer la façon dont l'historien contribue à produire ces « régimes d'historicité ». Un tel constat invite par là le chercheur à se pencher sur sa propre historicité, sur ce qu'elle lui fait et sur ce qu'il en fait. »

– Article « Modernité », de Jean Baudrillard, de l'*Encyclopaedia universalis*, Corpus Tome 12, p. 424-426

« La modernité n'est ni un concept sociologique, ni un concept politique, ni proprement un concept historique. C'est un mode de civilisation caractéristique, qui s'oppose au mode de la tradition, c'est-à-dire à toutes les autres cultures antérieures ou traditionnelles : face à la diversité géographique et symbolique de celles-ci, la modernité s'impose comme une, homogène, irradiant mondialement à partir de l'Occident. Pourtant elle demeure une notion confuse, qui connote globalement toute une évolution historique et un changement de mentalité.

Inextricablement mythe et réalité, la modernité se, spécifie dans tous les domaines : État moderne, technique moderne, musique et peinture modernes, moeurs et idées modernes - comme une sorte de catégorie générale et d'impératif culturel. Née de certains bouleversements profonds de l'organisation économique et sociale, elle s'accomplit au niveau des moeurs, du mode de vie et de la quotidienneté - jusque dans la figure caricaturale du modernisme. Mouvante dans ses formes, dans ses contenus, dans le temps et dans l'espace, elle n'est stable et irréversible que comme système de valeurs, comme mythe - et, dans cette acception, il faudrait l'écrire avec une majuscule : la Modernité. En cela, elle ressemble à la Tradition.

Comme elle n'est pas un concept d'analyse, il n'y a pas de lois de la modernité, il n'y a que des traits de la modernité. Il n'y a pas non plus de théorie, mais une logique de la modernité, et une idéologie. Morale canonique du changement, elle s'oppose à la morale canonique de la tradition, mais elle se garde tout autant du changement radical. C'est la « tradition du nouveau » (Harold Rosenberg). Liée à une crise historique et de structure, la modernité n'en est pourtant que le symptôme. Elle n'analyse pas cette crise, elle l'exprime de façon ambiguë, dans une fuite en avant continue. Elle joue comme idée-force et comme idéologie maîtresse, sublimant les contradictions de l'histoire dans les effets de civilisation. Elle fait de la crise une valeur, une morale contradictoire. Ainsi, en tant qu'idée où toute une civilisation se reconnaît, elle assume une fonction de régulation culturelle et rejoint par là subrepticement la tradition.

Genèse de la modernité

L'histoire de l'adjectif « moderne » est plus longue que celle de la « modernité ». Dans n'importe quel contexte culturel, l'« ancien » et le « moderne » alternent significativement. Mais il n'existe pas pour autant partout une « modernité », c'est-à-dire une structure historique et polémique de changement et de crise. Celle-ci n'est repérable qu'en Europe à partir du XVI^e siècle, et ne prend tout son sens qu'à partir du XIX^e siècle.

La Renaissance

Les manuels scolaires font succéder les Temps modernes au Moyen Âge à la date de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492). L'invention de l'imprimerie, les découvertes de Galilée inaugurent l'humanisme moderne de la Renaissance. Sur le plan des arts, et singulièrement de la littérature, va se développer, pour culminer au XVI^e et au XVII^e siècle, la querelle des Anciens et des Modernes. Les échos profonds du partage de la modernité se font aussi dans le domaine religieux par l'événement de la Réforme (Luther affiche à Wittenberg ses quatre-vingt-quinze thèses contre les indulgences le 31 octobre 1517) et la rupture qu'elle inaugure pour les pays protestants, mais aussi par la répercussion sur le monde catholique (Concile de Trente, 1545-1549, 1551-1552, 1562-1563). L'Église catholique opère déjà une mise à jour, se fait, avec la Compagnie de Jésus, moderne, mondaine et missionnaire, ce qui explique peut-être que ce soit dans les pays qui ont gardé la tradition romaine, ses rites et ses moeurs, tout en les rénovant progressivement, que le terme de modernité ait une acception plus courante, plus significative. Le terme en effet ne prend force que dans les pays de longue tradition. Parler de modernité n'a guère de sens quand il s'agit d'un pays sans tradition ni Moyen Âge, comme les États-Unis, et, inversement, la modernisation a un impact très fort dans les pays du Tiers Monde, de forte culture traditionnelle.

Dans les pays touchés par la Renaissance catholique, la conjonction d'un humanisme laïc et séculier avec le ritualisme plus mondain des formes et des moeurs dans le monde catholique se prête mieux à toute la complexité de la vie sociale et artistique qu'implique le développement de la modernité que la stricte alliance du rationalisme et du moralisme dans la culture protestante. Car la modernité n'est pas seulement la réalité des bouleversements techniques, scientifiques et politiques depuis le XVI^e siècle, c'est aussi le jeu de signes, de moeurs et de culture qui traduit ces changements de structure au niveau du rituel et de l'habitus social.

Les XVII^e et XVIII^e siècles

Pendant les XVII^e et XVIII^e siècles se mettent en place les fondements philosophiques et politiques de la modernité : la pensée individualiste et rationaliste moderne dont Descartes et la philosophie des Lumières sont

représentatives ; l'État monarchique centralisé, avec ses techniques administratives, succédant au système féodal; les bases d'une science physique et naturelle, qui entraînent les premiers effets d'une technologie appliquée (*l'Encyclopédie*). Culturellement, c'est la période de la sécularisation totale des arts et des sciences. La querelle des Anciens et des Modernes, qui traverse toute cette période, de Perrault (*Parallèle des Anciens et des Modernes*, 1688) et Fontenelle (*Digression sur les Anciens et les Modernes*, 1688), dégagant une loi de progrès de l'esprit jusqu'à Rousseau (*Dissertation sur la musique moderne*, 1750), et à Stendhal (*Racine et Shakespeare*, 1823), lequel conçoit le « romantisme » comme un modernisme radical, prenant pour thème les mœurs du jour et les sujets empruntés à l'histoire nationale, cette querelle définit un mouvement autonome, dégagé de toute « Renaissance » ou imitation. La modernité n'est pas encore un mode de vie (le terme n'existe alors pas). Mais elle est devenue une idée (jointe à celle de progrès). Elle a pris du coup une tonalité bourgeoise libérale qui ne cessera depuis de la marquer idéologiquement.

La révolution industrielle et le XX^e siècle

La Révolution de 1789 met en place l'État bourgeois moderne, centralisé et démocratique, la nation avec son système constitutionnel, son organisation politique et bureaucratique.

Le progrès continu des sciences et des techniques, la division rationnelle du travail industriel introduisent dans la vie sociale une dimension de changement permanent, de déstructuration des mœurs et de la culture traditionnelle. Simultanément, la division sociale du travail introduit des clivages politiques profonds, une dimension de luttes sociales et de conflits qui se répercuteront à travers le XIX^e et le XX^e siècle.

Ces deux aspects majeurs, auxquels viendront s'ajouter la croissance démographique, la concentration urbaine et le développement gigantesque des moyens de communication et d'information, marqueront de façon décisive la modernité comme pratique sociale et mode de vie articulé sur le changement, l'innovation, mais aussi sur l'inquiétude, l'instabilité, la mobilisation continuelle, la subjectivité mouvante, la tension, la crise, et comme représentation idéale ou mythologie. À ce titre, la date d'apparition du mot lui-même (Théophile Gautier, Baudelaire, 1850 environ) est significative c'est le moment où la société moderne se réfléchit comme telle, se pense en termes de modernité. Celle-ci devient alors une valeur transcendante, un modèle culturel, une morale - un mythe de référence partout présent, et masquant par là en partie les structures et les contradictions historiques qui lui ont donné naissance.

La logique de la modernité

Concept techno-scientifique

L'essor prodigieux, surtout depuis un siècle, des sciences et des techniques, le développement rationnel et systématique des moyens de production, de leur gestion et de leur organisation marquent la modernité comme l'ère de la productivité : intensification du travail humain et de la domination humaine sur la nature, l'un et l'autre réduits au statut de forces productives et aux schémas d'efficacité et de rendement maximal. C'est là le commun dénominateur de toutes les nations modernes. Si cette « révolution » des forces productives, parce qu'elle laisse relativement inchangés les rapports de production et les rapports sociaux, n'a pas changé la vie, elle modifie du moins d'une génération à l'autre les conditions de vie. Elle instaure aujourd'hui une mutation profonde dans la modernité le passage d'une civilisation du travail et du progrès à une civilisation de la consommation et du loisir. Mais cette mutation n'est pas radicale elle ne change pas la finalité productiviste, le découpage chronométrique du temps, les contraintes prévisionnelles et opérationnelles qui restent les coordonnées fondamentales de l'éthique moderne de la société productive.

Concept politique

« L'abstraction de l'État politique comme tel n'appartient qu'aux Temps modernes, parce que l'abstraction de la vie privée n'appartient qu'aux Temps modernes... Au Moyen Âge, la vie du peuple et la vie de l'État sont identiques: l'homme est le principe réel de l'État ; les Temps modernes sont le dualisme abstrait, l'opposition abstraite réfléchie. » (Marx, *Critique de la philosophie de l'État de Hegel*).

C'est en effet la transcendance abstraite de l'État, sous le signe de la Constitution, et le statut formel de l'individu, sous le signe de la propriété privée, qui définissent la structure politique de la modernité. La rationalité (bureaucratique) de l'État et celle de l'intérêt et de la conscience privés se répondent dans la même abstraction. Cette dualité marque la fin de tous les systèmes antérieurs, où la vie politique se définissait comme une hiérarchie intégrée de relations personnelles. L'hégémonie de l'État bureaucratique n'a fait que croître avec les progrès de la modernité. Liée à l'extension du champ de l'économie politique et des systèmes d'organisation, elle investit tous les secteurs de la vie, les mobilisant à son profit, les rationalisant à son image. Ce qui lui résiste (vie affective, langues et cultures traditionnelles) parfois obstinément peut être dit résiduel. Toutefois, ce qui fait une des dimensions essentielles (sinon la dimension essentielle) de la modernité, l'État abstrait centralisé, est peut-être en train de vaciller. La contrainte

hégémonique de l'État, la saturation bureaucratique de la vie sociale et individuelle préparent sans doute de grandes crises en ce domaine.

Concept psychologique

Face au consensus magique, religieux, symbolique de la société traditionnelle (communauté), l'ère moderne est marquée par l'émergence de l'individu, avec son statut de conscience autonome, sa psychologie et ses conflits personnels, son intérêt privé, voire son inconscient et, pris de plus en plus dans le réseau des médias, des organisations, des institutions, son aliénation moderne, son abstraction, sa perte d'identité dans le travail et le loisir, l'incommunicabilité, etc., que cherche à compenser tout un système de personnalisation à travers les objets et les signes.

La modernité et le temps

Sous tous les aspects, la temporalité moderne est spécifique.

L'aspect *chronométrique* : le temps qui se mesure et auquel on mesure ses activités, cela qui scande la division du travail et la vie sociale, ce temps abstrait qui s'est substitué au rythme des travaux et des fêtes, est celui de la contrainte productive; la temporalité bureaucratique règne même sur le temps « libre » et les loisirs.

L'aspect *linéaire* : le temps « moderne » n'est plus cyclique, il se développe selon une ligne passé-présent-avenir, selon une origine et une fin supposées. La tradition semble axée sur le passé, la modernité sur l'avenir, mais, dans le fait, seule la modernité projette un passé (le temps du révolu) en même temps qu'un avenir, selon une dialectique qui lui est propre.

L'aspect *historique* surtout depuis Hegel, l'histoire est devenue l'instance dominante de la modernité. À la fois comme devenir réel de la société et comme référence transcendante laissant entrevoir son accomplissement final. La modernité se pense historiquement, et non plus mythiquement.

Mesurable, irréversible, succession chronométrique ou devenir dialectique, de toute façon la modernité a secrété une temporalité tout à fait nouvelle, dimension cruciale, image de ses contradictions. Mais à l'intérieur de ce temps indéfini, et qui ne connaît plus d'éternité, une chose distingue la modernité elle se veut toujours « contemporaine » c'est-à-dire simultanéité mondiale. Après avoir d'abord privilégié la dimension du progrès et de l'avenir, elle semble se confondre aujourd'hui de plus en plus avec l'actualité, l'immédiateté, la quotidienneté, l'envers pur et simple de la durée historique.

La rhétorique de la modernité

Innovation et avant-garde

Dans le domaine de la culture et des moeurs, la modernité se traduit, en opposition formelle, mais en relation fondamentale avec la centralisation bureaucratique et politique, avec l'homogénéisation des formes de la vie sociale, par une exaltation de la subjectivité profonde, de la passion, de la singularité, de l'authenticité, de l'éphémère et de l'insaisissable, par l'éclatement des règles et l'irruption de la personnalité, consciente ou non.

« Le peintre de la vie moderne » de Baudelaire, à la charnière du romantisme et de la modernité contemporaine, marque le départ de cette quête du nouveau, de cette dérive du sujet. Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? À coup sûr, cet homme tel que je l'ai dépeint, ce solitaire d'une imagination active, voyageant à travers le grand désert d'hommes... cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité. »

La modernité va susciter à tous les niveaux une esthétique de rupture, de créativité individuelle, d'innovation partout marquée par le phénomène sociologique de l'avant-garde (que ce soit dans le domaine de la culture ou dans celui de la mode) et par la destruction toujours plus poussée des formes traditionnelles (les genres en littérature, les règles de l'harmonie en musique, les lois de la perspective et de la figuration en peinture, l'académisme et, plus généralement, l'autorité et la légitimité des modèles antérieurs en matière de mode, de sexualité et de conduites sociales).

Mass media, mode et culture de masse

Cette tendance fondamentale est suractivée depuis le XX^e siècle par la diffusion industrielle des moyens culturels, l'extension d'une culture de masse et l'intervention gigantesque des médias (presse, cinéma, radio, télévision, publicité). Le caractère éphémère des contenus et des formes s'est accentué, les révolutions de style, de mode, d'écriture, de moeurs ne se comptent plus. En se radicalisant ainsi dans un changement à vue, dans un *travelling* continu, la modernité change de sens. Elle perd peu à peu toute valeur substantielle de progrès qui la sous-tendait au départ, pour devenir une esthétique du changement pour le changement. Elle s'abstrait et se déploie en une nouvelle

rhétorique, elle s'inscrit dans le jeu d'un ou de multiples systèmes de signes. À la limite, elle rejoint ici purement et simplement la mode, qui est en même temps la fin de la modernité.

Car elle rentre alors dans un changement cyclique, où resurgissent d'ailleurs toutes les formes du passé (archaïques, folkloriques, rustiques, traditionnelles), vidées de leur substance, mais exaltées comme signes dans un code où tradition et néo, ancien et moderne s'équivalent et jouent alternativement. La modernité n'a plus du tout alors valeur de rupture; elle s'alimente des vestiges de toutes les cultures au même titre que de ses gadgets techniques ou de l'ambiguïté de toutes les valeurs.

Tradition et modernité dans les sociétés du Tiers Monde

Déstructuration et changement

Les traits distinctifs, les ferments, la problématique et les contradictions de la modernité se révèlent avec le plus de force là où son impact historique et politique est le plus brutal sur les sociétés tribales ou traditionnelles colonisées. Apter voit dans le colonialisme une « force modernisante », un « modèle par lequel la modernisation a été universalisée ».

Les anciens systèmes d'échange sont déstructurés par l'irruption de la monnaie et d'une économie de marché. Les systèmes de pouvoir traditionnels s'effacent sous la pression des administrations coloniales ou des nouvelles bureaucraties indigènes.

Cependant, faute d'une révolution politique et industrielle en profondeur, ce sont souvent les aspects les plus techniques, les plus exportables de la modernité qui touchent les sociétés en voie de développement : les objets de production et de consommation industrielle, les *mass medias*. C'est dans sa matérialité technique et comme spectacle que la modernité les investit d'abord, et non selon le long processus de rationalisation économique et politique qui fut celui de l'Occident. Pourtant, ces retombées de la modernité ont à elles seules un retentissement politique elles accélèrent la déstructuration du mode de vie et précipitent les revendications sociales de changement.

Résistance et amalgame

Si donc, dans un premier temps, la modernité apparaît bien ici aussi comme rupture, l'analyse plus fine inaugurée depuis Seconde Guerre mondiale par l'anthropologie politique (Balandier, Leach, Apter, Althabe) montre que les choses sont plus complexes. Le système traditionnel (tribal, clanique, lignager) oppose au changement la plus forte résistance, et les structures modernes (administratives, morales, religieuses) y nouent avec la tradition de curieux compromis. La modernité y passe toujours par une résurgence de la tradition, sans que celle-ci ait pour autant un sens conservateur. Favret décrit même comment les paysans des Aurès réactivent des mécanismes politiques traditionnels par exigence de progrès, pour protester contre la trop lente diffusion, dans leur région, des instruments et des signes de la modernité.

Cela est important le terrain de l'anthropologie montre, plus clairement que l'histoire européenne, la vérité de la modernité, à savoir qu'elle n'est jamais changement radical ou révolution, mais qu'elle entre toujours en implication avec la tradition dans un jeu culturel subtil, dans un débat où les deux ont partie liée, dans un processus d'amalgame et d'adaptation. *La dialectique de la rupture y cède largement à une dynamique de l'amalgame.*

Les idéologies comme signe de la modernité

L'analyse des sociétés décolonisées fait apparaître une autre expression spécifique de la modernité l'idéologie. Les idéologies (nationales, culturelles, politiques) sont contemporaines de la détribalisation et de la modernisation. Importées d'Occident et imprégnées de rituels et de croyances traditionnelles, elles n'en constituent pas moins, plus que l'infrastructure économique, le lieu du changement et du conflit, du bouleversement des valeurs et des mentalités. Il s'agit là encore plutôt d'une rhétorique de la modernité, qui se déploie en pleine ambiguïté dans des sociétés dont elle compense le retard réel et le non-développement.

De telles constatations peuvent aider à définir le paradoxe de la modernité. Destruction et changement, mais aussi ambiguïté, compromis, amalgame : la modernité est paradoxale, elle n'est pas dialectique. Si l'idéologie est un concept typiquement « moderne », si les idéologies sont l'expression de la modernité, sans doute aussi la *modernité elle-même n'est-elle qu'un immense processus idéologique.*

Idéologie de la modernité

Un conservatisme par le changement

La dynamique de la modernité se révèle ainsi, aussi bien en Occident que dans le Tiers Monde, à la fois lieu d'émergence des facteurs de rupture et solution de compromis avec les facteurs d'ordre et de tradition. La mobilité qu'elle implique à tous les niveaux (sociale, professionnelle, géographique, matrimoniale, mode et de libération sexuelle) ne définit encore que la *part de changement tolérable par le système*, sans qu'il soit changé pour l'essentiel. Balandier dit des pays d'Afrique noire : « Les affrontements politiques s'expriment dans une large mesure, mais non exclusivement, par le débat du traditionnel et du moderne : ce dernier apparaît surtout comme leur moyen et non comme leur cause principale. » Ainsi l'on peut dire que, dans les pays développés, la modernité n'est pas ce qui retrace la structure ni l'histoire sociale : elle est bien plutôt (dans son jeu avec tradition), le lieu où elles viennent affleurer pour être masquées, le lieu où la dialectique du sens social vient s'estomper dans le code rhétorique et mythique de la modernité.

Une ambiguïté spectaculaire

Les changements de structure politiques, économiques, technologiques, psychologiques sont les facteurs historiques objectifs de modernité. Ils ne constituent pas en eux-mêmes la modernité. Celle-ci se définirait plutôt comme la dénégation de ces changements structurels, tout au moins comme leur réinterprétation en termes de style culturel, de mentalité, de mode de vie, de quotidienneté.

La modernité n'est pas la révolution technologique et scientifique, c'est le jeu et l'implication de celle-ci dans le spectacle de ta vie privée et sociale, dans la dimension quotidienne des médias, des gadgets, du bien-être domestique ou de la conquête de l'espace. La science ni la technique elle-même ne sont « modernes » : ce sont les effets de la science et de la technique qui le sont. Et la modernité, tout en se fondant sur l'émergence *historique* de la science, ne vit qu'au niveau du *mythe* de la science.

La modernité n'est pas la rationalité ni l'autonomie de la conscience individuelle, qui pourtant la fonde. C'est, après la phase d'avènement triomphal des libertés et des droits individuels, l'exaltation réactionnelle d'une subjectivité menacée de partout par l'homogénéisation de la vie sociale. C'est le recyclage de cette subjectivité perdue dans un système de « personnalisation », dans les effets de mode et d'aspiration dirigée.

La modernité n'est pas dialectique de l'histoire : elle est l'événementialité, le jeu permanent de l'actualité, l'universalité du fait divers par le moyen des médias.

La modernité n'est pas la transmutation de toutes les valeurs, c'est la déstructuration de toutes les valeurs anciennes sans leur dépassement, c'est l'ambiguïté de toutes les valeurs sous le signe d'une combinatoire généralisée. Il n'y a plus ni bien ni mal, mais nous ne sommes pas pour autant « au-delà du bien et du mal » (cf. la critique de la modernité chez Nietzsche).

La modernité n'est pas la révolution, même si elle s'articule sur *des* révolutions (industrielle, politique, révolution de l'information, révolution du bien-être, etc). Elle est, comme dit Lefebvre, « l'ombre de la révolution manquée, sa parodie » (*Introduction à la modernité*). « À l'intérieur du monde renversé et non remis sur ses pieds, la modernité accomplit les tâches de la révolution : dépassement de l'art, de la morale, des idéologies... », on pourrait ajouter : mobilité, abondance, libérations de toutes sortes. Mais elle les accomplit sur le mode d'une révolution permanente des *formes*, dans le *jeu* du changement, finalement dans un cycle où se referme la brèche ouverte dans le monde de la tradition.

Une culture de la quotidienneté

La tradition vivait de continuité et de transcendance réelle. La modernité, ayant inauguré la rupture et le discontinu, s'est refermée sur un nouveau cycle. Elle a perdu l'impulsion idéologique de la raison et du progrès et se confond de plus en plus avec le jeu formel du changement. Même ses thèses se retournent contre elle (celui de la technique, jadis triomphale, est aujourd'hui lourd de menaces). Les idéaux, les valeurs humaines qu'elle s'était données lui échappent : elle se caractérise de plus en plus par la transcendance abstraite de tous les pouvoirs.

La liberté y est formelle, le peuple y devient masse, la culture y devient mode. Après avoir été une dynamique du progrès, la modernité devient lentement un activisme du bien-être. Son mythe recouvre l'abstraction grandissante de la vie politique et sociale, sous laquelle elle se réduit peu à peu à n'être qu'une culture de la quotidienneté.

Bibliographie

- D. APTER, *The Politics of Modernization*, Chicago, 1965
 R. ARON, *Les Désillusions du progrès. Essai sur la dialectique de la modernité*, Paris, 1969
 G. BALANDIER, *Anthropologie politique*, Paris, 1967
 D. J. BOORSTIN, *L'Image (The Image, or What Happened to the American Dream, 1962)*, trad. J. Claude, Paris, 1963
 S. N. EISENSTADT, *The Protestant Ethic and Modernization. A Comparative View*, New York-Londres, 1968
 A. & E. ETZIONI, *Social Change. Sources, Patterns and Consequences*, New York-Londres, 1964.

- J. FAVRET, « Le Traditionalisme par excès de modernité », in *Archives européennes de Soc.*, vol. VIII, 1967.
- J. K. GALBRAITH, *Le Nouvel État industriel (The New Industrial State, 1967)*, trad. J. Crémieux-Brilhac et M. Le Nan, Paris, 1968.
- M. MAC LUHAN, *Pour comprendre les médias (Understanding Media, 1964)*, trad. J. Paré, Paris, 1968.
- H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel (L'Homme-Dimensional Man, 1964)*, trad. M. Nittig, Paris, 1968.
- K. MARX, *Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel (Einleitung zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie, 1844)*, trad. Costes, in *Œuvres complètes, T. I*, Paris, 1927.
- E. MORIN, *L'Esprit du temps*, Paris, 1952.
- D. RIESMAN, *La Foule solitaire (The Lonely Crowd, 1962)*, Paris, 1964.
- H. ROSENBERG, *La Tradition du nouveau (The Tradition of New, 1960)*, trad. A. Marchand, Paris, 1962.
- K. S. SCHERRILL, « The Attitudes of modernity », in *Comparative Political Studies*, vol. I, n° 2, janv. 1969.
- RENCONTRES INTERNATIONALES DE BOUAKÉ, *Tradition et modernisme en Afrique noire*, Paris, 1965.
- M. WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme (Gesammelte Aufsätze zur Religionsgeschichte, 1920)*, trad. J. Chavy, Paris, 1954.
- W. WHYTE Jr., *L'Homme de l'organisation (The Organization Man, 1956)*, trad. Y. Rivière, Paris, 1959.

Corrélat Encyclopaedia Universalis

BIEN-ÊTRE (ÉCONOMIE. DU), CHANGEMENT SOCIAL, CULTURE ET CIVILISATION, IDÉOLOGIE, INNOVATION, LUMIÈRES (PHILOSOPHIE DES), MOBILITÉ SOCIALE, PROGRÈS (IDÉE DE), RÉVOLUTION (IDÉE DE), SOCIÉTÉ DE MASSE, TECHNOLOGIQUE (SOCIÉTÉ).

II. Quelques ouvrages sur quelques thématiques en histoire des idées politiques

Première Sous-Partie : Des idées qui tuent ? Histoire des violences extrêmes, crimes de masses, démocides, génocides, massacres collectifs

* *Généralités*

- G. Hallgarten, *Histoire des dictatures de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Payot, 1961.
- Michel Maffesoli :
 - *Logique de la domination*, Paris, PUF, 1976.
 - avec Alain Pessin, *La Violence fondatrice*, Paris, éd. Champ urbain, 1978.
 - *La Violence totalitaire*, Paris, PUF, 1979 ; rééd. 1994, *La Violence totalitaire. Essai d'anthropologie politique*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- Arno J. Mayer, *La Persistance de l'Ancien Régime : l'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, col. « Champs », 1983.
- John Dower, *War without Mercy. Race and Power in the Pacific War*, New York, Panthéon Book, 1986.
- Roger Dufour-Gompers, *Dictionnaire de la violence et du crime*, Paris Érés, 1992.
- Yvon Le Bot, *La Guerre en terre Maya. Communauté, violence et modernité au Guatemala (1970-1992)*, Paris, Karthala, 1992.
- Yves Ternon, *L'État criminel. Les génocides au XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1995.
- Françoise Héritier (dir.), *De la violence*, Paris, Odile Jacob, 1996.
- Jean-Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes : génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997.

- George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.
- Johanna Bourke, *An Intimate History of Killing. Face-to-Face Killing in Twentieth-Century Warfare*, Basic Books, 1999.
- Thomas Ferenczi (dir.), *Faut-il s'accompagner de la violence ?*, Bruxelles, Paris, Éditions Complexe, 2000.
- Michael Taussig, « Culture of Terror. Space of Death : Roger Casement's Putumayo Report and the Explanation of Torture », in A. Laban Hinton, *Genocide. An Anthropological Reader*, Malden, Blackwell, 2000.
- Christopher Taylor, *Terreur et sacrifice. Une approche anthropologique du génocide rwandais*, Toulouse, Octarès, 2000.
- Israel W. Charny (dir.), *Livre noir de l'humanité. Encyclopédie mondiale des génocides*, Toulouse, Privat, 2001.
- Yves Ternon, *L'Innocence des victimes. Regards sur les génocides du XX^e siècle*, Bruxelles, Desclé de Brouwer, 2001.
- Véronique Nahoum-Grappe, « Anthropologie de la violence extrême : le crime de profanation », *Revue internationale des sciences sociales*, 147, 2002, p. 601-609.
- Patrick Bruneteaux :
 - « Figures du dédoublement : la mort lente ou le travail de divinisation du bourreau », in Revue « *Sud/Nord* », Toulouse, Érès, 2003/1, n° 18, p. 39-76.
 - *Devenir un Dieu. Le nazisme comme nouvelle religion politique. Esquisse d'une théorie du dédoublement*, Paris, Publibook, 2004.
- Jacques Sémelin, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 2005.
- Michel Wiéviorka, *La Violence*, Paris, Hachette, 2005.
- Georges Bensoussan, *Europe. Une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Éditions des mille et une nuits, 2006.
 - Présentation de l'ouvrage par l'Encyclopédie *Wikipedia* :
 G. Bensoussan poursuit son analyse des origines de la Shoah en publiant en 2006 *Europe. Une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle* (Paris, Mille et Une Nuits). Dans cet ouvrage, il entend réhabiliter une histoire culturelle longtemps suspectée d'essentialisme, pour montrer que les concepteurs de l'assassinat de masse des malades mentaux, d'une partie des Tziganes d'Europe et surtout des Juifs ont trempé dans un bain culturel spécifique. En particulier dans l'espace germanique de la fin du XIX^e siècle et de l'après-Grande Guerre. G. Bensoussan plaide, en suivant Michel Foucault, pour une « archéologie intellectuelle de la Shoah » en essayant de retracer l'histoire des « anti Lumières », à commencer par les vieux courants de l'antijudaïsme chrétien qui s'étaient employés durant un millénaire à faire des Juifs une « question ». Pour G. Bensoussan, on ne peut comprendre la législation nazie, en particulier les Lois de Nuremberg (1935), sans référence à l'histoire longue de la culture européenne. Ainsi, les années 1880-1914 ont-elles constitué la matrice d'une brutalisation de la société que la Grande Guerre allait exacerber. Dans ce livre, G. Bensoussan reste fidèle à sa préoccupation d'une histoire sociale des idées et d'une histoire culturelle du social: il entend montrer que la Shoah est un événement sans précédent, mais non sans racines. Qu'il n'est donc pas un accident dans la marche

continue du progrès tel que l'enseigne une conception réductrice des Lumières, mais que cette tragédie s'ancre au contraire dans le temps long de l'histoire.

– Élie Barnavy, Anthony Rowley, *Tuez-les tous ! La guerre de religion à travers l'histoire (VII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Perrin, col. « Tempus », 2006.

– Présentation de l'éditeur :

Une guerre de religion, c'est une guerre pour la religion, autrement dit une guerre dont le principal objet est la relation des hommes à Dieu. Depuis le XVI^e siècle, c'est aussi la contestation violente de la séparation du politique et du religieux, autrement dit de ce qui fonde l'État moderne. Ce n'est pas seulement une question de violence paroxystique contre un ennemi dont seuls sont concevables l'anéantissement ou la soumission – les États-Unis de Bush pour Ben Laden aujourd'hui, les protestants de l'amiral de Coligny pour les Ligueurs de Paris hier ; c'est une guerre totale dont le salut de la communauté des croyants est le but, la guerre civile le moyen, la dislocation de la nation et la ruine de l'État les effets. Du VII^e siècle à l'attentat du 11 septembre 2001 contre les Twin Towers, de la fièvre des croisés aux guerres de Religion en France, de l'Allemagne à l'Angleterre et aux Balkans, Elie Barnavi et Anthony Rowley éclairent quelques-uns des conflits religieux majeurs qui ont déchiré l'Europe. Elie Barnavi, spécialiste consacré du XVI^e siècle européen (*Le Parti de Dieu*, 1980) et du judaïsme contemporain (*Les Juifs et le XX^e siècle*, 2000), a été ambassadeur d'Israël en France. Il est directeur scientifique du futur Musée de l'Europe. Anthony Rowley, professeur à Sciences-Po, a notamment publié une *Histoire du continent européen*.

– Table des matières : De la guerre justifiée à la guerre sainte. Un siècle de guerre totale. Les guerres de l'Allemagne. De Wassy à la Saint Barthélémy (les guerres de religion françaises I). La guerre des trois Henri (Les guerres de religion françaises II). Les révolutions d'Angleterre. La guerre des Trente Ans. L'enfer des Balkans. Ben Laden contre les croisés.

– Philippe Braud, *Violences politiques*, Paris, Le Seuil, col. Points Essais, 2004.

– « Barbarisation et humanisation de la guerre », numéro spécial de la revue *Asterion*, Paris, n° 2, juillet 2004, [téléchargeable librement](#).

– David El Kenz, *Le Massacre objet d'histoire* (dir.), Paris, Gallimard, Folio Histoire, 2005.

– André Green, *Pourquoi les pulsions de destruction ou de mort ?*, Paris, Éditions du Panama, 2007.

– Françoise Sironi, *Psychopathologie des violences collectives*, Paris, Odile Jacob, 2007.

– Michèle Ansart-Dourten, *Le Fanatisme. Terreur politique et violence psychologique*, Paris, L'Harmattan, col. « Psychologie politique », 2008.

– Présentation de l'éditeur :

À partir des dénonciations par la philosophie des Lumières de l'intolérance destructrice du fanatisme, l'auteur a voulu dégager différentes formes de fanatisme politique et idéologique. Les pratiques de la terreur par les totalitarismes exigent une réflexion sur la nature des pulsions et des passions qui motivent l'adhésion fanatique, mais aussi sur le consentement à la servitude et le conformisme sollicité par l'idéologie du pouvoir. Lors de crises d'identité et de scepticisme moral et culturel dans les sociétés libérales contemporaines apparaissent les expressions d'une volonté d'emprise et d'un narcissisme destructeur caractéristiques d'une violence psychologique de type nihiliste. L'auteur s'est interrogé sur les possibilités de terrorisme, ou, par réaction, de fanatisme, qu'elle pourrait annoncer. Mais le fanatisme désigne-t-il seulement des passions négatives ? Les résistances à l'oppression, les mouvements révolutionnaires, le consentement au sacrifice ont été les objets d'une réflexion sur le désir d'affirmation d'un sujet qui se veut acteur de l'Histoire.

– Johannes Lang, « Questioning Dehumanization : Intersubjective Dimensions of Violence in the Nazi Concentration and Death Camps », in *Holocaust and Genocide Studies* 24, n° 2, Oxford University Press, 2010, p. 225-246.

– Enzo Traverso, *L'Histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XX^e siècle*, Paris, La Découverte, 2011.

– René Girard, *La Violence et le sacré*, Paris, Fayard / Pluriel, 2011 ;

Présentation de l'éditeur

René Girard tente de remonter aux origines de l'édifice culturel et social qui est au cœur de la civilisation. S'appuyant sur une relecture très personnelle des tragiques grecs et sur l'étude des principaux systèmes d'explication, en particulier la psychanalyse, cette enquête met l'accent sur le rôle fondamental de la violence fondatrice et de la victime émissaire.

Après *Mensonge romantique et vérité romanesque*, René Girard a entrepris, dans *La Violence et le Sacré*, de remonter aux origines de l'édifice culturel et social qui est au cœur de notre civilisation. S'appuyant à la fois sur une relecture très personnelle des tragiques grecs et sur une discussion serrée des principaux systèmes d'explication, en particulier la psychanalyse, cette enquête originale met l'accent sur le rôle fondamental de la violence fondatrice et de la victime émissaire. Le religieux, secrètement fondé sur l'unanimité violente et le sacrifice, trouve ainsi dans cet essai majeur une définition inédite.

– Nicolas Paquette, *La Représentation du guide national en France et en Allemagne : les cas de Napoléon Bonaparte et Hitler*, « Presses académiques francophones », 2012.

– Isabelle Sommier, Xavier Terriez (dir.), *Les Dimensions émotionnelles du politique. Chemins de traverse avec Philippe Braud*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

Philippe Braud a marqué de son empreinte intellectuelle plusieurs générations d'étudiants dans les amphithéâtres rennais, de la Sorbonne ou plus récemment de l'Institut d'études politiques de Paris.

Dans les cursus de droit, comme dans ceux de science politique, sa pédagogie décomplexée et son approche originale de la discipline ont bousculé les savoirs acquis et ouvert l'auditoire sur une face longtemps tue de la politique. L'État, les partis, le vote, les phénomènes contestataires, les identités collectives sont toujours abordés bien sûr, mais au prisme de l'étude du symbolique comme levier pour parvenir à une sociologie des émotions cherchant systématiquement à dévoiler les ressorts invisibles, masqués ou ignorés, de l'exercice et de l'appréhension de la chose publique. Tel est en effet le credo de cet intellectuel iconoclaste, non-maître à penser, mais révélateur des impensés, non technicien mais savant curieux, plus intellectuel « touche-à-tout » que spécialiste austère : le politique est avec lui appréhendé « sur le divan », mais avec les outils du sociologue et non la boussole du psychologue. Ce ne sont pas les âmes qui sont sondées, mais les interactions et les logiques de situation, avec leur part de projections, d'ambitions et d'attentes affectives.

Les articles réunis dans cet ouvrage, sous la plume d'anciens doctorants ou de compagnons intellectuels de Braud, cherchent tous à rendre un hommage parfois critique à celui qui, avec quelques autres, a cherché avant l'heure à légitimer dans le champ scientifique l'étude des contraintes affectuelles de la vie publique.

Cet ouvrage est dirigé par Isabelle Sommier, professeur de sociologie à l'université Paris I et Xavier Crettiez, professeur de science politique à l'université de Versailles Saint-Quentin, et rassemble les contributions de Claire Andrieu, Pierre Yves Baudot, Philippe Braud, Bernard Bruneteau, Patrick Bruneteaux, Nathalie Duclos, François Foret, Yves Hélias, François Hourmant, James Jasper, Alfredo Joignant, Nicolas Kaciaf, Christian Le Bart, Jean-Baptiste Legavre, Jacques Le Goff, Brigitte Le Grignou, Thomas Lindemann, Érik Neveu, Pierre Piazza et Philippe Portier.

– Robert Muchembled, *Une histoire de la violence : de la fin du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Points, col. « Points Histoire », 2014.

– « *Le Livre noir de la condition des chrétiens dans le monde* », sous la direction de Jean-Michel di Falco, Timothy Radcliffe et Andrea Riccardi. Ouvrage coordonné par Samuel Lieven, Paris, XO Éditions, 2014.

– compte-rendu de Max Gallo dans *Le Figaro* du 7 novembre 2014 :

Enfin ! Voici sur un sujet décisif un livre capital.

Soixante-dix « contributeurs » ont donné naissance au *Livre noir de la condition des chrétiens dans le monde*. Le titre dévoile l'ambition et l'actualité du projet. Pas un auteur qui ne soit connu pour sa compétence sur le sujet qu'il traite : génocide au Soudan, persécutions en Afrique de l'Ouest, situation du christianisme aux États-Unis, en Europe...

L'évêque Jean-Michel di Falco cite dans sa préface à l'ouvrage quelques lignes du pape François :

« Les chrétiens persécutés sont une préoccupation qui me touche de près en tant que pasteur, écrit le Souverain Pontife. Je sais beaucoup de choses sur les persécutions qu'il ne me paraît pas prudent de raconter ici pour n'offenser personne... Je voudrais qu'une chose soit claire: je suis convaincu que la persécution contre les chrétiens est aujourd'hui plus forte qu'aux premiers siècles de l'Église. Ce n'est pas de l'imagination : les chiffres sont là. »

C'est précisément parce que les données factuelles sont abondantes, rigoureuses, qu'elles éclairent la genèse des persécutions et leur développement, que le livre est « décisif et capital ».

D'abord la compétence des « contributeurs » est incontestable. Les faits qu'ils rapportent – expulsion des chrétiens, là, violences presque partout – sont décrits au terme d'enquêtes conduites dans chaque continent. Mais il y a plus : la forme choisie pour rapporter tel ou tel événement n'est pas immuable, mais adaptée aux situations évoquées dans le chapitre.

On y lit des reportages, des analyses, des interviews, et même « une petite géopolitique du christianisme » (Jean-François Colosimo), et surtout ce « tour d'horizon », conduit avec rigueur et confronté à des persécutions concernant d'autres groupes humains, débouche sur une conclusion préoccupante, et le pape François y a fait allusion : « la religion chrétienne est la plus persécutée ».

– Frédéric Rouvillois, *Crime et utopie. Une nouvelle enquête sur le nazisme*, Paris, Flammarion, 2014.

* *Éléments d'anthropologie de la guerre*

– Gaston Bouthoul, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Paris, Payot, Col. « Bibliothèque scientifique », Paris, 1970.

– Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, Paris, Économica, 2003.

– John Keegan, *Histoire de la guerre. Du néolithique à la Guerre du Golfe*. Paris, Éditions Dagarno, 1998.

– Présentation de l'éditeur :

« *Histoire de la guerre* est une brillante synthèse, fondée sur une remarquable érudition et une documentation très complète, de comment et pourquoi les hommes se sont battus depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Outre son intérêt historique exceptionnel, tant du point de vue des techniques de combat que de celui des stratégies et des tactiques, cet ouvrage pose une question fondamentale et néanmoins provocante : est-ce que la guerre est intrinsèquement liée à la culture humaine ? Ou bien, comme l'esclavage ayant commencé à un moment précis de l'Histoire, la guerre ne pourrait-elle pas cesser un jour, peut-être prochain ? »

– Maurice R. Davie, Professeur de sociologie à l'Université de Yale, *La Guerre dans les sociétés primitives. Son rôle et son évolution*, Paris, Payot, 1931, 440 p.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos du traducteur.....	7
PRÉFACE DE L'AUTEUR.....	9
CHAPITRE I. La guerre préhistorique.....	11
II. La guerre et la concurrence vitale.....	24
III. La guerre – métier d'un sexe.....	44
IV. Où la guerre est, et où elle n'est pas.....	78
V. Le cannibalisme et la guerre.....	104
VI. La guerre pour la terre et le butin . . .	121

VII. La guerre et les femmes.	152
VIII. La religion comme cause de guerre.....	164
IX. La vengeance du sang.	188
X. Les sacrifices humains.....	202
XI. La chasse aux têtes..	211
XII. La guerre pour la gloire.	226
XIII. La guerre et l'État	244
XIV. L'adoucissement de la guerre	267
XV. La poussée vers la paix.	298
XVI. La guerre facteur de l'évolution.	331
Appendice A L'ethnocentrisme et les noms de tribus.....	353
Appendice B Les cérémonies d'initiation	356
Appendice C Exemples de guerre adoucie....	366
Appendice D Les dispositions belliqueuses....	375
Appendice E Les tribus guerrières d'Afrique...	381
Appendice F Exemples de guerre sérieuse...	385
Appendice G La guerre pour le butin....	394
Appendice H La vengeance du sang....	399
Appendice I La parure de guerre.....	412
Appendice J Les trophées et la mutilation des tués	417
Appendice K Le système de Gouvernement des Sociétés primitives..	421
Appendice L La déclaration de guerre...	431
Appendice M Les supplices des prisonniers de guerre..	437

– André Bernand, *Guerre et violence dans la Grèce antique*, Paris, Hachette Littérature, 1999.

TABLE DES MATIÈRES

Un essai de psychologie historique

La psychologie historique, p. 9 - Le vocabulaire antique de la violence, p. 11. - Notre siècle de violence, p. 15 - La violence antique, p. 11 - L'héritage grec, p. 18 - Un regard neuf, p. 19.

PREMIÈRE PARTIE

L'APPRENTISSAGE DE LA VIOLENCE

Chapitre I. Qu'est-ce que la violence ?

Les adolescents, p. 27 – Les femmes, p. 35 – Les esclaves, p. 45.

Chapitre II. Les brutalités de la nature

L'aridité du sol, p. 55 – Les inondations, p. 58 – Les tempêtes de neige, p. 61 – Les raz-de-marée, p. 62 – Les tremblements de terre, p. 64 – Les volcans, p. 71 – Les tempêtes, p. 74 – Les bêtes sauvages et les épidémies, p. 78.

Chapitre III. Tout commence avec Homère

Le grand éducateur, p. 81 – Le combat homérique, p. 84 – Les moissonneurs de la mort, p. 86 – Des bêtes fauves, p. 87 – Les combats singuliers, p. 90 – La cruauté des hommes et des dieux, p. 95 – Outrages aux morts, p. 99 – Les cruautés de « L'Odyssée », p. 103 – Le massacre des prétendants, p. 105 – Les conseils d'Hésiode, p. 108.

Chapitre IV. La violence tragique

La voix du peuple, p. 111 – La terreur et la pitié, p. 113 – Quand les violents sont les victimes, p. 115 – Visions d'horreur, p. 116 – Violence moderne, p. 137.

Chapitre V. Philosophes devant la violence :

– PLATON

Calliclès, théoricien de la violence, p. 140 – Thrasymaque et la violence, p. 142 – Alcibiade, praticien de /a violence, p. 144, – Le suicide de Socrate, p. 148.

– ARISTOTE

Rien de trop, p. 151 – La vie contemplative, p. 152 – L'« hybris », p. 153 – L'envie, p. 154 – La colère, p. 155 – La tyrannie, p. 156 – La guerre, p. 158 – Le suicide, p. 158 – L'ostracisme, p. 159 – L'immigration, p. 160 – Le droit du vainqueur, p. 161 – La théorie des milieux, p. 162.

DEUXIÈME PARTIE L'EXERCICE DE LA VIOLENCE

Chapitre VI. La culture de combat

En Crète, p. 169 – À Sparte, p. 172 – À Atbæaes, p. 176.

Chapitre VII. La Grèce de tous les dangers

Les querelles de voisinage, p. 189 – Les luttes intestines, p. 200 – Quand le danger vient de la mer, p. 206 – Pirates et Pillards, p. 207 – Le droit de prise, p. 212.

Chapitre VIII. Les grandes tueries

La guerre endémique, p. 214 – Mourir pour la patrie, p. 217 – L'ennemi héréditaire, p. 217 – Les batailles emblématiques, p. 221 – La guerre du Péloponnèse, p. 228 – La bataille de Leuctres, p. 238 – La bataille de Mantinée, p. 239 – La bataille de Chéronée, p. 240 – Les batailles d'Alexandre le Grand, p. 242 – L'annonce des temps de barbarie, p. 246.

Chapitre IX. Malheur aux vaincus

Leçon de mansuétude, p. 247 – La prise de Tyr, p. 249 – Les massacres, p. 250.

Chapitre X. Sauvageries barbares

Des abominations, p. 274 – Les exactions commises par les Perses, p. 277 – Violences des Carthaginois, p. 286 – Violences des Thraces, p. 291 – Violences des Scythes, p. 296 – Violence des Gaulois, p. 301 – Violences au delà des pays et des époques cités, p. 303.

TROISIÈME PARTIE SANS FOI NI LOI

Chapitre XI. La loi du plus fort

La fascination exercée par le despote, p. 311 – La vindicte tolleane, p. 318 – Les abus de pouvoir, p. 323.

Chapitre XII. Le saccage des territoires

La « polis » et la « chora », p. 32 – L'amour de la terre, p. 328 – La dévastation des campagnes, p. 331 – Saccages fictifs ou réels ?, p. 333 – Les dévastations, p. 336 – Les déplacements de populations, p. 342.

Chapitre XIII. L'utilisation des orages

Un procédé méprisable, p. 350 – Différentes sortes d'otages, p. 358 – Otages romains et carthaginois, p. 364.

Chapitre XIV. Hors-les-lois

La violation des usages diplomatiques, p. 369 – La violation des règlements militaires, p. 375 – La violation des lois civiques, p. 383 – Malversations, p. 386.

Chapitre XV. Violences sacrilèges

L'« asebeia », p. 395 – Le goût du butin, p. 397 – La violation de l'« asylie » YI, p. 405 – Outrages aux morts, p. 412.

Conclusion

L'anthropologie au service de l'histoire, p. 419 – La solitude de l'homme grec, p. 420 – Le complexe d'Héraclès, p. 422 – L'esprit de vengeance, p. 423.

André Bernand a choisi de reconsidérer l'Antiquité grecque, en s'éloignant des visions trop convenues, des réalités longtemps idéalisées pour souligner l'importance de la violence et de la guerre au sein des sociétés antiques. Sous sa plume, c'est une anthologie saisissante, émaillée de témoignages et de récits peu connus: brutalités, obsession de la virilité, goût du sang, tueries ... Dans un monde qui ignore les droits de l'homme, le plus fort fait la loi, au mépris des traités et des liens du sang. Face aux Perses ou entre Grecs, la parole donnée est fréquemment violée. La trahison est une ruse de guerre plutôt qu'une infamie. On tue jusque sur les marches des autels. La mythologie, avec son imaginaire macabre, ses monstres et ses crimes, contribue à la banalisation de la violence.

Le monde grec antique, dont nous nous réclamons a donc connu des formes de violences semblables à celles que connaît notre monde contemporain. Derrière la Grèce du savoir et de la sagesse, on découvre une Grèce de cris et de fureurs. Cet essai d'anthropologie historique est une nouvelle leçon de civilisation, aux résonances très actuelles.

André Bernand est professeur émérite de littérature, épigraphie et civilisation grecques à l'Université de Lille III. Il est notamment l'auteur de *La carte du tragique : la géographie dans la tragédie grecque* (CNRS, 1985), *Sorciers grecs* (Fayard, 1991), *Leçon de civilisation*.

- John Keagan, *Histoire de la guerre. Du néolithique à la guerre du Golfe*, Paris, Dagorno, 1996 (fondamental).
- Gérard Chalian, *Histoire du terrorisme, de l'Antiquité à Al-Qaïda*, Paris, Bayard, 2004.
- Gérard Chalian, *Guerre et civilisation. De l'Assyrie à l'époque contemporaine*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- Alain Beyneix, *Réflexions sur les débuts de la guerre au Néolithique en Europe occidentale*, Elsevier, *L'Anthropologie* 111, p. 79-95, 2007, *téléchargeable librement*.
- Pierre Servent, *Extension du domaine de la Guerre. Après les attentats, comment affronter l'avenir*, Paris, Robert Laffont, 2016.
- Claude Delesse, *NSA, National Security Agency. L'histoire de la plus secrète des agences de renseignement*, Paris, Tallandier, 2016.

*** *L'Inquisition et la « chasse aux sorcières »***

- Henry Institoris, Jacques Sprenger, *Le Marteau des sorcières*, Paris, Plon, 1973.
- Bartholomé Bennassar, *L'Inquisition espagnole (XV^e-XIX^e siècles)*, Paris, Hachette, Pluriel, 1979.
- Jean-Pierre Dedieu, *L'Inquisition*, Paris, Cerf, 1987.
- Frédéric Max, *Prisonniers de l'Inquisition*, Paris, Seuil, 1989.
- Michèle Escamilla-Colin, *Crimes et châtements dans l'Espagne inquisitoriale*, Préface de Pierre Chaunu, Paris, Berg international, 2 tomes, 1992.
- Francisco Bethencourt, *L'Inquisition à l'époque moderne. Espagne, Portugal, Italie (XV^e-XIX^e siècles)*, Paris, Fayard, 1995.
- Laurent Albaret, *L'Inquisition. Rempart de la foi ?* Paris, Gallimard, Découvertes, 1998.
- Carlo Ginzburg :
 - *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Aubier, Histoires, 1980.

- *Les batailles nocturnes*, Paris, Flammarion, col. « Champs », 1984.
- *Le Sabbat des sorcières*, Paris, Gallimard, 1992.
- Nathan Wachtel :
 - *La Vision des vaincus*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1971.
 - *La Logique du bûcher*, Paris, Seuil, 2009.
- Esther Cohen, *Le Corps du diable. Philosophes et sorcières à la Renaissance*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2004.
- Robert Muchembled :
 - *La Sorcière au village (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Julliard/Gallimard, col. Archives, 1979.
 - *Prophètes et sorciers dans les Pays-Bas (XVI^e-XVIII^e siècle)*, (dir.), Paris, Hachette, Préface de Jean Delumeau, 1978.
 - *Les Derniers Bûchers. Un village de Flandre et ses sorcières sous Louis XIV*, Paris, Ramsay, 1981.
 - *Le Temps des supplices*, Paris, Armand Colin, 1992.
- Nicole-Nikol Abécassis, *Comprendre la Mal : L'Inquisition et la Shoah face à face*, Préface de Jean-Pierre Faye, Postface d'Yves Ternon, Paris, L'Harmattan, 2012 (ouvrage d'une philosophe, au cœur de notre propre problématique historique).
- * *Le massacre de la Saint-Barthélémy, la répression et la résistance des protestants de France***
- Sal. Al. Westrich, *L'Ormée de Bordeaux. Une révolution pendant la Fronde*, traduit de l'anglais par Jean Cavignac, *Les Cahiers de l'IAES*, n° 3, 1973.
- Pierre Chaunu :
 - *Le Temps des Réformes*, Paris, Hachette, col. « Pluriel », 1975, réédition 2003.
 - *L'Aventure de la Réforme. Le Monde de Jean Calvin*, Paris, Hermé et Desclée de Brouwer, 1986.
- Philippe Joutard :
 - *La Saint-Barthélémy ou les résonances d'un massacre, et alii*, Neuchâtel Delachaux et Niestlé, 1976.
 - *Les Camisards*, présentés par Yves Joutard, Paris, Gallimard/Julliard, 1976.
 - *La Légende des Camisards, une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1977.
 - *Les Camisards*, Paris, Folio, 1994, réédition, Le Cavalier bleu, col. « Idées reçues. Grand angle », 2012.

- Pierre Bolle, Xavier de Montclos, François Delpech, Monique Luirard *et alii*, *Églises et chrétiens dans la II^e guerre mondiale*, Lyon, Presses universitaires, 1978 (Tome 1) et 1982 (Tome 2) (ouvrage cité à la note 104).
- Pierre Bolle (dir.), *Le Protestantisme en Dauphiné au XVII^e siècle. Religion et vie quotidienne à Mens-en-Triève, Dié et Gap (1650-1685)*, Paris, Curandera, 1983.
- Jean Rouger, Jean-Louis Neveu, *La Petite Église. Deux siècles de dissidence*, Édition UPCP, 1987.
- Jean Migault, *Les Dragonnades en Poitou et Saintonge*, Paris, Édition UPCP, 1988.
- Denis Crouzet, *La Nuit de la Saint-Barthélémy. Un rêve perdu de la Renaissance*, Paris, Fayard, 1994.
- David El Kentz, *Les Bûchers du roi. La culture protestante des martyrs (1523-1572)*, Paris, Champ Vallon, 1997.
- Émile Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, Paris, PUF, col. « Quadrige », 3 vol., 1998.
- Thierry Wanegffelen, *L'Édit de Nantes. Une histoire européenne de la tolérance (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Le Livre de Poche, inédit, 1998.
- Séverine Pacteau de Luze, *Les Protestants et Bordeaux*, Bordeaux, Mollat Éditions, 1999.
- Jeanne Garrisson :
 - *L'Homme protestant*, Paris, Bruxelles, 2000 ;
 - *L'Édit de Nantes et sa révocation. Histoire d'une intolérance*, Paris le Seuil, col. « Points Histoire », 1985 ;
 - *Protestants du midi, 1559-1598*, Toulouse, Privat, 1980 ;
 - *Les Protestants au XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 1988.
- Patrick Cabanel :
 - *Juifs et protestants en France, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Fayard, col. « Les Dieux dans la Cité », Paris, 2004.
 - *Cévennes, Un jardin d'Israël*, Cahors, La Louve Éditions, col. « Terres de Mémoire », 2006.
 - *Histoire des protestants en France. XVI^e-XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2012 ;
 - *Résister. Voix protestantes*, Paris, Alcide 2012.
- Pierre Bolle, *Protestants en Dauphiné. L'aventure de la réforme*, Grenoble, Éditions le Dauphiné libéré, 2001.
- Henri Dubief, Jacques Poujol, *La France protestante. Histoire et lieux de mémoire*, Paris, Les Éditions de Paris, 2005.

- Pierre Gisel, Lucie Kaennel, *Encyclopédie du protestantisme*, Paris, PUF, col. « Quadrige. Dicos Poche », 2006.
- Laurent Gagnebin, Raphaël Picon, *Le Protestantisme. La foi insoumise*, Paris, Flammarion, col. « Champs. Essais », 2009
- Sébastien Fath, *Les Fils de la réforme*, Paris, Le Cavalier bleu, col. « Idées reçues. Grand angle », 2012.
- Patrick Cabanel *et alii*, *La Montagne-refuge. Accueil et sauvetage des Juifs au Chambon-sur-Lignon*, Paris, Albin Michel, 2013.
- Jacques Semelin, *Persécutions et entraides dans la France occupée. Comment 75 % des Juifs en France ont échappé à la mort*, Paris, Éditions des Arènes, Seuil, 2013. »
- Geoffroy de Turkheim, *Le Protestantisme*, Paris, Eyrolles, 2013.

*** *La violence sous la Révolution française***

- Cf. l'article de l'encyclopédie Wikipedia, « Terreur (Révolution française) ».
- Michel Vovelle :
 - *Religion et Révolution : la déchristianisation de l'an II*, Paris, Hachette, 1976.
 - *La Mentalité révolutionnaire : société et mentalités sous la Révolution française*, Paris, Éd. sociales, 1986.
 - *1793, la Révolution contre l'Église : de la raison à l'être suprême*, Bruxelles, Paris, Complexe, 1988.
 - *Les Jacobins de Robespierre à Chevènement*, Paris, La Découverte, 1999.
- Laurent Dispot, *La Machine à terreur. Révolution française et terrorisme*, Paris, Grasset, 1978.
- Ronald Secher, *Le Génocide franco-français. La Vendée vengée*, Paris, PUF, 1986.

On a voulu oublier la Vendée. Comme les camisards ou les cathares. Mais on n'efface pas les lieux trahis de la mémoire de la France. À l'été 1790 se déclenche presque unanime contre la prétention des autorités révolutionnaires de réglementer le culte. Elle est suivie, trois ans plus tard, par le refus de la conscription au service d'une armée jugée impie. En réponse à cette insurrection des humbles, la Convention a organisé l'« extermination » des Vendéens, à commencer par les femmes, ces « sillons reproducteurs », et les enfants, de « futurs brigands » et l'« anéantissement de la Vendée » ; 770 communes deviennent hors-la-loi et comme condamnés à la « vindicte nationale » ; le nom même de Vendée cède la place au département « Vengé ». Les moyens sont éloquentes : camps, fours crématoires, sabrades. Les bilans, tant humains que matériels, sont impressionnants. À sa sortie, voilà vingt ans, ce livre avait choqué par la crudité que révélaient les archives. Aujourd'hui que les recherches ont confirmé les travaux pionniers de Reynald Secher, force est de reconnaître l'importance de cette contribution à l'histoire de la Révolution.

Biographie :

Reynald Secher est docteur en histoire.

Sommaire :

L'AVANT-GUERRE

L'espoir

Les premières réalisations révolutionnaires
 La fin de la lune de miel
 Les fautes du pouvoir central et les surenchères de l'administration
 Le rôle du clergé réfractaire dans la résistance
 LA GUERRE
 La marche vers la guerre
 L'entrée en guerre
 La confrontation sur le même terrain de la légitimité et de la légalité

LA PÉRIODE D'INSTABILITÉ

L'incohérence politique
 Les conditions de vie des Vendéens
 Les pouvoirs locaux face à leur conscience
 La légitimité du clergé et son action
 BILAN
 Problématiques
 L'aspect humain
 Bilan immobilier

– Henri Guillemin :

- *Napoléon, Légende et vérité*, Paris, Utovie/h. g., 1986
- *Robespierre, Politique et mystique*, Paris, Le Seuil, 1987.

– René Sédillot, *Le Coût de la Révolution française*, Paris, Perrin, col. « Vérités et légendes », 1987.

– Daniel Arasse, *La Guillotine et l'imaginaire de la Terreur*, Paris, Flammarion, col. « Champs », 1987.

– Georges Gusdorf, *Les Révolutions de France et d'Amérique. La violence et la sagesse*, Paris, Perrin, 1988.

– « *L'impossible Terreur* », Textes de Saint-Just, Robespierre, Couthon, Louis Blanc, Paris, Obsidiane, 1989.

– Bronislaw Blaczko, *Comment sortir de la Terreur : Thermidor et la Révolution*, Paris, Gallimard, col. « NRF Essais », 1989.

– Sergio Luzzato, *Mémoire de la Terreur. Vieux Montagnards et Jeunes républicains au XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991.

– Paul de Vallière, *Le 10 août 1792*, Lausanne, L'Âge d'homme, col. « Poche Suisse », 1992 (ouvrage apportant des relations effrayantes concernant des actes de barbarie perpétrés par des « révolutionnaires » déchaînés, imbus de drogue et d'alcool, inhumains...) :

« Le 10 août 1792 est une date historique pour la France, et c'est tout aussi une date historique pour la Suisse. Dans le sens inverse de l'Histoire, il va sans dire, puisque le 10 août français annonce la république à venir tandis que pour les Suisses c'est le massacre par les insurrectionnels des gardes suisses de France : 650 officiers et soldats suisses mourront ce jour-là dans l'enceinte du Jardin des Tuileries, dernier rempart de la Monarchie. Lorsqu'on sait que Louis XVI devenu Louis Capet s'était déjà réfugié à temps à l'Assemblée nationale, on mesure mieux ce qu'eut d'héroïque en même temps que d'absurde et inutile ce carnage de 1792. Il faut savoir que le régiment des gardes-suisse de France avait été institué en 1616 par Louis XIII, pour

constituer une sorte de garde prétorienne du roi. C'était donc un corps privilégié qui avait le pas sur tous les régiments suisses de France.

Plus tard, on rendra justice à ce régiment si parfaitement fidèle à sa mission. Les Suisses servaient le roi, mais n'étaient pas directement liés à lui par serment ou contrat. Ils l'étaient à leur recruteur qui était la Suisse. La France louait le service des mercenaires, et c'est devant la Suisse qu'ils répondaient de leur loyauté. Ce 10 août 1792, les gardes-suisse ne sont pas morts que pour le roi de France. Ils défendaient aussi une certaine idée qu'ils se faisaient de leur engagement et de leur honneur. Le Lion de Lucerne, érigé par souscription nationale et inauguré le 10 août 1821, rappelle le souvenir de cette page d'héroïsme qui mit fin à plusieurs siècles de mercenariat suisse au service, très particulièrement, des rois de France.

Paul de Vallière est généralement considéré comme le grand spécialiste du service suisse armé à l'étranger. On lui doit ce monument : Honneur et fidélité, qui déploie cette histoire aux mille facettes de la participation des mercenaires suisses à l'Histoire européenne. Le 10 août 1792 est paru pour la première fois en 1930. »

– Keith M. Baker (dir.), *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, vol. 4, *The Terror*, Oxford, Pergamon Press, 1994.

– François Furet, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, Laffont/Calmann-Lévy, 1995.

– Arno J. Mayer, *Les Furies. Violence, vengeance, terreur au temps de la Révolution française et de la Révolution russe*, Paris, Fayard, 2002.

– Antoine de Baecque (dir.), *Pour ou contre la Révolution française*, Paris, Bayard, 2002.

– Patrice Gannifey, *La Politique de la Terreur. Essai sur la violence révolutionnaire (1789-1794)*, Paris, Gallimard, col. « Tel », 2003.

– Renaud Escande (dir. et alii), *Le Livre noir de la Révolution française*, Paris, Éditions du Cerf, 2008. Téléchargeable sur le site :

<http://www.fichier-pdf.fr/2013/10/04/le-livre-noir-de-la-revolution-francaise-2008/>

– Jean-Clément Martin :

– *Violence et Révolution. Essai sur la violence d'un mythe national*, Paris, Le Seuil, 2006.

– *La Terreur, part maudite de la Révolution*, Paris, Gallimard, 2010.

– Pierre Statius, Christophe Maillard (dir.), Actes du colloque « *François Furet, Révolution, Grande Guerre, Communisme* », Paris, Cerf, col. « Politique », 2011.

– Alain Gérard, *Les Archives de l'extermination*, Paris, Centre Vendéen de Recherches historiques, 2013.

– Présentation de l'éditeur :

– L'enfant n'a pas quatre ans, son petit frère treize mois, et ils sont avec leur mère que les soldats emmènent pour la fusiller, le 15 février 1794 à Chavagnes, en Vendée. On les presse tant qu'il perd son sabot et la main qui tenait la sienne. Comme il retourne au village en pleurant, il est recueilli par le chef des massacreurs, qui l'emmène... Écartant les faux, même célèbres, débusquant nombre d'inédits souvent dérangeants, cet ouvrage livre des témoignages horribles, et qui sont pourtant la vérité ultime des bourreaux comme des victimes.

En ce terrible hiver de 1793-1794, la Liberté instaurée en 1789 a laissé place à la Terreur, qui trouve en Vendée son champ majeur d'expérimentation. Mises en perspective, ces archives permettent de mieux comprendre le « massacre démocratique », premier en date dans l'histoire de l'inhumanité. L'invention d'une « race maudite » et d'un « homme nouveau » entièrement voué à la purification, au point de s'arracher l'âme.

L'absence d'ordre écrit, le déni qui précède le crime et qui permettra de le nier. Avec en face « l'homme fragile » qui trouve en lui la force de ne pas s'enfermer dans la douleur, la haine et le passé.

Alain Gérard dirige le Centre vendéen de recherches historiques. Ses travaux ont été notamment couronnés par l'Académie française des sciences morales et politiques. Outre ses ouvrages publiés au Centre (*Les Vendéens des origines à nos jours ; la Guerre de Vendée ; D'une grande guerre à l'autre. La Vendée 1793-1914*, etc), il a fait paraître chez Fayard, *Par Principe d'humanité, la Terreur et la Vendée*. Il vient de faire paraître au CVRH, une édition critique des *Mémoires* de la marquise de La Rochejaquelein.

– Jean-Claude Martin, *Un détail inutile ? Le dossier des peaux tannées. Vendée, 1794*, Paris, Éditions vendémiaire, 2013.

– Présentation de l'éditeur :

« Extrait de l'introduction

Les révolutionnaires ont-ils, dans une tannerie installée à Meudon ou au bord de la Loire, près d'Angers, tanné la peau des adversaires qu'ils avaient exécutés ? Certains d'entre eux ont-ils porté des culottes de peau humaine, notamment pendant la fête de l'Être suprême ? Ont-ils relié des exemplaires de la Constitution avec ces peaux ? Voilà, brutalement résumé, le sujet de ce livre, qui peut surprendre, voire choquer.

Quelle attention doit-on accorder aux légendes noires, dénonciations, bruits, racontars et autres « détails inutiles » auxquels Orwell attache de l'importance ? La tentation de l'historien est bien de passer outre. À quoi bon pourfendre, encore une fois, les baudruches gonflées par des imaginations malsaines et inépuisables ? La vérité, une fois établie, s'imposera d'elle-même, malgré le grouillement inévitable des rumeurs et des délires. N'est-ce pas même rendre un hommage immérité à ces médiocres faits que de vouloir les considérer comme des objets dignes d'étude et, en quelque sorte, d'accepter de dialoguer d'égal à égal avec ceux qui ont inventé ces fantasmes purs ou donné de l'importance à des épisodes monstrueux certes, mais sans réelle signification historique ? Le sujet peut paraître bizarre, malsain, voire dangereux. Est-il besoin de consacrer un ouvrage, même limité, à une anecdote nauséabonde ?

Il convient pourtant de prendre ces bruits en considération, pour au moins deux raisons. D'abord, leur simple circulation génère des perturbations dont les effets sont incalculables. Ensuite, que personne ne contredise ces récits suggère qu'il y a anguille sous roche et que les plus belles histoires de la Révolution, en les ignorant, veulent éviter des vérités qui dérangent.

Les peaux tannées de la Révolution française représentent l'un de ces cas qu'il convient de réexaminer de temps en temps, comme on vidange un moteur. Nous continuons de vivre dans un univers mental qui cherche à dénoncer les secrets cachés, à abattre les tabous, à contester les paroles officielles. Ces positions de principes sont souvent nécessaires ; elles doivent cependant être elles-mêmes soumises aux critiques qu'elles revendiquent, sous peine de tomber dans des abus dangereux. C'est dans cet entre-deux que ce texte se situe. Il s'agit, somme toute, de continuer une entreprise commencée avec l'histoire de la guerre de Vendée en mêlant les études les plus larges aux descriptions les plus pointues, du balayage global de la Révolution et de la Contre-Révolution à la vie fantasmagorique du tambour Bara ou au calcul des victimes d'un massacre. De poursuivre ainsi le pas, lent, de l'historien pour attester les faits avérés, dénoncer les légendes, mais surtout exposer les raisons et les logiques qui ont favorisé la naissance et la diffusion des rumeurs.

Revue de presse

Historien reconnu de la Révolution française, Jean-Clément Martin a voulu prendre cette légende au sérieux. Son enquête s'attache autant à attester les faits qu'à cerner les mécanismes de la croyance...

Il montre surtout combien la Révolution, que ses détracteurs pensaient comme incapable de changer le destin de l'humanité sans verser dans l'horreur, attisa ces fantasmagories. (Dominique Kalifa, *Libération* du 6 juillet 2013)

– Michel Biard, Hervé Leuwers (dir.), *Visages de la Terreur*, Paris, Armand Colin, 2014.

– Présentation de l'éditeur :

– De toutes les années de la Révolution française, celles de la Terreur sont sans doute les plus complexes, tant la jeune république de l'an II doit se construire dans une période de divisions politiques, de tensions extrêmes, de guerre intérieure et extérieure.

Paradoxalement, les années 1793-1794 se cristallisent pourtant en des images brutales et univoques : la Vendée militaire, la guillotine, les suspects, Robespierre... Le décalage dit son impact mémoriel, son actualité toujours vive.

Pour comprendre les enjeux, les tensions et les contradictions de l'an II, une quinzaine de spécialistes livrent leurs analyses. Ensemble, ils brossent un tableau contrasté d'une Terreur qui ne ressemble pas toujours à celle que l'on imagine.

Table des matières : Visages de la Terreur. Les révoltes fédéralistes et les origines de la Terreur en 1793. Terreur d'en haut, Terreur d'en bas. La journée du 5 septembre 1793. Les Comités de surveillance, les rouages de la Terreur ? Une armée et une guerre d'exception ? La Défanatisation de l'An II. La Terreur temps des pédagogues ? Au théâtre de la Terreur. Visages féminins et Terreur.

– David Garrioch, *La Fabrique du Paris révolutionnaire*, Postface de Daniel Roche, Paris, La Découverte, 2015.

– Présentation de l'éditeur :

Comment Paris, ville cosmopolite, polie et prospère, centre européen des savoirs et de la tolérance, a-t-elle pu donner naissance, à la fin du XVIII^e siècle, à une révolution radicale ? Certes, les inégalités y étaient très fortes et la vie souvent précaire, mais Paris n'avait rien d'une société en perpétuelle ébullition et les Parisiens étaient attachés à leur ville par des liens affectifs puissants, des devoirs communautaires et des obligations morales. Dans ce livre sans équivalent, qui brosse avec une verve narrative exceptionnelle le portrait d'une ville en plein bouleversement, David Garrioch essaie de comprendre la singularité de la Révolution française en analysant les transformations de la vie matérielle, l'apparition d'idées et de pratiques sociales nouvelles, les évolutions démographiques et les profonds changements en matière religieuse, politique et institutionnelle. Le caractère sécularisé et égalitaire de Paris, sa grande taille et son dynamisme commercial, son étrange mélange de sujétion et d'indépendance ont donné naissance à un radicalisme politique inédit. Mais, à son tour, la Révolution a transformé la ville, ses structures politiques comme ses hiérarchies internes, ses idéologies sociales et de genre comme ses pratiques culturelles...

Biographie de l'auteur

David Garrioch est historien, dix-huitiémiste de réputation internationale, professeur à l'université de Monash, Melbourne (Australie). Il est également l'auteur de *The Formation of the Parisian Bourgeoisie, 1680-1830* et de *Neighbourhood and Community in Paris, 1740-1790*. *La Fabrique du Paris révolutionnaire* est son premier livre traduit en français.

* *Sur le génocide arménien*

– Yves Ternon, *Les Arméniens. Histoire d'un génocide*, Paris, Le Seuil, 1977.

– Gérard Chalian, Yves Ternon, 1915, *Le Génocide des Arméniens*, Bruxelles, Paris, Complexe, 2006.

* *Les crimes du Goulag, de la Kolima, du léninisme et du stalinisme*

– Jules Monnerot (cf. son site *Internet* : <http://julesmonnerot.com>, enrichi notamment d'un échange avec Hannah Arendt sur le concept de « religion politique » :

– *Sociologie du communisme*, Paris, Gallimard, 1949, rééditions 1963, 1979, 2004.

– *Sociologie de la Révolution : Mythologies politiques du XX^e siècle. Marxistes-léninistes et fascistes. La nouvelle stratégie révolutionnaire*, Paris, Fayard, coll. « Les Grandes Études contemporaines », 1969.

– Anton Ciliga, *Dix ans au pays du mensonge déconcertant*, Paris, Champ libre, 1977.

– Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, trois tomes, Paris, Le Seuil, 1974.

– Alain Besançon :

– *Le Tsarévitch immolé. Le symbolisme de la Loi dans la culture russe*, Paris, Payot, 1991.

– *Les Origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann Lévy, 1994, réédition, Paris, Gallimard, col. « Tel », 1996.

– *Le Malheur du siècle, Communisme, nazisme, Shoah*, Paris, Perrin, 2005.

– Stéphane Courtois (dir. et alii), *Le Livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, col. « Bouquins », 1997.

– Arno J. Mayer, *Les Furies. Violence, vengeance, terreur au temps de la Révolution française et de la Révolution russe*, Paris, Fayard, 2002.

– Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, édition intégrale, Paris, Verdier, 2003.

« Comment un idéal d'émancipation, de fraternité universelle, se retourna-t-il au lendemain même d'octobre 1917 en doctrine de la toute-puissance de l'État, pratiquant la discrimination systématique de groupes sociaux ou nationaux entiers, recourant aux déportations de masse et trop souvent aux massacres gigantesques ?

Le voile de dénégation peut enfin être pleinement déchiré. Le rejet du communisme par la plupart des peuples concernés, l'ouverture de nombreuses archives hier encore secrètes, la multiplication des témoignages et des contacts mettent en lumière ce qui demain sera une évidence : les pays communistes s'entendirent mieux à faire croître les archipels concentrationnaires que le blé, à produire des cadavres que des biens de consommation.

Une équipe d'historiens et d'universitaires a entrepris, continent par continent, pays par pays, de dresser le bilan le plus complet possible des méfaits commis sous l'enseigne du communisme : les lieux, les dates, les faits, les bourreaux, les victimes qui se comptent par dizaine de millions en URSS et en Chine, par millions dans de petits pays comme la Corée du Nord et le Cambodge.

Quatre-vingt ans après le coup d'État bolchévique, une équipe d'historiens et d'universitaires a entrepris, continent par continent, pays par pays, de dresser le bilan le plus complet possible des méfaits commis sous l'enseigne du communisme : les lieux, les dates, les faits, les bourreaux, les victimes. Le *Livre noir du communisme* a suscité dès sa parution un débat qui a traversé nos frontières. C'est, sur une tragédie planétaire, le premier livre de référence. »

– Nicolas Werth :

– *La Russie en révolution*, Paris, Gallimard, col. « Découvertes », 1998.

– *Les Procès de Moscou (1936-1938)*, Bruxelles, Paris, Complexe, 2006.

– *La Terreur et le désarroi : Staline et son système*, Paris, Perrin, col. « Tempus », 2007.

– *L'Île aux cannibales*, Paris, Perrin, col. « Tempus », 2008.

Présentation de l'éditeur :

Voici le premier livre en français sur l'« autre » goulag, édifié par Staline et Iagoda (chef du Guépéou), son « ministre de l'Intérieur », aux fins de « purifier socialement » l'Union soviétique. Sur l'« île aux cannibales », ont été déportés 6 000 « éléments socialement nuisibles ». Isolés dans cet endroit désolé, Nazino, perdu au milieu du fleuve Ob, les déportés débarqués sans provisions ni outils ont subi la torture de la faim au point de s'entre-dévorer. Passé sous silence pendant soixante ans, l'épisode est aujourd'hui révélé par Nicolas Werth. Sa reconstitution permet de comprendre le fonctionnement des « peuplements spéciaux », elle met en évidence une élimination inévitable, sinon programmée, autant que l'absence de coordination entre les différents maillons de la chaîne répressive. Elle montre aussi la violence sociale qui régnait en Sibérie, terre de déportation et de colonisation. Enfin *L'Île aux cannibales* offre un fascinant cas de perte des repères humains quand les individus sont soumis à une situation extrême dans un lieu clos. *L'Île aux cannibales*, c'est l'histoire d'une décivilisation en plein XX^e siècle. Nicolas Werth, directeur de recherche au CNRS, outre sa participation remarquée au *Livre noir du communisme*, a publié dans la collection tempus : *La Terreur et le Désarroi*. Ce livre a été traduit dans six pays.

– *L'Ivrogne et la marchande de fleurs : autopsie d'un meurtre de masse (1937-1938)*, Paris, Tallandier, Paris, 2009.

– édit. de l'ouvrage dirigé par Lidia Miliakova, *Le Livre des proghoms : antichambres d'un génocide : Ukraine, Russie, Biélorussie, 1917-1922*, Paris, Calmann-Lévy, col. « Mémorial de la Shoah », 2010.

– (avec Alexis Berelowitch), *L'État soviétique contre les paysans : rapports secrets de la police politique (Tchéka, Gpu, Nkvd), 1918-1939*, Paris, Tallandier, 2011.

– *La Route de la Kolyma*, Paris, Belin, 2012.

– Stéphane Courtois, *Communisme et totalitarisme*, Paris, Perrin, col. « Tempus », 2009.

Vingt ans après la chute du mur de Berlin, douze ans après les controverses et le succès – un million d'exemplaires, vingt-cinq traductions – du *Livre noir du communisme*, Stéphane Courtois propose un recueil aux idées tout aussi décapantes. Prenant le contrepied des thèses traditionnelles sur les origines du totalitarisme, illustrées par Hannah Arendt et George Mosse, il montre le rôle fondamental de Lénine et du bolchevisme dans l'invention, entre 1902 et 1922, de ce phénomène politique inédit. Grâce à l'exploitation des archives de Moscou, il redéfinit le rôle de Staline et la nature des crimes de masse commis par les régimes communistes, ce qu'il appelle le « génocide de classe », seul concept susceptible d'éclairer la famine ukrainienne ou les assassinats au Cambodge. Enfin, Stéphane Courtois revient sur la mémoire tragique du communisme en Europe centrale et orientale, la mémoire glorieuse du communisme en Europe occidentale « en particulier en France » et la mémoire paradoxale de l'URSS dans la Russie de Vladimir Poutine qui réhabilite Staline.

– Anna Applebaum :

– *Goulag. Une histoire*, Paris, Grasset, 2005, réédition, col. « Folio Histoire », 2008.

Présentation de l'éditeur :

Contrairement aux camps nazis, le gigantesque univers concentrationnaire propre au régime soviétique demeure largement méconnu. Les *Kontslaguer* apparurent en Russie dès 1918, comme instrument de répression politique et bientôt comme réservoir de main-d'œuvre forcée pour l'industrialisation soviétique. De la Révolution à la *Glasnost*, 18 millions d'individus en furent les victimes ; 4,5 millions n'en revinrent jamais. Si Soljenitsyne, avec son *Archipel du Goulag*, en a donné un inoubliable témoignage littéraire, aucun historien n'en avait encore entrepris la relation globale. Anne Applebaum, puisant dans une masse encore à peine explorée d'archives, de témoignages et interviews de survivants, nous propose ici une étude sociologique minutieuse de la vie quotidienne des millions de *zeks* : l'absurdité des arrestations, la cadence infernale des travaux, la terreur, les violences inouïes et la mort omniprésente, les effroyables conditions d'hygiène, mais aussi les stratégies de survie, les tentatives d'évasion, l'espoir et la solidarité qui, en dépit de tout, subsistent. Les camps devinrent rapidement une nation à l'intérieur de la nation, presque une civilisation à part entière, avec ses propres lois, sa diversité sociologique, sa littérature, son folklore, son argot, ses coutumes : c'est au cœur ténébreux de ce monde clos que nous convie l'auteur.

– *Rideau de Fer. L'Europe de l'Est écrasée (1944-1956)*, Paris, Grasset, 2014.

Présentation de l'éditeur :

Il y a deux manières de renouveler l'Histoire : poser de nouvelles questions sur des sujets apparemment rebattus et trouver de nouveaux documents ou de nouveaux témoins.

Dans ce livre magistral, Anne Applebaum accomplit les deux.

S'interrogeant sur le « Haut Stalinisme » (1944-1956), soit les douze années de soviétisation de l'ancien *Lebensraum* nazi (en se concentrant essentiellement sur trois pays emblématiques : Allemagne, Hongrie et Pologne), l'auteur renverse complètement le point de vue : non plus l'Est vu par l'Ouest, mais l'Est vu par l'Est. Les sources archivistiques et orales inédites – lectures dans au moins cinq langues, entretiens, voyages, témoignages personnels – enrichissent considérablement les réponses aux questions que l'observateur contemporain de l'Europe de l'Est se pose face aux échecs ou aux revers de la démocratisation des nouvelles nations émancipées du joug soviétique depuis 1989.

Rideau de fer prend exactement la suite chronologique de l'ouvrage de Timothy Snyder, *Terres de sang*, consacré au nazisme et au stalinisme de 1933 à 1945 : il raconte, comme cela n'avait jamais été fait, la manière dont ces « terres de sang » ont été soviétisées (réparations économiques, nettoyages ethniques systématiques que l'on associe rarement à cette période de l'Histoire, récupération partielle de l'appareil policier hérité du nazisme, etc.).

Ce grand livre a été unanimement salué comme un des chefs-d'œuvre de l'Histoire récente.

– Lucien Bianco, *La Récidive : révolution russe, révolution chinoise*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des Histoires », 2014.

– Michel Eltchaninoff, *Dans la tête de Vladimir Poutine*, Arles, Solin/Actes Sud, 2015.

*** *Sur le Nazisme, la Shoah, les camps de concentration, l'esclavage de travail...***

– *La violence politique des dictatures du XX^e siècle*, est abordée en détail dans la bibliographie des trois volumes précités de Marc Angenot, sur *Fascisme, Totalitarisme et Religions séculières*, riches de plusieurs centaines de références d'ouvrages. Retenons ici, en termes limitatifs, les textes suivants.

– Paul Ricœur, *La Symbolique du mal*, Paris, Aubier-Montaigne, 2 volumes, 1960.

– Léon Poliakov, *Auschwitz*, Paris, Julliard, col. « Archives », 1964.

– Michel Borwicz, *L'Insurrection du Ghetto de Varsovie*, Paris, Julliard, col. « Archives », 1966.

– Beate Klarsfeld, *Partout où ils seront*, Paris, Éditions spéciale, Le Club français du Livre, 1972.

– Édouard Husson :

– *Une culpabilité ordinaire ? Hitler, les Allemands et la Shoah*, Paris, François-Xavier de Guibert, 1977 ;

– *Comprendre Hitler et la Shoah*, Paris, PUF, 2000 :

– *Nous pouvons vivre sans les Juifs. Novembre 1941. Quand et comment ils décidèrent de la Solution finale*, Édouard Husson, Paris, Perrin, 2005.

– *Heydrich et la solution finale*, Paris, Éditions Perrin, 2008.

– en codirection avec Georges Bensoussan, Jean-Marc Dreyfus et Joël Kote, *Dictionnaire de la Shoah*, Paris, Larousse, 2009.

Question fondamentale : Les Alliés, ont-ils été au courant de la Shoah ? Par qui, et quand ? Question essentielle, par rapport au sujet de la violence adjacente à la Seconde Guerre mondiale et au nazisme. Deux ouvrages de référence peuvent être cités ici, parmi d'autres :

– Walter Laqueur, *Le Terrifiant secret. La « Solution finale » et l'information étouffée*, Paris, Gallimard, col. « Témoins », 1981 (fondamental).

- Georges Wellers, *Les Chambres à gaz ont existé. Des documents, des témoignages, des chiffres*, Paris, Gallimard, Col. Témoins, 1981 (fondamental).
- Stéphane Courtois, Adam Rayski, *Qui savait quoi ? L'extermination des Juifs, 1941-1945*, Paris, La Découverte, 1987.
- Florent Brayard (dir.), *Le Génocide des Juifs entre procès et histoire, 1943-2000*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, IHTP CNRS, 2000
- Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, trois tomes (1. *L'Antisémitisme*, 2. *L'Impérialisme*, 3. *Le Totalitarisme*), Paris, Gallimard, 2002, *Essai sur la Révolution*, Paris, Gallimard, col. « Tel », 1985.
- Raymond Aron, « L'Avenir des religions séculières », *La France libre*, 15 juillet 1944. Repris dans *Raymond Aron (1905-1983). Histoire et politique, Textes et témoignages, Hommages de l'étranger, Études, Textes, Commentaire*, Julliard, Paris, 1985, p. 369-383.
- Saul Friedländer :
 - *L'Antisémitisme nazi. Histoire d'une psychose collective*, Paris, Le Seuil, 1971.
 - *Histoire et psychanalyse*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 1975.
 - *Les Années d'extermination : l'Allemagne nazie et les Juifs : 1939-1945*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 2008.
- Wilhelm Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1977.
- Raul Hilberg :
 - *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, col. « Folio Histoire » (3^e édition), fondamental.
 - *La Politique de la mémoire*, Paris, Gallimard, col. « Arcades », 1996.
 - *Holocauste : les sources de l'histoire*, Paris, Gallimard, col. NRF essais, 2001.
 - *Éxécuteurs, victimes, témoins*, Paris, Gallimard, col. Folio Histoire, 2004.
- Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard 1987 (édition originale, 1947).
- Heinz Höne, *L'Ordre noir. Histoire de la SS*, Tournai, Casterman, 1972.
- Olga Wormser-Migot, *L'Ère des camps*, Paris, Union générale d'éditions, 1973.
- Lionel Richard, *Le Nazisme et la culture*, Paris, François Maspéro, 1978, réédition, Complexe, 1982.
- Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, *Sachso*, Paris, Plon, 1982.
- Germaine Tillion :

- *Ravensbrück*, Paris, 1988.
- *À la recherche du vrai et du juste. À propos rompus avec le siècle*, Paris, Le Seuil, 2001.
- *Le Siècle de Germaine Tillion*, Paris, Le Seuil, 2007.

- Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1985.
- André Frossart (de l'Académie française), *Le Crime contre l'Humanité*, Paris, Robert Laffont, 1987 ; il a été témoin au procès Barbie, et a écrit dans cet ouvrage moralement fondamental :
 - « Il y a crime contre l'humanité lorsqu'on tue quelqu'un sous prétexte qu'il est né ». Frossart montre que ce crime ne peut être confondu avec aucun autre car « traquer un résistant ou un enfant d'Izieu qui n'est encore qu'espoir et promesse de vie, ce n'est pas la même violence. »
- Alain Finkielkraut, *La Mémoire vaine. Du crime contre l'humanité*, Paris, Gallimard, col. « NRF essais, 1989 :
 - « Contre l'oubli de ce qui fut, il est toujours possible de faire appel, et de réveiller la mémoire. Contre une mémoire qui, au lieu d'acquiescer notre dette envers les morts, met le passé à la disposition des vivants, leur sert de supplément d'âme, flatte leur bonne conscience, conforte leurs certitudes idéologiques, entretient l'époque dans son mélange si caractéristique de cynisme et de sentimentalité, contre une telle mémoire, il n'y a plus aucun recours. Avec le procès de Klaus Barbie, la mémoire des survivants a bien retardé le moment où les victimes du nazisme, de réelles, deviendront historiques. Mais si c'était pour les livrer à l'actualité futile ou pour redonner vigueur et légitimité à une représentation de l'Homme que récuse précisément la vertigineuse notion de crime contre l'humanité, alors à quoi bon ? La mémoire a certes triomphé de l'oubli, mais c'est une mémoire vaine. » Alain Finkielkraut.
- Arno J. Mayer, *La « solution finale » dans l'histoire*, Paris, La Découverte, 1990.
- Yannis Thanassekos, Heinz Wisman, *Totalitarisme, crimes et génocides nazis*, Paris, Cerf, col. « Passages », 1990.
- Pierre Vidal-Naquet, *Les Assassins de la mémoire. « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte, 1991.
- Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, *Le Mythe nazi*, La Tour d'Aigues, 1991.
- Serge Klarsfeld :
 - *Mémorial des Juifs de France*, Paris, 1978 (fondamental et terriblement réaliste, concernant la politique de Vichy à l'encontre des Juifs étrangers et français, de 1940 à 1944), nouvelle édition mise à jour, Paris, Filles et fils des déportés juifs de France, 2012 ;
 - *L'Étoile des Juifs. Témoignages et documents*, Paris, L'Archipel, 1992.
 - *Vichy-Auschwitz*, 2 tomes, Paris, Fayard, 2011 (fondamental, concernant la France).
- Thierry Feral, germaniste et linguiste réputé :
 - *La Conscience pétrifiée. Essai sur la politique culturelle du Troisième Reich*, Paris, La Pensée universelle, 1980 ;

– *Le Combat hitlérien. Éléments pour une lecture critique*, Paris, La Pensée universelle, 1981 ;

– *Nazisme et psychanalyse*, Paris, La Pensée universelle, 1987 ;

– Justice et nazisme, Paris, L'Harmattan, col. « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui » 1997 ;

– *Le National-socialisme. Vocabulaire et chronologie*, Paris, L'Harmattan, col. « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui » 1998 (ouvrage fondamental, qui insiste sur l'importance du langage spécifique du nazisme dans la construction de sa propagande) ;

– *Culture et dégénérescence en Allemagne. Entretiens*, Paris, L'Harmattan, col. « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui » 1999,

En janvier et février 1998, un groupe de réflexion passionné de civilisation et inquiet, actuellement, d'assister à un retour en force de la hantise de la dégénérescence, invite Thierry FERAL pour une série d'entretiens susceptibles d'éclairer la démagogie et la dangerosité de ceux qui utilisent ce leitmotiv pour fourvoyer le grand public et s'attirer ses suffrages, Partie de l'Exposition art dégénéré et de la Grande exposition d'art allemand organisées par les nazis en juillet 1937 (dont on trouvera dans l'ouvrage les traductions des discours d'inauguration), la discussion va balayer librement l'histoire socioculturelle de l'Allemagne du règne de Guillaume II à la Réunification, en s'articulant autour de l' conviction que c'est en fait l'obsession fantasmagorique de la dégénérescence qui engendre la dégénérescence. Basée sur une solide documentation, cette approche originale (et parfois provocatrice) de l'Allemagne contemporaine surprend par son côté romanesque qui en rend la lecture fluide et facile, mais reste avant tout un passionnant travail d'analyse, susceptible d'ouvrir des pistes propres à apporter un démenti argumenté aux prophètes du catastrophisme et aux apologistes de la thérapie sociale. Depuis le début du siècle, les Etats de droit ne donnent pas ses chances à la démocratie : ils l'ont payé très cher, et sans doute encore n'est-ce pas fini. Les temps à venir s'annoncent difficiles. Il est salutaire que Thierry FERAL nous rappelle depuis vingt ans, livre après livre, textes en main, ce que fut l'anti-solution du nazisme. Elle consista dans la négation folle du mouvement historique ; dans le délire d'un retour à la tribu, à la meute ; dans la volonté de décapitation de l'individu moderne - celui-là auquel on souhaiterait de passer, un jour de son actuel statut d'individu de masse à celui de citoyen responsable et autonome. Docteur Gérard MENDEL.

– *Le Nazisme : une culture ? Essai éthiologique*, Paris, L'Harmattan, col. « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui », 2001 ;

– *Suisse et nazisme*, Paris, L'Harmattan, col. « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui », 2006.

– Ian Kershaw :

– *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1992 ; rééd. 1999 ;

– *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Gallimard, Paris, 1995 ;

– *Hitler*, tome 1 : 1889-1936, 1999, tome 2, 1936-1945, Paris, Flammarion, 2000.

– David Rousset, *Les Jours de notre mort*, Paris, Hachette, 1993, 2 vol.

– Eugen Kogon, *L'État SS. Le système des camps de concentration allemands*, Paris, Seuil, coll. Points Histoire, 1993 (éd. or. La jeune parque, 1947).

– Wolfgang Sofsky, *L'Organisation de la terreur. Les camps de concentration*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 1995.

– Annette Wieviorka, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette, 1995.

- Victor Klemperer, *LTI. La langue du Troisième Reich*, Paris, Albin Michel, 1996.
- Catherine Coquio, *Parler des camps, penser les génocides*, Paris, Albin Michel, 1996.
- Claude Lanzmann, *Shoah*, Paris, Gallimard, col. « Folio », 1997 (texte intégral du film Shoah, paroles et sous-titres), fondamental.
- Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes. Génocides, identités, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997.
- Catherine Coquio (dir.), *Parler des camps, penser les génocides*, Paris, Albin Michel, 1999.
- Arno J. Mayer, *La « Solution finale » dans l’histoire*, Paris, La Découverte, 2002.
- Mark Roseman, *Ordre du jour. Génocide, le 20 janvier 1942*, Préface de Philippe Burin, Paris, Audibert, 2002 (fondamental).
- Enzo Traverso, *La Violence nazie. Une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique, 2002 (précité).
- Bernard Bruneteau, *Le Siècle des génocides*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Pietro Causarano, Valeria Galimi, François Guedj (dir. et alii), *Le XX^e siècle des guerres*, Paris, L’Atelier, 2004.
- Philippe Burin, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l’antisémitisme nazi*, Paris, Le Seuil, 2004.
- Rudolph Höss, *Le Commandant d’Auschwitz parle*, Paris, La Découverte, 2005.
- Annette Wieviorka, *Auschwitz : la solution finale*, Paris, Tallandier, 2005.
- Fabrice d’Almeida, *La Vie mondaine sous le nazisme*, Paris, Perrin 2006.
- Élie Wiesel, *La Nuit*, Paris, Éditions de Minuit, col. « Double », 2007 (1^{ère} édition, 1958).
- Daniel Blatman, *Les Marches de la mort. La dernière étape du génocide nazi, été 1944-printemps 1945*, Paris, Fayard 2009.
- Richard Breitman, *Himmler et la Solution finale. L’architecte du génocide*, Paris, Calmann-Lévy, col. « Mémorial de la Shoah », 2009 (fondamental).
- Rudolf Verba, *Je me suis évadé d’Auschwitz*, Paris, Éditions J’ai lu, 2010 (a également témoigné dans le film de Lanzmann, *Shoah*).
- Didier Chauvet, *Le Nazisme et les juifs : caractères, méthodes et étapes de la politique nazie d’exclusion et d’extermination*, Paris, L’Harmattan, 2011.

– Fabrice Bouthillon, *Nazisme et Révolution. Histoire théologique du national-socialisme (1789-1989)*, Paris, Fayard, Le Grand Livre du mois, 2011.

– Florent Brayard, *Auschwitz, enquête sur un complot nazi*, Paris, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 2012.

– François Delpla, *Hitler*, Paris, Grasset, 1999, réédition Poche, Saint-Malo, Pascal Gadaulé, 2013 (fondamental). Cf. le site Internet de ce grand historien français de la Seconde Guerre mondiale, de l'hitlérisme et du nazisme, auteur d'ouvrages de référence à tous les niveaux : <http://www.delpla.org/site/news/news.php>

– Frédéric Rouvillois, *Crime et utopie. Une nouvelle enquête sur le nazisme*, Paris, Flammarion, 2014.

– Johann Chapoutot, *La Loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 2014.

Devant l'ampleur et le caractère inédit des crimes nazis – qu'ils soient collectifs ou individuels –, les historiens butent sur la causalité profonde, qui reste obscure.

Ces comportements monstrueux s'appuient pourtant sur des fondements normatifs et un argumentaire juridique qu'il faut prendre au sérieux. C'est ce que fait ici Johann Chapoutot dans un travail de grande ampleur qui analyse comment les philosophes, juristes, historiens, médecins ont élaboré les théories qui faisaient de la race le fondement du droit et de la loi du sang la loi de la nature qui justifiait tout : la procréation, l'extermination, la domination.

Une profonde intimité avec une immense littérature publique ou privée – correspondances, journaux intimes –, avec la science et le cinéma du temps, rend sensible comment les acteurs se sont approprié ces normes qui donnent un sens et une justification à leurs manières d'agir. Comment tuer un enfant au bord de la fosse peut relever de la bravoure militaire face à l'ennemi biologique.

Si le métier d'historien consiste à comprendre et non à juger, ou à mieux comprendre pour mieux juger, ce livre jette une lumière neuve et originale sur le phénomène nazi.

– Jean-Louis Vuillerme, *Miroir de l'Occident. Le nazisme et la civilisation occidentale*, Paris, Éditions du Toucan, 2014.

– Annette Wieviorka, *1945. La Découverte*, Paris, Le Seuil, 2015.

– Corine Chaponnière, *Les Quatre Coups de la Nuit de cristal : Paris, 7 novembre 1938, L'affaire Grynzpan-vom Rath*, Paris, Albin Michel, 2015.

Du 9 au 10 novembre 1938, les synagogues flambent de Munich à Rostock. L'un des pires pogroms de l'histoire allemande vient de commencer. Pour justifier cette explosion de violence, les nazis n'invoquent qu'un motif : l'attentat commis au cœur de Paris par un jeune juif polonais contre un diplomate du Reich. L'assassin a dix-sept ans, sa victime vingt-neuf. Pourquoi Herschel Grynzspan a-t-il tiré sur Ernst vom Rath ? Dès le lendemain de l'attentat, avant même que l'Allemagne ne déclenche ses représailles impitoyables, la question est sur toutes les lèvres. Coup d'éclat pour venger un peuple persécuté ? Coup d'envoi d'une offensive d'envergure ? Coup de tête tout personnel ? Coup monté par ceux auxquels profitera le crime ? Que s'est-il passé à Paris le 7 novembre 1938 ? Qui a sonné l'hallali de la Nuit de cristal ? Remontant aux sources de chacune des thèses en concurrence, Corinne Chaponnière entraîne le lecteur dans une enquête vertigineuse sur l'un des épisodes les plus mystérieux de l'avant-guerre où la vengeance, la propagande, le sexe et la raison d'État se disputent féroce le fin mot de l'histoire.

– Sur le nazisme et les savants

On ne peut négliger l'aspect également intellectuel et scientifique du nazisme (pas seulement « ésotérique » ou « irrationnel »), cela jusqu'au niveau idéologique de formation des éléments policiers de la SS, comme d'Hitler. D'autant qu'il y a tout un pan des politiques scientifiques et technologiques nazies à intégrer (armes nouvelles, construction techniques, chantiers énormes, comme le Mur de l'Atlantique ou les usines de guerres souterraines...).

Cela au lieu de s'attarder sur « le monstre du Loch Ness » qu'est devenu le si réputationnel Heidegger, il ne serait pas inutile de s'intéresser à la façon dont les sciences allemandes, « dures » et « molles », se sont comportées face à l'épuration de l'Université, à l'adhésion au parti nazi et/ou aux idées nazies.

Quelques travaux (à dominante francophones, ici) pourraient être cités à ce propos :

– Carsten Klingemann, Pr. à l'Université d'Osnabrück, spécialiste de l'histoire de la sociologie en Allemagne, auteur du grand article « *Les Nazis et Max Weber* »

– *Theorien und Funktionen des säkularen Staatsinterventionismus. Ökonomische Eingriffsmodelle und gesellschaftliche Ordnungs-vorstellungen in der Bundesrepublik Deutschland seit 1945*, Hochschulschrift, Münster, 1979 (Dissertationsschrift Universität Münster)

– « Heimatsoziologie oder Ordnungsinstrument. Fachgeschichtliche Aspekte der Soziologie in Deutschland zwischen 1933 und 1945 », in M. Rainer Lepsius (Hg.) : *Soziologie in Deutschland und Österreich 1918-1945. Sonderheft 23 der Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, Westdeutscher Verlag, 1981.

– *Rassenmythos und Sozialwissenschaften in Deutschland. Ein verdrängtes Kapitel sozialwissenschaftlicher Wirkungsgeschichte*, Westdeutscher Verlag, Opladen 1987, (Herausgeber).

– *Soziologie im Dritten Reich*, Nomos-Verlag, Baden-Baden 1996.

– *Soziologie und Politik. Sozialwissenschaftliches Expertenwissen im Dritten Reich und in der frühen westdeutschen Nachkriegszeit*, VS, Verlag für Sozialwissenschaften, Wiesbaden, 2009.

– Thierry Feral, *Nazisme et psychanalyse*, Paris, La Pensée universelle, 1987.

– Johann Chapoutot :

– *La Loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des Histoires », 2014 ;

– *Le Nazisme et l'Antiquité*, Paris, Puf, col. « Quadrige », 2012 ;

– *Le « Droit nazi ». Une arme contre les Juifs*, Paris, *Études du CRIF*, n° 38, octobre 2015 ;

- Christian Ingrao, *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Paris, Fayard, 2010.
- Laurent Olivier, *Nos ancêtres les Germains. Les archéologues au service du nazisme*, Paris, Tallandier, Collection Texto, Poche, 2015 ;
- Anne Quinchon-Caudal, *Hitler et les races. Anthropologie nationale-socialiste*, Postface de Pierre-André Taguief, Paris, Berg International, 2012) ;
- Patrick Bruneteau, *Devenir un Dieu. Le nazisme comme nouvelle religion politique. Éléments pour une théorie du dédoublement*, Paris, Publibook, 2004 ;
- Raphaël Gross, *Carl Schmitt et les Juifs*, Préface de Yves Charles Zarka, Paris, Puf, col. « Fondements de la politique », 2005) ;
- Alexandre Moatti, *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies*, Paris, Édition Odile Jacob, 2013 (p. 129-142, sur Hans Hörbiger, p. 231-250, sur les sciences dures et le nazisme).
- Max Weinreich, *Hitler et les professeurs*, Paris, Les Belles Lettres, 2013 :

Dans cet ouvrage, Max Weinreich s'attache à montrer que « la science allemande a fourni les idées et les techniques qui ont conduit à un massacre sans précédent et l'ont justifié » (Hannah Arendt, Commentary). Et ceci non seulement à partir de la prise du pouvoir de Hitler en 1933, sous la férule d'un régime autoritaire, mais dès les années 20, par la manipulation idéologique des discours érudits des différentes disciplines. Le livre se partage en deux parties, la première qui traite de la « planification et de la préparation », et qui va jusqu'à la guerre, la seconde qui s'intitule « expérimentation à grande échelle ». C'est dire que Weinreich relie directement le soubassement théorique élaboré par l'élite intellectuelle allemande et la mise en œuvre pratique de l'extermination à l'échelle européenne. L'étude montre tout d'abord comment le régime nazi a travaillé sans relâche à la conquête des universités et des universitaires, établissant de nombreux instituts scientifiques ad hoc, afin de fonder, mener et justifier sa « solution de la question juive ». Bien avant que certains de ces instituts deviennent des officines du ministère de la Propagande du Reich sous la houlette de Goebbels, des penseurs allemands, des professeurs et des savants se sont jetés avec enthousiasme dans ce processus d'élaboration idéologique qui est devenu une arme aux mains du régime nazi.

Une des parties de cette étude apporte aussi un éclairage sur les institutions de recherche anti-juive créées sur le modèle allemand en Italie, France, Lituanie, Croatie, Danemark et Hongrie. Max Weinreich insiste sur le rôle joué par ces constructions pseudo-scientifiques lorsque commencent les massacres de masse des populations juives qui accompagnent l'invasion de l'Union soviétique en juin 1941. Max Weinreich a examiné des milliers de documents qui ont été ramenés au YIVO – installé à New York à partir de 1939 dès les premières victoires des Alliés. Certains d'entre eux étaient classés confidentiels, d'autres étaient des écrits largement publiés et diffusés, dont 5000 publications allemandes du temps de guerre.

L'appareil critique du livre fait apparaître l'océan bibliographique de la science raciale nazie, élaborée par des sommités universitaires travaillant d'arrache-pied et se répandant dans une multitude de publications à prétention scientifique. Tout au long de l'étude, Weinreich cite un nombre impressionnant de textes issus de toutes les disciplines des sciences humaines et des sciences naturelles : anthropologie physique et culturelle, philosophie, histoire, droit, économie, géographie, démographie, théologie, linguistique, médecine, biologie, physique. Le travail de Max Weinreich révèle aussi à quel point l'objectif suprême de la « solution de la question juive » a toujours été placé par les dirigeants nazis et les factions qui s'affrontent à travers différents instituts et organes de presse notamment les différends entre Walter Frank et Alfred Rosenberg au-dessus des luttes pour le pouvoir qui les divisent, anticipant en cela les travaux d'historiens ultérieurs.

Pionnier de la recherche sur le rôle des élites intellectuelles allemandes dans la construction des théories raciales, le livre de Weinreich est également resté indépassé par l'ampleur de la documentation examinée. Certaines de ses conclusions ont été présentées et utilisées lors des procès de Nuremberg. Elles anticipent aussi les travaux d'historiens ultérieurs. L'auteur Max Weinreich (1894-1969) est l'une des figures dominantes de la linguistique. Né en Courlande (Lettonie), dans un milieu germanophone, il s'est intéressé très tôt au yiddish. Ses premières traductions de la littérature européenne en yiddish paraissent alors qu'il a seulement quinze ans. Après des études à Saint-Petersbourg, c'est à l'université de Marbourg, en 1923, qu'il obtient son doctorat en linguistique pour une thèse sur l'histoire de la philologie yiddish. Il est l'un des fondateurs du YIVO, acronyme

yiddish du Yiddisher visnshaftlekher institut, institut de recherche consacré à l'étude de la vie juive en Europe de l'Est ainsi qu'à la langue et la culture yiddish, qui ouvre en 1925 à Vilna et qu'il dirigera jusqu'en 1939. Il a également étudié aux Etats-Unis à Yale, et auprès d'un disciple de Freud à Vienne, Siegfried Bernfeld, sur la fonction thérapeutique de la recherche. Il sera le premier professeur à enseigner le yiddish à l'université au College of the City of New York. S'il est avant tout un linguiste – sa monumentale *Geshichte fur der yidisher sprache*, en 4 volumes dont 2 de notes et d'index, traite du développement du yiddish à la fois du point de vue historique, culturel et linguistique il s'intéresse de près à beaucoup d'autres champs des sciences humaines. Ses écrits concernent la psychologie, la sociologie, l'économie, la critique théâtrale, l'histoire littéraire, l'éducation, l'ethnographie, et la philosophie. On lui doit des traductions d'Homère et de Freud en yiddish. Il est à l'initiative d'une grande enquête sociologique lancée par le YIVO auprès de plusieurs centaines de jeunes de Pologne et de Lituanie, dont il a analysé les résultats dans son essai *Der veg tsu undzer yugnt* (Vilna, 1935), et qui fournit l'une des sources les plus solides pour comprendre la société juive entre les deux guerres. Héritier de la pensée rationaliste des Lumières et de la Haskalah, Max Weinreich a également été très tôt engagé auprès du mouvement socialiste juif de Pologne et de Lituanie (le Bund), comme journaliste dès seize ans, comme écrivain et éducateur. La traductrice Historienne de formation (étudiante puis assistante de Pierre Vidal-Naquet), Isabelle Rozenbaum a traduit depuis 1983 des livres, des films et des pièces de théâtre de l'anglais et du yiddish. En 2000, elle a réalisé un film sur la transmission du yiddish : une langue sans peuple pour un peuple sans langue. Installée à Brooklyn depuis 2004, elle se consacre à la traduction, à l'écriture et à la création de différents projets multimédia liés à la transmission de la culture et de l'histoire du judaïsme d'Europe de l'Est, ainsi qu'aux courants de pensée qui conjuguent traditions et utopies.

– John Cornwell, *Les Savants d'Hitler. Histoire d'un pacte avec le diable*, Paris, Albin Michel, 2008 :

Quelles relations l'homme de science doit-il entretenir avec le pouvoir, a fortiori en temps de guerre ? Comment concilier morale et recherche scientifique ? Ces questions constituent le cœur de l'étude minutieuse que John Cornwell consacre à la science allemande sous le III^e Reich et dans l'immédiat après-guerre. Quand Hitler arrive au pouvoir en 1933, l'Allemagne domine le monde des sciences et de la technologie depuis plusieurs décennies. Une fois le régime nazi solidement implanté, la science, instrumentalisée à des fins idéologiques et racistes, connaît une véritable descente aux enfers. Parce que juifs, les plus grands savants sont systématiquement pourchassés et contraints à l'exil. John Cornwell décrit tout à la fois une politique à très court terme orientée vers les investissements de guerre, une véritable désorganisation à l'intérieur du gouvernement et une ignorance inimaginable du Führer. L'impossibilité des scientifiques allemands à transformer leur domination en succès militaire – l'échec dans la course à l'arme atomique et le comportement ambigu de Werner Heisenberg sont ici relatés de manière édifiante – constitue un point crucial de l'histoire du XX^e siècle. Parmi les scientifiques dont John Cornwell retrace le parcours, une large majorité collabora avec le régime nazi, moins par ferveur nationaliste que par désir d'assouvir de sordides intérêts : rivalités mesquines, ambitions personnelles, détournements de fonds. Peu nombreux furent ceux qui, à l'image de Lise Meitner ou de Max von Laue, risquèrent leur vie pour résister à l'oppression. Le verdict de John Cornwell est sans appel : la neutralité est un leurre, car la communauté scientifique allemande dans son ensemble ressort salie par le travail forcé, les expérimentations sur les êtres humains et les assassinats de masse ; et ses membres sont comptables de l'utilisation qui a été faite de leur savoir.

– Valérie Robert, *Partir ou rester ? Les intellectuels allemands devant l'exil 1933-1939*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2001 :

Aussitôt après la prise de pouvoir par Hitler, en janvier 1933, la majeure partie des intellectuels allemands (scientifiques, philosophes, écrivains, artistes) quitte le pays. Les raisons de cet exil, essentiellement vers d'autres pays d'Europe jusqu'en 1939, sont le plus souvent non pas raciales, mais politiques. Pour certains, il y va de la vie ou de la mort. L'Allemagne n'en continue pas moins à publier des livres, à jouer des pièces, à donner des concerts, des cours à l'Université etc... Parmi les intellectuels restés au pays figurent des noms célèbres : le poète Gottfried Benn, le philosophe Martin Heidegger ou le Prix Nobel de littérature Gerhart Hauptmann. Qu'est-ce qui pousse ces intellectuels à se mettre au service des nazis : une conviction politique, le simple l'opportunisme ? Les exilés observent avec une extrême attention les faits et gestes de leurs collègues en Allemagne afin de tracer une frontière symbolique entre les « véritables intellectuels » et les « traîtres ». A relever d'un discours d'une extrême sévérité, plus tard adoucie il est vrai par une plus juste compréhension, la condamnation des « renégats » pose la question des modalités de la lutte contre un discours totalitaire : est-il possible de s'opposer à un langage perverti, sans tomber dans les travers mêmes que l'on dénonce ? La question se double d'une autre : peut-on, de l'extérieur et sur des critères uniquement politiques, juger de qui est un traître et qui est un opposant ? Le livre éclaire ici le problème de la culpabilité dans un régime totalitaire.

* *Le colonialisme et la Traite négrière*

– Gérard Chalian, *Miroirs d'un désastre : la conquête espagnole des Amériques*, Paris, Agora, 1992.

– Félicien Chalaye, *Un Livre noir du colonialisme, « Souvenirs sur la colonisation (1935) »*, Préface de Michel Dreyfus, Paris, Les Nuits rouges, 1998.

– Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, 1950, Paris, Présence africaine, 1955, et Éditions de l'AAARGH, téléchargeable sur *Internet*.

– Rugiero Romano, *Les Conquistadores. Les mécanismes de la conquête coloniale*, Paris, Paris, Flammarion, 1972.

– Hélène Ahrweiler, *L'Idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, PUF, col. « L'Historien », 1975.

– Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde*, Paris, Fayard, 1991.

– Marc Ferro, *Histoire des colonisations : des conquêtes aux indépendances (XIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », Paris, 1994.

– Yves Benot, *Massacres coloniaux, 1944-1950 : la IV^e République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, La Découverte, 1995.

– Pierre Singaravelou :

– *L'École française d'Extrême-Orient, ou l'institution des marges. Essai d'histoire sociale et politique de la science coloniale (1898-1956)*, Paris, L'Harmattan, 1999 ;

– *Les Empires coloniaux (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Points, col. « Points Histoire », 2013 ;

Cet ouvrage entend proposer, pour la première fois en langue française, une synthèse retraçant l'histoire de l'ensemble des empires coloniaux (européens, japonais, états-uniens) aux XIX^e et XX^e siècles. Dans une perspective comparée et croisée, des spécialistes français et étrangers offrent aux lecteurs les principaux éléments de l'histoire du fait colonial tout en restituant les apports des grands courants historiographiques (*postcolonial et subaltern studies* ; histoires globale, impériale et connectée, etc.) qui, depuis une trentaine d'années, ont profondément renouvelé les objets d'études, les problématiques, les échelles d'analyse, les méthodes et les archives mobilisés par les historiens.

– *Professer l'Empire. Les « sciences coloniales » en France sous la III^e République*, Préface de Christophe Charle, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 :

À partir des années 1880, la conjonction du scientisme et du renouveau de l'expansion ultramarine se traduit par l'institutionnalisation des savoirs sur les colonies et les populations colonisées, qui prennent la forme de nouvelles disciplines, les « sciences coloniales » (« histoire et géographie coloniales », « législation et économie coloniales », « psychologie indigène »), enseignées dans les universités et les grandes écoles françaises. Les enseignants, universitaires et experts coloniaux, promeuvent une formation, tantôt pratique tantôt théorique, qui instruit les étudiants sur les colonies et justifie le projet impérial. Ces nouveaux spécialistes de la colonisation animent la « République des lettres coloniales », une nébuleuse d'associations, de sociétés savantes, de musées et de maisons d'éditions, spécialisés dans les questions coloniales. Toutefois cette adhésion du monde savant à la colonisation prend des formes très diverses, parfois contradictoires, irréductibles à un seul et même « discours colonial ». L'objet colonial et le terrain ultramarin induisent un décentrement épistémologique conduisant les savants à élaborer de nouvelles méthodes et catégories d'analyse.

La marginalité des savants coloniaux et leur polyvalence professionnelle les incitent à franchir les frontières disciplinaires en défrichant des domaines inédits – histoire orale, « colonisation comparée », science de l'aménagement, anthropologie juridique...

- Alain Ruscio, *Le Credo de l'Homme blanc. Regards coloniaux français (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996 et 2002.
- Gilles Manceron, *Marianne et les colonies : une introduction à l'Histoire coloniale de la France*, Paris, La Découverte, 2003.
- Claude Liauzu :
 - *Violence et colonisation*, Paris, Syllepse, 2003.
 - *Colonisation : droit d'inventaire*, Paris, Colin, 2004.
- Marc Ferro, *Le Livre noir du colonialisme (XVI^e-XXI^e siècle). De l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003, Hachette, 2004.
- Patrick Weil et alii, *L'Esclavage, la colonisation, et après...*, Paris, PUF, « Hors collection », 2005.
- Olivier Le Cour Grandmaison, *Coloniser, exterminer*, Paris, Fayard, 2005.
- Patrick Weil et alii, *L'Esclavage, la colonisation, et après...*, Paris, PUF, « Hors collection », 2005.
- Sidi Mhamed Barkat, *Le Corps d'exception. Les artifices du pouvoir colonial et la destruction de la vie*, Paris, Édition Amsterdam, 2005 (sur l'indigénat et les massacres coloniaux).
- Gilles Manceron et Claude Liauzu, *La Colonisation, la Loi et l'Histoire*, Paris, Syllepse, 2006.
- Luciano Canfora, Anna Colao, Paule Itoli, *La Démocratie, histoire d'une idéologie*, Préface de Jacques Le Goff, Paris, Le Seuil, 2006.
 - Présentation de l'éditeur :
Voici un livre qui ne manquera pas de soulever des controverses. La Grèce, dit-on, a inventé la démocratie. Lieu commun, répond Luciano Canfora, et qui ignore totalement le fait qu'aucun auteur athénien ne célèbre la démocratie... Dès lors, le lecteur est guidé dans un parcours de l'histoire européenne qui, de l'Antiquité à l'ère des révolutions, de la Troisième République à la révolution russe, de l'ère du fascisme à la chute du mur de Berlin, ne cesse d'interroger la démocratie, ses masques et ses dérives : le suffrage universel est-il aussi démocratique qu'on le croit ? Qui détient vraiment le pouvoir dans les démocraties ? Enfin, à l'ère des médias, n'est-il pas temps d'inventer une nouvelle forme de démocratie ?
- Arnaud Raffard de Bienne, *La Désinformation autour de la colonisation*, Paris, Éditions Fol Fer, 2007.
- Gilles Manceron, *Le Tournant colonial de la République. Jules Ferry contre Georges Clemenceau, et autres affrontements parlementaires sur la conquête coloniale*, Paris, La Découverte, 2007.
- Édouard Glissant :
 - *Mémoires des esclavages*, Paris, Gallimard, 2007.

– 10 mai : *Mémoires de la Traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions*, Paris, Galaade/Institut du Tout-monde, 2010.

– Olivier Grenouilleau :

– *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, col. Bibliothèque des Histoires, 2004, réédition col. « Folio », 2006.

– Présentation de l'éditeur :

Monstrueuse, la matière de ce livre l'est, pour deux raisons. Le sujet, d'abord : le trafic d'hommes noirs, «infâme trafic» jusque dans les justifications qu'on a voulu lui trouver. Monstrueuse aussi, son étendue dans l'espace, de l'Afrique à la Méditerranée orientale puis de l'Afrique aux Amériques ; et dans le temps, puisque cette histoire est longue de près de quatorze siècles.

Il fallait à Olivier Pétré-Grenouilleau, pour maîtriser dans sa totalité l'étude de ce trafic et l'ériger en objet historique, une approche globale, qui mettrait en relation l'histoire de l'esclavage avec d'autres domaines de la recherche historique - histoire des idées, des comportements, de l'industrialisation... Cette méthode comparative, alliée à une vision à la fois panoramique et plongeante, permettrait de découvrir comment des logiques différentes, propres à l'Afrique noire, au monde musulman et à l'Occident, ont pu se connecter pour donner naissance aux traités négrières. Comment, une fois pris le pli, enclencher l'engrenage négrier, les traités ont évolué jusqu'à leur terme, résultat d'une dynamique abolitionniste, certes ambiguë, mais radicale.

De l'esclavage antique à la mise en place de nouveaux systèmes d'exploitation de l'homme, ce livre restitue pour la première fois dans son ensemble la complexité d'une histoire débarrassée des clichés et des tabous, riche aussi de révoltes et de combats. Un des phénomènes mondiaux à l'origine du monde moderne.

– *Qu'est-ce que l'esclavage ? Une histoire globale*, Paris, Gallimard, col. « Bibliothèque des histoires », 2014.

L'esclavage, chacun croit savoir ce que c'est, et pourtant... Les cours pénales elles-mêmes statuent difficilement sur ses formes contemporaines, faute de définition juridique claire. Pour tenter d'en cerner les contours, Olivier Grenouilleau s'est posé trois questions : pourquoi est-il si difficile de le définir ? Comment peut-on néanmoins y parvenir ? Comment les systèmes esclavagistes arrivent-ils à durer ?

Comparant l'esclavage aux autres formes d'exploitation de l'homme, il parcourt l'espace et le temps, depuis l'invention même de l'esclavage, au néolithique, jusqu'à nos jours. Associant exemples et analyses au service d'une approche globale, il s'inscrit, au-delà même de son sujet, dans de nouvelles manières de penser l'histoire.

Au terme de la démonstration, l'esclave apparaît en tout temps et en tout lieu comme une personne transformée en un autre, susceptible d'être utilisée comme une chose, et dont l'humanité est mise en sursis. Il n'en demeure pas moins un homme, mais un homme-frontière, dont l'appartenance à la société des hommes dépend de la médiation de son maître.

– Carole Raynaud-Paligot, *La République raciale : paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, Préface de Christophe Charles, Paris, PUF, 2006.

À la fin du XIX^e siècle, des hommes de science, rassemblés autour de la Société et de l'École d'anthropologie, ont élaboré une représentation de la différence humaine en termes raciaux et produit une vision inégalitaire du genre humain. Construite par des savants républicains convaincus et souvent militants, cette nouvelle science de l'homme a réussi à diffuser sa culture raciale au sein de la société française fin de siècle, comme l'atteste la présence de leurs thèses dans les revues de vulgarisation et les manuels scolaires. Les sciences humaines et sociales ont en partie intégré une représentation raciale de la nature humaine et le monde colonial a très largement partagé cette vision raciale et inégalitaire de l'altérité. Si jusqu'ici les études se sont focalisées sur des penseurs racistes de la droite extrême, elles ont négligé l'étude de la pensée raciale républicaine. C'est cette lacune que se propose de combler ce livre en montrant comment, des années 1860 aux années 1920, savants, hommes politiques, administrateurs coloniaux ont partagé une culture raciale commune.

Table des matières :

LA CONSTRUCTION DU PARADIGME RACIAL AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS (1860-1900)

L'anthropologie : la Science de l'Homme

Les fondements de l'inégalité face aux enjeux idéologiques

Paradigme racial et République

LES USAGES SCIENTIFIQUES ET COLONIAUX DU PARADIGME RACIAL (1880-1930)

Les sciences humaines et sociales face au paradigme racial
Réception et usage des problématiques raciologiques au sein du monde colonial.

– Claude Ribe :

- *Les Nègres de la République*, Paris, Éditions Alphée, 2007.
- *Le Crime de Napoléon*, Paris, Prive, 2005, réédition en 2013.

Jacques Frémeaux, *Les Empires coloniaux : une histoire-monde*, Paris, CNRS Éditions, Paris, col. Biblis, 2012 :

Présentation de l'éditeur

Le début du XX^e siècle correspond à la plus grande expansion des empires coloniaux, aboutissement d'une suite de conquêtes ininterrompues depuis le XVI^e siècle. Ces conquêtes imposent aux pays dominés des modes de gouvernement et de mise en valeur qui leur sont étrangers. Elles imposent aussi la mise en relation économique et culturelle de mondes qui, longtemps, s'étaient ignorés. La période de l'entre-deux-guerres, analysée ici, annonce le mouvement qui, après 1945, se traduira par l'émancipation des peuples colonisés.

Cet ouvrage invite donc à revisiter ce passé, qui, bon gré mal gré, constitue un héritage commun à une grande partie des peuples des cinq continents. Il vise d'abord à replacer l'histoire coloniale française dans un ensemble plus large, souvent ignoré ou méconnu en France même, aux côtés de celles de l'empire britannique et des possessions hollandaises, belges, portugaises et espagnoles. Il montre aussi que cette histoire est autre chose que le complément exotique de la "grande Histoire" : loin d'être une parenthèse, l'épisode colonial représente en effet une phase préparatoire aux phénomènes actuels, si débattus, de mondialisation.

Biographie de l'auteur

Historien, professeur des universités (Paris IV Sorbonne), Jacques Frémeaux est l'un des plus grands spécialistes de l'histoire coloniale. Il est notamment l'auteur de *La France et l'Algérie en guerre* (2002), et de *De quoi fut fait l'Empire. Les guerres coloniales au XIX^e siècle* (2010), (CNRS Éditions).

– Hélène Dumas, *Le Génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, préface de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Le Seuil, 2014.

– Marcus Rediker, *À bord du négrier. Une histoire atlantique de la traite*, Paris, Le Seuil, col. « L'Univers historique », 2013.

– Patrick Bruneteau, *Le Colonialisme oublié. De la zone grise plantationnaire aux élites mulâtres à la Martinique*, Paris, Éditions du Croquant, col. « Terra », 2013.

Seconde Sous-Partie : Patchworks idéologiques et volatiles dans la France de 2014-2016 : quelques repères

Parmi les grands médias modernes, un certain nombre de revues concernées par les idées politiques, ainsi que divers hebdomadaires, voire quotidiens, rendent compte largement de l'évolution et régulièrement des idées politiques actuelles, des années du début du XXI^e siècle. On peut citer encore en tant qu'exemple, au-delà de ces revues, de nombreuses émissions diffusées par la Radio *France Culture*, soit la nuit (reprenant sou vent des entretiens des années antérieures), soit dans celle tenue par exemple le samedi dirigée par Alain Finkelkraut, « Répliques »... On peut aussi consulter sur des questions contemporaines, l'émission *Les Mardis des Bernardins* (cf. www.collegedesbernardins.fr). L'information est large et ouverte en la matière.

**** Sur le conservatisme en général***

- Daniel Gaxie, *Le Cens caché. Inégalité culturelle et ségrégation politique*, Paris, Seuil, 1978.
- Pierre Bourdieu, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.
- Alain Finkelkraut, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987
- Bernard-Henry Lévy, *Éloge des intellectuels*, Paris, Grasset, 1988.
- Allan Bloom, *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Paris, Julliard, LGF / Le Livre de Poche, 2003.

« Les émissions “éducatives” de la télévision représentent, pour la vie intellectuelle de la famille, la marée haute... l'avènement de la radio, puis celui de la télévision, ont mis à mal et presque réduit à néant l'intimité du foyer. Ayant perdu la maîtrise de l'ambiance de leur foyer, les parents ont aussi perdu la volonté de le diriger. Désormais, c'est l'autorité électronique qui détermine quels seront les divertissements de la famille et sert de critère à ce qui est intellectuellement respectable. Avec autant de subtilité que de force, la télévision n'envahit pas seulement l'espace familial, mais aussi les goûts des jeunes et des vieux, en faisant appel à ce qui est immédiatement agréable et en refoulant ce qui ne l'est pas.. Nietzsche disait que le journal avait remplacé la prière dans la vie du bourgeois moderne : il voulait exprimer par là que l'agitation, le bon marché, l'éphémère avaient usurpé tout ce qui restait encore d'éternel dans la vie quotidienne. Maintenant la télévision a remplacé le journal. »

Que signifie mener une vie philosophique ? C'est considérer la vie humaine comme une certaine activité de l'âme ; réconcilier la vie et la pensée. Allan Bloom, juif américain né en 1930, *élève de Leo Strauss* et professeur vedette de philosophie à l'université de Chicago jusqu'à sa mort en 1992, a réussi cette réconciliation. ...

Compte-rendu des trois ouvrages précédents dans *Le Monde* du 15/08/2008, de Samuel Blumenfeld :

Au printemps 1987, deux intellectuels français, Alain Finkielkraut, avec *La Défaite de la pensée* (Gallimard), et Bernard-Henri Lévy, dans son *Éloge des intellectuels* (Grasset), ainsi qu'un universitaire américain, le professeur de philosophie Allan Bloom, dans *L'Âme désarmée*, essai sur le déclin de la culture générale (Julliard), relancent un débat ancien, dont la généalogie remonte au moins à *La Crise de l'esprit*, de Paul Valéry, en 1919. Le thème abordé par Alain Finkielkraut, Bernard-Henri Lévy et Allan Bloom est le déclin. Il y aurait eu un âge d'or de la modernité, à leur sens révolu. Il ne suffit pas de porter le deuil de ce paradis perdu. Il faut également envisager les menaces qui accompagnent cette plongée dans les ténèbres. La thèse des trois philosophes s'exprime par une réaction occidentaliste courant à la défense de la culture, criant à la confusion des valeurs, au nom de l'universel. Leur idée n'est pas nouvelle. Mais elle touche un nerf sensible.

Le débat se concentre en France sur le seul essai d'Alain Finkielkraut, le plus ambitieux et le plus cohérent. Bernard-Henri Lévy aborde cette idée du déclin de manière périphérique dans son livre. Allan Bloom lui donne une tonalité trop américaine – son titre original est *The Closing of the American Mind*, la fermeture de l'esprit américain –, ridicule avec le recul, tant sa conclusion sur le devenir de la philosophie dans le monde, dont le sort serait désormais dévolu aux seules universités américaines, traduit une insularité et un provincialisme déplorable. L'argumentation d'Alain Finkielkraut s'appuie sur les deux concepts de nation qui se sont affrontés au long du XIX^e siècle, l'idée ethnique et l'idée élective de la nation.

Selon l'idée ethnique de la nation, défendue entre autres par les romantiques allemands et les contre-révolutionnaires français, celle-ci est une tonalité englobante - le *volksgeist*, le génie national - dont les individus sont l'émanation. À l'opposé, la théorie élective envisage la nation comme une association volontaire d'individus libres, conception issue des Lumières dont la Révolution française est l'héritière. Cette opposition n'est évidemment pas anodine selon Alain Finkielkraut.

À chaque fois que la théorie ethnique l'emporte sur la théorie élective, lorsque le nationalisme est victorieux, on assiste à l'effondrement de l'Europe. On croyait cette théorie élective de la nation victorieuse après l'élaboration, en 1945, de la Constitution de l'UNESCO, qui renouait avec l'idéal des Lumières. Or, non. En 1951, Claude Lévi-Strauss, dans *Race et histoire*, observait que le texte en question péchait par ethnocentrisme occidental. L'idée d'une civilisation de pointe donnée en modèle aux pays du tiers-monde. Du coup, la philosophie de la décolonisation se traduit par une régression vers les génies locaux du romantisme allemand.

Ce retour en arrière se paie très cher dans les années 1980, période de l'hédonisme consumériste où chacun a droit à sa spécificité. Prenant à son compte le diagnostic livré par Julien Benda dans *La Trahison des clercs*, Alain Finkielkraut décèle l'imminence d'une catastrophe intellectuelle où, à la hiérarchisation des valeurs, se substitue le bazar des diversités culturelles, sans tri, sans recul, avec la volonté de tout embrasser. "Aujourd'hui, écrit-il, les livres de Flaubert rejoignent, dans la sphère pacifiée du loisir, les romans, les séries télévisées et les films à l'eau de rose dont s'enivrent les incarnations contemporaines d'Emma Bovary, et ce qui est élitiste (donc intolérable) ce n'est pas de refuser la culture au peuple, c'est de refuser le label culturel à quelque distraction que ce soit."

Culture du loisir abêtissante

La Défaite de la pensée trouve immédiatement sa place dans le débat public. Alain Finkielkraut est interviewé par Luc Ferry dans le numéro du 18 mars de *L'Événement du jeudi*. Il débat avec Laurent Joffrin, puis avec l'ancien ministre de la Culture, Jack Lang, dans deux numéros du *Nouvel Observateur*. Il est l'invité d'Anne Sinclair dans "7/7", le *talk-show* de TF1 diffusé le dimanche soir en prime time. Le débat se transforme en une nouvelle querelle des anciens contre les modernes, où les formules les plus marquantes d'Alain Finkielkraut, "une paire de bottes égale Shakespeare", prennent le pas sur l'argumentation de fond. Le philosophe stigmatise une culture du loisir abêtissante et standardisée, le jeunisme. Ses adversaires louent le dynamisme des nouvelles générations et la vitalité de la culture française.

La Défaite de la pensée méritait mieux que cette polémique. À commencer par une critique plus rigoureuse de certains amalgames effectués par son auteur. En effet, fallait-il mettre ensemble les romantiques allemands, déjà différents les uns des autres, avec Joseph de Maistre ? N'était-ce pas aller trop vite en mesure que d'imputer à la seule philosophie de la décolonisation les régimes militaires et les partis uniques ? Enfin, c'est une chose de s'en prendre à "l'individu multiculturel", entendons par là un homme qui ne fait pas de différence entre un clip et un roman de Voltaire, mais les mots ont, dans un tel débat, la plus grande importance. La monoculture existe-t-elle ? Ne sommes-nous pas tous multiculturels, sachant qu'une culture est toujours le produit d'un métissage ?

Pourtant, ce n'est pas seulement dans son constat que *La Défaite de la pensée* impressionne. Sa capacité à anticiper les avanies de notre société, la disparition d'un patrimoine commun dont la part maudite serait aujourd'hui la montée des communautarismes, le malaise profond de notre système éducatif, la crise de l'écrit devant la montée d'Internet, en font un livre qui n'est en fait jamais vraiment sorti du débat. »

- William Kristol, Lawrence F. Kaplan, *Notre route commence à Bagdad par les faucons de la Maison Blanche*, Paris, Éditions Saint Simon, 2003.
 - P. Hassner, Justin Vaïsse, *Washington et le monde*, Paris, Éditions Autrement, 2003.
 - R. Kaplan, *La Stratégie du guerrier*, Paris, Bayard, 2003.
 - Irving Kristol, « Profession de foi néoconservatrice pour le passé et le présent », *Commentaire*, 2003/2004- n°104.
 - Thomas G. West, « Que dirait Léo Strauss de la politique étrangère américaine ? » *Commentaire*, 105-2004
 - Robert Kagan :
 - *La Puissance et la faiblesse*, Paris, Plon, 2003.
 - *Le Revers de la puissance*, Paris, Plon, 2004
 - *Le Retour de l'histoire et la fin des rêves*, Paris, Plon, 2008.
- Nonobstant des ouvrages de Léo Strauss, ou sur Léo Strauss, les articles suivants en lien avec le supposé rapport entre Léo Strauss et les néoconservateurs et la guerre en Irak :
- Corinne Pelluchon, « Léo Strauss et G. Bush », 2004 :
-www.revue-lebanquet.com
 - Corinne Pelluchon, *Léo Strauss une autre raison d'autres lumières*, Paris, Vrin, 2005.
 - Francis Fuyama :
 - *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.
 - *La Confiance et la puissance*, Paris, Plon, 1997.
 - *La Fin de l'homme : les conséquences de la révolution biotechnique*, Paris, La Table ronde, 2002.
 - *Le Grand bouleversement : la nature humaine et la reconstruction de l'ordre social*, Paris, La Table ronde, 2003.
 - *State building : gouvernance et ordre du monde au XXI^e siècle*, Paris, La Table ronde, 2005.
 - *D'où viennent les néo conservateurs ?*, Paris, Grasset, 2006.
 - *Le Début de l'histoire. Des origines de la politique à nos jours*, Paris, Éditions Saint-Simon, 2012.
 - E. Joslain, *L'Amérique des think tanks*, Paris, L'Harmattan, 2006.
 - A. Norton, *Léo Strauss et la politique de l'empire américain*, Paris, Denoël, 2006
 - Gilles Labelle, « Entre la modération et la démesure : Léo Strauss, “les straussiens”, la philosophie et la guerre », *Arguments* n° 9, vol.2, été 2007.

– Sébastien Fumaroli, *Tempête sous un crâne (2003-2006)*, Paris, Édition de Fallois, 2007.

– Barbara Delcourt, « Les racines idéologiques de la “doctrine Bush” : des obstacles au respect des droits humanitaires ? », Université de Bruxelles, 2007.

– Bernard Sionneau, *La Construction du conservatisme moderne aux États-Unis*, Paris, L’Harmattan, col. « Pouvoirs comparés », 2012 (édité dans le site *Internet* de l’Université de Chicoutimi aux Québec, « Classiques des Sciences sociales », téléchargeable librement).

– J. Vaïsse, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis*, Paris, Odile Jacob, 2008.

– Roger Pol-Droit,

– *Généalogie des barbares*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2007 ;

– *Si je n’avais plus qu’une heure à vivre*, Paris, Odile Jacob, 2014 ;

– *Qu’est-ce qui nous unit ?*, Paris, Plon 2015.

« Conflits, affrontements polémiques... Notre quotidien se noie sous les informations de ce qui nous divise, sous les constats de nos désunions.

Au point de faire parfois oublier l’autre versant, tout aussi immense, celui de nos attachements, de nos retrouvailles, de nos solidarités.

De quelle nature est donc ce lien humain, qui se tient à l’arrière-plan des déchirures ? Est-il inné ? Pluriel ? Spontané ? Sans cesse à construire ?

Pour répondre à ces questions, Roger-Pol Droit explore ces « nous » auxquels nous participons et qui nous constituent : le « nous » de la famille, celui des amis et des amants, de ceux qui parlent une même langue, le « nous » du terroir et celui des citoyens, le « nous » de l’humanité – sans oublier le « nous » des vivants, toutes espèces rassemblées.

Dis-moi de quel « nous » tu parles, je te dirai ce qui le tisse et nous relie aux autres – telle est la maxime de cet essai incisif, qui éclaire cette question urgente d’une lumière inattendue. »

*** Lectures « de gauche » des idéologies et quelques essais d'idéologues des droites contemporaines**

– On peut recommander notamment la lecture régulière des revues *Esprit*, *Commentaires*, *Le Débat*, *Raisons politiques*, et la *Revue française d'histoire des idées politiques*, qui abordent régulièrement, parmi des dizaines d'autres références, des thèmes concernant les idées politiques d'aujourd'hui.

L'espace symbolique français étale un mélange idéologique, déroutant parfois, voire un confusianisme qui semble capter des « idées des années 30 » (c'est le titre d'un ouvrage stimulant de Philippe Corcuff, post-cité), ou même des années 40 à 70. Il est vrai que toute idéologie militante déploie des croyances, un manichéisme et des contenus qui peuvent relever de l'embrouillamini et du « brouillage » intellectuel.

Chez les « idéologues » néo-droitiens, les auteurs sont professeurs (dans le secondaire plutôt que dans le supérieur), journalistes, essayistes, conférenciers... Et surtout, ils interviennent souvent dans les médias dont ils sont de purs produits, d'un type inédit, et même peuvent avoir leur site et leur « *blog* »... Leurs essais sont soit publiés par de grands éditeurs parisiens, soit dans des maisons confidentielles, ou dans des collections autocréées.

En fait, les deux « militances » en présence, celle « de gauche » et celle « de droite », s'affrontent, soit sur le terrain médiatique classique (voire sur la scène universitaire), soit sur la nouvelle scène d'*Internet* et des nouveaux « réseaux sociaux », et même de « *think thanks* » (« boîtes à penser » à l'américaine, ou « clubs »), dont l'influence est difficile à apprécier. Ces groupes, ces individus fortement médiatisés, souvent proches aussi de la presse écrite, radiodiffusée ou télévisuelle, opposent généralement une extrême gauche jugée par sa vis-à-vis extrême comme déployant une « idéologie du complot » et « conspirationniste » (« maçonnique », « socialo-communiste », « judéo-bolchévique », « laïcarde antireligieuse », « écolo-imbécile », voire « gay et lesbienne » ou « pédophile » – Jean Robin *dixit*)..., à une droite conservatrice ou extrême, jugée par son vis-à-vis systémique comme un ramassis « fascistoïde » (au sens polémique du terme) ou « post-fasciste », émanant d'une « réacosphère » plus ou moins rénovée, notamment avec la montée du Front national en France, ou en continuité avec des idées néfastes du passé, mêlées à des idées inédites. Sans parler des ramifications « populistes » européennes, du Nord au Sud.

Donc une « gauche » et une « droite » assez diverses chacune d'entre elles, qui s'affrontent dans une véritable « guerre des idées », au-delà de la publication de livres, comme dans les décennies et les siècles antérieurs.

La critique, qui circule dans les deux sens, montre que le temps des idéologies est loin d'être terminé, et se trouve souvent en relation avec des débats alimentés par la

scène internationale (« l'après-onze septembre », le conflit israélo-palestinien, le soutien à la Russie corrompue rejetée par l'Occident ou à sa dénonciation, le djihadisme islamiste...). Ce qui complexifie l'étude scientifique de la nébuleuse des mouvements ou des « engagements » individuels de militants, entre les « extrêmes », qui dépasse ainsi la scène nationale.

Les « nouvelles idéologies » de la « nouvelle droite », ou des « nouveaux réactionnaires » (terme proposé par Marc Angenot), quant à elles, regroupent deux branches plus ou moins séparées sur le plan des contenus, même si des recoupements peuvent être faits, vu le caractère confus, brumeux, mélangé dans ces « *patchworks* » d'idées contemporaines où nous pouvons perdre notre « latin » :

– Un néoconservatisme à plusieurs dimensions (qui, chez certains auteurs peuvent se mêler), distille ses idées par degrés inégaux, néocatholiques et néolibérales à dominante :

– Les « néo-libéraux », qui mettent l'accent sur la liberté individuelle et notamment d'expression, s'attachent au libéralisme économique et à une étonnante idéologie néodarwinienne « managementesque » et « gestionnaire » (une idéologie de pacotille et de tiroir-caisse, nonobstant le pouvoir mondial de banques manipulateurs d'autres banques, mais aussi d'État, originaires de *Wall Street*, comme la banque d'affaires et de placement Goldman Sachs – cf. à ce propos l'ouvrage illuminateur de Marc Roche, *La Banque. Comment Goldman Sachs dirige le monde*, Paris, Albin Michel, 2010 –, et certains reproduisent les orientations des conservateurs ou libéraux américains, *parfois athées*).

– Un modèle « néocatholique », qui met en avant, tant l'histoire que les valeurs et l'éthique du christianisme en général, voire du catholicisme, suivant plus ou moins l'Église officielle, et parfois, des mouvements du catholicisme antimoderne et intégriste.

– Un modèle difficile à définir, disons « décadentiste », passéiste nostalgique, « rétro », voire « réac », qui glorifie le passé contre un présent décadent, défend des thèses moralisatrices, se révélant parfois sexiste, islamophobe, xénophobe, attentif par ailleurs soit à un normalisme étatiste, soit à un libéralisme plus ou moins ouvert.

– Un courant « populiste » d'extrême droite, néorévolutionnaire en idées et en paroles, dont beaucoup de militants viennent d'extrême gauche et ont pu même frayer avec le front national – fait déroutant en soi, mais l'histoire des idées politiques est pleine de surprises !

– Analyses critiques « de gauche » des mouvements des « nouveaux imposteurs », des « nouveaux réactionnaires », et des parangons d'extrême droite

On peut citer, concernant notamment les « théories complotistes » tous azimuts, le site suivant, consultable sur *Internet* sur Google.com, associées à la recherche « *theorie du complot* ».

Notons qu'en le compulsant, on a l'impression qu'il existe des « théoriciens du complot » de « gauche » et de « droite », qui s'alignent souvent sur des questions internationales pour élaborer leurs « jugements » idéologiques et moraux à contresens, sans d'ailleurs comprendre qu'il y a eu effectivement des complots, des coups d'État, des attentats, dans l'histoire politique de tous les temps et de tous les pays (n'y en a-t-il pas eu 41 contre Hitler, qui, hélas, ont tous échoué, entre 1939 et 1944 ?). Renvoyons là aux ouvrages illuminateur de Pierre André-Taguieff, en la matière.

– Elisabeth Lévy, *Les Maîtres censeurs. Pour en finir avec la pensée unique*, Paris, Lattès, 2002, Le Livre de Poche n° 15 282.

– Perry Anderson, *La Pensée tiède. Un regard critique sur la culture française*, suivie de *La Pensée réchauffée*, réponse de Pierre Nora, Paris, Seuil, 2005.

– Antoine Vitkine, *Les Nouveaux Imposteurs*, Paris, Doc en stock, Éditions de la Martinière, Paris, 2005 (ouvrage important sur la théorie et le mythe « du complot »).

Présentation de l'éditeur

« Et si une main cachée tirait toutes les ficelles ? Le succès du livre de Thierry Meyssan, attribuant les attentats du 11 septembre au gouvernement américain, n'était qu'un début. Quatre ans après, le constat s'impose : la théorie du complot a gagné les esprits. Le terrorisme, les tensions internationales, la réélection de Bush lui assurent une voie royale. Une part croissante de l'opinion croit en l'existence d'une vaste conspiration visant à conquérir le monde. Ses bras armés : les Américains, les Israéliens, mais aussi la haute finance ou encore le FMI. Derrière ces fantasmes, se dessine bien vite le visage d'un anti-américanisme primaire et d'un antisémitisme résurgent. Des protocoles des Sages de Sion à ceux de Washington, le mythe du complot est donc de retour. Mais l'enquête d'Antoine Vitkine ne s'en tient pas là. La théorie du complot a changé de main. Jadis monopole de l'extrême droite, elle séduit maintenant une partie de l'extrême gauche, prospère dans le monde arabe, sur Internet et, plus inquiétant encore, des personnalités médiatiques en vue, des Guignols de l'Info à Thierry Ardisson, sans oublier le populaire Michael Moore, mais aussi des journalistes réputés, la relaient auprès du grand public français. Car la théorie de complot se vend bien. Derrière la paranoïa ambiante, c'est la démocratie qui est en jeu. »

– Gilles Balbatre, Yannick Kergoat, *Les Nouveaux « chiens de gardes »*, film documentaire sortie en janvier 2012, tiré de l'ouvrage de Serge Halimi, *Les Nouveaux chiens de garde*, Paris, Liber, col. « Raisons d'agir », 1997 et 2005 (revue et augmentée).

De nombreux journalistes, les « commentateurs spécialisés » ou « experts », comme des politiciens-relais se révèlent être aux ordres de commanditaires issus de grands groupes industriels, dont ils diffusent l'idéologie néo-libérale, antikeynésienne, européeniste ou mondialiste.

– Juliette Grande (dir.), *La Guerre des idées*, Villeurbane, Golias, 2013 (maison d'édition catholique).

Introduction (Juliette Grange).

*Partie 1 : les instruments de la guerre des idées.

Chapitre 1 : *Think Tanks* et gouvernementalité. *Les Think Tanks* vecteurs d'une forme neuve de changement politique et d'imposition des idées (Clément Sénéchal).

Chapitre 2 : l'accord entre le Saint-Siège et l'État français concernant les établissements d'enseignement supérieur catholiques français, un retour au cléricisme ? (Jean Riedinger).

- Chapitre 3 : Habermas et Ratzinger (Reginald Urtebize).
 Chapitre 4 : Néo-moralisme catholique et politique familiale (François-Marie Baron).
 Chapitre 5 : Conservatisme doctrinal et néoconservatisme dans le catholicisme (Romano Libero).
 *Partie 2 : Quelques concepts et instruments théoriques.
 Chapitre 3 : le réalisme moral et le nouveau conservatisme (Jean-Jacques Duguit).
 Chapitre 6 : néoconservatisme et anti-humanisme (Ruy Fausto).
 Petit glossaire de la NPAA (nouvelle philosophie analytique apologétique) (collectif).
 *Partie 3 : quelques exemples de prises de pouvoir ou d'influence.
 Chapitre 1 : bio-éthique, une reconquista néoconservatrice (Didier Feryn).
 Chapitre 2 : les « libertés éducatives », quelles libertés ? (Annie Léchenet).
 Chapitre 3 : prendre le pouvoir ? L'exemple des partis chrétiens en Allemagne (Annie Lamblin).
 *Conclusion (Juliette Grange).

– Étienne Gernelle, Pierre-Antoine Delhommais, Thomas Malher, Saïd Mahrane, Brice Couturier, Sebastien Le Fol, Emmanuel Berretta, François-Guillaume Lorrain, « Les “Néocons”, Nouveaux Conservateurs à la Française », *Le Point*, n° 2150, 28 novembre 2013.

– Frédéric Haziza, *Vol au-dessus d'un nid de fachos. Dieudonné, Soral, Ayoub et les autres*, Paris, Fayard, 2014.

Présentation de l'éditeur :

« Escroc à la Shoah », « pleurnicheuse juive », « gangrène sioniste », « rabbin du PAF », depuis plusieurs mois, Frédéric Haziza est l'objet d'une campagne systématique de calomnie, d'injures et d'intimidation. Il a refusé de baisser les bras et a mené l'enquête pour comprendre les méthodes des nouvelles sectes politiques.

Dieudonné le propagandiste, Alain Soral l'idéologue et Serge Ayoub le milicien : les fachos sont de retour. Ils paradedans les rues, envahissent la Toile et tabassent leurs adversaires. Les nouveaux gourous de la fachosphère n'oublient pas de s'enrichir au passage.

Frédéric Haziza a analysé leurs réseaux, leur stratégie et leurs discours. Il a percé leur double langage. Il dévoile aujourd'hui l'exacte étendue de leurs liens avec la gauche, la droite – surtout l'extrême droite – et leur fantasme d'un coup d'État.

Frédéric Haziza est journaliste politique à *La Chaîne parlementaire*, à *Radio J* et collabore au *Canard enchaîné*.

– Philippe Corcuff, *Les Années 30 reviennent et la gauche est dans le brouillard*, Paris, Textuel, 2014.

– Marc Angenot, *La Querelle des « nouveaux réactionnaires » et la critique des Lumières*, Discours social, volume 45, Montréal, Université MacGil, 2014.

– Michel Mafesoli, *Les Nouveaux bien-pensants*, Paris, Éditions du Moment, 2014.

– Raphaël Glucksmann, *Génération geule de bois. Manuel de lutte contre les réacs*, Paris, Éditions Allary Paris, 2015.

– Caroline Fourest :

– *Le Guide des sponsors du Front national et de ses amis*, Paris, Éditions Raymond Castells, 1998.

– *La Tentation obscurantiste*, Paris, Grasset, 2005.

– *Le Choc des préjugés. L'impasse des postures sécuritaires et victimaire*, Paris, Calmann-Lévy, 2007.

– *La Dernière Utopie. Menaces sur l'universalisme*, Paris, Grasset, 2009.

– *Marine Le Pen, l'héritière*, documentaire (coréalisé avec Fiammetta Venner), diffusé sur *France 2*, le 15 décembre 2011.

– Avec Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris, Grasset, 2011. Réédition revue et augmentée, sous le titre *Marine Le Pen, démasquée*, Paris, Le Livre de poche, 2012.

– Avec Jean-Christophe Chauzy, *La Vie secrète de Marine Le Pen*, Drugstore, 2012, film.

– Réalisation d'un film en 4 parties, diffusées sur *France 5* en 2013 (titres des différentes parties : *Les Obsédés du complot*, *Les Radicaux de l'Islam*, *Les Enragés de l'identité*, *Les Naufragés de Sion*).

– *Éloge du blasphème*, Paris, Grasset, 2015.

– Jean-Yves Camus :

– *Les Droites nationales et radicales en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1992.

– *Le Front national, histoire et analyse*, Paris, Éditions Olivier Laurens, 1996.

– *L'extrême droite aujourd'hui*, Toulouse, Éditions Milan, « Les essentiels », 1997.

– *Le Front national*, Toulouse, Éditions Milan, « Les essentiels », 1998.

– *Front National. Eine Gefahr für die französische Demokratie ?*, Bonn, Bouvier Verlag.

– *Les extrémismes en Europe*, (ed.). La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube. 1998.

– *Extrémismes en France : faut-il en avoir peur ?*, Toulouse, Éditions Milan, « Milan actu », 2006.

– Jean-Yves Camus, Nicolas Lebourg, *Les Droites extrêmes en Europe*, Paris, Seuil, 2015.

La fin du XX^e siècle a vu, à la droite de l'échiquier politique, l'émergence de partis extrêmes ou radicaux, en rupture avec les traditions nazie ou fasciste, et dont l'objectif est bien la conquête du pouvoir par la voie électorale et démocratique. Ces mouvements permettent de penser les mutations de l'extrême droite et son adaptation aux temps présents.

Ce livre définit et décrit les différentes familles de cette partie du spectre idéologique, avec une attention particulière portée aux 28 pays membres de l'UE, sans négliger la Russie. Il revient ainsi sur l'histoire récente de ces partis ou mouvances, leur programme idéologique et, au-delà, leur vision du monde. Leurs résultats électoraux et la sociologie de leur électorat y sont exposés de façon à faire émerger le « minimum commun » qui les rassemble, même si leur hétérogénéité et le poids des spécificités nationales ne permettent pas de parler d'une « internationale de l'extrême droite ».

Contrairement aux idées les plus paresseuses, Jean-Yves Camus et Nicolas Lebourg montrent qu'on fait fausse route en expliquant la montée des partis nationalistes, populistes et xénophobes, par la seule variable de la crise économique. Leur audience croissante est plutôt le symptôme d'un très profond questionnement des cadres traditionnels de l'identité européenne, de la représentation politique et des références libérales ou conservatrices des droites de gouvernement.

Jean-Yves Camus dirige depuis 2014 l'Observatoire des radicalités politiques de la Fondation Jean-Jaurès et est chercheur associé à l'IRIS. Nicolas Lebourg est chercheur à l'Observatoire des radicalités politiques et chercheur associé au CEPEL (CNRS-Université de Montpellier). Membres du programme European Fascism de l'Université George Washington, auteurs de nombreux ouvrages, ils sont régulièrement invités à commenter l'actualité des droites extrêmes et radicales.

- Nona Mayer :
 - *Le Front national à découvert*, codirection avec Pascal Perrineau, Préface de René Rémond, Presses de la FNSP, 1989.
 - *Ces Français qui votent Le Pen*, Paris, Flammarion, 1999, réédition en 2002.

- Sylvain Crépon, *La Nouvelle Extrême-droite : enquête sur les jeunes militants du Front National*, Paris, L’Harmattan, col. « Logiques politiques », 2006.

- Serge Audier, *La Pensée anti-68. Essai sur les origines d’une restauration intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2008.

- Laurent Bouvet, *Le Sens du peuple. La gauche, la démocratie, le populisme*, Paris, Gallimard, 2012.

- Abedenour Bidar, *Plaidoyer pour la fraternité*, Paris, Albin Michel, 2015.

- Jacques Leclerc, *(Nos) néo-nazis et ultras-droites*, Paris, L’Harmattan, 2015.

Nous sommes bien en France, en 2015. Et pourtant, les courants et individus se référant à l’idéologie nationale-socialiste sont toujours présents. Dans un autre registre, les groupes nationalistes foisonnent, malgré quelques dissolutions récentes. Toute la société française est traversée par ces mouvements de militants situés à la droite du Front national. Qui sont-ils? Que veulent-ils? Voici une enquête parmi les plus abouties sur une mouvance peu connue, menée par un spécialiste des extrêmes politiques.

- Jean-Marc Da Silva, *Libéralisme et totalitarisme*, Paris, L’Harmattan, col. « Questions contemporaines », 2015.

Est-il possible que le libéralisme nous conduise à une vie soumise au régime de la contrainte absolue? Comme toute idéologie, le libéralisme part d’une idée simple qu’il développe logiquement : l’individu souverain. Il se heurte à l’État, forme moderne de la souveraineté collective. Pas à pas, il phagocyte toutes les articulations de la vie collective et pénètre les esprits par les voies symboliques. Sa force? Déployer un discours communément admis capable de modifier les comportements, les pratiques et les pensées.

- Cécile Alduy, Stéphanie Wahnich, *Marine Le Pen prise aux mots*, Paris, Le Seuil, 2015.

- Philippe Nadin, *Un néofascisme à la française*, Paris, L’Harmattan, col. « Questions contemporaines », 2015.
 - Présentation de l’éditeur :

Cet essai s’interroge sur notre paysage politique qui voit apparaître un nouveau FN certes dédramatisé, mais développant toujours des thématiques propres au fascisme. L’auteur révèle les fondamentaux de cette extrême droite et se demande dans quelle mesure ils remettent avec actualité d’anciennes thématiques sur le devant de la scène. Celles-ci s’inspirent autant de l’héritage socialiste que de la tradition nationale dans une synthèse originale qui présente tous les traits d’un néo-fascisme à la française.

- Daniel Lindenberg, *Le Rappel à l’ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Le Seuil, 2002.

– Écrits de journalistes, d'éditorialistes, d'essayistes néoconservateurs

La référence aux articles de l'Encyclopedie *Wikipedia* est utile pour dresser les trajectoires, les engagements et les professions de chaque auteur.

– Ivan Rioufol :

- *La Fracture identitaire*, Fayard, octobre 2007
- *La démocratie d'apparence*, (ouvrage collectif) Éditions François-Xavier de Guibert, juillet 2009
- *De l'urgence d'être réactionnaire*, Paris, J'ai lu, 2012.
- *À la recherche du peuple perdu*, Paris, Éditions de Passy, 2011.
- *La Fin d'un monde*, Paris, Éditions de Passy, 2012.
- *Le Crépuscule du socialisme*, Paris, Éditions de Passy, 2013.
- *Touche pas à ma France !*, Paris, Éditions de Passy, 2014.
- *Poings sur les i*, Paris, Éditions de Passy, 2015.

Présentation dans l'Encyclopedie *Wikipedia* d'Ivan Rioufol, qui dispose d'un blog sur *Internet* : <http://blog.lefigaro.fr/rioufol/ivan-rioufol.html>, et appartient à l'Institut pour la Défense de la Démocratie (*ID²*) fondé en octobre 2005 :

« Il se positionne comme et se proclame « néo-réactionnaire ».

Au nom de la liberté d'opinion et d'expression, Ivan Rioufol a pris parti contre la Loi Gayssot sur l'histoire et contre la loi pénalisant l'homophobie. Il a soutenu l'intervention américaine en Irak en 2003, et plus généralement les positions de Georges W. Bush. Il est à l'inverse critique envers Barack Obama.

Le 16 mai 2008, dans *Le Figaro* il prend position contre la « repentance » :

« Faire reposer la colonisation et l'esclavage sur la seule responsabilité de la France, en taisant les siècles d'implantation musulmane ou dans les Balkans et les traites humaines organisées par les Africains ou les Arabes (notamment contre les Blancs), est un procédé proche du lavage de cerveau. Cette maltraitance de l'histoire, destinée à satisfaire les nouvelles communautés, ne peut qu'aviver les ressentiments. »

Dans son livre *De l'urgence d'être réactionnaire*, il écrit :

« Nombreux sont les Français qui en ont plus qu'assez de se faire malmener, ridiculiser, enfumer par des démocrates qui n'aiment pas le peuple, des humanistes qui n'aiment pas les gens, des journalistes qui n'aiment pas les faits, des antiracistes qui n'aiment pas les Blancs, des progressistes qui aiment tellement les pauvres qu'ils sont prêts à en faire venir toujours davantage. »

En octobre 2013, il fait partie des 19 signataires de « Touche pas à ma pute ! Le manifeste des 343 "salauds" » pour protester contre les sanctions qui pourraient toucher les clients des prostituées. »

– Jean Sévillia :

- *Le Terrorisme intellectuel : de 1945 à nos jours*, Paris, Perrin, 2000.
- *Historiquement correct. Pour en finir avec le passé unique*, Paris, Perrin, col. « Tempus », 2003, réédition, 2006.
- *Quand les catholiques étaient hors-la-loi*, Paris, Perrin, 2005.
- *Moralement correct. Recherche valeurs désespérément*, Paris, Perrin, 2007.
- *Historiquement incorrect*, Paris, Fayard, Le Livre de Poche, n° 32 966, 2011, réédition, 2013.
- *Histoire passionnée de la France*, Paris, Perrin, 2013.

– Yves Roucaute :

- *La République contre la démocratie*, Paris, Plon, 1996.
- *Les démagogues : de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Plon, 1999.
- *La puissance de la liberté : le nouveau défi américain*, Paris, PUF, 2004.
- *Le néoconservatisme est un humanisme*, PUF, 2005.
- *Vers la paix des civilisations : Le retour de la spiritualité*, Paris, Alban Éditions, 2008.
- *La Puissance d'Humanité, du néolithique aux Temps contemporains : « Le Génie du christianisme »*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2011.
- *Histoire des Idées politiques*, Contemporary Book Stores, 2 volumes en e-book sur www.contemporarybookstore.com.
- *Petit Traité sur les racines chrétiennes de la démocratie libérale en Europe*, Contemporary Book Stores, en e-book sur le site www.contemporarybookstore.com.

– Éric Zémour :

- *Balladur, immobile à grands pas*, Paris, Grasset, 1995.
- *Le Coup d'État des juges*, Paris, Grasset, 1997.
- *Le Livre noir de la Droite*, Paris, Grasset, 1998.
- On a dit beaucoup de choses sur le lent déclin de la droite française. Prise entre confusion des idées et lenteur des actes, déchirée jusqu'au sang entre querelles claniques et affaires judiciaires, la droite ne sait plus comment sortir de l'impasse. Mais le mal ne vient-il pas de plus loin ?
- La démonstration d'Eric Zemmour est simple : c'est le gaullisme qu'on a assassiné. Les coupables se trouvent-ils à gauche ? Non, à droite. De 1968 à 1998, de la rupture de mai à l'entrée dans l'Europe. Pompidou, avec l'impatience du parjure, Giscard, le moderne, et Chirac, le centriste inconstant, ont achevé de trahir le mythe fondateur du gaullisme. La droite gouverne au centre et s'allie à la gauche, laissant au Front national le privilège d'incarner la nation, « le seul bien des pauvres », selon la formule de Jaurès. Et demain ?
- On lira ici des portraits cruels, des confidences cinglantes, des aveux d'impuissance, des alliances dévoilées entre barons du gaullisme et anciens de 68. Toute la fresque d'une droite racontée comme une bataille : ses heures les plus sombres.
- *Une certaine idée de la France*, collectif, Paris, France-Empire, 1998.
- *Les Rats de garde*, Paris, Stock (en collaboration avec Patrick Poivre d'Arvor), 2000.
- *Petit frère*, Paris, Denoël, réédition J'ai lu, 2009.
- *Mélancolie française*, Paris, Fayard / Denoël, réédition Le Livre de Poche, 2011.
- *Le Bûcher des vaniteux*, Paris, Albin Michel, 2012.
- *Le Bûcher des vaniteux (2)*, Paris, Albin Michel, 2013.
- *Le Suicide français*, Paris, Albin Michel, 2014.

Présentation dans l'Encyclopédie *Wikipedia* : « L'essai est composé de chapitres principaux pour chaque année à partir de 1970, avec des sous-chapitres dont chacun est consacré à un événement au sein de cette année. Éric Zemmour décrit la perte de puissance de l'État français sur le pays. Il entend démontrer les renoncements successifs de la part des élites françaises à un contrôle de l'économie et de l'immigration par l'État. Par ailleurs, l'essayiste dénonce la dissolution progressive du pays, sous l'emprise de la génération Mai 68 et de son triptyque « Dérision, Déconstruction, Destruction », dans tous les secteurs

d'activités français. À travers une chanson populaire ou un discours présidentiel, il fait le portrait d'une classe politique et culturelle qui a sacrifié la souveraineté populaire dans tous les domaines : économique, social, culturel, mais aussi familiale. »

– Philippe Devillier, *Le Moment est venu de dire ce que j'ai vu*, Paris, Albin Michel, 2015.

Présentation de l'éditeur :

« J'ai été un homme politique. Je ne le suis plus. Ma parole est libre. Je suis entré en politique par effraction. Et j'en suis sorti avec le dégoût.

Le désastre ne peut plus être maquillé. Partout monte, chez les Français, le sentiment de dépossession. Nous sommes entrés dans le temps où l'imposture n'a plus ni ressource ni réserve. La classe politique va connaître le chaos. Il n'y a plus ni précaution à prendre ni personne à ménager. Il faut que les Français sachent. En conscience, j'ai jugé que le moment était venu de dire ce que j'ai vu. »

– *Journalistes, essayistes, éditeurs, militants de la droite « radicale » et/ou extrême*

La référence aux articles de l'Encyclopédie *Wikipedia* est utile pour dresser les trajectoires, les engagements et les professions de chaque auteur. Nous n'avons retenu ici que trois publicistes significatifs, voire symptomatiques des mélanges idéologiques de ces dernières années 2010-2016.

Il faut insister sur le fait qu'à la lecture des « productions » en question, les mouvements, tantôt se rapprochent, tantôt s'affrontent durement en paroles. C'est bien d'une « fonction tribunitienne » qu'il s'agit, plus logomachique, discursive dans sa violence symbolique amplifiée grâce au fonctionnement en réseau d'Internet, qu'à des mouvements débouchant sur des « actions concrètes », sur une véritable praxis militante, même si ces « petits réseaux » ont convergé un temps vers le Front national qui a pu les capter, ceci dit en sachant que ce dernier parti et rassemblement regroupe aussi d'anciens électeurs ou militants « de gauche », comme la nébuleuse idéologique concernée, conservatrice ou « protofasciste », les passages et reniements d'un parti à l'autre, d'un camp à l'autre, étant importants et spectaculaires. Ce qui accroît la confusion pour une lecture spectrale, nette de ces idées folles et impuissantes politiquement.

– Jean Robin :

Cf. l'article le concernant sur l'Encyclopédie *Wikipedia*. Journaliste polémiste sans carte de presse, autoéditeur (Éditions Tatamis, Paris). Proximité de « la mouvance identitaire » et lancement d'un « mouvement libéral-conservateur ». Possède un site Internet, Enquête et Débat. Certains articles le placent dans la mouvance de médiocrates ou militants comme Robert Ménard, Éric Zémour, Richard Millet, Élisabeth Lévy, Gilbert Collard, Renaud Camus, Alain Soral, Patrick Buisson, membre de la « réacosphère » (Médiapart), « post-fasciste » ou « néofasciste », et se définit comme de « *la vraie droite patriote, libérale et conservatrice* », proche du souverainisme, de l'archéocatholicisme intégriste, de l'islamophobie...

– *L'État de la judéomanie : en France et dans le monde*, Paris, Dualpha, 2008.

– *La Nouvelle extrême droite*, Paris, Xenia, 2011.

Présentation de l'éditeur :

« L'expression « extrême droite » a été, sans doute, l'accusation la plus employée ces 30 dernières années en France pour exclure du cercle dit républicain tout un pan de la population et des idées qu'elle défendait. Pourtant les langues commencent enfin à se délier, sur ce qui pourrait s'avérer être une des

principales manipulations de l'opinion contemporaine. Un ancien Premier ministre a même déclaré publiquement en 2007 que cette lutte antifasciste « n'était que du théâtre » (alors qu'il y avait lui-même largement participé). Mais alors à quoi et à qui pouvait bien servir ce théâtre ?

Ce livre démontre que plus les mouvances qu'on qualifie d'extrême droite devenaient républicaines, plus les partis du cercle dit républicain devenaient d'extrême droite. D'où l'importance d'accuser l'autre de ce qu'on est, pour mieux cacher qu'on l'est.

L'extrême droite classique ayant quasiment disparu du paysage politique français, c'est une nouvelle extrême droite qui la remplace, mais elle est bien plus puissante et dangereuse, puisque pratiquée au nom du Bien contre le Mal, donc en ayant enrôlé bon nombre d'esprits bien intentionnés croyant être dans le bon camp. Ce fut déjà le cas de tous les totalitarismes.

Les proportions qu'a prises cette nouvelle extrême droite ne doivent pas nous décourager de lutter contre elle, de toutes nos forces, et cela commence par comprendre en quoi il s'agit d'une nouvelle extrême droite. On ne saurait lutter efficacement contre ce qu'on ignore. »

– *La Judéomanie. Elle nuit aux Juifs. Elle nuit à la République*, Paris, Tatamis, 2006.

– *Le Livre noir de la gauche. Colonialisme, antisémitisme, Collaboration, pédophilie, affairisme...*, Paris, Tatamis, 2012.

– *Le Livre noir de l'islam*, Paris, Tatamis, 2013.

– *Pour un antiracisme de droite*, Paris, Paris, Tatamis, 2013.

– *Le Livre noir de l'Union européenne*, Paris, Tatamis, 2013.

– *Le Livre noir de l'écologie*, Paris, Tatamis, 2013.

– *Le Livre noir des services publics*, Paris, Tatamis, 2014.

– *Soral et Dieudonné : la tentation antisémite*, Paris, Tatamis, 2014.

– *Le Livre noir des géants de l'internet*, Paris, Tatamis, 2014.

– *Le Livre noir de la souffrance animale*, Paris, Tatamis, 2015.

– Alain Soral :

Cf. l'article de l'Encyclopédie *Wikipedia* sur l'auteur, qui possède un site *Internet*, www.egaliteetreconciliation.fr, aujourd'hui amendé par la Justice.

Au début des années 1990, celui-ci adhéra au Parti communiste français. Après avoir fait campagne pour le non au référendum sur le traité de Maastricht de septembre 1992, il participa en mai 1993 à la rédaction de l'appel « Vers un front national ». Quittant ensuite le PCF, opposé à l'abandon de son contenu révolutionnaire, il participa conjointement (avec Dieudonné) à la liste Euro-Palestine aux élections européennes de 2004. Durant l'automne 2005, il rejoignit l'équipe de campagne du Front national, où on le chargea des affaires sociales et du problème des banlieues. Parallèlement à son engagement au FN, Alain Soral lança en juin 2007 son propre mouvement, appelé « Égalité et Réconciliation (E&R) ». Le 1^{er} février 2009, il décida de quitter le FN.

Voici, avant d'indiquer la liste de quelques publications de ce dernier, les extraits que nous avons relus d'un mémoire d'étudiants de la Licence de Maîtrise de Droit public de la Faculté de Droit de Bordeaux de l'année 2013-2015 en histoire des idées politiques (Adèle Croisé, Jérémy Elmerich, Clément Gombeaud, rédigé en mai 2014).

« L'idiologie » nationale-soraliste

Le terme « d'idiologie » est un néologisme de notre invention choisi pour caractériser la combinaison de l'idéologie de certains essayistes avec leur caractère et leur attitude « d'idiots du village ? » (sujet qui nous a été posé comme tel).

Il est important tout d'abord de discerner les contours de l'idéologie investie, avant d'évoquer les aspects de celle-ci et son expression, qui font vraiment de cette idéologie une « idiologie » transformant ses locuteurs en « idiots du village ».

– *La nébuleuse Soral, de l'axe rouge-brun à l'axe brun vert*

De Jean-Claude Michéa, Soral va essentiellement extraire la critique du socialisme en reprenant la grille de lecture de ce dernier quant à la distinction entre « social » et « sociétal », dichotomie assez sommaire s'il en est.

Alain Soral, et ses deux satellites, Dieudonné et Serge Ayoub, sont des porteurs d'idéologies dont on ne peut nier la visibilité actuelle sur une certaine scène médiatique, souvent ouverte au tintamarre et à l'artificialisme d'un instant. Ils représentent explicitement un genre particulariste : celui qui défend en vrac et en bloc le prétendu rejet des élites politiques et médiatiques par une partie de la population française. Néanmoins ces faiseurs d'opinions présentent des positions opposées entre eux, en apparence et de prime abord.

L'idée d'associer, tout comme le journaliste Frédéric Haziza dans son récent ouvrage *Vol au-dessus d'un nid de fachos, enquête sur la fachosphère* (2014), les protagonistes Alain Soral en tant qu'idéologue, Dieudonné en tant que propagandiste et Serge Ayoub en tant que « milicien » nous apparaît plutôt plausible.

Tout d'abord il nous faut expliquer la dimension « rouge-brun » de ce que Claude Askolovitch appelle le « lepéno-marxisme », ou encore de ce que le politologue Jean-Yves Camus appelle le « gaucho-nationalisme ».

La mouvance « rouge-brun » désigne une personne susceptible de prôner des valeurs hybrides résultant d'un mélange entre les idéologies diverses de l'extrême droite.

Ainsi Alain Soral adhère tout d'abord au Parti communiste puis fuit ce parti. Il explique ensuite ce départ par deux facteurs :

« *La déliquescence d'un parti marxiste qui, en pleine époque néo-libérale où l'antilibéralisme de parti est plus que jamais justifié, a renoncé à tous ses fondamentaux, [...] et un autre facteur, plus accidentel, la publication d'un texte par le collectif des travailleurs des médias (au sein du PC) par Jean Paul Cruse qui lançait ouvertement l'idée d'un rapprochement du PCF avec cet autre parti du peuple, qui prenait lui-même un tournant très anti-maastrichien, le FN de Jean-Marie Le Pen* ».

Durant l'entre deux tours des élections présidentielles de 2002 un fait important se produisit à ses yeux :

« *Non pas sa conversion, mais son passage logique du PCF au FN, puisque celui-ci correspond à une constante dans les convictions et les engagements qui ont toujours été les miens, à savoir la défense, par tous les moyens, du peuple de la France, des braves gens* ».

Lorsque la France a rejeté la Constitution européenne en 2005, même rupture :

« *Là encore le PCF et le FN sont ensemble dans le camp qui s'oppose au libre-échangeisme intégral et à ses destructions : il me paraît clair que, depuis la ratification des traités de Maastricht, l'ennemi est le capitalisme financier mondialiste, dont l'Europe est le cheval de Troie* ».

Alors ? Révélation soralienne :

« *Le seul homme capable de combattre ce système ne peut qu'être nationaliste, indépendant du monde de la finance, de la politique institutionnelle et des médias, et que ce seul homme politique au côté duquel il faut combattre est aujourd'hui Jean-Marie Le Pen* ».

De son passage au PCF, Soral a gardé aujourd'hui la critique du système capitaliste qui constitue le fondement idéologique de ses réflexions. La notion conspirationniste de « système », l'association de cette notion au « lobby juif », « aux juifs », « aux sionistes » (d'autres terminologies sont employées), constituent bien la marque de son passage dans les structures rigides, hiérarchiques et potentiellement ségrégationnistes du PCF au FN, celles allant de positions-sous-positions à la fois d'extrême gauche et d'extrême droite. La pensée de Soral se caractérise par trois éléments phares qu'a bien relevés le sociologue Philippe Corcuff :

- l'essentialisme ;
- le conspirationnisme ;
- la diabolisation des médias.

Après avoir quitté le FN en 2009, Soral en a gardé néanmoins les codes de réflexion cités ci-dessus, conjugués à l'analyse d'événements divers, comme s'il s'agissait d'un « logiciel » de formatage, ou d'une idéologie totalisante selon la l'analyse proposée par Raymond Aron dans *Démocratie et totalitarisme*.

Aujourd'hui, sur son site officiel « *Égalité et réconciliation* », Alain Soral se présente candidement comme un « écrivain », alors qu'il est principalement un militant politique très actif aux vues de ses dernières actualités. Fait symptomatique : il s'efforce en les rééditant et en les réactualisant, de dialoguer de façon « désaccordée » avec des ouvrages politiques orientés, désuets même, mais inquiétants pour certains. Cela dans ses autoéditions « Kontre-Kulture » (avec un « K »), dont la liste des publications très nombreuses (ce qui

interroge sur sa rentabilité et ses modes de financement) montre à la fois la dimension provocatrice et les orientations explicites ou implicites, dissimulées par quelques références-alibis anachroniques (comme s'il s'agissait d'un écran de fumée : Shakespeare, Jean-Jacques Rousseau, Honoré de Balzac, Karl Marx, Georges Lukacs...), afin de donner le change : l'anarchiste Bakounine, l'antisémite Édouard Drumont, le négationniste ancien marxiste aujourd'hui converti à l'Islam, Roger Garaudy, Joseph Proudhon, Paolo Pier Pasolini, le sociologue antisémite Werner Sombart, l'antisémite Alphonse Toussenel, le collaborationniste antisémite Abel Bonnard, l'antisémite Ferdinand Céline – retiré de la vente ? –, le collaborationniste pronazi Francis Delaisi, l'ésotériste René Guénon, le contre-révolutionnaire Charles Maurras, l'avocat de Klaus Barbie, Jacques Vergès, Serge Ayoub, l'historien d'Action française Jacques Bainville, Aymeric Chauprade, conseiller du Front national, l'intégriste Monseigneur Henri Delassus (*La Conjuración antichrétienne*), Dieudonné, Julius Evola (le mage de Mussolini référence aussi pour le mouvement hitlérien), l'anarchiste russe Kropotkine, le psychosociologue raciste Gustave Lebon, le conspirationniste Thierry Messan, Georges Sorel, théoricien de la violence, inspirateur notamment du fascisme mussolinien... Soit *près de 388 ouvrages* dont beaucoup issus d'une tradition idéologique et politique néo-fasciste, avec tous les ingrédients du genre, ce qui pourrait tomber sous le coup la « Loi Gayssot » du 13 juillet 1990 (tendant à réprimer tout acte raciste, antisémite ou xénophobe). L'essayiste, qui utilise aussi tous les supports de diffusion (CD, T-shirts, objets avec publicité raciste...) tente de briller de mille feux dans divers médias, dont il cultive la scène, même si celle-ci n'est qu'éphémère, mobile, insaisissable. Mais c'est aussi un support, comme les éditions Kontre-Kulture, pour réaliser de l'argent par une large diffusion de produits divers.

Soral s'est un temps rapproché de Serge Elie Ayoub, surnommé Batskin (batte de baseball pour se battre/skinhead), leader idéologique et des actions d'un certain nombre de groupuscules néonazis, nationalistes radicaux (Groupe Union Défense, Jeunesse nationalistes révolutionnaires notamment). Par ce rapprochement, il a rallié à sa cause des forces vives derrière ce qu'il présente comme une véritable idéologie politique, « Égalité et Réconciliation » (termes conçus dans un certain sens). Ces membres se présentent comme des « exclus du système ». Ils s'affichent comme ultra nationalistes et xénophobes à outrance.

En 2004 Soral a rencontré Dieudonné (8 CD publié par lui dans les éditions Kontre-Kulture de celui qui est présenté comme « le meilleur humoriste de France ») et s'est lié d'amitié avec lui. De cette rencontre va surgir la deuxième composante du mouvement médiatique soralien. En effet, Dieudonné dispose d'un public fidèle de par ses spectacles et sa télévisualisation. Dans le contexte du conflit israélo-palestinien, des affaires Ilan Halimi, Merah, Kouachi, Coulibaly, Dieudonné, par ses discours, ses sketches, ses vidéos, a cherché à « réveiller la population » qui selon lui est martyrisé, les immigrés surtout les musulmans et les noirs, et manipulée par les sionistes. Selon lui, ce processus de martyrisation est réalisé sciemment, dans un but de domination civilisationnelle. L'autre composante que Dieudonné parvient à toucher, ce sont les Noirs. Ainsi, il évoque régulièrement la « Traite » et parle à ce sujet « de juifs négriers », impliqués dans ce processus de déportation de main-d'œuvre d'Afrique vers les Amériques. Le comique met également en concurrence les souffrances des deux peuples, les Juifs et les Noirs, en s'inventant une opposition entre la traite négrière et la Shoah.

De cet alliage entre bruns néonazis et verts islamo-salafistes (on notera au passage les voyages réguliers dans les dictatures moyen-orientales et le financement de ses actions), a accouché une idéologie « brun-vert » (Michel Haziza), unis par un ennemi qui serait commun, « le judaïsme », ainsi explicitement stigmatisé et conspué. Pour synthétiser la pensée et le parcours idéologique de Soral, Marie-France Etchegoin a parlé elle « *d'alliance rouge-brun-vert* ». Quelle couleur idéologique cela donne-t-il ? Du rouge + du vert donne déjà du brun, mélangé à un autre brun... cela ne peut donner que du brun, couleur du fascisme hitlérien (cf. à ce propos l'ouvrage de David Schönbaum, *La Révolution brune. La société allemande sous le Troisième Reich (1933-1939)*, Paris, Gallimard 2000)

Cette idéologie soralienne s'inscrit ainsi dans une humeur idéologique néoconservatrice à tonalité nationaliste, antisémite, raciste, xénophobe..., dont certains développements rejoignent les accents du conservatisme au temps de la République de Weimach (étudiés notamment par Pierre Bourdieu dans *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*). Ce type de *patchwork* idéologique, hétérogène dans ses inspirations, homogène de par sa diffusion médiatique (le médium produisant là le média), regroupe en la personne de l'homme-orchestre et de ses clones médiatiques, la plupart des populismes existants au jour d'aujourd'hui. Du fait de la diabolisation qu'en assurent des médias, et de la « censure » qu'il y subit, le mouvement se multiplie par le biais d'Internet. On a pu ainsi parler au sujet du soralisme, de « web-populisme ». Par sa logomachie, ses références, ses amalgames, ce dosage idéologique prône le rassemblement en lui d'un mélange de « gauche du travail » et de « droite des valeurs », doctrine anti-financière qui s'affiche encore comme étant « national-socialiste », formule concordant avec l'analyse d'un corpus idéologique brun.

Soral critique en outre l'atlantisme de certaines décisions ou de certains auteurs, mais aussi le capitalisme européen au service selon lui du « complot Talmud maçonnique ». Son anti-américanisme se justifie par sa haine des Juifs et son adulation du leader médiatique vénézuélien, Hugo Chavez, le pousse dans la même voie. Sa stigmatisation du système et du communautarisme juifs comme homosexuel, ainsi que sa misogynie effective, le positionnent comme doctrinaire néoconservateur, voire néo-réactionnaire.

Le soralisme, proche du « sorélisme » du tournant du vingtième siècle, inspirateur d'un fascisme

spécifiquement français, selon Zeev Sternhell, termine sa course idéale dans le ruisseau de la théorie du complot. Ce qui lui permet de justifier l'ostracisme subi par les médias, et le rejet de ceux-ci par son discours, qui en le critiquant vivement l'alimentent lui-même. En effet, lorsqu'il était régulièrement invité sur les plateaux de télévision, ses interventions étaient dénuées de la moindre politesse, et ne respectait, volontairement ou non, aucune norme de société. On peut également mentionner son soutien à la théorie complotiste proposant l'idée d'une opération sous faux drapeaux du Mossad en France dans les attentats du 7 janvier 2015.

Aujourd'hui Soral n'est plus invité nulle part. S'il garde une certaine audience, c'est à travers la parole de certains de ses acolytes et par son site *Internet*.

Sa communication s'inscrit dans un mode facile d'accès, avec un langage simple, qui ne met aucune barrière entre lui et le vidéo-spectateur *lambda*. Il étale un discours farfelu, emploie un maximum d'arguments et cite artificiellement nombre d'auteurs, peu importe que ceux-ci soient contradictoires. Il sélectionne chaque fois ce qui l'arrange, mentionne nombre de « pseudos-intellectuels » ou « intellectuels organiques » selon la notion d'Antonio Gramsci qui lui servent d'écran ou de parapluies, et pourrait lui-même être considéré comme tel. Il cite, pour appuyer ses analyses, des historiens révisionnistes ou négationnistes, tel Robert Faurisson, et réédite des livres affiliés aux thèses maurrassiennes, nazies ou nationalistes radicales, comme nous l'avons rappelé. Cette communication particulière et cette idéologie ont un but, une finalité, de type néo-révolutionnaire. Dans le vide du trop-plein médiatique et du confusionnisme grandissant ? »

Une alerte de vigilance, concernant le publiciste en question, Ulvient d'être condamné par Tribunal de la Paris (la 16^e Chambre correctionnelle concernant les dossiers de presse et d'opinion) a été transmise par le CRIF. La voici.

« *J'Accuse et l'UEJF obtiennent la condamnation du site d'Alain Soral* ».

Le site d'Alain Soral, « Égalité et réconciliation » désormais contraint d'installer un système de modération.

Écrit par Marc Knobel, Président de l'association « J'Accuse » :

« Dans une ordonnance de référé, Thomas Rondeau, vice-président du Tribunal de Grande Instance de Paris, agissant par délégation du Président du Tribunal, ordonne à l'association « Égalité et réconciliation » de l'essayiste d'extrême-droite d'Alain Soral, de mettre en place un dispositif facilement accessible et visible permettant de porter à sa connaissance les contenus illicites, au sens de l'article 6.1.-7 de la loi du 21 juin 2004 pour la confiance dans l'économie numérique, dans le délai d'un mois à compter de signification de la présente ordonnance, étant rappelées les dispositions de cet article :

« Compte tenu de l'intérêt général attaché à la répression de l'apologie des crimes contre l'humanité, de la provocation à la commission d'actes de terrorisme et de leur apologie, de l'incitation à la haine raciale, à la haine à l'égard de personnes à raison de leur sexe, de leur orientation ou identité sexuelle ou de leur handicap ainsi que de la pornographie infantine, de l'incitation à la violence, notamment l'incitation aux violences faites aux femmes, ainsi que des atteintes à la dignité humaine, les personnes mentionnées ci-dessus doivent concourir à la lutte contre la diffusion des infractions visées au cinquième, septième et huitième alinéas de l'article 24 de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse et aux articles 227-23 et 227-24 et 421-2-5 du code pénal. A ce titre, elles doivent mettre en place un dispositif facilement accessible et visible permettant à toute personne de porter à leur connaissance ce type de données. »

Dans cette affaire, les demandresses sont l'Association « J'Accuse », présidée par Marc Knobel et « l'UEJF », présidée par Sacha Reingewirtz.

CRIF
Internet »

Ceci étant dit, vous qui êtes juristes, qui constitue un apparté citoyen important face à l'idéologie grotesque en question, mêlée d'idées contradictoires, voici quelques ouvrages d'Alain Soral, précité.

À compléter par la liste de ses éditions sur *Internet*, si problématiques, condensées plus haut, qui invite à comparer cet auteur à un « condensateur » de toutes les idées de l'extrême droite française, en fait depuis le XIX^e siècle (néo-hitlérisme rampant, racisme à géométrie variable, antisémitisme, catholicisme

antimoderne et intégriste, fascisme, négationnisme, nazisme, darwinisme social...), mêlé chez Soral à un discours « de classe », attaquant *Wall Street* et le capitalisme international, anglo-saxon à dominante, favorable aussi « aux dominés » des banlieues, son lieu de socialisation originelle. Le publiciste en question est un défenseur farouche de Dieudonné, un « critique » d'Éric Zémour, cacochyme, vendu au système, complice et embourgeoisé. Certains le qualifient de « national-socialiste », titre revendiqué par lui, le tout agrémenté d'un discours nationaliste franco-français, structuré autour d'une réflexion sur l'histoire globale, qui se veut critique à l'encontre d'une domination impériale-libérale.

Celle-ci récupère, manipule tout, transforme le monde et les hommes en marchandise, sur l'ensemble de la planète. « La banque » devient une espèce de pieuvre, une dispensatrice de fuite en avant, qui soumet tout à la loi du profit, et prétend « se substituer au divin ». Tout ce qui résiste, la religion, la transcendance, la gratuité, le don et le contre-don comme dans les sociétés primitives, le communisme aussi, est rejeté, dévalorisé, excommunié, soumis.

La banque, c'est « Mamon », et ce « mamomisme » représente l'empire du Mal, « satanique », c'est Satan, c'est le mal (*sic*)... Cette puissance banquière, judéo-protestante, anglo-saxonne, est thalassocratique, qui est passé de Londres à New York, se heurte aujourd'hui à un Empire rival, qu'elle ne soumettra pas comme elle a pu soumettre la France, l'Allemagne..., qui est l'Empire chinois, voire l'empire indien !

Parmi les élites occidentales, un des réseaux les plus durables, est la Franc-Maçonnerie et ses diverses obédiences, qui est, avec l'idéologie de la laïcité, le masque humaniste de la toute-puissance de la Banque. On le sait historiquement. Ce qu'avaient très bien identifié les grands penseurs catholiques. Quel salmigondis idéologique, quel ramassis...

Soral s'épanche beaucoup sur *You Tube* et sur le *Net*, à tous les niveaux, en commentant de près l'actualité. Voici ses publications variées, sur le marché des idées d'aujourd'hui :

– *Les Mouvements de mode expliqués aux parents*, Paris, Robert Laffont 1984.

– *La création de mode. Comment comprendre, maîtriser et créer la mode*, Paris, S.I.S., 1987.

– *Sociologie du dragueur*, Paris, Éditions Blanche, 1996.

– *Vers la féminisation ? Démontage d'un complot antidémocratique*, Paris, Éditions Blanche, 1999.

– *Jusqu'où va-t-on descendre ? Abécédaire de la bêtise ambiante*, Paris, Éditions Blanche, 2002.

– *Socrate à Saint-Tropez : texticules*, Paris, Éditions Blanche, 2003.

– *Misères du désir*, Paris, Éditions Blanche, 2004.

– *CHUTE ! Éloge de la disgrâce*, Paris, Éditions Blanche, 2006.

– *Comprendre l'Empire. Demain la gouvernance globale ou la révolte des Nations*, Paris, Éditions Blanche, 2011.

– *Chroniques d'avant-guerre*, Paris, Éditions Blanche, collections Kontre-Kulture, 2012.

– *Dialogues désaccordés. Hugo*, Paris, Éditions Blanche, 2013.

– Jean-Claude Michéa :

Reprenons ici la synthèse des trois étudiants de la Maîtrise de Droit publi de mai 2014 (Adèle Croisé, Jérémy Elmerich, Clément Gombeaud), cités précédemment concernant Alain Soral.

« *Michéa le complice innocent* »

Pour aborder « l'idéologie », on peut caractériser la réflexion sur Michéa, de « complice innocent », pour reprendre une formule de Juliette Grange dans son ouvrage, *La Guerre des idées*.

Jean-Claude Michéa a un double rapport au néoconservatisme : d'une part il se considère lui-même comme tel, et d'autre part il inspire malgré lui les thèses néoconservatrices, réutilisées notamment par Soral.

Nous sommes en présence d'un enseignant en philosophie à la retraite né en 1950. Issu d'une famille communiste (son père a été résistant), il a été lui-même militant du PCF jusqu'en 1976, a intégré depuis des ressources situationnistes et anarchistes soixant-huitardes dans son bagage intellectuel, les analyses de sa figure principale de référence s'inspirant de George Orwell (dont l'ouvrage *1984*). On pourrait parler de lui comme d'un socialiste anarchique clairement anticapitaliste, mais doté de penchants conservateurs. Il s'interroge de manière critique sur ce qu'il appelle « la religion du progrès » à gauche, et se rapproche des courants néo-marxisants ou néo-écologistes de « la décroissance ». Il fait également une critique acerbe de la gauche moderne, et rejette lui-même la terminologie de « gauche ». Il explore encore, en termes démagogiques, antiélitistes, antimoderne et antitechnocratiques, une politique alternative à partir d'une vie ordinaire : ce qu'Orwell appelait la « *common decency* », ou « civilité populaire » au sens commun de la dignité, qui serait inscrite dans les gènes de « la vie populaire ». Michéa, dans son bricolage idéologique, tient des propos ambigus sur le mariage pour tous et l'adoption homoparentale, sans dire clairement s'il est pour ou contre, semblant toujours prendre la défense du mariage traditionnel qui représente pour lui une institution symbolique perturbée par toutes ces réformes. Il ironise beaucoup sur toutes les démarches sans frontières, et notamment contre le réseau d'éducation sans frontière. Inversement et contradictoirement, il fait l'éloge de « l'identité nationale », conçue comme un modèle homogène et distinctif.

Sur d'autres plans, Michéa, qualifié par Philippe Corcuff dans son travail sur le néoconservatisme de « *brouilleur idéologique* », contribue à désarmer la gauche. C'est le thème de la phase libérale-libertaire du capitalisme qui amène aussi un tel essayiste à choisir « le social » contre « le sociétal », ou « l'égalité » face à la « lutte contre les discriminations ». Le sociétal et les luttes contre les discriminations étant associés à la gauche acclimatée au néo-capitalisme. Michéa situe l'origine historique du « mal de la gauche » dans l'Affaire Dreyfus, au moment de l'alliance des socialistes et des républicains, où ceux-ci auraient commencé à être « contaminés » par le libéralisme politique, et donc à être absorbés par le capitalisme. Ne serait-ce pas là renouer avec un certain antisémitisme qui a marqué dans ses débuts une « gauche » (celle d'alors) qui fut loin d'être majoritairement dreyfusarde, comme l'a souligné avec raison Philippe Némou dans son ouvrage *Les Deux républiques françaises ?*

Obsédé par la dimension libérale-libertaire comme étant l'essentiel à remettre en cause, Michéa rejette la gauche actuelle, complétant ainsi le néoconservatisme de Soral.

Parmi les autres brouilleurs idéologiques, cet ancien professeur de philosophie reprend à son compte la « culture de l'excuse », thématique développée par Alain Finkielkraut, selon laquelle toute analyse sociologique des causes sociales de la délinquance constitue une excuse sociale à la délinquance. On trouve aussi chez Michéa, sans ses amalgames, une certaine diabolisation des médias, au sens que dès qu'il y a un problème, ils ont leur part de responsabilité, sinon une entière responsabilité. Ses écrits ne sont pas exempts, non plus, assez souvent, de parfums conspirationnistes qui hypertrophient des processus de manipulation consciente et cachée. Cette critique serait pourtant importante, mais cette forme manichéenne est largement critiquable. Pensée critique, certes, mais confuse et fortement manichéenne, comme nombre d'idéologies politiques contemporaines et de tous les temps.

– Publications concernées :

– *Orwell, anarchiste tory*, Paris, Climats, 1995

- *Les Intellectuels, le peuple et le ballon rond*, Paris, Climats, 1998
- *L'Enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes*, Paris, Climats, 1999
- *Les Valeurs de l'homme contemporain*, Paris, Éditions du Tricorne, 2001
- *Impasse Adam Smith : Brèves remarques sur l'impossibilité de dépasser le capitalisme sur sa gauche*, Paris, Climats, 2002.
- *Orwell éducateur*, Paris, Climats, 2003
- *L'Empire du moindre mal : Essai sur la civilisation libérale*, Paris, Climats, 2007
- *La Double Pensée : Retour sur la question libérale*, Paris, Climats, 2008
- *Le Complexe d'Orphée : la Gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Paris, Climats, 2011
- *Les Mystères de la gauche : de l'idéal des Lumières au triomphe du capitalisme absolu*, Paris, Climats, 2013.

– *Sur la judéophobie et l'antisémitisme en France en général*

Sur le sujet, on peut consulter le rapport annuel sur le sujet, *téléchargeable*, fondée sur les statistiques du ministère de l'Intérieur et du SPCJ (Service de protection de la communauté juive), sur le site :

<http://www.antisemitisme.fr>

- Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, Paris, Calman-Lévy, 1973.
- Léon Poliakov :
 - *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Flammarion, Le Seuil, col. « Points Histoire », 5 Tomes, 1956-1994.
 - *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1971 ; dernière éd. de poche, Paris, Presses-Pocket, 1994.
- Simon Epstein, *L'Antisémitisme français aujourd'hui et demain*, Paris, Belfond, 1984.
- Richard Millman, *La Question juive entre les deux guerres. Ligues de droite et antisémitisme en France*, Paris, Armand Colin, 1992.
- Maurice Rajfuss, *Sois Juif et tais-toi. 1930-1940. Les Français « israélites » face au nazisme*, Paris, EDI, 1981.
- Michel Winock :
 - *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Le Seuil, col. « Points Histoire », 1990.
 - *La France et les Juifs de 1789 à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2004.

- Zeev Sternhell (cf. l'article le concernant dans l'Encyclopedie Wikipedia) :
 - *L'Éternel retour : contre la démocratie, l'idéologie de la décadence*, Paris, PNFNSP, 1994.
 - *La Droite révolutionnaire. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Gallimard, col. « Folio-Histoire », 1998.
 - *Ni, ni gauche, l'idéologie fasciste en France*, Paris, Bruxelles, col. « Historiques », 2000.
 - *Les Anti-Lumières : une tradition du XVIII^e siècle à la guerre froide*, Paris, Gallimard, col. « Folio Histoire », 2010.
 - *Histoire et Lumières : changer le monde par la raison*, Paris, Albin Michel, droite 2014.

- Carol Iancu, *Les Mythes fondateurs de l'antisémitisme. De l'Antiquité à nos jours*, Toulouse, Privat, col. « Bibliothèque historique », 2003.

- Hubert Cancik, *Antisemitismus, Paganismus, Völkische Religion*, München, K. G. Saur, 2004.

- Daniel Sibony, *L'Énigme antisémite*, Paris, Le Seuil, 2004.
 - Présentation de l'éditeur :
 - Pourquoi « les Juifs » ont-ils capté depuis des siècles autant d'affects agressifs, allant de la haine à l'envie, de la vindicte à la méfiance ? Quelle est leur part dans cette longue et increvable, ambivalence ?
 - Pourquoi a-t-on voulu les effacer, eux ? Est-ce qu'en grossissant Auschwitz – en en faisant le crime contre l'humanité – on n'a pas éludé la vraie question : pourquoi « les Juifs » ? Pourquoi Al-Qaida a-t-elle mis dans ses statuts qu'il faut les tuer – ainsi que les Américains – chaque fois que c'est possible ? Qu'y a-t-il de nouveau dans cette affaire depuis qu'un État juif existe ? et depuis que l'islam intégriste s'intègre dans la vieille Europe, et dans le jeu planétaire ? Voilà, parmi tant d'autres, des questions que ce livre éclaire, du point de vue – essentiel – de l'inconscient et de ses effets. Daniel Sibony
 - Quatrième de couverture
 - « Nous proposons une autre approche de l'antisémitisme et de la raison qui en fait une "métaphore" singulière d'un problème que toute famille humaine connaît et résout avec plus ou moins de succès : Quoi transmettre à ses enfants ? "Les Juifs", dans cette approche, sont le peuple qui par définition est appelé à transmettre. Quoi ? L'exigence de transmettre. Mais encore ? Transmettre l'existence, la relation à l'être ; et cette relation dépend de ce qu'on injecte dans le mot "être". Parfois on y transmet le minimum, réduit à un mot, notamment "être juif". Dans ces conditions, quiconque a des problèmes avec la transmission peut se tourner vers "les Juifs". Quiconque pense avoir résolu la question de la transmission peut être agacé par leur façon de maintenir la question de la transmission symbolique, parfois même de l'incarner, en tout cas de la rappeler sans cesse ; en somme : de la transmettre. N'y a-t-il pas, à partir de ce point de vue, une tout autre approche de l'antisémitisme ? C'est l'enjeu de ce petit livre : exhumer du nouveau sur cette vieille question. »
 - Biographie de l'auteur
 - Docteur d'État en mathématiques et en philosophie, Daniel Sibony est psychanalyste. Il est notamment l'auteur de : *Entre-deux*, *Les Trois Monothéismes*, *Le Corps et sa danse*, et *Proche-Orient*, psychanalyse d'un conflit.

- Ralph Schor, *L'Antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Bruxelles, Éditions Complexe, 2005.

- Pierre-André Taguieff (cf. l'article concernant cet auteur sur l'Encyclopedie Wikipedia). On peut citer, parmi une œuvre dense et très heuristique d'un chercheur remarquable :
 - *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, Gallimard, col. « Tel », 1990.

- *Face au racisme*, Paris, La Découverte, « Cahiers libres », 1991.
 - *L'Antisémitisme de plume. 1940-1944. Études et documents*, Lausanne, Berg International, 1999.
 - *La Foire aux illuminés. Ésotérisme, Théorie du complot, Extrémisme*, Paris, Mille et une nuits, 2005
 - *La Judéophobie des modernes*, Paris, Odile Jacob, 2008.
 - *Wagner contre les Juifs*, Paris, Berg international, 2012.
 - *Court traité de complotologie*, Paris, Fayard / Mille et une nuits, 2013.
 - *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, PUF, 2013.
 - *L'Antisémitisme*, Paris, PUF, col. « Que-sais-je », 2015 (fondamental).
- Michael de Saint-Cheron, *Les Écrivains français face à l'antisémitisme. De Bloy à Semprun*, Paris, Salvator, 2015.

– Esther Benbassa, Jean-Christophe Attias, *Juifs et musulmans. Retissons les liens*, Paris, Cnrs Édition, 2015 :

Un plaidoyer pour une réconciliation pérenne des juifs et des musulmans en France.

Dix ans après la seconde intifada, et à l'heure où les assassinats de juifs par des radicaux islamistes se multiplient, Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias ont décidé de réunir rabbin, imam, historien, philosophe et psychanalyste pour dialoguer sur l'histoire longue des relations judéo-musulmanes. Car si les juifs ont vécu en terre d'Islam pendant des siècles sans grandes séquences de persécutions et dans une certaine quiétude, l'adoption du décret Crémieux à la fin du XIXe puis les indépendances arabes au XXe siècle ont marqué au fer rouge les relations entre juifs et musulmans.

En France, les immigrés musulmans des Trente Glorieuses s'installèrent dans les quartiers où vivaient déjà les immigrés juifs. Le vivre ensemble se maintint longtemps dans une sorte de statu quo. Les répercussions du conflit israélo-palestinien rompirent celui-ci. Les Français musulmans nés dans ces mêmes quartiers, souvent discriminés et considérés comme des citoyens de seconde zone, s'identifièrent parfois aux combattants palestiniens qui, symboliquement, les vengeaient de leurs humiliations. De leur côté, les juifs de France allaient développer à leur tour leur propre nationalisme diasporique, soutenant sans réserve, pour une grande majorité d'entre eux, la politique israélienne.

Si l'islam de France a besoin de se réorganiser et de former son personnel du culte afin de s'adapter à la société dans laquelle il exerce, les institutions juives, elles aussi, doivent contribuer à insuffler plus de sérénité dans les relations judéo-musulmanes en France, et combattre avec plus d'efficacité un antisémitisme nouveau.

Les raisons sont hélas multiples du désamour entre juifs et musulmans, mais le rapprochement entre ces deux groupes est loin d'être insurmontable. Cet ouvrage fait dialoguer les uns et les autres, afin de combattre les discriminations, les rejets, la haine, l'antisémitisme, l'islamophobie, et de retrouver le vivre ensemble.

Les auteurs

Directeur d'études à l'EPHE où il est titulaire de la chaire de pensée juive médiévale, Jean-Christophe Attias est l'un des meilleurs spécialistes contemporains du judaïsme. Esther Benbassa, directrice d'études à l'EPHE où elle est titulaire de la chaire d'histoire du judaïsme moderne, est par ailleurs sénatrice du Val-de-Marne.

– Gil Anidjar, *Sémites. Religion, race et politique en Occident Chrétien*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2016 :

« Sémite » est-ce le nom d'une race ou bien d'une religion ? De deux religions ou de deux politiques ? L'ennemi, comme le roi, aurait-il deux corps ? Pourquoi de tels tracés théologico-politiques et racialement religieux ? Et d'ailleurs, qu'est ce qu'une race et qu'est-ce qu'une religion ? Et quel rapport avec ce que nous nommons laïcité ?

« Sémite » donc. On s'attache plutôt à explorer l'espace éphémère qui s'est ouvert avec cette invention étrange, l'invention d'une race qui aurait inventé la religion. Que reste-t-il de cet espace ? Comment penser ces divisions et ces confusions entre juif et arabe, juif et musulman, race et religion ? C'est bien des deux corps de l'ennemi dont on parle ici. Mais qui compte ? Et qui nomme les sémites ? Et pour combien de temps encore ?

L'histoire longue du christianisme occidental est marquée par des associations et dissociations paradoxales entre religion et politique, juif et arabe. Au 19e siècle, pourtant, la religion devient race et la chrétienté laïcité.

Le siècle s'achève avec la dissociation entre juif et arabe, entre judaïsme et islam et avec la disparition des « Sémites ». Cette histoire oubliée nous permettrait-elle de renouveler notre lecture de ce que furent les méfaits antisémites et de ce que la lutte contre l'antisémitisme pourrait être ?

Gil Anidjar enseigne l'histoire des religions, la littérature comparée et les études moyen-orientales à Columbia University (New-York). Il est l'auteur de *The Jew, the Arab : A History of the Enemy*, Stanford University Press, 2003 et de *Blood : A Critique of Christianity*, Columbia University Press, 2014. Il a également édité une collection des écrits de Jacques Derrida sur la religion : *Acts of Religion*, Routledge, 2002. *Sémites. Religion, Race et Politique en Occident chrétien* est son premier livre traduit en français.

Traduction de l'américain et postface de Marc Nichanian.

– Sur l'islamophobie et l'anti-islamisme contemporains en France

– Vincent Geisser, *La Nouvelle islamophobie*, Paris, La Découverte, col. « Sur le vif », 2003.

Du livre haineux d'Oriana Fallacci aux « provocations » de Michel Houellebecq, en passant par certaines déclarations d'intellectuels et éditorialistes de renom, l'islam fait depuis peu l'objet de critiques violentes qui se nourrissent de tous les amalgames, notamment avec le terrorisme islamiste l'idée se répand, confortée par les thèses de Samuel Huntington sur le « choc des civilisations », que l'islam est une religion dangereuse et qu'il représente une menace pour la France et ses valeurs. À partir d'une enquête approfondie et d'une analyse de la rhétorique antimusulmane, Vincent Geisser s'attache à mettre en lumière les anciens et les nouveaux registres de l'islamophobie " à la française ", du mépris chrétien pour la religion musulmane à la xénophobie de l'extrême droite, en passant par l'offensive des " intégristes de la laïcité " ou la haine de l'Arabo-musulman dans certains milieux juifs radicaux : la crainte et la haine du musulman semblent avoir progressivement succédé à celles de l'" Arabe ", mêlant haine religieuse, racisme et peur des nouvelles " classes dangereuses ", les jeunes de banlieues.

– Claude Askolovitch, *Nos mals-aimés : ces musulmans dont la France ne veut pas*, Grasset, 2013.

Des éditos partout. Dix pages dans Libération. Et une immense polémique. En débat, une enquête : Nos Mal-Aimés, du journaliste Claude Askolovitch, qui confirme une chose : l'islam est bien l'une des principales lignes de clivage de la vie des idées en France.

Des éditos un peu partout : Le Point, Marianne, Le Figaro ; dix pages dans Libération...

Claude Askolovitch est journaliste, de gauche. Il a travaillé au JDD, au *Nouvel Obs*, à *Europe 1* et à *Marianne* et il a été écarté, presque chaque fois après des polémiques – et notamment au Point après un article sur le Halal, qui est le prétexte de ce livre. Mais au-delà de l'auteur, partons du livre. Et parlons-en.

La laïcité opprimerait désormais les musulmans

Il s'agit d'abord d'une enquête : Claude Askolovitch a rencontré un musulman qui aide les SDF et leur offre la soupe populaire ; un imam pacificateur à Drancy ; un salafiste qui travaille à la RATP ; un syndicaliste Force ouvrière à Marseille, supporter de l'OM et intégriste ; une employée de banque qui prie en cachette dans un placard à balais ; un blogueur ; un footballeur ; un prédicateur des Frères musulmans ; et même un auteur de BD chez Dargaud. Bref, des portraits bien ciselés. Vite faits.

Au-delà de l'enquête, que dit l'ouvrage ?

Claude Askolovitch dit que nous sommes devenus islamophobes. Que la laïcité (la France donc) opprime désormais les musulmans. "Que L'islam est une obsession, une maladie française, une passion gauloise". Et l'auteur dit une seule chose : "Nous sommes allés trop loin".

En quoi serions-nous allés trop loin ?

Claude Askolovitch explique par exemple qu'il n'y a guère de raison d'interdire le voile à l'université. Il défend les femmes voilées qui s'occupent d'enfants à leur domicile, car la laïcité s'applique à l'espace public et non à l'espace privé. Il prend aussi la défense de l'employée voilée de la crèche Babyloop.

Ce livre marque peut-être un tournant

C'est la première fois qu'un journaliste de renom, "juif de gauche" de surcroît - comme il l'écrit lui-même-, prend la défense de l'islam. Du coup, il est attaqué comme "islamophile" par ceux qu'il accuse d'être "islamophobe". La charge de Claude Askolovitch est forte contre la "boîte à peur", contre les "Unes" anti-islam des magazines.

Et les critiques dont il a été l'objet sont tout aussi violentes. À l'arme lourde : Caroline Fourest dans *Le Nouvel Obs*, Natache Polony dans *Le Figaro*, Maurice Szafran et Eric Conan dans *Marianne*, Elisabeth Lévy dans *Le Point*...

– Emmanuel Todd, *Qui est Charlie ? Sociologie d'une crise religieuse*, Paris, Le Seuil, 2015.

L'ouvrage a occasionné une polémique et un large débat contradictoire dans la presse, après sa parution en mai 2015. *Le Premier Ministre, Manuel Valls*, a mis en avant cette critique publique, sous forme de communiqué au journal *Le Monde* :

« Certains voudraient tirer un trait sur le 11 janvier, le remiser, minimiser la portée d'une mobilisation sans précédent, d'un gigantesque élan de fraternité. Il a fait marcher ensemble, dans nos rues, plus de quatre millions de personnes. Contrairement à ce que l'on voudrait faire croire, ce fut bien un mouvement spontané, populaire, venu des citoyens eux-mêmes. Le peuple français, dès le 7 janvier au soir, s'est dressé.

Bien sûr, il faut se garder de toute idéalisation de l'événement. De nombreux Français, notamment dans les quartiers populaires, délibérément, n'y ont pas pris part. D'autres ne se sont pas sentis concernés, non par opposition au mouvement, mais simplement parce que les difficultés quotidiennes – le réel – les empêchent, trop souvent, de croire à cet idéal rappelé avec force par les slogans et les pancartes : la citoyenneté, la cohésion, la solidarité. Que des citoyens aient volontairement fait le choix de se tenir à l'écart doit évidemment nous interroger, et nous commande d'agir. Le 11 janvier, je l'ai déjà dit, était d'abord une exigence adressée aux responsables politiques de tous bords.

Pour autant, faut-il noircir le tableau, céder à l'autoflagellation ? C'est un fait : notre nation, chahutée par les bouleversements du monde, connaît une forme de dépression, elle-même alimentée par les diagnostics réguliers d'intellectuels. Ceux-ci, bien que venus d'horizons différents, se retrouvent dans un même constat : celui du déclin. Un constat devenu une véritable idéologie, un leitmotiv. Trop souvent, notre nation ne sait plus s'émerveiller d'elle-même. Le devoir des responsables politiques est alors, aussi, de descendre dans l'arène des idées, de répondre, de combattre les faux-semblants.

Refus des amalgames

L'historien et démographe Emmanuel Todd publie un ouvrage dans lequel il entend dénoncer « l'imposture » du 11 janvier. D'autres l'ont précédé sur cette voie, et d'autres le suivront sans doute, mais je veux répondre à son analyse en pointant, pour reprendre sa terminologie, quatre impostures.

La première, c'est de vouloir faire croire que le 11 janvier était une attaque contre une religion, contre l'islam. « Piétiner Mahomet » ? À aucun moment ! Cette manifestation fut un cri lancé, avec dignité, pour la tolérance et pour la laïcité, condition de cette tolérance. Elle fut également un cri lancé contre le djihadisme qui, au nom de la foi, d'un islam dévoyé, s'en prend à l'État de droit, aux valeurs démocratiques, tue des juifs, des musulmans, des chrétiens. Elle fut, enfin, un refus des amalgames. Il fallait entendre cette Marseillaise chantée spontanément dans tous les cortèges pour saisir cet attachement viscéral aux valeurs qui nous unissent, au-delà de nos désaccords politiques, de nos appartenances culturelles ; un attachement à ce qui fait la nation républicaine, son caractère profondément consensuel et contractuel qu'Ernest Renan a si bien démontré. Est-ce que cela veut dire qu'il n'existe pas en France une tentative de stigmatiser les musulmans sous couvert de « laïcité » ? Bien sûr que non. Ces faits existent. On ne peut pas les accepter.

La deuxième imposture tient à la définition de la liberté d'expression. Sur ce point, face aux confusions dangereuses, notamment au sein de notre jeunesse, les intellectuels ont une responsabilité éminente : éclairer et non pas tout mélanger. Dans notre pays, la caricature a toujours eu un rôle essentiel dans la construction de l'opinion publique. Elle est ce mode d'expression si singulier qui permet la dénonciation de l'injustice, la contestation des abus, la critique des « puissants ». Elle est le plus souvent, n'en déplaise à Emmanuel Todd, du côté des « faibles » et des « discriminés ». En l'espèce, la caricature de Mahomet est du côté de ceux subissant le poids des fondamentalismes, la violence des fanatiques qui détruisent, terrorisent, assassinent. Il y a là une inversion des valeurs, une perversion des idées qui consiste à penser que ceux qui tuent sont les faibles. Ce genre de justification provoque des conséquences désastreuses, car il séduit tant d'individus, tant de jeunes qui pensent que ce sont les assassins les victimes.

La troisième imposture, c'est cette théorisation d'une néo-République, concept pour le moins brumeux. Emmanuel Todd veut voir dans le 11 janvier une confiscation idéologique par certaines catégories sociales supérieures, coupables par essence. L'historien ne prend alors plus aucune prudence avec sa discipline, au point de devenir inquiétant : c'est la France antidreyfusarde, catholique, vichyste ! N'en jetez plus !

Relever l'étendard de l'optimisme

La vérité, c'est que, dans les cortèges, chaque citoyen comptait à égalité, quelles que soient ses croyances, ses origines, sa couleur de peau, sa classe sociale. Propager l'idée que la République serait aux mains de certains et agirait au détriment d'autres, c'est jouer un jeu dangereux : celui des populismes, des extrêmes qui, eux, nous conduiraient vers la ruine. Dans cette crise d'identité que traverse la France, plus que jamais nous

devons défendre la République, car elle est protectrice des citoyens et émancipatrice des individus. La République est notre meilleur atout.

Enfin, quatrième imposture : la définition donnée de la gauche. Une définition qui reflète la tentation populiste en vogue, qui voit dans les « élites » un groupe fondamentalement méprisant, « mondialiste », dont la seule motivation serait de trahir le peuple. La définition de la gauche que donne Emmanuel Todd traduit en fait les passions personnelles de l'auteur : lorsqu'elle est pro-européenne, la gauche est forcément synonyme de « trahison », de « soumission » à un supposé *diktat*. Tout est noir ou blanc, aucune place n'est laissée à la nuance. La gauche de gouvernement est présumée coupable et même condamnée avant d'avoir été jugée sur son action. Au fond, pour l'historien-démographe, devenu gardien du temple, la gauche ne vivrait bien que dans la contestation, le mythe révolutionnaire.

Je réponds, ici, à Emmanuel Todd, mais je ne réponds pas qu'à lui. Le plus inquiétant dans ses thèses, c'est qu'elles participent d'un cynisme ambiant, d'un renoncement en règle, d'un abandon en rase campagne de la part d'intellectuels qui ne croient plus en la France. J'aimerais que plus de voix s'élèvent pour défendre notre pays, pour mieux en penser les défis, pour relever l'étendard de l'optimisme.

Ce qui n'interdit en rien la lucidité. Je l'ai moi-même rappelé à la tribune de l'Assemblée nationale, dès le 13 janvier : pour beaucoup de nos concitoyens, la promesse républicaine est devenue un mirage. L'accès à l'éducation, à l'emploi, à un logement, à la santé, à la culture se heurte trop souvent à la réalité des faits. Mais c'est au nom de cette lucidité, et parce que je ne conçois pas la politique autrement que comme un combat, que je souhaite participer au débat sur le 11 janvier, pour entretenir ce mouvement, cette énergie. Elle est vitale pour notre pays. Le 11 janvier, la France s'est retrouvée, forte et fière. Ce souffle ne doit pas s'éteindre.

C'est à chaque citoyen de l'entretenir, de lui donner sens, sans prétendre le confisquer. Et à la place qui est la mienne, je mesure combien ce sursaut comporte d'exigences. Exigence d'agir, de s'élever à la hauteur des enjeux, de faire vivre nos valeurs. La lucidité n'empêche pas l'espoir, et la difficulté de ce combat républicain ne doit jamais nous faire oublier combien il est noble. »

– Alexandra Laignel-Lavastine, *La Pensée égarée. Islamisme, populisme, antisémitisme : essai sur les penchants suicidaires de l'Europe*, Paris, Grasset, 2015.

Conclusion

Quelques revues francophones de référence

De façon introductive, il est important d'aborder la question des revues qui concernent l'interdiscipline, « Histoire des idées politiques ». À ce propos, il est important de se rendre, les yeux fermés, sur les portails *Internet* en français, *Cairn* et *Persée*, qui nous offrent en libre accès, des inventaires complets des revues concernées, ajoutées au site si précieux, pédagogiquement parlant, *Classiques des Sciences sociales*, de l'Université de Chicoutimi au Québec, précité.

Deux parties concernent le problème : les propositions d'une liste de revues francophones, consultables, puis l'examen des sommaires d'entre elles, importantes, sur le plan français, en histoire des idées politiques. Cela dit sans souci d'exhaustivité, évidemment, en ajoutant qu'il est intéressant de consulter aussi *le catalogue des différents éditeurs* en la matière.

I. Revues abordant plus ou moins directement le sujet

On peut repérer utilement, initialement dit, les revues traitant la matière complexe en question.

En voici une liste, évidemment non exhaustive (cf. les portails électroniques CAIRN et PERSÉE, où les numéros sont disponibles en libre accès et téléchargement de sommaires et d'articles, à part les années les plus récentes) :

– *Revue française d'histoire des idées politiques* (gérée notamment par les Universités d'Aix-en-Provence, Lyon 3 et Toulouse 1 Capitole).

– *Études d'histoire du droit et des idées politiques*, Toulouse 1 Capitole.

– Portail numérique de l'histoire du Droit (liste de sources reçues...) http://www.histoiredudroit.fr/actualites_evenements.html

– Intérêt du site de la revue *Les Clés du Moyen-Orient*, publié chez l'Harmattan. <http://www.lesclesdumoyenorient.com/Pourquoi-ce-site.html>

– *Astérion*, Philosophie, histoire des idées, pensée politique, revue électronique de l'ENS Lettres et sciences humaines, CERPHE, Lyon (Centre d'études en rhétorique, philosophie, histoire des idées, de l'Humanisme aux Lumières) et de l'équipe « Les

discours politiques en Europe »). École normale supérieure de Fontenay Saint-Cloud. Disponible en accès ouvert, sur le portail de Revues.org

- *L'Année sociologique*
- *Actes de la Recherche en sciences sociales* (revue fondée par Pierre Bourdieu)
- *Annales* (Économies, sociétés, civilisations)
- *Annales historiques de la Révolution française*
- *Appareil*
- *Archives de Sciences sociales de religions*
- *Cahiers de psychologie politique*
- *Cahiers d'études africaines*
- *Cahiers d'Extrême-Asie*
- *Cahiers du Monde russe*
- *Les Cahiers de la Shoah*
- *Cahiers internationaux de sociologie*
- *Cahiers Jaurès*
- *Cahiers Sens public*
- *Cités*
- *Commentaires*
- *Communications*
- *Confluences* (*Revue de l'Université Paris X-Nanterre, du Centre de Recherches sur les Origines de la Modernité dans les Pays anglophones*)
- *Le Débat*
- *Diogène*
- *Dix-septième siècle*
- *Dix-huitième siècle*
- *Dialogues d'histoire ancienne*
- *Esprit*
- *Ethnologie française*
- *Études*

- *Les Études philosophiques*
- *Extrême-Orient, Extrême Occident*
- *Genèses. Sciences sociales et Histoire.*
- *Hérodote*
- *Journal de la Société des américanistes*
- *Journal de la Société des Océanistes*
- *La Vie des idées*
- *L'Homme (revue fondée par Claude Lévi-Strauss)*
- *L'Homme et la société*
- *Histoire et politique*
- *Hypothèses*
- *Klesis (revue philosophique en ligne)*
- *Maghreb-Machrek*
- *Médiévales*
- *Médium*
- *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*
- *Mille neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*
- *Le Moyen Âge*
- *Mots. Les langages du politique (Presses de Science Po).*
- *Nouvelles Fondations*
- *Parlements. Revue d'histoire politique*
- *Pensée plurielle*
- *Politix. Revue des sciences sociales du politique*
- *Pouvoirs*
- *Raisons politiques (Presses de Science Po)*
- *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*
- *Réforme, humanisme, Renaissance*
- *Revue de l'Art (fondée par André Chastel)*

- *Revue d'anthropologie des connaissances*
- *Revue de l'histoire des religions*
- *Revue de philosophie économique*
- *Revue du Mauss*
- *Revue du XX^e siècle*
- *Revue européenne des sciences sociales*
- *Revue française de sociologie*
- *Revue internationale des sciences sociales*
- *Revue de métaphysique et de morale*
- *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*
- *Revue d'histoire de l'Église de France*
- *Revue d'histoire des sciences*
- *Revue d'histoire des sciences humaines*
- *Revue d'histoire du XIX^e siècle*
- *Revue d'histoire littéraire de la France*
- *Revue d'histoire moderne et contemporaine*
- *Revue française d'études américaines*
- *Revue française de Science politique*
- *Revue française de sociologie*
- *Revue historique*
- *Revue internationale de philosophie*
- *Revue philosophique de la France et de l'étranger*
- *Revue philosophique de Louvain*
- *Romantisme*
- *Rue Descartes*
- *Sciences humaines*
- *Sociétés et représentations*
- *Sud / Nord*

- *Syria. Archéologie, art et histoire*
- *Techniques et cultures*
- *Tracés*
- *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*

Cette liste, strictement française, n'est point, répétons-le, exhaustive. Pour montrer l'intérêt de ces revues, on peut se référer aux sommaires de trois d'entre elles (*Revue française d'histoire des idées politiques, Raisons politiques, Astéris*).

II. Sommaires de quelques revues : trois exemples

* *Raisons politiques, Presses de Science Po*

2016 / 1 (n° 61). La reconnaissance. Lectures hégéliennes.

Hegel est de retour. Depuis quelques décennies déjà, les philosophies de la reconnaissance notamment s'intéressent à l'homme de Léna. Mais l'inspiration hégélienne prend aujourd'hui de nouveaux chemins.

Attentifs d'abord à la dimension antagonique qui motive les politiques de reconnaissance qui ne se résolvent pas nécessairement dans le compromis, les auteurs font le constat de désirs de reconnaissance toujours socialement contraints. Attentifs à la dimension de l'échange, au don et au contre-don des acteurs engagés dans une lutte de reconnaissance, ils montrent ensuite à quel point la capacité d'action et la nécessité du don de soi sont inscrites dans la quête de reconnaissance dans l'interaction. Attentifs enfin à l'éthicité des institutions régulatrices dont la principale vertu est d'habiliter le désir de reconnaissance et de pacifier les luttes, les auteurs de ce numéro ouvrent de nouveaux débats en relisant la Phénoménologie de l'esprit.

Charlotte Epstein , Thomas Lindemann

La reconnaissance. Lectures hégéliennes (p. 7-25)

Introduction : Vers une reformulation antagonique de la lutte pour la reconnaissance

Les articles réunis dans ce dossier sont presque intégralement le fruit d'un workshop international organisé au CERI en juin 2014. Prenant comme point de départ un engagement critique envers la littérature de la reconnaissance, notre propos était de revenir sur les traces de l'Hegel de la Phénoménologie de l'esprit pour reformuler le concept de la lutte pour la reconnaissance. Ce retour nous offre un approfondissement des concepts contemporains de la reconnaissance très largement influencés par une conception consensuelle dans la littérature classique malgré l'accentuation de la reconnaissance comme lutte à l'instar d'Axel Honneth. Centré sur ce retour antagonique de la conception originale d'Hegel, ce workshop réunissait des philosophes, des politistes, des théoriciens du social et des Relations internationales ainsi que des sociologues et des juristes. Dans cet article, nous introduisons des contributions diverses et suggérerons comment des conversations au-delà des frontières disciplinaires sont susceptibles de reformuler le concept de reconnaissance et de préparer son utilisation dans les analyses critiques des phénomènes politiques et sociaux prenant davantage en compte ses dimensions antagoniques et actionnelles.

Haud Guéguen : La lecture honnethienne de Hegel dans La lutte pour la reconnaissance (p. 27-43)

Cet article vise à interroger l'usage qu'Axel Honneth fait de la philosophie de Hegel dans sa théorisation de la reconnaissance, et ceci suivant un triple objectif. Il s'agit d'abord, à un niveau génétique, de comprendre comment et pourquoi Honneth en est venu, dès son ouvrage *Kritik der Macht*, à l'idée qu'il y avait une nécessité à réactualiser le

motif hégélien de la « lutte pour la reconnaissance ». À partir de quoi, nous cherchons dans un second moment à montrer en quel sens l'interprétation de Hegel que propose Honneth dans *La lutte pour la reconnaissance* apparaît déterminante pour comprendre le sens de la « lutte » qui est en jeu dans sa propre théorie de la reconnaissance. Ce qui, à un niveau davantage critique, nous conduit pour finir à présenter les objections qui, à partir d'interprétations alternatives de la philosophie hégélienne, ont pu être adressées à la théorie de la lutte de la reconnaissance élaborée par Honneth. Objections qui, à chaque fois, entendent souligner que la suspension, par Honneth, de la figure du maître et de l'esclave que l'on trouve dans la *Phénoménologie de l'esprit* constitue une limite de taille dès lors que, comme Honneth, on se place dans la perspective d'élaborer une théorie critique de la société.

Bernard Bourgeois : Hegel : de la reconnaissance à l'intégration (p. 45-51)

Hegel est aujourd'hui présenté comme le philosophe de la reconnaissance ; or si le moment de la reconnaissance joue bien un rôle dans la *Phénoménologie de l'esprit*, il est loin d'avoir l'importance centrale ou la portée fondatrice qu'on lui prête. La vie humaine pleinement accomplie n'est pas construite, chez Hegel, sur la reconnaissance comme lien horizontal, intersubjectif ou interactif, mais plutôt sur ce à quoi elle conduit : l'intégration – lien vertical – à un tout, l'État.

Gaëlle Demelemestre : La charge affective de la non-reconnaissance dans la dialectique hégélienne du maître et du serviteur (p. 53-67)

À la relecture marxisante de la dialectique hégélienne du maître et du serviteur, qui y voit l'expression de la lutte des classes, a fait suite une volonté de certains commentateurs de revenir à la logique interne du développement de l'esprit manifestée par cette figure parabolique. En la dépassionnant, ils en ont proposé une version purement analytique, détaillant les différents contenus de conscience ponctuant chacune des étapes de la dialectique. Une telle interprétation objectivante permet-elle cependant d'épuiser les enseignements livrés ici par Hegel ? Le lexique affectif très violent auquel recourt Hegel dans ce passage nous amène à en douter. Le présent article entend montrer ce que l'on gagne, dans la compréhension des processus de reconnaissance et de déni de reconnaissance, à reconsidérer la place que Hegel accorde aux affects dans ce moment de confrontation des deux consciences.

Jean-François Kervégan : La rationalité normative : impulsions hégéliennes (p. 69-85)

L'article examine les ressources que la pensée de Hegel pourrait offrir à la théorie actuelle de la rationalité normative, en particulier grâce au concept d'éthicité (*Sittlichkeit*) qu'elle propose. L'examen porte d'abord sur la théorie hégélienne du « droit abstrait », qui développe une vision originale du rapport entre « droit subjectif » et « droit objectif ». Sont ensuite étudiés les rapports entre normativité juridique et normativité morale, à propos desquels les arguments de Hegel convergent jusqu'à un certain point avec ceux du positivisme juridique. Enfin, l'article analyse la théorie institutionnelle des « dispositions » éthiques de Hegel, qui cherche à dépasser l'opposition entre vision subjectiviste et vision objectiviste de la société.

Christian Lazzeri : Institutionnaliser la reconnaissance. Ou comment classer les institutions ? (p. 87-104)

Cet article propose une typologie des institutions politiques en rapport avec l'échange et la distribution des différentes formes de reconnaissance. Partant du fait que les mobilisations collectives et les conflits dans les sociétés contemporaines adressent des demandes de reconnaissance aux institutions sous la forme de demande de droits, de promotions, de certification, de nominations, ou de déclarations publiques multiples, cette typologie distingue trois catégories pures de pratiques institutionnelles : celles par lesquelles les institutions expriment des normes sociales de reconnaissance ; celles par lesquelles les institutions corrigent les « distorsions » dans l'échange de la distribution de reconnaissance et celles par lesquelles elles produisent directement de la reconnaissance sous la forme de l'estime publique. Ces catégories pures peuvent évidemment se combiner et, à travers l'étude de ces combinaisons, l'article « teste » la validité de chacune de ces pratiques complexes.

Alain Caillé : La lutte pour la reconnaissance entre États, nations et cultures (p. 105-114)

La lutte pour la reconnaissance thématifiée par Hegel ne concerne pas seulement les sujets individuels. Elle est tout aussi active entre États, nations et cultures. Mais on ne peut bien la comprendre qu'en croisant l'analyse de Hegel avec les découvertes de Marcel Mauss dans *l'Essai sur le don*. Individuels ou collectifs, les sujets luttent pour se faire reconnaître comme des donateurs.

VARIA

Thibaut Rioufreyt, Le social-libéralisme, du label politique au concept scientifique (p. 115-127)

Équivalent de social-traitre pour les uns, de social-démocrate moderne pour les autres, le vocable « social-libéral » connaît un succès massif dans le débat politico-médiatique depuis le milieu des années 1990. Rompant avec les usages ordinaires du terme, cet article se propose d'esquisser les contours d'un véritable concept de social-libéralisme. À partir de l'analyse de contenu de 2000 textes d'intellectuels et de responsables politiques du Parti socialiste, il s'agit d'entrer dans le vif de la chair discursive et de répondre de manière documentée à une question centrale pour le devenir de la gauche européenne : comment les élites social-démocrates ont intégré dans leur manière de penser et de gouverner des éléments issus du néo-libéralisme et comment tentent-ils de le légitimer théoriquement ?

Razmig Keucheyan : Le marxisme et les guerres du climat. Les théories critiques face aux évolutions de la violence collective (p. 129-143)

Cet article s'interroge sur le lien entre théories critiques et stratégie militaire. Après avoir examiné le rapport entre marxisme et stratégie militaire d'un point de vue historique, nous évoquerons les réflexions sur la violence en cours dans les pensées critiques actuelles. Nous verrons que rares sont celles qui prennent en considération la violence militaire comme modalité particulière de la violence collective. Ce constat est problématique, car une part importante de cette violence demeure aujourd'hui militaire. Nous aborderons ensuite un corps de doctrine militaire en plein essor à l'heure actuelle : l'écologie militaire. Celui-ci s'interroge sur les implications militaires du changement climatique. Il constitue de ce fait un point d'observation fécond pour appréhender les transformations de la violence collective dans les années à venir. Nous tâcherons de dégager quelques-uns des enjeux que soulève ce corps de doctrine du point de vue des théories critiques contemporaines.

Paul Mengal : Faire régner la discipline. La fonction-Psy à l'épreuve de l'histoire récente de la psychologie (p. 145-155)

La fonction-Psy occupe une place de plus en plus importante dans notre vie quotidienne. Cantonnée à l'origine dans le milieu scolaire et, un peu plus tard, dans celui de l'institution psychiatrique, elle tend aujourd'hui à se répandre dans le milieu de l'entreprise. Dans le même mouvement, la psychologie a rompu avec une tradition qui la liait aux sciences de la nature. Cette évolution se repère de la même façon dans l'histoire de l'économie.

En particulier, la psychologie behavioriste, se présente aujourd'hui comme une technologie de contrôle du comportement permettant de satisfaire aux impératifs de la production, mais aussi aux exigences de sécurité qui garantissent le bon fonctionnement de la vie économique.

En ce sens, elle contribue à la réalisation de ce que G. Agamben appelle le « paradigme concentrationnaire ».

2015 /4 (N° 60)

UN TEXTE, UN AUTEUR : ANDREW ABBOTT

2015 /3 (N° 59)

RESTORATIVE JUSTICE : THE INSTITUTIONAL TURN

2015/2/ 2015 /2 (N° 58)

LES LANGAGES DE L'INTERNACIONALITÉ

2015/1 (N° 57) POLITIQUE DES FORCES DE VIE

2014/4 (N° 56) VARIA

- 2014/3 (N° 55) VARIA
- 2014/2 (N° 54) LES SCIENCES SOCIALES SONT-ELLES NATIONALISTES ?
- 2014/1 (N° 53) DÉCIDER À LA MAJORITÉ. POURQUOI ?
- 2013/4 (N° 52) LES NÉO-LIBÉRALISMES DE MICHEL FOUCAULT
- 2013/3 (N° 51) GLOBAL JUSTICE AND PRACTICE-DÉPENDANCE
- 2013/2 (N° 50) LA REPRÉSENTATION POLITIQUE
- 2013/1 (n° 49) NATIONALISMES SEXUELS
- 2012/4 (n° 48) PRÉDICTIONS APOCALYPTIQUE ET PRÉVISIONS ÉCONOMIQUES
- 2012/3 (n° 47) PENSER LA CONTROVERSE
- 2012/2 (n° 46) CONSENTEMENT SEXUEL
- 2012/1 (n° 45) GUERRES JUSTES
- 2011/4 (n° 44) PARTI LIBÉRAL
- 2011/3 (n° 43) LIBRES... PLUS OU MOINS. MESURES ET CONCEPTS DE LIBERTÉ
- 2011/2 (n°42) DÉMOCRATIE DÉLIBÉRATIVE
- 2011/1 (n° 41) MORTS ET FRAGMENTS DE CORPS
- 2010/4 (n° 40) VARIA
- 2010/3 (n° 39) CINÉMATOGRAPHIE DU POLITIQUE Volume 2
- 2010/2 (n° 38) CINÉMATOGRAPHIE DU POLITIQUE Volume 1
- 2010/1 (n° 37) NATIONALISMES ORDINAIRES
- 2009/4 (n° 36) ACTUALITÉ DE L'HUMANISME CIVIQUE
- 2009/3 (n° 35) USAGES DE LA DIVERSITÉ
- 2009/2 (n° 34) D'APRÈS RAWLS Volume 2
- 2009/1 (n° 33) D'APRÈS RAWLS Volume 1
- 2008/4 (n° 32) NOUVELLES MENACES, NOUVELLES SÉCURITÉS
- 2008/3 (n° 31) LE CORPS PRÉSIDENTIABLE
- 2008/2 (n° 30) LES VICTIMES ÉCRIVENT LEUR HISTOIRE

2008/1 (n° 29) VOICE !

Identités et mobilisations

2007/4 (n° 28) NÉOLIBÉRALISME ET RESPONSABILITÉ

2007/3 (n° 27) LA DÉMOCRATIE PEUT-ELLE SE PASSER DE FICTIONS ?

2007/2 (n° 26) CHOISIR SES IMMIGRÉS ?

2007/1 (no 25) POLITIQUES DE LA « PSY »

2006/4 (no 24) LES PÈRES FONDATEURS REFOULÉS

2006/3 (no 23) LIBERTARISME DE GAUCHE

2006/2 (no 22) USAGES POLITIQUES DE L'ANTHROPOLOGIE

2006/1 (no 21) TRAVERSÉES, DIASPORAS, MODERNITÉS

2005/4 (n°20) FATALITÉS ÉCONOMIQUES

2005/3 (no 19) UNE OPINION PUBLIQUE INTERNATIONALE ?

2005/2 (no 18) THÉORIES EN CRISE

2005/1 (no 17) CRIME ET CHÂTIMENT

2004/4 (no 16) L'ANTILIBÉRALISME

2004/3 (no 15) VILLES-MONDE, VILLES MONSTRE ?

2004/2 (no 14) MUSIQUE ET POLITIQUE

2004/1 (no 13) LE RETOUR DE LA GUERRE

2003/4 (no 12) LE CORPS DU LIBÉRALISME (VOLUME 2)

2003/3 (no 11) LE CORPS DU LIBÉRALISME

2003/2 (no 10) DÉMOCRATIE EUROPÉENNE

2003/1 (no 9) QUESTIONS DE VIOLENCE

2002/4 (no 8) LA PENSÉE JUIVE (VOL. 2)

Théologie, philosophie, esthétique

2002/3 (no 7) LA PENSÉE JUIVE (VOL. 1)

Histoire, tradition, modernité

2002/2 (no 6) REPENSER L'ÉTAT SOCIAL

2002/1 (no 5) L'ENNEMI

2001/4 (no 4) LA PENSÉE CATHOLIQUE

2001/3 (no 3) CE QUI RESTE DU COMMUNISME

2001/2 (no 2) LA RÉPUBLIQUE DES LANGUES

2001/1 (no 1) LE MOMENT TOCQUEVILLIEN

*** *Revue française d'histoire des idées politiques***

N° 1, 1^{er} semestre 1995

Sommaire

L'histoire des idées politiques. *François Burdeau.*

Études

L'honneur, l'argent, la Bourgogne : la rançon de François 1^{er}. *Philippe Hamon*

Fascisme et idéologie fasciste : problèmes historiographiques et méthodologiques dans le modèle de Zeev Sternhell. *Francesco Germinario.*

La polémique entre Jellinek et Boutmy : une controverse scientifique ou un conflit de nationalisme ? Diethelm Klippel.

Documents

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. *Georges Gellinek*

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et M. Jellinek. *Émile Boutmy*

N° 2, 2^e semestre 1995

Sommaire

Études

Le vocabulaire de la science dans la littérature éclairée : physique et physiologique dans Du Contrat Social et dans Des Délits et des Peines. - *Olivier Coquard.*

Alexis de Tocqueville : une sociologie des idées politiques est-elle possible ? Pierre Ansart.

A propos de Proudhon : une querelle des influences. Patrice Rolland

Aperçus sur les analyses du développement du capitalisme dans la pensée économique marxiste contemporaine en France. Jean-Pierre Dumassy, Gilles Rasselet

N° 3, 1^{er} semestre 1996

Sommaire

Études

Les racines athéniennes et romaines de la souveraineté du peuple. *Marcel David*

Les interprétations de la pensée politique d'Antiphon au XXe siècle. *Michel Narcy*

Le XII^e siècle : un tournant de la pensée politique. Yves Sassier

Un projet machiavélique de tyrannie turquesque au temps des guerres de religion. Alain Desrayaud

L'extrême droite française au-delà du nationalisme, 1958-1996. Christophe Boutin

Documents

Une doctrine du droit naturel dans l'Antiquité. Hermann Diels

La France-Turquie et autres pamphlets (extraits)

N° 4, 2^e semestre 1996

Sommaire

Études

Un propagandiste du pouvoir royal au début du XVIIe siècle : Jean Savaron. *Sabrina Michel.*

Un plaidoyer pour la centralisation sous la monarchie de Juillet. *Gilles J. Gugliemi*

Bernard Lazare, le premier sioniste français. Shlomo Sand

De la souveraineté nationale à la souveraineté du peuple : mutation et continuité de la théorie de l'État de Carré de Malberg. Christoph Schönberger.

Des catholiques et de la politique : la transformation doctrinale du catholicisme social (1900-1930). Yves Palau.

Documents

Discours sur la centralisation. Louis-Marie de Cormenin

Y a-t-il lieu de réviser les lois constitutionnelles ? Raymond Carré de Malberg

Deux lettres à Paul Archambault

N° 5, 1^{er} semestre 1997

Sommaire

Études

Le XIIe siècle : un tournant de la pensée politique (suite). *Yves Sassier.*

Politique et économie politique chez Jean-Baptiste Say. *Philippe Steiner.*

Adolphe Thiers, théoricien du régime parlementaire. Ses articles dans le National en 1830. *Alain Laquièze*

Charles de Gaulle et son idée de la politique. *Odile Rudelle*

Articles publiés dans le National, de janvier à juillet 1830

Adolphe Thiers

Documents

N° 6, 2^e semestre 1997

Dictature, absolutisme et totalitarisme.

Sommaire

Dictature, absolutisme et totalitarisme.

Dictature, absolutisme et totalitarisme : le cas de Platon. *Michel Narcy*.

Dictature et despotisme, chez les Anciens et chez les Modernes. *Chantal Millon-Delsol*.

La liberté des Anciens chez Benjamin Constant. *Patrice Rolland*

Dictature, monarchie et absolutisme en Italie aux XIV^e et XV^e siècles. *Patrick Gilli*

L'absolutisme monarchique a-t-il existé ? *Jean-Louis Thireau*

Hobbes années trente : l'absolutisme et l'État total. *Michaël Soubbotnik*

Tocqueville et le despotisme moderne. *Françoise Mélonio*

Le vol suspendu de la dictature. Sur le socialisme et la dictature du prolétariat. *Marc Sadoun*.

Hannah Arendt et la spécificité du totalitarisme. *Étienne Tassin*

N° 07, 1^{er} semestre 1998

Études

La pensée politique d'un clerc humaniste de la fin du XV^e siècle : Robert Gaguin. (1433-1501). *Franck Collard*.

Quinet lecteur et interprète de Machiavel ou une politique de lion. *Georges Navet*.

Yves Guyot ou le libéralisme de combat. *Jean-Claude Wartelle*.

Le socialisme libéral italien entre les deux guerres. *Marco Gervasoni*.

Le paradoxe du pouvoir chez Foucault du pouvoir chez Foucault : sujet, vérité et libération politique. *Lawrence Olivier*

Documents

Compendium de origine et gestis francorum (extraits). *Robert Gaguin*

Protectionisme et socialisme. *Yves Guyot*

N° 08, 2^e semestre 1998

Théâtre et politique

Sommaire

Le théâtre médiéval : de la moralisation à la propagande politique. *Danielle Quéruel*

La mise en scène du politique dans l'Angleterre d'Elizabeth 1^{ère}. *Jean-Christophe Mayer*

« Un divertissement de roi » : les paradoxes d'Iphigénie. *Alain Viala*

Théâtre et politique en Allemagne au XVIII^e siècle. *Michel Grimberg*

La Révolution française et le théâtre, essai de pédagogie politique. *Marie-Laurence Netter*

Théâtre et politique sous la République de Weimar. *Marielle Silhouette*

Le théâtre italien pendant le fascisme. *Carlotta Clerici.*

Le groupe Octobre et le communisme : une mémoire reconstruite. *Haramila Jolly*

Le théâtre, scène politique, de la Libération à la Guerre froide. *Patricia Devaux*

Jean Vilar face aux brechtiens. *Jean-Yves Guérin.*

N° 09, 1^{er} semestre 1999

Sommaire

Documents

Directives pour un manifeste personnaliste. *B. Charbonneau, J. Ellul*

Discours sur l'étude du Droit de la Nature et des Gens. *James Mackintosh*

Études

Jefferson et l'interprétation de la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789.
Michel Troper.

James MacKintosh : des Droits de l'homme au Droit de la Nature et des Gens.
Isabelle Girard

Jacques Ellul : une jeunesse personnaliste. *Patrick Troude-Chastenet*

Aperçus sur les développements contemporains de la théorie économique marxiste aux États-Unis. *Jean-Louis Dumasy, Gilles Rasselet.*

N° 10, 2^e semestre 1999

Millénaires, messianismes et millénarismes.

Sommaire

Millénaires, messianismes et millénarismes.

Messianisme et eschatologie dans la conscience politique des premiers chrétiens.
Gérard D. Guyon.

Le millénarisme autour de l'an mille. *Pierre Riché.*

Le calendrier chrétien : les concepts religieux face à l'idéologie des images.
Georges Comet.

Millénarisme et raison d'État : la crise de l'empire allemand au XVII^e siècle.
Michel Senellart

Motifs messianiques et apocalyptiques dans la philosophie de l'histoire de
Friederich Schlegel. *Jean-François Kervégan.*

Philosophie de l'histoire et millénarisme. *Catherine Colliot-Thélène*

Un messianisme politique : le problème saint-siméonien de 1830 à 1848. *Olivier
Ihl.*

La signification politique des uchronies. *Thierry Paquot.*

Romantisme et messianisme dans la pensée juive d'Europe centrale au début du
XXe siècle. *Michel Löwy.*

La théologie politique de Jean-Baptiste Metz comme renouveau de l'eschatologie
chrétienne. *Jacques Rollet.*

N° 11 - 1^{er} semestre 2000

Études

Xénophon, le roi et les eunuques. *Vincent Azoulay*

Obéissance passive, obéissance primitive ? La théologie politique anglicane sous la Restauration. *Jean-Louis Quantin*

Une attaque de l'idée de nature dans la pensée d'Extrême-Orient. La justification des rites chez Ogyû Sorai. *Olivier Ansart*

« Peut-on réformer la démocratie ? » Une préface de Sorel à La réforme intellectuelle et morale. *Patrice Rolland*

Compromis politique et théorie juridique chez Gustav Radbruch. *Carlos Miguel Herrera*

Documents

Ogyû Sorai, Propos politiques (extraits)

Projet de préface à la Réforme intellectuelle et morale. *Georges Sorel*

Deux lettres à Hermann Müller. Gustav Radbruch

N° 12, 2^e semestre 2000

L'Angleterre, modèle politique ?

Sommaire

L'Angleterre, modèle politique ?

La Constitution anglaise à l'aune de la Fronde (1649-1653). *Eric Gojosso*

Rousseau et la nation anglaise : « en dire le mal ainsi que le bien ». *Guillaume Bacot*

Modèle anglais et modèle américain de l'Ancien Régime à la Révolution. L'exemple de Jean-Nicolas Dêmeunier. *Édouard Tillet*

Raison et tradition : le cas anglais chez les idéologues. *Pierre-Xavier Boyer*

Opportunisme, positivisme et parlementaire à l'anglaise au début de la III^e République. *Frédéric Saulnier*

L'extrême droite sous la III^e République face à l'Angleterre. Entre rejet et fascination. *Christophe Boutin*

Se choisir un modèle : Michel Debré et le parlementaire anglais en 1958. *Frédéric Rouvillois*

N° 13, 1^{er} semestre 2001

Études

Les idéologies comme trames, le cas de la Navarre. *Jesus Ma Osés Gorraiz*

La science sociale républicaine de Pierre-Louis Raederer. *Ingrid Rademacher*

Pouvoir législatif, opinion publique et participation politique dans la Philosophie de droit de Hegel. *Jean Terrier*

Tocqueville et l'idée de Fédération. *Thierry Chopin*

Une pathologie politique : Corrado Gini et la critique de la démocratie libérale.
Jean-Guy Prévost

Documents

Carnets, 3 décembre 1851-15 janvier 1852. *Pierre-Joseph Proudhon*

N° 14, 2^e semestre 2001

Identités et spécificités allemandes

Études

De la « nation allemande » au Moyen Âge. *Jean-Marie Moeglin*

Définitions du pouvoir et représentations politiques de l'espace dans le Saint-Empire autour du siège de Vienne (1683). *Claire Gantet*

Friedrich von Gentz entre révolution et restauration. *Jeffrey Andrew Barash*

Fichte et la question nationale allemande. *Domenico Losurdo*

Souveraineté et représentation chez Hegel. *Jean-François Kervégan*

À l'origine de l'idée allemande de nation. La philosophie romantique et la philosophie héguélienne de l'État. *André Stanguennec*

René Capitant et sa critique de l'idéologie nazie (1933-1939). *Olivier Beaud*

Documents

Fichte et l'idée nationale. Heinrich von Treitschke

N° 15, 1^{er} semestre 2002

Études

Racines orientales du système monarchique des Capétiens : les reliques de la Passion. *Olivier V. Lefranc*

Prolégomènes à Jean-Jacques Rousseau : culture et débat politiques à Genève avant le Contrat social. *Marc Lahmer*

Jean-Jacques Rousseau et la procédure législative. *Guillaume Bacot*

Marx, justice et jurisprudence : une lecture des « vols de bois ». *Mikhail Xifaras*

La république belliqueuse. La guerre et la constitution politique de la III^e République. *Éric Desmons*

Documents

Dissertation sur la Souveraineté et les Droits du Conseil Général de la Ville et République de Genève. *Marc Revilliod*

Discours en réponse à Monsieur le second syndic Jean-Robert Chouet. *Pierre Fatio*

Maximes d'un Républicain sur le Gouvernement Civil. *Jacques-Barthélemy Micheli du Crest*

N° 16, 2^e semestre 2002

Les lois de Platon

Études

La justice dans les Lois de Platon. *Richard F. Stalley*

Qu'est-ce qu'une loi dans les Lois ? *Owen Goldin*

Socrate, les lois et les Lois. *Christophe Rowe*

La « seconde navigation » dans la philosophie politique de Platon. *Hayden W. Ausland*

Les Lois de Platon entre les mains d'Aristote. *Peter Simpson*

Légalité, justice et femmes dans la République et les Lois de Platon. *Gerasimos Santas*

Des repas en commun pour les femmes – une utopie platonicienne. *Klaus Schöpsdau*

Les Lois et les programmes athéniens de réforme constitutionnelle au milieu du IV^e siècle. *Slobodan Dusanic*

La prétendue rivalité entre Platon et Xénophon. *Gabriel Danzig*

La responsabilité de Cyrus dans le déclin de l'Empire Perse selon Platon et Xénophon. *Louis-André Dorion*

Les dangers moraux du travail et du commerce dans les Lois de Platon. *Susan Sauvé Meyer*

Les Lois de Platon, fondement de l'Économie du droit. *Wolfgang Drechsler*

Documents

Préface à la première traduction française des Lois. *Jean-Nicolas Grou*

Dédicace de la première traduction française des Lois. *Marc-Michel Rey*

N°17, 1^{er} semestre 2003

Études

Une contribution à la pensée aristocratique des Lumières : la Théorie des lois politiques de la Monarchie française de Pauline de Lézardière. *Jean-François Jacouty*

Sur les fondements du libéralisme. Evolutionnisme et droit naturel chez Bastiat et Hayek. *Vincent Valentin*

Péguy contre Jaurès : l'affaire des « fiches » et la « délation aux Droits de l'homme ». *Patrick Charlot*

L'Indépendance (1911-1913) et la crise de la bourgeoisie française. *Thomas Roman*

Y a-t-il eu une « Révolution conservatrice » sous la République de Weimar ? *Gilbert Merlio*

Documents

Proudhon en Sorbonne. *Édouard Berth*

« *La Rivolta Ideale* ». *Georges Sorel*

N° 18, 2^e semestre 2003

Les idéologues et le Groupe de Coppet

Études

Deux origines du courant libéral en France. *Chinatsu Takeda*

Fréquentation et sociabilité mutuelles. *Gérard Gengembre*

Les conceptions philosophiques. *Michèles Crampe-Casnabet*

Constitutionnalisme de la raison et constitutionnalisme des passions. *Pierre-Xavier Boyer*

Les droits garantis. *Patrice Rolland*

Say, les Idéologues et le Groupe de Coppel : la société industrielle comme système politique. *Philippe Steiner*

Documents

De la *Déclaration des droits* proclamée par la chambre des représentants le 5 juillet 1815 (version publiée) - Madame de Staël,

De la *Déclaration des droits* proclamée par la chambre des représentants le 5 juillet 1815 (version manuscrite). Madame de Staël,

Chambre *des représentants*, Débats des 4, 5 et 6 juillet 1815 (extraits)

Chambre des pairs, Débats des 6 et 7 juillet 1815 (extraits)

N° 19, 1^{er} semestre 2004

Études Sur le panoptisme de Jeremy Bentham – *Guillaume Tusseau*, Dire et codifier le droit selon Michel Spéransky (1772-1839) – *Guillaume Bernard Constant* et Chateaubriand, deux défenses de la Monarchie

– *Emeric Travers*

Conspirations et science du pouvoir chez François Guizot. *Olivier Ihl*

Documents

Jeremy Bentham, Le Premier Ministre (chapitre VIII *du Code constitutionnel*)

Jeremy Bentham, Dispositions collectives relatives aux ministres (extrait du *chapitre IX du Code constitutionnel*)

n° 20, 2^e semestre 2004

Les Physiocrates et la Révolution française

Études

Les Physiocrates et la science politique de leur temps. *Reinhard Bach*

Le Mercier de la Rivière et les colonies d'Amérique. *Florence Gauthier*

Le Mercier de la Rivière et l'établissement d'une hiérarchie normative. Entre droit naturel et droit positif. *Éric Gojosso*

Une économie politique de la nation agricole sous la Constituante ? *Thierry Demals*

Dupont de Nemours et la politique révolutionnaire. *Richard Whatmore*

Dupont de Nemours et l'instruction publique pendant la Révolution. De la Science économique à la formation du citoyen. *Manuela Albertone*

Documents

Abbé André Morellet, Mémoire lu au Comité des impositions le 26 février 1790

N° 21, 1^{er} semestre 2005

Études

La Constitution des Athéniens du Pseudo-Xénophon. *David LévyStone*

Les enjeux du conseil dans les écrits de Loup de Ferrières. *Gilduin Davy*

Représentation et régime représentatif chez Kant. *Didier Mineur*

Ledru-Rollin et l'expédition de Rome. *Eric Desmonds*

Un juriste aux prises du social. Sur le projet de Georges Scelle. *Carlos Miguel Herrera*

Documents

Pseudo-Xénophon, Constitution des Athéniens. Préface et traduction de *César-Henri de La Luzerne*.

Le problème ouvrier. *Georges Scelle*

N° 22, 2^e semestre 2005

Les idées élitistes en 1900

Études

Le thème élitaire dans l'oeuvre de Vilfredo Pareto. *Bernard Valade*

Gaetano Mosca et la théorie de la classe politique. *Alberto Puppo*

Extraits des débats, présidés par *Pierre-Henri Prélot*

Aux origines de l'élitisme républicain : les aristocraties d'Alfred Fouillé. *Pierre-Xavier Boyer*

Inventer une élite : Pierre de Coubertin et la « chevalerie sportive ». *Patrick Clastres*

Extraits des débats, présidés par *Daniel Lindenberg*

Georges Sorel et « le mystère » de la sélection morale. *Willy Gianinazzi*

L'élite raciale chez Houston Stewart Chamberlain. *Christophe Boutin*

Extraits des débats, présidés par *Antoine Savoye et Françoise Melonio*

Conclusions générales. *Marie Laurence Netter*

Documents

L'éducation et la sélection. *Alfred Fouillée*

Quatre textes sur l'élitisme sportif et olympique. *Pierre de Coubertin*

N° 23, 1^{er} semestre 2006

Études

Considérations sur l'intolérance religieuse au IV^e siècle : à propos de la Ve Oratio de Témisthius de Byzance. *Gilvan Ventura Da Silva*

Hugues de Saint-Victor et la puissance terrestre d'après le *De Sacramentis Christianae Fidei*. *Yves Sassier*

Hierarchiser des égaux : les distinctions honorifiques sous la Révolution française. *Olivier Ihl*

Le discours du progrès dans l'Histoire de la civilisation en Europe de Guizot : l'historien rattrapé par son sujet. *Stéphan Zékian*

L'administration locale entre nature et état dans la pensée allemande du XIX^e siècle. *Caroula Argyriadis-Kervegan*

Ésotérisme et socialisme, 1830-1914. *Jean-Pierre Laurant*

Documents

De Sacramentis christianae fidei, liber secundus, secunda pars : De unitate Ecclesiae quae corpus est Christi. Hugues de Saint-Victor

L'idée germanique de l'État. Otto von Gierke.

N° 24, 2^e trimestre 2006

Le Libéralisme du Vormärz : la figure du « professeur politique »

Études

Convergences et divergences des discours libéraux allemands et français (1815-1848). *Jacky Hummel*

La première encyclopédie politique allemande : le Staats-Lexikon de Rotteck et Welcker (1834-1848). *Ingrid Rademacher*

Les libéraux du Vormärz et la Constitution anglaise. Armel le *Divellec*

Science et raison d'État. Les universités allemandes durant le Vormärz. Bernd Schlüter

Documents

Carl von Rotteck, Constitution, Constitutions, principe et système constitutionnels (extrait)

Carl von Rotteck, Principe démocratique, élément et intérêt démocratiques, conviction démocratique (texte intégral)

N° 25, 1^{er} semestre 2007

Montesquieu et la question de la nature monarchique de la Constitution anglaise. *Guillaume Bacot*

De la prudence en matière de révolution chez Vincenzo Cuoco. *Georges Navet*

James Mill et les « Économistes ». *Thierry Demals et Alexandra Hyard*

L'émergence d'une théorie de l'opposition dans l'école hégélienne. *Norbert Waszek*

La théorie du patronage de Le Play : une illustration. *Bruno Silhol*

Documents

James Mill, Économistes

Manufacture de Villeneuve, Souvenirs des fêtes jubilaires des noces d'or d'industriel de M. Jules Maistre

N° 26, 2^e semestre 2007

Poésie et politique

Études

Poésie et politique dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge : le cas du Parlement. *Aude Mairey*

La poésie dénonciatrice pendant les guerres de Religion : « Faites fonde sur luy vos carmes satyriques ». *Tatiana Debbagi-Baranova*

« La République imaginaire » ou la poésie au pouvoir, l'intrication du poétique et du politique : un cas exemplaire, Lamartine. *Aurélie Loiseleur*

La chanson anarchiste dans la France de la Belle époque : éduquer pour révolter. *Gaetano Manfredonia*

La poésie surréaliste entre révolte et révolution. *Carole Reynaud-Paligot*

Poésie lyrique et politique au Brésil : « la vie minimale » chez Carlos Drummond de Andrade. *Jaime Ginzburg*

La poétique antinomienne de l'histoire chez Susan Howe. *Michael A. Soubbotnik Documents*

Ministère de l'Intérieur, Proclamation faite au Champ-de-Mars, le 1^{er} vendémiaire de l'an III.

N° 27, 1^{er} semestre 2008

Études

La voie royale selon Mallet du Pan. *Julien Boudon*

Comment préserver les institutions politiques ? La théorie du pouvoir neutre chez Benjamin Constant. *Patrice Rolland*

Tradition et modernité dans la pensée politique de Royer-Collard. *Jean-François Jacouty*

La réception critique de Carl Schmitt. *Sandrine Baume*

Documents

Pierre-Paul Royer-Collard, Lettres à M. Le Blanc, 1820 et 1825.

Pierre-Paul Royer-Collard, Lettres au compte Molé, 1831 à 1844

N° 28, 2^e semestre 2008

Juristes catholiques 1880-1940

Études

La belle époque des juristes catholiques (1880-1914). *Frédéric Audren*

Un « cardinal vert » : Raymond Saleilles. *Patrice Rolland*

Maurice Hauriou, juriste catholique ou libéral ? *Julien Barroche*

L'Action française et les juristes catholiques. *Stéphane Boiron*

Les convictions juridiques, un enjeu pour les transformations doctrinales du catholicisme social entre les deux guerres. *Yves Palau*

Documents

Raymond Saleilles, Extraits des Cahiers relatifs à l'abbé Lemire
 Raymond Saleilles, Lettre au cardinal Merry del Val (3 septembre 1906)

N° 29, 1^{er} semestre 2009

Études

Les figures organiques de la légitimité dans la doctrine constitutionnelle de Montesquieu. *Sébastien Roland*

Réflexions sur la politique et la religion, de Rousseau à Robespierre. *Eric Desmonds*

La Bretagne : un autre laboratoire juridique et politique de la Révolution française (1788-1789). *Stéphane Baudens et Ahmed Slimani*

Documents

Mémoire sur États généraux. *Julien-François Palasne-Champeaux*

Mémoire. *M. de Grenieux*

Projet sur la tenue des États généraux. *Louis-Marie Dusaulchoy*

Lettre. *Barthélemy-Pélage Georgelin du Cosquer*.

N° 30, 2^e semestre 2009

Le Risorgimento et la France

Études

Pour une histoire du mouvement républicain dans l'Italie du XIX^e siècle. *Antonio De Francesco*

Sismondi entre républicanisme et Risorgimento. *Jacques de Saint Victor*

Giuseppe Garibaldi, La France et l'union des peuples européens. *Leonardo La Puma*

Tocqueville et la République romaine de 1849 : les apories du libéralisme. *Laurent Reverso*, p.299

Mazzini et les socialistes français : signification et enjeux de la polémique de l'année 1852. *Jean-Yves Frétign*

Giuseppe Ferrari, le Risorgimento et la France. *Gilda Manganaro-Favaretto*

Documents

Introduction aux révolutions d'Italie de Quinet (extrait). *Marc Dufraisse*

Carnet no 10 (extrait). *Pierre-Joseph Proudhon*

N° 31, 2010/1

L'histoire des idées politiques en France et en Italie. Parcours comparés d'une discipline (1920-1970). *Sylvio Hermann De Franceschi*

À la lumière d'une étude croisée des débats disciplinaires français et italiens depuis le début des années 1920 jusqu'au tournant critique de la fin des années 1960, le présent travail entend dégager les principaux enjeux méthodologiques autour desquels s'est bâtie en France une solide, mais aussi très singulière méfiance à l'égard de l'histoire des idées politiques, discipline à laquelle leurs collègues transalpins ont pourtant depuis longtemps accordé plein droit de cité.

Jean Chrysostome et la christianisation de la cité antique. *Gilvan Ventura da Silva*
 Les hégéliens de gauche et l'état chrétien germanique ; politique, religion et
 personnalité. *Warren Breckman*

Proudhon et l'opposition socialiste à la loi du 31 mai 1850 : face à la trahison des
 représentants. *Anne-Sophie Chambost*

Annie Besant et les débuts de la société fabienne (juin 1885 -novembre 1890).
Marie Terrier

Le Saint-Siège et l'action française, retour sur une condamnation. *Émile Popoulat*
 Découvrir le totalitarisme. Parcours intellectuel de Leszek Kolakowski. *Agnès
 Bayrou*

DOCUMENTS

Pourquoi je suis socialiste. Annie Besant

LECTURES

Priscille ALADIJDI, *Le roi père des pauvres. France XIII^e-XV^e siècle*,
 Rennes, PUR, 2008, 439 p. – Franck Collard

Alain POLICAR, *Célestin Bouglé. Justice et solidarité*, Michalon,
 2009, 118p. – Marc CRAPEZ

Chantal DELSOL, Stéphane BAUZON (dir.), *Michel Villey. Le juste
 partage*, Paris, Dalloz, 2007, 199 pages. Christophe BEAL

N° 32 / 2010/2

Études

Pouvoir d'un seul et bien commun (VI^e-XVI^e siècles). *Franck Collard*

Écrire pour le bien de tous.

Définition et éloge du bien commun dans les correspondances de l'époque
 mérovingienne. *Bruno Dumézil*

Bien commun et utilitas communis au xiie siècle, un nouvel essor ? *Yves Sassier*
L'utilitas publica des canonistes. Un outil de régulation de l'ordre juridique.
Corinne Leveleux-Teixeira

Aristote et le bien commun au moyen âge : une histoire, une historiographie.
Bénédicte Sère

Le bien commun, argument pro et contra de la fiscalité royale, dans la France de
 la fin du Moyen Âge. *Lydwine Scordia*

D'une cité à l'autre. Bien commun et réforme de l'État à la fin du Moyen Âge
 (France / Empire). *Gisela Naegle*

À la place du bonheur : bâtir le bien commun et la prospérité de la *res publica*
 La littérature de consilia de la couronne catalano-aragonaise. *Paolo Evangelisti*
 De la communauté du royaume au *common weal*. Les requêtes anglaises et leurs
 stratégies au XIV^e siècle. *Christopher Fletcher*

Le bien commun dans la littérature anglaise de la fin du moyen âge. *Aude Mairey*

Le bien public et les moralités polémiques. *Joël Blanchard*

Pouvoir royal et bien commun chez Eustache Deschamps, Nicolas de Herberay et Jean Bodin. Une chaîne de pensée entre Moyen Âge et Renaissance ? *Thierry Lassabatère*

Conclusions

Colette Beaune

Lectures

– Joël Blanchard, *Commynes et les procès politiques de Louis XI. Du nouveau sur la lèse-majesté*, Paris, Picard, 2008.

– Lucien Jaume, *Tocqueville. Les sources aristocratiques de la liberté. Biographie intellectuelle*, Paris, Fayard, 2008.

n° 33 2011/1

Études

Sieyès. *Pierre-Yves Quiviger*

Le contractualisme révolutionnaire de Sieyès

Formation de la nation et prédétermination du pouvoir constituant. *Erwan Sommerer*

Généalogie de la nation. Sieyès comme fondateur de la communauté politique. *Lucas Scuccimarra*

Sieyès est-il l'auteur des formules célèbres qu'on lui prête ? *Marc Lahmer*

Sieyès, le choix de l'ombre après les lumières. *Jean-Jacques Sarfati*

Le jeu de la communication politique chez Sieyès. *Stefano Pighini*

Sieyès et la constitution mexicaine de 1836. *David Pantoja Moran*

La théologie politique isidorienne. *Sergio Feldman*

Opinions et conflits

Une relecture des Histoires de Florence de Machiavel. *Sandro Landi*

Cette étude propose une relecture des Histoires de Florence à la manière des catégories employées par Machiavel pour penser l'espace public de la cité dans un contexte de conflits politiques et sociaux. L'objectif est multiple : faire ressortir certaines sources de ce texte jusqu'à présent négligées par la critique ; donner un sens au lexique machiavélien de l'opinion ; historiciser la notion d'opinion publique et d'espace public.

La fama : espaces, pratiques, stratégies

L'humeur comme opinion naturelle

L'humeur de la multitude

Humeur, rumeur, conflits

Documents

Emmanuel-Jospeh Siéyès. Volonté-liberté

Présentation de Jacques Guilhaumou

Bibliographie

N° 34, 2011/2

La notion d'exécution dans l'histoire constitutionnelle française
Études

La notion d'exécution dans l'histoire constitutionnelle française. *Carlos Miguel Herrera*

La notion d'exécution chez Bodin. *François Saint-Bonnet*

La notion d'exécution chez Pufendorf et Burlamaqui. *Éric Desmons*

La notion d'exécution chez Montesquieu. *Guillaume Bacot*

La notion d'exécution chez Rousseau. Une psychopathologie du corps politique. *Blaise Bachofen*.

La notion d'exécution dans les constitutions révolutionnaires. *Michel Troper*

La notion d'exécution dans la doctrine du XIX^e siècle. *Sébastien Roland*

La notion d'exécution dans la doctrine classique. *Olivier Jouanjan*

La notion d'exécution dans l'élaboration de la jurisprudence administrative. *Patrice Chrétien*

En guise de conclusion. *Olivier Beaud*.

Bibliographie

– Patricia Eichel-Lojkine (dir.), *Claude de Seyssel (c. 1450-1520), Écrire l'histoire, penser le politique en France, à l'aube des temps modernes*, Collection « Histoire », Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2010, 264 p.

– Sylvio Hermann de Franceschi, *Raison d'État et raison d'Église. La France et l'Interdit vénitien (1606-1607) : aspects diplomatiques et doctrinaux*, Paris, Honoré Champion, 2009, 568 p., *La crise théologico-politique du premier âge baroque. Antiromanisme doctrinal, pouvoir pastoral et raison du prince : le Saint-Siège face au prisme français (1607-1627)*, Rome, École française de Rome, 2009, 980 p.

– Jacques de Saint Victor, *La première contre-révolution (1789-1791)*, PUF, 2010, 498 p.

– Matthieu Brejon de Lavergnée (sous la dir.), *Le Play et le monde catholique, Les Études sociales*, 2009, 259 p.

N° 35, 2012/1

Débats et polémiques autour de L'Esprit des lois

Introduction

Débats et polémiques autour de L'Esprit des lois. *Catherine Volpilhac-Auger*

Le problème de la sécularisation chez Montesquieu. Théocratie et politique. *Girolamo Imbuglia*

Voltaire contre Montesquieu ? L'apport des œuvres historiques dans la controverse. *Myrtille Méricam-Bourdet*

Comment les régimes peuvent-ils être despotiques ? Montesquieu et Boulanger. *Denis de Casabianca*

L'« honneur » de L'esprit des lois un principe mal compris ? *Federico Bonzi*

La critique des corps intermédiaires à Milan et à Naples. « Distinguer mes pas des siens ». *Philippe Audegean*

Hume et Montesquieu

Sur deux chapitres de *L'Esprit des lois* traduits en anglais. *Jean-Pierre Cléro*

- La peine de mort dans l'Encyclopédie et ses suppléments. *Luigi Delia*
- L'Église funeste à la population ? Une controverse sulfureuse autour du célibat ecclésiastique. *Christine Théré*
- Montesquieu dans l'Histoire des deux Indes. *Muriel Brot*
- Le débat Rousseau/Montesquieu dans le premier Discours : réception et médiations. *Catherine Labro*
- De Montesquieu à Rousseau : les Anglais sont-ils libres ? *Gabrielle Radica*
- Autour du livre XIX
- La France, l'Angleterre et la politesse. Philippe Raynaud*
- Bentham et Montesquieu
- Jean-Pierre Cléro
- Lectures critiques
- Robert TURCAN, *Ouranopolis. La vocation universaliste de Rome*, Rome-Paris, CNR-Publisud, 2011, 196 p. Laurent REVERSO
- Émile PERREAU-SAUSSINE, *Catholicisme et démocratie. Une histoire de la pensée politique*, préface P. Manent, Les éditions du Cerf, 2011, 272 p. Patrice ROLLAND

N° 36, 2012/2

Études

- Langues et nations XIII^e-XVIII^e siècles. *Béatrice Guion*
- Langue et nation en Angleterre à la fin du moyen âge. *Christopher Fletcher*
- Diversité linguistique, identités et mythe de l'empire à la fin du moyen âge. *Gisela Naegle*
- Réflexions sur l'identité italienne dans la « question de la langue » au xv^e siècle. *Silvia D'Amico*
- Défense et illustration de la langue et de la nation françaises par les juristes de la fin du XVI^e siècle. *Catherine Magnien-Simonin*
- Langue(s) et nation(s) dans une monarchie composite. L'Espagne à l'époque moderne. *Alexandra Merle*
- Langue et nation : l'invention du « siècle de Louis le grand ». *Béatrice Guion*
- Qu'est-ce que l'esprit d'un peuple ? Langue universelle et langue « nationale » en Allemagne au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle. *Tristan Coignard*
- Leibniz étymologie et origine des nations. *Frédéric de Buzon*
- Bibliographie
- Uwe BACKES, *Les Extrêmes politiques : un historique du terme et du concept de l'Antiquité à nos jours*, traduit de l'allemand par Jean-Marie Argelès, Paris, Les éditions du Cerf, 2011, 466 p. Michel NARCY
- Josiane BARBIER, Monique COTTRET & Lydwine SCORDIA, *Amour et désamour du prince du haut Moyen Âge à la Révolution française*,

- éditions Kimé, Paris, 2011, 164 p. Valérie MENES-REDORAT
 – Jean-Clément MARTIN dir., *Dictionnaire de la Contre-révolution*, Paris, Perrin, 2011, 552 p. Émile POULAT
 – Georges NAVET (dir.), *Lerminier, Corpus* (revue de philosophie), no 60, 2011, 192 p. Anne-Sophie CHAMBOST
 – Chantal GAILLARD et Georges NAVET (dir.), *Dictionnaire Proudhon*, Bruxelles, Éditions Aden, 2011, 556 p. Patrice ROLLAND
 – Jean-Marie AUGUSTIN, *Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) juriste, raciologue et eugéniste*, Presses de l'Université Toulouse I Capitole, 2011, 540 p. Guillaume BACOT
 – Bernard BRUNETEAU, *Le totalitarisme. Origines d'un concept, genèse d'un débat, 1930-1942*, Paris, Le Cerf, 2010, 491 p. Philippe BUTON

N° 37, 2013/1

Études

Usages politiques de Platon. *Dimitri EL Mur*

Rousseau lecteur du Politique de Platon. *Dimitri EL Mur*

Le Platon libéral de Victor Cousin. *Michel Narcy*

Platon à l'époque victorienne contre l'idée de système. *Malcom Schofield*

De l'homme démocratique à l'animal grégaire. De Platon vers Nietzsche et retour. *Monique Dixsaut*

Sauver Platon de ses ennemis... et de lui-même. Platon dans l'Allemagne de l'après-guerre. *Michail Miastsky*

Platon et le développement durable. *Melissa Lane*

VARIA

Le catholicisme social et la politique. À propos de la correspondance de Maurice Deslandres avec Maurice Blondel. *Patrice Rolland*

Lettres à Maurice Blondel 1903-1910. *Maurice Deslandres*

Lettre au cardinal Gasparri 11 janvier 1927. *Maurice Deslandres*

Bibliographie

Fausto PROIETTI, *Louis Blanc nel dibattito politico inglese (1848-1852)*, Florence, Centro editoriale toscano, 2009, 151 p. Anne-Sophie CHAMBOST

Bruno DAUGERON, *La notion d'élection en droit constitutionnel. Contribution à une théorie juridique de l'élection à partir du droit public français*, Paris, Dalloz, 2011, 1298 p. Stéphane SCHOTT

Jean-François KERVÉGAN, *Que faire de Carl Schmitt ?*, Gallimard, 2011, 328 p. Éric DESMONS.

N° 38, 2013/2

Théories du suffrage politique dans la France du XIX^e siècle

Études

Présentation. *Stéphane Schott*

Les listes de confiance. *Pierre-Yves Quiviger*

Le suffrage censitaire d'après les débats parlementaires du début de la monarchie de Juillet. *Guillaume Bacot*

L'étendue du suffrage universel sous la II^e République. *Philippe Blacher*

Les candidatures officielles. *Stéphane Schott*

L'appel au peuple. *Jean-Marie Denquin*

Le suffrage universel dans la république. Les débats parlementaires 1871-1875. Pierre-Henri Prélot

La notion de suffrage universel « indirect ». *Bruno Daugeron*

Sur les origines de la revendication proportionnelle. *Olivier Ohl*

Conclusions. *Daniel Gaxie*

Bibliographie

– Alain LAURENT et Vincent VALENTIN, *Les penseurs libéraux*, Les Belles Lettres, 2012, 918 p. Patrice ROLLAND

– Jean-Pierre BARRAQUÉ et Béatrice LEROY, *La majesté en Navarre et dans les couronnes de Castille et d'Aragon à la fin du Moyen Âge*, Limoges, PULIM, 2011, 184 p. Valérie MENES-REDORAT

– Josiane BOULAD-AYOUB (dir.), *Encyclopédie méthodique. Une Anthologie en plusieurs volumes*. Luigi DELIA et Éthel GROFFIER *La vision nouvelle de la société dans l'Encyclopédie méthodique*. Vol. I, *Jurisprudence*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 546 p.

– Josiane BOULAD-AYOUB *La vision nouvelle de la société dans l'Encyclopédie méthodique*. Vol. II, *Assemblée Constituante*, Presses de

l'Université Laval, Québec, 2013, 591 p. Laurent CONSTANTINI

– Guillaume SACRISTE, « *La République des constitutionnalistes. Professeurs de droit et légitimation de l'État républicain en France (1870-*

1914). Presses de Sciences po, 2011, 578 p. Pierre-Henri PRÉLOT

– Marie-Emmanuelle CHESSEL, *Consommateurs engagés à la Belle Époque. La Ligue sociale d'acheteurs*, Sciences-Po Les Presses, 2012, 344 p. Patrice ROLLAND

– Nathalie LE BOUËDEC, *Gustav Radbruch. Juriste de gauche sous la République de Weimar*, Presses de l'Université de Laval, Québec, 2011, 447 p. Pierre-Yves QUIVIGER

N° 39, 2014/1

Art et Politique

Études

Art et politique. *Pierre-Yves Quiviger, Michael Soubbotnik*

Édification *versus* émancipation. *Carole Talon-Hugon*

La reconstitution comme pratique artistique. Les faux souvenirs dans la fabrique de

l'Histoire. *Estelle Zhong*

La critique photographique des années trente en France. Un échiquier politique ?
Éléonore Challine

Wagner après 1945 réinterprétation et renaissance. Martin Laliberté

Le pouvoir de la séduction. *Théodora Domenech*

Les fantômes du peuple dans le cinéma de Chabrol. *Pierre-Yves Quiviger*

Figures botaniques et agencements politiques chez Paradjanov. *Jean-Michel Durafour*

Peppermint Candy et les événements de Gwangju en 1980. *Chan-Woong Lee*

Le conservatisme esthétique. *Jean-Marie Denquin*

VARIA

L'orthodoxie catholique post-tridentine face aux politiques. *Sylvio Hermann De Franceschi*

La citoyenneté dans la constitution de 1793. *Guillaume Bacot*

Bibliographie

– *Comment écrit-on l'histoire constitutionnelle ?*, sous la direction de Carlos Miguel Herrera et Arnaud Le Pillouer, Kimé, 2012, 194 p. Éric Desmons

– *Le Prince, son peuple et le bien commun. De l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge*, sous la direction d'Hervé Oudart, Jean-Michel Picard, Joëlle Quaghebeur, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 446 p. Franck Collard

– Jonathan Dumont, *Lilia Florent, l'imaginaire politique et social à la cour de France durant les Premières Guerres d'Italie (1494-1525)*, Paris, Champion, 2013, 615 p., illustr. Franck Collard

– Jean-Claude Michéa, *Les Mystères de la gauche. De l'idéal des Lumières au triomphe du capitalisme absolu*, Climats, 2013, 131 p. Éric Desmons

– Marc Vuilleumier, *Histoire et combats. Mouvement ouvrier et socialisme en Suisse 1864-1960* ; Lausanne – Genève, Éditions d'en bas & Collège du travail, 2012, 564 p. Anne-Sophie Chambost

– *François Furet, Révolution, Grande Guerre, communisme*, sous la direction de Pierre Stadius et Christophe Maillard, actes du colloque tenu en mai 2008, Cerf politique, 2011, 302 p. Marie Laurence Netter

N° 40, 2014/2

Historiens des idées politiques

Études

Présentation. Guillaume Bacot

Hippolyte Taine. Éric Gasparini

Jean Jaurès. Gilles Candar

Benedetto Croce. Résonances historiographiques : Federico Chabod et Alphonse Dupront. Sylvio Hermann De Franceschi

Ernst Cassirer. Muriel Van Vliet
 Carl Schmitt. Jean-François Kervegan
 Leo Strauss. La crise du rationalisme moderne. Corine Pelluchon
 Quentin Skinner. Jean-François Spitz
 Documents
 Lettres à Béatrice Webb. Août 1914. Georges Bernard Shaw
 Journal du 1^{er} au 11 septembre 1914. Edith Roussel

2015 /1 (N° 41)

Doctrine publiciste et droit romain

p. 9-17 Appel à la défense de l'histoire des idées politiques,

p.18 à 18, Réponse du ministère.

Yann-Arzel Durelle-Marc Avant-Propos, p. 19 à 23

Céline Roynier , p. 25 à 41

Le droit romain et les parlementaires anglais du XVII^e siècle

François Saint-Bonnet, p. 43 à 63

La dictature à l'époque moderne. La fascination pour une incompréhensible vertu

Charles Reiplinger, p. 65 à 85

Le droit romain dans l'argumentation des premiers constitutionnalistes américains

Laurent Hecketsweiler, p. 87 à 101

La réception du droit romain par la doctrine publiciste du XIX^e siècle : une vue de l'esprit ?

Maud Baldovini, p. 103 à 121

La doctrine publiciste et les divisions du droit romain

Dominique Hiebel, p. 123 à 160

« A fructibus eorum cognoscetis eos » : Denis Serrigny, le droit administratif romain et la dénonciation du despotisme impérial

Yann-Arzel Durelle-Marc, p. 161 à 184

Le stoïcisme de Firmin Laferrière (1798-1861)

Guillaume Sacriste, p. 185 à 208

Adhémar Esmein et la République romaine

Nicolas Cornu-Thénard, p. 209 à 229

Le modèle romain du corps de droit administratif dans la pensée de Maurice Hauriou

Varia

Jérôme Perrier, p. 231 à 257

Le problème de l'intérêt général dans la pensée d'Alain : un utilitariste libéral au pays de Rousseau ?

2015 / 2 (n° 42)

TIERS-MONDISME

Eric Desmons (p. 9-12). Avant-Propos

Il y a soixante ans se tenait la conférence de Bandoung, qui jetait les bases d'une coopération entre « les nations d'Asie et d'Afrique », selon les termes du communiqué de Bogor. « Événement » de l'histoire coloniale – pour reprendre le mot de Léopold Sédar Senghor –, cette conférence fut à la fois un aboutissement et un point de départ. Car la dénonciation solennelle du fait colonial et de l'impérialisme...

B. Krishnamurthy : De Bruxelles à Bandung : l'anticolonialisme de Jawarhala Nehru (p. 13-46)

Jawaharlal Nehru n'a été devancé que par Gandhi dans le rôle éminent qu'il a joué dans le mouvement anticolonial ayant ébranlé les fondements mêmes de la domination impériale et coloniale européenne sur les continents afro-asiatiques au milieu du vingtième siècle. L'anticolonialisme, la promotion de l'unité afro-asiatique et la politique de non-alignement de Nehru remontent à la conférence de Bruxelles (1927) et trouvent leur aboutissement à celle de Bandung (1956). Le présent article vise à étudier et à analyser la particularité de la pensée de Nehru sur les questions du nationalisme, du colonialisme, de l'impérialisme, de l'indépendance et de l'internationalisme. On comprendra aussi à quel point l'anticolonialisme et la solidarité afro-asiatique ont guidé les actions de Nehru, de Bruxelles à Bandung.

Noha Khalaf : Repenser le nassérisme (1952-1970) (Autour d'Anouar Abdel-Malek (1924-2012) (p. 47-89).

La révolution égyptienne, menée par le jeune lieutenant Gamal Abdel Nasser, peut être analysée selon quatre perspectives principales : La première concerne la recherche d'un moment fondateur de la pensée nassérienne. On retiendra pour ce faire un texte rédigé par Nasser lui-même, « La philosophie de la révolution », publié en 1954. La deuxième perspective concerne le débat entre les intellectuels égyptiens et le pouvoir durant la période nassérienne, sujet largement étudié par Anouar Abdel-Malek dans son ouvrage *Égypte, société militaire*. La troisième perspective concerne la relation entre l'idéologie nassérienne et le nationalisme arabe. La quatrième perspective enfin concerne la relation entre l'idéologie nassérienne et le tiers-mondisme, cette idéologie en vogue au début de la deuxième moitié du vingtième siècle qui trouve ses fondements idéologiques en Asie, au moment de la décolonisation et du partage du monde entre les deux superpuissances.

Jean-Claude William : L'émancipation ou la voie césairienne de décolonisation (p. 91-101).

L'œuvre littéraire d'Aimé Césaire a été largement commentée. Il n'en va pas de même de son action politique, d'une grande longévité, qui suscite dans le meilleur des cas un jugement réservé. Quant à sa pensée politique, elle est quasiment ignorée si ce n'est pour souligner la contradiction qu'il y aurait du fait que Césaire est tout à la fois l'un des « pères » de la loi érigeant la Martinique, comme les autres « vieilles colonies », en département français et le « père idéologique » de la nation martiniquaise. C'est ce dernier point qui est abordé dans l'article. L'auteur soutient qu'il existe une pensée politique d'Aimé Césaire qui s'inscrit dans la problématique de la décolonisation. Il faut en recenser l'expression, mais aussi la décrypter.

Maher al-Charif : Après cent ans... Doit-on dire adieu au nationalisme arabe ? (p. 103-115).

C'est en juin 1913, au siège de la Société Géographique, que se tient à Paris le Premier Congrès nationaliste arabe, convoqué par quelques associations et partis nationalistes arabes naissants (l'Association des Jeunes Arabes, créée à Paris en 1911 et le Parti de la décentralisation administrative ottoman, fondé au Caire, en 1912). À la fin de ses travaux, ce Congrès pose trois revendications : la reconnaissance des droits des Arabes sur le plan linguistique et culturel ; un régime décentralisé dans les provinces arabes de l'Empire et la participation des Arabes aux institutions centrales du pouvoir en proportion de leur nombre au sein de l'État. Même si cet événement a réuni quelques dizaines de Syriens de la grande Syrie ou de la diaspora syrienne, ce Premier Congrès nationaliste arabe de Paris est considéré, cependant, comme le point de départ du nationalisme arabe.

Geetha Ganapathy-Doré : Du tiers-monde au monde multipolaire : l'évolution du paradigme du non-alignement dans la reconfiguration de l'ordre mondial (p. 117-139).

La configuration de l'ordre mondial n'a cessé de se modifier depuis la conférence de Bandung de 1955 jusqu'à aujourd'hui. Un monde multipolaire émerge, en opposition à la bipolarité qui a prévalu jusqu'en 1989. Cet article retrace les différents paradigmes (tiers-monde, non-alignement, développement durable, centre/périphéries, Nord-Sud, nouvel ordre mondial, émergence, jihad/McWorld, monde multiplexe, quart-monde) qui ont essayé de décrire la réalité internationale et l'acceptation ou non par les pays ou acteurs concernés de ces dénominations survenues soit après la Deuxième Guerre mondiale, soit après la fin de la guerre froide.

VARIA

Yusuke Inenaga : La médiation des idées politiques françaises au Japon : une approche comparative des conceptions de la souveraineté monarchique au XIXe siècle (p. 141-166). (version en PDF)

Cet article propose une sociologie historique de la réception des idées politiques françaises dans le Japon du XIXe siècle, au moment de la promulgation, en 1889, de la Constitution du Grand Empire du Japon. Cette étude sur les fondements du régime monarchique est consacrée à l'articulation ambivalente qui relie État et Religion. L'approche comparative des concepts de Démocratie et de Souveraineté s'attache ici à l'affrontement douloureux entre idées occidentales et mœurs autochtones, véritable tension entre progrès et tradition.

Nathalie Droin : Aux origines du socialisme municipal : César de Paepe (p. 167-198). (version en PDF)

La doctrine du « socialisme municipal », que l'on attribue communément à Paul Brousse, voire à Benoît Malon, doit, en réalité, l'essentiel de sa réflexion aux théories d'un auteur belge, souvent cité, mais dont l'œuvre est assez méconnue, César de Paepe. Ce dernier énonce déjà, dans une brochure intitulée *Des services publics*, publiée pour la première fois en septembre 1874, ce qui constituera bien des années plus tard les fondements de la gestion municipale des services publics, la régie, et finalement la possibilité d'une transformation de la société par des réformes graduelles opérées au plus près des citoyens. Ce socialisme réformiste, qui prend la commune comme cellule de base de la société idéale à venir, forge aussi, dans un sens, les prémices d'un socialisme d'État où les activités économiques sont réglées par la puissance publique.

Manuel Cervera-Marzal : Marx contre lui-même. L'héritage marxien de la pensée de Miguel Abensour (p. 199-225).

Cet article est une double invite. Invitation d'Abensour à redécouvrir la pensée marxienne au-delà des lectures « cohérentistes » qui ont considérablement aplati le relief de cette pensée en lui conférant une unité qu'elle n'a pas. C'est dans ses propres écarts, parfois dans ses incohérences, que Marx nous donne matière à penser. Au-delà de l'invitation abensourienne à (re)découvrir Marx, cet article contient une seconde invitation, formulée par nous-même, à découvrir la pensée d'Abensour. Celle-ci reste aujourd'hui en grande partie confidentielle, elle n'est pas reconnue à sa juste valeur. Dans la riche constellation des nouvelles pensées critiques, celle d'Abensour renferme un potentiel heuristique à nos yeux sans commune mesure. Cet article propose d'entrer dans cette pensée en examinant la manière dont Abensour se réapproprie l'œuvre marxienne et les effets théoriques qui en résultent pour la compréhension du phénomène totalitaire et du projet d'émancipation.

*** *Astériorion : Philosophie, histoire des idées, pensée politique (revue en ligne de l'École normale supérieure de Lyon – 2003/2014)***

Revue électronique de l'École normale supérieure de Lyon, Lettres et sciences humaines, CERPHI, Lyon (Centre d'études en rhétorique, philosophie, histoire des idées, de l'Humanisme aux Lumières) et de l'équipe « Les discours politiques en Europe ». École normale supérieure de Fontenay Saint-Cloud. Disponible en accès ouvert, sur le portail de Revues.org

Revue liée également à l'UMR 5206, « Action, Discours, Pensée Politique et Économique » – TRIANGLE.

Comité de rédaction

Makram Abbès, Romain Descendre, Ludovic Frobert (rédacteur en chef), Marie Gaille-Nikodimov (rédacteur en chef), Éric Marquer, Pierre-François Moreau, Anne Sauvagnargues, Michel Senellart, Jean-Claude Zancarini.

Comité de lecture

Wolfgang Bartuschat (Hambourg), Frédéric Brahami, Michel Bellet, Isabelle Delpla, Jean-Louis Fournel, Laurent Gerbier, Silvia Giocanti, Philippe Hamou, Chantal Jaquet, Vincent Jullien, Thomas Kisser (Munich), Hélène L'Heuillet, Filippo Del Lucchese, Marina Mestre, Jacques Michel, Cristina Pitassi (Genève), Jean-Pierre Potier, Gérard Raulet, Emmanuel Renault, Emanuela Scribano (Sienne), Manfred Walther (Hanovre)

N° 1 juin 2003

DOSSIER

Usages philosophiques de la maladie et de la médecine de l'antiquité à l'âge classique

Présentation

Laurent Gerbier

La politique et la médecine : une figure platonicienne et sa relecture averroïste

Laurent Gerbier

La figure socratique : du miasme au paradigme

Marie-Hélène Gauthier-Muzellec

Le paradigme de l'embryon à la fin du Moyen Âge

Didier Ottaviani

Les fonctions du paradigme mélancolique dans la Préface de l'*Anatomie de la Mélancolie* de Robert Burton

Claire Crignon

À la recherche d'une définition des institutions de la liberté.

VARIA

Marie Gaille-Nikodimov

Hayek lecteur des philosophes de l'ordre spontané : Mandeville, Hume, Ferguson

Eleonore Le Jalle

La critique du réalisme leibnizien dans le *De Motu* de Berkeley.

Luc Peterschmitt

Le sujet de l'expérience chez Freud

LECTURES ET DISCUSSIONS

Alexandra Renault

Entretien avec Ali Ben Makhlouf

Philippe Régnier (dir.), *Études saint-simoniennes*. Antoine Picon, Les saint-simoniens

Cyrille Ferraton

N. Zemon Davis, *Essai sur le don dans la France du 16e siècle*

Ludovic Frobert

Marco Bianchini, *Bonheur public et méthode géométrique : enquête sur les économistes italiens (1711-1803)*

Ludovic Frobert

Laurent Bove et Colas Duflo (dir.), *Le Philosophe, le Sage et le Politique. De Machiavel aux Lumières*

Frédéric Gabriel

Olivier Le Cour Grandmaison, Haine(s), Philosophie et politique

Pascal Séverac

N° 2 juillet 2004

DOSSIER

Barbarisation et humanisation de la guerre

Introduction

Jean-Louis Fournel et Isabelle Delpla

La qualification de l'ennemi chez Emer de Vattel

Michel Senellart

Industrialisation et mécanisation de la guerre, sources majeures du totalitarisme (XIX^e-XX^e siècles)

Laurent Henninger

De Grotius à Srebrenica. La violence et la régulation de la violence dans l'espace yougoslave : réflexions critiques sur l'archéologie de la balkanisation

Joseph Krulic

La « brutalisation » de la guerre. Des guerres d'Italie aux guerres de Religion

Jean-Louis Fournel

Barbarisation moderne des guerres dans l'empire global : le paradigme de la guerre de banlieue

Alain Joxe

L'état de nature, modèle et miroir de la guerre civile

Ninon Grangé

Penser la guerre à partir des femmes et du genre : l'exemple de la Grande Guerre

Françoise Thébaud

POINT DE VUE

La place de l'horizon de mort dans la violence guerrière

Général André Bach

TÉMOIGNAGES

La lettre de Nusreta Sivac

Nusreta Sivac, traduction Aida Muratovic et revue par Isabelle Delpla

Les charniers en Bosnie-Herzégovine. Les crimes contre les survivants

Amor Masovic

VARIA

Mythe de l'ancien et perception du moderne chez Machiavel

Emanuele Cutinelli Rendina

Le *De regia sapientia* de Botero et *De la naissance, durée et chute des Etats* de Lucinge

A. Enzo Baldini

Le Léviathan dans la doctrine de l'État de Thomas Hobbes : sens et échec du décisionnisme politique

Emmanuel Tuchscherer

Hobbes, les pirates et les corsaires. Le « Léviathan échoué » selon Carl Schmitt

Dominique Weber

LECTURES ET DISCUSSIONS

Paolo Carta, *Il Poeta e la Polis – Colpa e responsabilità in Wystan H. Auden*, Padoue, CEDAM, 2003, 170 p., Index des noms, 15 €.

Marie Gaille-Nikodimov

Jean Levi, *Propos intempestifs sur le Tchouang-tseu*, Paris, Éditions Allia, 2003,

169 p., 6,10 €. Jean-François Billeter, *Leçons sur Tchouang-tseu*, Paris, Éditions Allia, 2002, 152 p., 6,10 €.

Morgan Gaulin

Mike Davis, *Génocides tropicaux. Catastrophes naturelles et famines coloniales (1870-1900). Aux origines du sous-développement*, Paris, La Découverte, 2003, 479 p., trad. *Late Victorian Holocausts, El Niño Famines and the Making of the Third World*, 2001.

Cyrille Ferraton

Guy Petitdemange, *Philosophes et philosophies du XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, 510 p.

Henri Laux

Emmanuel Renault, Yves Sintomer (dir.), *Où en est la théorie critique ?*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2003, 286 p., 31 €.

Alexandre Dupeyrix

N° 3 septembre 2005

SPINOZA ET LE CORPS

L'analyse des passions dans la dissolution du corps politique : Spinoza et Hobbes

Julie Saada-Gendron

Le devenir actif du corps affectif

Pascal Séverac

Spinoza : un autre salut par le corps ?

Pierre Zaoui

Le principe d'inertie et le *conatus* du corps

Épaminondas Vamboulis

Le corps sujet des contraires et la dynamique prudente des *dispositiones corporis*

Laurent Bove

Corps et esprit : l'identité humaine selon Spinoza

Lamine Hamlaoui

VARIA

Introduction aux articles de Nicolas Piqué et Luisa Simonutti

Pierre-François Moreau

Le socinianisme et la lettre : ou comment se débarrasser d'un fantôme ?

Nicolas Piqué

Liberté, volonté, responsabilité : Faust Socin, Gerhard Johannes Vossius et les arminiens de Hollande

Luisa Simonutti

Goethe et la méthode de la science

Nicolas Class

De la guerre au *polemos* : le destin tragique de l'être

Servanne Jollivet

État et généalogie de la guerre : l'hypothèse de la « machine de guerre » de Gilles Deleuze et Félix Guattari

Guillaume Sibertin-Blanc

Les origines antiques d'un « art de la prudence » chez Baltasar Gracián

Karl Alfred Blüher

La question de la tolérance en Occident et en islam à travers le livre de Yves-Charles Zarka et Cynthia Fleury : *Difficile tolérance*

Makram Abbas

LECTURES ET DISCUSSIONS

Giuseppe Duso (dir.), *Oltre la democrazia, un itinerario attraverso i classici*, Rome, Carocci, 2004, 269 pages, 19,60 euros.

Marie Gaille-Nikodimov

Nestor Capdevila, *Le concept d'idéologie*, Paris, PUF, 2004, 326 pages, 25 euros.

Marie Gaille-Nikodimov

Bernard Grall, *Économie de forces et production d'utilités. L'émergence du calcul économique chez les ingénieurs des Ponts et Chaussées (1831-1891)*, manuscrit révisé et commenté par François Vatin, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 28 euros. Jean-Pascal Simonin, François Vatin (dir.), *L'œuvre multiple de Jules Dupuit (1804-1866). Calcul d'ingénieur, analyse économique et pensée sociale*, Angers, Presses universitaires d'Angers, 2002, 15,25 euros.

Pierre Crépel

Gilles Campagnolo, *Critique de l'économie politique classique*, Paris, PUF, 2004, 28 euros.

Christel Vivel

Jean-Claude Monod, *La querelle de la sécularisation. De Hegel à Blumenberg*, Paris, Vrin (Problèmes et controverses), 2002, 30 euros.

Ghislain Waterlot

NUMÉRO 4

avril 2006

LA CRISE DU DROIT SOUS LA RÉPUBLIQUE DE WEIMAR ET LE NAZISME

I - Weimar

Présentation

Hélène Miard-Delacroix et Michel Senellart

Facultés de droit en crise : formation et socialisation des élites allemandes sous la République de Weimar

Marie-Bénédicte Vincent

Évolution de la thématique des « asociaux » dans la discussion sur le droit pénal pendant la République de Weimar

Sven Korzilius

Le concept de « droit social » : Gustav Radbruch et le renouvellement de la pensée du droit sous Weimar

Nathalie Le Bouëdec

II- National-socialisme

Dans le ventre du Léviathan. La science du droit constitutionnel sous le national-socialisme

Michael Stolleis

Justifier l'injustifiable

Olivier Jouanjan

Interprétation de la loi et perversion du droit

Christian Roques

VARIA

La cause créatrice chez Anselme de Canterbury

Bérengère Hurand

Une approche bergsonienne de la spatialité en musique

Pierre Truchot

Onze mille pages. Les *Œuvres complètes de Montesquieu* à Oxford : projet, réalisations, perspectives (février 2005)

Catherine Volpilhac-Auger

Une interprétation oblique du *Prince* : le procès de Machiavel dans les *Ragguagli di Parnaso* de Traiano Boccalini

Claire Henry

LECTURES ET DISCUSSIONS

Emmanuel Renault, *L'expérience de l'injustice. Reconnaissance et clinique de l'injustice*, Paris, La Découverte (Armillaire), 2004, 412 p., 26,50 euros.

Magali Bessone

Diego Quaglioni, *À une déesse inconnue. La conception pré-moderne de la justice*, traduit de l'italien par Marie-Dominique Couzinet, Paris, Publications de la Sorbonne (Philosophie), 2003, 152 p., 15 euros.

Jeanne Billion

Amartya Kumar Sen, *La démocratie des autres. Pourquoi la liberté n'est pas une invention de l'Occident*, traduit de l'américain par Monique Bégot, Paris, Payot et Rivages (Manuels Payot), 85 p., 10 euros.

Muriel Gilardone

Myriam Bienenstock et Michèle Crampe-Casnabet (dir.), *Dans quelle mesure la philosophie est pratique. Fichte, Hegel*, avec la collaboration de Jean-François Goubet Lyon, ENS Éditions (Theoria), 2000, 275 p., 22 euros.

Mathias Goy

N°5 juillet 2007

LE PHILOSOPHE ET LE MARCHAND

Présentation

Éric Marquer

Peut-on être riche et bon citoyen ? L'Aristote humaniste au secours de l'esprit du capitalisme florentin

Marie Gaille-Nikodimov

Sens et statut de la théorie des échanges commerciaux dans le système de Fichte

Isabelle Thomas-Fogiel

Leçons de choses. L'invention du savoir économique par ses premiers professeurs : Antonio Genovesi et Cesare Beccaria

Philippe Audegean

Sujet de droit et sujet d'intérêt : Montesquieu lu par Foucault

Céline Spector

« Les douceurs d'un commerce indépendant » : Jean-Jacques Rousseau, ou le libéralisme retourné contre lui-même

Blaise Bachofen

Hobbes et l'économie

Pierre Dockès

Le « commerce d'amour-propre » selon Pierre Nicole

Dominique Weber

Leibniz : assurance, risque et mortalité

Jean-Marc Rohrbasser

Avoir commerce : Spinoza et les modes de l'échange

Maxime Rovere

VARIA

Analyse géopolitique et diplomatie au XVI^e siècle. La qualification de l'ennemi dans les *relazioni* des ambassadeurs vénitiens

Romain Descendre

Théories de la connaissance en économie : théories rationnelles appliquées à l'économie et théorie intuitive selon Edgar Salin

Bertram Schefold et Gilles Campagnolo

LECTURES ET DISCUSSIONS

Fabrice Audié, *Spinoza et les mathématiques*, Paris, PUPS, 2005, 197 pages.

Cécile Nicco

Lorenzo Vinciguerra, *Spinoza et le signe. La genèse de l'imagination*, Paris, Vrin, 2005, 334 pages, 30 €.

Cécile Nicco

Pascal Sévérac, *Le devenir actif chez Spinoza*, Paris, Honoré Champion, 2005, 476 pages, 75 €.

Cécile Nicco

Hélène Prigent, *Mélancolie, les métamorphoses de la dépression*, Paris, Gallimard (Découvertes Gallimard), RMN (Arts), 2005, 159 pages, 13,90 €.

Claire Crignon-De Oliveira

Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, traduction Gisèle Venet, Paris, Gallimard (Folio classique), 2005, 463 pages, 5,40 €.

Claire Crignon-De Oliveira

Bernard Andrieu (dir.), *Herbert Feigl. De la physique au mental*, Paris, Vrin, 2006, 220 pages, 28 €.

Pascale Gillot

N°6 avril 2009

L'AMI ET L'ENNEMI

Présentation

Michel Senellart

Utrum regis ad subditos sit amicitia : droit, politique et amitié dans la pensée de Giovanni da Legnano (vers 1320-1383)

Christian Zendri

« Se pourvoir d'armes propres » : Machiavel, les « péchés des princes » et comment les racheter

Jean-Claude Zancarini

« Contre-révolution », « guerre civile », « lutte entre deux classes » : Montlosier (1755-1838) penseur du conflit politique moderne

Marie-France Piguet

Radiographie de l'ennemi : Carl Schmitt et le romantisme politique

Christian E. Roques

Carl Schmitt, lecteur de Bakounine

Jean-Christophe Angaut

Enjeux de la polémologie heideggerienne : entre *Kriegsideologie* et refondation politique

Servanne Jollivet

Pacifisme ou guerre totale ? Une histoire politique du droit des gens : les lectures de Vitoria au XXe siècle

Julie Saada

Les génocides et l'état de guerre

Ninon Grangé

VARIA

Des présupposés philosophiques de l'iconologie : rapport de Panofsky à Kant et à Hegel

Audrey Rieber

Vulnérabilité, non-domination et autonomie : l'apport du néorépublicanisme

Marie Garrau et Alice Le Goff

Vulnérabilité, non-domination et autonomie : vers une critique du néorépublicanisme

Marie Garrau et Alice Le Goff

LECTURES ET DISCUSSIONS

Catherine Secrétan, Tristan Dagron et Laurent Bove (dir.), *Qu'est-ce que les Lumières « radicales » ? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, Éditions Amsterdam (Caute !), 2007, 404 pages, 24 €.

Mogens Lærke

Marc Fleurbaey, *Capitalisme ou démocratie ? L'alternative du xxie siècle*, Paris, Grasset, 2006, 214 pages, 13,50 €. Caroline Guibet Lafaye, *Justice sociale et éthique individuelle*, Laval, Presses de l'Université, 2006, 441 pages, 32 €.

Vincent Bourdeau

André Charrak, *Contingence et nécessité des lois de la nature. La philosophie seconde des Lumières*, Paris, Vrin, 2006, 224 pages, 26 €.

Raphaëlle Andrault

Hervé Le Bras, *Naissance de la mortalité. L'origine politique de la statistique et de la démographie*, Paris, Gallimard-Seuil (Hautes Études), 2000, 371 pages, 22,87 €.

Luca Paltrinieri

Georges Canguilhem, *Il fascismo e i contadini*, M. Cammelli (éd.), Bologne, Il Mulino, 2007, 162 pages, 14 €.

Marie Gaille

Serge Audier, *Machiavel, conflit et liberté*, Paris, Vrin-EHESS (Contextes), 2005, 313 pages, 25 €.

Sébastien Roman

N° 7/ 2010

La première Théorie critique

Sous la direction de Stéphane DUPEYRIX, Stéphane HABER et Emmanuel RENAULT

DOSSIER

Alexandre DUPEYRIX, Stéphane HABER et Emmanuel RENAULT

Jacques-Olivier BÉGOT [Texte intégral]

Lambert DOUSSON

Agnès GAYRAUD Nietzsche : les Lumières et la cruauté. De l'interprétation de Nietzsche par la Théorie critique [Texte intégral]

Katia GENEL L'approche sociopsychologique de Horkheimer, entre Fromm et Adorno [Texte intégral]

Florian NICODÈME Un éveil de la seconde nature ? La Deutung de l'histoire chez le jeune Adorno [Texte intégral]

Gilles MOUTOT « Le souvenir de la nature dans le sujet ». Une actualité de La Dialectique de la raison [Texte intégral]

VARIA

Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI Sortir de la bibliothèque ? (Essai de cartographie d'un des territoires de Michel Foucault) [Texte intégral]

Muriel DAL-PONT LEGRAND et Ludovic FROBERT Le « prophète des crises ». Économie politique et religion chez Clément Juglar [Texte intégral]

Sara MIGLIETTI Amitié, harmonie et paix politique chez Aristote et Jean Bodin [Texte intégral]

Nestor CAPDEVILA Empire et souveraineté populaire chez Marsile de Padoue [Texte intégral]

LECTURES ET DISCUSSIONS

Dominique WEBER Pierre Dockès, Hobbes. Économie, terreur et politique, Paris, Economica, 2008, 282 pages, appendice, bibliographie, 29 € [Texte intégral]

Capucine LEBRETON Denis de Casabianca, Montesquieu. De l'étude des sciences à l'esprit des lois, Paris, Honoré Champion, 2008, 976 pages, 145 € [Texte intégral]

Raphaële ANDRAULT Marc Parmentier, Leibniz-Locke, une intrigue philosophique. Les Nouveaux essais sur l'entendement humain, Paris, Presses universitaires Paris Sorbonne, 2008, 283 pages, 16 € [Texte intégral]

Stéphane HABER Frédéric Keck, Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie, Paris, CNRS, 2008, 274 pages, 35 € [Texte intégral]

Baptiste MORIZOT Anne-Claire Husser, Bruno Barthelmé et Nicolas Piqué éd., Les sources de la morale laïque. Héritages croisés, Lyon, ENS Éditions, 2009, 130 pages, 15 € [Texte intégral]

Claire CRIGNON-DE OLIVEIRA Grégoire Chamayou, *Les corps vils. Expérimenter sur les êtres humains aux xviii^e et xix^e siècles*, Paris, La Découverte (Les Empêcheurs de penser en rond), 2008, 422 pages, 24,50 € [Texte intégral]

Gabriele PEDULLÀ Perry Anderson, *Spectrum. From Right to Left in the World of Ideas*, Londres-New York, Verso, 2005. [Texte intégral]

N° 8/2011

Vieillesse et prolongation de la vie, XVI^e-XVIII^e siècle

Claire CRIGNON-DE OLIVEIRA et Dominique WEBER Présentation [Texte intégral]

Bernard JOLY Prolonger la vie : les attrayantes promesses des alchimistes [Texte intégral]

Dominique WEBER La prolongation de la vie humaine selon Francis Bacon. Ou : quel Tithon voulons-nous être ? [Texte intégral]

Delphine KOLESNIK-ANTOINE Peut-on s'exempter de vieillir ? L'apport cartésien [Texte intégral]

Claire CRIGNON-DE OLIVEIRA Peut-on vieillir sans médecins ? La réponse des auteurs de régimes de santé ou « conseils pour vivre longtemps » aux XVII^e et XVIII^e siècles [Texte intégral]

Sarah CARVALLO Stahl et les âges de la vie [Texte intégral]

Grégoire CHAMAYOU Combien de temps nous reste-t-il à vivre ? La durée de la vie comme objet mathématique et comme enjeu politique au XVIII^e siècle [Texte intégral]

NORMES ET RUPTURE DE SENS DANS L'ESPACE URBAIN

Eni P. ORLANDI et Eduardo GUIMARÃES Présentation [Texte intégral]

Eni P. ORLANDI Métaphores de la lettre : écriture, graphisme [Texte intégral]

Claudia CASTELLANOS PFEIFFER Ville, sujet et langue scolarisés [Texte intégral]

Mónica G. ZOPPI-FONTANA Sujets (in)formels. Désignation dans les médias et subjectivation dans la différence [Texte intégral]

Suzy LAGAZZI-RODRIGUES Stations dans la discursivité sociale : alternance et fenêtres [Texte intégral]

Eduardo GUIMARÃES La marque du nom [Texte intégral]

VARIA

Abdellali HAJJAT Généalogie du concept d'assimilation. Une comparaison franco-britannique [Texte intégral]

N° 9/2011

La Preisfrage de 1763 de l'Académie de Berlin : certitude mathématique, certitude métaphysique, certitude morale

The Berliner Academy's Preisfrage of 1763: mathematical certainty, metaphysical certainty, moral certainty

DOSSIER

Jean-Paul PACCIONI Présentation [Texte intégral] Introduction

Paola BASSO Deutlichkeit, évidence et certitude dans les réponses anonymes [Texte intégral] Deutlichkeit, évidence and certitude in the anonymous answers

Paola BASSO Le mythe de la démonstrabilité résiste-t-il encore ? Remarques sur l'orientation des réponses anonymes [Texte intégral] Is the myth of demonstrability still valid? Comments on the orientation of anonymous answers

Stefanie BUCHENAU Notions directrices et architectonique de la métaphysique. La critique kantienne de Wolff en 1763 [Texte intégral] Main notions and architectonics of metaphysics. Kant's criticism of Wolff in 1763

Tinca PRUNEA-BRETONNET Crusius et la certitude métaphysique en 1762 [Texte intégral] Crusius and metaphysical certainty in 1762

Jean-Marc ROHRBASSER Les hasards de la variole [Texte intégral] The hazards of smallpox

VARIA

Alice LAMY L'ontologie des Indivisibles et la structure du continu selon Gautier Burley [Texte intégral] The ontology of Indivisibles and the structure of continuity according to Walter Burley

Alexis CARTONNET Structuralisme et néoréalisme dans le champ des relations internationales. Le cas de Kenneth Waltz [Texte intégral] Structuralism and new realism in the field of international relations. The case of Kenneth Waltz

LECTURES ET DISCUSSIONS

Florence COURRIOL Cesare Beccaria, Des délits et des peines (Dei delitti e delle pene) [Texte intégral]

Claire CRIGNON-DE OLIVEIRA Niels Stensen (Nicolas Sténon), Discours sur l'anatomie du cerveau [Texte intégral]

Georges NAVET Pierre Girard, Giambattista Vico. Rationalité et politique. Une lecture de la Scienza nuova [Texte intégral]

N° 10/2012

Empire et domination territoriale

Empire and Territorial Domination

Sous la direction de Florence ALAZARD, Laurent GERBIER et Paul-Alexis MELLET

DOSSIER

Laurent GERBIER L'idée d'empire à l'épreuve de la territorialité [Texte intégral] The idea of empire to the test of territoriality

Florence ALAZARD et Paul-Alexis MELLET Pouvoirs symboliques des États : souveraineté, territoire, empire [Texte intégral] Symbolic powers of State governance : sovereignty, territory, empire

Thierry MÉNISSIER Métamorphoses de l'idée d'empire à la Renaissance [Texte intégral] Metamorphosis of the idea of empire in the Renaissance

Romain DESCENDRE *Stato, imperio, dominio. Sur l'unité des notions d'État et d'empire au XVIe siècle [Texte intégral]* *Stato, imperio, dominio. About the close-knit relation between the notions of state and empire in the 16th century*

René CECEÑA ALVAREZ *L'inventio de la Nouvelle Espagne. Rhétorique et domination territoriale du Nouveau Monde [Texte intégral]* *Inventio of the New Spain. Rhetoric and territorial control of the New World*

Juan Carlos D'AMICO *Gattinara et la « monarchie impériale » de Charles Quint. Entre millénarisme, translatio imperii et droits du Saint-Empire [Texte intégral]* *Gattinara and the « imperial monarchy » under Charles V. Between millenarianism, translatio imperii and the laws of the Holy Roman Empire*

Axelle CHASSAGNETTE *Le jeu des échelles. Le pouvoir et son inscription spatiale dans les cartographies et les descriptions du Saint-Empire et de ses territoires au XVIe siècle [Texte intégral]* *Playing with geographical scales. The representation of the political power in the 16th century maps of the Holy Roman Empire and its territories*

Boris JEANNE *Les États pontificaux face à Philippe II, marge ou centre alternatif de la Monarchie catholique ? Retour sur les fondements juridiques, politiques et pragmatiques d'un empire conjoncturel [Texte intégral]* *The Papal States in front of Philip II, margin or alternative center of the Catholic Monarchy? Return on the legal, political and pragmatic foundations of a conjunctural empire*

VARIA

Aris STILIANOU *Historicité, multitude et démocratie [Texte intégral]* *Historicity, multitude and democracy*

Philippe DANINO *Spinoza et le passé de la philosophie : un passé sans histoire ? [Texte intégral]* *Spinoza and philosophy's past : a historyless past ?*

Thomas HIPPLER *L'éthique de l'historien spinoziste. Histoire et raison chez Spinoza [Texte intégral]* *The Spinozistic historian's ethics: history and reason in Spinoza*

N ° 11/2013

La réception des Académiques à l'Âge moderne

Sous la direction de Sylvia GIOCANTI

Ces vingt dernières années, sous l'impulsion des travaux de Richard H. Popkin, le scepticisme moderne a surtout été étudié à partir de ses sources pyrrhoniennes.

Pourtant, les Académiques de Cicéron sont à l'origine de différentes figures du scepticisme philosophique du Moyen Âge au XVIIIe siècle : Saint Augustin, Jean de Salisbury, Montaigne, Descartes et certains cartésiens (dont l'Abbé Simon Foucher). Ces philosophes, en effet, ont réactivé ou réfuté les arguments néo-académiciens, les interprétant comme la forme atténuée d'un pyrrhonisme radical inacceptable, ou au contraire comme une pensée du négatif caractéristique d'une crise à surmonter.

Les contributions offertes ici se proposent de mesurer l'impact de ce débat initié par l'Académie sceptique.

#publiIntroduction

DOSSIER : LA RÉCEPTION DES ACADÉMIQUES À L'ÂGE MODERNE Sous la direction de Sylvia Giocanti

Sylvia GIOCANTI La fécondité des Académiques de Cicéron dans l'Histoire du scepticisme [Texte intégral] Introduction The fertility of Cicero's Academics in the History of scepticism

Stéphane MARCHAND Les *Academica* dans le *Contra Academicos* : détournement et usage du scepticisme académicien par Saint Augustin [Texte intégral] The *Academica* in the *Contra Academicos* : Augustine's refutation and use of Academic skepticism

Christophe GRELLARD La seconde acculturation chrétienne de Cicéron : la réception des Académiques du IXe au XIIe siècle [Texte intégral] Cicero's second Christian acculturation : the reception of the Academics from 9th to 12th century

Luiz EVA Montaigne et les *Academica* de Cicéron [Texte intégral] Montaigne and Cicero's *Academica*

Sylvia GIOCANTI Comment traiter de ce qui n'est pas « entièrement certain et indubitable ». Descartes héritier des Académiques de Cicéron [Texte intégral] How to deal with what is not utterly certain and undubitable ? Descartes as an Inheritor of Cicero's *Academica*

Sébastien CHARLES Entre réhabilitation du scepticisme et critique du cartésianisme : Foucher lecteur du scepticisme académique [Texte intégral] Reviving scepticism against cartesianism: Foucher as a reader of academic scepticism

VARIA

Laetitia DE ROHAN CHABOT Le rôle de l'imagination dans la naissance du sentiment moral chez Rousseau [Texte intégral] Imagination and the birth of moral sentiment in the works of J.J. Rousseau

Philippe CHEVALLIER Michel Foucault et le "soi" chrétien [Texte intégral] Michel Foucault and the Christian « Self »

Sandrine ROUX L'ennemi cartésien. Cartésianisme et anti-cartésianisme en philosophie de l'esprit et en sciences cognitives [Texte intégral] L'ennemi cartésien. Cartesianism and anti-cartesianism in philosophy of mind and cognitive science

David SIMONETTA « L'âme pense-t-elle toujours ? » Postérité de la théorie de l'intensio et remissio formarum dans la querelle entre empiristes et cartésiens [Texte intégral] «Is the soul always thinking?» Posterity of the theory of intensio et remissio formarum in the debate between Empiricists and Cartesians

Catherine VOLPILHAC-AUGER La tentation de l'édition : Montesquieu annotateur de Cicéron [Texte intégral] The temptation to publish : Montesquieu's annotations on Cicero

LECTURES ET DISCUSSIONS

Richard FIGUIER Philippe Büttgen, Luther et la philosophie [Texte intégral] Paris, Vrin / EHESS (Contextes), 2011, 322 pages, 32,50 €

Laurent DARTIGUES Isabelle Delpla, *Le mal en procès. Eichmann et les théodicées modernes* [Texte intégral] Paris, Hermann (L'avocat du diable), 2011, 230 pages, 23,80 euros

Claire CRIGNON Charles T. Wolfe et Ofer Gal éd., *The Body as Object and Instrument of Knowledge. Embodied Empiricism in Early Modern Science* [Texte intégral] Dordrecht, Springer (Studies in History and Philosophy of Science, vol. XXV), 2010, 349 p., 157,41 euros

N° 12/2014

Le principe de la folie et de la raison. Association des idées et liaison des idées aux XVIIe et XVIIIe siècles

DOSSIER

Gabrielle RADICA *Le principe de la folie et de la raison. Association des idées et liaison des idées aux XVIIe et XVIIIe siècles* [Texte intégral]

Philippe DESOCHE *La liaison des idées chez Malebranche* [Texte intégral]

Éric MARQUER *Locke : liaison probable et liaison nécessaire* [Texte intégral]

Pierre-Louis AUTIN *Penser, divaguer : l'association des idées chez Locke* [Texte intégral]

Marion CHOTTIN *La liaison des idées chez Condillac : le langage au principe de l'empirisme* [Texte intégral]

André CHARRAK *Liaison des idées et variété des esprits : de Malebranche à l'empirisme des Lumières* [Texte intégral]

Thierry HOQUET *La liaison comme comparaison : sciences de rapports et logique de la relation* [Texte intégral]

Stéphane MADELRIEUX *Conclusion. Le projet scientifique de la psychologie associationniste* [Texte intégral]

VARIA

Christophe SALVAT *Rousseau et la « Renaissance classique » française (1898-1933)* [Texte intégral]

Delphine REGUIG *Les raisons de l'autorité dans le traité De la foy humaine de Pierre Nicole et Antoine Arnauld* [Texte intégral]

Laurent DARTIGUES *Une généalogie de l'intellectuel spécifique* [Texte intégral]

LECTURES ET DISCUSSIONS

Rémi CLOT-GOUDARD *Valérie Aucouturier, Elizabeth Anscombe. L'esprit en pratique* [Texte intégral] Paris, CNRS, 2012, 230 pages, 25 €

Delphine BELLIS *Carlo Borghero, Les Cartésiens face à Newton. Philosophie, science et religion dans la première moitié du XVIIIe siècle* [Texte intégral] Turnhout, Brepols, 2011, 156 pages, 56 €.

Delphine KOLESNIK-ANTOINE *Géraldine Caps, Les « médecins cartésiens ». Héritage et diffusion de la représentation mécaniste du corps humain (1646-1696)*

[Texte intégral] Hildesheim, Zürich, New-York, Georg Olms Verlag, 2010, 789 pages, 98 €

Marion CHOTTIN André Charrak, Rousseau. De l'empirisme à l'expérience [Texte intégral] Paris, Vrin, 2013, 176 pages, 19 €

Diogo SARDINHA Ivan Domingues, Lévi-Strauss e as Américas. Análise estrutural dos mitos [Lévi-Strauss et les Amériques : Analyse structurale des mythes] [Texte intégral] São Paulo, Loyola, 2012, 414 pages, R\$ 43,20.

N° 13/2015

La démocratie à l'épreuve du conflit

Poser la question de la place et de la valeur du conflit en démocratie n'est pas inédit. La philosophie politique au XX^e siècle le fait déjà abondamment, tant pour contester le consensualisme de la démocratie délibérative, que pour interroger les limites du libéralisme sur la question des dangers que représentent les conflits radicaux, et proposer, de manière très diverse, une valorisation de l'agonistique.

Pour autant, de nombreux événements récents, notamment des mouvements sociaux contestataires, reposent cette question avec acuité. Est-ce à dire que l'on assiste à une intensification des conflits sociaux de nos jours, et ce pour le bien de nos démocraties ? Le conflit peut-il, de manière pertinente, servir de principe politique ?

Les contributions qui suivent ont la particularité d'interroger la conflictualité démocratique contemporaine soit directement, soit de manière plus large en la liant à des questions plus anciennes – révélant ainsi toute sa complexité.

DOSSIER

Sous la direction de Marie GOUPY et Sébastien ROMAN

Marie GOUPY et Sébastien ROMAN

Usages et mésusages du conflit dans la démocratie

Miguel ABENSOUR

Spinoza et l'épineuse question de la servitude volontaire

Jean-Christophe ANGAUT

Conflit, anarchie et démocratie : en repartant de Proudhon

Marie GAILLE

Désir de liberté, citoyenneté et démocratie. Retour sur la question de l'actualité politique de Machiavel

Ninon GRANGÉ

La guerre civile (mondiale ?) et le dialogue Schmitt-Benjamin

Alice LE GOFF

Stratification, luttes sociales et démocratie chez Charles Wright Mills

Pierre SAUVÊTRE

Foucault et le conflit démocratique : le gouvernement du commun contre le gouvernement néolibéral

VARIA

Emmanuel CHAPUT

Les formes de la démocratie dans la philosophie sociale de Célestin Bouglé

Elena MUCENI

Malebranche à Genève : le De Inquirenda Veritate et sa Préface

LECTURES ET DISCUSSIONS

Tony GHEERAERT

Du Laurens (André). Discours des maladies mélancoliques (1594)

Paris, Klincksieck (Le Génie de la mélancolie), 2012 [édition préparée, présentée et annotée par Radu Suciù]
